ULB UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES, UNIVERSITÉ D'EUROPE

DIGITHÈQUE
Université libre de Bruxelles

L'Art universel, 3ème année, Bruxelles, 15 février 1875 – 10 février 1876 (n°1-24).

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation **(email : bibdir(at)ulb.ac.be)**

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives &Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par l'Université de Liège. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site http://digitheque.ulb.ac.be/

N° 1. TROISIÈME ANNÉE. 15 FÉVRIER 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

PEINTURE — GRAVURE — ICONOGRAPHIE — ARCHITECTURE — SCULPTURE — ARCHÉOLOGIE — CÉRAMIQUE
NUMISMATIQUE — LITTÉRATURE — BIBLIOGRAPHIE — MUSIQUE — THÉATRE
ARTS INDUSTRIELS — TRAVAUX PUBLICS

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. Aug. CHOLET, *Administrateur - Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne, »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

ON S'ABONNE : Pour la Belgique, la Russie, la Suède et la Norwége, la Suisse, le Portugal, à la librairie Mucquardt, rue de la Régence, à Bruxelles; **France**, Casimir Pont, libraire, 97, rue Richelieu, à Paris; **Allemagne**, à la librairie F. A. Brockhaus, à Leipzig; **Angleterre**, à Londres, chez Hachette, King William street, Charing Cross. A Maurice, Tavistock Row, Covent-Garden; **Italie**, à Rome, chez Bocca frères, Corso, 217; **Hollande**, à La Haye, ch. Martinus Nijhoff.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22 »
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwége	20 »

SOMMAIRE :

France. — *Silhouettes d'artistes, Corot*, par Ernest Chesneau. — *La vente du peintre Chintreuil*, par Jules Lebel.

Belgique. — *Un peintre de dix ans, Fritz Van de Kerckhove*, par Camille Lemonnier.

Variétés littéraires. — *Ma femme et moi* (scènes de la vie conjugale). *En Carême*, par Camille Lemonnier.

Revue musicale, par E. V.

Chronique artistique. — *Exposition, ventes, nouvelles diverses.*

Maintenant que, justifiant son titre, notre journal a pris sa place à tous les foyers où l'art et la littérature sont en honneur, la réclame est devenue inutile pour lui.

Il est sorti triomphant de l'épreuve de ses deux premières années d'existence et il entre dans sa troisième année, fort d'un succès acquis et des sympathies que le public, ami des arts, lui a accordées.

Il nous suffira d'attirer l'attention sur la table des matières des deux premières années, pour nous permettre d'affirmer que nous n'avons négligé aucun des éléments qui contribuent à faire le succès d'un journal à la fois artistique et littéraire, comme l'est l'*Art universel*.

Nous ne ferons pas de promesses nouvelles, nous nous bornerons plutôt à assurer que rien ne sera changé à notre programme initial. Nous tâcherons seulement d'y ajouter, dans une mesure plus large, la publication d'œuvres littéraires, telles que : romans, nouvelles et poésies, de manière à rendre la lecture de notre journal à la fois utile et agréable.

Il ne nous est pas possible encore d'établir exactement la liste des planches à l'eau-forte que l'*Art Universel* publiera cette année

Toutefois, et sans préjudice des planches a l'eau-forte supplémentaires dont nous publierons ultérieurement les titres, nous pouvons annoncer dès maintenant les œuvres des artistes dont les noms suivent :

Hippolyte Boulenger, le *Moulin* ;
Hippolyte Boulenger, *Prairie* ;
Durand-Brager, croquis à l'eau-forte ;
Jules Goethals, étude de paysage ;
Lenain, Tête de vieillard d'après Rembrandt ;
Félicien Rops, un *Laboureur ;*
V. J. Vaillant, la *Porte Gayole*, (Boulogne-sur-Mer) ;
J. Van Moer, *Coin du vieux Bruxelles.*

Ces eaux-fortes feront l'objet d'un seul et même envoi dont nous fixerons la date dans un prochain numéro.

L'*Art Universel* donnera en outre une mélodie intitulée: *Loin du pays*, paroles et musique de Charles Gounod.

Il publiera aussi, indépendamment des eaux-fortes, un certain nombre de gravures hors texte, parmi lesquelles nous citerons une reproduction d'une des plus belles planches d'Albert Durer et la reproduction d'un dessin inédit de J. Van Moer.

Nos abonnés recevront ces deux gravures et la mélodie de Charles Gounod avec le numéro du 1er avril.

Nous prions instamment les personnes auxquelles le journal est envoyé à l'essai, de nous faire parvenir sans délai leur adhésion.

FRANCE

—

SILHOUETTES D'ARTISTES

—

COROT

A l'heure où ces lignes passeront sous les yeux des lecteurs de l'*Art Universel*, le maître illustre, dont nous ne pouvons écrire le nom aujourd'hui sans un serrement de cœur profond, aura peut-être rejoint Millet dans la glorieuse immortalité où entrait il y a peu de jours « le peintre des paysans. »

Chaque matin le bulletin de la santé de Corot est plus inquiétant que celui de la veille. On désespère de le sauver.

A le voir, au dernier Salon, parcourant les salles du palais des Champs-Élysées, avec sa forte allure de paysan aisé : large, trapu, robuste, dans son ample redingote en drap bleu de roi ; le teint vif ; rasé de frais, dans un col de chemise en toile solide émergeant d'une ample cravate de satin noir ; l'œil clair et fin, bon et souriant, sous le sourcil épais ; la lèvre voluptueuse, bonhomme, moqueuse ; le chapeau planté un peu en arrière sur la tête et découvrant un beau front encadré de cheveux blancs : il nous apparaissait, le vieux maître, rempli de jours et d'années encore ; il nous semblait appelé à la longévité féconde du Titien.

En quelques mois cette intensité de vie a été dévorée par l'intensité du mal.

Cependant Corot n'a pas encore accompli sa soixante-dix neuvième année. Nous voulons quand même espérer que sa vigoureuse et saine constitution le fera sortir triomphant de la crise que traverse, en ce moment, sa santé.

Jean-Baptiste-Camille Corot est né à Paris, le 29 juillet 1796.

En serait-il des phénomènes de l'intelligence comme des phénomènes de la nature où les choses et les êtres de longue résistance sont soumis à de proportionnelles lenteurs de formation ? — Henri Regnault, Fortuny (qui ouvrait le deuil artistique de cette année 1875), morts si jeunes, eurent une précocité de talent et de renommée extraordinaire ; ils furent animés d'une hâte de travail en quelque sorte fiévreuse et comme inspirée par le pressentiment des fins prématurées.

Chez Corot, rien de semblable.

Son père était employé, sa mère marchande de modes. Il traversa plutôt qu'il ne suivit le grand chemin de l'éducation universitaire. Après un séjour de courte durée au lycée de Rouen, il fut rappelé à Paris et placé chez un marchand de drap de la rue Saint-Honoré, nommé Delalain. L'épreuve se prolongea pendant de longues années. Elle fut sérieuse et concluante. Corot ne devait pas être marchand drapier. Il avait vingt-cinq ans, en 1822, lorsqu'il jeta l'aune pour prendre l'appui-main du peintre et ne plus le lâcher.

Un jeune artiste, parisien comme lui, de trois mois plus jeune que lui, et déjà célèbre pourtant, lui mit la palette au pouce. C'était Achille-Etna Michallon qui revenait de Rome, à la fin de son séjour de cinq ans à la Villa Médicis comme premier pensionnaire du grand prix de paysage historique fondé en 1817. — Mais l'auteur du *Roland à Roncevaux*, du *Combat des Centaures et des Lapites* et du *Paysage* « inspiré de la vue de Frascati » exposé au salon de 1822 et appartenant au Louvre aujourd'hui, mourut à la fin de cette même année au mois de septembre.

Victor Bertin, le maître de Michallon, reçut alors Corot dans son atelier. Personne ne s'entendait mieux que Victor Bertin à modeler un paysage selon les règles les plus pures du vieux Valenciennes, le restaurateur du paysage historique à la fin du siècle dernier.

En 1826, Corot partit pour Rome.

L'année suivante, deux de ses tableaux étaient envoyés par lui et reçus au Salon.

De ses origines académiques Corot n'a jamais rien renié. Il a toujours conservé le culte du paysage composé, animé par la présence de figures dites historiques : Muses, Nymphes, Faunes, Silènes, Dianes, Amours, Divinités bocagères, Bergers virgiliens.

Et pourtant Corot est un des maîtres qui ont exercé la plus puissante, la plus haute, la plus salutaire action sur le courant naturaliste du paysage moderne.

Phénomène singulier qui mérite d'être signalé : qu'ils appartiennent au genre historique ou qu'ils soient plus modestement intitulés : *Souvenirs* de Ville-d'Avray, Ablon, Villeneuve-Saint-Georges, du Limousin, de Normandie, de Bretagne, du Morvan, de Picardie, du Dauphiné, etc., les paysages de Corot sont purement imaginaires. Personne n'en a jamais vu de semblables, sinon en rêve peut-être ; mais dans la réalité, non. Et malgré cela, nul ne fait passer avec plus de certitude l'impression de la réalité dans nos yeux, l'émotion de la nature dans nos âmes.

Paul Huet a rendu la poésie grandiose des drames atmosphériques, des éléments en furie, des ciels bouleversés, tumultueux, des eaux débordées, déchaînées.

Théodore Rousseau a traduit la mâle, et grave, et sévère poésie de la terre puissante et des végétations robustes.

Millet a dit la poésie sobre, forte, triste de la terre en labeur et de son humble serf, le paysan.

Corot, lui, a chanté la poésie délicieuse, vague, toute musicale des grâces, des tendresses, des harmonies, des douceurs idylliques de la nature.

En sa belle et longue vie de travail constant, il a eu le temps de devenir non un artiste — il l'a toujours été — mais un peintre. Pendant longtemps il ne fut guère qu'un élève de Victor Bertin. Son procédé devenu si large, si souple et d'une aisance magistrale, était alors minutieux et sec; témoin l'*Agar* de 1835, tableau que nous avons revu, il y a quelques années, à une exposition du boulevard des Italiens.

Ce n'est que vers 1848 que le peintre véritablement peintre se révèle et d'année en année s'affirme et s'accentue. Mais depuis, que de chefs-d'œuvre ! *Saint-Sébastien, Dante et Virgile, Macbeth, Macbeth* surtout, pour ne citer que les plus illustres.

Avant toute chose, Corot se préoccupe de la profondeur. Dans cette profondeur, il dispose quelques légères masses d'arbres noyées dans l'air, baignées dans la lumière. Il étage à travers ces plans larges et espacés l'ampleur savante des formes naturelles, le mouvement de la vie, la grâce indicible des matins et des soirs, les mélancolies des crépuscules, les aurores amoureuses et les premières et rêveuses étoiles, les nacres des matins humides, les aubes laiteuses sur les étangs frais, les pâleurs pourprées et les vapeurs rosées des soirs languissants.

Et dans ces milieux enchantés, il évoque des apparitions en quelque sorte immatérielles, des êtres vagues, aériens, impalpables, impondérables, un souffle qui passe avec l'incertaine apparence d'un corps. — Est-ce une déesse? Est-ce une femme? Est-ce une âme? — Je ne sais. — C'est le charme, c'est la spiritualité de son œuvre d'art, à ce garçon drapier, à ce poète, à ce divin musicien, à cet admirable peintre.

Ce naturaliste exquis n'est donc pas un réaliste. Et je comprends les grognements que son œuvre arrache à Courbet, le maître d'Ornans, maître-peintre en effet, excellent ouvrier, mais si peu artiste et d'une intelligence obtuse. Je l'entends encore avec son pâteux accent franc-comtois, un jour qu'on nommait Corot devant lui : « Ah ! oui... ce vieux peintre... en chaveux blâncs... qui depuis trente ans, fait toujours danser les mâmes muses... dans le mâme pàysâge i-dé-âl !... Mais, c'est l' Chicard du Pàrnàsse que c't homme-là ! »

De 1827 à 1874, Corot a figuré à toutes nos expositions officielles, sans en excepter une seule. Il est intéressant de suivre année par année l'effort de ce vaillant lutteur toujours sur la brèche. C'est pourquoi je dresse ici le tableau de ses expositions.

ENVOIS DE COROT AUX SALONS.

1827. — Vue prise à Narni. — Campagne de Rome.
1831. — Vue de Furia (île d'Ischia). — Couvent sur les bords de l'Adriatique.
1833. — Vue prise dans la forêt de Fontainebleau.
1834. — Une forêt. — Marine. — Site d'Italie.
1835. — Agar dans le désert. — Vue prise à Riva (Tyrol italien).
1836. — Diane surprise au bain. — Campagne de Rome en hiver.
1837. — Saint Jérôme, paysage. — Vue prise dans l'île d'Ischia. — Paysage, soleil couchant.
1838. — Silène — Vue prise à Volterra (Toscane).
1839. — Site d'Italie. — Un soir, paysage.
1840. — Fuite en Egypte, paysage. — Soleil couchant. — Un moine.
1841. — Démocrite et les Abdéritains, paysage tiré des Fables de La Fontaine. — Site des environs de Naples.
1842. — Site d'Italie. — Paysage, effet du matin.
1843. — Un soir. — Jeunes filles au bain.
1844. — Destruction de Sodôme. — Paysage avec figures. — Campagne de Rome.
1845. — Homère et les bergers. — Daphnis et Chloé. — Paysage.
1846. — Forêt de Fontainebleau.
1847. — Paysage. — Berger jouant avec une chèvre. — Paysage.
1848. — Site d'Italie. — Intérieur de bois. — Vue de Ville-d'Avray. — Matinée. — Crépuscule. — Soir. — Effet du matin. — Matin. — Un soir.
1849. — Le Christ au jardin des oliviers. — Vue prise à Volterra (Toscane). — Site du Limousin. — Vue prise à Ville-d'Avray. — Etude du Colisée à Rome.
1850. — Lever de soleil. — Matinée. — Soleil couchant. (Tyrol italien.) — Ville-d'Avray.
1851. — Soleil couchant. — Le repos. — Port de la Rochelle.
1853. — Saint-Sébastien. — Matin. — Soir.
1855. — (Exposition universelle). — Matin. — Maroussy près Montlhéry. — Printemps. — Soir. — Souvenir d'Italie. — Soirée.
1857. — L'incendie de Sodôme. — Une nymphe jouant avec un amour — Le concert. — Soleil couchant. — Un soir. — Souvenir de Ville-d'Avray. — Une matinée (Ville-d'Avray).
1859. — Dante et Virgile, paysage. — Macbeth, paysage. — Idylle — Paysage avec figures. — Souvenir du Limousin. — Tyrol italien. — Etude à Ville-d'Avray.
1861. — Danse des nymphes. — Soleil levant. — Orphée. — Le lac. — Souvenirs d'Italie. — Le repos.
1863. — Soleil levant. — Etude à Ville-d'Avray. — Etude à Méry près la Ferté-sous-Jouarre.
1864. — Souvenir de Mortefontaine. — Coup de vent.
1865. — Le matin. — Souvenir des environs du lac de Nemi.
1866. — Le soir. — La solitude, souvenir de Vigen (Limousin).

1867. — Vue de Mariselle près Beauvais. — Coup de vent.
1867. — (Exposition universelle). — Saint Sébastien. — La toilette. — Macbeth, les sorcières. — Souvenir du lac de Nemi. — Un matin. — Un soir. — Les ruines du château de Pierrefonds.
1868. — Un matin à Ville-d'Avray. — Le soir.
1869. — Souvenir de Ville-d'Avray. — Une liseuse.
1870. — Paysage avec figures. — Ville-d'Avray.
1872. — Souvenir de Ville-d'Avray. — Près Arras.
1873. — Pastorale. — Le pasteur.
1874. — Souvenir d'Arleux du Nord. — Le soir. — Clair de lune.

A la suite de cette liste très-complète des salons de Corot, voici l'énumération beaucoup plus maigre des récompenses qui lui furent accordées :

1833. — Médaille de 2me classe (Jury académique).
1848. — Médaille de 1re classe (Jury élu par les artistes).
1855. — (Première Exposition universelle). — Médaille de 1re classe (Jury nommé par le jury d'admission nommé lui-même par décret impérial.)
1867. — (Deuxième Exposition universelle). — Médaille de 2me classe (Jury nommé pour les deux tiers à l'élection et pour le dernier tiers directement par la commission impériale).

Corot fut décoré en 1846 et nommé Officier de la Légion d'Honneur en 1867.

A plusieurs reprises, il fut proposé pour la médaille d'honneur, notamment en 1865 et en 1874. En 1865, après vingt-six tours de scrutin, ladite médaille fut décernée à M. Cabanel ; en 1874, à M. Gérôme.

La dernière fois que nous avons vu l'illustre artiste, c'est à cette soirée du 19 décembre 1874, donnée en son honneur, au Grand-Hôtel, où il vint, déjà souffrant, recevoir des mains de ses confrères et amis, réunis au nombre de plus de quatre cents, une médaille de grand module, fondue à son effigie. Cet hommage d'admiration le consola de n'avoir pas obtenu cette médaille d'honneur que les jurys des expositions officielles lui ont toujours refusée.

Corot, pas plus que Millet, pas plus que Théodore Rousseau, pas plus que Troyon, pas plus que Paul Huet, pas plus qu'un seul des grands paysagistes de ce siècle, n'a été appelé, jusqu'à ce jour, à honorer l'Académie des beaux-arts de sa présence. — S'il fut, parmi les peintres du paysage, un artiste qui aurait dû, semble-t-il, trouver grâce devant la jalouse compagnie, c'est assurément le maître dont nous venons de tracer rapidement la silhouette.

Avant de finir, un mot de l'homme.

Corot est adorablement bon. Il n'a jamais voulu recevoir un sou de ses élèves. Il oblige tous ceux qui ont recours à son obligeance. Il va pour les alléger au devant de toutes les infortunes qui lui sont connues. On n'a pas oublié avec quelle délicatesse il est venu naguère au secours d'un grand artiste malade et malheureux. Hier encore, il ajoutait *mille* francs de rente à la pension de *douze cents* francs accordée par l'Etat à la famille de Millet. — Pas une vente de charité à laquelle Corot n'envoie un tableau. Il se laisse duper sans avoir l'air de s'apercevoir qu'on le dupe. Il estime qu'on le paie toujours trop cher. (Il n'a vendu son premier tableau qu'à l'âge de quarante ans.) — Depuis quelques années, il cède trop facilement à l'importunité des marchands qui lui ont de la sorte enlevé trop d'œuvres qui n'ont d'autre valeur que celle d'un autographe à l'huile.

Il y a donc un choix dans les innombrables tableaux signés Corot qui courent le monde. Mais les beaux Corot sont inappréciables.

Terminons par une parole qu'il disait, il n'y a pas huit jours, à M. Marcotte, son vieil ami, qui était au chevet de son lit. Entrevoyant la possibilité de sa fin prochaine, il résuma philosophiquement sa vie en deux mots : « En somme, je n'ai pas à me plaindre de l'existence. J'ai été aimé et honoré. » — Ajoutons aussi qu'il fut, qu'il est et qu'il sera toujours admiré comme un des grands initiateurs du paysage français.

ERNEST CHESNEAU.

M. Louis Gonse, appelé à la direction artistique et administrative de la GAZETTE DES BEAUX-ARTS *de Paris, nous informe qu'il ne pourra continuer à l'*ART UNIVERSEL *la collaboration qu'il lui a prêtée jusqu'à ce jour avec tant de zèle et de talent. Tout en félicitant notre confrère du poste éminent auquel il vient d'être porté, nous lui adressons publiquement nos regrets de ne plus pouvoir le compter dans nos rangs.*

*Un écrivain d'art très-connu et qui fait autorité, M. Ernest Chesneau, prend à partir d'aujourd'hui dans l'*ART UNIVERSEL, *la place de M. Louis Gonse.*

LA DIRECTION.

LA VENTE DU PEINTRE CHINTREUIL

Toute une vie de silence et presque d'obscurité vient de recevoir par delà le tombeau, la consécration qu'elle n'avait pu obtenir pendant son incessant combat contre l'indifférence des jurys. Peintre chercheur d'une opiniâtreté qui ne se rebuta jamais, Chintreuil fit des dons qu'il reçut en naissant un moyen d'expression pour mettre en lumière la tendance élégiaque et en quelque sorte souffrante d'un tempérament plus amoureux de mélancolie que de gaité. Doué d'une âme délicate et d'un esprit sensible, il exploita l'art avec une curiosité inquiète où la critique put voir dès l'abord les pressentiments d'une existence qui serait courte et que n'épargneraient pas les déceptions. Une manière très personnelle devait sortir des méditations d'un cerveau ainsi préparé, et les émotions intérieures l'ont en effet empreinte, par des vibra-

tions visibles, d'une distinction particulière où la poésie semble l'emporter sur le souci de la technique.

Chintreuil laissera dans l'art contemporain un sillon moins profond à coup sûr que celui des maîtres vigoureux sur lesquels les défaillances de l'esprit n'eurent point de prise, mais perceptible toutefois et marqué de l'originalité de ses recherches mélancoliques. Il était le poète, le contemplateur frissonnant, l'artiste des notes humaines, et il aimait dans la nature moins ce qui charme les yeux, que ce qui fait battre le cœur. L'imagination la lui faisait entrevoir sous son côté phénoménal, avec des attendrissements de personne vivante, et il lui prêtait ce qu'elle même versait en lui de soupirs, d'extases et de mélancolies sereines ou passionnées. Il la peuplait, en un mot, de ses rêves, et comme une confidente fraternelle qui répond sur le ton même qu'on a pris pour lui faire ses aveux, elle devenait pour lui un poëme de tendresses partagées, dans une communion où ils semblaient s'écouter parler l'un l'autre.

Chintreuil s'est révélé tout entier dans le choix de ses paysages et la préférence de certains effets de la nature. Les yeux au ciel, il en étudiait les prismes avec la conviction que l'impression dérive surtout des mouvantes conjonctions de la lumière : tantôt elle s'est reflétée dans son œuvre en lueurs amorties autour desquelles lutte l'ombre, avec des scintillements de larmes où se joue le soleil; tantôt, elle a répandu de grands éclats, mais sans que l'on pût affirmer qu'un deuil, un écroulement de nuages, une déroute des lois de la nature n'en fut pas voisine; et s'il y avait des sourires dans la poésie de ses ciels, c'était toujours comme la quiétude et le répit qui précède les convulsions prochaines. Ainsi son âme, tour à tour redressée par l'espérance ou accablée du poids de ses défaillances, s'exhalait avec un mélange de dandysme et de naïveté dans les mystérieuses perspectives où la lumière, l'orage, le vent, l'ondée froide de novembre, symbolisaient ses propres sensations. Ces inquiétudes d'un esprit frappé donnèrent à son art la caractéristique qui lui vaut aujourd'hui l'admiration et surtout la sympathie : s'il a manqué aux harmonies de la technique et péché dans la pratique par de la sécheresse, une touche par moments un peu maigre et maladive, il n'en demeure pas moins un type attachant de vicissitudes et d'aspirations hautaines dans l'esprit.

Chintreuil vécut dans la solitude, uniquement occupé de son art; c'était un de ceux qui ont une foi et qui savent mourir pour elle, martyrs lentement dévorés par l'implacable dent des déceptions.

Chintreuil fut tardivement apprécié : en 1867, c'est-à-dire après de longues années d'opiniâtreté, il reçut une médaille, et M. Maurice Richard, alors Ministre des Beaux-Arts, le nomma chevalier de la Légion d'honneur en 1870. La vente aux enchères qui vient d'avoir lieu, est une sorte de réparation de la gloire envers une mort obscure qu'elle illustre tout à coup d'un définitif et suprême hommage.

Voici quelques détails sur cette vente :

Le tableau le plus disputé à la première vacation a été précisément celui qui fut refusé par le jury au Salon de 1863. A la suite de ce refus, tous les artistes exclus du Salon, reconnaissant que ce tableau les *Champs aux premières clartés* était le meilleur de tous ceux qui se trouvaient dans le même cas, nommèrent Chintreuil président de la commission qui organisa le *Salon des refusés*.

Il a été mis à prix 10,000 fr. et adjugé 9,800 francs.

Parmi les autres toiles, citons :

La *Route blanche* (Salon de 1874), 4,680; les *Vapeurs du soir* (Salon de 1863), 4,900 ; le *Soleil boit la rosée du matin* (Salon de 1866), 5,600 ; la *Vallée de Courgent*, mis à prix 2,000 et adjugé 3 000 fr. à M. de Cissey.

En résumé, la plupart des mises à prix ont été atteintes et souvent dépassées. Le total de cette première vacation a été de 109,700 fr.

La seconde vacation a produit 27,068 fr., soit pour l'ensemble des deux vacations 136,768 fr.

Jules Lebel.

BELGIQUE

UN PEINTRE DE DIX ANS

FRITZ VAN DE KERCKHOVE

On est frappé tout à la fois d'étonnement et de douleur devant l'émotionnant spectacle de cet enfant s'essayant avec une naïveté qui se mêle d'audace aux jeux sacrés de l'art; et l'esprit demeure confondu de l'exemple de cette précocité qui se lance d'une manière instinctive et presque inconsciente à travers les recherches de la plus bizarre des créations. Un mystère, que rien n'explique d'abord, si ce n'est la secrète et implacable vocation qui marque au front les prédestinés, s'impose aux investigations curieuses de l'analyse; et l'on se sent, sans pouvoir la définir, devant une force de la nature.

Cependant, si l'on en croit le biographe qui s'est dévoué à cette courte et miraculeuse existence, une conjoncture aiderait jusqu'à un certain point à l'explication de sa genèse : l'enfant s'est en quelque sorte éveillé à la vie dans l'entourage des choses de l'art, et son berceau s'est trouvé à la fois éclairé et réjoui par le cadre des vieilles peintures toujours jeunes qu'un choix constant avait accumulées dans la demeure paternelle. Irrésistiblement tourné vers la peinture, son jeune cerveau aurait senti s'infiltrer dans ses moëlles, comme une rosée grossie

goutte à goutte, l'influence pénétrante et continue des couleurs sans cesse exposées à sa vue. Mais ce n'est pas assez pour expliquer une ardeur si dévorante dans un âge où les perceptions sont encore confuses. Le père de Fritz, il est vrai, est lui-même un peintre, et peut-être faudrait-il commencer par envisager les similitudes qui ont existé dans leurs deux manières de sentir et de comprendre l'art. Sans doute, elle est plus consciente et développée par l'étude chez l'un ; mais il semble qu'une même préparation ait présidé à l'éclosion de leurs originalités; accumulée chez l'enfant, pressée de se manifester et avide de porter au jour, par un secret instinct, des trésors que la mort allait étouffer pour jamais, elle a été en lui comme l'épanouissement compact, soudain, irrésistible des qualités distinctives du père, et comme une explosion des germes que tous deux ont eus en eux, sans que ni l'un ni l'autre aient pu trouver la maturité et la force nécessaires pour les faire éclore avec cette mesure régulière qui est inséparable des œuvres vraiment grandes. Que de fois celui qui écrit ces lignes s'est arrêté, au courant des expositions, devant les tableautins irritants qu'y envoyait le peintre brugeois! Une verve mordante et inégale y tranchait des silhouettes déhanchées d'une allure qni semblait empruntée à Callot; Hoffmann sans doute avait rêvé, à travers les nuages de sa pipe, ces précieuses et grotesques sarabandes qui ne se rattachent à la terre que par le spectacle des plus étonnantes difformités. On était en présence d'un esprit inquiet, doué d'une fantaisie rare et qui s'aidait d'une mémoire confuse dans la résurrection des drôleries aimées de nos aïeux.

Ces singularités se rencontraient au même degré dans quelques planches à l'eau-forte d'une fabrique semblable et où la même main s'exerçait à des caricatures presque toujours sinistres dans lesquelles grimaçaient des figures de pendus, de boiteux, de sabouleux, d'écorchés, vraie Cour des Miracles fleurie d'ampoules, de gibbosités, de plaies saignantes. Mais ici il n'y avait qu'une morsure par dessus un trait aiguisé et la nudité d'un dessin qui s'en allait à la déroute à travers des recherches de contorsions extra-humaines. Les peintures au contraire, revêtaient ces diaboliques horreurs d'un charme de couleur qui tirait ses prestiges d'une fine entente des gris, et l'on était en présence d'un exécutant maniéré dont les effets, pour aigres et pointus qu'ils étaient, annonçaient une nature douée. Eh bien ! ces effets, par moments peu définis et plutôt trouvés que cherchés, cette distinction dans les gris allant des gammes ténues des fluides argentins aux pénombres plombées ; ces délicates et fines harmonies qui semblaient le jeu d'une palette capricieuse, je les ai retrouvées dans les singuliers paysages de l'enfant, avec une similitude si frappante que le père et le fils m'ont paru confondus dans les efforts d'une même création. Il n'est pas jusqu'au coup de pinceau mince comme une griffe d'aiguille qui ne serve à les rapprocher; et tous deux ont semblé peindre parfois avec l'extrémité de l'ongle ou la pointe d'un clou plutôt qu'avec le poil toujours un peu épaté du pinceau.

A la vérité, ces conjectures puisées dans l'hérédité du sang et dans les influences des spectacles familiers, n'en laissent pas moins debout l'énigmatique et phénoménale aptitude de ce cerveau d'enfant. Peut-être encore, et j'y convie la critique, faudrait-il remonter par delà la transmission paternelle jusqu'aux effets des hérédités lointaines Le cas en vaut la peine, car ce météore si tôt évanoui de notre ciel ne s'en ira pas avec le son d'un violon comme l'âme des Minanollo; sa trace lui survivra, et si, comme j'en exprime ici le vœu, l'Etat obtient de la famille, pour ses collections, quelques œuvres de ce précoce et malheureux enfant, son nom ira s'inscrire au panthéon des jeunes martyrs, pour l'attendrissement et l'admiration de ceux qui le connaîtront et s'étonneront de le voir si grand et si misérable.

On a comparé les peintures de Fritz à celles de Corot, de Diaz, de Dupré, de Rousseau. Ici commence l'erreur et j'allais dire le fanatisme qu'engendre chez les hommes la méditation sur les choses anormales.

CAMILLE LEMONNIER.

(*A continuer.*)

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

MA FEMME ET MOI

(SCÈNES DE LA VIE CONJUGALE)

EN CARÊME

Je me suis attardé un peu en route. Quand je rentre, je trouve ma femme prête à sortir. Elle est habillée de noir, avec un grand voile sur le visage, et met ses gants. Elle est pâle et baisse les yeux. La nuit tombe.

MOI — (*Etonné.*) Tu sors?

MA FEMME. — Oui, mon ami, je sors.

MOI. — Puis-je savoir?

MA FEMME. — Ne m'interroge pas, je te prie... Je dois sortir; j'ai absolument besoin de sortir.

MOI. — Mais enfin, cette agitation... Tu parais inquiète. Tu ne souffres pas, ma bonne?

MA FEMME. — Si je souffre? Mais non, mon ami, je ne souffre pas Je suis un peu... oui, un peu agitée, comme tu dis : mais ce n'est rien. — Tu ne peux pas comprendre ces choses, toi.

MOI. — (*Lui prenant une main et la tapotant*). Ta petite tête bat la campagne... Tu as un peu de fièvre... Laisse-toi mettre dodo.

MA FEMME. — (*Froidement*). Vous vous trompez, mon ami. Je n'ai jamais eu mieux ma tête... C'est effrayant comme j'ai ma tête. Attache-moi ce bouton, je te prie. (*Elle me tend sa main gantée*).

MOI. — Voyons. Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas? Tu sors?

MA FEMME. — Il le faut, il le faut absolument. Je reviendrai vite, d'ailleurs.

MOI. — Mais où vas-tu? Veux-tu que je t'accompagne? Il est tard...

MA FEMME. — C'est la bonne heure pour les consciences un peu... Non, pas un peu, mais très... très... Il y a un mot pour cela ; je ne sais plus. A tantôt, mon pauvre gros chéri. Prie pour ta malheureuse petite femme.

MOI. — Ah! ça! décidément, ma chère, tu ne sortiras pas sans m'avoir dit...

MA FEMME. — (*Me jetant un regard angélique*). Je vais à l'église, mon ami, prier Dieu afin qu'il me pardonne...

MOI. — A l'église, à cette heure? Mais la nuit vient. Que veux-tu que le bon Dieu te pardonne?

MA FEMME. — ... Et aussi afin qu'il me donne le courage de te dire... — Ah! Je suis bien coupable. J'ai besoin de force, de courage, de résolution, de...

MOI. — Veux-tu parier que c'est chez le petit père Bonaventure ..

MA FEMME. — Mais certainement, c'est chez le père Bonaventure .. Il n'y a qu'à cette heure qu'on peut l'approcher. Si tu savais comme il est bien, ce père Bonaventure! Il vous fait dire tout doucement des choses... Et avec cela il a un sourire, un sourire tout-à-fait paternel. — Il me comprendra, lui.

MOI. — Ne puis-je pas remplacer le père Bonaventure, moi? — Je suis bien sûr que tu exagères.

MA FEMME. — J'exagère! Ah! mon Dieu? C'est lui qui dit que j'exagère! Mon ami, ne dis plus plus cela. Tu me mets à la torture. (*Avec feu.*) Car enfin, ce n'est pas à toi à dire que j'exagère! A toi qui devrais plutôt... m'accabler, me...

MOI. — (*Etourdi.*) C'est donc un bien gros péché?

MA FEMME. — (*Se jetant dans mes bras.*) Tiens! je suis indigne de toi.

MOI. — Ma foi, ma bonne, je ne comprends plus du tout.

MA FEMME. — J'aurais dû tout te dire, tout t'avouer, des le premier jour...

MOI. — Mais tu m'inquiètes, petite folle... (*La sueur me perle au front.*) — Qu'est-ce que tu aurais dû m'avouer?

MA FEMME. — ... Me jeter dans tes bras et te demander pardon pour cette... faiblesse... (*Eclatant en larmes.*) La seule, vois-tu, oui, la seule, je te jure... Ah! comme je suis punie!

MOI. — Calme-toi, voyons... Une faiblesse?... Mais calme-toi donc. Tu m'expliqueras plus tard.

MA FEMME. — Toi si bon! — Car tu es trop bon, vois-tu. Tu devrais me battre, me frapper jusqu'au sang... — Pauvre cher! mais bats-moi donc!

MOI. — Plus tard, quand tu m'auras dit... Quelle tête folle tu fais! Tu montes, tu montes... une soupe au lait... Eh! bien, dis-moi, qu'y a-t-il?

MA FEMME. — Ce qu'il y a? Mais je n'oserai jamais... (*Joignant les mains.*) Mon Dieu! S'il pouvait deviner!

MOI. — Mais dis-moi donc ce qu'il y a, malheureuse. — Je le veux, entends tu! je le. .

MA FEMME. — Comme il est terrible! Non, j'ai peur, vois tu, je ne puis pas... Tu me fais peur à présent. Et puis, si tu allais ne plus m'aimer! Tue-moi plutôt. (*Se serrant contre moi, avec passion,*) Tue-moi, voyons.

MOI. — M'as tu... non ce n'est pas possible, et pourtant .. allons, dis-moi, m'as-tu... trompé?

MA FEMME. — (*Avec une satisfaction immense.*) Ah! enfin!

MOI. — Trompé!

MA FEMME. — (*Très-doucement.*) Pourquoi est-ce que tu ne me tues pas? (*Elle roule sa tête dans ma poitrine, d'un mouvement triste et lent.*) Tu m'as tout dit, toi. Tu es un ange, un... comment ai-je pu te cacher? Mais je ne suis peut-être pas aussi coupable que je le parais. Si tu savais! On est si sotte à quinze ans...

MOI. — (*D'un air sombre.*) — A quinze ans!

MA FEMME. — Parle-moi durement : je t'aime comme ça, mon gros chéri; oui, tu es beau, vois-tu!... — J'avais quinze ans. Ah! tu ne sais pas ce qui se passe dans le cœur à quinze ans. (*Rougissant.*) Et puis, j'ai toujours été folle de ces petits machins-là!

MOI. — Quoi! quels machins?

MA FEMME. — Mais oui, de ces petites fossettes... Il en avait une... lui.

MOI. — Qui, lui? Achève. Son nom?

MA FEMME. — Oh! que tu es terrible, mon ami! Tu le tuerais... Mon ami, au nom de notre amour, jure-moi de l'épargner! C'est que tu le tuerais. — Un si digne homme!

MOI — (*Rêveur.*) Cet homme avait des fossettes!

MA FEMME. — Tu ne peux pas croire comme nous l'aimions, ce bon abbé Séraphin. Nous étions... comment donc? enragées après lui. C'était M. l'abbé par ci, M. l'abbé par là. On n'entendait parler que de M. l'abbé. C'était notre professeur de religion.

MOI. — Mais enfin, je ne vois pas ce que cet abbé vient faire...

MA FEMME. — (*Étonnée.*) Comment! ce qu'il vient faire. — Mais, mon ami, puisque c'est lui... — Je ne t'ai pas dit que c'était lui? — Un grand, gros, avec des cheveux fins bouclés, et blonds, un joli homme! Et d'une fraîcheur! D'une propreté! Il avait une manière de tirer son mouchoir de sa poche en relevant un peu sa robe. Quand il parlait, ses joues tremblaient comme de la gelée, et nous trouvions que sa voix ressemblait à de la crême. Et puis, il sortait de sa soutane une petite odeur! Comment appelles-tu ça?... De civette, je crois. Enfin, nous en étions folles, de l'abbé. Il avait une manière de nous dire, mesdemoiselles, en souriant, qui nous allait à l'âme. (*Avec un sourire câlin*). Tu vois bien que je n'étais pas la seule.

MOI. — Encore une fois, je ne saisis pas...

MA FEMME. — Il avait une jolie petite bouche ronde, un peu mouillée, des joues roses, avec une petite fossette au milieu, qui bougeait toujours.

MOI. — Comment! l'abbé!

MA FEMME. — Mais certainement. Eh bien...

MOI. — Eh bien?

MA FEMME. — Eh bien! c'est à cause de cette fossette que...

MOI. — Elle bougeait! Est-ce possible?

MA FEMME. — C'était plus fort que moi, vois-tu. J'avais toujours sous les yeux sa petite fossette qui montait et descendait. Quel amour de fossette! Même en faisant ma prière, je pensais à la petite fossette: il me semblait que le bon Dieu devait ressembler à M. l'abbé et qu'il avait une fossette comme lui, dans la joue. J'aurais donné mes plus belles robes pour embrasser le petit creux de M. l'abbé. Et puis, elle avait l'air de me comprendre, cette fossette. Tu ne peux pas te figurer comme elle remuait quand je la regardais. Elle me souriait, elle me bénissait, elle me tendait les bras, enfin une vraie fossette du bon Dieu. Il faut te dire que M. l'abbé venait quelquefois dîner chez papa et maman, qui l'aimaient beaucoup. Un jour qu'il était à dîner, pendant les vacances, je lui remis un petit bonnet grec, en soie, avec des effilés de perles, qu'on m'avait permis de lui faire. (M. l'abbé portait chez lui des bonnets grecs.) C'était au dessert. M. l'abbé était assis en face de papa et passait justement sa serviette sur sa bouche après avoir avalé une Joséphine de Malines. Il y avait même un peu de jus sur son menton. Comme le cœur me battait! J'avais appris un petit compliment, figure-toi; mais arrivée devant l'abbé, je perds la tête : plus de compliment à trouver Oh! je me souviens de ça, vois-tu. J'étais devant lui, la tête basse, lui tendant le papier de soie dans lequel était mon bonnet grec et bégayant : « M. l'abbé, permettez-moi... M. l'abbé, permettez-moi. » Ce qu'il y avait de terrible, c'est que la petite fossette semblait m'encourager et me dire : « Mais va donc! » M. l'abbé, voyant mon embarras, me prit des mains le papier, l'ouvrit et me dit : « Comment! qu'est-ce que cela? Un bonnet grec, mademoiselle? Mais c'est beaucoup trop joli, en vérité! » Puis il me prit la main, la tapota tout doucement et ajouta : « C'est vraiment trop aimable, mademoiselle, de votre part. Mais je le garderai, oui, je le garderai, avec les autres. » Toutes les petites filles lui faisaient des bonnets grecs. Tout en me parlant ainsi, M. l'abbé avait légèrement incliné sa tête blonde, et je voyais près de moi la petite fossette. Jamais je ne l'avais vue de si près, et elle remuait! Elle remuait comme une folle, vraiment. Je ne sais pas quelle idée sotte, biscornue, invincible, me traversa la tête : c'était un vertige. J'avançai la bouche. Ah! mon ami, me

pardonneras-tu jamais?... et... — et je me jetai sur la joue de M. l'abbé.

MOI. — *Faisant des efforts pour ne pas rire.*) C'est grave... très grave. Et qu'arriva-t-il?

MA FEMME. — Ce qu'il arriva? J'entendis le gros bon rire de M. l'abbé, et je tombai à la renverse. Une attaque de nerfs, mon ami; il fallut m'emporter. Tu comprends quel coup pour papa et maman! Et ce bon M. l'abbé!... — Tiens, je n'en dors plus. Car enfin, j'aurais dû t'avouer... Mais ce n'est pas tout, mon pauvre chéri: il y a encore quelque chose. Quelle punition, mon Dieu!

MOI. — Oui, c'est le châtiment! Le châtiment, entends-tu. Achève, quel est ce quelque chose qu'il y a encore?

MA FEMME. — (*Se serrant contre moi*). Que m'as-tu donc fait, pauvre cher bon, pour que je te tourmente ainsi? Figure-toi... — Tiens, bats-moi, j'aurai plus de courage. — Figure-toi... Ah! cette fossette!

MOI. — Comment! encore la fossette!

MA FEMME. — (*D'un ton mourant.*) Je la vois partout, mon ami Depuis trois jours, je ne pense plus qu'à elle. Elle me poursuit. Je la vois sur ta joue, à toi.. — Ce sont les remords, sans doute.

MOI. — (*Éclatant de rire.*) Les remords! Mais, petite chatte, tu es folle de t'occuper de ces niaiseries-là.

MA FEMME. — (*Très étonnée.*) Comment! tu ne me tues pas?

MOI. — Te tuer? Parce que la fossette de M. l'abbé t'a joué un petit tour de sa façon!

MA FEMME. — Pourtant, mon ami, s'il allait l'avoir, lui?

MOI. — Qui, lui?

MA FEMME. — Mais oui, ou elle?

MOI. — Il n'y aurait pas si grand mal, ma bonne. C'est très-joli, les fossettes.

MA FEMME. — Ah! tu es bon! Ce mot me réconcilie avec ma conscience. (*Avec expansion.*) Je savais bien que tu l'aurais aimée aussi, toi.

CAMILLE LEMONNIER.

REVUE MUSICALE

Je ne puis aujourd'hui vous entretenir que du Concert du 24 janvier dernier; dans un mois je ferai ma causerie plus longue.

L'ouverture « Michel-Ange » de Niels-Gade, est bien écrite et d'une instrumentation habile, mais sans relief et, ce qui pis est, sans pensée; ce qui rappelle les plus grandes choses dans cette œuvre, c'est le titre, mais je vous jure que le compositeur ne m'a point fait songer ailleurs à cette grande figure de l'artiste qui semble finir l'antiquité et commencer les temps modernes. Mais qu'on me fasse entendre l'ouverture de Léonore (celle dite aux trompettes et je me souviens aussitôt de tous les géants qui illustrèrent les arts depuis Homère jusqu'à Beethoven. Comme tout pâlit et s'efface devant ce colosse et comme lui seul, toujours simple, reste grand autour des grenouilles qui s'enflent en vain pour faire croire à leur taille!

Le grand problème et l'écueil de mon art,
C'est le motif, c'est le coup de lumière,
Ce trait de feu, cette beauté première,
Que le génie obtient seul du hasard.
Un long travail peut donner tout le reste :
Par les calculs on aura des accords,
Avec du bruit on remuera..... les corps;
Mais la pensée est comme un don céleste,

disait Polymnie la divine, au célèbre Vinci, dans une louange en vers imprimée le siècle dernier. La conquête de l'art par l'érudition, phénomène des époques de décadence, nous l'avions constaté en littérature sous les empereurs romains, nous le retrouvons en musique dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle.

Mais voici le Scherzo de Mendelssohn Bartholdy. O la délicieuse composition! Et comme j'écoute avec curiosité ces notes légères qui sautillent et voltigent pareilles à des lutins! Quel bijou de grâce et de finesse! A-t'on jamais compris le songe d'une nuit d'été de Shakespeare comme Mendelssohn? Tous les génies du drame bondissent de feuille en feuille et de fleur en fleur avec la souplesse des abeilles, ils chuchottent entre eux en se montrant du doigt la blonde Titanie endormie, et dont leurs ailes bercent le sommeil. Voilà de la musique et je défie les savants d'aujourd'hui d'en faire de si belle!

M. Dupont dirigeait pour la première fois, à Bruxelles, le concerto pour violon avec accompagnement d'orchestre de Édouard Lalo; cette œuvre qui nous a permis d'applaudir M. Sarasate, est bien incolore! La première partie est la plus faible des trois qui composent la partition. Elle est insignifiante au point de vue de la facture et du style. Quelques traits de violon ingénieusement arrangés et qui ne constituent pour ainsi dire qu'un long point d'orgue.

La seconde partie me déplaît moins; c'est une romance bien accompagnée par l'orchestre et chantée par le violon de M. Sarasate, d'une façon délicieuse; la troisième partie est certainement la meilleure, elle est symphoniquement mieux construite et développée plus complétement que les autres; aussi le public n'a-t-il point ménagé les applaudissements et c'était justice. Mais cette première partie! M. Sarasate est un artiste, un vrai; son talent est gracieux, fin, spirituel, bien français enfin; quelle justesse imperturbable! Le son est mince comme un filet d'eau, mais d'eau de source claire, transparente, limpide. M. Sarasate sait charmer; j'aime mieux être charmé que d'être étonné par une virtuosité prétentieuse, qui ne sait point se cacher et qui veut être maîtresse de tout, du rythme, du mouvement, de la sonorité, au risque de jouer à côté et de nous faire subir une interprétation douteuse. Toutes les qualités de M. Sarasate ne m'ont pas empêché de trouver vaniteux et boursoufflé l'Adagio de Max Bruch.

L'ouverture du Vaisseau Fantôme, est toujours cette grande et belle œuvre de Wagner, qui le place au rang des maîtres de l'art et l'y placerait sans contestation, s'il n'avait fait que cela. Quelle page énorme! On se souvient involontairement de cette admirable tempête de l'Enéide que Virgile fit après Homère et qu'imita Lucain.

Incubuere mari, totumque a sedibus imis
Una Eurusque Notusque ruunt, creberque procellis
Africus, et vastos volvunt ad littora fluctus.
Insequitur clamorque virum stridorque rudentum.

E. V.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

EXPOSITIONS. — *Exposition des Beaux-Arts à La Haye, (royaume des Pays-Bas)* 1875. — La commission directrice de l'Exposition des Beaux-Arts, constituée sous les auspices de la régence de la Haye, a l'honneur d'annoncer que l'Exposition aura lieu, du 16 mai jusqu'au 27 juin 1875, dans les salons de l'Académie de peinture au *Princessegracht*.

Les ouvrages destinés à l'Exposition devront être adressés *à la Commission directrice de l'Exposition des Beaux-Arts à La Haye (au Teeken Academie, Princessegracht)*. La franchise de port n'est pas exigée. Toutefois la commission ne payera pas les frais de transport des objets envoyés par grande vitesse. Pour l'extérieur du cadre, la forme carrée est de rigueur.

La commission recevra les objets destinés à l'Exposition *du*

15 *avril jusqu'au* 1er *mai à minuit*. Après cette époque, aucune œuvre ne sera reçue.

La commission n'accepte que les œuvres d'artistes vivants. Ne pourront être présentés les copies, les ouvrages qui ont déjà paru à l'Exposition de la Haye, les tableaux ou autres objets sans cadre.

Le nombre des tableaux que chaque artiste est admis à envoyer à l'Exposition est limité à trois.

Après la clôture de l'Exposition, les objets qui en auront fait partie seront renvoyés au domicile des artistes nationaux et les ouvrages des artistes étrangers aux adresses indiquées. La commission ne se charge pas de la franchise de port pour le retour.

La régence de la ville mettra à la disposition de la Commission directrice une somme d'argent, pour laquelle on fera l'acquisition d'un ou de deux tableanx, qui seront placés au Musée de peinture moderne de La Haye. Cet achat sera considéré comme une distinction pour l'artiste.

La Haye, le 28 janvier 1875.

La Commission directrice de l'Exposition,
F.-G.-A. Cevers-Deynoot, président.
Johan Gram, secrétaire.

***

Corot et Bary sont en ce moment très gravement malades.

***

Ventes annoncées. — Les jeudi 18 et vendredi 19 février 1875, aura lieu à l'hôtel Drouot, salle nº 3, la vente publique de tableaux modernes, objets d'art, faïences françaises et autres, bronzes, orfèvrerie, meubles couverts en tapisserie, objets divers, formant la collection de feu M. Paul Baron.

Cette vente se fera sous la direction de M. Feral, peintre expert, et M. Ch. Pillet, commissaire priseur.

***

Les lundi 22 et jours suivants, en l'hôtel Drouot, salles nos 8 et 9, vente publique de la collection d'objets d'art et de curiosité, tapisseries, tableaux, dessins, gravures et livres, provenant de la succession de M. Sechan.

La direction de cette vente a été confiée à MM. Ch. Mannheim, Clément et Labitte, experts, et C. Pillet, commissaire priseur.

***

Le mercredi 24 février 1875, à une heure précise, en la salle Kevers, 8, rue du Parchemin, aura lieu la vente publique aux enchères de la **Collection de Tableaux anciens et modernes**, des écoles flamande et française, aquarelles et dessins, appartenant à M. Joseph Closset, amateur de Wiers. Cette collection comprend notamment les œuvres suivantes :

Anciens maîtres : Théodore Van Loon, Berghem, Breughel dit de Velours, Watteau, Doncker, Van Huchtenborg, Netscher, Snyders, Franck, Héda, Teniers, Largillière, etc.

Artistes modernes : Frans Vinck, Verheyden, Brascassat, Kibera, Vernier, Beauverie, Porcher, Moerman, Emile Keymeulen, Robert Depauw, Sèbes, Schotel, Claeys, César, De Cock, Me Dezenescourt, Lambrichs, Louis Verwée, Maréchal, Roffiaen, Linnig, Huberti, Neyt, Vanden Wyngaerde, etc., etc.

Les tableaux du XIXe siècle sont garantis authentiques. On pourra se procurer le catalogue de cette vente, à partir du 14 février prochain, en s'adressant audit local, 8, rue du Parchemin.

L'exposition publique aura lieu le mardi 23 février, veille de la vente, de 11 à 5 heures.

***

Le lundi 1er mars, sera vendu à l'hôtel Drouot, salle nº 8, sous la direction de MM. Ch. Pillet, commissaire priseur, et Férat, expert, la collection de tableaux anciens, objets d'art et mobilier, provenant de la succession Anguiot.

***

Revue des ventes publiques. — Nous avons annoncé, dans notre numéro du 15 janvier, la vente publique de tableaux anciens et objets d'art formant la collection de M. le marquis d'Ab.....

Voici les prix qu'ont atteints les principaux tableaux de cette collection : Berchem (Nicolas). Le passage du gué, 2,150 francs.— Brauwer (Adrien). La rixe, 3,050 francs.—Chardin (J.-B. Siméon). Jeune fille à la raquette, 5,000 francs.— Coques (Gonzalès). Etudiants dans une bibliothèque, 1,600 francs. — Cranach (Lucas). La jeune fille aux cheveux d'or, 1,220 francs. — Drouais (le fils) Hérault de Séchelles, 5,500 francs.— Favray (le chevalier Antoine de). La visite à l'accouchée, 7,200 francs. — Hobbema (Minder Hout). Paysage, rivière et forêt, 50,000 francs. — Hondekoeter (Melchior) Oiseaux de basse-cour, 1,120 francs. —Lépicié (Nicolas Bernard). L'enfant boudeur, 1,060 francs. — Neer (Aart Van . Effet de lune, 6,000 francs. — Ostade (Adrien Van). Les buveurs. 1,500 francs. — Ruysdael (Jacob). La cascade, 3,000 francs. — Sneyders (François). L'Empire de Neptune, 2,450 francs.

***

Objets d'art. — Coffre à bijoux, exécuté par Wagner de Berlin, 4,000 francs. — Bouclier de Froment Meurice, en argent oxydé, 2,000 francs. — Cheminée en marbres précieux, mosaïques et bronzes, 8,500 francs. Un vase en marbre rouge, 1,600 francs.

La vacation a produit 169,300 francs.

***

Le total des deux vacations de la vente Salamanca a produit 336,400 francs.

***

Un concours est ouvert en Belgique pour la reconstruction de l'Hôtel-de-Ville de Saint-Nicolas, détruit par l'incendie. La dépense totale ne pourra excéder 250,000 francs. Il y aura un prix de 3,000 francs ; un deuxième de 1,000 francs et un troisième de 500 francs. La remise des pièces doit se faire franc de port au secrétariat de la ville de Saint-Nicolas (Flandre orientale, Belgique) avant le 15 mai 1875. Le programme du concours, que les architectes pourront se procurer en écrivant au secrétariat, contient les indications indispensables.

***

Nous apprenons avec satisfaction que le peintre belge de Winne vient d'être nommé membre correspondant de l'Institut de France.

***

M, Lenepveu, membre de l'Institut, est parti pour Rome, où il reprend, à partir du 5 février, ses fonctions de directeur de l'Ecole française.

***

Le musée d'Anvers vient de s'enrichir d'un nouveau portrait, par Rubens.

L'ART. — Sixième livraison. — *Sommaire.* — Texte. — *Hogarth, par A. Genevay. — Pigalle et la statue de Voltaire, par G. Desnoireterres. — Les douze mois de Lebrun, par Ad. Piat. — La gravure en médailles, par René Ménard. — Notre bibliothèque : La vie d'un praticien de Venise au* XVIe *siècle par Eug. Véron. — Le nouvel Opéra, par J. Raymond.— Chronique étrangère. — Millet et la presse anglaise. — Notre eau-forte.*

Gravures. — *Les environs de Norwich, eau-forte, par Th. Chauvel.— Portrait de Garrick par Hogarth. — Chevreuils à la fontaine ; Lionne à l'affût, par A. Lançon. — Le château de Monceaux, d'après le dessin de Lebrun.—Salle de l'Opéra construite par Moreau au Palais Royal. — Le grand escalier de l'Opéra. — La Danse, groupe de Gumery. — Le grand foyer.*

PATRIA BELGICA. — Sommaire de la 29e livraison. *Les Grandes industries, par M. Ed. Romberg (suite et fin). — Histoire de la médecine, par M. Victor Desgain, — et Histoire de l'instruction publique, par M. Emile Greyson.*

OFFICE ARTISTIQUE

90, GALERIE DU COMMERCE, 90

BRUXELLES

EAUX-FORTES, PHOTOGRAPHIES

ARCHITECTURE, CÉRAMIQUE

TABLEAUX MODERNES

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

ET LITTÉRAIRES

En vente à l'Office de Publicité et chez tous les libraires de la Belgique.

Histoire de la Peinture Flamande

PAR

ALFRED MICHIELS

(SECONDE ÉDITION)

Le tome neuvième de cet important ouvrage, dont la guerre et ses conséquences avaient retardé la publication, vient de paraître : le dixième et dernier volume sera mis en vente au mois de décembre prochain.

La Belgique possédera enfin une histoire approfondie de ses grands coloristes, histoire rédigée d'après une méthode nouvelle, qui unit la solidité du fond à l'attrait de la forme, les idées philosophiques aux détails curieux, la nouveauté des renseignements à l'originalité des aperçus.

LE DANUBE

JOURNAL FRANÇAIS DE VIENNE

VI^e ANNÉE

GRANDE RÉDUCTION DU PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR TOUTE LA BELGIQUE

Un an. . . . . 15 fr.
Six mois . . . . . 8 »

On s'abonne à Vienne, Margarethenstrasse 39.

CH. NOË

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Saint-Josse-ten-Noode.

ACHAT, VENTE ET EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

L. SABATIER ET C^IE

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND-HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

AVIS AUX ARTISTES PEINTRES

COULEURS FINES EN TUBES

Dépôt de la Maison TYCK d'Anvers

chez J. F. VAN MOLLE, *droguiste*

RUE VERTE, 93

SCHAERBEEK - BRUXELLES

LA GAZETTE DES FAMILLES

LITTÉRATURE — SCIENCES — ARTS — ÉDUCATION — ÉCONOMIE DOMESTIQUE — MODES — VARIÉTÉS

Suppléments de Gravures de Modes coloriées et Patrons découpés

Paraissant le 1^er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS POUR LA BELGIQUE :

Edition simple, un an . . . . . **4** fr.
Edition avec supplément de 24 gravures coloriées et 24 patrons découpés, un an. . . . . **12** fr.

Directeur-Gérant : M. THIRIFOCQ

44, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES.

SERVICE FRANCO-BELGE

Les personnes qui auraient des opérations ou combinaisons majeures — financières ou artistiques — à diriger ou à surveiller à Paris, peuvent s'adresser en toute confiance à **M. de la Haie**, 90, *Galerie du Commerce*.

L'ART

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Rue de la Chaussée-d'Antin, 3, Paris.

ABONNEMENTS :

France. . . . . 120 fr. | Allemagne. . . . . 145 fr.
Belgique . . . . . 135 » | Hollande . . . . . 140 »

On s'abonne : pour la France, à la *Librairie de l'Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin, *à Paris*; et pour la Belgique, à *l'Office Artistique*, 90, galerie du Commerce, *à Bruxelles*.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, à Bruxelles.

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE ET VERNISSAGE

EXPOSITION

DE TABLEAUX MODERNES

DURAND - RUEL

Rue du Persil, 4, place des Martyrs, à Bruxelles.

GALERIES

A PARIS, 16, rue Laffitte. — A LONDRES, 168, New-Bond street.

N. MANOY

SCULPTURES

FABRICANT DE MEUBLES ET SIÉGES

TAPISSERIE, DÉCORATION

ÉTOFFES POUR AMEUBLEMENTS

13, rue de l'Escalier, 13

BRUXELLES

Au Bon Marché

RUE DE LA PUTTERIE, 45

à côté de l'hôtel Groenendael.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CHAUSSURES EN TOUS GENRES

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

A DES PRIX TRÈS-MODÉRÉS

Pour l'ouverture de la saison, *mise en vente* d'une grande partie de *bottines pour hommes*, à élastiques, en grain du Levant, bien faites et très-solides, au prix incroyable de fr. **10, 50**, au choix.

Solde d'une grande partie de *bottines pour dames*, en peau et bouts vernis à un côté de boutons et à talons, au prix incroyable de fr. **8, 50**, au choix, article de 15 francs. Fabrique sur commande pour les théâtres. Réparations.

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES

PHOTOGRAPHIE INALTÉRABLE

EUGÈNE GUÉRIN

RUE DE LOUVAIN 32, BRUXELLES

LEÇONS

DE PIANO, CHANT ET FRANÇAIS

Mme CHOLET

90, GALERIE DU COMMERCE, 90

BRUXELLES

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

RUE DE RUYSBROECK 74, BRUXELLES

VENTE, ÉCHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôt d'Harmoniums.

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Rue Neuve, 90, Bruxelles.

Agence générale pour la vente, l'achat, l'expertise et la restauration.

ON ACCEPTE DES TABLEAUX POUR LES VENTES PUBLIQUES

LE BUREAU EST OUVERT

de 10 heures du matin à 3 heures de relevée.

J. ROBINEAU, Directeur.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 73, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie. — Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande.

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalages pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc., etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers 60, Bruxelles.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE 44, BRUXELLES

COMPTOIR DES ARTS

RUE DURLET, COIN AVENUE DES ARTS, A ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX — PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS 2, (près du MUSÉE)

ANVERS

TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Galerie du Commerce, 90

BRUXELLES

Ciment Portland pour murs humides. **Ciment Portland** pour caves inondées, captation de sources, etc. **Ciment Portland** pour citernes à alcool, huiles, sucreries, distilleries, etc. **Ciment Portland**, qualité spéciale, pour pavements et dallages économiques, **Ciment Portland** pour bassins de jardins, rochers, grottes, aquariums d'eau douce et d'eau de mer. **Ciment** naturel. **Trass d'Andernach**, **Gravier** pour jardins.

On envoie la qualité de **Ciment** qui convient pour chaque espèce d'ouvrage. Tous les **Ciments** portant la marque de la maison sont garantis purs et de provenance directe. Entreprise à forfait, **10 ans de garantie**. Remise aux entrepreneurs, maçons, plafonneurs, etc.

BLATON-AUBERT, 120, *rue du Trône, Bruxelles.*

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28

FABRIQUE DE VERNIS
COULEURS EN POUDRE
COULEURS BROYÉES
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
CHEVALETS DE CAMPAGNE
ET D'ATELIER
PARASOLS, CANNES, ETC., ETC.

MANNEQUINS
BOITES A COULEURS
ET A COMPAS
PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie, — Direction Campo-Casso. — Première représentation de *Un Ballo in Maschera* (le Bal Masqué), grand opéra en 4 actes, de Verdi. — (7 1/2 h.).

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal), — Direction Humbert. — *La Fille de Mme Angot*, opéra-bouffe en 3 actes. — (7 1/2 h.).

Théâtre Molière.— Direction A. Leemans. — *Monte Cristo*, pièce en 5 actes, d'Alexandre Dumas.

Théâtre de l'Alhambra. — Direction Alexandre. — Exhibitions artistiques de tableaux vivants (en 3 séries). — Les Bohémiens, grand ballet.

Théâtre royal du Parc. — Direction de Mme Micheau. — *La Maîtresse légitime*, pièce en 4 actes, de M. Davyl.

Cercle Artistique et Littéraire (Waux-Hall). — Le 18 février. — Concert de M. Davidoff, avec le concours de Madame Eug. Devaux, membre honoraire du Cercle. — Vendredi 19 février, conférence de M. Goblet d'Alviella.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, RUE DE L'INDUSTRIE, 26.

N° 2. TROISIÈME ANNÉE. 1er MARS 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

PEINTURE — GRAVURE — ICONOGRAPHIE — ARCHITECTURE — SCULPTURE — ARCHÉOLOGIE — CÉRAMIQUE
NUMISMATIQUE — LITTÉRATURE — BIBLIOGRAPHIE — MUSIQUE — THÉATRE
ARTS INDUSTRIELS — TRAVAUX PUBLICS

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. Aug. CHOLET, *Administrateur - Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne, »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

ON S'ABONNE : A Paris, chez C. Pont, libraire, 97, rue Richelieu ; chez Heymann, éditeur, 3, chaussée d'Antin. — **A Londres,** chez Hachette, libraire ; chez Baillère, Eindal et Cie — **A Genève,** chez Joel Cherbuliez, libraire.— **A Berne,** chez B. F. Haller, libraire.— **A Leipzig,** chez Mucquardt, libraire. — **A Rome,** chez Bocca frères, Corso 207. — **A Leyde,** chez A. W. Sijthoff, libraire. — **A La Haye,** chez Martinus Nijhoff, libraire. — **A Vienne,** chez Braumuller et fils, libraires.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, Galerie du Commerce, à Bruxelles, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22 »
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwège	20 »

SOMMAIRE :

France. — *La Société des Amis des Arts de Paris. — Exposition de* 1875, par Ernest Chesneau.

Belgique. — *Un peintre de dix ans, Fritz Van de Kerckhove*, par Camille Lemonnier.

Publications artistiques. — *L'Illustration nouvelle. — Cahier d'Eaux-Fortes* par A. Lebailly d'Inghuem. — *La Vie de la Vierge Marie*, par C. L.

Variétés littéraires. — *Charlotte* (Nouvelle), par Eugène d'Auriac.

Chronique artistique. — *Exposition, ventes, nouvelles diverses.*

Maintenant que, justifiant son titre, notre journal a pris sa place à tous les foyers où l'art et la littérature sont en honneur, la réclame est devenue inutile pour lui.

Il est sorti triomphant de l'épreuve de ses deux premières années d'existence et il entre dans sa troisième année, fort d'un succès acquis et des sympathies que le public, ami des arts, lui a accordées.

Il nous suffira d'attirer l'attention sur la table des matières des deux premières années, pour nous permettre d'affirmer que nous n'avons négligé aucun des éléments qui contribuent à faire le succès d'un journal à la fois artistique et littéraire, comme l'est l'*Art Universel*.

Nous ne ferons pas de promesses nouvelles, nous nous bornerons plutôt à assurer que rien ne sera changé à notre programme initial. Nous tâcherons seulement d'y ajouter, dans une mesure plus large, la publication d'œuvres littéraires telles que : romans, nouvelles et poésies, de manière à rendre la lecture de notre journal à la fois utile et agréable.

Il ne nous est pas possible encore d'établir exactement la liste des planches à l'eau-forte que l'*Art Universel* publiera cette année.

Toutefois, et sans préjudice des planches a l'eau forte supplémentaires dont nous publierons ultérieurement les titres, nous pouvons annoncer dès maintenant les œuvres des artistes dont les noms suivent :

Hippolyte Boulenger, le *Moulin ;*
Hippolyte Boulenger, *Prairie ;*
Durand-Brager, croquis à l'eau-forte ;
Jules Goethals, étude de paysage ;
Lenain, Tête de vieillard d'après Rembrandt ;
Félicien Rops, un *Laboureur ;*
V. J. Vaillant, la *Porte Gayole*, (Boulogne-sur-Mer) ;
J. Van Moer, *Coin du vieux Bruxelles.*

Ces eaux fortes feront l'objet d'un seul et même envoi dont nous fixerons la date dans un prochain numéro.

L'*Art Universel* donnera en outre une mélodie intitulée : *Loin du pays*, paroles et musique de Charles Gounod.

Il publiera aussi, indépendamment des eaux-fortes, un certain nombre de gravures hors texte, parmi lesquelles nous citerons une reproduction d'une des plus belles planches d'Albert Durer et la reproduction d'un dessin inédit de J. Van Moer.

Nos abonnés recevront ces deux gravures et la mélodie de Charles Gounod avec le numéro du 1er avril.

Nous prions instamment les personnes auxquelles le journal est envoyé à l'essai, de nous faire parvenir sans délai leur adhésion.

FRANCE

La Société des Amis des Arts de Paris

EXPOSITION DE 1875

Les artistes français ne paraissent épris que de médiocre passion pour les institutions officielles. M. le marquis de Chennevières, témoin et confident de leurs plaintes et de leurs vœux sous l'Empire, alors qu'ils réclamaient à haute voix leur affranchissement de ce qu'ils appelaient « les tutelles administratives » a voulu, en arrivant à la direction des Beaux-Arts, leur donner la satisfaction longuement ambitionnée. Ils ont mis à repousser la liberté qui leur était offerte la même énergie qu'ils mettaient naguère à l'invoquer. Le projet de *Société* ou *Académie nationale des artistes français*, élaboré, présenté par M. de Chennevières, a échoué aussi complétement que possible par cela seul qu'il avait un caractère officiel et que le directeur des Beaux-Arts, esprit libéral, n'a pas voulu purement et simplement l'imposer. Il a permis, il a souhaité qu'on le discutât, ce projet ; la *Société* ou *Académie nationale* a sombré dans la discussion. Je ne sais quelle est chez les autres peuples l'humeur des artistes. Il reste acquis après cette épreuve qu'ils ne peuvent, en France, rien organiser par eux-mêmes, et qu'il leur faut de toute nécessité le concours de personnes étrangères à la pratique de l'art.

C'est ce qu'a très-bien compris, M L. Martinet, administrateur de la *Société des Amis des Arts de Paris*. Cette Société s'est constituée sans réclame, sans bruit, sans tapage, sans discussion. Je ne connais pas la liste de ses membres ; peut-être compte-t-elle beaucoup d'artistes, peut-être pas un. Ce qui est certain, c'est que son comité est en entier composé d'amateurs. Les personnalités les plus illustres parmi nos collectionneurs se sont réunies dans la pensée commune de concourir au développement de l'art et d'encourager les artistes par des expositions, par des achats directs de leurs œuvres ou par tout autre moyen (subvention, encouragements en argent, secours, commandes, etc.) dont le comité reconnaît l'opportunité.

La première exposition annuelle organisée par la Société des Amis des Arts eut lieu en 1874. Elle laissait à désirer à certains points de vue. Pressé par le temps, sans doute, et au milieu des difficultés d'une première installation, on y avait montré un trop grand nombre d'œuvres déjà vues et depuis peu, ailleurs. Il n'en est pas de même cette année. A peu de numéros près, la totalité des trois cents ouvrages réunis en 1875 a, tout au moins, l'attrait des choses non connues. C'est un progrès réel et qui prouve que la Société, en un an, a pris une rapide et légitime influence dans les ateliers.

Depuis que les galeries du boulevard des Italiens, n° 26, ont été occupées par l'agence Oller, nous manquions à Paris, de salons disposés pour recevoir temporairement des œuvres d'art dans des conditions de facile accès pour le public. Le local de M. Durand-Ruel, excellent pour cet usage, était employé exclusivement par les services de cette maison. Une transformation importante, et dont il est bon que les amateurs soient informés, s'est récemment accomplie qui permet à chacun désormais de disposer des beaux salons de la rue Le Peletier, n° 11.

La Société générale des Arts, société en commandite, définitivement constituée sous la raison sociale Durand-Ruel et C^ie^, est résolue à donner à ses galeries la destination de l'ancienne salle du boulevard des Italiens ; expositions de collections privées, d'œuvres d'un seul artiste ou de groupes d'artistes, de peinture, statuaire, objets de curiosité, grandes ventes aux enchères publiques, etc.. etc. — C'est ainsi qu'on parle pour une époque prochaine d'une exposition de l'œuvre de deux artistes belges : Antoine Wiertz, et le jeune F. van de Kerckhove, ce jeune peintre prodige dont les journaux ont fait grand bruit. — Voilà de bonnes nouvelles. En attendant qu'elles passent à l'état de faits, la Société des Amis des Arts a inauguré sa seconde exposition annuelle, le 15 février dernier, rue Le Peletier.

Me permettra-t-on, pour la rapidité d'un compte-rendu auquel l'espace est mesuré, d'adopter la forme de notes concises, classées selon l'ordre alphabétique ?

M^lle^ Louise Abbéma : Nature morte. — Singulière erreur d'un peintre doué de belles qualités ; cette nature morte a été vue par l'artiste à travers des lunettes d'un jaune véritablement outrageux, ou peinte à la trompeuse lumière de la lampe.

Alma Tadéma : Portraits de M. et M^me^ C. D. Une fantaisie. Le peintre a posé son cadre sur l'une de ses pointes et groupé les têtes de ses modèles dans un losange très-étroit. De celle de M^me^ C., on ne voit qu'un œil et une mèche de cheveux. En somme, plus de bizarrerie que de beauté réelle dans cette œuvre trop minutieusement peinte et qui, dans cet ordre d'idées, devait, pour être acceptée, conserver la libre facture d'une esquisse rapidement enlevée. Tant de travail apparent enlève tout le charme de ce qui pouvait être un amusant caprice.

M^me^ Anselma : Femmes espagnoles. — Peinture vigoureuse, d'une belle coloration, d'un dessin par malheur trop insuffisant.

A. Asselbergs : Vues d'Alger. — Fines, spirituelles, d'une touche facile, vive et gaie.

L. Barillot : Vaches normandes. — OEuvre d'un jeune animalier qui se fait une belle place très-personnelle à côté de Van Marcke. Peinture blonde.

Bellenger (Georges) : Après la pluie le beau temps. — Tableau qui a obtenu le prix Troyon à l'école des Beaux-

Arts. — La Fête du Pardon (Bretagne); un des tableaux les meilleurs de l'exposition, très-remarquable par la justesse des rapports de valeurs et par le mouvement des petites figures dans le paysage. Artiste d'avenir.

Breton (Emile) : Passage d'un bataillon de mobilisés dans un village de Picardie. — Les mobilisés sont de peu ici, ils font une tache heureuse dans la perspective; cela suffit. Ce qui est le tableau, c'est un lever de lune dans un paysage couvert de neige. Breton est un peintre de la nuit, et ils sont rares.

Buchser : La chanson de Mary-Blaine; Académie de Moines. — En quel pays voisin de l'Equateur les ombres gardent-elles cette transparence et la lumière atteint-elle cette intensité? Je ne sais. Toujours est-il que nos yeux accoutumés à l'éclat plus doux des pays tempérés sont, au premier abord, surpris par ces violences de ton, ces duretés, ces crudités, ces minuties découpées comme à la lumière électrique. On y revient cependant. Cela pique la curiosité.

On se dit que cette main habile a rendu sincèrement des effets vrais. Et puis, c'est si peu commun, l'imprévu, en peinture, qu'on se félicite d'avoir vu quelque chose qui échappe à la convention et s'impose à la mémoire.

Chenu (Fleury) : Enfants jouant dans la neige à la sortie de l'école. — N'était l'aspect lisse, égal, trop propre de sa peinture (la nature est moins époussetée, M. Chenu serait dans sa spécialité un maître. Nul ne connaît et ne rend mieux que lui les clartés immobiles, les insensibles passages d'ombres, les demi-teintes reposées des neiges tombées.

Corot : Saint-Sébastien. — Une des œuvres les plus récentes du grand artiste. Le groupe du martyr et des saintes femmes est composé dans un style héroïque digne de Delacroix.

Daliphard : Le vieux cimetière de Blangy. — Réduction du très intéressant tableau du Salon de 1874. Ces humbles croix de bois noir perdues dans les hautes herbes en fleurs causent toujours la même émotion de douce mélancolie. Honnête et forte peinture.

Daubigny : Le pré de Graves à Villerville. — Je n'en dirai qu'un mot : C'est un Daubigny.

Doré (Gustave) : Quatre tableaux. — L'un déjà connu : ntérieur de taverne; — Deux paysages; des deux je préfère le Souvenir de Loch-Naga, grand aspect des montagnes d'Ecosse, majestueusement assises dans leur morne sérénité; — enfin, La victime, épisode d'un effet dramatique, cherché, trouvé. La victime, c'est un petit saltimbanque Il a fait une chute. Sa mère, dans son costume de reine de tréteaux, l'a relevé tout sanglant, le presse dans ses bras. Assis, pleurant sur son maquillage, le clown à paillettes, le père, tourne le dos à la représentation qui se poursuit près de là. Accessoires connus. Attendrissement de chiens savants. Toile immense ; c'est le reproche le plus sérieux qu'on puisse adresser à cette œuvre anecdotique où se retrouvent les qualités d'invention de l'artiste et les défauts du peintre.

Feyen-Perrin : L'Attente. — Un de ces jolis groupes de pêcheuses cancalaises qui ont fait fortune auprès des amateurs.

De Groiseilliez : La route de Cernay. — Excellente étude d'un paysagiste qui ne nous a pas habitués à tant de fermeté.

Harpignies : Deux paysages, sobres, forts, consciencieux et lourds hélas ! comme toujours.

Ch. Jacque : Bergerie. — Il n'y a rien à ajouter.

Jundt : Au bord de l'eau; Laveuse. — Deux jolies pages aimables et fraîches du peintre par excellence des mœurs alsaciennes.

De Knyff : Avant l'orage. — Un ciel admirable, d'un éclat et d'une vigueur de modelé exceptionnels, sur des eaux immobiles, limpides où se reflètent les ombres et les verts lumineux des végétations printanières.

Lansyer : Trois paysages où il y a certainement du talent, une certaine habileté, mais où manquent la recherche, l'effort vers le mieux; œuvres de facture sans intérêt, n'était le nom.

Lévy (Emile) : L'Amour et la Folie. — Exposé au dernier Salon, et deux tableaux sans importance au point de vue de l'art qui seront fort recherchés par les abonnés de l'orchestre, à l'Opéra.

Maincent : Montmartre et Effet de neige. — Deux petites œuvres d'un goût excellent, traitées d'une façon à la fois large et simple; du meilleur augure pour l'avenir du jeune artiste.

Mols (Robert) : Rade d'Anvers. — De belles qualités de facture souple et ferme, gâtées par quelques taches; çà et là, des rouges posés de *chic*, qui amusent l'œil, mais ne sont pas à leur plan.

Privat (Gonzague) : Un jour de fête. — Des fleurs qui font penser à celles de Fantin-Latour.

Ribot : Le Christ et les Docteurs. — Ce tableau a été primitivement exposé au Salon de 1866. Mais, depuis, le peintre l'a repris dans plusieurs de ses parties importantes. C'est maintenant une des œuvres magistrales de ce vaillant artiste qui, malgré les excès de sa manière, restera comme un des peintres les plus remarquables de l'école française.

Roybet : Jeune page sous Louis XIII. — Voici assurément un morceau exceptionnel dans l'œuvre de M. Roybet. Je ne parle pas de la partie accessoires et costumes. On sait avec quelle supériorité M. Roybet traite les étoffes et les orfévreries. Mais ce qui mérite d'être signalé d'une façon toute spéciale, c'est la beauté de la tête et des mains de l'enfant peintes de grandeur nature, dans une demi-teinte d'une finesse exquise et dessinées avec une recherche de style évidente. Il y a là un progrès considérable qu'il fallait signaler.

C'est par trois ou quatre œuvres d'artistes belges que je

dois terminer ce compte-rendu de l'exposition des Amis des Arts.

Stevens (Alfred) : La tricoteuse. — Une figure de femme blonde, vêtue tout de blanc, se détachant sur un fond blanc; une de ces petites merveilles de couleur, de goût, de distinction, de grâce, d'élégance mondaine qu'enfante le talent sans rival de ce peintre incomparable.

Ter Linden : Des paysages lumineux, vigoureux, qui rappellent tantôt la facture de Daubigny et tantôt la facture de Courbet, mais d'un Courbet choisissant, composant, intelligent.

Verwée : Derniers apprêts. — Encore une œuvre pleine de charme de l'un des peintres les plus séduisants de la vie moderne. M. Verwée a le tort unique de ne pas assez varier ses colorations ; il peint dix tableaux de suite avec la même palette. C'est trop.

De Winne : Portrait de feu S. M. Léopold Ier. — Je ne cite cette belle œuvre que pour mémoire. En effet, elle a déjà été exposée à Paris.

Dans un prochain article nous étudierons deux autres expositions en ce moment ouvertes, l'une au Cercle de la Place Vendôme, l'autre au Cercle de la Chaussée-d'Antin.

Ernest Chesneau.

BELGIQUE

UN PEINTRE DE DIX ANS

FRITZ VAN DE KERCKHOVE

(*Suite* — Voir p. 5).

Il ne peut être question de comparer aux maîtres le débutant, quelque similitude qui paraisse exister entre leur maturité et sa précocité : c'était, en regard des vols hautains de ces grands esprits trempés d'étude et de réflexion, la chrysalide brillante déjà des promesses de la vie, mais confusément endormie encore, malgré la jeune palpitation de ses ailes. On ne sait toutefois quelle lointaine mais perceptible réminiscence des chefs-d'œuvre consacrés, remplissait ce cerveau d'images familières ; et ces ressemblances ont pu égarer, sans qu'il faille trop s'en étonner, les commentateurs émus. Peut-être même, par un de ces prodiges d'intuition qui se sont rencontrés, a-t-il pressenti ce qu'il n'a pu voir, et la mémoire a-t-elle eu moins de part dans ces assimilations qu'une sorte de vague prescience. Il y a en effet, on ne peut le contester, dans les essais de son pinceau des ébauches de colorations connues ; et la palette de Corot, celle de Diaz, celle de Rousseau scintillent à travers l'obscurité de ses recherches, comme des soleils cachés par le brouillard. Mais il ne faut pas oublier que le hasard joue un rôle important dans les tâtonnements de l'enfant ; et l'effet est souvent le produit de conjonctions de tons involontaires. Il semble que ces merveilleuses palettes des maîtres se sont rencontrées tout à coup sous sa main et que, les trouvant préparées, il a tâché de combiner des accords avec leurs harmonies éparses. Mais il n'a ni l'ordre ni la mesure qui indiquent la préméditation, et il joue de la couleur en virtuose épris de motifs, avec une ignorance charmante qui rend brillantes et fait presque réussir ses audaces. Quand il tient une couleur, il la délaie, la noie, la mêle, jusqu'à ce que son œil soit caressé, et de ce jeu sort une gamme d'une richesse parfois extrême, mais qui manque ordinairement des relations exactes des tons entre eux.

On sent un cerveau enflammé sur les facettes duquel les images s'attachent avec des miroitements prismatiques et comme un kaléidoscope dont le hasard fait chatoyer et étinceler les mouvantes combinaisons. Un long ruissellement de lumières brillantes ou tendres l'enveloppe dans les fluides d'une atmosphère particulière et rejaillit jusque dans les yeux, qu'il prédispose à tout voir sous un jour par moments paradisiaque. Il y a, en effet, dans l'œuvre de l'enfant des douceurs de coloration qui atteignent aux frémissements les plus légers de l'éther : et quelques-uns de ses ciels, satineux et tout chauds de caresses, ondulent à travers des espaces argentins que le vent paraît avoir lavés. C'est à ce point que commence pour le contemplateur de ces difficiles énigmes un trouble dont il a peine à se départir. Que des étalages violents et heurtés, que même des harmonies sonores et puissantes soient sorties de ce pinceau, on l'admet plus facilement : mais la délicatesse du coloris ne vient que d'un long apprentissage et c'est le comble de l'art d'obtenir la suavité par les raffinements de la lumière et les décompositions de tons. Or, l'extrême finesse est précisément la note la plus extraordinaire du jeune Fritz : il est, en un mot, coloriste et de la plus souple trempe.

Là, du reste, n'est pas le seul étonnement de l'esprit devant ce génie rudimentaire : une faculté absorbante a tendu vers la création et, en quelque sorte, ankylosé sur un point les ressorts de son cerveau, et cette faculté, qui chez lui va à l'extrême, avec une ampleur démesurée, est l'imagination. Comme un mirage lointain, l'aspect de contrées qu'il n'a pu voir, mais qu'il a ressenties par l'instinct se réfléchit en lui, pêle-mêle avec l'image de la nature qui seule pouvait lui être familière et où il était né. Quelles affinités mystérieuses, quels secrets et profonds accords reliaient au Midi torride, aux mers de l'Archipel, aux hautaines falaises, aux paysages incendiés du Caire, à tous ces panoramas des mondes inconnus pour lui, sa vision clairvoyante ? Et quels anneaux d'une chaîne interrompue en ses parents et renouée en lui le faisaient communiquer avec des pays où peut-être dormait la poussière de ses ancêtres, rattachant ainsi à travers le temps les influences héréditaires ?

Son imagination était comme ces ponts de lianes qui servent à franchir les torrents dans les terres de l'Inde, et sont jetés, avec leurs balancements flexibles, d'une cîme à une autre : suspendue au dessus du réel, dans des régions de lumière et de poésie, elle semblait se bercer de l'Orient à l'Occident, accrochée d'un monde à l'autre par d'invisibles bouts; et, comme un prisme, elle reflétait dans un vague et lumineux brouillard où se dissolvaient les silhouettes, les mouvantes impressions des couleurs. Cela explique, à côté des landes, des marais, des prairies et des vallons qu'il a peints, sites septentrionaux et qui se voient avec un charme de douce mélancolie dans les contrées flamandes, les perspectives baignées de soleil, les paysages calcinés, les rivages chauffés à blanc, qui sont comme le côté ardent et essentiellement imaginatif de son œuvre Il n'y a là évidemment qu'un à peu près et le dessin, la sûreté de l'assiette, les proportions mathématiques manquent presque toujours : mais cet à peu près est d'une perception si poëtique qu'elle semble l'indication à tire d'aile d'un esprit ému et qui n'a pas le temps de buriner ce qu'il n'a fait que crayonner. Et pour le détail et l'ensemble, cela n'est ni bien ni mal, mais exceptionnel et singulier, comme le travail phénoménal d'un esprit fait tout d'une pièce et sans préparation, avec quelque chose qui indique le visionnaire. J'excepte toutefois une demi-douzaine de panneaux qui, par leur achèvement rationnel, leur structure logique, la notion d'un art déjà moins instinctif et plus raisonné, échappent à ce jugement : ailleurs le génie est épars à doses constantes, tangibles, mais confuses, inégales, et se volatilise en quelque manière; ici, dans ces quelques œuvres, il s'adjoint une facture éprouvée et l'instinct sublime de l'artiste inexpérimenté devient tout-à-coup, comme par un coup de foudre, car cette vie si courte ne devait procéder que par brusques et soudaines évolutions, un talent assoupli, d'un jeu libre et puissant.

Une seule pensée, le dirai-je, m'a tourmenté parmi mes constatations. Comment l'enfant a-t-il pu saisir le secret des demi-teintes que l'on voit dans les plus importants de ses tableautins ? Un effet de couleur est du domaine de l'instinct; mais il faut une observation si assidue, une fermeté si étonnante de l'œil, tant de tension et d'attention pour distinguer le passage d'un ton à un autre dans l'ombre et la lumière qu'ici l'on demeure confondu et presque irrité avec une pointe de doute.

Je ne sais d'autre part si on a tenu assez compte des petites silhouettes que le père a mises, sur chacun des panneaux de son enfant, après sa mort et comme pour le ressusciter dans son œuvre même. On les dirait tracées avec une pointe d'aiguille, tant elles sont minces et se découpent finement sur les fonds. Mais aucun grossissement ne les rendrait plus vivantes et, telles qu'elles sont, on est convaincu qu'elles sont frappantes de ressemblance. Eh bien ! ce n'est pas la moindre curiosité de l'œuvre de voir combien ces petites figures tiennent au paysage et l'habile, l'intelligent, le souple et fin talent qu'il a fallu pour les assimiler si étonnamment, non seulement au cadre des choses peintes, mais au genre même de la peinture. Un père seul pouvait consommer, dans sa tendresse, le sacrilége sacré de peindre sur l'œuvre de son fils : celui-là a mêlé à la funèbre guirlande des népenthès éclos sous les pieds de son Fritz les immortelles cueillies dans son propre jardin (1).

CAMILLE LEMONNIER.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

PUBLICATIONS CADART. — *L'Illustration nouvelle*, livraisons 11 et 12.— Le nom de l'éditeur Cadart demeurera attaché au grand mouvement de l'eau-forte en ce temps, comme un nom de publicateur infatigable et de zélateur toujours prêt à payer de sa personne et de son argent dans les luttes qu'elle a soutenues pour acquérir sa place au soleil : nul plus que lui ne s'est occupé de la propager, de la faire aimer et de la faire accepter; et ses éditions, auxquelles il a mis un luxe de si bon aloi, seront pour les amateurs de l'avenir le témoignage des efforts qu'il a multipliés pour donner à la gravure française un rang digne d'elle et de sa gloire. Il aura mérité par une longue et constante besogne de laisser son sillon dans la noble glèbe de l'idée; c'est qu'en réalité, s'il ne l'a pas labourée avec l'outil de l'artiste et du créateur, il a contribué à féconder le germe qu'ils y ont déposé, et l'honneur sera en raison de la peine. Cadart, il ne faut pas l'oublier, a commencé à s'occuper d'eau-forte dans un temps où rien encore n'était préparé; le goût public pressentait à peine qu'une école allait naître, école de sensations rapidement transmises par le moyen d'une pointe alerte et passionnée, et que de cette école sortirait pour lui une source de jouissances auxquelles il alimenterait sa curiosité épuisée A force de persévérance, d'émulation communiquée de proche en proche, de coups de tête qui le faisaient condamner à l'avance, l'homme déblaya le chemin, car l'indifférence est une autre sorte d'encombrement, et la trouée faite, y jeta cette suite fidèle d'amis qui ne l'ont jamais quitté. Le groupe devint légion quand se trouva de l'autre côté une plaine fertile où l'on pouvait poser sa tente; et, petit à petit, en même temps que se formait cette armée, un public chaque jour plus nombreux se disciplinait à la suivre dans ses évolutions. D'une petite graine, audacieusement jetée dans le vent et longuement ballottée, est sortie enfin la fleur éclatante qui résiste aux bourrasques ; et Cadart voit s'étaler devant lui son œuvre avec la fierté d'un père prolifique. Son initiative ne se borne pas là, du reste, et il n'aurait accompli qu'une partie de sa tâche, s'il n'avait fait que susciter, devant une galerie attentive, des passes de jouteurs expérimentés; il a fait mieux : il a créé l'eau-forte dans ce qu'elle a de plus vibrant, le sens moderne et, en quelque sorte, l'actualité de ses impressions ; il lui a ouvert la porte de l'atelier et lui a dit, en lui montrant la rue : c'est par là que tu triompheras! En un mot, il en a fait quelque chose de vivant, avec du sang et des nerfs, et c'est là son meilleur caractère de publicateur. Voyez en effet ses albums, ses cahiers, ses recueils si touffus : on dirait une chronique spirituelle et mordante, sinon burinée dans l'airain, du moins sabrée à coups alertes dans l'étoffe même du temps, et les paysages, les types, les milieux, les scènes animées s'y déroulent, comme pour rappeler après nous quelles choses nous entouraient et la figure que nous faisions parmi elles. Il y a dans une tendance pareille tout à la fois de l'art et de la philosophie, et c'eût été chose malheureuse que l'eau-forte, qui est si bien pré-

(1) Fritz avait onze ans à peine, quand il s'est éteint le 12 août 1873, à Bruges, où il était né en octobre 1862. Il montra une ardeur extraordinaire pour le travail. On ne compte pas moins de 350 petits tableaux de lui. Ses premiers ouvrages datent de 1870.

parée aux piquantes confessions et semble, par l'encre et la fine griffe qu'elle emploie, presque de l'écriture, se fût désintéressée du mouvement qui nous porte tous à faire de l'art les mémoires du temps où nous vivons.

J'ai là les livraisons 11 et 12 de l'*Illustration nouvelle*. Elle a déjà six ans et n'est pas près de finir : c'est une œuvre pleine de jours et surtout de bonnes planches, et tous les mois elle s'allonge, apportant à notre curiosité un tribut nouveau. Qu'on ne me croie pas partialement admirateur : je sais faire la part du bon et du mauvais, et souvent j'ai regretté le facile accueil du maître de la maison et la porte trop large ouverte par laquelle le fretin passe encore plus aisément que le gros poisson. Comme un prodigue, Cadart semble par moments s'amuser à étaler l'abondance des sympathies qui l'entourent, et montrant à l'envi ses richesses, il oublie que le cuivre y mêle à l'or son filon. C'est ce qui est arrivé pour les livraisons 11 et 12, où l'or est en moins grande quantité que le cuivre. M. Martial est fin dans sa planche *En voyage*, mais le ciel est un peu mou et la demi-teinte à droite un peu cotonneuse. Mlle Delorme a le sentiment de l'eau-forte. *Elle dort* est bien mordu, avec un accent velouté, et il y a de bonnes parties de dessin. M. J. Laurens burine un *Chardon* monumental, d'un squelette parfait, devant un bout de mer très-légèrement enlevé et fuyant dans des tons argentins. Joli ciel banderolé, mais quel sujet! Et comme cela manque de grandeur! Les *Arabes* de M. Goeneutte ont plus d'accent et sont spirituellement croqués : l'artiste a cherché la coloration et l'a trouvée, grâce à des noirs moëlleux. De M. Teyssonnières, une planche très-fouillée et bien venue dans le détail, d'une exécution parfaite, mais froide d'aspect. Un joli groupe de M. Cuisinier, qui manque moins de finesse dans la morsure et la taille que d'esprit dans l'agencement. Et pour finir, une *Procession* de M. Coindre, étude sérieuse avec de bonnes parties en demi-teinte; mais le ciel ressemble à la trame d'un habit, l'ombre n'est pas assez réchauffée, l'effet manque de cohésion, et M. Coindre fait trop sommairement les arbres.

En somme, il y a une revanche à prendre, et M. Cadart la prendra dans ses livraisons prochaines. J'aurai bientôt l'occasion d'étudier l'*Eau-forte en* 1875, un recueil compact et qui mérite un article spécial.

***

Cahier de douze eaux-fortes, par Arthur Le Bailly d'Inghuen, A. Cholet. éditeur, Bruxelles. — Ces douze eaux-fortes d'un artiste qu'on rencontre trop rarement aux salons de peinture, sont sabrées avec une violence pleine d'accent et mordues presque furieusement et à la diable. Généralement elles ont du caractère, un aspect local réussi, des vigueurs de ton qui trop aisément poussent au noir, et par-ci, par-là, des faiblesses de dessin : quelques-unes, par contre, originalement conçues, sont présentées avec une sorte de naïveté voulue qui rappelle un peu la brutalité des eaux-fortes de Delacroix. M. Le Bailly travaille beaucoup à la pointe sèche, pour laquelle il a de l'habileté; et ce travail donne à deux ou trois des planches de son recueil (le *Chamelier* et le *Tombeau Marabout*) des finesses argentines d'un effet très-délicat. On sent que l'artiste est coloriste; ce qu'il cherche avant tout c'est l'effet, et il le veut brusque et heurté : aussi trouve-t-on plutôt chez lui la note emportée et la sauvagerie des croquis rapides que les moëlleux et les fondants des travaux accomplis. Ses planches sont mordues presque sans ménagement dans des acides purs, et c'est merveille qu'on n'y voie pas de crevés. Il y a, en un mot, dans son cahier un mélange de qualités heureuses dues à la nature et d'inexpérience; mais celle-ci a encore son mérite, puisqu'elle se complique d'une audace toujours propice aux recherches de l'art.

***

La vie de la Sainte Vierge Marie, en vingt gravures sur bois, par Albert Durer. — Reproduction, procédé de P. N. Van de Weyer, avec une introduction de Ch. Ruelens, conservateur à la Bibliothèque royale de Bruxelles

Nous voulons simplement attirer l'attention du lecteur sur ce remarquable travail, produit d'un procédé particulier qui n'a pas demandé moins de vingt années de recherches et d'essais : ces lignes suffiront à en donner une idée, en attendant qu'un compte-rendu plus étendu le rende sensible et le manifeste dans ce qu'il a d'audacieux. Il s'agit, en effet, d'une découverte appelée à faire grand bruit dans le monde des iconophiles et qui est destinée peut-être à modifier d'une façon décisive l'amour exagéré des amateurs pour les planches originales. M. Van de Weyer, l'inventeur du procédé et l'imprimeur de cette superbe publication, a trouvé le moyen de transporter sur pierre ces fameuses planches originales, de manière à donner un calque mathématiquement exact et d'une fidélité que rien ne peut dépasser; et ne croyez pas qu'il y ait danger pour les originaux : ceux-ci sortent de l'épreuve sans avoir subi aucune détérioration. Non-seulement les moindres détails, les faiblesses du tirage, les parties écrasées sont rendues à la lettre, mais, grâce à la similitude des encres, la coloration elle-même est obtenue, si bien que la confrontation de la planche originale avec la reproduction laisse douter laquelle a servi à reproduire l'autre. Vous appréciez d'ici les conséquenses d'une telle invention : une révolution dans le prix des originaux s'en suivra, ou que le prix monte ou qu'il s'abaisse, par la difficulté qu'il y aura à pouvoir juger de leur authenticité : et des milliers de planches répandues dans le commerce vulgariseront l'œuvre mystérieux des maîtres.

Ce n'est un secret pour personne combien de verrous sont fermés sur ces trésors sans pareils des collections publiques et privées et quelle difficulté on rencontre pour les visiter. Grâce à l'invention nouvelle, la pensée des graveurs sortira de la nuit où on l'enferme, et déployant ses ailes en un vol que n'arrêtera plus l'avare jalousie des propriétaires, elle se communiquera en un nombre incalculable d'exemplaires, puisque, une fois la planche originale tirée, on peut tirer indéfiniment d'après les épreuves qu'on en a obtenues

La Vie de la Sainte Vierge, œuvre de foi naïve et d'émotion profonde, sortie de la veine la plus riche et la plus poétique, se déroule à travers le procédé de M. Van de Weyer avec ses tendresses évangéliques et ses merveilleuses profusions de détails. Un texte, sur papier de Hollande, reproduit, par un procédé semblable à celui qui a servi pour la gravure, les vers de Chelsdonius dans les caractères gras et ronds de l'époque.

Comme nous l'avons dit, ces lignes ne sont qu'une sorte de présentation, en attendant une analyse plus détaillée. Celle ci paraîtra dans notre numéro du 1er avril, avec une des planches de Durer composant la *Vie de la Sainte Vierge*. C L.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

CHARLOTTE [1]

CHAPITRE I

La petite ville de S*** est une des villes les plus tristes de la Russie. Des deux côtés d'une rue solitaire et boueuse s'étendent d'humbles masures d'un gris sale, à peine recouvertes d'un toit à demi effondré et assez semblables à des gueux en haillons implorant piteusement la charité des passants. Deux ou trois églises, ce noble luxe de la nation russe, se distinguent promptement sur ce fond sombre. Une vieille auberge, servant de magasin pour la ferraille, la farine et le suif, se mire tristement dans une large

(1) Notre confrère et ami, M. Eugène d'Auriac, a bien voulu nous autoriser à publier cette charmante nouvelle, dont nous avons eu l'occasion de parler l'an dernier. Nos lecteurs nous sauront gré de leur offrir une œuvre de cet esprit si délicat.

mare qui ne sèche jamais. Puis, dans deux ou trois chétives maisons, on aperçoit les faces avinées de quelques employés ou bureaucrates. A gauche, en entrant, un cabaret, orné de la branche de sapin traditionnelle, attire l'attention du voyageur, qui ne tarde pas à voir un peu plus loin la maison de correction entourée d'une palissade; enfin on remarque à droite, sur un fronton à demi écroulé, une plaque noire portant cette inscription : APOTHEKE. C'est la demeure du pharmacien dont la boutique fournit aux besoins des malades de tout le pays environnant.

Avant d'entrer dans cette petite ville, on y désire arriver promptement, car sur ces routes monotones, on saisit avec reconnaissance le moindre accident rencontré par le regard. A la voir ainsi d'un monticule qui s'élève à 50 verstes environ, on dirait un monstre rabougri, plié sur lui, tordu dans ses écailles, se chauffant le dos au soleil, se baignant à la pluie ou se séchant au vent, A mesure qu'on avance, on se demande si ce sont des décombres, des roches anguleuses ou pointues, ou simplement des ruines, au milieu d'arbres verts. Puis plus près encore, ce que l'imagination avait rêvé disparaît tout à fait, et l'on n'a plus devant les yeux que des maisons noires, grises, brunes, trouées de fenêtres, où tout respire la misère et la tristesse.

Par une de ces longues et tristes journées où il semble que le ciel fasse la moue à la terre, un jeune homme, assis à la fenêtre d'une de ces pauvres habitations, fumait un cigare d'un air de mauvaise humeur. Sa calotte élégante, ornée d'un gland, et posée, comme il est d'usage, sur le côté; sa robe de chambre, en forme de long pardessus, avec des revers de velours, témoignaient de l'élégance de ses habitudes, tandis que les bouffées multipliées qu'il exhalait coup sur coup montraient clairement qu'il était en proie à une violente contrariété.

En bas, dans la rue, auprès du perron, était une calèche dételée et enfouie dans la boue presque jusqu'à l'essieu. Un valet de chambre s'occupait à décharger la voiture, tout en murmurant d'un air furieux entre ses dents. Autour de la calèche allaient et venaient quelques petits garçons qui la contemplaient en silence, et en face, sur le trottoir délabré, une vieille femme, ayant sur l'épaule un cerceau de porteur d'eau, regardait attentivement cette scène.

Le jeune homme était plongé dans les plus tristes réflexions.

— Maintenant, disait-il, on dispose tout pour l'illumination du Vauxhall Paulowski; Hermann va jouer des valses, des galops et toutes sortes de pots-pourris. Les dames se promènent à cheval. Mes camarades font leur cour, et moi, je suis dans ce vilain trou..! Le Théâtre-Français est comble; madame A..... joue devant mes amis, qui sont heureux de l'applaudir... Et samedi prochain, samedi, il y aura bal dans l'île; mesdames O..., V... et B... y seront; tous mes compagnons danseront avec elles. Ils verront leurs grâces, leurs sourires, tandis que moi je suis exilé, relégué, séquestré dans un misérable bourg.

Tout à coup, un bruit extraordinaire vint interrompre le cours de ces désagréables pensées. Le jeune homme mit la tête à la fenêtre et vit Jacques, son valet de chambre, aux prises avec un personnage coiffé d'une casquette fourrée et vêtu d'une hongroise ornée de brandebourgs, ce qui, comme chacun le sait, est le signe distinctif d'un petit maître de province.

— Je te demande à qui appartient cette calèche, disait l'inconnu.

— Je vous dis qu'elle est à mon maître, répondit Jacques avec colère

— Mais qui, ton maître?

— Je vous dis : Mon maître.

— Mais qui?

— Mon maître. Vous seriez vieux trop tôt, si vous saviez tout.

— Qu'est-ce que c'est? Sais-tu bien qne je te... mais non... Tiens, mon garçon, prends cette pièce, et dis-moi à qui appartient cette calèche.

— Je n'ai que faire de votre argent. Vous êtes trop curieux. Passez votre chemin.

— Cette calèche est à moi, cria le jeune homme par la fenêtre. Qu'y a-t-il pour votre service?

Le petit maître leva vivement la tête et se mit incontinent à faire force saluts, les pieds dans la boue.

— Oh! pardon, monsieur, dit-il. J'ai aperçu votre calèche en passant, et je remarquais combien le travail en est exquis. Oserais-je vous demander quel en est le prix?

— Trois mille cinq cents roubles, répondit le jenne homme.

— Hum! c'est beaucoup d'argent. Me permettrez-vous aussi de vous demander à qui j'ai l'honneur de parler?

— Je suis le baron de Fierenheim.

— Ah! mais j'ai été fort lié avec un de vos parents : nous étions ensemble au régiment... Nous ferons connaissance, si vous le voulez bien.

Et sans attendre la permission demandée, le petit maître franchit lestement la porte, et, en une seconde, il fut dans la chambre du jeune voyageur.

— Permettez-moi, monsieur, dit-il en entrant, de vous demander des nouvelles du baron de Hassenkampf, qui était capitaine dans mon régiment.

— Mais je ne connais personne du nom de Hassenkampf, répondit le jeune homme. Je m'appelle Fierenheim.

— Ah! j'avais entendu Hassenkampf. Daignez m'excuser.

Ayant dit ces mots, l'inconnu fit quelques pas pour se retirer; mais, s'arrêtant presque aussitôt, il s'écria :

— Dieu! quelle belle robe de chambre vous avez là! C'est sans doute ainsi qu'on les porte à Pétersbourg?

— En vérité, je n'en sais rien, répondit le baron avec indifférence. On les porte comme on veut.

— La coupe en est fort gracieuse; je vous en demanderai le patron... Ce sont sans doute vos fonctions qui vous amènent parmi nous?

— Oui, monsieur.

— Je dois avouer que je n'ai aucune relation avec les fonctionnaires d'ici; je les connais à peine de vue. Désirez-vous voir notre maire, Athanase Ivanowitch? c'est un brave homme, seulement il est un peu trop faible. Il surveille bien les marchands, mais cela ne sert pas à grand chose. Les marchands du pays sont de rusés compères, de fins matois, et ils volent tout autant qu'il leur plaît. Vous apprendrez à les connaître! — Krivorojine, Nadouline, Vorycheff, ah! ma foi, voilà d'habiles gens... Notre commissaire de police est aussi un excellent homme, seulement il boit un peu... Le juge, à vous parler franc, est assez sot, et il boit aussi... Quant à l'avocat, c'est un vrai coquin, et, comme les autres, il ne dédaigne pas la bouteille. Du reste, je ne les connais pas... Mais que vois-je donc là sur votre table? une montre?

— Oui, c'est une montre.

— Ah! permettez-moi de la regarder. Elle est vraiment charmante!.. Quelle belle chaîne! Nous autres provinciaux, nous n'avons pas idée de pareilles choses.

— Il paraît qu'on s'ennuie mortellement dans votre ville, dit le baron, en interrompant le curieux bavard.

— Oui, monsieur, reprit celui-ci. Il faut bien le reconnaître, c'est la vérité. Ah! parlez-moi de T..., voilà une ville! Elle n'est qu'à cent verstes d'ici. Il y a des nobles et de riches marchands; mais ici c'est un vaste désert. — Il y a vingt ans, au contraire, quand les recrues se réunissaient dans notre ville, on s'y amusait. L'assemblée des nobles se tenait dans la maison où est aujourd'hui la pharmacie. On donnait des bals, les propriétaires se réunissaient;

on avait des musiciens juifs ; enfin, c'était très-gai. On s'en souvient encore avec plaisir et regrets.

— Comment, n'y a-t-il donc pas une maison où l'on puisse passer la soirée?

— Ah bien! oui! sauf le commandant, qui encore ne fait que passer de loin en loin, il n'y a pas eu un seul noble depuis vingt ans.

— Est-ce un homme marié? demanda précipitamment le jeune baron.

— Non, il est célibataire... C'est un nécessaire de toilette que je vois sur votre table ?

— Oui, monsieur.

— En argent ou en plaqué?

— En argent.

— Vous permettez? dit-il en l'examinant. Que c'est joli! quel joli travail! L'avez-vous payé cher?

— En vérité, je ne m'en souviens plus.

— Quelle délicieuse bagatelle! Je n'avais rien vu de pareil encore. ... Et cette lime si mignonne, à quoi sert-elle?

— C'est pour les ongles.

— Que n'imagine-t-on pas aujourd'hui?

— Mais que fait-on ici? s'écria le jeune homme avec désespoir.

Le petit-maître à la hongroise, le regardant d'un air tout étonné, lui répondit :

— Mais... rien, monsieur.

— Comment vivez-vous donc?

— La plupart du temps je fais des visites aux propriétaires voisins; car moi, j'ai vendu mon village, et je reste par force à la ville, mais toujours à l'auberge.

— Et vous n'avez aucune connaissance ?

— Je ne suis particulièrement lié avec aucun fonctionnaire. Seulement, je vais de temps en temps chez Frantz Ivanowitch.

— Qui est ce Frantz Ivanowitch?

— Frantz Ivanowitch?

— Oui.

— C'est notre apothicaire.

— Est-ce un homme instruit!

— Pour cela, je n'en sais rien; mais c'est un brave homme. Il a pour femme une Allemande fort jolie, que l'on ne trouverait pas trop mal, même dans la capitale.

— Elle est jolie, dites-vous?

— Très-jolie; seulement il est dommage qu'elle écorche le russe. Elle le comprend un peu, un tout petit peu ; mais pour le parler, votre serviteur très-humble.

Le visage du baron se dérida. La pensée d'une belle femme est si puissante dans la jeunesse. La ville ne lui sembla plus si repoussante ; les toits effondrés lui parurent pittoresques ; la rue fangeuse, un sentier naturel. Le baron respira enfin plus librement.

A ce moment, un drowski à deux places s'arrêtait devant le perron.

— C'est la voiture du maire, dit le petit-maître provincial, avec un certain embarras... Pardonnez-moi, monsieur, de vous avoir un peu dérangé, et veuillez me compter au nombre de vos connaissances.

Puis, saluant respectueusement le baron, et plus respectueusement encore le maire qui entrait, le curieux provincial sortit. Il examina la calèche en tous sens, lança un coup d'œil furtif sous le tablier de la voiture, et s'en retourna chez lui, accompagné des malédictions tacites de Jacques, le valet de chambre.

EUGÈNE D'AURIAC.

(*A continuer.*)

CHRONIQUE ARTISTIQUE

EXPOSITION DE CAEN. — La ville de Caen ouvrira, le 30 mai prochain, une exposition des beaux-arts, à l'occasion du concours régional.

Sont seuls appelés à prendre part à cette exposition les artistes nés ou domiciliés dans l'un des sept départements suivants : Calvados, Orne, Manche, Eure, Seine-Inférieure, Sarthe, Eure-et-Loir.

***

On annonce une exposition des beaux-arts à Londres. Cette exhibition qui s'organise dans le monument qui porte le nom de *Royal Albert Hall*, s'ouvrira au commencement d'avril.

S'adresser à M. J.-H. Gammon. représentant de tous les exposants belges aux expositions internationales depuis 1871.

***

CONCOURS. — L'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen décernera, en 1875, un prix de 500 fr. à la meilleure œuvre d'art, peinture, sculpture ou gravure, dont l'auteur sera né ou domicilié dans l'un des cinq départements composant l'ancienne province de Normandie. Le sujet est laissé au choix des concurrents. Il devra être envoyé à l'Académie avant le 1er mai. Les ouvrages envoyés resteront la propriété de leurs auteurs, mais le lauréat devra remettre une esquisse de son œuvre à l'Académie.

***

APPEL AUX POÈTES. — Le quatorzième concours poétique ouvert à Bordeaux le 15 février, sera clos le 1er juin 1875. — Dix médailles or, argent, bronze, seront décernées.

Demander le programme, qui est adressé franco, à M. Evariste Carrance, président du Comité, 7, rue Cornu, à Bordeaux (Gironde). — Affranchir.

***

VENTES ANNONCÉES. — Les vendredi 5 et samedi 6 mars 1875, aura lieu à l'hôtel Drouot, salle nº 8, la vente publique d'objets d'art et d ameublement, terres cuites par Clodion, faïences italiennes, tabatières en porcelaine et en émail de Saxe, cristaux de roche, belle pendule en marqueterie de Boule, meubles en laque et tableaux anciens formant la collection de M. Du M... M...

Cette vente se fera par le ministère de MM. C Pillet, commissaire-priseur, Haro et Ch. Mannheim, experts.

Les expositions auront lieu, les 3 et 4 mars, de 1 à 5 heures.

***

Les mercredi 3 et jeudi 4 mars, en l'hôtel Drouot, salle nº 9, une vente publique de tableaux, études, copies, dessins, curiosités, meubles anciens, faïences, costumes, armes et ustensiles garnissant l'atelier de feu Darjou.

Me Boussaton, commissaire-priseur et M. Martin, expert.

***

Les mardi 10 et jeudi 14 mars 1875, vente d'objets d'art et d'ameublement; bronzes, porcelaines, orfévrerie, meubles et siéges des époques Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, cheminées tapisseries, étoffes et tentures, tableaux anciens des écoles Flamande, Hollandaise, Française, Italienne et Anglaise, formant la collection de M. le prince Paul Galitzin.

Cette vente aura lieu en l'hôtel Drouot, salles nº 8 et 9, sous la direction de Me Ch. Pillet commissaire-priseur.

***

On annonce pour le mois d'avril prochain, la vente à l'hôtel Drouot, des tableaux, études, dessins et gravures garnissant l'atelier de Millet.

∴

La vente du peintre Fortuny, des tableaux, études, dessins et objets d'art, garnissant son atelier, aura lieu le 26 avril et jours suivants, hôtel Drouot, salles nos 8 et 9, par le ministère de Me Ch. Pillet, commissaire-priseur.

∴

Revue des ventes publiques. — Nous avons annoncé la vente publique de la collection Sanford à Bruxelles; voici les prix qu'ont atteints les principaux tableaux de cette collection :

André Achenbach, Place de Schevingen, 4,600 francs. — Aug. Allebé, Les nouveaux nés, 525 francs. — Bakker Korff, Les remèdes les plus simples, 4,400 francs. — Bilders, Paysage et animaux, 520 francs. — Bosboom, Vue intérieure de l'église de Delft, 1,550 francs. —Coomans, Le coupable, 7,400 francs. — De Groux, Le banc des pauvres, 4,600 francs. — Le même, Rixe au cabaret, 2,400 francs. — De Haas, Retour du pâturage, 1,200 francs. — Le même, Bœufs d'attelage, 1,550 francs. — Gabriel et de Haas, Paysage marécageux, 1,160 francs. — Hagelstein, Les musiciens ambulants, 4,000 francs. — Leys, La vieille dentellière, 3,200 francs. — Robie, Nature morte, 4,500 francs. — Rochussen, Chasse au héron, 900 francs. — Roelofs, l'Approche de l'orage, 3,400 francs. — A. Schreyer, Chevaux de cosaques irréguliers, par un temps de neige, 15,000 francs. — Le même, Chevaux fuyant un campement en feu, 13,500 francs. — A. Stevens, Rêverie, 3,800 francs. — J. Stevens, Le gastronome, 450 francs. — Verlat, l'Instruction obligatoire, 950 francs. — Le même, Plus lourds que l'air, 660 francs. — Old'Crome, Paysage, 490 francs. — Turner, Paysage, 400 francs. — Cranch, Vue sur l'Hudson, 145 francs. — Hunt, Le marchand d'oranges de Fayal, 760 francs. — Verboeckhoven, Moutons, 550 francs. — Une aquarelle de A. Achenbach a été adjugée 380 francs. — Une de L. Gallait, 290 francs. — Quatre de Leys, 210, 210, 280 et 400 francs. — Une de Madou, 370 francs. — Un dessin du même, 330 francs. — Une aquarelle de H. Ten Kate, 500 francs. — Un dessin à la plume de Meissonnier, 330 francs. — Une aquarelle de Rochussen, 300 francs. — Id. de Ziem, 310 francs. — Id. de Allebé, 155 francs. — Id. du même, 160 francs. — Id. d'Israels, 280 francs. — Id. de H. Ten Kate, 260 francs.

Un « de Haas » a été retiré à 10,000 francs.

∴

Deux tableaux, l'un de Ruysdael, l'autre de Salvator Rosa, seront prochainement livrés aux enchères en la salle Saint-Luc, à Bruxelles. Ce sont deux paysages : celui de Ruysdael représente une *Chute d'eau*, dans un site ombreux dont les demi-teintes ont gardé toute leur transparence. Un arbre est à la gauche, à demi incliné et développé sur un ciel gris très fin dans le bas. La campagne de Salvator Rosa fait contraste avec ce paysage si tranquille de Ruysdael : des montagnes éclairées par une lumière dorée, en accidentent le fond et se relient à droite à un bloc rocheux auquel un autre bloc fait pendant à gauche. Un bouquet d'arbres, sous lequel se trouvent deux personnages, se dresse dans le milieu du tableau, devant une rivière qui s'étend jusqu'aux avant-plans. La couleur de cette toile est chaude et vibrante. Ajoutons que les deux tableaux sont dans un état parfait de conservation.

∴

L'exposition des paysages du jeune Frédéric Van de Kerckhove sera visible jusqu'au 28 février, moyennant un droit d'entrée de 50 centimes. Le produit de ces entrées sera consacré à une œuvre de bienfaisance.

∴

La magnifique coupe en argent repoussé, style Renaissance, qui fut jadis donnée à la Gilde de Saint-Georges par Albert et Isabelle vient, dit-on, d'être vendue par la Société de Saint-Georges à M. le baron de Rothschild, à Paris, pour la somme de 25,000 fr. Cette nouvelle retentira douloureusement au cœur de tous ceux qui ont la vénération des trésors de l'art flamand.

∴

Nécrologie. — Corot est mort.

Mardi dernier, à onze heures et demie, entouré de sa famille, le grand artiste s'est éteint doucement.

C'est un glorieux pinceau qui s'arrête, c'est un bon et noble cœur qui cesse de battre.

M. Ernest Chesneau, dans un pressentiment trop justifié de sa fin prochaine, a consacré à Corot, dans le dernier numéro de l'*Art Universel*, un article de suprême admiration dans lequel il a condensé tout ce qu'il était possible de dire sur ce maître vénéré.

L'ART. — Septième livraison. — *Sommaire.* — Texte. — *Berlioz, par Ch. Vimenel. — Millet, par Ch. Yriarte. — Signol, par J. Raymond. — Notre bibliothèque. — Chronique étrangère. — Chronique de l'Hôtel Drouot.*

Gravures. Planche hors texte. — *La Cueillette des haricots d'après Millet, eau-forte de Hédouin.* — Gravures dans le texte. — *Portrait de Millet. — La lessiveuse, d'après Millet, dessin de Yon, gravure de Martin. — Le bûcheron, d'après Millet, dessin de Yon, gravure de Perrichon. — La gardeuse d'oies, d'après Millet, dessin et gravure de Yon. — La petite bergère, d'après Millet, dessin de Yon, gravure de Perrichon.*

L'ART. — Huitième livraison. — *Sommaire.* — Texte. — *Le pensionnaire de l'Académie de France à Rome, par J.-J. Guiffrey. — Le trésor impérial de Moscou, par P. Rioux-Maillou. — William Hogarth* (fin), *par A. Genevay. — De la mise en scène* (1re partie, *par F. Sarcey. — La gravure en médailles, par René Ménard. — Chronique étrangère — Faits Divers. — Nécrologie. — Chronique de l'Hôtel Drouot.*

Gravures. — *Lion offert par le Roi Victor-Emmanuel au Jardin des plantes, par Auguste Lançon. — Dessins et croquis de Pierre Gavarni : Au jardin d'acclimatation. — Couronne en diamants du tzar Ivan Alexiewitch. — Couronne en diamants du tzar Pierre 1er. — Couronne du Monomaque. — Bonnet de Sibérie. — Couronnes du tzar Michel Téodorowicht. — Sceptre de cérémonie. — La haine, par Lavaste. — Médaille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. — Un des derniers croquis de Gavarni. — Étude peinte d'après nature, dans l'Allier, par H. Harpignies.*

REVUE DE BELGIQUE. — Livraison du 15 février. — *Cette livraison contient entre autres articles la fin d'une très piquante étude de mœurs bruxelloises, de Mme Caroline Gravière, et une étude de M. Buls, sur* La question de Kerckhove, *qui passionne en ce moment les esprits. M. Buls juge sainement ce cas de précocité extraordinaire et il y a dans les lignes qu'il lui consacre cette même mesure discrète qu'on a remarquée dans un feuilleton de M. Max Sulzberger, paru dans* l'Étoile Belge.

REVUE BRITANNIQUE. — 15e année, no 1. — Sommaire. — *Archéologie anecdotique ; bagues et anneaux. — L'Empire Turc et ses provinces. — La grotte des crocodiles à Maabdèh. — Quinze jours en Vivarais. — Le nouveau théâtre de l'Opéra, par A. de Calonne. — Les deux oncles. — Le poète et l'étoile, par Robert Lord Lytton. — Biographie. — Revue militaire. — Correspondances. — Chronique scientifique.*

BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS, bi-mensuel. — *Cette intéressante publication vient d'entrer dans sa deuxième année d'existence. Les trois dernières livraisons contiennent la suite de la* Chanteuse des rues, *de Miss. Broddon, les premiers chapitres d'un roman de mœurs russes, par J. Lubomirski et une nouvelle de Camille Lemonnier, le* Mariage en Brabant.

OFFICE ARTISTIQUE

90, GALERIE DU COMMERCE, 90

BRUXELLES

EAUX-FORTES, PHOTOGRAPHIES

ARCHITECTURE, CÉRAMIQUE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

ET LITTÉRAIRES

LE DANUBE

JOURNAL FRANÇAIS DE VIENNE

VI^e ANNÉE

GRANDE RÉDUCTION DU PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR TOUTE LA BELGIQUE

Un an. . . . . 15 fr.
Six mois . . . . . 8 »

On s'abonne à Vienne, Margarethenstrasse 39.

CH. NOË

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Saint-Josse-ten-Noode.

ACHAT, VENTE ET EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

L. SABATIER ET C^IE

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND-HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

L'ART

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Rue de la Chaussée-d'Antin, 3, Paris.

ABONNEMENTS :

France. . . . . 120 fr. | Allemagne. . . . . 145 fr.
Belgique . . . . . 135 » | Hollande . . . . . 140 »

On s'abonne : pour la France, à la *Librairie de l'Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin, *à Paris*; et pour la Belgique, à *l'Office Artistique*, 90, galerie du Commerce, *à Bruxelles*.

Librairie Bachelin-Deflorenne, 3, Quai Malaquais, Paris

SUCCURSALE : LIBRAIRIE DE L'OPÉRA, 10, BOULEVARD DES CAPUCINES

En souscription :

L'ORNEMENT DES TISSUS

CENT PLANCHES EN COULEURS, OR ET ARGENT

contenant

Environ Deux Mille Motifs de l'Art ancien, du Moyen Age de la Renaissance et des XVII^e et XVIII^e siècles.

Recueil historique et pratique, par M. DUPONT-AUBERVILLE

Avec des notes explicatives et une introduction générale.

Dessins par M. Kreutzberger.—Lithographies par M. Regamey.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'Ornement des tissus, contenant *cent planches* imprimées en couleurs, or et argent, sera publié en *dix livraisons* in-folio, renfermant *dix planches* chacune.

Chaque planche sera accompagnée d'un texte descriptif.

Le prix de chaque livraison (contenant 10 planches) est de 15 fr.

Il paraîtra une livraison tous les deux mois.

L'ouvrage complet formera un splendide volume in-folio, dans le format de l'*Ornement Polychrome*, de M. Racinet, et au même prix de 150 francs.

On peut s'adresser pour souscrire, à *l'Office artistique*, galerie du Commerce, 90, Bruxelles.

LA GAZETTE DES FAMILLES

LITTÉRATURE — SCIENCES — ARTS — ÉDUCATION — ÉCONOMIE DOMESTIQUE — MODES — VARIÉTÉS

Suppléments de Gravures de Modes coloriées et Patrons découpés

Paraissant le 1^er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS POUR LA BELGIQUE :

Edition simple, un an . . . . . **4 fr.**
Edition avec supplément de 24 gravures coloriées et 24 patrons découpés, un an. . . . . **12 fr.**

Directeur-Gérant : M. THIRIFOCQ

44, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1^er janvier ou 1^er juillet.

Paris. . . . . Un an, 50 fr.; six mots, 25 fr.
Départements . . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement :

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, Paris.

SERVICE FRANCO-BELGE

Les personnes qui auraient des opérations ou combinaisons majeures — financières ou artistiques — à diriger ou à surveiller à Paris, peuvent s'adresser en toute confiance à **M. de la Haie**, 90, *Galerie du Commerce*.

AVIS AUX ARTISTES PEINTRES

COULEURS FINES EN TUBES

Dépôt de la Maison TYCK d'Anvers

chez J. F. VAN MOLLE, *droguiste*

RUE VERTE, 93

SCHAERBEEK - BRUXELLES

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, à Bruxelles.

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE ET VERNISSAGE

EXPOSITION

DE TABLEAUX MODERNES

DURAND-RUEL

Rue du Persil, 4, place des Martyrs, à Bruxelles.

GALERIES

A PARIS, 16, rue Laffitte. — A LONDRES, 168, New-Bond street.

N. MANOY

SCULPTURES

FABRICANT DE MEUBLES ET SIÉGES

TAPISSERIE, DÉCORATION

ÉTOFFES POUR AMEUBLEMENTS

13, rue de l'Escalier, 13

BRUXELLES

Au Bon Marché

RUE DE LA PUTTERIE, 45

à côté de l'hôtel Groenendael.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CHAUSSURES EN TOUS GENRES

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

A DES PRIX TRÈS-MODÉRÉS

Pour l'ouverture de la saison, *mise en vente* d'une grande partie de *bottines pour hommes*, à élastiques, en grain du Levant, bien faites et très-solides, au prix incroyable de fr. **10, 50**, au choix.

Solde d'une grande partie de *bottines pour dames*, en peau et bouts vernis à un côté de boutons et à talons, au prix incroyable de fr. **8, 50**, au choix, article de 15 francs. Fabrique sur commande pour les théâtres. Réparations.

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES

LEÇONS

DE PIANO, CHANT ET FRANÇAIS

Mme CHOLET

90, GALERIE DU COMMERCE, 90

BRUXELLES

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

RUE DE RUYSBROECK 74, BRUXELLES

VENTE, ÉCHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôt d'Harmoniums.

PHOTOGRAPHIE INALTÉRABLE

EUGÈNE GUÉRIN

RUE DE LOUVAIN 32, BRUXELLES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Rue Neuve, 90, Bruxelles.

Agence générale pour la vente, l'achat, l'expertise et la restauration.

ON ACCEPTE DES TABLEAUX POUR LES VENTES PUBLIQUES

LE BUREAU EST OUVERT

de 10 heures du matin à 3 heures de relevée.

J. ROBINEAU, Directeur.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 73, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie. — Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalages pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc., etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers 60, Bruxelles.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE 44, BRUXELLES

COMPTOIR DES ARTS

RUE DURLET, COIN AVENUE DES ARTS, A ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN

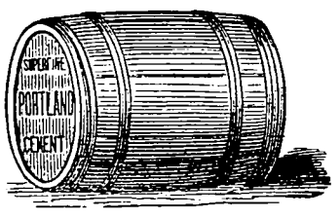
Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX — PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS 2, (près du MUSÉE)

ANVERS



Ciment Portland pour murs humides. **Ciment Portland** pour caves inondées, captation de sources, etc. **Ciment Portland** pour citernes à alcool, huiles, sucreries, distilleries, etc. **Ciment Portland**, qualité spéciale, pour pavements et dallages économiques, **Ciment Portland** pour bassins de jardins, rochers, grottes, aquariums d'eau douce et d'eau de mer. **Ciment** naturel. **Trass d'Andernach**, **Gravier** pour jardins

On envoie la qualité de **Ciment** qui convient pour chaque espèce d'ouvrage. Tous les **Ciments** portant la marque de la maison sont garantis purs et de provenance directe. Entreprise à forfait, **10 ans de garantie**. Remise aux entrepreneurs, maçons, plafonneurs, etc.

BLATON-AUBERT, 120, *rue du Trône, Bruxelles.*

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28

FABRIQUE DE VERNIS
COULEURS EN POUDRE
COULEURS BROYÉES
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
CHEVALETS DE CAMPAGNE
ET D'ATELIER
PARASOLS, CANNES, ETC, ETC.

MANNEQUINS
BOITES A COULEURS
ET A COMPAS
PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie, — Direction Campo-Casso. *La Perle du Brésil*, grand-opéra en 3 actes.

Théâtre royal du Parc. — Direction de Mme Micheau. — *La Maîtresse légitime*, pièce en 4 actes; *le Cadeau du beau-père*, comédie en 1 acte.

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Direction Delvil et Candeilh.—*Le Tour du monde*, grande pièce à spectacle, en 5 actes et 15 tableaux.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — Direction Humbert. — *Les Prés St-Gervais*, opéra-comique en 3 actes.

Théâtre de l'Alhambra. — Direction Alexandre. — Immense succès; spectacle à sensation; la grande troupe japonaise du Yeddo. — Exercices variés et séance de thaumaturgie.

Théâtre Molière. — Direction A. Leemans. — *François le Champi*, com. en 3 actes; *le Testament de César Girodot*, comédie en 3 actes.

Théâtre des Délassements. — *A la Chaudière*, grande revue de l'année 1874.

Cirque Rancy (Ixelles). — Tous les soirs, représentation variée.

Dimanches et jeudis, deux représentations.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, RUE DE L'INDUSTRIE.

N° 3. TROISIÈME ANNÉE. 15 MARS 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

PEINTURE — GRAVURE — ICONOGRAPHIE — ARCHITECTURE — SCULPTURE — ARCHÉOLOGIE — CÉRAMIQUE
NUMISMATIQUE — LITTÉRATURE — BIBLIOGRAPHIE — MUSIQUE — THÉATRE
ARTS INDUSTRIELS — TRAVAUX PUBLICS

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. AUG. CHOLET, *Administrateur - Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

ON S'ABONNE : A Paris, chez C. PONT, libraire, 97, rue Richelieu ; chez HEYMANN, éditeur, 3, chaussée d'Antin. — **A Londres,** chez HACHETTE, libraire ; chez BAILLÈRE, EINDAL et C° — **A Genève,** chez Joel CHERBULIEZ, libraire. — **A Berne,** chez B. F. HALLER, libraire. — **A Leipzig,** chez MUCQUARDT, libraire. — **A Rome,** chez BOCCA frères, Corso 207. — **A Leyde,** chez A. W. SIJTHOFF, libraire. — **A La Haye,** chez Martinus NIJHOFF, libraire. — **A Vienne,** chez BRAUMULLER et fils, libraires.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à BRUXELLES, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22 »
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwège	20 »

SOMMAIRE :

ALFRED STEVENS ET FRANÇOIS MILLET, *peintres de la femme*, par Camille Lemonnier.
LE RING DE VIENNE, par Achille Jubinal.
LES ARTISTES AUTRICHIENS, Jan Matejko, par Edmond Bazire.
PUBLICATIONS ARTISTIQUES. — *Album d'eaux-fortes et Cahier d'études d'eaux-fortes, édités par la Société internationale des Aqua-Fortistes*, par C. L.
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES. — *Charlotte, nouvelle* (suite), par Eugène d'Auriac.
POÉSIES. — *La statue de Memnon*, poésie par André Van Hasselt.
BIBLIOGRAPHIE.
REVUE MUSICALE BRUXELLOISE.
CHRONIQUE ARTISTIQUE. — Ventes, expositions, nouvelles diverses.

Maintenant que, justifiant son titre, notre journal a pris sa place à tous les foyers où l'art et la littérature sont en honneur, la réclame est devenue inutile pour lui.

Il est sorti triomphant de l'épreuve de ses deux premières années d'existence et il entre dans sa troisième année, fort d'un succès acquis et des sympathies que le public, ami des arts, lui a accordées.

Il nous suffira d'attirer l'attention sur la table des matières des deux premières années, pour nous permettre d'affirmer que nous n'avons négligé aucun des éléments qui contribuent à faire le succès d'un journal à la fois artistique et littéraire, comme l'est l'*Art Universel*.

Nous ne ferons pas de promesses nouvelles, nous nous bornerons plutôt à assurer que rien ne sera changé à notre programme initial Nous tâcherons seulement d'y ajouter, dans une mesure plus large, la publication d'œuvres littéraires, telles que : romans, nouvelles et poésies, de manière à rendre la lecture de notre journal à la fois utile et agréable.

Il ne nous est pas possible encore d'établir exactement la liste des planches à l'eau-forte que l'*Art Universel* publiera cette année.

Toutefois, ET SANS PRÉJUDICE DES PLANCHES A L'EAU FORTE SUPPLÉMENTAIRES DONT NOUS PUBLIERONS ULTÉRIEUREMENT LES TITRES, nous pouvons annoncer dès maintenant les œuvres des artistes dont les noms suivent :

Hippolyte Boulenger, le *Moulin ;*
Hippolyte Boulenger, *Prairie;*
Durand-Brager, croquis à l'eau-forte ;
Jules Goethals, étude de paysage ;
Lenain, Tête de vieillard d'après Rembrandt ;
Félicien Rops, un *Laboureur ;*
V J. Vaillant, la *Porte Gayole*, (Boulogne-sur-Mer) ;
J. Van Moer, *Coin du vieux Bruxelles.*

Ces eaux-fortes feront l'objet d'un seul et même envoi dont nous fixerons la date dans un prochain numéro.

L'*Art Universel* donnera en outre une mélodie intitulée : *Loin du pays*, paroles et musique de Charles Gounod.

Il publiera aussi, indépendamment des eaux-fortes, un certain nombre de gravures hors texte, parmi lesquelles nous citerons une reproduction d'une des plus belles planches d'Albert Durer et la reproduction d'un dessin inédit de J Van Moer.

Nos abonnés recevront ces deux gravures et la mélodie de Charles Gounod avec le numéro du 1er avril.

Nous prions instamment les personnes auxquelles le journal est envoyé à l'essai, de nous faire parvenir sans délai leur adhésion.

A. STEVENS ET F. MILLET

PEINTRES DE LA FEMME

Je connais deux grands peintres de la femme dans ce siècle.

C'est Alfred Stevens et François Millet.

Des deux pôles où ils se sont placés pour la voir, ils ont résumé dans leurs deux manières de la comprendre les deux bouts de la femme moderne. Entre ces extrémités, nouée par la chaîne des intermédiaires, la condition de la femme se développe tout entière. Exaltée chez Stevens au niveau de l'intelligence, elle descend chez Millet au rang de la bestialité. On sent chez la femme de Stevens l'effort des hommes qui l'ont poussée jusque-là, et chez la femme de Millet, les attaches de la nature qui ne lui ont pas permis de monter. A travers le changement des positions, comme deux sœurs jumelles dont l'une est partie pour la ville et dont l'autre est demeurée aux champs, elles se tiennent la main et forment les joints de la famille féminine. La syrène élégante de Stevens est sortie du bloc abrupt de Millet. On voit mieux le point d'arrivée par l'étude du point de départ, et Stevens complète Millet.

La femme de Millet, trempée dans le sang des campagnes, s'épaissit sous la rude enveloppe que la terre met à ses enfants : à demi-corps enfoncée dans les labours, elle participe de la grande vie animale comme les vaches et les bœufs et s'entoure jusqu'à la mort des langes massifs de son berceau. Elle est la laitière qui enfante et qui nourrit, et sa poitrine abreuve d'un lait pur une race dure comme elle. La sève qui fait pousser les pommes de terre coule dans sa veine robuste et corse de contours épais son torse librement caressé par les vents et les soleils. Millet m'ouvre le seuil véritable du premier Eden : la grande matrice Ève devait ressembler à ses génisses fécondes. Ève, sortie de la terre et maçonnée dans la boue, avait la vastitude des montagnes, et ses mamelles se groupaient à sa gorge comme des bois sur des pentes de rochers.

La femme de Millet est avant tout la mère : les flancs qu'il lui donne se sont élargis dans les couches, et des mains d'enfants ont tapoté ses robustes seins. Elle est l'Ève féconde et nourricière des champs, avec quelque chose de doux et de farouche en même temps qui la fait ressembler à un symbole. Millet groupe ses femmes comme des cariatides : il leur donne l'allure énigmatique des mythes et il y a de l'éginétique chez lui.

Alfred Stevens, lui, prend la rude pâte du peintre Millet et la sculpte à grands coups. Il part de l'Ève rustique pour arriver à la Galathée mondaine. Il tord les seins de cette Astarté calme et y plonge le coin de l'homme. Le ventre chez ses louves est infécond : il lui ôte l'ampleur sacrée et le fait souffrir par l'absence de l'enfant. Cette veuve n'a plus dans ses jupes l'odeur de la bouverie, mais les muscs dont elle se couvre exhalent autour d'elle des vertiges. Elle est le côté noir de la femme dont Millet reproduit le côté blanc. De même que la femme de Millet est la maternité, la femme de Stevens est l'amour. Innocente, elle s'assied au banquet pour mordre les fruits. Un jour l'illusion fuit, elle reste encore, mais c'est pour manger les écorces. Quand enfin la nuit vient, elle se dresse vengeresse vers les hommes et leur tend avec un rire amer la coupe de son fiel.

Le peintre l'émancipe dans une sorte de virtualité passionnée où elle est à la fois l'ange et le démon et qui complique le corps d'une âme. Millet accouple la femme à l'homme, et Pan, dans les bois, fait à ses noces de chair des orchestres de flûtes et de zéphyrs. Stevens fond dans des caresses de feu les âmes et éparpille au-dessus des libres hymens du cœur, pêle-mêle avec les amours ailés de Vénus, les diables cornus de Lilith. Il y a chez Millet pour tapis des landes de trèfles où l'on se caresse à la manière des lapins et chez Stevens pour gazons, des tapis où l'on taille la pomme avec des couteaux d'or. Boucher ni Mignard, d'ailleurs, n'ont rien à voir ni chez l'un ni chez l'autre : ils ont horreur du joli et personne chez eux ne fait la bouche en cœur. Millet comme un pontife demeure serein. Le front penché vers les labours, il moule ses femmes dans une placidité intense qui ne pleure ni ne sourit. La gaîté du penseur profond ne dépasse jamais un petit coin de la toile et s'y éjouit par échappées, dans un rayon de soleil, avec les poules et les moineaux. Stevens, aussi sérieux, mais plus souple, entrebaille parfois la bouche de ses sphynx dans un sourire ; mais ce sourire est comme une crevée de soleil sur des abîmes. Ils ont, du reste, trop le respect de leur art pour le faire rire.

Le rire dans le masque humain a la difformité d'un coup de pouce : la bête s'exhilare par ce baiement. Le rire, d'ailleurs, est un état violent entre la fureur et l'épilepsie. Pasquin et Tabarin s'esgouffant de rire font la parade devant des ventres déboutonnés et non devant des esprits.

La femme de Stevens a une odeur d'homme, et sous sa gorge se cache une morsure. Elle serait au cloître, comme Lélia, pour y rugir sa douleur, si le cloître existait encore. Sa misère est de rester attachée, par des fibres en sang, à l'effroyable monde qu'elle trompe et qui l'a trompée. Elle y mourra d'ailleurs, Madeleine non repentie, car c'est là qu'elle s'est sentie vivre pour la première fois.

La femme de Millet ne vit pas, elle fait vivre. Celle de Stevens vit, mais elle donne la mort.

L'atmosphère de celle là est rafraîchie éternellement par les vents et baigne dans le grand ciel ouvert. Celle-ci, au contraire, noyée dans une atmosphère de poisons, s'étouffe dans le mystère, la douleur et les parfums. L'une s'étale à la clarté dans une demi-nudité inconsciente ; l'autre cache sa nudité au fond de ses robes et la montre bien mieux. Chose terrible ! Elle est habillée.

Ève est nue.

Alfred Stevens et François Millet ouvrent à leurs femmes, du côté de l'inconnu, des projections formidables.

A deux, ils posent le problème de la femme et la campent dans l'attitude du sphynx antique.

Le monde de la femme touche, du reste, par tant de points au monde de l'homme, que peindre la femme, c'est nous peindre nous-mêmes, du berceau au tombeau.

Ce sera la marque caractéristique de l'art dans le siècle de s'être initié par la femme à la vie contemporaine.

La femme sert actuellement de transition entre la peinture du passé et celle de l'avenir.

CAMILLE LEMONNIER

LE RING DE VIENNE

Ce que l'on appelle à Vienne le *Ring*, c'est ce qu'on nommerait en Angleterre *The Circus of London*, et chez nous *Le tour de Paris*. Le *Ring* est une sorte de boulevard circulaire créé tout nouvellement, et qui a remplacé les vieilles fortifications élevées pour protéger Vienne contre Mathias Corvin et Soliman II. Déjà, du temps de Napoléon Ier, elles n'étaient plus bonnes à grand'chose. Aujourd'hui, elles ne pouvaient plus servir à rien. Sadowa l'avait bien montré, et la guerre de France l'a prouvé encore plus. On les a donc détruites et l'on a bien fait. La Ville, aussitôt délivrée de cette camisole de force, a sauté par dessus ses anciennes limites et, pendant qu'on démolissait les vieilles murailles qui l'emprisonnaient dans leur corselet de pierres, elle a pris ses ébats dans la campagne, comme avait fait déjà, par exemple, Francfort avant elle, puis s'est étendue au loin, à sa fantaisie, selon son caprice.

Toutefois, la forme circulaire étant donnée par ce qui existait antérieurement, la nuée de maçons et d'architectes qui devaient transformer la banlieue de la Capitale autrichienne l'a respectée. Les terrains occupés par l'ancienne enceinte, les fossés, les glacis ont été nivelés avec un empressement, — je dirais presque avec une fureur remarquable, si bien qu'un écrivain allemand a pu dire que cela s'était fait, ce qui est rare en Allemagne, *à la baguette*. Alors, à la place de tout l'attirail guerrier du moyen âge, on a vu s'étaler d'abord un large boulevard circulaire, sur les deux rives duquel ont surgi promptement de merveilleuses et riches demeures, habitations de simples particuliers, habitations de prince, monuments d'utilité publique, édifices de luxe et de décoration urbaine, rien ne manque à ce *cercle* de Vienne, et tout ce que nous a bâti M. Haussmann, et dont nous étions si fiers, est de beaucoup dépassé. C'est grandiose, c'est vertigineux, c'est féérique. MM. Flattich, Zettl, Gross, Claus, Hansen, et spécialement M. Ferstell, par la construction et l'achèvement de son splendide *musée des arts industriels*, l'un des plus remarquables bâtiments du *Ring*, se sont montrés les dignes rivaux des grands architectes des temps passés. Ils ont, du reste, abandonné avec raison le style de Bramante et du cavalier Bernin, qui florissait jusqu'à eux en Autriche, et qui semait les villes et les climats les moins propres à ce genre de décoration, de porches doriques, d'architraves grecques et d'imitations des temples de Pæstum, toutes choses fort belles chacune en soi, mais dont on peut dire, en voyant chacune d'elles au milieu des brouillards du Danube : *Non erat hic locus*. Donc, les artistes de Vienne se sont mis à la recherche de l'architecture de l'avenir, et comme elle n'est pas facile à trouver, ils ont, chemin faisant, emprunté leurs motifs aux monuments du seizième siècle et de la Renaissance italienne. Aussi les deux bords du *Ring* fournissent-ils des édifices charmants, dont l'aspect nous transporte, à la grande jouissance de l'esprit et des yeux, jusqu'au quatorzième siècle, le tout entremêlé de toitures plates, de terrasses, de galeries comme à Florence et à Naples. Rien n'est plus surprenant que cette succession de styles : ici vous êtes devant un portique d'ordre toscan ; là, vous tombez en extase devant l'antique palais des Strozzi; plus loin, ce sont des *loggie* pareilles à celles de Florence... et cela dure trois heures. Vous marchez, en contemplant ce vaste spectacle, de surprise en surprise.

Que serait-ce, si au lieu de nous en tenir au *Circus*, nous nous engagions dans l'intérieur de Vienne, qui est certainement la ville où l'on a le plus bâti depuis quinze ans ! Que d'exclamations envieuses et dépitées sortiraient à cet aspect de nos bouches françaises, de nos bouches parisiennes surtout, à nous autres qui croyions notre Capitale devenue, sous l'Empire, la première du monde ! Car, ô chauvinisme ! tu ne t'es pas exercé seulement sur la légende napoléonienne, tu as cru que le monde entier t'appartenait, et tu as attaqué tous les sujets ; mais sachons-le bien et répétons-nous-le pour nous guérir de cette maladie gasconne et presque incurable : nous sommes à cent lieues comme réussite, comme aspect, comme dimension, comme forme, comme surface, des monuments Viennois ; nous n'avons rien, absolument rien, de comparable à l'Hôtel-de-Ville qu'exécute M. Schmidt.

Cet édifice considérable est en style gothique fleuri, et admirablement exécuté dans tous les détails. Il y a également la Bourse de Vienne, à laquelle travaille en ce moment M. Hansen, construction d'un caractère spécial qui fera le plus grand honneur à son auteur. Le même et fécond créateur a jeté récemment les fondations d'un palais pour le Parlement, où les deux Chambres seront réunies, et dont la façade sera d'un style aussi nouveau qu'original.

Espérons que la route industrielle que le Conseil général vient de voter, et qui sera la grande voie circulaire de la Capitale de la France, nous profitera comme le *Ring*

profite à Vienne, et que la Ville de Paris, au lieu de subir une ceinture de haillons, possédera la parure qui lui convient, — celle d'une Reine.

ACHILLE JUBINAL

LES ARTISTES AUTRICHIENS

—

JAN MATEJKO

Le plus grand peintre de l'Autriche, Jan Matejko, habite à Cracovie une petite maison sans apparence, presque une chaumière, où il vit, entouré de sa famille, loin du monde qui l'appelle en vain, dédaigneux des honneurs dont on voudrait le combler. Il aime avant tout sa Pologne; c'est en Pologne qu'il veut vivre, travailler, s'illustrer; c'est la Pologne qu'il a choisie pour motif invariable de son œuvre; c'est elle qu'il chante, qu'il rappelle, qu'il ressuscite, et il n'a jamais accepté les hautes situations qui lui étaient offertes, de peur de s'arracher au domaine de ses pères, aux souvenirs de leur légende, au sol sacré de la patrie. La frontière russe n'est pas loin, et, de son chevalet, il agite, comme un fantôme menaçant, aux yeux de l'oppresseur voisin, le drapeau de la vaincue.

C'est à l'exposition universelle de Vienne, en 1873, que son triomphe a été le plus éclatant Il y avait envoyé, au milieu d'une foule de cadres d'un intérêt divers, cette superbe trilogie qui dit au regard l'histoire du pays martyr, lorsqu'il s'élève, par son union avec la Lithuanie, au rang de puissance européenne; lorsqu'il se glorifie par les armes, et lorsqu'enfin, il gémit déjà sur les premiers symptômes de sa décadence : *Le pacte de Lublin*, *Bathory devant Pskov* et *Les prédications de Scarga*.

La gloire des ancêtres l'avait admirablement inspiré L'épisode de Bathory est certainement une très brillante page. On se souvient de cette époque héroïque : dans sa course hardie, toujours heureuse, le roi Etienne avait repoussé les Russes. Il était arrivé au centre de leurs terres, chassant Yvan le cruel, battant ses généraux, ouvrant ses villes et soumettant ses armées. D'autres projets alors germèrent dans son cerveau. Il voulut aller plus loin. Ayant coupé les membres du monstre, il rêva de lui abattre la tête. Mais le pape Urbain V était là Le pape qui mettait, comme ses prédécesseurs comme ses successeurs, l'intérêt de l'Eglise au-dessus des intérêts des nations, avait, sur l'engagement pris par Yvan d'imposer le catholicisme à ses états, résolu d'entraver le victorieux Etienne, et, pour cette tâche, avait déchaîné dans les rangs des soldats, parmi la noblesse, au milieu du peuple, une légion de jésuites, sous la direction du père Possevini. Possevini s'acquittait de sa mission avec une terrible habileté et quand Bathory, confiant dans sa fortune, projetait de marcher en avant, l'inertie des siens arrêtait son élan. Il fallut céder, et, devant Pskov anéantie, fumante encore après l'incendie, le conquérant dût recevoir le pain et le sel qu'un évêque moscovite lui présentait. Tel est l'instant tragique que Matejko a reproduit. La scène se passe en plein hiver, sur la neige Etienne Bathory, sombre, assis à l'entrée de sa tente, reçoit à regret l'hommage du prélat rampant à ses pieds, que guide le jésuite aux doigts crochus et au visage plat. Les envoyés de l'ennemi dompté suivent le dignitaire épiscopal. Les uns sont courbés et baisent la terre glacée. Les autres, tremblant sous le regard du maître, se dissimulent derrière la mitre du prélat. La terreur est sur tous les visages. Le chef russe, prisonnier, revêtu d'une lourde armure, s'abandonne à un désespoir profond et considère, morne et farouche, les liens de ses bras.

Cette toile immense est capitale. Toutes les qualités du maître y sont contenues, la richesse de sa palette y est dépensée prodigueusement dans les éclats du brocard d'or, d'argent et de pourpre Aucun type n'est négligé Tous les personnages, innombrables, jouent un rôle particulier et dans cette multitude, nul n'est confondu : les Hongrois, les Allemands, les Ruthènes, les Lithuaniens, les Polonais y sont pour ainsi dire, décrits minutieusement, et chaque visage trahit son origine. On retrouve dans le chatoiement somptueux des étoffes, comme un reflet de Paolo Cagliari, et le drame, savamment ordonné, se déroule, passionné et poignant dans l'air libre, sans que le souci du penseur et de l'historien dérange ou gêne l'art du peintre.

Depuis deux ans, Vienne n'avait pas vu de toiles nouvelles de Jan Matejko. Ces jours-ci, il en est arrivé trois au *Kunst-verein*, — deux portraits et un tableau d'histoire — qui sont, à la vérité, quelque peu écrasées par la comparaison des succès antérieurs. Le cadre principal a pour sujet l'inauguration des cloches de Sigismond, à Cracovie. Cette fois, le patriote a entendu célébrer la Pologne pacifique. Sous Sigismond I, et sous l'influence de sa femme, la princesse italienne Bona, l'art y fit une courte apparition, et si cette période n'a point laissé de noms illustres, elle nous a du moins transmis le souvenir des efforts qui furent tentés La science fut plus heureuse Copernic, que Matejko a représenté naguères découvrant le système du monde (c'était d'ailleurs une de ses plus faibles productions) fut contemporain du roi Sigismond. Ici le peintre a renoncé à l'effet des grandes dimensions Il a abandonné la grandeur nature, à laquelle jusqu'alors il semblait invariablement attaché. Ce n'en est pas moins une énorme composition Au premier plan, au pied de l'échafaudage, des ouvriers courbés, d'un dessin et d'une anatomie admirables, tirent les cabestans qui vont hisser dans le clocher l'airain ciselé. Cet épisode est rendu sobrement avec une vigueur merveilleuse; on sent dans ces bras tendus, toute une musculation robuste, dans ces reins un effort surhumain, dans ces fronts courbés une sorte de volonté mys-

tique : les artisans accomplissent un sacerdoce. Au fond, la Cour, sous un dais, regarde. Le roi est assis au centre, sur un fauteuil élevé à côté de la reine, et, tout autour, les courtisans vêtus d'oripeaux éclatants, s'empressent. Un fou cabriole sur les marches. Cette seconde partie est bien inférieure à la première ; la richesse des tons, familière à la palette opulente de Matejko, y étincelle, mais confusément. C'est une foule sans relief, sans profondeur, sans air, qui s'agite au hasard. Les figures sont négligées et cette profonde science des types dont je parlais tout-à-l'heure semble s'éclipser dans une orgie générale de couleurs éclatantes. Bien que les plans soient reliés par une scène assez mouvementée : — l'archevêque, entouré du clergé, bénissant la cloche — il semble qu'il y ait là deux tableaux, l'un du maître, c'est ce groupe superbe des travailleurs ; l'autre d'un élève c'est le groupe royal. L'unité manque et si l'unité doit se retrouver quelque part, c'est certainement dans la composition des tableaux.

Les portraits de Matejko sont toujours saisissants d'impression, et traités avec une ampleur remarquable ; tous sont exubérants de vie ; le pinceau semble animer la toile plutôt qu'y tracer une ressemblance. Et pourtant ils ont un grand défaut : Matejko ne sait pas poser le modèle. On y surprend une certaine gaucherie singulière ; je me souviens d'un portrait de sa femme, qui était presque ridicule. Consciencieux à l'excès, il ne fait grâce d'aucune erreur de la nature ; il est impitoyablement vrai ; mais c'est aux mains surtout qu'il est reconnaissable. Tout le monde s'est étonné de la passion qu'il professe pour les mains ; les mains de ses modèles déparent presque chacun de ses portraits. Veut-il traduire par là l'impatience ou la rapacité ? il voit la main crochue, tordue, et la peint ainsi. C'est désagréable à regarder. Ces mains vous gâtent toute une toile : pour varier un proverbe vieux comme le temps, jamais vilaine main n'enlaidit belle personne.

Mais ne nous arrêtons point à ces chicanes. Matejko n'est point à vrai dire, un portraitiste. Il est avant tout et au-dessus de tout, peintre d'histoire, peintre de son histoire, et la Pologne a le droit d'être fière de ce grand patriote qui est un grand artiste.

EDMOND BAZIRE

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

ALBUM D'EAUX-FORTES ORIGINALES ET INÉDITES ET CAHIER D'ÉTUDES D'EAUX-FORTES *publiés par la Société internationale des Aqua-fortistes, sous la présidence d'honneur de S. A. R. Madame la Comtesse de Flandre. — Félix Callewaert père, éditeur, Bruxelles.*

On s'attendait à cette publication et le nom de son très-intelligent et sympathique directeur, M. Félicien Rops, faisait prévoir de belles suites de planches. Personne plus que lui n'a travaillé pour l'eau-forte en Belgique : il l'a propagée, vulgarisée, autant par l'exemple que par l'enseignement, et l'on pourrait dire avec un peu d'exagération que ses élèves sont aussi nombreux que les œuvres de sa pointe. La création de l'*Album* est dûe à son initiative, et ce n'est pas peu de chose, car derrière la publication de ces feuilles se cache toute une organisation qu'il a combinée et mise en pratique. Des doutes, il est vrai, s'élevaient en raison des difficultés de l'entreprise : on disait qu'il ne serait pas possible d'alimenter chaque mois l'album ; on redoutait des désertions, et quelques-uns ne voyaient pas clairement quel lien rattachait à la combinaison le *Cahier d'Etudes* qui doit accompagner chacune des livraisons. C'étaient là des critiques de détail qui n'en laissaient pas moins toutes les sympathies debout : mais elles n'arrêtèrent ni le directeur de la *Société des Aqua-fortistes* ni les artistes groupés autour de lui ; et jugeant que la meilleure réponse était de montrer ce dont l'œuvre était capable, ils ont fait paraître la première livraison de leur album. Tout d'abord, il faut les féliciter des conditions dans lesquelles ils ont voulu que cette manifestation de leur pensée se fît : la couverture et le titre, imprimés en beaux caractères noirs et rouges, le papier, un beau papier hollandais au ton jaunâtre, le tirage des planches confiées à l'imprimeur en eaux-fortes, Nys, tout est de choix et fait honneur au goût du Comité chargé des détails de la publication.

Trois planches composent cette première livraison. Celle qui ouvre l'entrée méritait bien cette distinction : c'est une *Pallas* par M. William Lesly. Le travail en est très-poussé et d'un fini qui s'allie à la largeur dans le trait et dans la composition. Sur un beau fond librement traité de branchages d'olivier emmêlés, se détache la hautaine silhouette de la déesse : elle est casquée et tient devant sa poitrine son égide au milieu de laquelle se tord la tête de Méduse avec ses serpents enroulés : tout autour, sur le disque brillant, se meut une procession de jeunes hommes et de vieillards à la manière des théories d'Homère. Le détail de ces ornements révèle une science de dessin considérable et la morsure les a parés de colorations soyeuses et fortes. Un beau modelé bronzin dans les chairs du visage, de la justesse et de la précision dans les effets, des vigueurs bien appliquées et une tonalité générale maintenue dans une gamme sombre, il n'en faut pas plus pour reconnaître les allures d'un talent fortement discipliné.

La seconde planche, l'*Ariette*, est de M. V. Niederkorn : c'est une indication spirituelle et vive dans la mesure que comporte l'eau-forte. Peut-être le trait paraît-il un peu mince en de certaines parties et la coloration un peu monotone, mais il y a de l'observation dans les types, de la bonne humeur dans le sujet, et cette souplesse dans le travail à laquelle on voit le vrai aqua-fortiste.

Puis, deux *Paysages* de Roelofs, l'un un chemin qui passe sous deux arbres, entre des buissons, petit morceau très-fin, d'une coloration argentine et d'un dessin très-serré ; l'autre, un coin hollandais fait d'une mare, d'une maison, d'un bouquet d'arbres et d'une lande au-delà de laquelle s'étend le ciel.

Voilà pour l'*Album*.

Le *Cahier d'études*, contient cinq planches : une *Tête de lion*, de Louis Ghémar d'après Verlat, morsure pleine d'effets, vigoureuse et en même temps veloutée ; *Une marine* de M. Ch. de Gravesande, très-fine dans les lointains, mais un peu maniérée dans le travail des eaux ; deux eaux-fortes de M. Félicien Rops, *Mon bourgmestre* et *Le modèle*, enlevés avec cette pointe souple et ferme qui, pour de certaines recherches de lignes, n'a pas sa rivale et caressés ensuite à la morsure avec l'amour des colorations expressives ; un beau *Crépuscule* de M. T'Scharner, sévère et impressionnant, la lumière au fond, la nuit aux avant-plans, avec des arbres d'une silhouette superbe ; puis un dessin de M. Henri Van der Hecht, un peu géométrique dans ses lignes et d'un travail froid que la morsure n'a pas réchauffé.

Unguibus et morsu vives est la devise de la Société et elle est aussi spirituelle que remplie de détermination. Un écusson où l'on voit une Chimère griffant de son ongle crochu une planche d'airain la symbolise sur le titre de la publication, et cet écusson, un bijou de dessin mordant et expressif, n'est pas la moindre curiosité de l'œuvre.

Les fondements sont faits : il n'y a plus qu'à bâtir dessus.

Un mot avant de terminer, au sujet de l'organisation de la Société. J'ai lu les statuts et ils sont très-bien faits. Tout membre a

le droit de faire paraître dans le *Cahier d'études*, ses eaux-fortes, et celles-ci sont tirées selon leur numéro d'inscription, au nombre de cinq par mois et par livraison. On est membre de la Société sur présentation de lettre apostillée par deux membres, moyennant une cotisation annuelle de 12 fr. Les bénéfices de l'année seront répartis entre les membres qui ont pris part aux travaux de l'*Album*.

Les planches de cet *Album* sont choisies par le Comité.

C. L.

*
* *

CATALOGUE DE DESSINS D'ARTISTES LIÉGEOIS, par J. S. Renier. — 1 vol. in-8°, Verviers. A. Remaele.

Il existe, à l'Académie des beaux-arts et à la bibliothèque de l'Université, à Liége, une collection de dessins remarquables dus principalement à des artistes liégeois et à des artistes belges de toutes les époques. Les chercheurs, les vrais amateurs connaissaient seuls ces richesses artistiques et les consultaient suivant leurs besoins ou leurs goûts.

M. J. S. Renier, professeur de dessin à l'école industrielle de Verviers, vient de mettre le public au courant de ces productions au moyen d'un catalogue qui ne contient pas moins de 229 noms. Il nous donne, outre l'explication détaillée des dessins, des renseignements précieux sur les artistes. Il a recueilli avec un soin pieux tout ce qui peut jeter quelque lumière sur les œuvres ou sur la vie des dessinateurs liégeois. Aussi le titre de catalogue est-il trop modeste; on peut dire que c'est un livre, un traité sur l'art du dessin au pays de Liége avant le XIXe siècle. Deux fac-simile sont joints à cette publication : l'un représente le peintre Lambert Lombard et sa famille; l'autre une vue de l'ancienne église Notre-Dame à Huy, consacrée le 24 août 1066.

A. G.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

—

CHARLOTTE

(Suite. — Voir page 15.)

Le maire était un officier qui avait été autrefois en garnison dans la petite Russie, avec son régiment. Depuis ce temps, il regardait comme un devoir de porter aux nues les Polonaises, au grand déplaisir des respectables dames russes. Sa visite fut courte. Après son départ, le jeune baron sonna Jacques et se mit à sa toilette.

Une demi-heure auparavant, il n'eût pas regardé son habit, si on le lui eût présenté. Maintenant il choisissait lui-même gilet, cravate et pardessus. Il tira aussi d'un nécessaire de voyage une épingle d'or enrichie d'une grosse perle, et fixa cette épingle à l'écharpe aux mille couleurs qui lui enveloppait le cou. Ainsi paré, il sortit pour se promener, pour prendre l'air; et, sans y songer, il se dirigea vers la pharmacie. D'abord, il examina attentivement l'étrange architecture de la maison; puis il lut quatre ou cinq fois l'inscription APOTHEKE; puis il fit deux ou trois fois le tour de l'édifice; puis... il s'éloigna.

Il n'avait pas le courage d'entrer dans la boutique sans prétexte et, dans ce moment, il eût payé bien cher pour qu'il lui arrivât quelque accident qui nécessitât des secours pharmaceutiques.

Les gens du monde, malgré leur apparente assurance, ont souvent de pareils accès de timidité, dont, au reste, ils sont bien honteux, et qu'ils n'avouent jamais à personne. Au bout d'une demi-heure, comme attiré par un invincible aimant, le jeune homme se dirigea de nouveau vers la pharmacie. Il leva les yeux vers les fenêtres, s'arrêta, voulut franchir le perron... s'éloigna encore. Son cœur battait avec force. Enfin il eut honte de lui-même, et comme un poltron révolté, il revint brusquement sur ses pas. A ce moment il heurta sa nouvelle connaissance, le curieux petit-maître, qui sortait de la pharmacie.

— Je viens de chez Frantz Ivanowitch, dit ce dernier; je suis allé lui annoncer votre arrivée. Il dit s'être trouvé à l'Université avec un baron de Fierenheim, il y a de cela environ dix ans.

— C'est moi; il n'y a pas d'autre Fierenheim, répliqua vivement le baron.

— En ce cas, il vous connaît?

— Assurément.

— Qu'est-ce que vous avez donc là ?... une perle à votre épingle?

— Oui, assez bien montée, dit-on.

— Ah! permettez-moi de la regarder. Quel joli bijou! Que n'imagine-t-on pas? Il n'y a qu'à avoir de l'argent. — Sa femme vous connaît aussi, à ce qu'il paraît.

— Vraiment! s'écria le baron; et il s'élança rapidement sur le perron, laissant son interlocuteur plongé dans les plus étranges réflexions sur la pauvreté, le manque de goût des provinciaux, comparés à la richesse et à l'élégance des gentilshommes de Pétersbourg.

Une certaine propreté régnait dans la pharmacie. Le long des murs, des tablettes; sur ces tablettes, des fioles, des bocaux, des coffres; tout cela en bon ordre; un comptoir, des poids; en un mot, la décoration pharmaceutique était fort convenable et témoignait du soin et de l'esprit d'ordre du maître. Dans l'antichambre tout simplement planchéiée, une vieille femme pilait quelque chose dans un mortier. Tout près de la porte étaient deux petits apprentis envoyés par leurs maîtres pour acheter sans doute quelque drogue.

L'apothicaire, petit homme à la chevelure rousse et crépue, et d'une physionomie pleine de bienveillance, était assis au comptoir. Il inscrivait gravement ses déboursés pour achat d'herbes médicales et sa maigre recette de kopeks. On aurait dit, à le voir, qu'il s'agissait de millions. Levant tout à coup la tête, il aperçut devant lui l'élégant de la capitale, qui sentant s'éteindre le feu passager de sa résolution, restait tout décontenancé, ne sachant comment entamer la conversation.

— Que désirez-vous? demanda l'apothicaire.

L'embarras du baron augmenta encore. Il était impossible de dire pourquoi il était venu.

— Je... voudrais... de la poudre de soude, dit-il enfin.

— Personne ici n'en demande, reprit l'apothicaire; aussi n'en tenons-nous point. Nous ne sommes pas dans la capitale, ajouta-t-il en souriant; on ne nous achète que des choses qui ne coûtent pas cher.

Le baron reprit courage :

— Nous avons, à ce qu'il paraît, été ensemble à l'Université, dit-il à l'apothicaire.

— Oui, monsieur, mais sans nous connaître. Cependant je me souviens bien de vous. Vous étiez parmi ceux qui prenaient le nom de *Landsmœnner* (1), et moi je me trouvais parmi les *Burschenschafter* (2).

— Je me rappelle, maintenant, que je vous voyais quelquefois à la salle d'armes. Mais vous avez tant changé que je ne vous aurais pas reconnu tout d'abord. Vous étiez en effet, un vrai Bursch.

— Et vous êtes devenu un élégant accompli.

— Je vis dans un autre monde.

— Mais, vous allez être étonné, monsieur le baron. Vous ne vous attendez guère à trouver ici une ancienne connaissance.

(1) Pays, compatriotes.
(2) Etudiants associés.

— Qui donc?

— Vous allez voir... Hé! Charlotte! Charlotte! viens donc, je t'en prie.

— Je suis tout en négligé, répondit une fraîche voix de femme.

Le cœur du baron battit avec force.

— Ne fais pas de cérémonies, Charlotte, c'est quelqu'un de connaissance.

Le baron tourna involontairement les yeux vers la porte d'où la voix était venue. Un bruit de pas se faisait entendre de ce côté, et l'oreille distinguait même le léger frôlement d'une toilette précipitée. Après quelques instants, les pas se rapprochèrent, la porte s'ouvrit, et la femme de l'apothicaire parut.

— Comment! vous ici, Charlotte Karlowna! s'écria le baron.

Oui, répondit-elle en rougissant légèrement et en laissant échapper un soupir involontaire... c'est moi... Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus, monsieur le baron.

CHAPITRE II

Transportons-nous, maintenant, dans une autre ville, dans un autre pays, à une autre époque, quelques années avant les événements que l'on vient de lire.

La ville où je veux vous conduire, très-indulgent lecteur, ne ressemble en rien à celle par laquelle j'ai commencé, si mal peut-être, l'histoire de la femme de l'apothicaire. Dans cette ville, tout respire une certaine activité intellectuelle et l'enthousiasme de la jeunesse. Des jeunes gens, en manteaux courts, se pressent dans la rue et s'entretiennent amicalement entre eux; d'autres, portant sur le bras des livres et des cahiers, accourent à la voix de la science, cette bonne conseillère, tandis que, derrière de blancs rideaux, de jolis minois, aux joues fraîches et rosées, les regardent à la dérobée.

Temps de l'Université! Années de jeunesse! années de confraternité sans pareille, où, dans chaque condisciple, on voit un ami; dans chaque science, un but facile à atteindre; dans chaque femme, la personnification de l'idéal rêvé! Bonnes et chères années, vous passez vite et sans retour! mais l'âme vous contemple longtemps, longtemps elle se complaît en vous, et garde toujours votre souvenir comme un précieux trésor, comme le trésor des chaudes inspirations, des hautes et pures pensées!

Non loin d'un pont de bois, dans une rue sale et tortueuse, se trouvait, et subsiste probablement encore aujourd'hui, une humble maisonnette en bois, avec une grande cour et un petit corps de bâtiment donnant au fond de cette cour. La maison se compose d'un petit nombre de pièces meublées sans luxe et même pauvrement. Mais, en revanche, il y règne une tranquillité qu'on ne trouve pas toujours sous les tentures de Lyon ni sous les rideaux de brocart.

De l'antichambre on entre dans un salon disposé suivant les vieilles traditions. Près du mur principal, on voit, rigoureusement placé au milieu, un divan en bois rouge, recouvert d'un tissu de crin noir et à dossier recourbé. Devant ce meuble se dresse une table ovale, couverte d'une toile cirée et portant deux flambeaux avec une paire de mouchettes. A chaque extrémité du divan, trois fauteuils recouverts également d'un tissu de crin. Entre les fenêtres, deux tables à jeu. Contre le mur latéral, un piano; de l'autre côté, quelques chaises. Au-dessus du divan, deux lithographies représentant les portraits de deux illustres savants allemands. De chaque côté de la porte, une lampe de cuivre fixée au mur. Le plancher n'est pas beau, mais il est soigneusement entretenu; enfin, les murs sont tout simplement blanchis. Voilà le salon.

Pénétrons dans une autre pièce, et nous verrons, du plancher au plafond, des quatre côtés, des tablettes; sur ces tablettes, des livres de tout format, de toute reliure. D'énormes volumes in-folio, comme les fondements de la science, sont placés dans le bas; les autres livres forment, au-dessus, comme un mur solide. Le milieu de la chambre est occupé par un bureau surchargé de papiers et de livres. C'est le cabinet d'un savant, d'un professeur allemand. Cela se voit à la pédantesque coquetterie d'érudition qui distingue la pièce principale de la maison. Derrière ce cabinet, on trouve une petite pièce où le professeur se repose des travaux de la journée, et plus loin, la chambrette de sa fille, jeune personne de quinze ans, beauté toute fraîche éclose pour la joie de son père et l'adoration des étudiants.

Le corps de logis situé dans la cour en face, des fenêtres de la jeune fille, se composait de petites chambres construites avec parcimonie, et louées au semestre pour un prix modique, à des étudiants. En comparaison de ces chambres, la modeste demeure du professeur était un prodige de luxe.

Lecteur, si vous avez été étudiant, vous n'avez pas assurément oublié le mobilier de votre cellule. Je vous vois même sourire et soupirer malgré vous à ce souvenir. Vous donneriez volontiers tout le magasin du plus fameux tapissier pour ce divan déchiré, pour ces chaises brisées, pour cette modeste table devant laquelle vous vous êtes assis jeune, plein d'ardeur et d'espérance, plein d'amour et d'enthousiasme. Quelle vie dans une chambre d'étudiant! quel sens profond s'y cache! que de choses belles et souvent burlesques! que d'étourderie et d'observations philosophiques tout à la fois! Ici un crâne et des ossements humains; là, des bonnets bariolés de mille couleurs; d'énormes pipes, des rapières, des fleurets, des caricatures charbonnées sur le mur. D'un autre côté, des monceaux de livres et de cahiers; plus loin, des bouteilles et des verres, des cartes, de gros bâtons, un manteau, de grosses bottes, puis un grand barbet blanc, allongeant d'un air grave le museau et tenant son regard calme et doux sans cesse fixé sur son maître.

(*A continuer.*) EUGÈNE D'AURIAC

SOUVENIRS D'ALLEMAGNE

—

LA STATUE DE MEMNON [1]

(D'APRÈS S. VON MOSENTHAL)

Un colosse de pierre, immobile et morne,
Est couché dans la nuit du désert sans borne.
Mais tantôt viendra l'aube éclairer l'azur
Et couvrir de rayons le granit obscur.

Il aspire à grands flots tous ces jets de flamme,
Il frissonne, il tressaille, il va prendre une âme,
Et d'un chant d'allégresse il remplit les airs,
Egayant les sentiers des profonds déserts.

Et, le jour tout entier, de sa voix sonore
Sur sa lèvre on entend la musique éclore.
Seulement quand la nuit à l'entour se fait,
Il reprend son silence et le chant se tait.

O l'amour, ô l'amour, n'es-tu pas la flamme,
Le trésor de rayons qui nous donne une âme?
Et mon cœur n'est-il pas ce granit vermeil
Qui ne chante jamais qu'à ton doux soleil?

ANDRÉ VAN HASSELT

Vienne.

(1) Ces vers de l'auteur des *Quatre Incarnations* sont au nombre des derniers qu'il a écrits. (N. D. L. R.)

BIBLIOGRAPHIE

Le Secret de M. Ladureau, par CHAMPFLEURY.
E. Dentu, éditeur.

Voici un livre d'allures et de conclusion rabelaisiennes, conduit avec des ménagements extrêmes à travers la trame la plus scabreuse qui se puisse imaginer; et l'auteur y a mis un esprit de réticences qui se dévide comme un peloton de fil, tenant le lecteur en suspens et comme balancé entre des conjectures mystérieuses bouffonnement éclaircies par le brusque éclat de rire sur lequel se ferme la légende. Je ne répugne pas à la gaîté : bien au contraire, je la trouve trop clairsemée dans le fatras pathologique des volumes du jour; et tout ce mysticisme sensuel, qui fait une si singulière casuistique, ne vaut pas une bonne histoire comique qui détendrait nos sombres esprits et nos fibres endolories. De jour en jour, le comique et son cortége, le grotesque et le bouffon, sortent un peu plus de notre littérature, et, pour tant d'efforts vers le mesuré et le sévère, il n'y a rien qui nous ramène à la source de Molière. On consent à rire, mais d'un rire pincé et qui ne montre pas les dents; et ni le théâtre ni le roman ne s'aventurent pardelà de certaines limites. M. Champfleury les a franchies résolument : il est permis de dire de son livre que la gaîté est le metteur en scène, l'allumeur et le souffleur de la pièce pour laquelle il a rouvert son théâtre. Il n'a eu, du reste, qu'à reprendre une tradition un peu perdue, il est vrai, dans ses recherches d'histoire, mais qui ne s'était pas effacée complétement; si la veine féconde qui l'a placé si à part dans le monde de ses funambules et lui faisait trouver des inventions si amusantes pour Pierrot, si cette veine a paru endormie, il n'a pas fallu beaucoup de secousses pour la réveiller; et le *Secret de M. Ladureau* est une revanche ou plutôt une reprise, après d'assez longs loisirs. Ce que c'est que M. Ladureau et son secret, je n'entreprendrai pas de vous le détailler : il vous suffira de savoir qu'une nuit le secrétaire de M. Ladureau, notaire, fut fracturé; mais ni l'argent ni les papiers d'affaires n'en furent distraits : seul un portefeuille qui ne paraissait pas mériter cet honneur, disparut. Mais toute l'histoire est attachée à ce portefeuille et l'on en verra sortir, après les fluctuations d'une instruction enchevêtrée à plaisir et dénouée par un concours de circonstances plus bizarres les unes que les autres, la pièce qui le rendait si important aux yeux de M Ladureau, et dont la soustraction le mit dans de si terribles angoisses. Cette procédure, les arcanes burlesques d'un drame qui se complique de comédie, les étapes par lesquelles passe le malheureux notaire, tout cela est ménagé avec une science qui se complaît à épaissir l'inquiétude des lecteurs sans rien trahir du secret de l'énigme; et l'esprit soulève une à une toutes les suppositions, croyant, mais en vain, trouver la mouche qui bourdonne sous tous ces buissons. M. Ladureau est un bon type, crayonné en manière de caricature, et Mme Ladureau, le juge Pequeyrolles, Mme Pequeyrolles se meuvent autour de lui, avec des airs vivants auxquels nous a depuis longtemps habitués la sagacité de M. Champfleury. Nul n'excelle autant que lui à débrouiller les petits coins de province, et ce livre s'ajoute à tant d'autres où il se montre le plus fidèle des historiens et le plus implacable des observateurs. Traitons-le, ce nouveau venu, comme il convient; s'il est un peu piquant à la fin et si le secret du portefeuille nous paraît croustillant, il a pour excuse la gaîté qu'il nous donne. L'auteur a, du reste, de bonnes raisons pour nous désarmer, et les lauriers de La Monnoye, de Grosley, de Caylus, de Nodier et de Balzac, à l'ombre desquels il s'abrite, valent bien qu'on ne lui tienne pas rigueur.

C. L.

* * *

L'ORNEMENT DES TISSUS. — Librairie Bachelin-Deflorenne, 3, Quai Malaquais, Paris Succursale : Librairie de l'Opéra, 10, Boulevard des Capucines. — En souscription : L'Ornement des tissus. Cent planches en couleurs or et argent, contenant environ deux mille motifs de l'art ancien, du moyen âge, de la renaissance et des XVIIe et XVIIIe siècles, recueil historique et pratique, par Dupont-Auberville, avec des notes explicatives et une introduction générale, dessins par M. Kreutzberger — lithographies par M. Régamey. *L'Histoire de l'Ornement des tissus* restait à faire. En entreprenant cette tâche, l'auteur n'a pu se dissimuler les difficultés de l'exécution, ni se méprendre sur tout ce qu'un pareil titre renfermait de promesses. Il savait que cette histoire, quelque consciencieuse qu'elle fût, serait encore imparfaite si elle n'apparaissait illustrée de nombreux *fac simile* d'étoffes, de nombreux dessins venant corroborer ses assertions et se présentant, en quelque sorte, comme autant de *preuves à l'appui* des faits avancés.

Non-seulement il a dû s'associer des artistes de talent, il a fallu encore qu'il leur indiquât les sources où ils allaient avoir à puiser. C'est ainsi qu'il a pu, parcourant avec eux les monuments qui recèlent les merveilles archéologiques, recueillir les plus curieux modèles de l'art qu'il avait l'ambition de décrire.

C'est dire, en quelques mots, de quelle importance sera l'œuvre à laquelle nous sommes heureux d'attacher notre nom.

C'est en Chine, avant l'ère chrétienne, que l'auteur nous transporte tout d'abord. L'Art de l'ornement des tissus suit de près, dans le Céleste-Empire, l'invention du tissage de la soie. Puis, quand nous aurons constaté avec lui l'état déjà si avancé des moyens industriels et artistiques des Égyptiens, nous suivrons leurs immigrations sur la côte d'Asie, pour passer avec eux en Grèce, et, de là, dans le Latium.

Cependant, sans rien sacrifier des renseignements si précieux que nous ont transmis les Arts de la Grèce, de Rome et de l'Orient, l'auteur insistera plus particulièrement sur les époques plus rapprochées de nous.

Sous le rapport artistique, la collection de M. Dupont-Auberville était peut-être la seule qui pût nous fournir des spécimens aussi complets. Au milieu de richesses sans nombre, nous avons choisi, pour les publier, celles qui nous ont paru les plus dignes de figurer dans un ouvrage aussi important. Nous les avons choisies avec l'expérience que nous donne un long maniement de tous les ouvrages consacrés à l'Archéologie. En les reproduisant, nos dessinateurs ont fait preuve d'un art exquis. On croit voir le tissu lui-même; on est ébloui par ses reflets soyeux.

Avons-nous besoin d'ajouter que l'Ornement des Tissus est un livre d'une utilité incontestable.

Réunir en un seul volume près de *deux mille sujets d'ornementation* empruntés aux plus magnifiques étoffes d'or et de soie, de velours ou de laine, qui ont existé depuis les temps les plus reculés jusques et y compris le dix-huitième siècle, tel est le plan que nous nous sommes tracé et que nous avons réussi à exécuter.

Pour entreprendre une œuvre de cette importance, il ne fallait pas seulement en avoir le désir et le goût, il fallait aussi les moyens, et nous ne craignons pas d'avancer que M. Dupont-Auberville était un des rares archéologues capables de la mener à bonne fin.

Il nous paraît donc que c'est rendre un veritable service, non-seulement à la fabrication des tissus, mais encore à toutes les personnes que l'art intéresse ou qui s'occupent d'ornementation, que de leur offrir, d'un seul coup et en un seul volume, tout ce que l'Art a pu créer de plus charmant et de plus pratique.

Ajoutons qu'il n'était possible qu'à notre époque de parfaire cette œuvre toute nouvelle, grâce aux merveilleux procédés d'impression en couleurs que nous possédons depuis plusieurs années. La chromolithographie est, en effet, arrivée à une telle perfection de dessin et de coloris, qu'il n'est plus possible de faire mieux.

Conditions de la souscription.—L'Ornement des tissus, contenant cent planches imprimées en couleurs, or et argent, sera publié en 10 livraisons in-folio, renfermant dix planches chacune. Chaque planche sera accompagnée d'un texte descriptif. Le prix de chaque livraison (contenant 10 planches) est de 15 francs. Il paraîtra une livraison tous les deux mois. L'ouvrage complet formera un splendide volume in-folio, dans le format de l'*Ornement Polychrome*, de M. Racinet, et au même prix de 150 francs.

REVUE MUSICALE BRUXELLOISE

CONCERTS POPULAIRES (6e CONCERT). — Mlle GABRIELLE PLATTEAU

La quatrième symphonie de Schumann renferme des parties fort belles mais elle n'en est pas moins très inférieure à la première que nous avons entendue dernièrement. Supprimez le scherzo, plein de finesse et de distinction et les pages finales qui sont d'un beau mouvement et d'une grande allure : le reste est aussi froid que vide d'idées. Et comme l'on sait que Schumann ne brille point par les splendeurs de l'orchestration, jugez de ce que valent les parties où l'idée et l'inspiration mélodique font défaut !

Roméo chez Capulet, prélude symphonique de Berlioz. Cette œuvre est difficile à comprendre. Une pareille musique exige un programme ou texte explicatif; cela est absolument nécessaire. Schumann a presque toujours l'idée, mais la forme lui manque souvent; Berlioz, au contraire, est pauvre d'inspiration musicale mais son instrumentation est toujours fouillée, cherchée. Berlioz est un chercheur d'effets d'orchestre et certes, il a eu souvent d'étonnantes rencontres.

Mlle Essipof nous a joué le concerto en sol mineur de Mendelsshon. Quelle œuvre délicieuse ! Schumann n'a que l'idée, Berlioz n'a que la forme. Mendelsshon a l'une et l'autre : lui seul est complet et il partage cette gloire avec les plus grands maîtres. Mlle Essipof est une vraie artiste qui exécute les œuvres d'après son sentiment à elle, sans s'inquiéter des traditions comme Mme Schumann. Parfois son interprétation, un peu libre, trop capricieuse, est tout à côté, comme dans l'admirable Nocturne en ré bémol de Chopin qu'a si magistralement exécuté M. Auguste Dupont, mais souvent aussi elle a de remarquables inspirations d'exécutant. Le jeu de Mlle Essipof est net, incisif, d'une délicatesse inouie, et, par moments, d'une grande puissance de sonorité. Son talent déjà si correct et si pur ne peut que se développer.

Je n'ai fait que signaler les principales œuvres exécutées à ce concert : la place me manque et je tiens à rappeler à mes lecteurs la mort si douloureuse de Mlle Gabrielle Platteau.

Elle était née à Gênes et elle avait quitté le beau pays des orangers pour notre climat humide et froid. Elle fit de brillantes études musicales et remporta le premier prix de violoncelle, il y a quelque temps déjà; elle devait concourir cette année à la classe de chant et la manière dont elle interpréta je ne sais plus quelle page de maître (je crois que c'était de Haendel) au concert du Conservatoire ne laissait point de doute sur les succès qu'elle allait remporter. Sa pensée active s'intéressait à tout et rien de ce qui touchait à l'art ne lui était indifférent ; elle s'enthousiasmait devant une belle toile d'un grand peintre, comme à une symphonie de Beethoven. Au mois d'août dernier, elle donnait encore un concert à Blankenberghe et comme si elle pressentait que son violoncelle avait rendu ses derniers sons, je la vis pleurer silencieusement : la mort, cette chose si bête, guettait cette pauvre enfant que tout tuait, le climat, son cœur, son art. Elle a trop aimé la musique et elle en meurt, me disait-on. Elle en est morte ! Il y a huit jours, de jeunes artistes de talent donnaient à son bénéfice l'un des plus intéressants concerts de la saison et toute la jeunesse intelligente de Bruxelles réunie alors à cette fête conduisait ce matin à sa dernière demeure la pauvre Gabrielle. Passant, si vous vous trouvez un jour devant sa tombe, découvrez-vous, c'est une belle âme et un esprit d'élite qui reposent sous cette croix.

E. V.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Les Ventes de Tableaux

Collection Baugnée

C'est Bruxelles décidément qui tend à remplacer Paris pour les grandes ventes de tableaux, et la salle Ghémar, de la rue du Persil, sera bientôt beaucoup plus connue des amateurs d'œuvres d'art que la salle si fameuse de l'Hotel Bouillon à Paris, plus connue sous le nom de Salle des ventes.

Après les fameuses et splendides collections de MM. Suermond, Wilson et Everard, voici qu'on nous annonce une nouvelle vente d'une remarquable galerie, celle de M. Léopold Baugnée.

Dans quelques jours commencera l'exposition publique de cette précieuse réunion de trésors artistiques. La vente aura lieu le lundi 22 mars, à midi.

C'est, avec le notaire De Doncker, l'expert Hollender qui préside à cette vente. Le nom de M. Hollender sera, pour tous les acheteurs, une garantie de l'authenticité de la toile vendue, il sera pour les amateurs un attrait et un élément de confiance.

Il y a longtemps qu'on s'occupait, dans le monde des artistes, de la galerie Baugnée. On savait qu'elle avait été composée lentement, laborieusement, avec une intelligence et une libéralité servies par d'heureux hasards. Un deuil de famille va amener la dispersion de ces richesses artistiques.

Avant qu'elles s'en aillent, une à une, sous le marteau du commissaire priseur, jetons avec notre confrère, M. Gustave Lagye, un dernier coup-d'œil sur cet ensemble d'œuvres d'élite que nous voyons réunies pour la dernière fois.

En première ligne, parmi les peintres modernes, voici Alfred Stevens, le symphoniste pictural, l'homme aux harmonies puissantes et neuves qui a régénéré et, pour ainsi dire, créé la modernité dans l'art.

Il n'y a là de lui, qu'un buste de jeune fille, vêtue d'un peignoir blanc, le visage noyé dans une pénombre adoucie, se détachant sur un fond vert d'une finesse exquise. La chair rose se devine sous l'étoffe transparente. Telles doivent être, en sortant du bain, les lascives et charmeresses Laïs, qui continuent, au centre de la corruption élégante, les traditions érotiques du siècle de Periclès.

Tout à côté, Wauters affirme son origine flamande, par une excellente réduction de son *Hughes Van der Goes*, du Palais-Ducal. Ce n'est point là une esquisse, brossée en vue de profiter d'une vogue soudaine, mais un tableau d'une valeur sérieuse et qui, sur chevalet, produit une impression tout aussi vive que l'original dans notre premier musée.

Quel est ce paysage verdoyant, où l'intensité du ton le dispute à la poésie du rendu? Eh quoi ! un Corot ! Oui, et des meilleurs, des plus fins, des mieux faits pour les gourmets, avec une richesse dans la gamme et des robustesses dans le ton qui le mettent très à part dans les impressions quelquefois un peu molles de sa palette tendre et douce.

∴

Diaz arrive à la rescousse avec un coucher de soleil dans un ciel magistralement brossé, et une figure d'orientale se détachant sur un de ces chauds paysages, dont il a le secret. Par parenthèse, deux joyaux artistiques où la lumière revêt les scintillements du prisme.

De Dupré, il n'y a rien qu'une petite marine, où les navires, courbés sous la brise, semblent fuir aux regards du spectateur. Mais quelle crânerie, quel style et quelle vérité! Ainsi de cette bande de mer, signée Troyon, une magnifique étude, venue toute d'une coulée, et qui exhale les effluves marines des plages septentrionales.

Un canal, bordé d'arbres, dont le dessin rappelle certaines toiles d'Hobbema, attire notre regard. L'auteur est M. Harpignies, un des artistes les plus originaux, sinon les plus connus de l'école française de paysage. La coloration est sobre et distinguée et l'ensemble d'un réalisme d'excellent aloi.

Paul Delaroche est représenté par le *Henri IV*, qui faisait partie, il y a quelques mois, de la galerie Everard. Tonalité énergique et chaude, pâte solide, et ce cachet héroïque qui fit du maître un des premiers peintres d'histoire de notre époque.

Parmi les choses les plus saillantes de la collection Baugnée, figure un Lamorinière, étoffé par le regretté Louis Van Kuyck. L'artiste y a adopté ce faire serré et en même temps si pittoresque, qu'on retrouve dans son tableau du Musée de Bruxelles. C'est la nature elle-même, stéréotypée sur la toile, et pourtant interprétée avec un sentiment profond et une émotion réelle. Cette œuvre, qui semble sortie toute fraîche du pinceau de l'artiste, bien qu'elle date de 1869, est revêtue d'un émail éblouissant.

***

Des vaches dans les Polders, de Verboeckhoven, attestent que le collectionneur ne s'est point montré exclusif dans ses goûts et qu'il a tenu à voir représenté dans sa galerie tout ce qui prime dans le domaine de l'art. Joli panneau, achevé comme tout ce qui émane de ce maître, si recherché par les amateurs.

Faisant contraste à ce modèle de l'élégance et du fini, un fermier à cheval de Verwée, tranche sur elle par son allure décidée. L'homme et la bête, hardiment brossés et d'une couleur robuste, se découpent sur un fond de paysage, inondé de soleil.

Une femme à sa toilette, d'Antoine Wiertz, étale des chairs merveilleusement modelées. Evidemment, cette forte et solide beauté est de la famille des Vénus que Rubens semait dans ses toiles géniales. C'est le poème de la chair célébré par un pinceau dédaigneux des mignardises du jour.

***

M. de Keyzer n'a qu'un panneautin, représentant une tête d'homme, étude faite probablement pour un de ces tableaux. Comme expression de l'art dit académique, nous trouvons encore un *Thomas More, marchant au supplice, et échangeant un dernier regard avec sa fille*, de Pinelli. Belle ordonnance, de l'énergie et du sentiment.

En parlant de l'*Hugues Van der Goes*, de M. Wauters, nous avons oublié de mentionner deux autres toiles remarquables du jeune peintre, aujourd'hui parvenu à de la notoriété. — L'une, conçue et peinte, lorsque l'artiste recevait les conseils et l'enseignement de Portaels, représente une scène biblique: *Les adieux de Rebecca*. Il y a là, déjà, le souffle et le cachet particulier qui forme la caractéristique du talent de M. Wauters. La seconde, une *Tête de Brigand*, brossée en Italie, frappe par une facture énergique et l'éclat du coloris.

***

Le paysagiste de Knyff a rarement été plus heureux que dans la grande *Marine* que possède de lui M. Baugnée. La simplicité du faire y lutte avec la finesse du ton. Ce sera certainement une des toiles les plus disputées aux enchères.

MM. Gabriel et De Haas, dont la collaboration s'harmonise si heureusement, ont là des bestiaux dans une prairie. Dans un paysage hollandais, gras et estompé de fraîcheurs satinées, les robustes génisses, les vaches aux pis gonflés de lait et les bœufs pensifs, plongent jusqu'au poitrail dans les eaux, semées de roseaux flexibles. Cette toile a un éclat et une vérité incomparables.

Nos lecteurs connaissent la *Vue d'Ornans* de Gustave Courbet. Cette œuvre, qui a figuré l'année dernière à l'une des expositions du Cercle Artistique d'Anvers, fait partie de la collection Baugnée. Perchée sur des rocs, dominant une vallée, semée de ruisseaux jaseurs, la maison qui a vu naître le fondateur de l'école réaliste française, étale naïvement ses murs récrépits à la chaux et sa toiture agreste. Point de mise en scène, d'idéalisation, voire de frais d'interprétation. La main de l'artiste a fidèlement copié la nature, et justement parce qu'il ne s'est pénétré que de son esprit, arrive à une puissance d'effet contre laquelle il serait impossible de lutter.

***

Les Fourmois deviennent rares, j'entends les Fourmois authentiques, car les apocryphes ne manquent pas. M. Baugnée en a deux, fort curieux à tous égards, car ils appartiennent à deux phases différentes du talent de l'artiste. Le premier est une esquisse, d'un vert printanier, plein de charme et de poésie, le second, un petit tableau fini à outrance, où l'on se prend à regretter de ne point voir figurer quelques moutons de Verboeckhoven. On y sent les recherches d'un esprit investigateur, jaloux de s'approprier toutes les ressources de son art.

Un chaudron de cuivre jaune, des huîtres, un thon, des rougets, une anguille et un citron, sur une nappe, il n'en faut pas plus à Manet pour faire un tableau intéressant. Si l'artiste se trompe souvent en abordant la figure, il obtient dans la peinture de natures mortes et d'accessoires des effets renversants. L'énergie de la couleur, la brutalité même du coup de pinceau, faisant litière des traditions académiques, peut dérouter l'amateur, mais elle le retient malgré lui et finit par s'emparer de lui irrésistiblement. Cela n'est peut-être pas beau, dans le sens conventionnel du mot, mais c'est évidemment très-fort. Et le Manet de M. Baugnée est certainement un des plus forts que j'aie vus depuis longtemps.

***

M. Henri De Braeckeleer n'est pas seulement un de nos meilleurs peintres d'intérieurs, c'est encore un paysagiste émérite. Il y a là de lui, certain petit panneau, que ne désavouerait pas un maître du genre. Un *Intérieur* et un *Cabaret*, de M. Ferdinand de Braeckeleer, qui datent de loin et n'en ont que plus de valeur, et une *Guerre au chat* plus récente, prouve que le fils, en s'affirmant dans le monde artistique, n'a fait que chasser de race.

Rousseau, qui excellait dans les harmonies sombres, atteint dans ses tableaux clairs une saveur toute nouvelle. Celui de M. Baugnée, est ravissant. Le site est pittoresque : quelques masures, de l'eau et des arbres forment le motif, traité d'une main experte. Ajoutez-y la griffe du coloriste et le sentiment poétique que le grand paysagiste possédait à un degré si éminent, et vous vous ferez une idée de cette perle fine, destinée à être enchassée dans une collection d'œuvres de choix.

Au Croisic est un souvenir breton, signé Charles Jacque. Dans une clairière, une jeune pastoure garde des moutons — comme cet artiste seul, les sait peindre, — pendant que son amie, couchée sur l'herbe, donne la becquée à une nichée d'oiseaux. Cette idylle véritablement suave est un des grands attraits de la collection Baugnée.

Un Millet lui fait face, un Millet du temps où l'artiste puisait dans l'étude des anciens flamands, le secret de cette couleur prestigieuse qui en fait l'un des maîtres les plus saillants de notre époque. Signez ces bergers, se chauffant la nuit à un feu de

broussailles, Teniers ou Van Ostade, et l'expert non prévenu pourra s'y tromper.

Il serait impossible de tout citer, aussi sommes-nous obligés de clôturer cette revue en invitant les amateurs sérieux à se donner rendez-vous à cette vente qui sera sans contredit une des plus belles de l'année.

***

VENTES ANNONCÉES. — Les jeudi 18 et vendredi 19 mars, en l'hôtel Drouot, salle nº 8, vente publique de tableaux anciens des écoles flamande et hollandaise, française et italienne. Deux grands et beaux panneaux par Hubert Robert. Objets d'art, diamants, bijoux, tabatières, bronzes d'art et d'ameublement, faïences, dentelles et tapisseriesdépendant de la succession de Madame la comtesse K. B.

Commissaire-priseur, Me C. Pillet.

MM. Feral et C. Mannheim, experts.

Les expositions auront lieu les mardi 16 et mercredi 17 mars 1875.

***

Les vendredi 19 et samedi 20 mars, vente publique.

1º Des œuvres de feu Leveque, sculpteur-statuaire : terres cuites, plâtres, faïences, tableaux, aquarelles, etc.

2º De sa collection se composant de : faïences et porcelaines, armes, tapisseries, meubles anciens, tableaux, livres à figures, etc.

Cette vente aura lieu en l'hôtel Drouot, salle nº 6, sous le ministère de Me Bonnaton, commissaire-priseur.

***

Collection de M. G***. — Tableaux anciens de diverses écoles, dont une importante composition de LEPRINCE « *Fête de village.* » Objets d art, dont la vente aura lieu, Hôtel Drouot, salle nº 8, le lundi 22 mars 1875, à 2 heures.

Commissaire-priseur, Ch. Pillet.

MM. Haro et C. Mannheim, experts.

***

Collection de M. Eduardo de Los Reeyes. — Tableaux anciens des écoles italienne et espagnole, dont une œuvre remarquable de Herrera. « *l'Assomption.* »

Tableaux anciens des écoles flamande, hollandaise, française et anglaise, formant la collection de M. R..., hôtel Drouot, salle nº 8. Le jeudi 25 mars, à 2 heures.

Me Ch. Pillet, commissaire-priseur.

M. Haro, peintre-expert.

Expositions les 23 et 24 mars 1875.

***

Le lundi 26 avril et jours suivants aura lieu à l'hôtel Drouot, salles nºs 8 et 9, la vente publique de tableaux, études et dessins, objets d'art, faïences hispano-arabes et autres, étoffes anciennes et tapisseries dépendant de la succession du peintre FORTUNY.

Cette vente se fera par le ministère de MM. Ch. Pillet, commissaire-priseur, Feral et C. Mannheim, experts.

Les expositions auront lieu les 24 et 25 avril, de 1 heure à 5 heures.

***

REVUE DES VENTES PUBLIQUES.— Nous avons annoncé dans notre numéro du 15 février dernier, la vente publique d'une collection de tableaux anciens, objets d'arts, etc., provenant de la succession Anguiot. Voici les prix qu'ont atteints les principaux tableaux de cette collection :

Écoles flamande et hollandaise. — Cuyp (Albert), portrait en pied d'un jeune garçon, 5,200 fr. — Le même, portrait d'une jeune fillette, 2,720 fr — Van Delen et David Teniers, Intérieur d'église, 890 fr. — Van Diepenboeck, La sainte famille, 3,550 fr. — Heem (J. David de), Fleurs et fruits, 1,720. — Helst (Van der), Réunion de savants, 5,100 fr. — Hooge (Pierre de), Soldats jouant aux cartes, 9,400 fr. — Huysmans (Corneille dit de Malines), Paysage traversé par un cours d'eau, 1,400 fr. — Jordaens, Sainte famille, 1,550 fr. — Mieris (F. Van), Portrait en pied de la baronne de Cortenac, 2,550 fr. — Mieris (G. Van), Loth et ses filles, 1,200 fr. — Ostade (Ad. Van), Le concert, 2,100 fr. — Porbus (F.), Marie de Médicis, 2.850 fr. — Rubens, portrait d'une infante, 1.680 fr. — Ruysdael (F.), Le château fort, 7,650 fr. — Teniers (David, le fils), Intérieur rustique, 8,000 fr. — Le même, La lecture de la gazette, 23,900 fr — Velde (Adrien Van de), Pâturage, 11,700. — Weenix, Paysage avec monuments en ruines, 2,500 fr. — Le même, Chienne et gibier, 4,000 fr. — Wouwerman (Philippe), La chasse au cerf, 1,020 fr. — Wynants, Paysage, 2,920 fr

Écoles italienne et espagnole. — Alonzo (Cano), Sainte Madeleine, 2,000 fr. — André del Sarte, La charité, 1,250 fr. — Pordenone, Famille vénitienne, 1,000 fr. — Raphaël (attribué à), Le Sommeil de l'enfant Jésus, 5,600 fr. — Veronèse, Judith et Holopherne, 900 fr. — Zurbaran, Sainte Marnic, 2,000 fr.

École française. — Boucher, La toilette de Vénus, 800 fr. — Dauloux, portrait, 2,850 fr. — Poussin (Nicolas), L'adoration des bergers, 2,340 fr. — Prud'hon. Vénus et Adonis, 67,000 fr. — Calame, Étude de sapins, 640 fr. — Robert Fleury, Luther en méditation, 1,500 fr.

La vente totale des tableaux a produit 213,215 francs.

***

Voici le résultat de la vente publique de tapisseries de premier ordre, qui a eu lieu le 27 février dernier en l'hôtel Drouot, sous le ministère de Me C. Pillet, commissaire-priseur :

Cinq tapisseries, deux dessus de siége, deux bandeaux et deux petits panneaux, le tout de la manufacture de Beauvais, époque Louis XIV, 17,000 fr.

Tapisserie de la manufacture d'Aubusson, attribuée à Picon, époque Louis XV, 2,265 fr

Série de douze tapisseries de Bruxelles, par F. Raes (dix-septième siècle), représentant des épisodes de la vie d'Alexandre, d'après Rubens — Chacune s'est vendue de 800 à 900 francs en moyenne.

La vente a produit 44,590 fr.

***

EXPOSITION AU ROYAL ALBERT HALL. — C'est dans ce splendide monument, qui peut contenir 15,000 personnes, et l'un des plus fréquentés qui existent dans le monde entier, que les artistes de tous les pays sont conviés à prendre part à une Exposition artistique qui s'ouvrira au mois d'avril prochain (1875), et *où seront admis des ouvrages de peinture, sculpture, gravure, photographie, des Artistes de toutes les contrées du globe.*

Aucun édifice ne pouvait être mieux choisi à cet effet ; aucune Exposition ne pouvait se présenter dans des conditions plus avantageuses, et pour les artistes, et pour les acheteurs, et pour les visiteurs. Aussi, la recommandons-nous tout spécialement à l'attention des Artistes

Le chiffre des affaires réalisé par M. Gammon, le Directeur-Gérant de l'Exposition actuelle, comme Représentant des Exposants Belges pendant les Expositions internationales de 1871 à 1874 inclusivement, monte à 1,750,000 francs. Ce chiffre est la meilleure recommandation qu'il puisse offrir aux Exposants futurs de tous les pays.

Voici les dispositions réglementaires de la prochaine Exposition :

1. L'Exposition comprendra des ouvrages des Beaux-Arts de toutes les classes, et des travaux de l'Industrie qui se rapportent à l'Art.

2. Le niveau artistique des œuvres acceptées aux précédentes Expositions Internationales de Londres, sera maintenu pour l'Exposition actuelle. La quantité d'objets que pourra exposer tout producteur d'œuvres d'art, ne sera point limitée.

Pour obvier à l'inconvénient de placer des objets dans des conditions défavorables, la Direction se réserve le droit de fixer une limite à l'acceptation du nombre des ouvrages de chaque expéditeur, lors de l'examen d'admission.

3. Sera refusée toute copie, à l'exception de celles qui reproduiraient un ouvrage dans un genre différent de travail.

Ne pourront être exposés, les objets qui, devant être posés sur le sol, auraient un poids trop lourd ou de trop grandes dimensions.

Des arrangements spéciaux devront être pris pour tout ce qui n'entrerait pas dans la catégorie des *Peintures à l'huile*, *Aquarelles*, *Dessins*, *Gravures* (*Sculptures*, petits objets).

4. Chaque Exposant recevra préalablement deux *Bulletins de Renseignements*, qui seront par lui remplis et signés ; l'un des exemplaires sera renvoyé *franco* à l'adresse de M. E. J. Vaughan, *Bureaux de l'Exposition, Royal Albert Hall, à Londres ;* l'autre sera mis dans la caisse. Les colis renfermant les objets destinés à être exhibés devront porter, sur le côté extérieur, une marque et un numéro que le producteur sera tenu de répéter sur les Bulletins de Renseignements.

Les objets destinés à l'Exposition pourront être expédiés à partir du 1er jusqu'au 25 mars, date fatale. Il ne sera pas nécessaire de payer à l'avance les frais de transport, si l'on a soin de se servir des étiquettes ci-jointes.

On peut envoyer les colis aux adresses suivantes : *Bruxelles :* M. F. Mommen, rue de la Batterie, 34 ; *Anvers :* M. L. C. Geradts, rue du Couvent, 45 ; *Gand :* M. F. Verplanque ; *Paris :* M. Wan-Bonn, rue d'Hauteville ; *La Haye :* M. Laarman, Pavil joensgracht.

Ou bien à *Bruxelles :* Station de l'Allée Verte, pour service Anglo-Belge, par petite vitesse, Tarif 2 ; *Anvers :* chez M. F. Hüger, pour Bateau à Vapeur pour Harwich par petite vitesse ; *Gand :* Chemin de fer de l'État, par petite vitesse, pour être remis à M. Saint-Amour, Ostende ; *Paris :* Chemin de fer de l'Ouest, Gare de Batignolles; *La Haye :* à l'Agent des Bateaux à Vapeur du Great Eastern Railway, *viâ* Harwich.

Pour ce qui concerne d'autres localités où il y a une communication directe et facile avec Anvers, la Direction conseille l'envoi des colis à son représentant à Anyers, ou, si la communication est plus facile, alors à son agent à Paris, et toujours par petite vitesse.

Le poids minimum, compté par les Compagnies des Chemins de fer, est de 100 kilos. La Direction conseille, par conséquent, aux Artistes, de s'entendre ensemble ou avec l'agent établi dans la ville où ils se trouvent pour jouir de tous les avantages d'un tarif très-bas ; de cette façon, deux tableaux pourront être transportés pour le prix d'un seul.

Il est fortement recommandé aux Exposants, qu'en indiquant leurs prix de vente ils aient soin de fixer, en même temps, le *tout dernier prix* auquel ils seraient disposés à se défaire de leurs œuvres.

Nota : L'Exposant est prié de se conformer exactement aux conseils de cet article ; les négliger, l'exposerait à perdre une partie des avantages que présente l'Exposition.

5. Toutes les mesures ont été prises pour faciliter la vente des objets exposés : la Direction ne négligera aucun effort pour arriver à des résultats satisfaisants. Une commission de 10 pour cent sera perçue sur le prix de tout objet vendu, ou commandé sur échantillon exposé ; cette commission sera due par l'Exposant à la Direction, lors même que la commande ou la vente aurait été effectuée sans l'entremise de son personnel.

6. Tout objet de l'Exposition pourra être enlevé au fur et à mesure de l'achat. Cependant, la Direction se réserve la faculté de refuser à l'acheteur la livraison immédiate d'un objet dont l'enlèvement pourrait nuire à l'aspect général de l'Exposition.

Les Exposants auront l'avantage de pouvoir remplacer une œuvre vendue par une autre de mérite égal, à moins que la place devenue vacante n'ait eu, auparavant, une autre destination.

7. Les tableaux, gravures et dessins devront être convenablement encadrés ; pourtant, on devra éviter, autant que possible, les excès de moulures, les marges trop larges et les encadrements de forme ovale.

8 On ne délivrera les objets que contre payement comptant. Si, au moment de la vente, l'objet ne pouvait pas être livré immédiatement, l'acquéreur devrait payer à la Direction un à-compte immédiat de 25 pour cent sur le montant du prix d'acquisition.

Les paiements, par la Direction, des sommes reçues pour le compte des Exposants, seront, commission réduite, effectués dans le plus bref délai, soit par *billets de banque*, soit par *chèques* sur les banquiers dont suivent les noms et les adresses :

A *Londres :* « Union Bank of London » ; à *Bruxelles :* MM. Delloye, Tiberghien et Cie ; et « La Société de l'Union du Crédit » ; à *Paris :* MM. Fould et Cie ; à *Berlin :* MM. Eschive et Söhne ; à *Rome :* MM. Maquay, Hooker et Cie.

Des arrangements seront pris, le plus tôt possible, avec d'autres maisons de banque dans diverses grandes villes de l'Europe.

9. La mise en vente de photographies, lithographies ou gravures, et l'illustration des œuvres exposées, pouvant ajouter à la réputation de l'Artiste et accélérer la vente et ses autres travaux, la Direction se chargera, à ses propres frais, de faire les démarches nécessaires pour assurer les avantages d'une semblable vulgarisation. A cet effet, est joint à ce programme un Bulletin que les Exposants auront à signer s'ils consentent à de telles reproductions.

10. Une tombola sera organisée, et la Direction fera tout son possible pour que le nombre d'actions placées lui permette de faire des acquisitions importantes parmi les œuvres exposées.

11. Si, à la fin de l'Exposition, il est reconnu qu'il serait de l'intérêt des Exposants, de faire une vente aux enchères, à l'instar de celle qui, organisée l'année dernière par les soins du Directeur actuel, dans le salon belge des Expositions Internationales, obtint tant de succès, pareille vente aura lieu pour les produits de ceux des Exposants qui auraient exprimé le désir de les voir figurer à cette vente.

12. Les adhésions à l'Exposition, avec la description et les dimensions des œuvres y destinées, doivent être adressées dès à présent à M. E. J. Vaughan, *Exhibition Offices*, *Royal Albert Hall*, *Londres*, *S. W.*

13. La Direction prendra le plus grand soin des objets reçus, mais elle n'assume aucune responsabilité pour les pertes ou dommages de quelque nature qu'ils puissent être, ni pour les erreurs qui pourraient être commises, soit dans la description des objets, soit dans l'indication des prix.

16. Toutes les personnes qui participeront à l'Exposition, sous quelque titre que ce soit, auront à se soumettre aux Règlements et Instructions que la Direction pourra ultérieurement établir.

Pour les renseignements et demandes, s'adresser à M. Gammon, Directeur de l'Exposition Internationale des Beaux-Arts, Royal Albert Hall, Londres.

* * *

SEIZIÈME EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ BELGE DES AQUARELLISTES. — Nous publions ci-dessous un extrait du dernier rapport annuel sur la situation de la Société royale belge des Aquarellistes, présenté à l'assemblée générale du 29 novembre 1874.

« En abordant sa 18e année sociale et à la veille d'organiser sa 15e exposition, la Société Royale belge des Aquarellistes se trouvait privée du concours d'un homme qui, pendant près de douze ans, a été pour elle d'une utilité inappréciable. M. Henri Hymans venait de donner sa démission de Secrétaire et il fallait qu'un nouveau venu assumât la responsabilité d'une tâche assez lourde

« Mais il y a ici à constater tout aussitôt cette vérité qu'une institution arrivée, comme la nôtre, au rang d'institution européenne ne peut guère et ne doit point souffrir de ces petites modifications administratives. Les Secrétaires s'en vont : la Société reste.

« La 15e exposition s'est ouverte le 12 mai 1874, et a été fermée le 21 juin suivant. La durée en a donc été de quarante et un jours.

« Elle comptait 184 dessins exposés. Deux fois seulement un pareil chiffre a été atteint ou dépassé, c'est une première fois en 1867 et une seconde fois, en 1868, lorsque la Société a organisé, avec le concours du Gouvernement et sous le patronage de celui-ci, une sorte d'exhibition internationale, à laquelle l'Angleterre, notamment, était venue prendre la part la plus importante.

« Mais un chiffre qui n'a jamais été atteint ni dépassé est celui

des exposants. Quatre vingt-neuf membres, parmi lesquels trente-cinq membres effectifs sur quarante, ont répondu cette fois à l'appel. Il n'y a pas de précédent d'un pareil effort dans tout le passé de la Société.

« Cent trente-neuf des dessins exposés étaient à vendre; ils étaient cotés par leurs auteurs à la somme considérable de fr. 92,280, soit en moyenne, fr. 664 par dessin.

Il en a été vendu quarante-trois et la vente a produit fr. 24,818, ou 577 fr. en moyenne par dessin.

Pour permettre d'apprécier la signification de ces chiffres, nous ferons une petite statistique comparée.

Il s'est vendu, en 1870, trente-huit aquerelles pour une valeur totale de fr. 21,005; en 1871, cinquante aquarelles pour une valeur de fr 23,400; en 1872, quarante aquarelles pour une valeur de fr 22,600; en 1873, trente-quatre aquarelles pour la valeur totale de 22,525 francs.

Depuis quatre ans donc et le nombre des dessins vendus et le prix qu'ils ont atteint a été en augmentant. La moyenne du prix de vente par aquarelle était de fr 552, en 1870; de fr. 468, en 1871; de fr. 565, en 1872; de fr. 663, en 1873.

« En 1874, elle n'a été que de fr 577, mais on peut considérer le chiffre de 1873 comme exceptionnel.

« Dans le courant de la présente année, le Comité directeur a décerné le diplôme de membre honoraire à MM. Constantin Troutowsky, artiste peintre, professeur de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, inspecteur des classes de dessin à Moscou; Rudolphe Frentz, membre de l'Académie impériale des Beaux-Arts à Saint Pétersburg; Jean Köhler, professeur à la même Académie; Q Becker, de Berlin; W J. Martens, artiste hollandais habitant Rome; A. H. Bakkerkorf, le charmant peintre de Leyde, et M. Albert Neuhuys, de La Haye.

« Il a accepté comme membre effectif, M Fernand De Beeckman, à Bruxelles, qui, lors de la dernière exposition, a démontré par ses dessins qu'il était digne de cette faveur.

« Un dernier fait, pour démontrer que notre Institution est appréciée Dans le courant de cette année, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, on nous a demandé communication de notre acte constructif; on le voulait comme modèle ou comme guide. De nombreuses lettres nous sont parvenues d'artistes sollicitant le titre de membre honoraire. Enfin nous avons reçu une manifestation écrite de sympathie de la part de la Société de *Famiglia artistica*. de Milan, qui s'est montrée désireuse d'établir et de conserver des relations avec nous. »

Depuis la publication de ce rapport. M. Emile Greyson, qui s'était acquitté des fonctions de Secrétaire de la Société avec un rare dévouement, a été contrait de se retirer à son tour par suite des occupations nombreuses inhérentes à sa position de directeur au Ministère de l'intérieur Dans ces conjonctures, la Société a fait un nouvel appel à l'ancien titulaire M. Hymans qui a repris la signature, au moins provisoirement.

L'ouvèrture de l'Exposition est annoncée pour le lundi de Pâques, date qui sera maintenue, si les concerts du Conservatoire n'obligent, comme l'année dernière, la Société à reculer de quelques semaines la date primitive.

***

Le *Journal de Charleroi* ayant pris l'initiative d'une statue à ériger sur une des places de Charleroi à la mémoire du peintre Navez, une exposition tombola s'organise en ce moment dans cette ville pour couvrir les frais de l'érection. Un grand nombre de peintres ont promis leur concours.

***

Une protestation s'élève contre nous en Angleterre, à propos d'un acte de vandalisme que nous allons, paraît-il, laisser perpétrer sur notre territoire; dans ce pays de Belgique si jaloux de sa gloire artistique. Ecoutons l'*Academy* de Londres qui a pris l'initiative de cette dénonciation :

« Un des monuments les plus intéressants de Bruges, l'Hôtel de la Gilde de Saint-Georges (arbalétriers) est sur le point d'être démoli pour faire place à une école normale. La charmante tour en brique rouge et qui renferme un escalier voûté datant du commencement du XVIe siècle peut être facilement conservée en l'encastrant dans un nouveau bâtiment conçu dans le même style. En 1656, Charles II d'Angleterre fut reçu membre de cette Gilde, et s'amusa souvent à tirer dans le jardin. Un tableau représentant Charles II suspendant un oiseau d'or au cou du vainqueur d'un concours s'y trouvait jadis. »

D'autre part, si nous en croyons le *Journal de Bruges*, la Société archéologique de Bruges vient d'adresser une requête au ministre de l'intérieur, afin qu'il conserve à l'art architectural la tourelle de l'Hôtel de la Gilde de Saint-Georges, quand on démolira ce monument pour établir sur le terrain qu'il occupe, les bâtiments de l'école normale.

L'ART. — Neuvième livraison. — *Sommaire.* — TEXTE. — *Nicolas-Toussaint Charlet, par Eugène Véron — De la mise en scène, par F. Sarcey. — L'hôtel du prince Paul Galitzin, par Félix Bé M. Galichon, par Paul Leroi. — Chronique étrangère. — Faits divers. — Chronique de l'hôtel Drouot. — Nécrologie.*

GRAVURES. — Planche hors texte : *Portraits de M. et Mme Vrydags van Vollenhoven, gravés à l'eau-forte par M Charles Waltner, d'après Jan von Ravestein.* — Gravures dans le texte : *Quatre dessins à la plume de Charlet. — Passe-partout du roi Louis XVI, en acier ciselé sur fond damasquiné d'or ; Clef en fer de la seconde moitié du XVIe siècle, dessins et gravures d'Edmond Yon. — Un Chat, dessin de Gustave Greux. — Statue équestre d'Auguste le Fort, roi de Pologne, gravure d'Edmond Yon. — Cartel Louis XVI, en bronze ciselé et doré, dessin de G. Massias, gravure d'Edmond Yon — Grand Cartel Louis XV en bronze ciselé et doré, dessin de Godard, gravure d'Edmond Yon. — Études d'animaux de M. Auguste Lançon : Une famille de Lions, gravé par Joliet. — Portrait de M. Emile Galichon, dessin de A Gilbert.*

Dixième livraison. — *Sommaire.* — TEXTE — *Nicolas-Toussaint Charlet, par Eugène Véron. — Louis Boulanger, par Alb. de la Fizelière. — Catalogue d'A. Watteau, par Edouard de Goncourt — Notre bibliothèque : Charles Yriarte : Goya, par Eugène Véron. — Exposition des œuvres d'un peintre de dix ans, par C. T. — Chronique étrangère. — Nécrologie.*

GRAVURES - Planche hors texte : *Le Fruitier, gravé à l'eau-forte par Gustave Greux.* — Gravures dans le texte : *Quatre dessins à la plume de Charlet. Fleury-sous-Meudon, par Louis Boulanger. — Portrait de Watteau par lui même, d'après la gravure de Boucher. — Chiens sous bois, gravé par Méaulle. — L'Industrie, médaillon à la fresque, dessiné par Ch Yriarte, gravé par L Dumont — Le Garrot vil, fac simile de l'eau-forte de Goya, dessiné par Bocourt, gravé par Sotain.*

LA CHRONIQUE ILLUSTRÉE — *Rédacteur en chef M. Eugène Montrosier, — publie sous le titre :* L'Armée de l'Art, *une suite de notices intéressantes de M. Terneaux-Bourgeat, sur les artistes français contemporains Diaz, Fromentin, Aug. Gleyre, sont les trois artistes étudiés par l'auteur dans le dernier numéro*

GAZETTE DES BEAUX-ARTS.—Livraison du 1er mars. — TEXTE. — I. *Emile Galichon, par Ch. Blanc.* — II. *Le trésor impérial de Vienne, par L. Clément de Ris* — III. *Charles Gleyre, par P. Mantz.* — IV. *De la forme des vases, par Ch. Blanc.* — V. *Fortuny, par Walther Fal.* — VI. *La salle de la Renaissance à l'exposition historique de costume, par E. Lechevalier-Chevignard.* — VII. *Bibliographie.*

GRAVURES — *Emile Galichon, portrait à l'eau forte, par L. Flameng.— Dix dessins de M. Goulzwiller, d'après le Trésor impérial de Vienne — Catherine de Médicis et Charles IX, médaillons peints par F. Clouet, eau-forte. — Le départ des apôtres La danse des bacchantes,, bois gravés d'après Gleyre. — Quatre-vingt-quatre dessins au trait sur la forme des vaces. — Cavalerie carliste, croquis de Fortuny. — Le mariage espagnol Un bibliophile, dessins de M. Le Rat, d'après Fortuny. — Le charmeur de serpents, eau forte, d'après Fortuny, par Boilvin. — Sept dessins de M. Goulzwiller.*

REVUE BRITANNIQUE. — Livraison de février. — *Sommaire.* — I. *Les incendies de Troyes.* — II. *Les jésuites.* — III. *Mes souvenirs, par Robert Dale-Owen.* — IV. *Les voyages du Commerce.* — V. *Le Caucase.* — VI. *Miscellanées.* — VII. *La Russie moderne.* — VIII *Varia.* — IX. *Chronique, Poésies.*

POUR CAUSE DE DÉCÈS

VENTE

DE LA

COLLECTION DE TABLEAUX MODERNES

DE

M. LÉOPOLD BAUGNÉE

DE BRUXELLES

Par le ministère de M. De DONCKER, Notaire, 28, place de Brouckère, près le Temple des Augustins et de M. J. HOLLENDER, Expert, rue des Croisades, 7, où l'ou peut se procurer le catalogue

le Lundi 22 Mars 1875, à Midi

et jours suivants

En la GALERIE GHÉMAR, rue du Persil, 4, près de la Place des Martyrs

A BRUXELLES

EXPOSITION PARTICULIÈRE
Samedi 20 Mars

EXPOSITION PUBLIQUE
Dimanche 21 Mars

de 10 heures à 4 heures.

LA GAZETTE DES FAMILLES

LITTÉRATURE — SCIENCES — ARTS — ÉDUCATION — ÉCONOMIE DOMESTIQUE — MODES — VARIÉTÉS

Suppléments de Gravures de Modes coloriées et Patrons découpés

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS POUR LA BELGIQUE :

Edition simple, un an . . . . . 4 fr.
Edition avec supplément de 24 gravures coloriées et 24 patrons découpés, un an. . . . . 12 fr.

Directeur-Gérant: M. THIRIFOCQ

44, Rue Saint-Jean, Bruxelles.

L. SABATIER ET Cie

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND-HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

L'ART

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Rue de la Chaussée-d'Antin, 3, Paris.

ABONNEMENTS :

France. . . . . 120 fr. | Allemagne. . . . . 145 fr.
Belgique . . . . . 135 » | Hollande . . . . . 140 »

On s'abonne : pour la France, à la *Librairie de l'Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin, *à Paris*; et pour la Belgique, à *l'Office Artistique*, 90, galerie du Commerce, *à Bruxelles.*

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle ; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et for volumes ayant chacun plus de 500 pages ; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris. . . . . Un an, 50 fr.; six mots, 25 fr.
Départements . . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement :

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, Paris.

CH. NOËL

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Saint-Josse-ten-Noode.

ACHAT, VENTE ET EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

SERVICE FRANCO-BELGE

Les personnes qui auraient des opérations ou combinaisons majeures — financières ou artistiques — à diriger ou à surveiller à Paris, peuvent s'adresser en toute confiance à **M. de la Haie**, 90, *Galerie du Commerce.*

AVIS AUX ARTISTES PEINTRES

COULEURS FINES EN TUBES

Dépôt de la Maison TYCK d'Anvers

chez J. F. VAN MOLLE, *droguiste*

RUE VERTE, 93

SCHAERBEEK - BRUXELLES

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, à Bruxelles.

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE ET VERNISSAGE

EXPOSITION

DE TABLEAUX MODERNES

DURAND-RUEL

Rue du Persil, 4, place des Martyrs, à Bruxelles.

GALERIES

A PARIS, 16, rue Laffitte. — A LONDRES, 168, New-Bond street.

N. MANOY

SCULPTURES

FABRICANT DE MEUBLES ET SIÉGES

TAPISSERIE, DÉCORATION

ÉTOFFES POUR AMEUBLEMENTS

13, rue de l'Escalier, 13

BRUXELLES

Au Bon Marché

RUE DE LA PUTTERIE, 45

à côté de l'hôtel Groenendael.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CHAUSSURES EN TOUS GENRES

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

A DES PRIX TRÈS-MODÉRÉS

Pour l'ouverture de la saison, *mise en vente* d'une grande partie de *bottines pour hommes*, à élastiques, en grain du Levant, bien faites et très-solides, au prix incroyable de fr. **10, 50**, au choix.

Solde d'une grande partie de *bottines pour dames*, en peau et bouts vernis à un côté de boutons et à talons, au prix incroyable de fr. **8, 50**, au choix, article de 15 francs. Fabrique sur commande pour les théâtres. Réparations.

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES

LEÇONS

DE PIANO, CHANT ET FRANÇAIS

Mme CHOLET

90, GALERIE DU COMMERCE, 90

BRUXELLES

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

RUE DE RUYSBROECK 74, BRUXELLES

VENTE, ÉCHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôt d'Harmoniums.

PHOTOGRAPHIE INALTÉRABLE

EUGÈNE GUÉRIN

RUE DE LOUVAIN 32, BRUXELLES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Rue Neuve, 90, Bruxelles.

Agence générale pour la vente, l'achat, l'expertise et la restauration.

ON ACCEPTE DES TABLEAUX POUR LES VENTES PUBLIQUES

LE BUREAU EST OUVERT

de 10 heures du matin à 3 heures de relevée.

J. ROBINEAU, Directeur.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld. 73, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie. — Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande.

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalages pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc , etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers 60, Bruxelles.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE 44, BRUXELLES

COMPTOIR DES ARTS

RUE DURLET, COIN AVENUE DES ARTS, A ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN

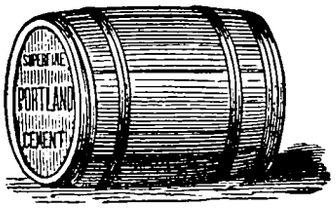
Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX — PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS 2, (près du MUSÉE)

ANVERS



Ciment Portland pour murs humides. **Ciment Portland** pour caves inondées, captation de sources, etc. **Ciment Portland** pour citernes à alcool, huiles, sucreries, distilleries, etc. **Ciment Portland**, qualité spéciale, pour pavements et dallages économiques, **Ciment Portland** pour bassins de jardins, rochers, grottes, aquariums d'eau douce et d'eau de mer. **Ciment** naturel. **Trass d'Andernach**, **Gravier** pour jardins

On envoie la qualité de **Ciment** qui convient pour chaque espèce d'ouvrage. Tous les **Ciments** portant la marque de la maison sont garantis purs et de provenance directe. Entreprise à forfait, **10 ans de garantie**. Remise aux entrepreneurs, maçons, plafonneurs, etc.

BLATON AUBERT, 120, *rue du Trône, Bruxelles.*

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28

FABRIQUE DE VERNIS
COULEURS EN POUDRE
COULEURS BROYÉES
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
CHEVALETS DE CAMPAGNE
ET D'ATELIER
PARASOLS, CANNES, ETC , ETC.

MANNEQUINS
BOITES A COULEURS
ET A COMPAS
PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles
POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE
ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie. — Direction Campo-Casso. *La Reine de Chypre*, grand-opéra en 5 actes.

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Direction Delvil et Candeilh.— *Le Tour du monde*, grande pièce à spectacle, en 5 actes et 15 tableaux.

Théâtre de l'Alhambra. — Direction Alexandre. — Expériences nouvelles de thaumaturgie humoristique et de prestidigitation par M. le comte Patrizzio.

Théâtre royal du Parc. — Direction de Mme Micheau. — *Les 30 millions de Gladiator*, pièce en 4 actes.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — Direction Humbert. — *Les Prés St-Gervais*, opéra-comique en 3 actes.

Théâtre Molière. — Direction A. Leemans. — *Le comte de Morcerf* (suite de *Monte-Christo*), drame en 5 actes.

Théâtre des Délassements. — *Le Mangeur de fer*, drame en 5 actes.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, RUE DE L'INDUSTRIE.

N° 4. TROISIÈME ANNÉE 1er AVRIL 1875

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

PEINTURE — GRAVURE — ICONOGRAPHIE — ARCHITECTURE — SCULPTURE — ARCHÉOLOGIE — CÉRAMIQUE
NUMISMATIQUE — LITTÉRATURE — BIBLIOGRAPHIE — MUSIQUE — THÉATRE
ARTS INDUSTRIELS — TRAVAUX PUBLICS

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. Aug. CHOLET, *Administrateur - Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

ON S'ABONNE : A Paris, chez C. Pont, libraire, 97, rue Richelieu ; chez Heymann, éditeur, 3, chaussée d'Antin. — **A Londres,** chez Hachette, libraire ; chez Baillère, Eindal et Cie — **A Genève,** chez Joel Cherbuliez libraire. — **A Berne,** chez B. F. Haller, libraire — **A Leipzig,** chez Mucquardt, libraire. — **A Rome,** chez Bocca frères, Corso 207. — **A Leyde,** chez A. W. Sijthoff, libraire. — **A La Haye,** chez Martinus Nijhoff, libraire. — **A Vienne,** chez Braumuller et fils, libraires; chez Gerolas, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à Bruxelles, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22 »
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwège	20 »

SOMMAIRE :

Silhouettes d'artistes. — *Louis Boulanger*, par Ernest Chesneau.

Publications artistiques. — *La Vie de la Sainte-Vierge*, en vingt-quatre gravures, sur bois, par Durer. Reproduction de P. W. Van de Weyer, par L. Pellier.

Variétés littéraires. — *Charlotte, nouvelle* (suite), par Eugène d'Auriac. — *Compère et Compagne* (poésie), par Henri Liesse. — *Bibliographie.*

Chronique artistique. — Ventes, expositions, nouvelles diverses.

Planche hors texte. — *Le Christ partant pour Jérusalem*, gravure sur bois, par Albert Durer, reproduction d'après le procédé P. W. Van de Weyer.

Maintenant que, justifiant son titre, notre journal a pris sa place à tous les foyers où l'art et la littérature sont en honneur, la réclame est devenue inutile pour lui.

Il est sorti triomphant de l'épreuve de ses deux premières années d'existence et il entre dans sa troisième année, fort d'un succès acquis et des sympathies que le public, ami des arts, lui a accordées.

Il nous suffira d'attirer l'attention sur la table des matières des deux premières années, pour nous permettre d'affirmer que nous n'avons négligé aucun des éléments qui contribuent à faire le succès d'un journal à la fois artistique et littéraire, comme l'est l'*Art Universel*.

Nous ne ferons pas de promesses nouvelles, nous nous bornerons plutôt à assurer que rien ne sera changé à notre programme initial. Nous tâcherons seulement d'y ajouter, dans une mesure plus large, la publication d'œuvres littéraires telles que : romans, nouvelles et poésies, de manière à rendre la lecture de notre journal à la fois utile et agréable.

Il ne nous est pas possible encore d'établir exactement la liste des planches à l'eau-forte que l'*Art Universel* publiera cette année.

Toutefois, ET SANS PRÉJUDICE DES PLANCHES A L'EAU FORTE SUPPLÉMENTAIRES DONT NOUS PUBLIERONS ULTÉRIEUREMENT LES TITRES, nous pouvons annoncer dès maintenant les œuvres des artistes dont les noms suivent :

Hippolyte Boulenger, le *Moulin;*
Hippolyte Boulenger, *Prairie;*
Durand-Brager, croquis à l'eau-forte ;
Jules Goethals, étude de paysage ;
Lenain, Tête de vieillard d'après Rembrandt ;
Félicien Rops, un *Laboureur ;*
V. J. Vaillant, la *Porte Gayole*, (Boulogne-sur-[illegible]) ;
J. Van Moer, *Coin du vieux Bruxelles.*

Ces eaux-fortes feront l'objet d'un seul et même envoi dont nous fixerons la date dans un prochain numéro.

L'*Art Universel* donnera en outre une mélodie intitulée : *Loin du pays*, paroles et musique de Charles Gounod.

Il publiera aussi, indépendamment des eaux-fortes, un certain nombre de gravures hors texte.

Le tirage de la planche d'après une aquarelle de J. Van Moer n'ayant pas réussi, nous sommes obligés de remettre l'envoi de cette planche à un prochain numéro. Nous nous réservons de faire en même temps l'envoi de la mélodie de Charles Gounod, intitulée *Loin du pays.*

SILHOUETTES D'ARTISTES

LOUIS BOULANGER

Le 3 mars 1875 a eu lieu, à l'hôtel Drouot, la vente publique des TABLEAUX, ESQUISSES ET DESSINS d'après nature composant l'atelier de Louis Boulanger.

C'est avec une réelle tristesse que nous avons revu tous ces témoignages d'un temps et d'un art qui menèrent grand bruit.

L'un après l'autre, au cours des ans, ils disparaissent, les acteurs et les témoins des luttes où s'illustrèrent les artistes, les écrivains et les poètes qui datent leur naissance des environs de 1800. Les rangs de la phalange romantique, éclaircis de jour en jour, ne comptent plus qu'un petit nombre des combattants de la première heure. Louis Boulanger était, dans le domaine des arts du dessin, la personnification la plus complète (je ne dis ni la plus parfaite ni la plus haute) et aussi la plus sincère expression de cette très-curieuse époque. Bien que les esprits aient accompli une évolution radicale depuis la période décennale comprise entre 1825 et 1835, bien que nos arts et notre littérature aient pris tout juste le contre-pied des professions de foi de ce temps-là, sachons honorer la mémoire de nos aînés. Ils occuperont une belle place dans l'histoire du mouvement intellectuel au XIX^e^ siècle.

Rappelons, à ce titre, ce qu'ils voulurent et ce qu'ils tentèrent, comptons leurs efforts, marquons leurs côtés supérieurs : l'ardeur, la sincérité, le désintéressement de leur culte pour l'art.

Tâchons donc, pendant qu'il en est temps encore, de fixer autant que possible le souvenir de faits qui intéressent la chronique, sinon l'histoire de la peinture moderne. Nous recueillerons un jour ou l'autre quelques notes sur les ateliers romantiques, sur les deux frères Achille et Eugène Devéria : le premier arraché à la grande production par les rigueurs du labeur quotidien, par le succès inépuisable de ces mille compositions qu'il jetait sans compter sur la pierre lithographique ; le second, qui prit un instant l'avance sur Eugène Delacroix, rare honneur pour le peintre de la *Naissance d'Henri IV*.

Nous montrerons quelques-uns des centres de cette agitation un moment si brillante, et à tout prendre, féconde en ses résultats, ne fût-ce que par l'exemple de ce que peuvent la passion et une foi vive en son œuvre. Nous évoquerons le nom de M. Auguste, l'ami de Géricault, le précurseur de ce retour à l'étude des coloristes accompli depuis. Nous rappellerons les merveilleuses esquisses de Poterlet, le dilettantisme de Comairas, les fines médailles d'Antonin Moyne ; nous citerons d'autres noms moins connus encore, et qui eurent leur valeur, leur influence, et aussi celui de quelques amateurs, de M. le baron Schwiter, de M. Bourruet ; — celui de Saint-Evre, un ancien officier de l'empire qui a laissé des lithographies d'une belle couleur, et d'un sentiment original et un bon tableau de *Job sur le fumier* ; — celui des statuaires Grevenich et Chaponnière, etc. Arrêtons-nous aujourd'hui à l'une des physionomies les plus caractéristiques de la même époque, à Louis Boulanger.

Né à Verceil, en Piémont, de parents français, le 11 mars 1806, Louis Boulanger vint fort jeune à Paris. Il entra dans l'atelier de Guillon-Lethière, l'auteur de deux grandes toiles exposées dans les salles françaises au Louvre et représentant, l'une la *Mort des fils de Brutus*, l'autre la *Mort de Virginie*. — Lethière, élève de Doyen, avait échappé à l'influence immédiate de David. C'était un peintre plein de feu, d'énergie, et son tableau *des Fils de Brutus* peut rester comme une des belles inspirations de l'école française

Boulanger n'eut point d'autre maître que cet habile artiste. On l'a dit élève des Devéria ; c'est une erreur, il était trop leur contemporain. Ce qui est vrai, c'est qu'il vécut tout à fait dans l'intimité des deux frères Achille et Eugène, dans cette maison hospitalière de la rue Notre-Dame-des-Champs, où tout un cercle d'artistes et de poètes se réunissait pour causer, rimer et peindre, où l'on ne pouvait faire un pas sans se heurter à quelque carton à dessin, sans écraser quelque bout de pierre noire. Là, du haut en bas de la maison, dans les chambres, sur les marches de l'escalier, dans l'atelier, au salon, tout le monde dessinait. Achille Devéria, l'aîné de cinq ans, dirigeait le travail, tout en exécutant ces innombrables lithographies, si élégantes, qui étaient l'unique fortune de ce phalanstère du dessin. On copiait, en les grandissant d'un pied, des empreintes au soufre d'après les médailles antiques ; on lisait Dante, Shakspeare, Gœthe, Byron, les vieilles chroniques françaises, et chacun traduisait immédiatement par le crayon l'impression profonde de ces lectures où le génie national et celui des grands poètes étrangers se révélaient pour la première fois à ces jeunes et brillantes imaginations.

La conformité de goût et d'études et le voisinage des habitations devait amener et amena en effet de longues et fréquentes relations avec la pléïade poétique dont Louis Boulanger devint le peintre de prédilection. Bien des pièces des *Feuilles d'Automne* et des *Chants du Crépuscule* sont dédiées à L. B ; deux d'entre elles : « A mes amis S. B. et L. B. » (Sainte-Beuve et Louis Boulanger) Sainte-Beuve lui dédiait également un sonnet et deux de ses belles poésies : échange de pensées et de méditations sur l'art que le poète fixait dans une forme précieuse et durable ; souvenirs d'un séjour à Dijon, pendant un voyage accompli par le peintre et par l'auteur des *Consolations*, en compagnie d'un ami commun, artiste aussi, l'excellent architecte Robelin, qui a conservé fidèlement mémoire de tout ce

mouvement de personnes, d'idées et de faits auquel il prit lui-même une part active. Théophile Gautier, à son tour, a célébré en ses tercets magnifiques l'une des grandes compositions de Boulanger. Nous avions donc raison de dire qu'il fut le peintre préféré des écrivains romantiques. Il fut à eux, il fut leur interprète beaucoup plus que ne le fut jamais Eugène Delacroix

A la distance où nous sommes, ne jugeant les hommes que sur leurs œuvres et non sur leurs doctrines, non sur leurs caractères, bien des nuances se confondent qui ont une certaine importance. C'est ainsi que Delacroix, qui est aux yeux de notre génération le peintre romantique par excellence, se tint toujours à l'écart du *cénacle* et de son chef. On sait qu'il professait l'admiration la plus profonde pour nos écrivains classiques, pour toutes les formes littéraires que la jeune école combattait alors avec passion. Il allait — singulière contradiction chez l'auteur des lithographies d'*Hamlet*, chez le peintre du *Sardanapale* — il allait jusqu'à défendre les tragédies de Voltaire; mieux que cela, jusqu'à soutenir de sang-froid qu'un vers d'*Iménaïde* valait tout Shakspeare et tout Byron. D'autre part, l'auteur d'*Hernani* affichait autant d'éloignement pour la peinture du maître. Rien ne pouvait plus vivement froisser l'un ou l'autre des deux chefs d'école que de voir leurs noms accouplés, assimilés dans le même éloge. Sans doute il n'y avait de réel dans ces mutuels dédains qu'une égale et jalouse fierté, qu'une vanité également ombrageuse, qu'un sentiment de leur propre valeur poussé à ce degré de susceptibilité où tout rapprochement, toute comparaison, toute rivalité les irritait comme un déni de justice.

Dans les rapports du poëte avec Louis Boulanger, de tels froissements n'étaient pas à redouter. Le peintre admira tout de suite, adopta tout et sans réserve, se donna tout entier. Boulanger était de ceux qui aiment à se livrer, il était né disciple. Dans la vie, et nous le verrons de même en étudiant son œuvre, il fut toujours en quête d'un appui étranger; il n'avait pas foi en ses propres forces; il était comme ces plantes riches de sève et charmantes, mais qui n'ayant point cependant de soutien par elles-mêmes, ne se développent légères, gracieuses, fleuries, et ne montent haut qu'à la condition de rencontrer une tige puissante où elles s'accrochent.

Tous ceux qui l'ont connu alors en parlent unanimement comme d'un beau jeune homme, doux, rêveur, mélancolique, d'une haute et rare intelligence, ayant un besoin constant d'affection, d'amitié et, en ses amitiés, volontiers ombrageux et jaloux. Admirer ne lui était pas moins nécessaire. Il eût pu dire, comme Alfred de Vigny : « Aimer, inventer, admirer, voilà ma vie. » Il admirait avec une sorte de ferveur religieuse. Son compagnon de voyage « en route pour Cologne », M. Sainte-Beuve, en était bien frappé et il y insiste en ses vers. Se rappelant l'attitude du peintre en présence d'un fragment d'ancienne sculpture retrouvé par eux dans l'arrière-cour d'une vieille maison, le poëte s'écrie :

— Oh! dans la cour obscure
Quand tu vis en entrant, luire cette sculpture,
Saillir ces bas-reliefs nés d'un ciseau divin,
Et tout cela si pur, si naïf et si fin,
Oh! que ton cœur bondit! Croisant sur ta poitrine
Tes bras, levant ce front où la pâleur domine,
Semblable au pèlerin qui, pieds nus, brisé,
S'approche d'une châsse, ou baise un marbre usé,
Et sent des pleurs pieux inonder sa paupière,
Vite, pinceaux en main, assis sur une pierre,
Te voilà, sans relâche, à l'œuvre tout le jour.

L'œuvre de Boulanger va nous dire maintenant comment se traduisait et se manifestait cette faculté d'admiration. La lecture de Byron lui fournit le sujet de son premier tableau : le *Mazeppa* composé en 1828 et placé aujourd'hui au musée de Rouen. Boulanger a depuis repris le même motif en lithographie. Au centre de la composition, se dresse et se cabre contenu avec peine, le jeune cheval « à la crinière hérissée; » deux hommes nus jusqu'à la ceinture attachent le page sur ses reins frémissants. A quelque distance, le comte polonais qui a ordonné le supplice, assiste à son exécution, entouré de ses familiers. L'artiste a traité ce thème avec une rare puissance de mouvement, avec une entente réelle et savante des grands effets de composition. Les nus sont dessinés et modelés avec une verve qui n'exclut point la correction. Le groupe du cheval et de Mazeppa présente un très-beau développement de lignes et de lumières. Cela fait songer, à part quelque violence et quelque lourdeur, à certaines œuvres de Géricault. Trois autres lithographies de Boulanger sont consacrées à la même légende, *Mazeppa dans les forêts;* le cheval bondissant par-dessus les troncs d'arbres, poursuivi par les loups, affolé de terreur, l'écume à la bouche, et la *Mort du cheval de Mazeppa,* deux fois traitée; épuisé de fatigue et de terreur, le cheval s'est abattu pour ne plus se relever, les oiseaux de proie emplissent le ciel, tournant d'un vol lourd et sinistre autour de cette épave : dans le fond quelques paysans s'élancent au secours du héros. Dans la première des deux lithographies consacrées à ce dernier épisode, l'animal est vu par le ventre, les quatre jambes raidies. Je préfère la seconde dont l'effet est plus dramatique et la coloration d'une grande puissance. Le groupe ici est absolument isolé dans la nuit au milieu de la plaine déserte; à l'horizon, les premières lueurs de l'aurore découpent en silhouette les collines et les hameaux où nul encore n'est éveillé; le cheval redresse sa belle tête effarée et se met encore en défense à l'approche du bec ignoble des corbeaux, des aigles, des chats-huants voletant sur cette double proie et des vautours allongeant vers elle leur cou décharné. L'impression est tragique.

Toute cette première manière de Louis Boulanger est sombre et poussée volontairement au cauchemar. N'était-ce pas le temps où Joseph Delorme écrivait les *Rayons*

Jaunes? le temps où Théophile Gautier écrivait *Albertus, Ténèbres* et cette *Comédie de la Mort* où *le Ver* dialogue avec *la Trépassée?*

Le temps où le doux Gérard de Nerval lui-même écrivait?

Le temps où Pétrus Borel, le Lycanthrope, publiait son roman de *Champavert*, ses *Rhapsodies*, la pièce appelée *Désespoir?*

Eh bien! Louis Boulanger donna très exactement la formule pittoresque des conceptions étranges, des hallucinations et des visions de ces poètes. Voyez la grande lithographie des *Fantômes*. Des spectres aux ailes de chauve-souris, soulèvent la dalle immense d'une tombe; l'un d'eux, accroupi sur le bord de la fosse béante, fait la toilette d'une morte, « passe les doigts noueux de sa main de squelette sous ses cheveux longs et flottants. » Sur les plis de terrain courts et sinistres, ici, cause un trio de sorcières; là, voltige une ronde d'ombres décharnées; dans le ciel, de monstrueuses figures chevauchent sur des montures ailées d'un dessin fantastique. Une cathédrale à l'horizon, puis le disque de la lune coupé par moitié.

La petite lithographie qui porte le même titre représente la chambre de la morte.

> .... Et des bras d'une mère égarée
> La mort aux froides mains la prit toute parée
> Pour l'endormir dans le cercueil.

Je n'insiste pas en ce moment sur les qualités pittoresques de ces compositions; je reviendrai très-spécialement sur le talent proprement dit du peintre ou du dessinateur; j'énumère seulement les œuvres conçues dans cet esprit d'interprétation des œuvres littéraires.

Tel est encore le *Dernier Jour d'un Condamné*. Le misérable est acculé au mur du cachot; ses cheveux se sont dressés d'horreur à la vue des spectres des criminels qui ont occupé la même cellule. Ce sont trois décapités qui portent leur tête d'une main et tendent vers lui leur autre poing fermé C'est horrible! Voici maintenant des scènes de *Faust:* la mort de Valentin, Marguerite au cimetière, une Chasse infernale, Ugolin et ses petits enfants, la dernière scène d'*Othello*, le roi Lear errant sous l'orage à travers la campagne, Dante aux enfers, le Feu du ciel, etc.,etc.

Toutes ces légendes cruelles passent tour à tour sous nos yeux. Il n'est pas jusqu'aux légendes biographiques que l'artiste n'exploite, celle qui courait autrefois, par exemple, sur l'origine du talent de Paganini. On racontait qu'après avoir tué une maîtresse infidèle, Paganini avait passé de nombreuses années en prison et que dans ses loisirs forcés, il avait acquis son incomparable talent de violoniste. Boulanger a fait une lithographie représentant effectivement *Paganini en prison*. Mais ses deux pièces capitales, dans cet ordre d'idées, sont la *Ronde du Sabbat* et la *Saint-Barthélemy*.

La ronde déroule ses anneaux sous la vaste nef d'une cathédrale gothique dont les hauts piliers couronnés d'ogives montent à perte de vue. Au centre, le bouc immonde, mitré, portant la crosse, revêtu de la chape épiscopale, préside à l'immense vertige qui défile et rampe sous sa griffe comme les feuilles mortes sous un vent de tempête. Cette avalanche de formes humaines, jeunes et charmantes, ou vieilles et flétries, ce monceau de formes démoniaques ou bestiales, grimaçantes, crispées, nouées, tendues, allongées, enlacées, dans un monstrueux enchevêtrement de reptiles, descend du haut des voûtes, tournoie autour des piliers, rase le sol comme une flamme, frise les stalles du chœur toutes occupées par des moines armés de torches et enfoncés dans leur capuce noir, s'égare dans le dédale des nefs retentissantes, s'accroche aux sculptures, monte, remonte encore, ressort vers les voûtes et va se perdre dans l'infini.

Je ne sais si la Saint-Barthélemy n'est pas plus effroyable encore. Au loin, dans la nuit, dans le ciel sombre, des reflets d'incendie et les silhouettes de Saint-Germain l'Auxerrois de Saint-Jacques-la-Boucherie éclairées des mêmes lueurs. Au second plan le Louvre et le balcon légendaire : Là, le jeune roi Charles IX, l'arquebuse en main; près de lui, des gentilhommes en armes, et la vieille reine Catherine assise, immobile, impassible dans un vaste fauteuil. Au pied du balcon, la tuerie. Sous le rouge et fumeux éclat des torches de résine, les casques, les épées et les dagues se renvoient et croisent leurs éclairs. Les cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants dépouillés de leurs vêtements, surpris dans le sommeil, s'entassent, ouvrant de larges plaies béantes et ruisselantes. Les armes plongent dans le tiède abri des poitrines humaines, en ressortent aussitôt, frappent à coup sûr, ne rencontrant jamais le vide. On se prend aux cheveux, à la gorge, on se bat des ongles et des dents; les dents se brisent au choc des pommeaux d'épée, les ongles se retournent aux aspérités des murailles que les derniers survivants tentent vainement d'escalader en criant grâce. Au premier plan, les cadavres commencent à descendre, raidis et noyés, le cours rougi de la Seine. Dominant la mêlée, un chef catholique, la croix d'une main, l'épée de l'autre, dirige le massacre du haut de son cheval dont le rude sabot s'enfonce indifféremment dans le sol délayé ou dans les chairs meurtries des victimes.

La Ronde du Sabbat et la *Saint-Barthélemy* sont de grandes pages qui suffiraient à sauver de l'oubli le nom de Louis Boulanger. La conception en est grande et puissante, la main qui l'a rendue était singulièrement habile et ça et là vraiment savante.

L'artiste ne s'est pas immobilisé dans ces funèbres imaginations On se lassa vite des conceptions constamment cruelles que les jeunes affiliés du romantisme outraient à plaisir pour effarer le « bourgeois » le « philistin ». On revint à de plus douces légendes; on chercha l'émotion sentimentale. Ingres donna *Françoise de Ri-*

mini, Ary Scheffer, *Paola et Francesca*. Boulanger fit en ce sens un très-grand et très sincère effort. Abdiquant ses turbulences de mouvement, ses violences de couleur, il conçut et réalisa une composition considérable dont la noblesse et la sérénité, autant que la facture, contrastent singulièrement avec ce que nous avons vu de son œuvre jusqu'à présent Cette peinture parut au Salon de 1836; c'était le *Triomphe de Pétrarque*.

(*La fin prochainement.*) ERNEST CHESNEAU.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

LA VIE DE LA SAINTE VIERGE, *en vingt gravures sur bois par Albert Durer*. Reproduction, procédé de P.-W. Van de Weyer, avec introduction par Ch. Ruelens. Utrecht, 1 vol. gr. in-4°.

Cette œuvre du maître de Nurenberg est connue de tous les iconophiles et regardée comme une des choses les plus merveilleuses que l'art de la gravure ait produites. Exécutée à l'époque où Durer était dans toute la plénitude de son talent, où il n'avait pas encore subi de déboires dans sa vie domestique, où les doctrines de la Réforme n'avaient pas détruit la poésie de ses croyances catholiques, cette œuvre marque dans la carrière de l'artiste, le plus haut degré de puissance où son génie soit parvenu.

Elle se compose de vingt compositions représentant autant d'épisodes pris dans l'Histoire de la Vierge, telle qu'elle était racontée en ce temps-là, d'après les Évangiles et d'après les légendes pieuses. Un moine bénédictin de Nurenberg, Benoît Chelidonius, composa pour chacun des sujets une explication en vers latins très-tourmentés et très-peu clairs. C'est sous cette forme, en un volume in-folio, qu'apparut l'épopée.

Elle dut produire une grande sensation, car elle succédait à des travaux qui avaient rendu déjà célèbre le nom de l'artiste.

Durer doit avoir eu une prédilection marquée pour cet ouvrage: à la fin il se croit obligé de donner un avis dont la formule naïve ne serait plus de mise aujourd'hui : « Imprimé à Nurenberg par Albert Durer, peintre, l'an du Christ 1511. O toi, homme insidieux qui dérobes le travail et le génie des autres, garde-toi de porter tes mains téméraires sur notre présent travail. Sache que le glorieux empereur Maximilien nous a fait cette concession : que personne, au moyen de planches fausses, n'ait l'audace d'imprimer ces estampes et de les vendre ainsi dans les limites de l'Empire. Si, par mépris de cet octroi ou pressé par le crime d'avarice, tu t'avises de le faire, sache qu'il y va pour toi de la confiscation des biens et que tu cours les plus grands dangers. »

Dans cette œuvre, l'artiste a mis tout son esprit, toute sa manière de concevoir une œuvre d'art. On peut l'étudier là de toutes pièces. Il n'a pas, comme le ferait un peintre de nos jours, cherché le moins du monde la vérité positive, la mise en scène archéologique : il a vu, dans l'histoire de la Vierge, un vaste poème de sentiment, une sorte de révélation intérieure qu'il a cherchée à traduire en se servant des éléments, hommes et choses, de son époque à lui. Les peintres du moyen-âge ont fait de même ; tout le monde a vu, par exemple, des scènes empruntées aux âges héroïques de la Grèce et de Rome, scènes dans lesquelles figurent des chevaliers, des châtelaines, des églises gothiques, toute la vie du XII^e^ au XV^e^ siècle ; mais en agissant ainsi, ces bons artistes commettaient des erreurs de naïveté, d'ignorance. Leur instruction n'allait pas au-delà.

On peut s'étonner de ce que Albert Durer ait fait de même. A son époque, la renaissance avait déjà fortement influencé les artistes d'Italie qui ne se permettaient plus de semblables anachronismes. Lui-même avait copié de leurs œuvres, il connaissait le mouvement nouveau vers l'étude du passé; on constate même, dans l'une et l'autre de ses deux *Passions*, une tendance archaïque. Pourquoi, dans la *Vie de la Vierge*, se tient-il obstinément, minutieusement, à la manière du moyen-âge ?

Il y a peut-être une pensée au fond de cela. A l'époque de Durer, la ferveur religieuse était grande, le peuple, surtout en Allemagne, était imbu d'idées mystiques, la légende y florissait. L'histoire chrétienne avait imprégné les esprits à ce point que l'on vivait, pour ainsi dire, avec les personnages de l'Évangile, avec les saints des premiers temps. La grande œuvre de la rédemption n'a pas d'époque aux yeux des croyants de ce temps-là, elle se poursuit toujours, sans discontinuer ; le Christ, la Vierge, les saints se représentent sous des physionomies contemporaines parce qu'ils existent au milieu du siècle. Aussi, toutes les étables peuvent représenter Bethléem, toutes les chaumières celle de Nazareth, toutes les mères, la Vierge Marie.

Durer a donc représenté la Légende de la Vierge comme se passant à son époque, sous ses yeux. Il a étudié profondément les mœurs, la vie intime, les hommes, tout ce qui est autour de lui et il en a fait le cadre et les acteurs de l'épopée qu'il voulait retracer. Il n'est pas un édifice, un paysage, une scène, une figure qui ne soient appropriés au rôle qu'ils doivent jouer, sur lesquels le peintre n'ait essayé de jeter l'empreinte de *l'idée* évangélique : aussi peut on dire que l'on n'aperçoit guère l'anachronisme. Ses personnages reflètent tous les sentiments humains, et comme ceux-ci ne varient point et sont les mêmes dans tous les temps et dans tous les lieux, il a suffi à l'auteur de les déterminer avec exactitude, de les grouper avec art dans ses compositions, pour créer des tableaux d'une éternelle vérité. S'il avait essayé de faire revivre des personnages d'un temps reculé, il n'eût pas réussi, d'abord, à leur donner la vie idéale, et, ensuite, ses concitoyens trop peu initiés à la science, n'eussent point su lire sur ces images inconnues, les sentiments, les impressions qu'ils lisaient avec facilité sur les physionomies de ceux au milieu desquels ils vivaient.

Aussi, dans plusieurs de ces compositions, remarque-t-on d'adorables naïvetés. La cinquième, *La naissance de la Vierge*, offre un tableau qui devait réjouir toutes les mères de ce temps-là. La scène est une chambre où l'œil remarque tous les accessoires, tous les meubles qui se trouvaient dans la chambre à coucher d'un bourgeois de Nurenberg. — L'enfant vient de naître et, tandis qu'un ange descend du Ciel pour balancer l'encens sur le lit de la mère, les bonnes femmes célèbrent la venue du nouveau-né en buvant à même des pots de cervoise, et caquetant de leur mieux. Composition d'une vérité charmante, où se marient très-heureusement l'idée humaine et l'idée divine : la première, par le terrestre des détails, la seconde par l'intervention de l'ange qui annonce les destinées futures de l'enfant nouveau-né.

Toute la légende est interprétée d'après ce système, au point que l'étude attentive des objets représentés dans ces curieuses compositions pourrait servir à écrire une histoire de la vie intime en Allemagne au commencement du XVI^e^ siècle.

La scène que représente la planche jointe à ce numéro, prête un peu moins que la plupart des autres à une étude de ce genre : elle se passe dans un paysage, mais que ce paysage est bien allemand! Que ces trois femmes sont de bonnes bourgeoises de Nurenberg bien plus que des filles de la Judée ! Et puis quel caractère dans cette noble figure du Christ! Quel sentiment de douleur sur le visage de sa mère !

Nous sommes à Béthanie : le Sauveur part pour Jérusalem où il doit subir la Passion. Marie, pressentant le sort de son fils, essaie de le retenir et tombe affaissée à ses pieds, quand il lui a dit que les temps étaient venus et qu'il devait exécuter la volonté de son père éternel.

Cette composition est vivante : en regardant quelque temps le tableau, l'œil arrive à l'illusion, il analyse involontairement les détails infinis du paysage, il erre dans cette vallée, il en suit le sentier jusqu'à la ville qui est au bout. Puis, revenant aux personnages, il étudie leurs sentiments divers, il lit sur leur physionomie les paroles qu'ils échangent. On admire et on écoute avec respect. Cet effet obtenu est le triomphe de l'art.

On comprend combien doit être profitable l'inspection fréquente et sérieuse de pareils chefs-d'œuvre. Malheureusement, ils ne sont

pas à la libre disposition de tout le monde, ils stationnent pour la plupart dans les dépôts publics ou chez les riches amateurs. Nous ne disons point qu'ils y sont inaccessibles, mais, pour l'artiste, il faut que les trésors de l'art soient présents chez lui. Bien entendu, quand la chose peut se faire.

Pour les tableaux, sans doute, comme le dit l'auteur de l'introduction, cela ne sera probablement jamais; on ne parviendra pas à les reproduire dans toute leur identité; pour les statues, tout le monde sait qu'on les multiplie par le plâtre ou par le bronze. Pour les gravures, enfin, on les copie par divers procédés et, grâce à la photographie surtout, on est parvenu à des résultats extrêmement satisfaisants.

Mais voici venir un système nouveau qui dépasse tout ce qu'on a fait jusqu'à présent. « Il consiste dans le transport sur pierre d'une planche gravée originale, sans aucune détérioration de celle-ci. Superposition mathématique, décalque de chaque trait de la gravure, encre et papier semblables, tout y est : le prestige seul de l'origine lui fait défaut. Mais pour celui qui cherche dans une œuvre d'art ce qu'il faut y chercher, l'idée et le travail du maitre, il doit les trouver dans cette reproduction qui est, on peut le dire, une véritable continuation de tirage, comme si la planche existait encore. »

L'inventeur est M. Van de Weyer, propriétaire d'un établissement d'imprimerie et de lithographie fondé à Utrecht en 1834, et qui est aujourd'hui le plus considérable des Pays-Bas. Le procédé nouveau a coûté vingt années de recherches; il est applicable à la reproduction des gravures anciennes ou modernes, et il est exempt de tous les inconvénients de la voie photographique.

Son grand avantage, à notre point de vue, c'est qu'il va mettre les œuvres capitales de la gravure immédiatement à la portée de tous, car il réunit l'extrême bon marché à l'extrême perfection. Il détruira les excès du prestige attaché aux épreuves originales, excès qui les ont fait tomber, pour la majeure partie, entre les mains des amateurs opulents pour lesquels ces trésors de l'art ne représentent que des valeurs financières.

A l'avenir, du moins pour ce qui concerne la gravure, il est permis d'espérer que l'on aimera l'art pour lui-même.

L. PELLIER.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

CHARLOTTE

(Suite. — Voir page 25.)

Dans le premier semestre de l'année 18..., un *maulesel* (1), tout frais arrivé de Courlande, le baron Fierenheim, s'installait dans une de ces petites chambres. Bientôt, suivant l'étrange terminologie académique, le *mulet* se transforma en *renard*, c'est-à-dire que le nouveau venu passa de l'état de nigaud au rang d'étudiant de premier semestre. Il obtint ainsi le droit de bourgeoisie dans ce monde fantastique, où il y a tant de sublime et de grotesque que les deux extrêmes se fondent ensemble pour rester constamment unis.

Après avoir bien tout examiné, après s'être enivré à la solennité de sa réception, après s'être coiffé du bonnet bariolé, après avoir éprouvé la force de son poignet à l'épée, le jeune homme conclut que pour être un étudiant accompli, il devait être amoureux.

(1) En allemand, un *mulet*. C'est, dans le langage des étudiants, le nom que l'on donne aux jeunes gens qui arrivent à l'Université.

Le baron était ce que, dans les régiments aussi bien que dans les classes universitaires, on appelle un bon enfant; il ne reculait devant rien. Toujours prêt à boire avec les buveurs, à fumer avec les fumeurs, il aimait aussi à jouer avec les joueurs, à s'absorber dans l'étude avec les studieux, à ne rien faire avec les fainéants. Cette condescendance lui fit peut-être perdre de l'originalité de son caractère et put un instant diminuer l'estime de ses camarades, toujours séduits par un caractère positif et prononcé. Mais il rachetait ce défaut par une chaleur poétique de cœur, par son amour pour tout ce qui est beau, par une pénétration d'esprit qui pouvait atteindre à tout, presque sans effort. En un mot, son naturel était généreux, souvent élevé, mais toujours aristocratique. Que les démocrates me pardonnent si j'emploie cette expression; mais c'est la seule qui puisse rendre ma pensée.

Le petit baron n'avait pas à aller bien loin pour compléter sa vie d'étudiant. En face de sa fenêtre, de l'autre côté de la cour, on apercevait deux rideaux éclatants de blancheur, et souvent, derrière ces rideaux, se dessinait la forme gracieuse d'une jeune fille de quinze ans, aux grands yeux bleus foncés, aux longs cheveux soyeux, à la voix enfantine et rêveuse. Le jeune homme pouvait suivre tous ses mouvements.

Le matin, après avoir mis son petit bonnet et son tablier noir, cette jeune fille plaçait quelques livres avec des cahiers dans un sac, et elle partait pour l'école, baissant timidement les yeux sous les regards indiscrets des étudiants; puis, quand elle rentrait à la maison, elle aidait la grosse cuisinière dans les travaux domestiques.

Sa mère était morte depuis quelques années, et son père, vieux professeur absorbé dans les livres de l'érudition, se reposait sur elle de l'administration de la maison. — Après dîner, elle se mettait au piano; elle jouait tant bien que mal de vieilles sonates, et, à parler franchement, elle chantait assez mal quelques romances allemandes. Parfois elle allait se promener avec son père, et, le soir, quand le vieillard, tout en fumant son cigare, s'amusait à parcourir les journaux savants, elle prenait une chandelle et se retirait seule dans sa chambrette, dans son paisible sanctuaire. Elle se mettait alors à étudier sa leçon du lendemain, à écrire à une de ses compagnes, ou à faire un modèle de broderie; ou bien encore elle lisait quelque poète favori. Il arrivait parfois que sa plume s'arrêtait, que le livre échappait de ses mains; que son front, ombragé d'une épaisse chevelure, se penchait, et elle rêvait à quelque chose d'inexplicable, comme dominée par un pressentiment à la fois cruel et doux. Tantôt elle demeurait longtemps sans rien faire; elle était gaie, elle était triste, sans savoir pourquoi. Tantôt un sourire sans cause venait animer son visage candide, et parfois aussi une larme s'échappait tout à coup de ses yeux. Elle se levait enfin; sa svelte silhouette se dessinait sur les rideaux, la chandelle s'éteignait, et le silence régnait bientôt dans la demeure du professeur.

Quel besoin pour le jeune étudiant d'aller chercher plus loin ce qu'il désirait? Un joli visage, quinze ans, une démarche modeste, un regard humide, et ce génie poétique qui rayonne autour d'une jeune fille allemande. Est-ce que tout cela n'était pas bien suffisant pour fixer son attention, pour captiver son cœur?

Hélas! notre étudiant était né baron. Il avait un long arbre généalogique, gravé, ciselé, sculpté sur les colonnes de la vieille église, pour mieux faire éclater la gloire de ses ancêtres. Notre étudiant était né riche, — prodige, pour le dire en passant, presque inouï parmi les barons allemands, et grand sujet d'étonnement et d'envie pour ses égaux.

Ces deux circonstances, combinées avec son caractère aristocratique, avaient développé chez lui un sentiment invincible, une aversion profonde pour tous les détails d'une vie sans opu-

lence. Pauvre homme! il rêvait une couronne nobiliaire sur le front de l'objet idéal de ses rêves. Dans son imagination, il mettait l'élégance à la place de la candeur; il voyait sa compagne aimée couverte des tissus et des vêtements à la mode; il plaçait sous ses pieds des tapis anglais, et lui mettait dans la bouche, — pauvre insensé! — à la place du vif accent de la passion, les propos vides et les passions du grand monde.

Faut-il s'étonner qu'avec une si malheureuse disposition, il regardât sa voisine avec indifférence, du moins sans aucun enthousiasme? Le petit bonnet de calicot lui paraissait choquer toutes les convenances de la mode, et le sac de gros drap destiné à renfermer les livres lui semblait le tombeau de la poésie. De plus, il voyait tous les matins la jeune fille faire les provisions de la cuisine, peser le poisson, examiner les fruits, puis marchander longtemps, et enfin payer de menue monnaie. Il avait encore remarqué que, les jours ordinaires, elle portait une robe d'indienne, toujours la même, et que, les dimanches, elle en mettait une de percale blanche; et bien qu'ainsi vêtue, elle fût belle comme un ange, bien que, du petit au grand, du dernier écolier au surintendant, tout le monde fût épris de sa beauté, seul le jeune baron ne pouvait oublier qu'elle avait elle-même cousu cette robe, et qu'elle en prenait soin comme de ses yeux, parce qu'elle n'en avait pas d'autre.

Et le soir, lorsque, fatiguée de ses études et de ses occupations domestiques, la jeune fille se retirait dans sa chambre; quand la lumière brillait à travers son blanc rideau, il semblait impossible de ne pas se plonger par les yeux et par l'âme dans cette retraite mystérieuse, et de ne pas se prosterner devant une figure douce et charmante. Seul le baron ne pouvait oublier que ce qui produisait cette mystérieuse lumière n'était qu'une chandelle de suif; que la jeune fille avait un bois de lit blanc, que son linge était grossier, et que sans doute une vieille couverture la protégeait pendant son sommeil.

Il ne laissait pas cependant d'user de son droit de voisin, et ayant choisi, comme il est d'usage, un jour de congé, il endossa l'habit noir, mit des gants blancs et se présenta, vers midi, chez le professeur, pour lui faire sa première visite. En entrant, il aperçut derrière la porte entre-bâillée, le minois curieux de la fille du professeur. D'abord, il fut vexé qu'elle se montrât; puis il fut contrarié qu'elle disparût.

— *Mein junger freund* (mon jeune ami), dit le savant *doctor utriusque juris*, en levant d'un air bienveillant les yeux de dessus un amas de papiers couverts d'écriture, soyez le bienvenu... Vous vous destinez sans doute aux affaires?

— Non, monsieur, à la diplomatie.

— Ah! *diplomatiæ cultor*... Vous suivez les cours de mon savant ami Bekker?

— Précisément.

— Et vous êtes laborieux?

— Quelquefois, monsieur.

— Travaillez, mon jeune ami. Dans la science est le germe de tout ce qu'il y a de bon et de grand; ne perdez pas inconsidérément le temps... Le temps! c'est notre plus précieux capital. *Ars longa, vita brevis.*

— Vous êtes donc notre voisin?

— J'ai cet honneur.

— Point de cérémonies, je vous prie. Nous ne sommes pas ici dans la capitale. Mais, sans tant de discours, si je puis vous être utile en quelque chose, disposez de moi. Je possède des éditions rares... oui, monsieur, des ouvrages qui ne se trouvent pas tous les jours, ajouta le professeur avec un air de satisfaction... Nous serons bons voisins.

Ayant dit ces mots, il tendit la main à l'étudiant avec une franche cordialité.

— C'est un brave homme, pensa le baron, touché malgré lui de ce bon accueil.

— Si la compagnie d'un vieillard ne vous ennuie pas, dînez avec nous.

A cette étrange invitation, le jeune homme se sentit d'abord joyeux.

— Je la verrai, se dit-il.

Ce fut sa première pensée; mais il réfléchit un instant et se dit alors :

— Est-ce que par hasard, alléché par mon héritage à venir, cet in-folio ambulant voudrait me rapprocher de sa fille; et mieux que cela peut-être, me la faire épouser? Il sait sans doute que je suis riche?

Mais, en vérité, le professeur ne savait rien de la fortune du baron. Il aimait les jeunes gens et ne cherchait qu'à leur être agréable.

Cependant l'étudiant accepta l'invitation. Il salua, sortit et revint au bout d'une heure. La grosse cuisinière avait mis le couvert; le professeur, en long pardessus olive et en cravate blanche, se promenait dans sa chambre et sa fille, assise auprès de la fenêtre, était occupée à tricoter des bas. Lorsque le jeune homme entra, elle rougit légèrement, se leva et fit assez gauchement la révérence. Le professeur parla d'abord de la pluie et du beau temps, puis il invita son hôte à se mettre à table.

(*A continuer.*) EUGÈNE D'AURIAC

COMPÈRE ET COMPAGNE.

A Edmond Lambrichs.

Au gai pays wallon où les filles sont *franches*,
Ont le cœur sur la main et l'âme dans les yeux,
Où tous les jours de l'an sont autant de dimanches,
Satisfaits de leur sort, vivent ces deux bons vieux.

Ils travaillent tous deux au même coin de terre.
Ce siècle si pesant n'a point courbé leur dos;
Devant ces entêtés la mort doit bien se taire,
Ils ont encor le temps de songer au repos!

Eh! vivez, bonnes gens! vos âmes sont tranquilles;
Le bonheur a touché du doigt votre maison!
Ces paysans heureux n'ont point connu les villes.
Leurs rêves n'ont jamais dépassé l'horizon.

Leurs regards sont au ciel qui, seul, les intéresse,
Suivant le soin qu'il prend des champs ensemencés;
Et quand les fruits sont mûrs, quand l'épi d'or se dresse,
Ils ont vite oublié les durs labeurs passés.

Ces vieilles amitiés, aussi vieilles qu'Hérode,
Comme d'autres, parfois, ont leurs moments d'humeur;
On s'anime un peu fort, puis on se raccommode,
Et l'on boit une goutte ou deux, et de bon cœur!

Tous deux n'ont qu'un souci, le voisin en est cause :
Son fumier est plus gras et ses choux viennent mieux.
Quand on y songe, un chou de plus c'est peu de chose,
Et pourtant ce chou manque au bonheur des deux vieux!

Anseremme, 74.

HENRI LIESSE.

BIBLIOGRAPHIE

ÉCONOMIE POLITIQUE POPULAIRE. — *Les Entretiens du lundi sur la théorie économique des rapports du capital et du travail*, par J. Dauby. Lebègue et Cie, éditeurs, Bruxelles.

Cet ouvrage a été couronné au concours annuel (1874) de l'Académie royale de Belgique. En écrivant ce livre, la préoccupation principale de l'auteur a été, pour répondre aux vues de l'Académie, de faire un travail simple et substantiel, utile surtout aux classes qui peuvent le moins étudier les ouvrages traitant d'une manière plus ou moins abstraite ou scientifique de la partie de l'économie politique qui se rapporte au difficile problème des rapports du capital et du travail.

Nous regrettons que ce livre honnête et judicieusement pensé ne soit pas dans l'ordre des publications dont il est surtout parlé dans ce journal : nous nous serions plu à en faire ressortir le caractère éminemment utile. Qu'il nous suffise de le recommander d'une manière particulière à nos lecteurs : il se distingue par la clarté, la simplicité du style et l'ingénieuse méthode de discussion employée.

***

ANDRÉ VAN HASSELT ET SON POÈME *les Quatre Incarnations du Christ*, par E. Sinkel. — Poot et Ce, Bruxelles.

M. Sinkel vient de publier une intéressante analyse des *Quatre incarnations du Christ*, l'admirable poëme de M. André Van Hasselt. Cette petite étude, écrite sans prétention, mais avec beaucoup de clarté et de tact, met en lumière les grandes lignes de l'œuvre poétique et en dégage toute la philosophie. La petite brochure en question n'est pas seulement un travail bien fait, c'est encore une bonne action dans un pays si peu fait à la poésie. Bien des personnes, après la lecture de l'ouvrage de M. Sinkel, seront curieuses de lire les *Quatre incarnations du Christ*.

***

La seconde édition des *Voleurs de Femmes* de M. H. Gourdon de Genouillac, que nous avons annoncée dans un de nos derniers numéros, vient de paraître.

***

Un des poètes les plus éminents de la génération contemporaine, l'auteur si justement admiré des *Stances et poëmes*, M. Sully Prudhomme, publie à la librairie Lemerre un nouveau et remarquable volume de poésies : *les Vaines Tendresses*.

Nous empruntons à cette œuvre, qui ne saurait manquer de préoccuper la critique, un admirable sonnet :

L'ÉTRANGER.

Je me dis bien souvent : De quelle race es-tu ?
Ton cœur ne trouve rien qui l'enchaîne ou ravisse
Ta pensée et tes sens, rien qui les assouvisse :
Il semble qu'un bonheur infini te soit dû.

Pourtant, quel paradis as-tu jamais perdu ?
A quelle auguste cause as-tu rendu service?
Pour ne voir ici-bas que laideur et que vice,
Quelle est ta beauté propre et ta propre vertu ?

A mes vagues regrets d'un ciel que j'imagine,
A mes dégoûts divins, il faut une origine :
Vainement je la cherche en mon cœur de limon,

Et moi-même étonné des douleurs que j'exprime,
J'écoute en moi pleurer un étranger sublime
Qui m'a toujours caché sa patrie et son nom.

***

Le Bien Public de Paris publie, dans son numéro du 26 mars, une intéressante appréciation, signée Athanase Coquerel fils, du livre de M. E. Plon, sur le sculpteur Thorwaldsen. Dans son numéro du 25, il publiait sous le titre de *Notes parisiennes*, quelques réflexions excellentes, signées d'un pseudonyme qui cache un esprit très-fin, sur les récentes ventes de l'hôtel Drouot, notamment sur la vente des œuvres de M Biard, cet homme d'esprit qui se trompa si étrangement sur sa vocation et s'imagina pouvoir écrire avec un pinceau ce qui ne peut s'écrire qu'avec la plume. On sait qu'aucun des quarante tableaux de ce peintre aimé de Louis-Philippe n'a dépassé 400 fr.

Le Bien Public, qui a pour directeur un homme éminent, M Al. Rey, et qui compte dans sa rédaction des hommes d'une grande valeur, tels que MM. Coquerel, Dide, Niboyet, Ulbach, suit très-exactement le mouvement de l'art parisien.

***

L'avant-dernière livraison de l'*Art* contient la fin du travail de M. Jean Rousseau sur Corot. Il y a dans ce travail des idées précieuses qui font bien voir le caractère de la peinture du maître. « Corot est ce qu'avaient rêvé de devenir ses maîtres, Michallon et Bertin, *un Grec !* Il l'est par la sobriété de son exécution, par le choix sévère et exquis du détail, par l'admirable logique de l'ordonnance, par l'exacte proportion et le parfait dosage, dirai-je, de tous les éléments qui entrent dans son tableau. »

« Pour moi, dit encore le critique, les figures de Corot ont fait faire à l'art contemporain un des rares progrès dont il puisse se targuer vis-à-vis de l'art ancien. Elles ont popularisé l'étude de *la figure en plein air*, étude presque relativement moderne... Corot, lui, dans ses nymphes si persiflées, a laissé de vrais modèles de ces études en plein air, aussi salubres pour la peinture que pour le peintre, qui la sauvegardent si bien contre la tentation des effets outrés, des ragoûts, des sophistications de la palette, et qui, en même temps, élargissent si puissamment ses aspects en simplifiant toutes choses, les lignes, les plans et les couleurs ! »

« On dessine plus que Corot, on ne dessine pas mieux, disait un artiste. Corot disait de lui-même : « Pour bien entrer dans mes paysages, il faut avoir au moins la patience de laisser le brouillard se lever. On n'y pénètre que peu à peu, et quand on y est, on doit s'y plaire. « Il disait aussi : « Quand je suis dans les champs, je me mets en colère contre mes tableaux. »

CHRONIQUE ARTISTIQUE

VENTES ANNONCÉES. — Le lundi 5 avril, aura lieu, à l'hôtel Drouot, salle nº 8, la vente publique de quarante-et-un tableaux par Hervier.

Cette vente se fera par le ministère de MM. Boussaton, commissaire priseur et Haro, expert.

Les expositions auront lieu les samedi 3 et dimanche 4 avril 1875.

***

Le mardi 6 avril, en l'hôtel Drouot, salle nº 1, vente publique d'une collection de tableaux peints par : Daliphard (Ed.), Daubigny (Karl), Feyen-Perrin, Groiseilliez (M. de), Hanoteau (Hector), Jundt (Gustave), Lemaire (Louis), Mouillon et Potemont.

Commissaire-priseur, Me C. Pillet.

M. Feral, expert.

Les expositions auront lieu les dimanche 4 et lundi 5 avril 1875.

***

Le lundi 12 avril, vente publique de tableaux modernes composant la collection de M. X... (de Vienne).

Cette vente aura lieu en l'hôtel Drouot, sous le ministère de Me Ch. Pillet, commissaire-priseur, assisté de M. Durand-Ruel, expert.

Expositions les samedi 10 et dimanche 11 avril 1875.

***

Collection de feu M. B. de Saint Seine. — Objets d'art et de haute curiosité. Très-belles armes européennes, bijoux, verres de Venise, émaux de Limoges, porcelaine de Chine, cuivres gravés, livres, magnifiques tapis et tableaux, dont la vente aura lieu, Hôtel Drouot, salle nº 8, les jeudi 15, vendredi 16 et samedi 17 avril 1875.

Me Ch. Pillet, commissaire-priseur, MM. C. Mannheim et Durand-Ruel, experts.

***

Vente publique de tableaux modernes de premier ordre, par Ingres, Troyon, Descamps, Th. Rousseau, Corot, etc., provenant de la collection de M. L. M. de Q.

Cette vente se fera en l'hôtel Drouot, salle nº 1, le 24 avril 1875, sous le ministère de MM. Ch. Pillet, commissaire-priseur et Haro, expert.

Expositions les 22 et 23 avril.

***

Ville de Bruxelles. — Vente publique et volontaire, par suite de décès de la riche collection des tableaux anciens des XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, des écoles flamande, allemande, hollandaise et italienne, et objets d'art, appartenant à la succession de feu M. Jean H. Beissel

Cette vente aura lieu à Bruxelles, Galerie Saint-Luc, 12, rue des Finances, les mardi 6, mercredi 7 et jeudi 8 avril 1875, à 2 heures précises, sous la direction de MM. E. Leroy, commissaire expert du Musée royal et de V. Leroy, expert.

Exposition samedi 3, dimanche 4 et lundi 5 avril, de 11 à 4 heures

***

Revue des ventes publiques.— Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, la vente publique de la collection Léopold Baugnée; voici les prix des œuvres de cette collection : Artan, Marine, 550 fr — Bakalowicz, la Toilette, 750 fr. — Le même, Tête de femme, 950 fr. — Baron (Henri), les Prouesses de Don Quichotte, 520 fr. — Benetter. Marine, 250 fr. — De Braekeleer (Ferdinand), le Retour de la kermesse, 135 fr. — Le même, la Chasse aux chats, 290 fr. — Le même, Intérieur, 135 fr. — Le même, Intérieur, 120 fr. — De Braekeleer (Henri), Paysage, environs d'Anvers, 400 fr. — Campostoto, le Jeune baigneur, 950 fr.— Corot, Paysage avec figures, 1.900 fr. — Cottin, Chiens en arrêt, 200 fr. — Courbet, Paysage, vue prise à Ornans, 2400 fr. — Dansaert, l'Incroyable, 490 fr. — Degroux, d'après Velasquez, 155 fr. — Le même, Tête de femme, 105 fr — Le même, Tête d'homme, 75 fr. — De la Roche (Paul), Henri IV, 790 fr. — Dell' Acqua (César), la Lecture, 380 fr — Diaz, Paysage, figure et chien, 5,000 fr. (retiré). — Le même, Paysage, 3,900 fr. (retiré) — Dillens (Adolphe), les Baigneuses, 200 fr. — Le même, Kermesse hollandaise, 480 fr. — Dubois (Louis), Paysage, 1,200 fr. — de Knyff (Alfred), Marine, 1,450 fr. — Dubois, Tête de femme, 170. fr. — Dupré (Jules), Marine, 1,650 fr. — Fourmois, Paysage, 400 fr. — Gabriël et de Haes, Paysage avec animaux. 1,450 fr. — Gons, le Jeune pêcheur, 240 fr. — Goupil (Léon), Marine, 100 fr. — Le même, Marine, 130 fr. — Heymans, Marine, 2,500 fr. — Le même, Marine, 800 fr. — Harpignies, Vue d'un canal, 800 fr. — Jacques (Charles), Figures, bœuf et mouton, 1,900 fr. — Keirsblick (Van), la Défense du foyer, 360 fr. — De Keyser, Tête d'homme, 90 fr. Kool, Intérieur, 90 fr. — Lamorinière, Paysage avec figures, 1,400 fr. — Ligy (Mme Louise). Tête de Madone, 290 fr. — Manet. Nature morte, 1,000 fr. — Méganck, Intérieur d'un Monastère, 140 fr — Millet, Figures, 1,350 fr. — Musin (François), ... place de Nieuport, 160 fr. — Le même, Marine, Combat naval, 170 fr. — Le même, Marine, 1,350 fr. — Le même, Arsenal (ancien d'Ostende, 75 fr. — Noterman, les Communards, 100 fr. — Otto von Thoren, Femme et chien, 105 fr. — Oyens Pierre), la Laitière, 360 fr. — Pinelli (de), Thomas Morus, marchant au supplice, 350 fr. — Robbe (Louis), Animaux, 350 fr. — Robie, Fleurs, 1,200 fr. — Roybet, Chevalier blessé, esquisse, 400 fr — Saunier, Plage d'Arcachon, 820 fr. — Schaefels (Hendrick), la Promenade, 300 fr. — Schendel (Van), Chien, 85 fr. — Schreyer, Champ de bataille, mouvement d'artillerie, 1,300 fr. — Stevens (Alfred), Tête de femme, 6,000 fr. (retiré). — Stobbaerts (Jan), Chiens, Contre la force pas de résistance, 400 fr. — Le même, la Sieste, 300 fr. — Le même, le Garde de chasse, 600 fr.— Le même, l'Effraction, 300 fr. — Le même, Vaches au pâturage, 300 fr. — Le même, les Chiens du boucher, 440 fr. et le Viatique, 130 fr. — Tenkate (Marie et Herman), l'Arbre de Robinson, 2,000 fr. — Troyon, Marine, 1,000 fr. — Van Hier, Vue de ville, 210 fr. — Verwée (Alfred), la Promenade du fermier, 920 fr. — Verwée (Louis), Rêverie, 330 fr. — Verboeckoven (Eugène), Moutons et poule, 840 fr. — Vinck (Franz), les Confédérés devant Marguerite de Parme, 4,000 fr. (retiré). — Le même, Promenade hors des fortifications, 420 fr. — Le même, Hiver, 1,300 fr. et la Curieuse. 340 fr. — Wauters (Émile), Folie de Hugues van Dergoes, 9,000 fr. (retiré). — Le même, les Adieux de Rebecca, 3,900 fr. et Tête de brigand italien, 950 fr. — Wiertz (Antoine), la Toilette, 2,200 fr. — Woutermartens, Chien de chasse, 140 fr.

Aquarelles et dessins : Dillens (Adolphe), le Repos du pêcheur (aquarelle) 330 fr. — Bakalowicz, Frou-Frou (aquarelle) 200 fr. Boudin, Paysage (aquarelle 400 fr.

***

Un monument a Corot. — « Les artistes et admirateurs de notre grand peintre, Camille Corot, désirant élever un monument à sa mémoire, ont décidé que des listes de souscription seraient déposées chez chacun des membres d'un comité composé de :

MM. Karl Daubigny, De la Rochenoire, Daliphard, Damoye, Feyen-Ferrin, Français, De Groseilliez, Lansgen, Lavieille, Oudinot, Piégereau.

Le maximum de la souscription est fixé à 20 fr., afin que petits et grands puissent coopérer à cet hommage national. (*Communiqué*.

L'ART. — Douzième livraison. — *Sommaire.* — Texte. — *Le Bernin en France, par René Ménard. — Corot, par Jean Rousseau, — Le genre et l'aquarelle au dernier Salon de la « Royal Academy », par John Duboulos. — M. Legoaësbe de Bellée, par Georges Lafenestre. — Peintures et sculptures commandées par l'administration des Beaux arts. en 1874. — Souscription du monument de Corot. — Exposition Frédéric van de Kerkhove. — Chronique étrangère — Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie — Chronique de l'hôtel Drouct.*

Gravures. — Planche hors texte : *Une Coupe en forêt, gravée à l'eau-forte par M. De Bellée.* — Gravures dans le texte : *Médaille frappée à l'occasion du projet d'achèvement du Louvre, par le Cavalier Bernin. — Une tempé à Ville d'Avray, par Corot, gravure de Langeval. — Souvenir de Coubron, par Corot. dessin d'Edmond Yon. gravure de Martin. — Le gros arbre, à Gournay (Normandie), par Corot, gravure de Perrichon. — La Seine à Chatou, par Corot, gravure de Joliet. — Autographe de Corot. — « From Naxos », dessin de A. Gilbert. — Un Hangar, gravure de Smeeton. — Flottille de pêcheurs de sardines, gravure de Méaulle.* — Études d'amimaux : *Les Lionceaux, dessiné par A. Lançon, gravé par Moller.*

Treizième livraison. — *Sommaire.* — Texte. — *Carle Vanloo et sa famille, par P. Rioux-Maillou. — Un coup d'œil sur l'art italien moderne, par Alberto Róndani. — La Caricature anglaise contemporaine, par Victor Champier. — Catalogue des estampes de la marquise de Pompadour, par Eugène Véron. — Histoire de l'art en France d'après les manuscrits. par Charles Desmaze. — Le genre et l'aquarelle au dernier Salon de la « Royal Academy », par John Duboulos.* — Notre Bibliothèque : *Les Œuvres d'art de la Renaissance italienne au temple de Saint-Jean (Baptistère de Florence, par Georges Lafenestre. — Histoire de l'Art. par A. Julien. — L'affaire Frédéric Van de Kerkhove. — La Presse illustrée anglaise.* — Salon de 1875 : *Jury d'admission et de récompenses. — Souscription Corot — Chronique étrangère. — Faits divers. — Chronique de l'hôtel Drouot. — Notre eau-forte.*

Gravures. — Planche hors texte : *Rêve d'amour, eau forte de Jules Jacquemart.* — Gravures dans le texte : *Carle Vanloo et sa famille, par Louis-Michel Vanloo, dessin de Lalauze. — Caricatures de Journalistes et de Députés. — Le Mariage à la mode, de Hogarth. — Scène de Galanterie, par Bunbury — Le roi Georges et sa femme, par Gillray. — L'Affabilité royale, par Gillray. — La Chandelle d'un liard, par Isaac Cruickshank — Le Gin, gravure de C. Mauraud. — Sunday evening in Chelsea Gardens, aquarelle de M. J. Macbeth, gravée par Ecosse, d'après un dessin de l'auteur. — Portrait de Mme George Smith, dessin de A.-I. Gilbert.*

Bibliothèque pour tous, paraissant deux fois par mois, à Berne. Éditeur B.-F. Haller. — Les livraisons 11 et 12 contiennent la suite de la *Chanteuse des rues*, par M.-E. Bradson et de *Tatiana* de J. Lubomirski.

OFFICE ARTISTIQUE

90, GALERIE DU COMMERCE, 90

BRUXELLES

EAUX-FORTES, PHOTOGRAPHIES

ARCHITECTURE, CÉRAMIQUE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Abonnement à tous les journaux artistiques

POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER

VENTES ET ACHATS A LA COMMISSION

L'EMULATION

Publication mensuelle de la Société centrale d'Architecture de Belgique.

PROGRAMME : 1° Texte : Archéologie. Bibliographie. Biographie. Sciences appliquées. Législation du bâtiment. Programmes et comptes rendus de concours ou d'expositions. Faits divers. Bordereaux de prix. Renseignements utiles. etc. 2° Planches : Monuments anciens et modernes. Concours publics et académiques. Composition diverses. Constructions. Croquis et relevés.

ABONNEMENT ANNUEL :

Pour la Belgique, 25 fr. — Pour l'Étranger. 28 fr. (port en sus)

Annonces et réclames à forfait.

S'adresser : à la Direction du journal rue Caus, 22. à Ixelles-les-Bruxelles et à l'office artistique, Galerie du Commerce, 90, à Bruxelles.

LA GAZETTE DES FAMILLES

LITTÉRATURE — SCIENCES — ARTS — ÉDUCATION — ÉCONOMIE DOMESTIQUE — MODES — VARIÉTÉS

Suppléments de Gravures de Modes coloriées et Patrons découpés

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS POUR LA BELGIQUE :

Edition simple, un an . . . . . 4 fr.

Edition avec supplément de 24 gravures coloriées et 24 patrons découpés, un an. . . . . 12 fr.

Directeur-Gérant : M. THIRIFOCQ

44, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES.

L'ART

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Rue de la Chaussée-d'Antin, 3, Paris.

ABONNEMENTS :

France. . . . . 120 fr. | Allemagne. . . . . 145 fr.

Belgique . . . . . 135 » | Hollande . . . . . 140 »

On s'abonne : pour la France, à la *Librairie de l'Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin, *à Paris*; et pour la Belgique, à *l'Office Artistique*, 90, galerie du Commerce, *à Bruxelles.*

En vente, à l'Office Artistique :

MAGNIFIQUES ÉPREUVES PHOTOGRAPHIQUES

D'APRÈS LES TABLEAUX LES PLUS CÉLÈBRES

LA GALERIE FRANS HALS

EAUX-FORTES

DE WILLIAM UNGER

épreuves d'artiste . . fr. 86 »

— de choix. . . . 58 »

— sur chine . . . 32 »

Cahier de douze Eaux-Fortes

PAR CH. DE GRAVESANDE

LA RONDE DE NUIT

PAR L. FLAMENG

épreuves avant la lettre.

SOUVENIRS DE TUNIS

DOUZE EAUX-FORTES

PAR LE

Vte LE BAILLY D'INGHUEM

épreuves sur japon . fr. 25

— chine . . . 20

Cahier de huit Eaux-Fortes

PAR E. SMITH

LE CAFÉ DU RAT MORT

PAR MANET

épreuves avant la lettre.

Publications A. Cadart.

Tableaux anciens de : Ruysdael, Salvator Rosa, Van Artois, Van Ostade, Hamilton, Brekelenkamp, etc.

Tableaux modernes de : Degroux, Fourmois, Montigny, de Biseau, Lauters, J. Lampe, Tscharner, etc.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris. . . . . Un an, 50 fr.; six mots, 25 fr.

Départements . . — 54 fr.; — 27 fr.

Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement :

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, Paris.

CH. NOË

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Saint-Josse-ten-Noode.

ACHAT, VENTE ET EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

SERVICE FRANCO-BELGE

Les personnes qui auraient des opérations ou combinaisons majeures — financières ou artistiques — à diriger ou à surveiller à Paris, peuvent s'adresser en toute confiance à **M. de la Haie**, 90, *Galerie du Commerce.*

AVIS AUX ARTISTES PEINTRES

COULEURS FINES EN TUBES

Dépôt de la Maison TYCK d'Anvers

chez J. F. VAN MOLLE, *droguiste*

RUE VERTE, 93

SCHAERBEEK - BRUXELLES

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, à Bruxelles.

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE ET VERNISSAGE

EXPOSITION

DE TABLEAUX MODERNES

DURAND - RUEL

Rue du Persil, 4, place des Martyrs, à Bruxelles.

GALERIES

A PARIS, 16, rue Laffitte. — A LONDRES, 168, New-Bond street.

L. SABATIER ET Cie

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND - HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

Au Bon Marché

RUE DE LA PUTTERIE, 45

à côté de l'hôtel Groenendael.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CHAUSSURES EN TOUS GENRES

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

A DES PRIX TRÈS-MODÉRÉS

Pour l'ouverture de la saison, *mise en vente* d'une grande partie de *bottines pour hommes*, à élastiques, en grain du Levant, bien faites et très-solides, au prix incroyable de fr. **10, 50**, au choix.

Solde d'une grande partie de *bottines pour dames*, en peau et bouts vernis à un côté de boutons et à talons, au prix incroyable de fr. **8. 50**, au choix, article de 15 francs. Fabrique sur commande pour les théâtres. Réparations.

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES

LEÇONS

DE PIANO, CHANT ET FRANÇAIS

Mme CHOLET

90, GALERIE DU COMMERCE, 90

BRUXELLES

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

RUE DE RUYSBROECK 74, BRUXELLES

VENTE, ÉCHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôt d'Harmoniums.

PHOTOGRAPHIE INALTÉRABLE

EUGÈNE GUÉRIN

RUE DE LOUVAIN 32, BRUXELLES

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Rue Neuve, 90, Bruxelles.

Agence générale pour la vente, l'achat, l'expertise et la restauration.

ON ACCEPTE DES TABLEAUX POUR LES VENTES PUBLIQUES

LE BUREAU EST OUVERT

de 10 heures du matin à 3 heures de relevée.

J. ROBINEAU, Directeur.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 73, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie. — Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalages pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sureté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc , etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers 60, Bruxelles.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE 44, BRUXELLES

COMPTOIR DES ARTS

RUE DURLET, COIN AVENUE DES ARTS, A ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX — PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS 2, (près du MUSÉE)

ANVERS

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28

FABRIQUE DE VERNIS
COULEURS EN POUDRE
COULEURS BROYÉES
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
CHEVALETS DE CAMPAGNE
ET D'ATELIER
PARASOLS, CANNES, ETC , ETC.

MANNEQUINS
BOITES A COULEURS
ET A COMPAS
PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie. — Direction Campo-Casso. *Hamlet*, grand-opéra en 5 actes.

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Direction Delvil et Candeilh.— *Le Tour du monde*, grande pièce à spectacle, en 5 actes et 15 tableaux.

Théâtre de l'Alhambra. — Direction Alexandre. — *L'Héritage Fatal*, drame nouveau en 5 actes.— On commencera par *Les Femmes qui pleurent*, comédie en 1 acte.

Théâtre royal du Parc. — Direction de Mme Micheau. — *La Maîtresse légitime*, pièce en 4 actes. — *Le Présage*, comédie en 1 acte.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — Direction Humbert. — *Les Cent Vierges*, opéra-bouffe en 3 act

Théâtre Molière. — Direction A. Leemans. — *La Maison de Penarvan*, comédie en 4 actes. — *Qui se ressemble se gêne*, comed.-vaud. en 1 acte.

Théâtre des Délassements. — *Héloïse et Abeilard*, drame hist. en 5 actes. — *Par devant notaire*, com. en 1 acte.

* * *

— La *Filleule du Roi*, grand opéra-comique inédit, en 3 actes, passera au théâtre des Fantaisies Parisiennes, du 3 au 10 avril. Décors nouveaux : costumes dessinés par Grévin. En attendant, les *Prés Saint-Gervais* et la *Grande Duchesse de Gerolstein* tiennent toujours l'affiche.

— Au théâtre de la Monnaie, la *Reine de Chypre*.

— Le *Tour du Monde* continue au théâtre des Galeries Saint-Hubert le cours de ses succès. Quand nous serons à cent, nous ferons une croix. La province y passera comme la ville.

— Au théâtre du Parc, les *Trente millions de Gladiator* pour les dernières représentations.

— Au théâtre Molière, la direction fait d'intelligents efforts pour varier son programme. *Marie de Mancini*, *le Comte de Morcerf*, *la Maison de Penarvan* ont fait les frais de la quinzaine.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, RUE DE L'INDUSTRIE.

N° 5. TROISIÈME ANNÉE. 15 AVRIL 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

PEINTURE — GRAVURE — ICONOGRAPHIE — ARCHITECTURE — SCULPTURE — ARCHÉOLOGIE — CÉRAMIQUE
NUMISMATIQUE — LITTÉRATURE — BIBLIOGRAPHIE — MUSIQUE — THÉATRE
ARTS INDUSTRIELS — TRAVAUX PUBLICS

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. Aug. Cholet, *Administrateur - Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

ON S'ABONNE : A Paris, chez C. Pont, libraire, 97, rue Richelieu ; chez Heymann, éditeur, 3, chaussée d'Antin. — **A Londres,** chez Hachette, libraire ; chez Baillère, Eindal et C^e^ — **A Genève,** chez Joel Cherbuliez, libraire. — **A Berne,** chez B. F. Haller, libraire. — **A Leipzig,** chez Mucquardt, libraire. — **A Rome,** chez Bocca frères, Corso 207. — **A Leyde,** chez A. W. Sijthoff, libraire. — **A La Haye,** chez Martinus Nijhoff, libraire. — **A Vienne,** chez Braumuller et fils, libraires; chez Gerolas, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à Bruxelles, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22 »
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwège	20 »

SOMMAIRE :

Silhouettes d'artistes. Louis Boulanger. *Ernest Chesneau.*

La chapelle des frères de la doctrine chrétienne a Bruxelles et les peintures de Jean Portaels. *H. Noël.*

Exposition d'œuvres d'art modernes a Liége. *E. V.*

Causerie littéraire. — *La fille de Roland,* drame en vers par M. H. de Bornier. *Ernest Van Elewyck.*

Publications a l'eau-forte. — Album d'eaux-fortes et Cahier d'études à l'eau-forte. *C. L.*

Chronique artistique. — Expositions annoncées. — Ventes. — Nouvelles.

EAUX-FORTES PUBLIÉES PAR L'ART UNIVERSEL EN 1873.

Albert Dillens, Portrait de Henri Dillens.
Léonce Chabry, *Entrée de forêt.*
André Hennebicq, *Les piffèrari.*
Paul Lauters, *Paysage.*
Paul Lauters, *Paysage.*
Félicien Rops, *Ma tante Johanna.*
Ch. Storm de Gravesande, *Paysage.*
Alfred Werwée, *Cheval d'après nature.*

COMPOSITIONS MUSICALES, PUBLIÉES LA MÊME ANNÉE.

Promenade du matin, paroles d'Antoine Clesse, accompagnement de Gevaert.

Ik droomde (Je rêvais !) paroles de E. Hiel, (traduction de Louis Jorez), musique de Peter Benoit.

EAUX-FORTES PUBLIÉES EN 1874.

Aug. Danse, *La tête du supplicié,* d'après Géricault.
Léopold Flameng. *Le marquis de la Vessie.*
Jean Portaels, *Femme orientale.*
Félicien Rops. *Le joueur de basson.*
P. Teyssonnières, *Dans les chantiers Mouliné et Labat.*

POUR PARAITRE CETTE ANNÉE.

Hippolyte Boulenger, le *Moulin.*
Hippolyte Boulenger, *Prairie.*
Durand-Brager, Croquis à l'eau-forte.
Jules Goethals, Étude de paysage.
Lenain, Tête de vieillard d'après Rembrandt.
Félicien Rops, Le *Laboureur.*
V. J. Vaillant, la *Porte Gayole,* (Boulogne-sur-Mer).
J. Van Moer, *Coin du vieux Bruxelles.*

Ces eaux-fortes feront l'objet d'un seul et même envoi dont nous fixerons la date dans un prochain numéro.

Le nombre de ces eaux-fortes pourra être augmenté.

L'*Art Universel* donnera en outre une mélodie intitulée : *Loin du pays,* paroles et musique de Charles Gounod.

Il publiera aussi, indépendamment des eaux-fortes, un certain nombre de gravures hors texte, parmi lesquelles nous citerons la reproduction d'un dessin inédit de J. Van Moer qui paraîtra prochainement, accompagné d'une notice de M^me^ Caroline Gravière sur la vie et les œuvres de l'artiste.

Nous publierons dans le prochain numéro une reproduction en photographie d'un tableau de maître ancien.

Nous prions instamment les personnes auxquelles le journal est envoyé à l'essai, de nous faire parvenir sans délai leur adhésion.

SILHOUETTES D'ARTISTES

LOUIS BOULANGER

(*Fin.* — Voir p. 33).

Le triomphe de Pétrarque fut et reste une œuvre importante par l'étendue de ses dimensions 8 mètres de longueur environ; elle est plus importante encore par l'élévation de tendances qu'elle révèle, par l'effort vers un art plus grand, plus dégagé de l'accessoire que ne l'étaient les précédents ouvrages de Louis Boulanger. Gustave Planche y voit une « poétique et splendide apothéose du génie »; il exprimait en ces termes une opinion commune à ceux qui font l'opinion publique, celle des lettrés, des artistes, des critiques, des poètes.

Exposé au Salon de 1836, *le Triomphe de Pétrarque* n'a plus, depuis, reparu à aucune exposition publique ou privée.

Il avait été exécuté pour décorer une galerie de l'hôtel du marquis de Custine, situé rue La Rochefoucauld; il y occupait le fond, disposé en hémicycle, de cette galerie, qui, dans sa distribution, tenait également d'un salon, d'une serre et d'un atelier. Le jour où le marquis de Custine ouvrit cette partie de son hôtel enrichie de sa nouvelle décoration, fut un jour de fête; il reçut, à cette occasion, toute la jeunesse romantique. Chopin y fit entendre dans la demi-obscurité des lampes baissées, une de ses œuvres les plus parfaites, un de ses beaux *Nocturnes* si purs de forme et d'une mélancolie si pénétrante. Théophile Gautier y dit ses *Tercets* dédiés à Louis Boulanger, commentaire poétique du *Triomphe de Pétrarque*, de l'œuvre même qui les avait inspirés :

Il faisait nuit dans moi, nuit sans lune, nuit sombre. .

Qu'est devenue cette peinture que les contemporains placent au premier rang parmi les ouvrages de l'artiste? Depuis la mort du marquis de Custine, elle a passé en plusieurs mains, et je n'ai pu suivre ses traces, je n'ai pu la revoir. Heureusement un ancien ami de Boulanger, que j'ai déjà eu l'occasion de nommer, M. Robelin, en a conservé le carton, et il nous reste la description qu'en a laissée le poète.

Beau cygne d'Italie, roi des amours fidèles,
Poète aux rimes d'or dont le chant triste et doux
Semble un roucoulement de blanches tourterelles;

Figure à l'air pensif et toujours à genoux,
Les mains jointes devant ton idole muette,
Te voilà donc vivante et revenue à nous.

Je te reconnais bien, oui, c'est bien toi, poète.
Le camail écarlate encadre ton front pur
Et marque austèrement l'ovale de ta tête.

Tes yeux semblent chercher dans le fluide azur
Les yeux clairs et luisants de ta maîtresse blonde,
Pour en faire un soleil qui rende l'autre obscur...

Je voudrais citer entièrement cette belle pièce de vers, où, de strophes en strophes, se déploie la pompe du Triomphe.

Le chœur des Muses et des Grâces aux bras enlacés accompagnent le divin poète; les vierges ouvrant la marche « font de leurs doigts de lys pleuvoir les violettes »; les cardinaux se mêlent au cortége.

D'après le carton gracieux qui nous a été montré, on ne peut apprécier, admirer que l'élégance du dessin et la belle ordonnance de la composition conçue dans l'esprit des *Triomphes* du Titien, mais avec une recherche de rajeunissement et une naïveté bien personnelles à l'artiste.

D'excellents juges – MM. Théophile Gautier, Frédéric Villot, Paul Huet, Robelin — m'ont affirmé, d'autre part, les saines et fortes qualités de l'exécution définitive.

A la suite de ce Salon de 1836 où figurait le *Triomphe de Pétrarque*, Louis Boulanger fut chargé de peindre pour le Musée de Versailles, la frise qui couronne la salle des États-Généraux. Cette frise, une des très-bonnes peintures du Musée, représente la *Procession* des députés des trois ordres qui eut lieu à Versailles le 4 mai 1789.

En 1840, il exposait un tableau qui est, je crois, au Musée de Toulouse aujourd'hui, *Trois Amours poétiques*: Dante et Béatrix, Pétrarque et Laure, l'Arioste et Orsolina. A n'en juger que par une lithographie conservée au département des Estampes, la composition ne manquerait ni d'élégance, ni de distinction, mais elle m'a paru d'une sobriété bien raffinée, touchant presque à l'indigence; je n'y ai point retrouvé la naïveté très-réelle de certaines figures du *Triomphe*.

Dans le même ordre de sujets mystiques, je dois rappeler un *Cantique de Judith* exposé en 1835: il y a dans l'attitude des personnages, dans le mouvement des draperies, de vagues réminiscences de Le Sueur; mais la figure principale, coiffée du turban, rappelle un peu trop, non sans que ce souvenir amène un leger sourire, *Corinne au cap Mysène*, ce portrait jadis célèbre de Mme de Staël. (A ce propos et en passant, nous devons signaler une des faiblesses de Boulanger: ses femmes sont presque toujours coiffées à la dernière mode de 1835; il ne réussit point, il est probable qu'il ne chercha même pas à donner aux masses de cheveux — cette beauté spéciale de la femme — une disposition plus en dehors du temps et qui ne datât pas.)

Il exécuta aussi un certain nombre de tableaux religieux et de tableaux d'histoire; je ne puis m'y arrêter, ne les ayant point vus ou n'en ayant pas gardé la mémoire. Les quelques lithographies de ces ouvrages qu'il m'a été possible de rencontrer, n'en laissent pas une impression très-favorable. Son intelligence fort vive des beautés si diverses formulées par les différentes écoles, a pu le porter un instant vers l'école romaine; mais sa culture le mettait alors en contradiction formelle avec ses instincts qui l'entraînaient, au contraire, vers les maîtres mouvementés et

coloristes. C'est auprès de ces derniers et près d'eux seulement qu'il trouvait des indications de facture en harmonie avec son propre tempérament; c'est dans les chroniques et dans les poètes seulement qu'il puisait une réelle activité d'inspiration.

A notre histoire nationale il n'emprunta que deux motifs, deux motifs tragiques : l'*Assassinat de Louis d'Orléans par le duc de Bourgogne*, commandé par le ministère des travaux publics après le succès de *Mazeppa*, et la *Mort de Bailly* le 12 novembre 1793. Ce dernier tableau appartient au musée de Compiègne. Je l'ai revu, il y a quelques années. Il a été fait sous l'impression de la révolution de 1830, au moment de la *Liberté* d'Eugène Delacroix et des *Iambes* de Barbier.

C'est une œuvre brutale, violente, mais bien entendue comme couleur, composition et mouvement; elle accuse, en outre, une âpre recherche de la réalité. Le peintre a très-habilement calculé le contraste d'effet entre la pâle et noble figure de Bailly et les têtes ignobles de ses bourreaux. Cependant, le tableau fut refusé au Salon de 1831 par le jury académique. Ce refus donna lieu aux colères les plus violentes et (à distance) les plus comiques. Pétrus Borel vengea l'artiste par une satire farouche contre ceux qui avaient « fait le coup. »

Le *Bailly* marchant au supplice, le *Mazeppa* et le *Triomphe de Pétrarque*, sont les trois peintures capitales de Boulanger. Peut-être faudrait-il en ajouter une quatrième, dont je ne puis parler, n'en ayant point gardé souvenir : *Saint-Jérôme et les Romains fugitifs*, le seul tableau important que l'artiste ait envoyé à l'exposition universelle de 1855.

Au second rang devraient venir tous ses tableaux de genre, inspirés des poésies romantiques ou conçus à la lecture des vieux poètes et des conteurs : Virgile, Dante, Le Tasse, l'Arioste, Shakspeare, Cervantes, Lesage, La Fontaine, Walter Scott...

Il a laissé, en outre, un grand nombre de peintures décoratives : des panneaux à la bibliothèque du Sénat et dans le cabinet de l'empereur au palais de Saint-Cloud; une salle à manger chez Mme Mahler, sœur de l'orfèvre-artiste, Froment-Meurice; les *Quatre Saisons* et un plafond chez un de ses amis d'enfance, M. Biais, aux environs d'Auxerre.

Une série d'aquarelles sur le théâtre romantique, une belle suite de lithographies, quelques vignettes, une quantité de portraits, restés célèbres, complètent l'œuvre de Louis Boulanger. Parmi ces portraits, je citerai notamment ceux de Victor Hugo, de Léopoldine Hugo, de Balzac (le Balzac en froc blanc), de Dumas père (en costume de Circassien), de Dumas fils, enfant, d'Auguste Maquet, qui signait alors Mac-Keat, de Belloc, de Jobert de Lamballe, du baron de Billing, de la baronne d'Halphen, enfin un portrait de Moine, fait d'après nature et qui passa jadis pour un pastiche des maîtres espagnols.

J'ajouterai, pour compléter cette énumération des travaux de Boulanger, qu'il dessina des cartons de vitraux pour la cathédrale de Besançon, sur la demande de M. Robelin, chargé de la restauration de cette église; dans les mêmes circonstances, lui et A. Devéria modelèrent quatre statues, qui décorent le chœur; celle de la *Foi* est de Boulanger.

L'œuvre est considérable. Essayerons-nous de le juger, de le caractériser tout au moins, et dirons-nous nos réserves? La somme des qualités qui appartiennent en propre à l'artiste est assez importante, ses faiblesses tiennent, d'autre part, à des circonstances générales dont il était trop peu le maître, pour que nous hésitions à être parfaitement sincère.

Bien qu'il ait toujours marqué tout ce qu'il a fait à l'empreinte de sa personnalité, il a cependant beaucoup emprunté dans son art à ses devanciers et à ses contemporains. Son œuvre est plein de réminiscences de Giorgione, de Titien, du Guide, de Lesueur, de Ribeira, de Raphaël, de Rubens, de Géricault, de Delacroix, de Bonington, de Lawrence, des Devéria, etc. Avec une rapidité d'émotion singulière, mais bien réelle et vraiment de bonne foi, sous l'empire de ses admirations successives, il passe tour à tour des Flamands aux Vénitiens, aux Espagnols, aux maîtres de l'Ecole romaine, et aux maîtres anglais et français. Cette faculté d'assimilation chez Boulanger était prodigieuse. Il reprenait, sans en avoir conscience, les procédés, les formes même qui l'avaient séduit chez les autres. Malgré son apport personnel en chacun de ses ouvrages, en dépit de la richesse d'imagination, de la culture d'intelligence, du sentiment d'art profond que ces ouvrages affirment d'une manière éclatante, Boulanger n'est point complétement original; par cette raison il n'a pu devenir lui-même un maître. Nature de disciple, il avait pourtant trop d'indépendance ou de mobilité d'humeur en son art pour abdiquer son individualité au profit d'une individualité unique et plus haute.

Quelqu'un qui l'a bien connu, me disait récemment ce mot qui le peint très-nettement et très-finement : « C'est un Jules Romain sans Raphaël! »

Il serait injuste de faire porter exclusivement sur Boulanger, la responsabilité d'une manière d'être dans laquelle les circonstances furent pour beaucoup. David et ses élèves avaient laissé de parti pris se perdre dans l'école, toute science, toute technique de l'art. On ne savait plus peindre. Pour n'indiquer que ce point de vue (car la place me manque aujourd'hui) la réaction romantique en peinture s'efforça de retrouver dans l'étude des maîtres de toutes les écoles, les procédés dédaignés, désappris, absolument perdus. Nos poètes cherchaient, de même, à remettre en honneur les vieux rhythmes français. Boulanger fut servi (à l'excès) dans cette recherche par la rapidité extraordinaire avec laquelle il saisissait et s'assimilait la facture de toute œuvre qui le frappait. Il

arriva à voir la forme et la couleur, autant par les yeux des maîtres que par ses propres yeux. De telles victimes sont nécessaires, sans doute, au mouvement et au progrès de l'art. Louis Boulanger — jugé d'une façon absolue — occupera une belle place au second rang dans l'histoire de notre école française, mais il restera, surtout, comme l'expression la plus exacte et la plus complète des aspirations esthétiques et des idées littéraires de son temps.

ERNEST CHESNEAU.

La Chapelle des Frères

de la

DOCTRINE CHRÉTIENNE, A BRUXELLES

et les

PEINTURES MURALES DE JEAN PORTAELS.

Le populeux et malsain quartier de la rue Notre-Dame, va bientôt faire disparaître avec lui l'ensemble des peintures exécutées par le peintre Jean Portaels pour la chapelle des Frères de la Doctrine Chrétienne : cette chapelle se trouve comprise, en effet, dans la zone marquée pour l'expropriation. Nous avons voulu la revoir une dernière fois, avant que le marteau du démolisseur n'en dispersât à terre les ruines.

Construite sur un espace restreint, avec une voûte basse qui ne laisse passer le jour que par une coupole vitrée, cette chapelle offrait de grandes difficultés à la décoration : mais le peintre a su harmoniser si bien dans les gammes tendres les pénombres naturelles de cette enceinte sans lumière qu'elles semblent s'éclairer à la peinture même. Des tons légers, d'un bleu clair sur lequel tranche l'or, couvrent les murs, les arceaux et les piliers et font ressortir, sur leur fond gracieux, les sujets traités en fresque par le peintre. Deux grandes compositions, symbolisant les paroles de l'Evangile, sont comme le double nœud qui les relie entre eux ; il y a dans ces compositions ces faciles et souples liaisons de groupes, cette élégance des contours, cette habileté de dessin qui sont la caractéristique de ce talent aimable, fécond en inventions mais un peu monotone et plus amoureux d'une certaine distinction que du grand style. Celui-ci se complique, en effet, d'une sorte de sévérité farouche ou, pour mieux dire, d'une sorte d'épisme que ne possède pas l'imagination plutôt élégiaque que dramatique du peintre des femmes orientales : on voudrait plus de violence, plus de pathétique, un dessin plus tourmenté, plus expressif, moins délicat dans les réalisations des paroles sacrées. Il en est de même de ses saints et de ses martyrs dont la procession sur les murs se prolonge entre des stations de croix en grisaille traitées en médaillons. Les plis des vêtements sont d'un beau jet, les attitudes pleines de noblesse et de gravité, les accessoires bien groupés : mais les têtes sont insuffisamment empreintes de l'héroïsme sacré qui est le vrai nimbe de ces audacieux zélateurs. Quelques-unes des peintures, en revanche, mieux dans la note du peintre, ont une poésie douce et gracieuse qui effleure délicatement l'esprit. Tous ces sujets sont d'une exécution soignée et peints par grands tons, tels que le comporte la matière employée, avec une harmonie qui n'exclut, pour certains d'entre eux, ni la chaleur ni la robustesse du coloris.

Cette œuvre de long travail et de mûre réflexion disparaîtra-t-elle tout entière? N'en restera-t-il rien pour témoigner des efforts de l'artiste et de son désir de laisser après lui un monument d'ensemble? Un doute mélancolique répond seul à cette mélancolique question.

H. NOEL

EXPOSITION D'ŒUVRES D'ART MODERNES

A LIÉGE.

L'aspect de la grande salle de l'Emulation était celui d'un champ de bataille ; naturalistes et académiques s'y disputaient les couronnes. « S'y disputaient », n'est peut-être pas le mot, car ces derniers n'ont pas mérité même une feuille de laurier ; mais aussi comme les rhéteurs en l'art de peindre étaient tristement représentés! Devriendt, Albert (*Charles-Quint à Juste*), éternellement monotone, toujours décorateur et plus théâtral que dramatique, était de la partie ; que ne peint-il sur verre?

Soubre, Ch., (*Une famille de nobles devant le Conseil de sang*), ouvrait la marche avec une toile d'une réelle faiblesse ; harmonie des tons, science du groupe, tout y est conventionnel ; c'est un cours d'expressions apprises par cœur, et un modèle suspect pour les élèves des écoles de dessin. On peut être très-grand docteur ès nez et bouches et n'être pas un artiste dans le vrai sens du mot.

MM. Delperé et Putzeys se joignent au cortége avec M. Alma Tadema (*Joseph surveillant les greniers d'abondance de Pharaon*), dont nous ne dirons rien, pour ne point désobliger un homme d'un talent réel, mais fourvoyé dans la manière académique.

Delperé (*Charles IX et Catherine de Médicis devant le cadavre de Coligny, à Montfaucon. — Véronèse peignant les noces de Cana au couvent de St-Georges majeur, à Venise*). Deux toiles où le dessin est nul, la couleur fausse, la facture indécise et molle.

Quant à M. Putzeys (*Pont du Buez, environs de Chenée*), avec aussi peu de pâte, une imagination si pauvre, un œil si faux, on prend des bains de nature et l'on s'interroge ensuite pour savoir si l'on a quelque chose dans le ventre. Sortez un peu de l'académie, messieurs, consultez votre âme et votre esprit, lâchez la bride sur le cou de votre fantaisie et galopez avec elle, si vous pouvez. Mais je doute que vous fassiez jamais quelque chose, car vous êtes nés à cinquante ans et ne pêchez point par abondance. Voyez nos réalistes, comme on les nomme :

Agneesens, qui campe fièrement, sur des brodequins à patins de bois, sa *Japonaise à l'éventail*, belle comme un fille de Ko-hi,

avec sa chair dorée, sa robe aux fleurs étranges et que l'artiste a su draper si largement et si sobrement à la fois.

Asselberghs (*Un hiver près de Dinant*), qui cherche des audaces et les trouve.

Louis Dubois (*Bords de la Lesse — La Rosée (marais de Genck) — Nature morte*). La première de ces toiles, d'une si merveilleuse harmonie de tons, d'une si prestigieuse variété, peinte tantôt à l'emporte-pièce, avec des reliefs saisissants, tantôt d'une main légère, avec des profondeurs infinies; œuvre pleine de contrastes qui vous empoignent et font que vous vous arrêtez ému comme à une symphonie. *La Rosée* est moins poussée, mais toujours d'une mélancolie fine et poétique.

Gabriel (*Un matin dans les Polders de la Hollande*), le peintre de l'air transparent de la Hollande; sa facture devient plus large et ses heureuses audaces le poussent en avant.

Hermans (*Visite à l'hôpital Saint-Pierre*), exposé au cercle de Bruxelles, il y a deux ans, on sait avec quel succès.

Henri Marcette (*Allée de la Sauvenière, temps de neige*), d'un bon sentiment; l'artiste a su éviter les teintes plates et la monotonie des hivers vus de l'atelier. Lointains bien observés, touche fine, science des valeurs.

Alex. Marcette (*Deux vues de Liége : Quai de Maestricht, — Quai de la Goffe*). Il ose, son dessin est expressif, ses tonalités justes, ses ensembles harmonieux. Il a du trait, de l'audace et la foi : il marche.

Roelofs (*Forêt en automne, -- Bords du Rhin*). La première de ces toiles est fort bonne. Horizon dans la lumière. Peint à bâtons rompus, d'une main sûre et qui ne laisse jamais tomber la pâte à faux.

T'Scharner (*l'Aurore, — en Campine, — les Bouleaux*). C'est bien là la Campine aux gris si fins, aux profondeurs mélancoliques, avec ses ciels bas et tourmentés. Sobre d'effet, mais d'une vérité poignante. Sentiment de la grande bruyère silencieuse et morne.

Oyens (*Etudiant*). Une ancienne toile, dit-on, qui n'a pas les audaces de celles que nous connaissons, mais qui révèle de grandes qualités de couleur et de dessin. Les Oyens, depuis, ont conquis les épaulettes.

Henri Vander Hecht (*Vue prise aux environs de La Hulpe*). Conception vraie, exécution puissante. Les tons varient à l'infini et forment un ensemble prestigieux; à gauche un bois, au fond une mare striée de roseaux qui rejette la lumière dans toute la toile, comme un miroir; à droite, un nuage qui crève dans le lointain, sur la grande plaine : c'est la nature prise sur le fait et exprimée dans toute sa force et sa grandeur.

Félix Nissen (*Arracheurs de pommes de terre*). Toile bien groupée, coloration pleine de tact, sentiment juste; la poésie de cette simple action est rendue avec bonheur. On sent chez l'artiste un esprit sagace, qui cherche à voir par delà le réel.

Math. Nisen (*Quatre portraits*). Grande sobriété de facture: beaucoup de justesse dans les tons, et d'originalité dans les lignes, toutes les qualités du portraitriste qui cultive son art avec amour.

Léon Philippet (*Repos de chasse, à Amblève. — Société d'escrime Saint-Georges. — Deux portraits*). Un artiste celui-là et un vrai : c'est une des figures les plus originales que nous ayons rencontrées. Les trois portraits qui composent le tableau, *Société d'escrime Saint-Georges*, sont faits à la diable, mais avec une précision dans les lignes et dans les couleurs qui frappe. Les poses des trois ferrailleurs, l'expression des figures, tout cela est traité très-spirituellement avec une crânerie rare. Dessin expressif et net, par grands plans; peinture large; les détails nécessaires. Le *Repos de chasse*, grande composition heureusement conçue et qui offrait des difficultés plus nombreuses encore que la précédente, eu égard aux proportions énormes du tableau, à la quantité de personnages, au milieu d'air dans lequel ils se meuvent, révèle, au plus haut point, les aptitudes de composition et d'invention de M. Philippet.

Em. Wauters (*Souvenir du Caire. — Tombeau des Kalifes*). C'est une étude d'air, faite avec un tac exquis : netteté de dessin et de tons, aisance, simplicité des moyens, distinction.

Mlle Bernaert (*Dans les Dunes. — Les bords de l'Escaut*). Peinture sincère, quelquefois un peu molle : sentiment juste; un peu d'audace ne nuirait pas.

Aug. Dandoy (*Bords de la Meuse. — Vue prise à Samson*). Paysages bien vus et au ton.

Léon Dansaert (*Le Marché aux fleurs*). Toile fouillée, avec des détails charmants, de l'harmonie, une belle lumière, un joli esprit de touche.

De Brackeleer, Adr. (*Retour du marché. — Repos du conscrit*). Lestement enlevé, bonne facture, originalité saine, de l'esprit naturel.

De Haas (*Bestiaux au pâturage. — Avant l'orage*). Cette dernière œuvre est d'une grande poésie. Vous souvenez-vous de ces bœufs de Leconte de Lisle, dont les yeux « poursuivent toujours un songe intérieur. » Ce sont ces bœufs-là que peint De Haas, calmes, pesants, et l'œil éternellement pensif. Et quelle large et caressante facture! On dirait de ces robes des bœufs des velours et des satins, mouchetés de paillettes de soleil.

A. Dillens (*Kermesse au Zuid-Beverland. — Andalouses*). La brune Espagne, aux chairs mates, et la blonde Hollande, aux chairs rosées, se livrent dans le cerveau de Dillens, un combat dont le peintre souffre : quand la Hollande vaincra-t-elle l'Espagne et quand Dillens cessera-t-il de souffrir?

Gérard (*L'Anniversaire. — Une Visite*). Pourquoi suivre les chemins frayés? N'en est-il point d'autres sous le ciel de l'art? C'est le piquant des détails, l'originalité de la conception, le côté nature qui, seuls, rajeunissent les vieux sujets.

Lambrichs (*Les deux amies*). Large facture, une pâte superbe, de l'esprit et du sentiment; point de mièvrerie.

Louis Verwée (*Scène de famille*). Composition gracieuse, fraîcheur des tons; crayon délicat et brosse puissante, deux choses si difficiles à concilier et si bien unies ici. Alfred Stevens a fait grand bien à Verwée.

Mlle Molyn (*Grappe de raisins*), d'un velouté excellent et d'une couleur saisissante. Où sont les moineaux d'Appelle? De la même artiste une *Nature morte*. Fleurs desséchées qui tombent tristement d'une table, tête de mort à côté : belle opposition, faite sans hésitation, avec une richesse de tons et une virilité de facture remarquables; point de recherche et sous cette forme si puissante, une poésie délicieuse qui révèle un cœur de femme et de femme supérieure.

L'école de Dusseldorf, sans faire précisément un pas en arrière, n'en fait pas non plus en avant : elle reste dans la gravure coloriée.

Schonleber expose une *Côte de Gênes*, bien faite, mais on dirait que de l'œil gauche le peintre a vu l'air du midi et de l'œil droit, celui du nord : les deux climats semblent, en effet, se confondre dans cette œuvre.

Si j'avais la prétention de faire un compte-rendu, j'aurais fort à faire : il n'y a pas moins de 400 numéros : mon ambition est moins élevée : j'ai seulement voulu donner une idée de l'importance de l'exposition en glanant à travers mes notes. Je mentionnerai donc en bloc, avec le regret de ne pouvoir détailler leurs qualités, MM. Cogen, den Duyts, de Schampheleer, Duyck, un portrait de Gallait, des paysages de Henrard, Keelhoff, Lamorinière, des toiles de MM. Lambrechs, Legendre, Meunier, Raymackers, Van den Bussche, Van Leemputten, un paysage impressionnant de Coosemans, une *Vache qui se gratte*, de Alf. Verwée, etc.

Le peu d'espace qui m'est donné m'oblige à passer bien d'autres noms connus d'artistes qui savent être originaux sans système et sans parti pris et préfèrent à l'étude d'après l'antique, le dernier mot pour tant de peintres que les aveugles admirent, les riches carnations, les formes robustes, les grands aspects de l'homme pris sur le vif : mais je saurai bien les trouver ailleurs.

Je ne puis m'empêcher de féliciter en terminant la société l'*Union des Artistes*, pour le zèle qu'elle a mis à la composition et à l'arrangement de ce Salon, le plus important qu'on ait vu à Liége; il faudrait surtout féliciter quelques personnes qui ont payé de leur nom et de leur dévouement avec une vaillance rare, dans ces luttes pour le triomphe de la bonne cause; car, il est utile de le dire, ce n'est pas sans de vives attaques que la bonne ville de Liége a vu se substituer à la peinture vieillote des cacochymes de la peinture, les libres et fières tendances des peintres de la nature et de la vie, et, comme nous l'avons dit en commençant, l'exposition actuelle a été un vrai champ de bataille où la victoire, toutes ailes déployées, est restée aux naturalistes, pour la plus grande confusion des faiseurs d'oripeaux, des ressasseurs de vulgarités, des manieurs de mannequins, des fureteurs de garde-robe et, pour tout dire, de cette triste séquelle de myopes et d'aveugles qui n'ont jamais vu dans l'art qu'une mesquine et malsaine imagerie.

E. V.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

La Fille de Roland, drame en quatre actes et en vers, par le vicomte Henri de Bornier.

Après les victoires éclatantes des dernières guerres, après l'unification allemande rêvée depuis si longtemps, les peuples d'outre-Rhin se sont dit qu'un grand poète allait naître parmi eux. Leurs espérances ont été cruellement déçues, et ce sont les vaincus qui, cette fois encore, ont triomphé des vainqueurs. C'est que ceux-ci n'ont point de passé et que l'imagination de la France est remplie du sien : les Niebelungen ne chantaient point la patrie, tandis que l'immortel poème du trouvère Théroulde, la *Chanson de Roland*, souffle sur les générations françaises un patriotique enthousiasme, et crée, par la pensée, une grande et belle patrie dont Charlemagne est la majestueuse personnification. M. Henri de Bornier le comprenait lorsqu'il faisait dire au vieil empereur :

La flatterie ainsi vivants nous accompagne!
Mais quel nom Dieu doit il donner à Charlemagne?
Je le saurai bientôt! — Puis, quel trouble profond,
Quand je songe comment nos œuvres se défont!
Hélas! toute puissance est à peine élevée
Qu'elle s'ébranle : où sont les fils de Mérovée?
Où sont ceux de Clovis? Que deviendront les tiens,
Charlemagne? Après moi quels seront leurs soutiens?
Quand on m'aura couché sous le funèbre dôme
L'empire sera-t-il ou colosse ou fantôme?
Ma race vivra-t-elle un siècle seulement?
Je le saurai bientôt! — Bientôt en m'endormant
Du sommeil de la mort, m'enfuyant de la terre,
Je verrai l'avenir sans voile et sans mystère,
Dans le livre des temps pour mon regard ouverts,
O France! je lirai ta gloire ou tes revers!

Notre vieille épopée du XIe siècle, voilà une grande source de vie, de fortes idées et de sentiments nobles; l'âme s'émeut étrangement à ces admirables stances que chantait le jongleur Taillefer, avant la bataille de Hastings, comme un nouveau Tyrtée qui pousse au combat ses frères d'armes et les prépare à la victoire. L'image colossale de Roland domine l'histoire de France, comme celle d'Achille plane sur l'antiquité; elle s'est gravée dans la mémoire du peuple, et le cœur du peuple tressaille toujours lorsqu'elle lui apparait faisant flamboyer sa Durandal; mais aussi quels caractères puissamment dessinés dans notre épopée française! Après Roland, Olivier, l'archevêque Turpin, Charlemagne, et ce traître Ganelon, que l'imagination du trouvère fit si grande. Ce dernier personnage, qu'on rencontre dans les gestes postérieurs, mais petit, trivial, vulgaire, est énorme ici, comme une création homérique; le transporter au théâtre était chose difficile, et M. Henri de Bornier a complétement réussi. C'est Ganelon repentant que je retrouve sur la scène, et son remords d'aujourd'hui égale sa trahison d'autrefois : le remords de Ganelon est admirablement développé et s'élève parfois à la hauteur de celui d'une lady Macbeth, dont le crime n'aurait point troublé la raison. Shakespeare avait eu recours à la pitié et à la terreur. M. Henri de Bornier ne s'adresse qu'à la pitié pour que nous nous intéressions à son personnage. Il ne pouvait sortir de la vraisemblance historique, et nos âmes n'en ont pas été moins fortement remuées.

Charlemagne se tient dans la majestueuse sérénité de la légende; le vieux duc Nayme, qui fut — gentiz et ber — ressemble fort au Nestor de l'Iliade. N'oublions pas qu'il n'a point suffi à M. Henri de Bornier d'étudier les caractères de ses personnages dans les vieilles chansons de gestes, il a fallu les créer presque, car les temps que chantait Théroulde sont loins : tous ces preux chevaliers qui chassaient devant eux Sarrazins et Saxons, comme les vents chassent les nuées, savent à peine, aujourd'hui, soulever leur glaive.

Meillor vassal ne monte en auferant.

disait-on jadis du duc Nayme, et Marsile redoutait la Joyeuse de Charlemagne; mais l'âge change bien les hommes; la force trahit le cœur de ces héros trop affaiblis par les années pour reprendre à Noethold la fidèle Durandal de Roland.

Où sont Ogier et Charlemagne?

peut-on se dire, avec Rutebeuf. — On le voit, M. Henri de Bornier a fait pour Ganelon, Charlemagne, le duc Nayme, ce que Fabre d'Églantine fit un jour pour le Misanthrope : suivre le développement logique d'un caractère et deviner ce qu'il devint par ce qu'il fut. C'était un tour de force, et la manière dont l'exécuta l'auteur de la Fille de Roland, témoigne de son esprit et de son tatent.

Quant à Gérald et à Berthe, M. Henri de Bornier a dû, pour les trouver, quitter l'œuvre de Théroulde et les chercher dans un autre cycle ; Gérald, comme Gauvain dans les romans de la Table Ronde, aime les grands coups d'épée, les aventures et les regards des belles, et Berthe, la fille de Roland, rappelle la tendre Iseult et la douce Genièvre. L'amour régnait en maître dans les romans d'Artus et se vengeait d'avoir été presque oublié dans les anciens poèmes du cycle de Charlemagne, en blessant le cœur de tous les héros des cycles postérieurs. Gérald et Berthe d'un côté, Charlemagne, Ganelon et le duc Nayme de l'autre, appartiennent à deux mondes différents : ceux-ci représentent le courage farouche, le cœur trempé comme l'acier et battant pour l'Empereur avant de battre pour la belle des longs rêves, la passion des conquêtes, l'enthousiasme religieux, le goût des grandes guerres entreprises pour la foi ; ceux-là représentent l'esprit d'aven-

ture, le plaisir des émotions volontairement cherchées, les grands combats livrés pour un baiser d'amour. Le caractère de ces deux groupes de personnages est bien indiqué dans le drame de M. Henri de Bornier. Il ne suffisait point d'intéresser le public en lui donnant le spectacle des malheureuses amours de Gérald et de Berthe, du sacrifice du jeune héros et de la séparation si touchante et si grande à la fois qui termine la pièce; il fallait encore l'émouvoir fortement, réveiller son patriotisme, l'enthousiasmer en lui rappelant quels hommes furent ses aïeux. Voilà pourquoi je faisais entendre plus haut que la fille de Roland est sortie ardente et belle, des derniers malheurs de la guerre, et personne ne s'y est trompé, ni l'auteur qui rêve à ces temps où l'on dira :

Tout homme a deux pays, le sien et puis la France,

et qui ne désespère point des malheurs de sa patrie :

Gloire au Christ triomphant !
Gloire aux barons français ! — Sonnez de l'oliphant !
O France ! ô douce France ! ô ma France bénie !
Rien n'épuisera donc ta force et ton génie !
Terre du dévouement, de l'honneur, de la foi;
Il ne faut donc jamais désespérer de toi,
Puisque, malgré tes jours de deuil et de misère,
Tu trouves un héros dès qu'il est nécessaire,

ni les spectateurs qui applaudissaient ces nobles pensées exprimées en si beaux vers. Les Anglais au moyen-âge ! l'Espagne au XVI^e^ siècle ! l'Allemagne et l'Autriche dans les temps modernes ! 1815 ! vingt fois la France a été vaincue, envahie, dévastée, morcelée, vingt fois elle se dégagea de ses ruines, se releva plus grande et plus forte que jamais et fit trembler ceux qui avaient osé porter la main sur elle. Le public du Théâtre-Français se souvenait de l'histoire de sa patrie lorsqu'il acclamait l'admirable prophétie de Charlemagne.

Les héros qu'a pris M. Henri de Bornier à la *Chanson de Roland*, et au roman de Roncevaux me semblent être ceux que chérit l'auteur; il écrivit sa pièce en citoyen, et son intention fut de secouer les cœurs endormis et de leur communiquer la mâle énergie du sien. Gérald et Berthe sont les personnages accessoires dans la pensée de M. Henri de Bornier, j'en suis convaincu ; Charlemagne, le duc Nayme, Ganelon, les principaux, ceux qu'il se félicite d'avoir fait revivre et d'avoir transportés sur la scène française. Les premiers paraissent créés pour intéresser aux autres, comme on mélange d'eau une liqueur trop forte : c'est une concession qu'il fait à l'esprit de son temps, mais son amour est pour les héros de Théroulde.

Il est temps de juger la *Fille de Roland* à un point de vue purement littéraire.

Nous goûtons mieux la sauvage grandeur de Corneille, que la beauté calme et sereine de Racine, pareils aux vieillards qui préfèrent les adolescents aux hommes mûrs. Corneille se souvient parfois des drames espagnols et l'action en souffre au bénéfice de l'intrigue : aussi trouve-t-on dans quelques poèmes de ce maître des scènes qui n'aident point au dénouement; il dépasse souvent la vérité dans la peinture des caractères et fait plus grand que nature; il se plaît à discuter des questions de politique, de philosophie ou de morale sur la scène; et ce modèle, moins parfait que le pur Racine, est plus facile à imiter. M. Henri de Bornier procède de la manière espagnole de Corneille, tout en restant dans la vraisemblance de la réalité; son imagination déploie des ailes d'une vaste envergure et, comme son maître, il fait vibrer les plus nobles fibres de notre cœur et nous émeut sans nous efféminer. Ce n'est point Berthe ni Gérald qu'il faut plaindre; c'est pour la patrie en danger qu'il faut que nous tremblions, et les éclairs de Durandal nous émotionnent bien autrement que les amoureux soupirs de la fille de Roland et du fils de Ganelon.

Nous le disions tout à l'heure, cet amour est un accessoire dans la pièce de M. Henri de Bornier, comme celui de Julie et de Cinna l'est dans l'immortelle tragédie du grand Corneille. Mais s'il doit nous arrêter un instant, nous reconnaîtrons que cette belle passion est presque celle de Chimène et de Rodrigue, et la ressemblance serait complète si don Diègue avait tué lui-même don Gomès et s'il l'avait frappé en trahison : deux détails qui n'en laissent pas moins subsister l'analogie. M. Henri de Bornier a profité de l'expérience des temps; Corneille nous laissait entrevoir le mariage de Rodrigue et de Chimène dans un prochain avenir.

Espère en ton courage, espère en ma promesse,
Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi,

disait don Fernand à Rodrigue, et, malgré ces belles excuses, nous ne nous indignions pas moins de l'entendre parler ainsi et de nous laisser supposer que la fille de don Gomès oublierait un jour quel était l'assassin de son père. Dans le drame de M. Henri de Bornier,

La fille de Roland au fils de..... Justes dieux !
Non, jamais ! Sa pitié ne voit que mon martyre,
Aujourd'hui.... mais demain ! Vous m'avez compris, Sire !

dit à Charlemagne le fils de celui qui avait livré Roland aux flèches des Sarrazins.

Quelle sublime résignation, quelle grandeur d'âme, quel touchant respect filial arrête sur les lèvres du fils le souvenir des crimes du père !

Eh bien.... je me soumets : qui t'aime te ressemble !
Dieu fit nos cœurs pareils, que Dieu seul les rassemble !
Adieu, Gérald !

soupirait Berthe en regardant Gérald s'éloigner à jamais, et Charlemagne disait :

Barons, princes, inclinez-vous
Devant celui qui part : il est plus grand que nous !

Voilà le vrai drame; le poète ne plaide point telle ou telle question de morale sur la scène, il s'adresse simplement à mon âme et me persuade mieux que ne me persuadent tous les conférenciers du théâtre; il n'a point pensé pour moi, il s'est contenté de m'émouvoir, et dans cette émotion, j'ai cherché un enseignement et l'y ai trouvé. Je sors meilleur de la représentation d'une telle pièce. Les maîtres du XVII^e^ siècle ne voulaient pas autre chose et ne le voulaient pas autrement. Comme eux, M. Henri de Bornier s'est attaché à connaître les caractères, les passions, l'état de l'âme qu'il veut peindre; les situations jaillissent naturellement d'une pareille étude, et l'auteur n'est pas obligé de se battre les flancs pour trouver des scènes qui émotionnent le public; elles naissent comme d'elles-mêmes dans sa pensée. On le voit, M. Henri de Bornier procède de cette bonne école dramatique, qui n'est pas la meilleure, mais dont les qualités et les défauts plaisent le plus à notre temps. Le *Cid*, *don Sanche d'Aragon*, deux œuvres que l'on croirait filles du XIX^e^ siècle, tant les passions y ont de fougue sauvage; l'imprévu y prend quelque place, l'action s'y précipite comme un torrent qui brise tout, emporte tout. (L'action dans Racine est un fleuve, toujours égal dans sa course, qui coule majestueusement entre des rives magnifiques.) Nous reconnaissons l'auteur de *Don Sanche* à ce pathétique qui

saisit sans nous donner presque le temps de la réflexion, à cette grandeur qui nous éblouit, à ce souffle puissant qui court à travers le drame et l'anime, à tout ce qui fait Corneille si moderne enfin et nous charme en lui. Le poète de la *Fille de Roland* a profité de tout cela ; mais il s'est bien gardé, comme tant d'autres, de sortir de la réalité ; ses personnages vivent d'une saine et forte vie ; comme nous ils sont faits de chair et d'os, et leur taille n'est pas si élevée que nous ne puissions y prétendre avec raison. C'est que le poète a été vivement ému ; les douleurs de la patrie, le spectacle de l'abâtardissement des hommes, le souvenir des gloires passées, tout cela a profondément remué son cœur ; et son amour pour ses héros est si ardent, son enthousiasme patriotique si puissant, qu'il communique son sang, son âme, sa pensée à tous les preux qu'il transporte sur la plus grande scène dramatique du monde. N'est-ce point à force d'amour que Pygmalion anime sa statue, et cette admirable fable païenne n'est-elle point une leçon pour les artistes et pour les poètes?

Ernest Van Elewyck

PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE.

Album d'eaux-fortes et *Cahier d'études à l'eau-forte*, publiés par la Société internationale des Aqua-Fortistes Livraison de février. — Callewaert père, éditeur, Bruxelles.

Constatons avec plaisir que la Société met un louable empressement à réparer le temps perdu : trois semaines à peine nous séparent de l'apparition de la première livraison de l'Album, et déjà, la seconde nous arrive avec trois planches de MM. T'Scharnert, de Gravesande et Weissenbruch. *La Meuse à Jupille*, du premier de ces artistes, n'est pas nouvelle, et nous nous souvenons d'en avoir vu un état chez un peintre de nos amis, il y a cinq à six ans. Alors, comme aujourd hui, nous avions été frappés de la sombre grandeur de ce vaste paysage, sur lequel un ciel déchiré fait crouler les averses : au premier plan, une mare trouée, vers le milieu de la planche, d'une clarté aigüe, reflet de l'échancrure lumineuse qui partage directement au dessus les sombres masses du ciel ; à gauche, des terrains qui se perdent dans le crépuscule ; à droite, des silhouettes d'arbres dessinées en noir sur les plans fuyants du ciel. Planche vivement attaquée et d'un bel accent ; une brutalité savoureuse qui n'exclut pas des travaux très-fins ; morsure bien enlevée. La coloration de tout ce paysage est farouche.

Zaandam, de M. Ch. de Gravesande, est dans la première manière de l'artiste, alors qu'il en était encore à ses ciels un peu vides et à ses eaux traitées en manière de squammes, à petit guillochis. Mais comme c'est bien toujours l'aspect de la Hollande ! Et que les objets sont bien dans l'air ! Le petit fond, à la pointe sèche, a des délicatesses exquises : ces moulins, ces maisons, ces mats chatoient dans la brume argentine. M. de Gravesande, qui a quelquefois pêché par trop de précision et une impression un peu froide, est, en retour, des mieux entendus dans l'art de faire mordre les cuivres.

M. Weissenbruch, dont *la Vue à la Haye*, termine la livraison, a fait une maîtresse planche. On ne peut être plus libre, plus décidé, plus sûr de sa main et de son acide ! Il y a dans ce coin de rue, avec son vieux mur percé d'une porte d'entrée, sa maison à gauche dans les arbres, les ombrages d'un vieux jardin ébouriffés en touffes derrière la porte et la mare qui croupit au premier plan, une intimité, un recueillement, un reflet de solitude qui fait rêver. Et quel travail sans apprêts ! Quel jeu aisé des tailles. Les belles écaillures dans ce mur moisi ! Et ces figures de femmes ! Leur silhouette est parlante : on sait ce qu'elles disent, et, bien que vues de dos, on connaît leurs nez pointus, leurs anglaises pendantes, leurs bouches pincées. Puis les colorations sont expressives : claires, moëlleuses, profondes dans le velours des ombres. Des lueurs glissent, comme des flèches, à travers les noirs. Ah ! les beaux blancs sales ! Un peu plus de jour dans les arbres n'eût pas nui.

Félicien Rops ouvre la livraison du *Cahier d'études*, avec une *Dalécarlienne*, une merveille d'expression juste dans la pose, le dessin des mains, de la tête, des habits. Pas un trait n'est de trop ; on admire que tant de discipline puisse se mêler à tant de liberté. Et quelle prudence dans la morsure ! Quelle finesse dans les colorations ! Le corps épanouit à l'aise sous les étoffes sa massive anatomie : il est indiqué à grands plans ; on le sent ; qu'il est massif et « bonne femme » ! Puis, observez les fonds, quelques hachures ; pas de tripotages - C'est une étude, je le veux bien, — mais en habits de dimanche.

La Hulpe, par M. Van der Hecht, planche nerveuse, bien griffée, d'une pointe qui se cherche. Ce n'est pas encore tout à fait du feuillage : mais il y a de l'air, du soleil, un frémissement de vie ; on sent la possibilité des oiseaux. Trop ronds les arbres du second plan, mais qu'ils sont joliment troussés ! Quels fins travaux ! Les fonds sont légers, chatoyants, d'une perspective qui recule à perte de vue. C'est l'œuvre d'un homme de la nature, d'un paysagiste amoureux. Belle morsure.

Paysage, par Fél. Rops et Louis Dubois. Planche étrange, ébauche de quelque chose qui n'est pas venu, d'une crânerie réjouissante. De la virtuosité, de l'audace, de la recherche et — du style : cela ressemble à l'entrée de la forêt du Dante : on cherche la louve et le lion ; mais il n'y a qu'une bûcheronne. Les feuillages sont sabrés à grands coups : très beaux les deux troncs. Mais la morsure est inégale : la femme ressemble à une ombre pâlotte au milieu des noirs furieux du paysage. En somme grand caractère.

Boitsfort, par Hippert. Une page très-fine, d'un travail compliqué, mais lucide, bien débrouillé. Cela représente un chemin creux avec des talus plantés d'arbres : un peu plus loin, voilà qu'il tourne. Il y a dans le fond et sous les arbres des demi-teintes d'une fort jolie transparence, et les arbres dépouillés font sur le ciel un hérissement broussailleux tenu comme des cardées d'écheveaux. Sentiment gracieux. Grande science de la morsure.

Paysage, par H. Marcette. Impression poétique qui rend bien l'idée d'une vallée dans les brumes : un petit torrent descend des fonds vers l'avant-plan. L'air ondoie à travers ce joli et frais paysage. Travail compliqué qui manque d'harmonie, d'unité, de simplicité, ce qui gâte forcément l'effet : trop de pointillés à la roulette surtout.

C. L.

L'adondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la continuation de Charlotte, *la nouvelle de M. Eugène d'Auriac.*

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Expositions annoncées. — La Société des Beaux-Arts, établie à Malines, ouvrira son Exposition de Tableaux et d'Objets d'art, le 27 juin, époque des Fêtes Jubilaires de Saint-Rombaut, pour être clôturée le 19 juillet.

Art. 1er. — Seront admises les productions des artistes vivants, belges et étrangers, sauf celles qui auraient été précédemment exposées à Malines.

On admettra néanmoins les œuvres des artistes décédés depuis la clôture de l'exposition de 1873.

Ne seront pas admises les œuvres d'art n'appartenant pas à leur auteur, s'il n'est justifié de l'autorisation de ce dernier.

La Commission décide en outre s'il y a lieu de refuser l'admission des objets qu'elle jugerait ne pouvoir être exposés.

Art. 2. — Le nombre d'objets de même nature que chaque artiste est admis à envoyer à l'exposition, est limité à trois.

Seront considérés comme un seul ouvrage, les miniatures, dessins, aquarelles, gravures, lithographies ou médailles, réunis dans un même cadre.

Art. 3. — Les cadres de forme ronde ou ovale, ou à pans

coupés, devront être ajustés dans des caisses de forme carrée.

Art. 4. — Les colis seront adressés affranchis « *à la Commission directrice de l'Exposition des Beaux-Arts à Malines* », avant le 12 juin, terme en rigueur. Après cette date ils ne seront plus reçus, sous quelque prétexte que ce soit.

Ils seront précédés d'une lettre d'avis adressée « *au Secrétaire de la Société des Beaux-Arts, rue de la Chaussée*, 42, » contenant : le nom, prénom, et le domicile de l'artiste, l'explication à insérer au catalogue et le prix auquel l'artiste désire vendre ses œuvres.

Art. 5. — Aucun objet ne pourra être retiré avant la fin de l'exposition sans une autorisation préalable de la Commission.

Art. 6 — Immédiatement après la clôture de l'Exposition, les œuvres seront retournées affranchies (en Belgique) à leurs auteurs.

Art. 7. — La Direction aura le plus grand soin des objets qui lui seront confiés, sans toutefois assumer la responsabilité des accidents qui pourraient arriver au Salon ou pendant le transport.

Art. 8. — A l'exception des personnes que leurs fonctions y appellent, nul ne peut être admis au Salon avant l'ouverture.

Art. 9. — La Commission fera lithographier un des tableaux qu'elle a acquis : un exemplaire en sera envoyé à chacun des membres souscripteurs.

∴

VENTES ANNONCÉES. — Une importante collection de tableaux modernes, la collection H., va se disperser aux enchères, le mardi 20 avril, en la salle nº 8, de l'hôtel Drouot. Cette collection dont nous avons le catalogue sous les yeux, ne compte pas moins de quinze toiles de Corot, et des plus délicates, des mieux marquées au coin de ce génie pathétique et doux : C'est ainsi qu'on y voit la *Chaumière*, *Marcoussy*, la *Dune*, les *Bruyères*, l'*Allée verte*, *Matin d'été*, le *Ruisseau*, la *Route Blanche*, le *Chemin de l'église* et un paysage historique *Madeleine*. La collection compte aussi des œuvres de Courbet; 11 toiles de Chintreuil (4 deux merveilleux Alf. Stevens; des Daubigny; l'*Éducation d'Achille*, d'Eug. Delacroix, des J. Dupré, des Feyen-Perrin, des Junot, des Héreau, des Millet, de Neuville, Ribot, Ricard, Tassaert et Vollon. Comme le dit notre collaborateur M. Ernest Chesneau, dans l'introduction au catalogue, cette collection est remarquable par son grand caractère d'unité.

Exposition particulière : le 18 avril.

Expert : M. Durand-Ruel.

∴

Les vendredi 16 et samedi 17 avril, en l'hôtel Drouot, salle nº 1 vente publique de la collection de tableaux modernes de M. L.-M. de Q., peints par Ingres, Troyon, Decamp, Th. Rousseau, Corot, etc.

Commissaire-priseur, Mᵉ Ch. Pillet.

M. Haro, peintre-expert.

Les expositions auront lieu les mercredi 14 et jeudi 15 avril 1875.

∴

On annonce pour le lundi 19 avril, la vente à l'hôtel Drouot des œuvres du statuaire Jacques Maillet : Marbres, bronzes et surtout ces nouvelles *Terres cuites en argiles de différentes couleurs*, si harmonieuses dans leurs tons variés, et qui nous le croyons, vont faire sentation parmi les gens de goût, et sont un véritable progrès obtenu par l'art décoratif.

Expositions, particulière : le samedi 17 avril ; publique, le dimanche 18.

Mᵉ Pillet, commissaire priseur.

M. Haro, peintre-expert.

∴

Le 15 avril s'ouvre dans les salons du marchand de tableaux Bernheim, Montagne de la Cour, à Bruxelles, l'exposition des œuvres du peintre Smits. Ces œuvres se composent de paysages, de figures, de tableaux de genre, quelques-uns à l'état de toiles achevées, la plupart à l'état d'esquisses. Cette exposition se fait au bénéfice des pauvres de la ville.

Le 15 avril s'ouvre également à Bruxelles, une importante exposition d'œuvres d'art modernes, sous les auspices de MM. Louis Gallait et Portaels.

C'est la superbe collection de M. J. Cardon, une des mieux composées et les mieux fournies en tableaux de choix, que compte la Belgique, qui fera les frais de l'exposition. M. Gallait envoie de son côté quelques toiles, auxquelles s'ajoutera la remarquable et brillante série des études rapportées par M. Portaels de son dernier voyage au Maroc.

∴

Nous rappelons que la vente publique après décès, du peintre Fortuny, aura lieu les lundi 26 et jours suivants, hôtel Drouot, salles nºˢ 8 et 9.

∴

Le mardi 27 avril, aura lieu à la Galerie Saint-Luc, la vente publique d'une très-belle réunion de tableaux des écoles modernes formant le cabinet de M. Louis Van de Kerkhove-Van den Broeck, de Gand.

Expositions les samedi 24, dimanche 25 et lundi 26 avril 1875.

∴

L'Administrateur de l'*Art*, revue hebdomadaire illustrée, a l'honneur de prévenir MM. les présidents des *Sociétés des Amis des Arts*, qu'il suffit de lui adresser franco, 3, rue de la Chaussée d'Antin, à Paris, toutes les communications relatives à ces Sociétés et à leurs expositions pour que l'*Art* s'en occupe régulièrement.

∴

L'*Avenir de Liége* publie en ce moment une série d'articles de M. Herman, à propos du Salon de Liége, très-judicieusement pensés et où s'accuse la tendance moderne. M. Herman fait bonne justice des peintres de la convention et de la routine, et il prêche hautement la substitution de la peinture moderne à cet art de la mémoire qu'a sapé avec une verve si audacieuse, Ch. Baudelaire, et qui s'est mis à l'ombre de la tradition pour essayer de parer ses défaites.

∴

Une exposition des dessins de Millet vient d'être organisée au bénéfice de la famille de l'artiste. Ces dessins, provenant de la collection d'un de nos amateurs, sont réunis rue Saint-Georges, 7, où il pourront être visités par le public, du 6 avril au 6 mai.

Le prix d'entrée est de 1 franc. Le dimanche, l'entrée sera gratuite.

∴

Le nombre des tableaux, sculptures, gravures, dessins, etc, etc., admis cette année année au Salon, est de 2,200 environ, auxquels il faut ajouter 2,000 exempts environ Total : 4,300 numéros. Ce chiffre est le plus élevé qui ait été atteint depuis longtemps.

On annonce qu'un certain nombre d'artistes sont actuellement en instance auprès du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts pour obtenir une révision des tableaux refusés. Ils demandent qu'un second jury, élu par les artistes, examine de nouveau ces tableaux et puisse en faire admettre à l'exposition un sur trois pour chaque artiste.

Cette requête a été écoutée, et nous aurons cette année un *salon des Refusés*.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS du 1ᵉʳ avril contient trois gravures hors texte : *Saint-François d'Assises*, eau-forte de Flameng, d'après Murillo; Souvenir de Toscane, eau-forte originale de Corot, et un *Dessin de Fortuny*, gravé par MM. Goupil.

Le texte se compose des articles suivants, illustrés de quarante-six gravures : les Figurines de Tanagra au musée du Louvre, par M. A. Rayet; Murillo et ses Elèves, par M. Paul Lefort; A propos de Corot, par M. J. Buisson; Histoire du costume, Salle du moyen âge à l'exposition de l'Union centrale, par M. Alfred Darcel; Fortuny, par M. Walther Fol; Un cabinet d'amateur en Suisse, (musée Fol), par M. A. Schneider; Exposition de Milan; Art industriel, par M. Louis Courajod.

L'ART. — Quinzième livraison. — *Sommaire.* — TEXTE. — *Les marbres de Milet, offerts au Louvre par MM. de Rothschild, par Louis Ménard. — Les expositions des Beaux-Arts pendant la révolution, par Eugène Despois. — Italia fara da se, par Paul Leroi. — Quelques mots sur l'art Russe à Moscou, par Pedro Rioux-Mailloux. — Une exposition de tapisseries, par F.-T. Riaño. — L'affaire Van de Kerkhove* (Correspondance particulière de l'ART). — *Chronique étrangère. — La souscription au monument de Corot. — Exposition de dessins de Millet. — Société des amis des arts de Pau. — De l'Aube. — Réunion annuelle des délégués des sociétés savantes. — Chronique de l'hôtel Drouot. — Notre eau-forte.*

GRAVURES. — Planche hors texte : *Un Quai à Amsterdam, eau-forte de Gustave Greux, d'après le tableau d'Adrian Van de Velde et de Jean Van der Heyden.* — Gravures dans le texte : *Les Fouilles d'Hieronda, par M. Guiaud, d'après le dessin de M. A. Thomas, gravure de E. Burgun. — Chapiteau d'ante du temple d'Apollon, à Milet. — Chapiteau d'un des pilastres du temple d'Apollon, à Milet. — Bases des deux colonnes du temple d'Apollon, à Milet. — Bouclier attribué à Benvenuto Cellini* (Armeria Reale de Turin), *gravure de Méaulle. — Armeria Reale de Turin, gravure de Méaulle. — Petite Targe, travail italien du XVIe siècle* (Armeria Reale de Turin), *dessin de E. Bocourt, gravure de L. Chapon. — Eglise de Vassili-Blagennoy.*

THE ATLANTIC MONTHLY. — *Livraison de mars.* — Sommaire : *Historical portraits Lately Exhibited in Paris, M. J. Hoppin. — Pennals Daughler, Rose Terry Cooke. — Brother Christopher, E.-S. Thayer. — Fancy's Masquerade-kate, H. Clard. — Old rimes on the Mississipi III, Mark Twain. — Hilda, John Vance Cheney. — Origin of the name America, Jules Marcou. — Delay, Louisa Bushnell. — Roderick Hudson, III, Rome, Henry James. — By the dead, Albert Laighlon. Raxalion Wilhout jurisdiction circonstitutional, David A. Wels. — After the Tornado, Paul Hayne. — The Virginia Campaign of John Brown III, F.-B. Sanborn. — Forcey the Willson. John J. Piatti. — Asathor's vengeance, Hjalmar, H. Boyesen. — A state sur Vey for Massachusetts, N. Shaler. — Beyond recall, Mary E. Bradley. — Recent litterature. Motley's the life and death of John of Barneveld. Lacroix's, Les arts au moyen âge, Lemonnier's, Contes flamands et wallons. Lemonnier's, Histoires de gras et de maigres, etc. etc. — Art. — Music. — Éducation.*

KUNSTKRONIJK. — Troisième et quatrième livraisons. — *L'idée artistique dans les siècles passés : le sentiment de la beauté d'après Platon; l'art d'après Multatuli. — Jacob Mani, par C. Vosmaer. — Une promenade au Musée d'Anvers, par le peintre Max Rooses. — Mariano Fortuny. — Leonardo Vinci. — A Mani, poésie par A.-M. Van Weyen. — Jour de marché, poésie par Ant. L, de Rop. — Louis Apol. — Chronique. — Bibliographie.*

Deux eaux-fortes accompagnent ces livraisons.

LA CHRONIQUE ILLUSTRÉE. — Numéro du 11 avril. — *Contient entre autres articles, les* Bronzes Japonais à Rouen, *par Léon de Wesly ;* l'Armée de l'Art, *Alfred Stevens, par F. Bourgeat.*

LA FÉDÉRATION ARTISTIQUE. Numéro du 9 avril. — *Contient sous le titre :* Dossier Van de Kerkhove, *une suite de documents, lettres, jugements, déclarations de diverses personnes tendant à prouver que l'œuvre exposée à Bruxelles, Anvers, etc., est bien du jeune peintre de ce nom.*

EXPOSITION

DE TABLEAUX MODERNES

DURAND - RUEL

Rue du Persil, 4, place des Martyrs, à Bruxelles.

GALERIES

A PARIS, 16, rue Laffitte. — A LONDRES, 168, New-Bond street.

PHOTOGRAPHIE INALTÉRABLE

EUGÈNE GUÉRIN

RUE DE LOUVAIN 32, BRUXELLES

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle ; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages ; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris. . . . . Un an, 50 fr.; six mots, 25 fr.
Départements . . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement :

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, Paris.

CH. NOË

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Saint-Josse-ten-Noode.

ACHAT, VENTE ET EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

RUE DE RUYSBROECK, 74, BRUXELLES

VENTE, ÉCHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôt d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, à Bruxelles.

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE ET VERNISSAGE

L. SABATIER ET Cie

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND-HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Rue Neuve, 90, Bruxelles.

Agence générale pour la vente, l'achat, l'expertise et la restauration.

ON ACCEPTE DES TABLEAUX POUR LES VENTES PUBLIQUES

LE BUREAU EST OUVERT

de 10 heures du matin à 3 heures de relevée.

J. ROBINEAU, Directeur.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 73, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie.— Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande.

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalages pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc , etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

AU BON MARCHÉ

RUE DE LA PUTTERIE, 45

à côté de l'hôtel Groenendael.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CHAUSSURES

en tous genres

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

à des prix très-modérés,

Pour l'ouverture de la saison, *mise en vente* d'une grande partie de *bottines pour hommes*, à élastiques, en grain du Levant, bien faites et très-solides, au prix incroyable de fr. **10, 50**, au choix.

Solde d'une grande partie de *bottines pour dames*, en peau et bouts vernis à un côté de boutons et à talons, au prix incroyable de fr. **8, 50**, au choix, article de 15 francs. Fabrique sur commande pour les théâtres. Réparations.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES

COMPTOIR DES ARTS

RUE DURLET, COIN AVENUE DES ARTS, A ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX — PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2, (près du MUSÉE)

ANVERS

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28

FABRIQUE DE VERNIS
COULEURS EN POUDRE
COULEURS BROYÉES
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
CHEVALETS DE CAMPAGNE
ET D'ATELIER
PARASOLS, CANNES, ETC , ETC.

MANNEQUINS
BOITES A COULEURS
ET A COMPAS
PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE

AVIS AUX ARTISTES PEINTRES

COULEURS FINES EN TUBES

Dépôt de la Maison TYCK d'Anvers

chez J. F. VAN MOLLE, *droguiste*

RUE VERTE, 93

SCHAERBEEK - BRUXELLES

OFFICE ARTISTIQUE

90, GALERIE DU COMMERCE, 90

BRUXELLES

EAUX-FORTES, PHOTOGRAPHIES

ARCHITECTURE, CÉRAMIQUE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Abonnement à tous les journaux artistiques

POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER

VENTES ET ACHATS A LA COMMISSION

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES

En vente, à l'Office Artistique :

MAGNIFIQUES ÉPREUVES PHOTOGRAPHIQUES

D'APRÈS LES TABLEAUX LES PLUS CÉLÈBRES

LA GALERIE FRANS HALS

EAUX-FORTES
DE WILLIAM UNGER

épreuves d'artiste . . fr. 86 »
— de choix. . . . 58 »
— sur chine . . . 32 »

Cahier de douze Eaux-Fortes

PAR CH. DE GRAVESANDE

LA RONDE DE NUIT

PAR L. FLAMENG

épreuves avant la lettre.

SOUVENIRS DE TUNIS

DOUZE EAUX-FORTES
PAR LE
Vte LE BAILLY D'INGHUEM

épreuves sur japon . fr. 25
— chine . . . 20

Cahier de huit Eaux-Fortes

PAR E. SMITH

LE CAFÉ DU RAT MORT

PAR MANET

épreuves avant la lettre.

Publications A. Cadart.

Tableaux anciens de : Ruysdael, Salvator Rosa, Van Artois, Van Ostade, Hamilton, Brekelenkamp, etc.

Tableaux modernes de : Degroux, Fourmois, Montigny, de Biseau, Lauters, J. Lampe, TS'charner, etc

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie, — Direction Campo-Casso. *La Reine de Chypre*, grand-opéra en 5 actes.

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Direction Delvil et Candeilh.—*Le Tour du monde*, grande pièce à spectacle, en 5 actes et 15 tableaux.

Théâtre de l'Alhambra. — Direction Maurice Coste. — *La Jeunesse du roi Henri*, pièce à grand spectacle, en 7 actes

Théâtre royal du Parc. — Direction de Mme Micheau. — *Rose Michel*, drame.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — Direction Humbert. — *La Filleule du Roi*, opéra-comique en 3 actes

Théâtre des Délassements. — *La Tour de Nesle*, drame en 7 actes.

Théâtre Molière. — Direction A. Leemans. — *Don Cséar de Bazan*, comédie en 5 actes.

* *

THÉATRES. — Le théâtre des Fantaisies parisiennes de Bruxelles, vient de remporter une nouvelle victoire avec la *Filleule du Roi*, l'opéra comique de Vogel. La musique que le compositeur a brodée sur le canevas un peu léger de MM. Cormon et Deslandes est originale et d'une fraîcheur de bon aloi. Il y a des pages charmantes, d'une extrême distinction et d'une grâce toute aimable. L'interprétation a été excellente et a mis en lumière le talent d'une jeune et jolie débutante, Mlle May, de Mme Luïdgini, de MM. Ginet Joly, Fraisant. La mise en scène est splendide; les costumes sont d'un goût exquis, et l'on doit féliciter M Humbert d'avoir su si parfaitement assortir le cadre à l'œuvre.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, RUE DE L'INDUSTRIE.

N° 6. TROISIÈME ANNÉE. 1er Mai 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

PEINTURE — GRAVURE — ICONOGRAPHIE — ARCHITECTURE — SCULPTURE — ARCHÉOLOGIE — CÉRAMIQUE
NUMISMATIQUE — LITTÉRATURE — BIBLIOGRAPHIE — MUSIQUE — THÉATRE
ARTS INDUSTRIELS — TRAVAUX PUBLICS

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. Aug. Cholet, *Administrateur - Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

On s'abonne : A Paris, chez C. Pont, libraire, 97, rue Richelieu ; chez Heymann, éditeur, 3, chaussée d'Antin — **A Londres,** chez Hachette, libraire ; chez Baillère, Eindal et Cie — **A Genève,** chez Joel Cherbuliez libraire.— **A Berne,** chez B F. Haller, libraire — **A Leipzig,** chez Mucquardt, libraire. — **A Rome,** chez Bocca frères, Corso 207. — **A Leyde,** chez A. W. Sijthoff, libraire. — **A La Haye,** chez Martinus Nijhoff, libraire. — **A Vienne,** chez Braumuller et fils, libraires; chez Gerols, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à Bruxelles, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22 »
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwège	20 »

SOMMAIRE :

Trois panneaux et un plafond de Millet, *J. de Privat.*
Exposition au bénéfice de la caisse centrale des artistes belges. Collection de M. Cardon. Tableaux de MM. Louis Gallait, J. Portaels et Robert, *J. Hoepfer.*
Les peintres belges Eugène Smits. *Camille Lemonnier.*
Un mariage de la Sainte-Vierge (attribué à Raphaël). *C. R.*
Publications illustrées. — Catalogue illustré des tableaux modernes de la collection H., *H. Noël*
Les livres. — La Fille de la comédienne, l'Héritage d'Arthur, par Hector Malot, *C. L.*
Chronique — Ventes. — Expositions. — Nouvelles diverses.

EAUX-FORTES PUBLIÉES PAR L'ART UNIVERSEL EN 1873.

Albert Dillens, Portrait de Henri Dillens.
Léonce Chabry, *Entrée de forêt.*
André Hennebicq, *Les pifferari.*
Paul Lauters, *Paysage.*
Paul Lauters, *Paysage.*
Félicien Rops, *Ma tante Johanna.*
Ch Storm de Gravesande, *Paysage.*
Alfred Werwée, *Cheval d'après nature.*

COMPOSITIONS MUSICALES, PUBLIÉES LA MÊME ANNÉE.

Promenade du matin, paroles d'Antoine Clesse, accompagnement de Gevaert.
Ik droomde (Je rêvais !) paroles de E. Hiel, (traduction de Louis Jorez), musique de Peter Benoit.

EAUX-FORTES PUBLIÉES EN 1874.

Aug. Danse, *La tête du supplicié*, d'après Géricault.
Léopold Flameng. *Le marquis de la Vessie.*
Jean Portaels, *Femme orientale.*
Félicien Rops. *Le joueur de basson.*
P. Teyssonnières, *Dans les chantiers Mouliné et Labat.*

POUR PARAITRE CETTE ANNÉE.

Hippolyte Boulenger, le *Moulin.*
Hippolyte Boulenger, *Prairie.*
Durand-Brager, Croquis à l'eau-forte.
Jules Goethals, Etude de paysage.
Lenain, Tête de vieillard d'après Rembrandt.
Félicien Rops, Le *Laboureur.*
V J. Vaillant, la *Porte Gayole*, (Boulogne-sur-Mer).
J. Van Moer, *Coin du vieux Bruxelles.*

Ces eaux-fortes feront l'objet d'un seul et même envoi dont nous fixerons la date dans un prochain numéro.

Le nombre de ces eaux-fortes pourra être augmenté.

L'*Art Universel* donnera en outre une mélodie intitulée : *Loin du pays*, paroles et musique de Charles Gounod.

Il publiera aussi, indépendamment des eaux-fortes, un certain nombre de gravures hors texte, parmi lesquelles nous citerons la reproduction d'un dessin inédit de J. Van Moer qui paraitra prochainement, accompagné d'une notice de Mme Caroline Gravière sur la vie et les œuvres de l'artiste.

Nous prions instamment les personnes auxquelles le journal est envoyé à l'essai, de nous faire parvenir sans délai leur adhésion.

Trois Panneaux et un Plafond

DE

MILLET

Une curiosité extrême s'attache à tout ce qui paraît sortir du cadre habituel où se circonscrit la pensée d'un artiste. Aussi s'est-on vivement ému des panneaux décoratifs de François Millet, qui ont passé récemment en vente à l'hôtel Drouot. On vendait ce jour-là un certain nombre d'objets provenant de la riche succession de M. Thomas, directeur de la compagnie d'assurance, le *Soleil*.

On ne saurait trop vivement approuver les amateurs de peinture qui, au lieu de payer presque toujours trop cher des tableaux de chevalet que les marchands font monter à des prix ridiculement élevés, commandent directement aux artistes des décorations d'ensemble. Les peintres et les amateurs gagneraient, à coup sûr, à cette façon d'agir. Les premiers trouveraient des occasions d'exprimer librement et largement leur pensée; les seconds acquerraient des œuvres moins coûteuses que les tableaux, décoratives, originales. Je ne sais ce que M. Thomas a payé à Millet la décoration de sa salle à manger; je crois que plafond et panneaux ont été exécutés pour dix mille francs. Avec les hausses factices que les marchands font sur les tableaux, qu'aurait-on eu pour ce prix?

Le plafond, qui représente un ciel d'automne, admirable de profondeur, mouvementé par des nuages et peuplé d'une volée d'amours, est d'un ton exquis. Mais l'intérêt le plus grand est celui qu'offrent les trois panneaux : l'Hiver, le Printemps et l'Eté.

Le peintre a pris, pour sujet de l'Hiver, le joli motif d'Anacréon, racontant comment l'Amour, transi de froid, vint un jour frapper à sa porte : le vieux prêtre le reçoit, l'héberge, le réchauffe, et le traître d'Amour le récompense de son hospitalité en le frappant d'une flèche. Millet a représenté Anacréon en compagnie d'une jeune femme, sur le seuil de sa porte, se penchant pour faire entrer l'Amour chez lui. On entrevoit, à droite, la neige par la campagne, et le pauvre Amour est tout violet de froidure. Dans le panneau intitulé le Printemps, Millet nous montre Daphnis et Chloé assis à côté l'un de l'autre. Le jeune pâtre, au corps blanc et charmant, tient dans ses mains un nid, où battent des ailes des petits oiseaux, auxquels Chloé donne la becquée. On peut critiquer un parti pris de réalisme outré dans la figure de la jeune enfant; c'est une paysanne de Barbizon, et le livre de Daphnis et Chloé, œuvre précieuse d'un Grec de la décadence, ne va pas sans éveiller en nous certaines idées de beauté et de grâce un peu apprêtées. Mais quel paysage! Au second plan, une chèvre debout, broutant le cythise amer de Virgile, donne à téter à son chevreau Plus loin, par une échancrure qui déchire le profil correct et blanc d'une montagne de Grèce, on aperçoit la mer, la mer céruléenne du printemps, transparente et d'un vert léger comme celui des feuilles qui dessinent sur l'azur le profil élégant des arbres.

Dans ces deux panneaux, Millet a demandé ses sujets à la Grèce antique. Dans le troisième, l'Été, il a fait mieux à notre goût : il a appliqué à un motif tiré de notre sol, ce procédé que l'on a si justement appelé le « réalisme grec ». Nous sommes en pleine Brie, par un jour de moisson. Le soleil de midi échauffe l'air, et le ciel tout blanc semble vibrer. Une large plaine couverte d'épis mûrs ondule sous le vent chaud : au second plan, une moissonneuse, les mains repliées sous sa tête, dort d'un sommeil lourd. Sur le devant du panneau une autre moissonneuse est debout; elle tient d'une main sa faucille, et de l'autre s'appuie sur un panier à vanner, comme une Minerve sur son égide. Elle est vêtue d'un jupon court que relève au-dessus du genou la rondeur accusée du ventre et des hanches : le buste est nu. C'est encore une paysanne de Barbizon que nous représente cette peinture : elle a les traits indécis des filles de la campagne, les yeux vagues, le teint hâlé, et ses seins nus sont rougis au soleil. Mais, par le style et l'allure — et c'est là le grand art — la paysanne devient déesse, et la couronne qu'elle porte au front est la couronne de Cérès. Il semble qu'elle sente la grandeur de son rôle de nourricière.

C'est par là, dit à ce sujet dans un article très-bien fait le chroniqueur artistique du *Bien Public* de Paris, c'est par là que Millet — qui s'en vantait d'ailleurs — est bien l'élève des artistes grecs; il a toute sa vie essayé, même au milieu des plus étranges erreurs, de mettre en pratique cette maxime : Le beau est la splendeur de l'utile. Que si ses modèles sont souvent déplaisants, et tels qu'en parlant de l'art grec à leur propos, on semble caresser un paradoxe, c'est que notre climat, notre sol dur et notre race fatiguée ne lui fournissaient point les éléments de beauté que les artistes grecs trouvaient sous un climat plus doux, chez un peuple plus jeune, et dans une nature féconde sans travail. Mais le procédé de Millet n'en est pas moins celui des grands sculpteurs grecs, et je ne puis que féliciter ceux qui lui confièrent des peintures décoratives à exécuter, et l'arrachèrent pour un jour aux tableaux de chevalet — ainsi nommés, sans doute, à cause des tortures qu'ils imposent aux grands artistes.

J. de Privat.

EXPOSITION

DE LA

CAISSE CENTRALE DES ARTISTES BELGES

—

Collection Cardon. — Tableaux de Louis Gallait, J. Portaels et A. Robert.

Un amateur très-connu, un véritable ami des artistes, cœur d'or au service d'un esprit connaisseur, M. Jean Cardon, a prêté pour cette œuvre sa noble et belle collection de modernes. Cette collection, lentement amassée et choisie avec un tact parfait, a été en quelque sorte la passion constante et l'unique distraction d'une vie toute vouée au travail : telle qu'elle est aujourd'hui, elle est une des plus riches qui honorent la Belgique. M. Cardon a eu l'esprit, le rare esprit, de s'attacher plus à la qualité qu'à la quantité : il a voulu surtout n'avoir que des œuvres supérieures ; les maîtres sont représentés chez lui par ce qu'ils ont de plus pur et de plus indiscutable. C'est dire qu'on n'a qu'à admirer.

Delacroix, Rousseau, Troyon, Corot, Diaz, Duprez, Millet, Stevens, donnent à cette collection une physionomie multiple, mais en même temps un air de famille qui dit bien l'homogénéité des tendances de ces maîtres profonds, l'honneur et la gloire de ce siècle. Quel poëme des douleurs, quelle sombre et vaste désolation que ce *Christ* de Delacroix ! Et, dans un ordre d'idées plus humaines, quel vent farouche ébranle la raison du *Hamlet*, l'autre Delacroix de la collection ! Perles rares, polies et émaillées, avec tous les sombres chatoiements de cette palette où les couleurs étaient encore de la passion. Le Rousseau : (*La Forêt de Compiègne*) est prestigieux, des harmonies exquises baignent le ciel et les verdures sont tendres et lumineuses. Fromentin compte dans la collection une page d'une prestesse et d'un esprit charmants. Trois Troyon, dont deux d'un très-grand effet, l'*Effet de pluie* et la *Vallée de Roucques*, pages aux harmonies profondes. Des Diaz ; deux Corot, fluides et argentins ; l'un de ces Corot, *Lisière de la Forêt de Saint-Germain*, est beau comme une vision.

Alfred Stevens est ici comme partout le maître incomparable des élégances saines et fortes : nul n'a mieux dit l'âme des femmes : le sphynx lui a dit son éternel secret. Aussi quelle merveille que cette *Femme en jaune*, ce Velasquez moderne, aux cheveux tomate ébouriffés par dessus cette féroce et féline grimace d'hétaïre ! Et la *Conversation !* Quelle grâce dans les attitudes ! quel esprit dans les mains, les têtes, les accessoires ! Un monde d'harmonies enchantées s'ouvre à nos yeux. Puis tout à coup, c'est *l'Homme au piano*, une ébauche, mais quelle ébauche ! Un jet de feu, une impression palpitante, de la vie à coups de lumière et de génie. L'avenir dira quel maître souverain est le peintre de telles œuvres.

Un très-fin, très-délicat et très-raffiné Willems, des Isabey, un Courbet de premier ordre, un Jacques comme on n'en voit plus, ébauche exquise dans les tons roux, un joli Pellenkoffen, s'opposent et se font contraste. Puis c'est Meissonnier, le maître dangereux et si abondamment humain, le ciseleur de détails, le marteleur de touches spirituelles, l'ingénieux et subtil metteur en scène de tant de chefs-d'œuvre familiers. Gérôme étale à côté son clinquant et son précieux. Bakkerkorf, Pellenkoffen, Willems, toute une pléiade de maîtres fins et délicats, viennent ensuite. De Dupré une *Marine* d'un mouvement étonnant, dans une gamme de gris puissants ; une autre *Marine* d'un bel effet de Isabey ; des Gallait, un De Winne harmonieux et discret ; de délicieux Madou ; des Raoux, des Saint-Jean, des Robie ; un bouquet fait de rien de Diaz ; le *Bénitier* de Degroux ; un Artan lumineux et fin, dans un mode gris bleu très-tendre ; des Roybet, des Cardon, des Gallait ; un Baron d'une bonne impression ; un Dubois plein de caractère ; des Rolles, des Fourmois, des Van Moes, des Leys de la première et de la dernière manière, des de Haas aux grandes attitudes ; tout un ensemble puissant et solide où rien ne détonne.

Nous consacrerons un second article à l'étude des toiles de MM. Portaels, Gallait et Robert.

J. Hoepfer.

Les Peintres Belges

EUGÈNE SMITS

ET

SON EXPOSITION DE QUARANTE-SIX TABLEAUX

(*Esquisses et toiles terminées.*)

C'est tout un petit Salon que cette calme et sérieuse exposition d'un travail de dix-huit mois ; le peintre s'y meut dans son atmosphère : on sent qu'il est chez lui, et les tableaux semblent n'avoir pas encore quitté le chevalet ; c'est quelque chose comme l'atelier avec un peu plus de velours et de symétrie. Rien n'est charmant comme ces coins intimes et recueillis au milieu de l'agitation de nos luttes : une âme, qui tantôt encore était repliée sur elle-même, lentement se dévoile ; elle vient à vous avec son rêve, et demande qu'on la juge, puis c'est une communion touchante et l'on est tout surpris, alors qu'on l'a le mieux connue, de la connaître si mal.

J'oserai dire de l'art de M. Smits, que c'est un art tout de réserve et de pudeur : il n'a rien qui sente l'affiche ni la grosse caisse, il ne fait pas la bouche en cœur et n'irrite pas la curiosité par des piments : aussi ne peut-il être compris de la majorité. Il déserte volontiers les chemins battus et fuit la vulgarité ; amoureux de la solitude, il se retranche sur un sommet, en plein éther : il a conservé, du reste, l'amour de l'azur et des grands dieux ; il s'abreuve à la coupe d'ambroisie, et par moments, c'est sur le dos de la chimère qu'il s'enlève à la recherche de son idéal. La tradition olympique reparaît en effet à tout moment chez le peintre de *Rome :* il est demeuré au matin du monde ; une éternelle jeunesse fait palpiter le sein de ses déesses ; et, comme au premier jour, les ruisseaux continuent de refléter l'azur inaltéré du paradis.

Esprit incliné vers l'antique et dégagé de la passion moderne, Eugène Smits a surtout représenté la figure humaine dans ses attitudes grandes et nobles, il a recherché les élégances du geste et du vêtement, il a surtout recherché le style ; mais il l'a échauffé au feu de sa nature de coloriste, il l'a fait vibrer et palpiter comme un beau marbre, il lui a donné l'ampleur et la pompe des riches arrangements de Paul Véronèse. Style calme, du reste, d'une allure reposée et prudente : n'y cherchez pas la fougue, les désordres savants, les manœuvres hardies ; Smits ne les a pas. Comme un homme endormi dans un songe, son style a les placidités de la vision, les somnolentes langueurs du rêve, quelque chose d'assoupi et de lent qui semble comme le rhythme de cet esprit serein et sérieux, que rien n'a détourné de sa marche.

C'est un solitaire, d'ailleurs, et sa peinture s'en ressent. Fidèle à lui-même, il n'a subi aucune influence : on voit bien qu'il ne voisine pas. Ni les recettes d'atelier ni les pratiques en cours, ni les sophistications de palette ne se rencontrent dans ses œuvres : il a les timidités et la naïve bonhomie d'un homme seul qui n'a que ses mains pour outil et qui se sent aux prises avec l'infini : il lutte avec son propre fond Une chose l'aide pourtant : c'est un grand et merveilleux souvenir, l'éblouissant Véronèse : il allume sa palette avec les étincelles de ce soleil. Hors de là, il est lui : il crée.

Il crée laborieusement, avec une joie âpre et cruelle, car il n'est ni spontané ni inventif : sa main a besoin de pétrir et de repétrir l'argile avant d'en faire jaillir l'idée : il est de ceux qui sont marqués pour vivre longtemps, ayant mis longtemps à faire leur besogne. De plus, il est timide, et ce qui lui donne cette timidité, c'est le désir de resserrer dans le plus petit nombre de mouvements et dans l'expression la plus concrète son sujet : c'est aussi la crainte de n'être pas assez concis et de travailler pour ne rien dire. Chaque trait porte chez lui : il n'est pas une chose de trop, et ses lignes, sa mimique, ses groupes sont toujours d'une sobriété expressive et forte. Imagination chaude, mais sans abondance, douée de poésie plus que de création, sensible et délicate, en un mot, au lieu d'être héroïque et aventureuse ; esprit méthodique et calme, où la réflexion tient la place de l'enthousiasme et qui ne s'abandonne pas : vous verrez cela dans ses œuvres. Mélange singulier et mystérieux de *cant*, de pudeur virile, de précautions infinies pour n'être pas entraîné trop loin, en même temps que de grâce charmante, de fraîcheurs printanières, d'illusions riantes et — pardon pour le mot — d'idéalités olympiques. Smits s'abreuve sans se griser au vin puissant de la beauté.

C'est pourtant un de ses plus chers amants : peu cherchent à l'exprimer autant que lui et l'expriment d'une manière plus noble. Mais il ne l'exprime pas au point de vue du caractère, ni du type, ni de la vérité de nature ; ce n'est pas un naturaliste : sa préoccupation est de la fixer dans ses lignes éternelles, dans son sens général, dans sa nudité : c'est un arrangeur délicat et despotique. Pourtant, tel de ses portraits a toutes les grâces de la réalité : celui de Mlle R., par exemple, qui est à l'exposition, est coquet jusqu'à la ressemblance ; tel autre, le portrait de femme brune, vue de face, est marqué de la recherche des sentiments amoureux et forts ; tel autre encore, le profil brun si nettement arrêté en frottés, se mélange de piquant et de sévérité. On le voit là à l'état d'abandon et d'intimité : cela a bien encore le coup de pouce de son inflexible despotisme ; mais c'est plus humain et moins Empyrée. Par moments même, il est d'une franchise exquise et raffinée, comme dans cette belle enfant aux cheveux blonds, si adorablement croquée et d'une tournure si naturelle, qu'il a intitulée *la Poupée*, vrai morceau de maître et tout plein de bonhomie.

Mais il semble que ces morceaux ne sont que des repos pour cet esprit avide de marquer la nature à son coin. Smits est avant tout un décorateur dans le sens le plus élevé du mot ; il ne subit pas les jougs des choses ; il leur impose son empreinte : Il a dans le cerveau l'idéal sain et vigoureux des coloristes épris de la pompe : il a ses tons à lui dans lesquels il se répand et qui sont l'expression de ses tendances. Peu de chose lui suffit, du reste, pour faire de la richesse et étaler ses splendeurs : une tête d'étude, un modèle italien ; mais il les habille de sa lumière, il les pare de son coloris ; sa palette est son écrin. Ce n'est pas un peintre de processions, ni de nombreuses figures ; un peuple immense ne chatoie pas sous le brocard et l'or dans ses architectures ; ses tableaux les plus fournis se réduisent à de simples groupes ; mais il est de ceux qui savent paraître à peu de frais. Un mélange de naïveté et d'audace, de nature et d'idéalisation, fait à la fois de ses toiles de la vie familière et de la fantaisie hautaine. Presque toutes sont conçues dans des gammes claires, joyeuses, dans des lumières chaudes où se rit le midi, dans des harmonies blondes et fondantes comme les nuées du vieil olympe : c'est que le sujet est comme les gammes, riant et jeune Sauf dans cette période qui fut courte, période d'ébranlements, de chagrins de famille, où sa peinture parut participer au deuil de son esprit, l'œuvre de Smits chante la vie, la beauté, les printemps, l'inaltérable et divin soleil des mythologies. Lui-même est un païen, il a gardé du paganisme la clarté, la netteté, la sobriété dans les tons et la concision dans le dessin. On le voit bien dans ce *nid*, dans cette *Cérès*, dans ces beaux morceaux de nu, où sa science s'étale, embellie des poésies de l'air et de la lumière, dans des perspectives de ciel frémissantes et profondes.

Smits est un coloriste de race, mais un coloriste fin et distingué, tentant ses effets dans une mesure discrète, et en même temps lumineux, brillant, chatoyant. Rien de plus moulé que les gammes : voyez, par exemple, la petite toile *Regardant au loin*, *Faust et Marguerite*, *Souvenir de carnaval*, *Marietta*, puis cette chose ravissante *Les Britelles*, le *Plafond de boudoir*, etc., c'est chaud, c'est intense, c'est de la dilatation de soleil ; et pourtant quels tempéraments prudents ! Quelles atténuations ! Comme ce qu'il y aurait de trop vif dans un ton isolé s'adoucit dans l'harmonie générale ! Art de raffiné qui lâche un peu sa bonde par moments, comme dans les *Fleurs*, coup de fouet tapageur et crû comme un Japonais. Voyez aussi *Rosette*, la *Bohémienne*, la *Chanson napolitaine*, *Madeleine*, ce beau *Master Fox*, la *Tête de chien ;* toutes les notes de ce riche instrument sont là Puis, étudiez-le dans ses rapports avec la nature des bois et des champs : c'est toujours le même despotisme de l'esprit dont je parlais tantôt, mais d'autant plus accentué que rien n'est routinier et mathématique comme la nature : il l'argente, il la gaze, il la diamante, il la fond, il l'adoucit. Cela manque de tout, cela manque surtout de paysage — mais c'est curieux, voulu, noblement arrangé. Au milieu de ces essais une perle, *Le quai de Bercy*.

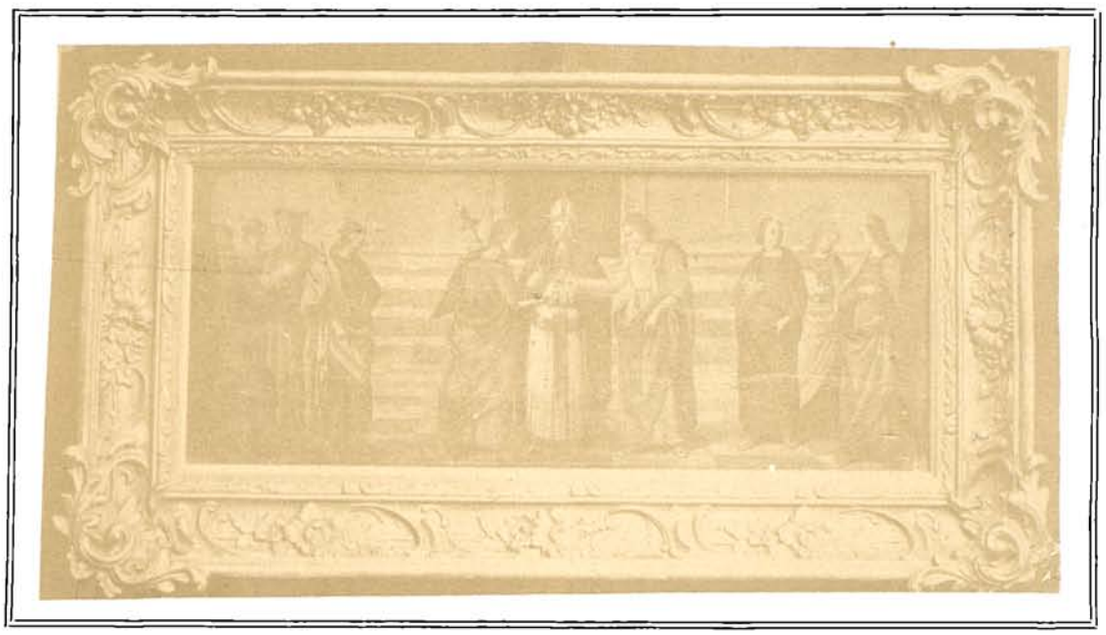
Ah ! me disais-je en me ressassant de la lumière de toutes ces choses, que j'y sens bien le grand garçon réservé, timide, nerveux et brusque, qui s'appelle Eugène Smits !

Et je le revoyais dans son atelier muet de la Place de la Chancellerie, atelier d'étude, de labeur, de concentration au seuil duquel expirent les rumeurs de la ville ; je le revoyais avec son crâne ras, ses épaules anguleuses, ses airs saccadés, sa parole brève et difficile.

Smits n'eut point de maître ; il fit ses premières études à l'Académie de Bruxelles, assez tard ; puis, séduit par les coloristes français, il partit pour Paris où il suivit un atelier libre. Il fréquentait les artistes en renom, étudiant, cherchant, prenant le miel, sans se fixer nulle part. Puis on le revoit à Bruxelles où il travaille deux où trois ans Mais Rome est son rêve : il part pour l'Italie, et y recommence ses études. Le travail qu'il fait à cette époque est considérable : de Pompéï seulement il rapporte plus de cent dessins et de croquis. Ses dessins sont fort remarqués à Rome. En 1864, il commence la toile qui sera le point de départ de sa réputation, *Roma :* il y travaille deux ans. C'est cette toile qui lui valut la médaille d'or en 1866. Il revient vers cette époque à Bruxelles : de grandes douleurs mettent un instant son art en danger : c'est la période où il peint sa *Diane*. Mais la plaie se cicatrise, il se reprend à la vie, à la santé, au travail : en 1871, il termine son beau tableau *La marche des Saisons*, qui est exposé successivement à Gand et à Bruxelles, et lui est acheté par l'État. Que d'œuvres depuis lors ! Portraits, paysages, figures, il ne cesse plus de peindre ; et vous avez vu chez Bernheim son travail de dix-huit mois.

Smits fut décoré en 1868.

CAMILLE LEMONNIER.



UN MARIAGE DE LA VIERGE

attribué à Raphaël

Il y a, en ce moment, à Bruxelles, un petit tableau bien intéressant, bien curieux à voir : nous dirons même, tout de suite, que c'est *peut-être* un Raphaël.

Plusieurs amateurs, artistes ou non, l'ont examiné : les uns le trouvent merveilleux, les autres simplement une chose charmante ; le grand nombre réserve son opinion. En effet, il n'y a rien de plus difficile, de plus dangereux que d'inscrire un nom sur une œuvre anonyme, à moins que ce nom ne rayonne bien visible à tous, dans l'ensemble, comme dans les détails.

Ce tableau, dont nous joignons une reproduction photographique à cet article, est peint sur bois, à la détrempe et représente le *Mariage de la Vierge :* le champ du panneau à 0,22 de hauteur, sur 0,55 de largeur. C'est, à première vue, un travail italien et, en précisant davantage, on y reconnaît un produit de l'école romaine à sa naissance.

Le sujet est traité d'après la légende. Les prétendants avaient planté leurs bâtons à la porte du temple ; celui dont le bâton fleurissait, devait être l'époux choisi par le ciel. On voit donc, d'un côté, cinq prétendants malheureux tenant leurs bâtons stériles ; l'un de ces jeunes gens brise le sien sur le genou. Au milieu un groupe de trois personnes : Joseph, tenant son bâton fleuri, la Sainte-Vierge tendant la main à son époux et le grand prêtre qui les bénit ; à gauche, trois femmes, les dames d'honneur de la cérémonie, dont l'une porte les deux colombes qui doivent servir d'offrande.

Ce sujet a été plusieurs fois exécuté par le Pérugin, fondateur de l'école romaine, et par son glorieux élève, Raphaël. Le premier a fait entr'autres ce chef-d'œuvre qui se trouve à Pérouse et duquel Lanzi dit qu'il est le résumé du talent du maître ; et comme celui-ci répétait fréquemment les mêmes sujets, il est fort possible qu'il ait exécuté plus d'une fois — le *Sposalizio*. Raphaël a fait, comme chacun sait, le fameux *mariage* que l'on voit au musée Brera, à Milan, et que la gravure a popularisé. Celui-ci offre de grandes analogies avec le panneau de Bruxelles. Bien que la composition soit différente, il y a un air de parenté incontestable entre les personnages des deux tableaux, et si l'on se laissait aller aux conjectures, on pourrait regarder celui qui se trouve ici comme une première idée, un premier essai d'une composition plus vaste, plus importante. On y sent l'élève, le tâtonnement, l'école. Il semble avoir été tracé sous l'œil d'un maître, d'après de sages préceptes avec une évidente recherche de la correction, mais on y aperçoit, en même temps, des traces d'un style plus

archaïque, comme des reflets de l'école ombrienne. Il est très-malaisé, pour nous, de se reconnaître avec sécurité dans les œuvres de l'Italie : notre éloignement des points de comparaison, le grand nombre d'artistes dont s'enorgueillit ce beau pays, les qualités si différentes des maîtres flamands, tout cela nous crée d'immenses difficultés pour asseoir des jugements d'attribution.

M. Héris, expert des musées royaux, dans l'avis motivé qu'il a donné sur cette œuvre, l'attribue franchement à Raphaël. Pour lui, le premier jeune homme tenant son bâton est le divin Sanzio et la jeune fille portant les colombes est la Fornarina. « La noblesse, l'élégance, la pureté du dessin disent indubitablement, ajoute-t-il, que ce tableau ne peut sortir que du pinceau de Raphaël. »

Selon d'autres connaisseurs, l'œuvre en question devrait être attribuée plutôt au Pérugin qu'à Raphaël et ressemble beaucoup aux « *quadrelle* » petits tableaux à la détrempe que l'on voit à l'Académie de Milan, dans la galerie Ogioni.

En effet, en regardant les compositions du Pérugin, reproduites dans l'histoire de la peinture italienne de Gio. Rosini, on doit y reconnaître de nombreuses anologies avec l'œuvre de Bruxelles. D'un autre côté, on sait que, dans ses premières compositions, Raphaël a encore toute la manière du Pérugin, son maître. Ainsi, même dans le *Sposalizio* de Milan, on remarque aisément une imitation du même sujet, traité par Pérugin pour la ville de Pérouse, tableau dont une étude originale se trouve dans la collection Albertine de Vienne.

Voilà donc l'état de la question d'après les experts. Mais y aurait-il dans la généalogie du tableau des éléments pour remonter à son auteur ? Selon M. Héris, il aurait fait partie, il y a bientôt un demi-siècle, de la collection de feu M. Farrer; plus tard, il serait arrivé dans celle de M. Wolf, banquier à Vienne, à la vente duquel il aurait été vendu, comme étant de l'école du Pérugin et attribué à Raphaël.

C'est tout ce que nous en avons pu savoir et encore sans garantie aucune, car M. Héris, lui-même, n'avance ces faits qu'avec cette restriction : « si notre mémoire est fidèle ».

Quoiqu'il en soit, de Pérugin, de Raphaël ou de tout autre, l'œuvre est digne d'être étudiée de près Malgré les incorrections de dessin, malgré la simplicité de la composition, c'est un fier travail d'artiste, et si toutes les conjectures recevaient une solution favorable, il faudrait y voir un document précieux pour l'histoire de l'art à l'époque de transition de la *tempera* à la peinture à l'huile.

C'est à ces divers titres que le tableau se recommande à l'attention des iconophiles.

C. R.

Une erreur s'est glissée dans notre compte-rendu de l'exposition de Liége, paru dans notre dernier numéro. Ce n'est pas la *Société pour l'encouragement des Beaux-Arts*, mais bien la *Société l'Émulation*, sous la présidence de M. Jules Neefs, qui a organisé cette exposition. Nous saisissons cette occasion pour rendre hommage à la haute impartialité de M. Neefs, qui s'est entremis avec infiniment de bonne grâce pour aplanir les difficultés qu'a suscitées l'entrée au Salon des peintres naturalistes.

PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE.

CATALOGUE ILLUSTRÉ DES TABLEAUX MODERNES DE LA COLLECTION H.
Texte, par Ernest Chesneau. — Claye, imprimeur.

Il restera de cette noble et belle collection, pour les amateurs véritables, un témoignage qui survivra aux enchères : c'est son catalogue Il n'est ni somptueux ni coûteux : mais il résume bien, dans la suite de ses planches, la caractéristique des maîtres. C'est une sorte de memorandum pour l'avenir auquel concourent l'eau-forte, l'héliographie, la lithographie elle même, et qui s'est fait en collaboration des revues et des gazettes d'art, avec quelques planches inédites toutefois, qui trouvent place à leur tour dans l'histoire de l'art; car, ne l'oublions pas, ces recueils seront pour l'avenir une mine de documents familiers à la fois et formels; la gravure est la menue monnaie du lingot qui est l'œuvre originale. Aussi dirons-nous aux vrais curieux de l'art : prenez sans choisir; empilez les catalogues; c'est là qu'est l'histoire des efforts de la création.

Cadart a imprimé pour celui-ci cinq eaux-fortes d'après Chintreuil. Très-fin *le Verger* de Taiée, avec des douceurs fondantes dans les lointains. Mais nul ne pouvait mieux exprimer la personnalité du peintre que M. Desbrosses, son révélateur à la pointe, le précis et soyeux coloriste de l'eau-forte qui nous a buriné son œuvre : aussi voyez ces *Fonds d'Igny* : c'est radieux de soleil; il pétille dans la poudre de l'air; et les crêtes déchiquetées des arbres en sont comme ardées. Un petit *Port de Boulogne* par Taiée chatoie dans des travaux argentins d'une jolie légèreté. — Un bon Claude par Le Rat, plein de fines attitudes et criblé de clairs soyeux sur un fond d'ombres printanières. — Feyen-Perrin a choisi un Clays : l'eau clapote pesamment sous sa pointe profonde : c'est savant De l'air, de l'eau, au loin des griffonnés faciles ; et la Flandre se fait sentir. — Avec M. Pierdon, nous escaladons les pentes des *Pyrénées*, un superbe morceau de Gustave Colin : la gravure est d'un jet hardi, bosselée et tailladée à coups de pointe, et pourtant très-fouillée. — Voici Corot, limpide, moëlleux, musicien divin de la palette dans Brunet-Debaisnes, Waltner, de Groiseilliez, Lalanne, Courtry, Martial, Toussaint et Boëtzel. Quelle série charmante de lumineuses et fraîches idylles dans ces pages si poétiquement mordues! L'âme de Corot palpite parmi ce groupe de poëtes émus.

A Corot, dans le catalogue, s'oppose naturellement Courbet. Ce dernier est, à coup sûr, inférieur, car il lui manque la qualité maîtresse d'un paysagiste, la composition. On l'a dit vingt fois, et à raison : « M. Courbet n'est qu'un peintre de morceaux » Mais les morceaux sont admirables. Trois ou quatre figures nues, dont une femme couchée, des chasses, des animaux, des paysages en pleine verdure et des études extrêmement serrées, entre autres une superbe vue des grottes de la Loue le pendant, au Salon de 1869, fut une révélation d'une face nouvelle du talent de M. Courbet), forment la part de ce peintre. Comme Claude Lorrain, qui fut aussi un homme fin et faible d'esprit à la fois, il sait voir et rendre d'une main sûre ce qu'il a vu. On sent que les vagues et indécises

émotions que donne la nature sont sincères chez lui. C'est tout ce qu'il faut pour un peintre d'études : M. Courbet n'est que cela. mais il y est peut-être le premier de son temps.

Martial a fait une très-belle eau-forte d'après sa *Roche d'Ornans*. La *Baigneuse* de Waltner rend bien aussi les modelés gras et lustrés de ce grand peintre charnel. De Saffrey une belle *Forêt*, une *Dormeuse*, bloc lascif bien caressé à la pointe par Berthault, une superbe *Vue de Franche-Comté* par de Groiseilliez : voilà pour les Courbet. Daubigny n'a qu'un seul graveur au catalogue : c'est M Masson ; mais qu'il rend bien les grasses pesanteurs de l'atmosphère des paccages ! Jolis travaux dans les fonds, à gauche. Une belle ardeur de ton, une pointe fougueuse caractérisent l'*Education d'Achille* de L. Berthault, d'après Delacroix : un bond terrible emporte le groupe à travers les nuées. Je retrouve dans le *Marais* d'après Dupré, par Gaucherel, l'art de la composition, l'entente de l'effet, la façon sympathique de ce maître pathétique, autrement sévère que Hobbema et Ruysdael - Deux Feyen-Perrin par Masson rendent bien les délicates rêveries de cet élégiaque un peu trop amoureux de la ligne épurée. — Une *Marine* de Héreau, gravée par lui même, a l'accent brusque et la soudaineté des Jongkind, avec une pointe de piquant parisien -- Une belle eau-forte de J Flameng d'après Humbert, savante dans les demi teintes. — Puis des Jundt très-bien traduits par Courtry et Martial, une *Marine* d'après Lansyer, par Lefort; la plus charmante, la plus ensoleillée, la plus délicatement fouillée des eaux-fortes par Michetti d'après son propre tableau; un Millet (*Les Glaneuses*),par Courtry, un peu linéaire mais bien indiqué; la belle planche de Le Rat d'après le *Combat*, de de Neuville, un travail exquis qu'on dirait pointé à l'aiguille; un Courtry d'une rare harmonie d'après Pils; des Ribot par Martial, Gilbert et Lalanne; et pour finir par un grand maître, deux *Femmes*, d'Alfred Stevens, pour lesquelles Léopold Flameng a trouvé de caressantes et souples inflexions de pointe et des chatoiements de morsure où semble se refléter l'iris des nacres. Impossible de dépasser ces élégances de grand style, cette suprême et sévère distinction de la chair étalée dans des langueurs adorables. Stevens est un athénien. Il lui restait une dernière gloire à conquérir : le nu. Il vient de créer le nu moderne.

H. Noël.

LES LIVRES

La Fille de la Comédienne, par Hector Malot. — *L'Héritage d'Arthur*, par le même. — Michel Lévy, éditeur, Paris.

Nous sommes en retard avec M. Hector Malot; mais les bons livres ne perdent pas pour attendre, et nous rangeons au nombre de ceux-là, les deux romans qui ont pour titre la *Fille de la Comédienne* et l'*Héritage d'Arthur*. M. Malot est certainement un des romanciers les plus sympathiques de ce temps et l'un de ceux qui ont le plus le respect de leur art. Ce qui sort de sa plume a non-seulement le caractère des choses longuement pensées et bien écrites, mais encore l'attrait puissant des études faites sur le vif et le piquant intérêt qui résulte de l'habitude de la vie. On sent qu'il ne lui suffit pas d'imaginer des complications purement romanesques, il cherche autour de lui et en lui-même des actions simples et fortes dont l'intérêt réside surtout dans l'observation des caractères et le cours naturel des évènements. Comme Balzac, comme Dumas fils, comme Dickens dans ses bons ouvrages, il subordonne à ses personnages l'accident, et les faits et gestes de sa chronique ne devancent ni ne retardent sur la marche toujours sûre et le développement logique des héros de son drame et de sa comédie : pour mieux dire, ils semblent servir les uns aux autres et les milieux sont sous sa main comme l'explication succincte ou plutôt fatale des types qui y évoluent.

M. Malot a, par excellence, la mesure et le tact qui font les parfaits analystes et les bons conteurs : il sacrifie volontiers au besoin d'exprimer fortement et rapidement les pompeuses élégances de ce qu'on pourrait appeler en littérature comme en peinture les morceaux ; il évite de paraître dilettante et ne fait point de la virtuosité déplacée ; mais au contraire, il presse son récit, ne s'arrêtant aux descriptions que juste le temps qu'il faut pour préparer les lieux où se passent les scènes de ses romans. Il vise surtout à serrer de près la nature, comme un peintre devant le modèle; mais il la voit de haut par les grands côtés, et, pour continuer la comparaison, par les grands plans ; de cette manière il arrive à ce bel équilibre, à cette pondération de l'ensemble et du détail, et je dirai à cette harmonie de toutes les parties qui sont la caractéristique de ses œuvres. Non pas qu'il dédaigne le détail : ses deux derniers romans sont remplis de détails charmants et délicats, pour lesquels il retourne un instant sa lorgnette ; mais ils sont si précis, ils sont si peu cherchés en vue de l'effet, ils jouent dans l'ensemble un rôle si discret et se mêlent si bien aux grands plans qu'ils servent en quelque sorte de mesure à ceux-ci pour en mieux faire apprécier l'importance et la masse. Voilà le grand art, et l'on peut dire de M. Malot que son exécution est presque toujours irréprochable : mais il ne brille pas seulement par ce côté: sa supériorité est surtout dans la conception. Il conçoit ses personnages synthétiquement; je veux dire qu'il les résume dans chacun des actes qu'il leur fait faire ; de là cette vérité qu'ils ont toujours, vérité par rapport à eux-mêmes et par rapport aux individualités qui les entourent. Une pareille esthétique est bien autrement puissante que l'assemblage de péripéties coordonnées à plaisir et sans lien logique que les échafaudeurs du feuilleton et les pâles fantaisistes du volume ont mis à la mode pour servir de fond aux évolutions de leurs fantoches épileptiques. Ici point de trucs, ni de papier peint, ni de lampions de rampe, ni de puppazzi : on est devant de la vraie nature passée au crible de la méditation, et les fonds, les accessoires, les personnages sont marqués d'un sceau qui ne permet ni de les méconnaître, ni de les confondre entre eux. En un mot, il y a dans de pareilles œuvres la philosophie de la vie ; et l'esprit sérieux y trouve mieux que les jouissances irritantes et les malignes curiosités des simples intrigues d'amour : il y trouve un sujet d'études et de réflexions, l'ondoyante diversité de l'âme humaine et les troubles profonds qu'y jettent les passions.

Je ne puis analyser ici par le menu les deux romans si importants de M. Hector Malot : il me suffira de dire qu'on y trouve au plus haut degré les qualités que je me suis plu à détailler dans les lignes précédentes. La caractère du marquis de Rudemont se poursuit à travers ces deux volumes qui se relient et dont le dernier n'est que le dénouement du premier, avec une vérité et une inflexibilité que rien ne déroute. C'est ainsi que ce bel homme, cet ancien coureur de ruelles, ce galant marquis, nature sensuelle et fine, honnête et puissante en même temps, ce qui est une novation dans la comédie des roués, devient par le développement logique de son tempérament faible et voluptueux, une sorte de gâteux décrépit que la main d'une femme dirige à son gré ; et cette femme est Mme Baujonnier, la bête de proie, l'éternelle artificieuse, la démone sensuelle et glacée, la fille nerveuse de ce siècle surtout, à laquelle il faut des élégances et de l'or. Il y a des pages où ce caractère s'étale admirablement ; mais par moments il faiblit, et j'aurais souhaité plus de précision dans certaines parties où, feignant l'amour pour le marquis, elle ment si audacieusement à la nature. Quelque chose dans le style aurait dû m'indiquer à ces passages qu'on me trompe et qu'on trompe Arthur ; ses évanouissements, ses élans, ses paroles d'amour ne ressemblent pas assez à de la comédie, en un mot. J'en veux aussi à l'auteur du chapitre XXXIX où la situation entre M. de Carquebut, un type très-réussi, et Mme Beaujonnier se dénoue mal : si elle se donne, c'est une gueuse et une sotte, si au contraire elle ne se donne pas, il fallait le faire entendre et ne pas finir si brusquement le chapitre. Quelle charmante apparition au milieu de ces sombres réseaux où se perd la raison d'un homme, que Denise, la fille du marquis, et Louis Mirault, amoureux tous deux, avec je ne sais quelle auréole où luit l'aube, où tremble la rosée ! La chapitre où le jeune magistrat dit à Denise qu'il l'aime est un bijou.

M. Hector Malot est un écrivain de style : sa forme est nette, bien estampée, rapide, par moments colorée. Il a le style de son récit, c'est à dire celui qui convient.

C L.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

VENTES ANNONCÉES. — Le samedi 8 mai 1875, en l'hôtel Drouot, salle n° 1, vente publique de 35 tableaux de A. Coudier, et de tableaux modernes.

Cette vente se fera sous le ministère de MM. Boussaton, commissaire-priseur. et Haro, expert.

Expositions les 5 et 7 mai 1875.

∴

Les 13 et 14 mai 1875, aura lieu à l'hôtel de Brakke Grond, à Amsterdam, sous la direction de MM. Van Pappelendam et Schouten, la vente publique de tableaux anciens, composant la collection de feu M. J. de Benderode van Steensel van der AA.

Cette collection contient des œuvres superbes de Jean Both, Breughel dit d'Enfer). A. Van Dyck, Abel Grimmer, Hans-Hemling, J. B. Pater, etc., etc.

Expositions les 10, 11 et 12 mai 1875.

∴

On annonce pour le 24 mai, la vente à l'enchère de la collection célèbre de gravures et gravages à l'eau-forte anciens et modernes, composant le cabinet de La Motte-Fouquet.

Cette vente aura lieu à Cologne et comprend 584 numéros.

S'adresser à M. J. M. Heberle. (Lempertz 'Sohne), à Cologne, pour le catalogue.

∴

REVUE DES VENTES PUBLIQUES — Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, la vente publique de la colleetion de M. H. Voici les prix qu'ont atteints les principaux tableaux de cette collection :

Chintreuil. Prés sur la lisière du parc de Millemont, 1220 fr. — Le même Le Verger fleuri, 3800 fr. — Clays. L'Escaut, 4000 fr. — Corot. La chaumière, 8000 fr. — Le même. Maroussy, 5000 fr. — Le même L'Étang de Ville-d'Avray, 6700 fr. — Le même. La femme à la fontaine, 2350 fr. — Le même. Le chemin de la maison de Corot Ville-d'Avray, 9000 fr. — Courbet. Une des demoiselles des bords de la Seine, 5600 fr. — Le même Le dormoir au bord de la mer, 1600 fr. — Le même. Femme couchée, 2050 fr. — Le même. La forêt en autonme, 780 fr. — Daubigny (C. F.) La prairie, 2200 fr. — Dupré Jules). Un marais dans les Basses-Pyrénées, 12500 fr. — Le même. La famille du pêcheur, 1700 fr. — Héreau (Jules . La Tamise à Billingsgate, 1900 fr. — Humbert. La Vierge, l'Enfant Jésus et Saint Jean. 1420 fr. — Millet. Les glaneuses, 12100 fr. — Neuville de). Combat sur une voie ferrée, 11500 fr. — Ribot. La jeune fille au chien, 3800 fr. — Ricard. Portrait de l'artiste, 500 fr. — Stevens (Alf) Le Bain, 7805 fr. — Le même. La coquette, 6600 fr. — Vallon. Le plat d'or, 5500 fr.

Cette vente a produit 227,215 fr.

∴

Nous ne pouvons donner aujourd'hui que la première vacation de la vente Fortuny. Les vacations ont produit jusqu'à ce jour 715,745.

Voici les prix des 72 premiers numéros de cette vente :

Plage de Portici, 49,800 fr., à M. Stewart. — Plage avec canots et baigneurs, 4,400 fr. — Baigneur sur la plage de Portici, 6,900 fr. — rue de Granatello, à Portici, à 1,800 fr. — Place de Granatello à Portici, 805 fr. — Baigneurs sur la plage de Portici, 3,000 fr. à M. Alex. Dumas. — Baigneur sur la plage de Portici, 2,600 fr — Tour en ruine, à Portici, 750 fr. — Baigneur, 5.000 fr. — Voiture de place, à Portici, 4,050 fr. — Deux jeunes dames et un enfant, 3,300 fr. — Marine, 2,020 fr. — Maisons italiennes et canots au bord de la mer, 1,880 fr. — Plage avec baigneurs, 3,150 fr. — Petits mendiants à Rome, 1,050 fr. — Cour de la maison d'un paysan romain, 900 fr. — Laveuses, 720 fr. — Lavoir aux environs de Rome, 650 fr. — Plage d'Ostia. — Via Giulia, à Rome, 5,030 fr. — Grand salon du palais Colonna, à Rome, 5,158 fr. — Salle du palais Colonna, 2,000 fr. — Porte d'église à Rome, 800 fr. — Étude de paysage et constructions aux environs de Rome, 3,550 fr. — Femme italienne sur la porte de sa maison, 2,350 fr. — Le marché aux poissons, 610 fr. — Jeune italienne en buste, 920 fr. — Bandits forçant une porte, 500 fr. — Environs de Rome, 1,020 fr. — Paysage et rochers, 1,020 fr. — Paysage avec cours d'eau, 4,700 fr. — La porte d'une église à Rome, 2,050 fr. — Sortie de la procession, par un temps de pluie, de l'église de Santa-Cruz, à Madrid, 20,000 fr. — La porte de l'église San-Ginès, à Madrid, 9,100 fr. — Les suites d'un festin, 2,030 fr. — Courses de taureaux; picador blessé, 4,100 fr. — Mousquetaire du temps de Philippe IV, 3,025 fr. — Seigneur du temps de Charles-Quint, 4,100 fr, — Fou du temps de Charles-Quint, assis et tenant une coupe, 2,250 fr. — Soldat du temps de Philippe IV, 2,200 fr. — Moine en buste, 465 fr. — Volontaire catalan, 565 fr. — Chasseur de Madrid, 710 fr. — Épisode de l'histoire de Catalogne, 1,350 fr. — La voiture de la reine Christine, 1,100 fr. — Gitanos en buste, 500 fr. — Le Brindis de l'Espada, à Séville, 6,200 fr. — Porte du salon des Ambassadeurs à l'Alcazar de Séville, 2,600 fr. — Entrée de l'Alcazar, 1,900 fr. — La Plaza de Taros, 3,250 fr. — Escalier de la maison de Pilate, à Séville, 5,450 fr. — Chanteurs de la cathédrale de Séville, 2,300 fr. — Gitanas vendant des beignets, 1,650 fr. Basse cour à l'Alhambra, 24,100 fr. — Vieux arbres au bord du chemin qui longe les fortifications de l'Alhambra, 7,550 fr. — Cour de l'Alberca, 27,000 fr. — Porte de l'église Santa-Maria, à l'Alhambra, 2,500 fr., à M. Alex. Dumas. — Un coin du jardin des Adarves, à l'Alhambra, 6,100 fr. — Un des murs de l'Alhambra, 1,300 fr. — Etude de paysage à l'Alhambra, 1,000 fr. — Avenue de l'Alhambra, 1,320 fr. — Salle des Abencerages, 7,800 fr. — Enterrement le jour du mardi-gras, à Grenade, 18,000 fr. — Fantasia arabe à Grenade, 4,250 fr. — Bohémienne dansant dans un jardin à Grenade, 5,400 fr. — Une cour à Grenade, 9,000 fr. — Un coin du jardin de Fortuny au Realejo-Bajo (Grenade), 9,500 fr. — Jardin de Fortuny, à Grenade, 9,450 fr. — La rue de los Gomeles, à Grenade, 1,250 fr. — Place Santo-Domengo, 1,420 fr. — Une rue à Grenade, 1,750 fr.

(*A suivre.*)

∴

La Société *Arti et Amicitiæ* d'Amsterdam, a ouvert tout récemment ses salons à une exposition de tableaux des maîtres contemporains. Ces tableaux, qui sont empruntés aux principaux cabinets des amateurs néerlandais, sont au nombre d'environ 300.

∴

L'exposition libre des *refusés* au Salon de 1875, réussit au-delà de toutes les espérances. Déjà plus de deux cents adhésions ont été enregistrées.

Les artistes dont les œuvres ont été refusées sont invités à les envoyer à M. Biette, aux Magasins-Réunis, place du Château-d'Eau. L'Exposition ouvrira le 5 mai.

∴

Par une circulaire à la date du 5 avril, le Gouvernement belge fait savoir aux Artistes, que ceux d'entre eux qui désirent prendre part à l'Exposition Universelle de Philadelphie, auront à supporter les frais de transport de leurs œuvres à l'aller et au retour.

En apprenant cette mesure, le Cercle artistique et littéraire d'Anvers, a adressé une pétition au Ministre de l'Intérieur en lui soumettant les avantages qu'accorde à ses artistes le Gouvernement néerlandais, par la circulaire de sa Commission centrale, qui dit :

« 1° Le Gouvernement néerlandais prend sur lui :

« *A* Les frais de transport du port d'embarquement en Hollande jusqu'à l'Exposition, ainsi que ceux du retour ;

« *B.* Les frais d'assurance contre les risques d'incendie et de mer ;

« *C.* Tous les frais en Amérique occasionnés par l'Exposition ;

2° Comme il résulte du règlement général, aucun droit d'entrée ne sera perçu sur les envois destinés à l'Exposition en Amérique, à moins qu'ils ne trouvent acquéreur aux États-Unis. Aucun droit de location ne sera payé par les exposants pour l'emplacement que leurs œuvres occupent ;

3° Ici comme dans les autres pays, les avis les plus rassurants ont été reçus, afin d'écarter les craintes que, sous quelque prétexte que ce soit, saisie puisse être mise sur les objets exposés.

« Ces avantages et garanties sont donc conçus, Monsieur le Ministre, dans un sens très-large, ils ne peuvent qu'inspirer la confiance et ont déjà eu pour conséquence que plusieurs artistes néerlandais, quoique appartenant plutôt à notre pays par leur longue résidence ainsi que par leur éducation artistique faite parmi nous, ont résolu d'exposer avec l'école néerlandaise ?

Le Cercle artistique et littéraire d'Anvers termine en priant le Ministre d'accorder aux artistes Belges les faveurs dont jouissent leurs confrères de Hollande.

Les Chambres belges sont réunies en ce moment, et pourraient servir efficacement à appuyer la requête; mais il est profondément regrettable d'avoir à le constater, il n'y a que deux membres aux chambres législatives, MM. Gustave Hagemans et le comte Ludovic de Robiano, qui s'occupent sérieusement des questions d'art.

∴

C'est le dimanche 16 mai prochain, que s'ouvrira à La Haye, l'exposition internationale et triennale d'œuvres d'art. Cette exposition doit durer un mois.

∴

Exposition de Montpellier. — La société de l'Hérault ouvrira son exposition de 1875, le 25 mai prochain. La commission se charge de tous les frais d'emballage et de transport des œuvres d'art, de Paris à Montpellier et retour, à la condition qu'elles soient déposées avant le 30 avril dans les bureaux du *Moniteur des Arts*, rue Saint-Georges, 43.

∴

Société des Amis des Arts de Dieppe. — L'ouverture de la cinquième exposition des Beaux-Arts aura lieu le 20 juillet prochain, et sa clôture le 31 août.

RÈGLEMENT.

I. — Les œuvres d'art, peinture, dessin, sculpture et gravure seront admises à l'Exposition, quelle que soit la nationalité de leur auteur.

II. — Les Artistes ne pourront exposer que trois ouvrages de chacun des genres indiqués ci-dessus.

III. — Les tableaux ne devront pas excéder la dimension de deux mètres sur le plus grand côté, le cadre compris. Le poids des œuvres de sculpture ne devra pas dépasser 100 kilogrammes.

IV. — Les œuvres des Artistes devront être envoyées au Salon avant le 5 juillet prochain.

V. — Chaque envoi devra être accompagné d'un bulletin contenant l'explication du sujet, le prix de l'ouvrage, le nom et l'adresse de l'auteur, la mention des récompenses et distinctions qu'il a pu obtenir.

VI. — Les ouvrages envoyés par les Artistes invités par la Société jouiront de la gratuité de l'emballage et du transport aller et retour ; à cet effet, ils devront être remis non emballés à Paris, avant le 1er juillet, chez M. Potier, emballeur, 16, rue Gaillon.

VII. — Les Artistes habitant la ville de Dieppe auront jusqu'au 10 juillet pour déposer leurs œuvres.

VIII. — Aucune œuvre d'art ne sera reçue après le délai indiqué.

XI. Un emballeur spécial est attaché au Salon et toutes précautions seront prises pour la conservation, l'emballage et le renvoi des œuvres, mais la Société des Amis des Arts, tout en apportant la plus grande sollicitude à soigner les œuvres qu'elle reçoit, ne se porte nullement responsable des accidents qui pourraient leur survenir.

X. — Ne pourront être présentés : Les tableaux et autres objets sans cadres ; les objets qui ont déjà figuré à l'Exposition de Dieppe ; les ouvrages anonymes ; les ouvrages d'un Artiste décédé, à moins que le décès n'ait eu lieu dans l'année; les copies, à moins qu'elles ne reproduisent un ouvrage dans un genre différent.

XI. — Aucun ouvrage ne pourra être retiré de l'Exposition avant sa clôture.

XII. — Un jury d'admission est nommé pour la réception des tableaux

XIII. — La réexpédition des œuvres exposées sera faite immédiatement après la clôture de l'Exposition.

S'adresser à Dieppe, à M. Léon Letellier, secrétaire de la Société, 44, Grande-Rue.

∴

Les journaux ont récemment annoncé qu'un incendie avait détruit une partie du Royal Albert Hall, et l'on craignait que ce sinistre n'eût détruit les tableaux exposés dans ce local. Nos renseignements particuliers nous permettent d'affirmer que les œuvres d'art n'ont pas été atteintes par cet incendie et que notamment les toiles d'artistes belges ont été conservées intactes.

∴

Le Bien Public de Paris, numéro du 20 avril, contient sous ce titre : *Notes Parisiennes*, une étude des tableaux composant la collection H.

L'ART. — Dix-septième livraison. — *Sommaire.* — Texte. — *Fortuny par Charles Yriarte. — Jean-Louis Hamon, par Georges Lafenestre. — Les tableaux du Palais de Justice de Paris, par Charles Desmaze. — Les bois employés pour la gravure. — L'affaire Frédéric van de Kerkhove — Correspondance de Bruxelles. — Chronique étrangère. — Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'Industrie. — Manufacture nationale de Sèvres. — Exposition de l'œuvre de Corot. — Société des Amis des Arts de Pau et de Dieppe. — Exposition de la Société des Beaux-Arts à Malines. — Exposition à Bruxelles des œuvres de M. Eugène Smits. — Concours préalables du prix de Rome. - Chronique de l'Hôtel Drouot. — Nos eaux-fortes — Nécrologie.*

Gravures. — Planche hors texte : *Une rue de Dinan, eau-forte de Léon Gaucherel. — Portrait de Mariano Fortuny, par M. Adrien Didier.* — Gravures dans le texte : *Circassien, gravure de Smeeton et Tilly. — Les Bibliophiles, gravure de F. Méaulle. — La Prière, gravure de Smeeton et Tilly. — Armes de parement du temps de Charles-Quint. — Fac simile d'un dessin de Fortuny. — Le marchand de tapis, dessin de E. Bocourt, d'après Fortuny. — Maure de Tanger, gravure de Smeeton et Tilly. — Le Faust de Gounod, dessin de E. Bocourt. — Croquis d'Hamon gravure de Valette.*

BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS — Les livraisons 13 et 14 viennent de paraître. — Texte. — *Fatiana* suite). — Gravures. — *Salt-Lake-City. — Le postillon d'amour. — Une excursion dans les Alpes* (4 dessins).

REVUE DE BELGIQUE. — 15 avril. — Sommaire. — *Goblet d'Alviella : Le Catholicisme libéral d'autrefois et aujourd'hui. — Camille Lemonnier : Un coin du village* première partie). — *Charles Masson : Le rationalisme anglais et ses représentants. — Alfred Michiels : La famille Eisen. — Essais et notices.*

Le Messager d'Orient

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET FINANCIER

Paraissant à Vienne (Autriche), les mardis et les mercredis.

Journal s'occupant spécialement des affaires politiques de l'Orient.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LA BELGIQUE

Un An, 40 francs. — Six mois, 20 francs. — Trois mois, 12 francs.

On s'abonne à tous les bureaux de poste, ou par l'envoi d'une traite à vue sur Vienne.

Un numéro à Vienne, 15 kreutzer.; id. à l'étranger, 40 centimes.

Le bureau du *Messager d'Orient* se trouve dans la JOSEFSTADT, SCHMIDGASSE, 5, *Vienne.*

Librairie Bachelin-Deflorenne, 3, Quai Malaquais, Paris

SUCCURSALE : LIBRAIRIE DE L'OPÉRA, 10, BOULEVARD DES CAPUCINES

En souscription :

L'ORNEMENT DES TISSUS

PLANCHES EN COULEURS, OR ET ARGENT

contenant

Environ Deux Mille Motifs de l'Art ancien, du Moyen Age de la Renaissance et des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

Recueil historique et pratique, par M. DUPONT-AUBERVILLE

Avec des notes explicatives et une introduction générale.

Dessins par M. Kreutzberger.—Lithographies par M. Regamey.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'Ornement des tissus, contenant *cent planches* imprimées en couleurs, or et argent, sera publié en *dix livraisons* in folio, renfermant *dix planches* chacune.

Chaque planche sera accompagnée d'un texte descriptif.

Le prix de chaque livraison (contenant 10 planches) est de 15 fr.

Il paraîtra une livraison tous les deux mois.

L'ouvrage complet formera un splendide volume in-folio, dans le format de l'*Ornement Polychrome*, de M. Racinet, et au même prix de 150 francs.

On peut s'adresser pour souscrire, à *l'Office artistique*, galerie du Commerce, 90, Bruxelles.

L'ART

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Rue de la Chaussée-d'Antin, 3, Paris.

ABONNEMENTS :

France. . . . . 120 fr. | Allemagne. . . . . 145 fr.
Belgique . . . . . 135 » | Hollande . . . . . 140 »

On s'abonne : pour la France, à la *Librairie de l'Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin, *à Paris*; et pour la Belgique, à *l'Office Artistique*, 90, galerie du Commerce, *à Bruxelles.*

EXPOSITION

DE TABLEAUX MODERNES

DURAND-RUEL

Rue du Persil, 4, place des Martyrs, à Bruxelles.

GALERIES

A PARIS, 16, rue Laffitte.—A LONDRES, 168, New-Bond street.

PHOTOGRAPHIE INALTÉRABLE

EUGÈNE GUÉRIN

RUE DE LOUVAIN 32, BRUXELLES

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1^er^ janvier ou 1^er^ juillet.

Paris. . . . . Un an, 50 fr.; six mois, 25 fr.
Départements . . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement :

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, Paris.

CH. NOËL

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Saint-Josse-ten-Noode.

ACHAT, VENTE ET EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

RUE DE RUYSBROECK, 74, BRUXELLES

VENTE, ÉCHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôt d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, à Bruxelles.

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE ET VERNISSAGE

L. SABATIER ET C^IE^

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND-HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

E. HENNING

PROFESSEUR D'ESCRIME

93, Rue Notre-Dame-aux-Neiges

Cours de 8 heures du matin à 6 heures du soir

Cours particuliers le soir

Abonnement par mois 25 fr. — 1 fr. 50 par cachet.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 73, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie.— Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande.

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalages pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc , etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

AU BON MARCHÉ

RUE DE LA PUTTERIE, 45

à côté de l'hôtel Groenendael.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CHAUSSURES

en tous genres

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

à des prix très-modérés.

Pour l'ouverture de la saison, *mise en vente* d'une grande partie de *bottines pour hommes*, à élastiques, en grain du Levant, bien faites et très-solides, au prix incroyable de fr. **10, 50**, au choix.

Solde d'une grande partie de *bottines pour dames*, en peau et bouts vernis à un côté de boutons et à talons, au prix incroyable de fr. **8, 50**, au choix, article de 15 francs. Fabrique sur commande pour les théâtres. Réparations.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES

COMPTOIR DES ARTS

RUE DURLET, COIN AVENUE DES ARTS, A ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX — PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2, (près du MUSÉE)

ANVERS

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28

FABRIQUE DE VERNIS	TOILES, PANNEAUX, CHASSIS	MANNEQUINS
COULEURS EN POUDRE	**CHEVALETS DE CAMPAGNE**	**BOITES A COULEURS**
COULEURS BROYÉES	ET D'ATELIER	ET A COMPAS
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU	PARASOLS, CANNES, ETC , ETC.	PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE

AVIS AUX ARTISTES PEINTRES.

COULEURS FINES EN TUBES

Dépôt de la Maison TYCK d'Anvers

chez J. F. VAN MOLLE, *droguiste*

RUE VERTE, 93

SCHAERBEEK - BRUXELLES

OFFICE ARTISTIQUE

90, GALERIE DU COMMERCE, 90

BRUXELLES

Aug CHOLET, Éditeur.

EAUX-FORTES, PHOTOGRAPHIES

ARCHITECTURE, CÉRAMIQUE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Abonnement à tous les journaux artistiques

POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER

VENTES ET ACHATS A LA COMMISSION

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES

En vente, à l'Office Artistique :

MAGNIFIQUES ÉPREUVES PHOTOGRAPHIQUES

D'APRÈS LES TABLEAUX LES PLUS CÉLÈBRES

LA GALERIE FRANS HALS

EAUX-FORTES

DE WILLIAM UNGER

épreuves d'artiste . . fr. 86 »
— de choix. . . . 58 »
— sur chine . . . 32 »

Cahier de douze Eaux-Fortes

PAR CH. DE GRAVESANDE

LE DERNIER RELAI

PAR LE Vte LE BAILLY D'INGHUEM

épreuves avant la lettre.

SOUVENIRS DE TUNIS

DOUZE EAUX-FORTES

PAR LE

Vte LE BAILLY D'INGHUEM

épreuves sur japon . fr. 25
— chine . . . 20

Cahier de huit Eaux-Fortes

PAR E. SMITH

LE CAFÉ DU RAT MORT

PAR MANET

épreuves avant la lettre

Publications A. Cadart.

La Vie de la Sainte Vierge Marie, par Albert Durer. Magnifique publication avec gravures sur bois.

Tableaux anciens de : Ruysdael, Salvator Rosa, Van Artois, Van Ostade, Hamilton, Brekelenkamp, Dujardin, etc

Tableaux modernes de : Degroux, Fourmois, Montigny, de Biseau, Lauters, J. Lampe, T'Scharner, Denduyts, A. Dandoy, F Nisen, Marcette, etc.

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie. — Direction Campo-Casso. *La Reine de Chypre*, grand-opéra en 5 actes. — Clôture de la saison théâtrale.

Théâtre royal des Galeries Saint-Hubert. — Direction Delvil et Candeilh.—*Le Tour du monde*, grande pièce à spectacle, en 5 actes et 15 tableaux.

Théâtre de l'Alhambra. — Direction Maurice Coste. — *La Jeunesse du roi Henri*, pièce à grand spectacle, en 7 actes.

Théâtre royal du Parc. — Direction de Mme Micheau. — *Rose Michel*, drame. — Clôture de la saison théâtrale et pour les adieux de Mlle Fargeuil et de M. Charly.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — Direction Humbert. — *La Filleule du Roi*, opéra-comique en 3 actes.

Théâtre des Délassements. — *La Tour de Nesle*, drame en 7 actes.

Théâtre Molière. — Direction A. Leemans. — *Don César de Bazan*, comédie en 5 actes.

Judic, qui est à St-Pétersbourg, a eu l'autre jour une représentation à son bénéfice. La recette a été de vingt-cinq mille francs et Judic a reçu des cadeaux pour une somme de cent cinquante mille francs. Une bonne ville, Saint-Pétersbourg!.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, RUE DE L'INDUSTRIE.

N° 7. TROISIÈME ANNÉE. 15 Mai 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. Aug. Cholet, *Administrateur - Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

ON S'ABONNE : A Paris, chez C. Pont, libraire, 97, rue Richelieu ; chez Heymann, éditeur, 3, chaussée d'Antin. — **A Londres,** chez Hachette, libraire ; chez Baillère, Eindal et Cᵉ — **A Genève,** chez Joel Cherbuliez libraire. — **A Berne,** chez B. F. Haller, libraire — **A Leipzig,** chez Mucquardt, libraire. — **A Rome,** chez Bocca frères, Corso 207. — **A Leyde,** chez A. W. Sijthoff, libraire. — **A La Haye,** chez Martinus Nijhoff, libraire. — **A Vienne,** chez Braumeller et fils, libraires; chez Gerols, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à Bruxelles, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22 »
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwège	20 »

SOMMAIRE :

Le Salon de Paris : Ernest Vanel. — Lettre au *Bien Public* de Paris au sujet du Salon : Camille Lemonnier. — Exposition au bénéfice de la caisse centrale des artistes belges : J. Hoepfer. — Les artistes belges, *J.-B. Van Moer* : Caroline Gravière. — Le carnet d'un passant. *Ateliers bruxellois*, Camille Van Camp : Jacques Both. — Variétés littéraires. *Charlotte* : Eugène d'Auriac. — Mai, poésie : Lucien Solvay. — Chronique artistique. Expositions, ventes, nouvelles diverses. Notice bibliographique

LE SALON

de Paris.

I

« Avant que d'entrer en chantier, il faut, mon ami, écrivait en 1765 Diderot à Grimm, que je vous prévienne de ne pas regarder simplement comme mauvais les tableaux sur lesquels je glisserai. » Si nous pouvions être aussi sévère aujourd'hui que l'était, il y 110 ans, l'illustre auteur des Salons, notre travail serait bien court et je ne sais trop si nous aurions dix noms à signaler.

L'école française vit de son ancienne gloire : c'est Delacroix, Corot, Rousseau, Millet, Courbet qui soutiennent encore sa renommée, mais la plupart de tous ces grands peintres sont morts et personne n'est descendu dans l'arène après eux. Les théories courent les ateliers, guident les pinceaux et gâtent les œuvres; on travaille d'après des systèmes et le livre a remplacé l'inspiration; les jeunes ne savent déjà plus être naïfs, il sont nés habiles: les séniles, comme Cabanel, Bouguereau, continuent leur peinture d'école, pédante et ennuyeuse; d'autres sont enfermés dans un système et n'en veulent plus sortir : ils croient faire de la peinture indépendante et ils sont moins indépendants que les académiques, car ils subissent le pire des esclavages, ils sont esclaves d'eux-mêmes! Mais la maîtresse souveraine de l'art français contemporain est la mode; c'est elle qui s'empare des jeunes peintres, leur conseille le genre léger, maladif et faux, celui que l'acheteur préfère et que le marchand vend le mieux : et l'artiste quitte l'étude de la nature, il peint de souvenir des femmes et des enfants, des paysans et des gommeux, il ne cherche plus l'expression originale, la facture personnelle, la couleur saine et forte; il faut étonner, éblouir, faire crier le jaune sur le rouge, hurler le bleu sur le vert; il n'a que faire de l'harmonie qui repose et charme comme une symphonie : ce n'est point aux connaisseurs qu'il vendra son œuvre, mais aux bourgeois qui jugent un tableau par la multiplicité des couleurs qu'il y a dedans. Il a jeté son feutre de campagne par-dessus les moulins et s'enferme dans son atelier, loin des blés qui se dorent au soleil, bien loin des bois qui frissonnent! et de fantaisies en fantaisies, il se prend d'amour pour l'allégorie et finit sa carrière par la peinture d'église, emporté qu'il est par la succession logique des choses. *Sic transit gloria mundi!* Les peintres français ont fui la nature et la nature s'est vengée!

Il n'en est pas ainsi des peintres Flamands. Lambrichs avec trois portraits, dont nous reparlerons, David Oyens, qui expose un *Dessinateur*, Pierre Oyens qui expose un *Amateur de tableaux*, Alfred Verwée avec un attelage zélandais d'une facture admirable et d'une merveilleuse harmonie, et une excellente toile : *Les bords de l'Escaut* : voilà des artistes vrais, convaincus, pleins d'amour et de respect pour la nature qu'ils n'oublient jamais; ils vivent en elle et pour elle et la nature palpite dans leurs œuvres. Ils ne cherchent pas à éblouir le passant par l'éclat des tons et par des notes criardes, ils ne veulent point s'im-

poser à lui par des exagérations de lignes et de couleurs; ils n'ont qu'un souci : trouver la simplicité, la plus belle parure dont l'art se vêtisse et que les esprits fins peuvent seuls aimer. *Odi profanum vulgus!* disait Horace. Comme Horace, les suffrages de la foule les inquiètent peu; ils ne sont point des « épateurs » et ne veulent pas l'être. Il est évident que la commission nommée par la direction des Beaux-Arts a compris la supériorité réelle de nos artistes belges : sans doute elle a voulu parer les coups que nos peintres allaient porter aux peintres français lorsqu'elle s'est mise en tête de hisser à la frise les trois portraits de Lambrichs, les toiles des deux Oyens, et cette excellente création qu'acheta le gouvernement belge à Verwée.

Jamais le parti pris ne s'est manifesté d'une façon plus scandaleuse : l'hostilité vous frappe les yeux comme un coup de poing. Et ce n'est pas tout. Vous souvenez-vous de cet admirable paysage de Dubois qui fit fureur au dernier Salon d'Anvers? Inutile d'insister sur le talent de Dubois; sa réputation n'est plus à faire. Eh bien! Dubois a été refusé. Agneessens, un artiste des plus fins, et dont le talent n'est même plus discuté, tant il s'est imposé, a été refusé. Van Camp, dont mon collaborateur Jacques Both vous entretiendra plus loin, a été refusé. Je ne ferai pas à ces messieurs l'injure de leur opposer les mille et quelques cents noms dont les productions détestables s'étalent cyniquement à la rampe, avant de se pavaner au milieu des loques des brocanteurs; mais je dis que de pareilles exclusions obligeaient.

Combien d'artistes français la commission peut-elle opposer à Dubois, à Agneessens, à Van Camp? le nombre en est restreint, et les juges, s'ils avaient été aussi sévères pour tous les exposants, après avoir refusé d'abord leurs propres œuvres, auraient été obligés de reconnaître que cent toiles à peine ayant été acceptées, il était impossible d'ouvrir au public les Salons du Palais de l'Industrie. Mais qu'ils prennent garde et qu'ils craignent de justes représailles. Les artistes belges sauront placer leurs toiles plus haut encore qu'ils n'ont placé les leurs; car les flamands sont justement indignés du parti pris féroce de leurs camarades de Paris et ils leur appliqueront la loi du talion dans toute sa vigueur.

Je vous parlais, il y a quelques instants, de l'oubli complet de la nature que j'avais constaté chez les peintres français : l'artiste le plus intéressant à étudier à ce point de vue est évidemment Carolus Duran. La figure dans l'air est le seul côté de la nature qui préoccupe cet artiste, mais le paysage est le moindre de ses soucis; il peint des arbres massifs et si lourds que le vent du nord lui-même ne pourrait pas agiter leurs feuilles; l'air ne circule pas dans les branches, les tons verts sont crûs et faux, point noyés dans l'air, sans harmonie, le ciel est d'un bleu écrasant, plus dur encore lorsqu'il se reflète dans une eau lourde, que le peintre a jetée à l'avant-plan de son œuvre. L'aspect général fait naître en nous une impression pénible : jamais nous n'avons vu de nature ainsi faite, aussi brutale, aussi tapageuse! Mais Carolus Duran ne l'a pas vue plus que nous : c'est un paysage composé dans l'atelier, comme on fait une mosaïque, plaçant la couronne de verdure dessinée d'après tel arbre, sur un tronc dessiné d'après tel autre, arrangeant tout cela sur le chevalet sans avoir recours au souvenir de l'impression et n'ayant même pas le souvenir des yeux. C'est du paysage de chic, voilà tout. Quant aux baigneuses aux chairs d'un rose mat, elles sont groupées avec un grand art; leurs mouvements sont pleins de morbidesse et d'une voluptueuse expression. Peut-être la femme debout, vue de dos, qui se détache sur le fond du paysage et que l'on voit se tordre langoureusement les cheveux, pose-t-elle; ces lignes molles des jambes, ces enivrantes rondeurs des hanches, cette amoureuse cambrure des reins, sont d'un sentiment bien moderne; c'est là la femme des rêves lascifs! Toutes ces baigneuses sont dans l'air, la lumière caresse bien leurs chairs, et l'on peut dire que Carolus Duran a cette fois merveilleusement rendu la nature parce que cette fois il s'est approché d'elle, l'a minutieusement observée et sincèrement rendue. Il semble que ces femmes ont été découpées d'un bon tableau pour être collées sur un mauvais fond.

Voyez où le parti pris conduit un artiste : voici deux portraits : un portrait d'enfant, un autre de femme. Cette ardeur d'étonner son public qui possède Carolus Duran gâte toutes ses œuvres qu'un peu de bonne foi ferait si belles. Les robes aux plis massés sont bien traitées, d'un beau reflet et d'une grande ampleur, la lumière caresse les satins en ondoiements délicieux, l'air circule sous les cassures de l'étoffe; toutes les parties accessoires sont peintes avec sincérité, mais le parti pris se révèle dans les relations des tons : l'artiste a soigné les détails de chaque chose, mais il a voulu, dans l'aspect général de ses tableaux, étonner le passant et s'imposer à son attention, comme un coup de pistolet; le bleu crie sur le jaune qui tombe en hurlant sur le rose, le blanc se heurte contre le noir; ce sont, pour parler le langage des musiciens, autant d'accords sans résolution. Quant à l'exécution des figures, elle est habile, mais d'une fantaisie qu'on ne peut pardonner à un portraitiste : ce sont des yeux d'émeraude, des dents d'ivoire, des lèvres de corail, les chairs sont d'une fluidité désespérante et l'on s'étonne qu'un artiste dont le pinceau a montré de si heureuses audaces dans l'exécution des accessoires, devienne miévreux, précieux et mou lorsqu'il s'agit de rendre une tête de femme ou d'enfant. Et qui plus est, M. Carolus Duran fuit les profondeurs et ne laisse point entre le fond et le portrait une distance d'air raisonnable. Aussi le modèle semble collé sur la toile: point de perspective, pas de plans intelligemment étayés, et sur des tons qui jurent déjà de se trouver réunis, des fonds éclatants rouges ou bleus qui font crier plus haut encore les autres notes de l'œuvre.

L'artiste a voulu s'imposer au public par des colorations frappantes et des relations anti-harmoniques, et j'avoue qu'il a réussi, mais c'est là une jonglerie qui est étrangère à l'art, et la critique doit la réprouver d'autant plus qu'elle fait école chez les jeunes artistes et qu'un peu de modestie les eût mieux conseillés que cette pétarade étourdissante de couleurs.

ERNEST VANEL.

LA PEINTURE FLAMANDE

au Salon.

C'est sous ce titre qu'a paru dans le *Bien Public* de Paris, la lettre suivante de M. Camille Lemonnier au sujet des conditions défectueuses de placement dont les exposants belges ont été victimes au Salon. Comme cette lettre a été reproduite par plusieurs journaux français et qu'elle intéresse les artistes, nous croyons pouvoir la publier à notre tour. N. D. L. D.

Monsieur le directeur du *Bien Public*,

C'est une chose qui n'a pu passer inaperçue des artistes français eux-mêmes, combien la Belgique a été sacrifiée dans les combinaisons de placement du Salon actuel : permettez-moi de vous adresser à ce sujet quelques observations que je veux exprimer de la façon la plus calme, assez haut toutefois pour attirer l'attention sur les susceptibilités qu'on a froissées et sur l'irréparable danger qu'on se prépare, si l'honneur d'une école estimable entre toutes n'est lavé d'un dédain qui, j'aime à le croire encore, n'est qu'apparent. Ce qu'on ne peut se dissimuler, c'est que l'école tout entière semble frappée dans ce coup qui atteint quelques-uns de ses représentants au Salon : ceux-ci n'étaient, en effet, ni les moins vaillants ni les moins réputés d'un art qui a su toujours garder, même à côté de la brillante école française, ses mérites personnels et son originalité ; bien plus, quelques-uns d'entre eux avaient, en dehors de leur pays même, un certain éclat qui les faisait rechercher et mettre au rang des artistes qu'on discute ; plusieurs avaient remporté, sur les champs de bataille, dans leur pays et à l'étranger, des distinctions et des titres : il s'en est même trouvé dont les œuvres avaient mérité d'être acquises par l'État pour les collections publiques. Eh bien ! ni ces distinctions, ni ce choix flatteur de l'État, ni cette estime qui semblait inséparable de leur nom, n'ont trouvé grâce aux yeux de la commission chargée du placement : alors que la moindre apparence de faveur publique ou administrative suffisait aux nationaux pour être adjugés à la cimaise et que l'indulgence de la commission allait jusqu'à mettre innocemment en lumière des artistes de cinquième ordre qui, je crois, avaient compté sur le reculement de la frise pour mieux se dérober, ces Flamands d'un rang supérieur étaient mis à l'écart et comme relégués de parti pris.

J'ai vu, dans un coin qui semble le séjour naturel des pénombres, une œuvre presque célèbre et acclamée par Paris, après l'avoir été par Bruxelles et par Vienne en des circonstances solennelles : c'est la *Folie de Hugues Van der Goes*, de M. Wauters. Or, à la place où elle est, elle n'a ni le jour ni l'éclat qu'elle mérite : on l'admire, je le sais, mais on ne la voit pas ; du moins on ne la voit pas assez, et elle n'apparaît là que comme pour combler une partie de murs dont on ne savait que faire. Ailleurs, c'est l'*Attelage zélandais* de M. Alfred Verwée, une toile qui a de la vibration, où l'on sent passer l'air, sur laquelle s'étendent bien les pesanteurs du midi flamand. L'un et l'autre tableau sont d'artistes connus, médaillés, décorés ; mieux encore, l'*Attelage* et la *Folie* ont été détachés des collections de l'État, auxquelles ils appartiennent, pour servir à l'éclat du Salon parisien, comme on apporte ses bijoux quand on veut faire honneur à son hôte. On a mis les convives au bas bout de la table : pour un peu, on les eût mis à l'office. Et notez que je ne fais pas de nomenclature, elle serait trop longue ; j'aime mieux ne citer dans le nombre que deux déshérités, gens de talent et de renom ; mais derrière eux toute une procession, pieds nus et la corde au cou, vient témoigner des malheurs de la Belgique devant les sévérités du jury français.

Une question se présente à l'esprit. A-t-on voulu frapper les tendances de l'école, ou n'a-t-on frappé que les artistes ? Je sais combien délicates sont ces fonctions d'un groupe d'hommes quand il s'agit de se reconnaître au milieu de ce pêle-mêle qu'on appelle les Salons ; mais la lassitude ne doit pas faire perdre le sentiment des convenances ni l'esprit de simple justice. Si l'on n'a voulu atteindre que les individus, il est regrettable que le coup ait porté sur toute l'école ; dès lors, c'est un manque de justice ; si l'on a voulu frapper l'école, au contraire, il est au moins regrettable qu'on la batte sur le dos des individus ; dès lors, c'est un manque de convenances. Et qu'a-t-elle de si terrible, cette école, pour qu'on la proscrive avec une si touchante unanimité ? Elle est humaine, elle est positive, elle s'est faite à l'étude de la nature, de tout temps. Mais il n'en faut peut-être pas davantage pour irriter la fibre des commissions. Eh bien, je me plains qu'on l'ait trop ménagée, cette franche et bonne école, si peu faite aux sophistications et qui pourrait donner le goût de la santé à ces multitudes étiolées que l'Académie, nourrice aux mamelles ingrates, a abreuvées de petit-lait et de faux idéal. Il fallait la balayer tout-à-fait, n'en rien admettre et barricader devant elle, jusque par delà la frise même, l'accès des Salons. Ces Flamands sont des intrus au milieu des messieurs appliqués qui font de la peinture en gants blancs. Qu'a-t-on fait ? On en a rejeté une bonne dizaine seulement, et ce n'étaient pas les moins beaux peintres (je n'aurais qu'à vous dire leurs noms), et pour les autres, ceux qu'on a admis, on s'est borné à les laisser dans les hauteurs, dans le paradis des martyrs, pour servir d'exemple. Mauvais exemple.

Peut-être s'est-on dit que les Flamands sont bonnes gens et sans rancune, qu'ils oublieraient aisément cet échec et que leurs Salons continueraient à s'ouvrir à deux battants aux exposants français comme par le passé. Il me revient que leurs intentions ne sont pas tout-à-fait dans ce courant ; le parti pris dont la commission a usé à leur égard aurait même soulevé parmi ces buveurs de bière un tollé où se seraient mêlées l'irritation et une certaine indignation. Je ne sais si ce qu'ils prétendent est vrai, et pour ma part, je n'oserais toucher à ce point brûlant, s'ils ne le disaient à haute voix ; mais quelques-uns des membres du jury, qui se sont montrés si durs pour leur art, ont commencé leur fortune chez eux-mêmes, et ils se plaignent d'être mal accueillis par ceux-là mêmes auxquels ils ont toujours fait le meilleur accueil. Ceci n'est point mon affaire : je m'étonnerai seulement, en passant, qu'ils en soient encore à attendre quelque chose de la gratitude des hommes.

Que MM. X. et Y. aient cessé d'être leurs obligés, c'est tout naturel : les obligés sont les premiers amis qu'on perd. Mais ils vont plus loin : il n'est rien moins question que de représailles. Je le dirai tout net : ce serait un grand malheur. Quoi ! alors que tout branle dans le monde et que la fraternité des hommes n'est qu'un mot que mettent chaque jour en question les éventualités

de guerre latente à travers les politiques, il n'y aura plus même un petit clan d'individus, des fils de l'idée, des artistes, pour perpétuer la sainte tradition des sympathies : on va donc se battre partout, et les Salons seront un lieu plein de haine à la porte desquels des anges exterminateurs feront tournoyer leurs épées ! Les Flamands me répondent : « Ce n'est pas nous qui l'avons voulu. » Je le sais, mes amis, et c'est justement parce que vous êtes dans votre droit, parce qu'il y a une apparence d'outrage au-dessus de vous, parce que vous êtes lésés, parce que vous pourriez vous venger, que vous ne soufflerez pas sur cette flamme et que vous ne vous vengerez pas. Voilà ce que je leur dis ; mais ils ne m'écouteront pas, et, entre nous, ils n'auront peut-être pas tort. J'aime peu l'humilité : un coup vaut un coup ; ils veulent avoir leur heure de sévérité. Qu'en résultera-t-il ? Qu'un vaste marché, l'un des plus vastes qui soient et où les amateurs se fournissent de toutes parts, se trouvera fermé à la concurrence française. Oh ! je sais bien que les hauts seigneurs de l'Académie n'en dormiront ni moins bien ni moins pesamment dans le sommeil qui les tient comme engourdis et en léthargie. Mais les petits, les débutants, les novices, les conscrits qui ont besoin de gagner leurs galons, que feront-ils si on leur refuse ce champ d'honneur où plus d'un de ceux qui sont à présent si durs au pauvre monde a conquis l'escabeau d'or du haut duquel il regarde s'agiter à ses pieds la tourbe des vulgaires compétiteurs ?

Je tiens à le dire, c'est un jeu dangereux. Est-il au moins quelque moyen d'en parer les conséquences ? Je ne sais, mais on pourrait, par exemple, avouer sans trop de honte qu'on a poussé trop loin les rigueurs et changer un peu les placements, descendre celui-ci, éclairer celui-là, et rendre à l'école quelques pouces de cette rampe qu'on lui a si parcimonieusement marchandée. Ce ne serait point se déjuger : tout au plus cette réparation impliquerait-elle le regret d'une certaine précipitation toujours excusable au milieu de l'encombrement du premier placement ; mais, dans tous les cas, ce serait de bonne justice et de loyale fraternité. Peut-on invoquer de meilleures raisons auprès des artistes ?

Je vous demande pardon, Monsieur le directeur, pour ces considérations un peu longues, mais j'ai des sympathies dans les deux camps qu'un rien pourrait séparer ; et puisqu'il suffirait d'un rien, peut-être, pour les rapprocher, j'ai pensé qu'il n'était pas inutile de tourner un instant les esprits vers ma branche d'olivier.

Veuillez agréer, etc.

CAMILLE LEMONNIER.

EXPOSITION AU BÉNÉFICE DE LA CAISSE CENTRALE

des Artistes Belges.

Tableaux de MM Louis Gallait, J. Portaels et Robert.

Rien ne révèle l'artiste comme ses esquisses. Portaels est tout entier dans les siennes, le vrai Portaels, celui du bon coin. Portaels est un croquiste charmant ; son œil saisit du premier coup les détails importants d'un groupe, les lignes essentielles d'une figure, les jeux piquants de la lumière, il les rend avec aisance, sans chercher à rendre les difficultés plus difficiles par une virtuosité qui s'applique quelquefois aux dépens du vrai. Pour tout dire, il est bonhomme, il ne veut paraître ni habile ni malin, on peut l'en croire sur parole. Ce qui fait l'attrait par excellence de ces jolis motifs ramassés pêle-mêle au courant du voyage, c'est la fraîcheur de la note, sa légèreté, son caractère de dilettantisme, c'est surtout la poésie. Portaels est un poète, un raffiné, un délicat : il voit dans la nature des finesses de ton, des blondeurs de palette, des rapports exquis et nacrés dont il lustre avec amour ses délicieuses compositions et qui sont bien le reflet de sa personnalité. Regardez le *Jardin à Tanger* ; des douceurs profondes détendent ce grand ciel élastique étalé avec des bleus frémissants par dessus les terrains crayeux qu'irradient par places les grands bouquets éclatants d'une flore pompeuse.

Très vif et très fin de ton. La *Mendiante* est traitée dans une tonalité délicate. L'*Aveugle* a de la chaleur, de la vibration, une intensité de lumière où l'on sent bien la cuisson des murs. Un fort joli morceau d'exécution, c'est encore la *Marchande de fleurs*, figure en blanc à demi dérobée sous un vaste chapeau ; pénombres argentines où s'infiltre la lumière. *La Moresque* a un fond blanc sali d'une grande finesse ; les *Jeunes filles de Riff*, de l'air, de la lumière, des tons ambrés d'une grande chaleur de vie. Ce sont là les notes poétiques et douces. Voici du féroce : *La Fête religieuse à Tanger* est une indication furieuse : cette masse d'hommes aux mouvements tragiques, oscille dans le cadre avec d'étranges, de sinistres convulsions : la mort, le sang, la fureur sont dans l'air ; Portaels en a fait, je crois, un dessin pour le *Graphic*. En somme, tout cela est très intéressant, d'une fort jolie valeur artistique, et montre le maître charmant sous un jour intime et familier, qui le rend plus sympathique encore.

M. Louis Gallait expose aussi. Je ne parlerai pas de son *Ouvrière anglaise*, une erreur, mais de ses deux portraits d'enfants. Celui de la princesse Clémentine a grand air ; mais l'on y sent trop Velasquez. C'est le même arrangement, la même tournure de la silhouette, les mêmes lourds rideaux au fond, et jusque dans les bouffissures des joues, l'épanouissement large des prunelles, les rougeurs pourprées des lèvres, les raideurs empesées des robes, la recherche de la même originalité solennelle et fastueuse. Le portrait n'en est pas moins ravissant : il n'est ni saucé, ni pointillé, ni tatoué, ni trop marbré ; c'est fait dans une heure de plénitude. Ce qui charme surtout, ce qui a la beauté des maîtres, dans cette délicieuse poupée aux chairs saines et rebondies, c'est la grâce des mains, vous savez, de ces menottes potelées et trouées de fossettes dont les inflexions et les rondeurs sont à elles seules un poème.

L'autre *Portrait d'enfant*, de Gallait, très enlevé aussi, a peut-être le défaut d'exagérer le plaisant de ces costumes de cour où l'on engonçait les jeunes infantes. Cela en devient simiesque. A quoi bon ces brocarts, du reste ? Nos princesses, j'imagine, n'ont pas hérité de cette triste manie : de petites robes légères et souples moulent leurs

épaules sans les écraser : le peintre aurait bien mieux fait de les prendre ainsi que d'aller piller la garde-robe de Velasquez. Il n'en est pas moins vrai que ces deux portraits, celui de la princesse Clémentine surtout, marqueront dans son œuvre.

M. Alex. Robert, de son côté, expose deux *Portraits*. C'est un peintre habile et propre, travaillant consciencieusement. On ne peut reprocher à ses portraits qu'une chose : c'est de se ressembler tous entre eux.

J. Hoepfer.

LES ARTISTES BELGES

J. B. VAN MOER (1).

Il n'y a pas longtemps, vers le milieu de notre siècle, on voyait rue de la Steen-porte, en face de la rue de l'Escalier, à l'endroit qui fait tête à la rue Haute, une maison datant de l'époque de la domination espagnole, depuis démolie et rebâtie ; elle était occupée par un tourneur qui faisait en même temps le commerce de l'ivoire et du fer ; la boutique occupait le bas. Les gens d'alors qui se bâtissaient une demeure, dans l'intention d'y établir quelque industrie, ne songeaient guère à leurs aises et avaient même l'air de prendre à tâche d'hérisser leurs habitudes de difficultés ; si toutes les constructions de jadis témoignent de l'oubli du confort, on peut dire que l'escalier de la maison dont nous parlons était le spécimen du casse-cou.

Je l'ai monté maintes fois, et il m'est cependant impossible de dire comment il était fait. L'obscurité la plus complète régnait entre ses murs à pic ; on tournait pendant un certain nombre de minutes sans le moindre allégement de palier, sans le moindre secours de lucarne, mais avec l'émotion de rencontrer des marches fort inégalement espacées et quelquefois si étroitement coupées en déviation que les pieds devaient aller de profil. Après avoir quelque peu recommandé son âme à Dieu pendant cette escalade et éloigné la pensée de ce qu'il en coûterait pour descendre, une porte s'ouvrait et, *fiat lux!* on était récompensé de sa peine.

La chambre où l'on entrait était située au deuxième étage de la maison et éclairée par trois fenêtres ; c'était l'atelier d'un tout jeune peintre, fils du maître de la maison. Hautes et étroites croisées dont les montants étaient de pierre, le vitrage de plomb et les carreaux de bohême ; plafond traversé par de grosses poutres et des solives ; charpente visible dans ses moindres détails sous l'enduit de la chaux ; admirable et vaste cheminée flamande ; lustre d'ivoire, chef-d'œuvre de patience qui disait le prologue de la vie de notre artiste ; chevalet confectionné par ses mains ; fouillis de toutes les choses nécessaires à la peinture, mais un fouillis où régnaient le soin et l'ordre qui économisent et règlent l'emploi du temps, prédestination à laquelle obéissait sans doute celui qui était appelé à fournir des travaux propres à occuper trois existences ; mais tout cela mis en place avec la manière et le sentiment de l'art ; le sol carrelé ; la richesse aux murailles ; le vieux Bruxelles commençant à sortir des mains de son jeune peintre.

Des fenêtres de l'atelier, l'œil plongeait sur la rue de l'Escalier, vue à vol d'oiseau : en bas un précipice tortueux et noirâtre bordé de vieilles maisons, puis, graduellement, des murs, des pignons et des toits rappelant tous les tons de la brique, présentant des lézardes et des déchirures de platras, des plaques de pannes, des miroitements d'ardoises ; au fond la flèche de l'hôtel de ville surmontée de son Saint-Michel étincelant. Les mille bruits du dehors bourdonnaient, les avant-plans présentaient des détails réalistes : des intérieurs de ménage, des chambrettes d'ouvrières, la fenêtre des traditions entourée de capucines : une cage d'oiseau par-ci, un chat pelotonné par-là, un pot ébréché ; il y avait aussi de beaux effets de fumées estompant le ciel bleu et de petits nuages moutonnés chassant les fumées. Par un jour de neige, l'aspect de ces toits, de ces pans de murs, de ces gouttières, de ces lucarnes de mansardes, de toute cette poésie des infiniments petits donnait envie de devenir peintre.....

Cette envie s'emparait encore bien plus de l'imagination de l'autre côté de la maison ; la chambre à coucher du jeune tourneur donnait sur une cour, véritable citerne sans eau, enveloppée d'une ombre éternelle. Mais si un filet de soleil venait à traverser cette ombre, mille choses d'une valeur insoupçonnée surgissaient : un pavement suintant, un corps de logis avec des saillies appelant la lumière, la margelle d'un puits ; enfin, ô miracle, se jouant sur tout cela, une branche de verdure ancrée dans ses moëllons. Quand les yeux, fatigués d'étudier la gamme de cette cour, se livraient à la recherche d'un horizon, ils trouvaient, mis là exprès par le destin, un morceau d'archéologie, une vieille tour, reste des anciens remparts de la ville.

Cette maison, cet escalier, ces points de vue, ce milieu, ces aspects, ce furent les influences qui tourmentèrent, aidèrent, développèrent l'artiste. A force d'y arrêter sa vue et sa pensée, lui qui était tourneur, il se dit :

— Pourquoi pas peintre?

Ce cri échappé à la vocation fit apparaître ce qui la détermine et la trempe : l'obstacle. La famille apporta toutes les entraves, toutes les difficultés matérielles des idées bourgeoises ; mais quand c'est le feu sacré qui couve, il saura miner, déchirer, renverser et se frayer passage.

(1) Nous avions compté pouvoir publier en même temps que l'étude si intéressante de Mme Caroline Gravière, la planche d'après Van Moer, annoncée dans les numéros précédents ; mais le tirage des épreuves n'ayant pu être terminé à temps, force nous est de publier l'étude sans la planche. Celle-ci paraîtra très-prochainement. (N. D. L. D.)

On commença donc par faire de Van Moer un tourneur, comme s'il fallait absolument développer, par quelque martyre, l'élément de la patience et de la persévérance qui font partie de son génie. Hâtons-nous de le dire : ce génie procède uniquement de lui-même et ne doit rien à aucun maître. Il déroba des instants, des heures, des jours pour sa chère peinture; il se sentait appelé, il tenait fort et ferme l'arme de sa puissante et unique volonté, il marcha vers sa passion avec l'adresse instinctive des gens qui veulent sauver leur bonheur : il obtint d'abord d'aller à l'académie, puis il obtint des jours *pour lui*. c'est-à-dire *pour elle;* puis, tout intéressant par sa jeunesse, sa franchise et sa simplicité, son porte feuille sous le bras, il s'en alla, parfaitement inconnu, demander à quelques peintres en renom ce qu'ils en pensaient.

Il ne fut pas ingrat envers les influences au milieu desquelles il s'était développé, comme se développe quelque riche semence dans les fentes d'une muraille qu'elle couronnera plus tard d'une plante magnifique; il peignit la cour de sa maison, il peignit la rue de l'Escalier vue à vol d'oiseau; puis un jour qu'il cherchait, assis dans un coin de son atelier, rêveur et la tête dans ses mains, un sujet de tableau, il s'écria :

— Parbleu !

Et il peignit l'atelier même.

Ce petit panneau est un chef d'œuvre. Van Moer l'envoya, sans autre recommandation que lui-même, au Salon de Paris. La presse s'émut. L'éblouissant Théophile Gautier fut ébloui et jugea qu'un pareil tableau méritait la couleur de son encre; l'une traduisait l'autre.

Le tableau fut acheté.

La peinture avait le peintre du réel

A cette époque, l'artiste avait traversé les difficultés de 48, confiant en lui-même, se défiant des flatteurs, soucieux avant tout de sa dignité, voulant, non pas la fortune, mais sa destinée. Il avait déjà fait un tour en France, une excursion en Allemagne et surtout d'innombrables promenades dans toute la Belgique, dans Bruxelles et ses alentours. Elles ont rempli de gros porte-feuilles, vrais trésors d'art et de souvenirs que tous les artistes ont vus et qui, pour toujours, il faut l'espérer, resteront entiers à Bruxelles.

En ce temps-là, il s'éprenait des choses appelées à bientôt disparaître : il leur donnait tout le prix des souvenirs de la patrie et des regrets; il regardait les pierres de l'œil dont De Groux regardait les visages, il devinait ce que chacun sent, ce que si peu savent dire; il s'éprenait de vieux clochers plus ornés par la mousse que par l'architecture, de quelque pont vermoulu au fond du sentier dont la ville va bientôt faire une rue, de vieux moulins de bois caducs, agents de l'industrie bégayante, qui dressaient leurs mornes squelettes sur l'horizon gris du Brabant; d'un canal mélancolique, d'un escalier de grès blanchâtre ux marches disjointes. Il faisait tout cela dans son pays, le nôtre et le pays le laissait faire, trouvant, sans doute, ce qu'il trouve souvent, qu'il n'y a pas à s'inquiéter de ceux qui travaillent tant à leur avenir. Cependant, notre peintre se dit un jour :

— Ils sont trop tranquilles sur mon compte, il faut que je leur donne un peu d'inquiétude.

Et il s'en alla.

Alors on se mit à en parler. Les artistes doivent faire parfois ce que fit cette femme dont parle About et qui suivait partout un homme dont elle prétendait se faire aimer. Elle était sans cesse sur ses pas et il ne s'en préoccupait guère; la sachant toujours là, il ne tournait pas même la tête pour la voir. Mais un jour elle s'en fut; il se retourna tout d'un coup en s'écriant :

— Où donc est-elle ?

Van Moer était allé à Venise.

Malgré l'opinion des réalistes féroces, tout artiste fait bien d'aller vers le soleil et de chercher la réalité dans le beau. Qui peut le plus peut toujours le moins.

A Venise il a vaincu; il a pris les difficultés corps à corps; il a découvert sa seconde manière; il en est revenu avec le nom de « peintre de Venise » auquel il a ajouté un titre « peintre du vieux Bruxelles ». Si jamais titre provient en droite ligne d'une généalogie, n'est-ce pas celui-là ?

Quels travaux cet homme a accomplis à Venise ! C'est ce qui se trouve sous la couleur des innombrables toiles qui procèdent de son intarissable porte-feuille qu'il faut avoir vu pour comprendre le travail du peintre d'architecture. Là se trouvent des milliers de lignes ordonnées par la science de la perspective, là est le labeur consciencieux et sévère que ne soupçonnent pas les trois quarts et demi du public. Les tableaux que l'artiste envoya de Venise remuèrent la presse et l'art belge. Malheur à l'homme qui, arrivé à ce point, croit pouvoir respirer ; si quelque chose oblige, c'est le premier laurier, et son ombre est bien dangereuse pour celui qui s'y endort !

Notre artiste ne s'attarda guère à respirer : il ne connut ni les léthargies, ni les délices d'aucune Capoue. Mais les vocations véritables tiennent un peu des condamnations. En avant ! en avant ! Il nous rapporta simplement tout Venise: palais de marbre, églises de mosaïque, murailles cuites au soleil, poussière diaprée, ruelles mystérieuses dont le pavé est un canal, le Lido, les lagunes, l'Adriatique verte, bleue, couleur de diamant, à toutes les heures, sous toutes les influences, calme, souriante, furieuse; puis l'ombre et le soleil avec toutes leurs phases caressant les vieux murs qui sont là baignant leurs pieds dans les ondes qui les rongent et dressant leur tête dans le ciel doré. C'est alors que Th. Gautier a dit que Van Moer peignait avec une truelle. Mot exact, quant au corps de tant de pierres, mais il ne faut pas oublier le génie particulier qui met l'âme, c'est-à-dire l'air qui circule, le vent qui ondoie, les matins pleins de fraîcheur, les midis ardents,

les soirs avec leur repos. Cette touche si solide quand elle bâtit effleure à peine la toile quand il s'agit de faire circuler l'air atmosphérique.

L'artiste qui nous avait rapporté tout cela, garda pour lui une ophthalmie contractée durant ses longues stations en plein air, tandis qu'il dessinait, exposé à l'ardeur du soleil, bravant le sirocco et n'importe quelle température, les yeux fixés sur ces marbres miroitant, sur ces ondes étincelantes.

A peine remis, il reprit son bâton de voyage et, tourmenté sans doute de l'idée que Venise ne lui avait pas dit son dernier mot, il y retourna. C'est à l'école militante qu'appartiennent toutes les organisations spéciales dont toute l'énergie et les facultés tendent à un but unique. Il ne mesura aucun voyage à ses forces, mais il commanda tel et tel voyage à ses forces. Il visita la Dalmatie, l'Espagne et le Portugal, à la découverte de tout amas de pierres pittoresque ; nul motif n'était banal en passant par son pinceau. Pour lui, voyager, marcher, se reposer, c'est toujours peindre ; il a pris à la lettre la voix qui, dans ses jeunes années, lui avait dit qu'il était venu au monde pour cela. On dit de tant d'artistes et d'écrivains vivant à la fois de la vie du monde, de la vie de famille et de la vie d'atelier : quand donc travaillent-ils? De celui-ci on peut dire : quand donc ne peint-il pas?

C'est du Portugal qu'il nous transmit l'intérieur du couvent de l'église de Bélem. Un effet de marbres qui inspire un sentiment de fraîcheur et qui est empreint d'une couleur locale augmentée par des types choisis avec discernement. Cette toile, acquise par l'État, orne le Musée moderne de Bruxelles.

Van Moer est à nous, maintenant, il est chez nous, chez lui, dans son atelier de la rue Wiertz qui a une vue si charmante sur le jardin zoologique. Pour être fils de ses œuvres et s'être bâti des murs après en avoir tant peint, il n'en a pas moins été le plus excellent des fils. Tout le monde sait de quels soins il a entouré les derniers jours de son vieux père. Du creuset des épreuves, des fatigues, des périls même, est sortie la trempe d'un homme à part qui, au lieu de la faconde inhérente à l'art sordidement cultivé, a mis ce grand respect de soi-même qui est tout un caractère, et qui est celui de Van Moer.

Vous croyez qu'au bout de tant de pérégrinations, s'étant donné tout ce que la terre voit fleurir de plus beau, renom, indépendance et chez soi, il va prendre ses aises et se prélasser appuyé, des pieds, des coudes et de la tête, sur ses porte-feuilles gorgés de trésors et qui sont des droits au repos? Point! Il recommence sa peinture, il recommence sa vie. Je vous ai dit qu'il est doué pour remplir trois carrières. Regardez! Des toiles de toutes les dimensions sont sur les chevalets, des esquisses de tous les pays sont fixées sur des châssis. En entrant, vous avez subitement conscience de ces ateliers dont sortirent tant d'œuvres et de ces maîtres qui ont tellement produit, qu'on se demande comment une existence a pu y suffire. Mais ils n'étaient pas seuls au travail, ceux-là ; les peintres de ce temps étaient entourés d'une troupe d'élèves qui peignaient sous la direction du maître, l'œuvre à laquelle on ajoutait quelques touches et une signature.

Notre maître belge, lui, est seul devant ses toiles ; personne ne compose, ne dessine, n'achève pour lui. Il va toujours en avant, ne se souvient pas de la manière d'autrui, projette et exécute. Pendant les années qui viennent de s'écouler, il a terminé des travaux gigantesques Les trois vues de Venise de dimension colossale que j'ai vues à son atelier et qui décorent aujourd'hui l'escalier du palais du Roi, donnent, dit-on, à cet escalier un caractère de grandeur artistique qui le font plus beau que l'escalier de l'Opéra de Paris.

Mais l'événement de cette belle carrière, son œuvre personnelle, c'est l'histoire du vieux Bruxelles que l'enfant du vieux Bruxelles vient de terminer Il en avait jadis commencé les esquisses au milieu des démolitions et malgré les rhumatismes, comme il travaillait autrefois à Venise en dépit du climat et de l'ophthalmie Là, nous tenons Van Moer corps et âme, nous le retrouvons ainsi que lui-même se retrouve dans la vieille ville de ses jeunes années, quand, gamin, il passait les ponts de notre Senne aujourd'hui voûtée et s'en allait visiter quelque parent dans l'une ou l'autre de ces maisons vermoulues que son pinceau a illustrées. Bien souvent, sans doute, se promenant avec un camarade, il contemplait tous ces motifs de tableaux, ces dédales croûlant de vétusté, ces arches rongées par l'infiltration, ces petits coins verdoyants entre des murs si rapprochés que l'on pouvait se parler d'une fenêtre à l'autre, ces masures aux lucarnes desquelles séchait le linge, et ces eaux glauques et visqueuses passant sous la roue d'un moulin, le long d'une brasserie ou entraînant les déchets et la teinture qui les épaississent. Pour rendre ces choses intéressantes et vraies sans trivialité, il fallait avoir vécu, aimé, souffert parmi elles, il fallait, avant tout, être Belge pour les retracer avec le soin pieux, ennemi de tout mensonge, qu'apporte un fils en parlant des qualités et des infirmités de son père.

Maintenant, si vous objectez que Van Moer a eu des chances, je vous répondrai que je ne lui en ai pas connu d'autres que celles que donnent un talent hors ligne et un pinceau emmanché dans une volonté de fer. Ce n'est pas une petite chose et ce n'est pas l'affaire de tout le monde que l'énergique disposition de soi-même et de ses facultés. Ce furent ses commencements.

Il les prolongeait avec insouciance quand plus tard, — maintenant — on s'est adressé à lui pour orner des palais. Grâce à un bourgmestre intelligent, il a été donné à Van Moer de pouvoir exécuter sa grande œuvre, œuvre que je puis me permettre de baptiser de *magistrale*. Les quinze tableaux de l'hôtel de ville sont la synthèse artis-

tique de la carrière de l'enfant de Bruxelles : il devait entrer ainsi, un jour, en maître dans l'antique édifice communal qui se dessinait à l'horizon de la maison paternelle. Cette œuvre, lui seul pouvait l'accomplir, lui seul pouvait rendre dans leur vérité ces ruines, ces masures des vieux âges et les transformer en souvenirs poétiques, même aux yeux de ceux qui verront les monuments de la capitale rajeunie.

Je ne vous ai rien dit de la vie intime de notre peintre : je vous ai fait l'histoire de sa peinture et la philosophie de cette histoire. D'abord, on ne fait pas la biographie d'un homme de son vivant; ensuite je ne sais si les biographes trouveraient beaucoup à dire en dehors de ces trois mots qui résument tout mon sujet : il peignit, il peint, il peindra. Enfin, si vous êtes curieux d'en savoir davantage, je vous dirai que sa peinture le tient si fort et si ferme qu'il n'a pas eu le temps de se marier.

Caroline Gravière

CARNET D'UN PASSANT

LES ATELIERS BRUXELLOIS

CAMILLE VAN CAMP.

A quoi bon un préambule? Je suis un passant. Qui dit passant dit curieux. Cela ne suffit-il pas pour expliquer ces petites notes? Vous les trouverez toujours bonnes filles, d'ailleurs, sans fard ni toilette : feuillets détachés de mon carnet que quelques curieux comme moi accrocheront peut-être d'une épingle.

Une porte est devant moi : je sonne; j'entre.

Je suis chez Camille Van Camp.

Il me serait difficile de signaler toutes les œuvres qui remplissent ici l'atelier; travailleur infatigable, il n'est point de sujets qui rebutent Van Camp. Tableaux de genre, paysages, marines, animaux, sa brosse aime la nature dans toutes ses manifestations. Il cherche les lumières étranges, difficiles, variées, les clartés éblouissantes et les lueurs timides, le grand air de l'océan, l'air un peu voilé des bois.

Il y a là deux marines entre autres, d'un effet saisissant, avec des couchers de soleil trempés d'eau, bien vus et d'une facture excellente. L'une est prise par un temps calme, c'est le soir d'une chaude journée d'été; la chaleur du jour se condense en nuages qui voilent peu à peu le ciel et derrière lesquels le soleil se cache en les colorant de ses rouges lueurs; la mer est lumineuse comme une lame d'acier que des rayons font flamboyer.

La note générale est d'une exquise discrétion et cette impression de silence, de tranquillité est rendue de main de maître. — L'autre marine représente une mer orageuse : la lumière se joue en paillettes sur la crête des vagues, le ciel est tourmenté et les nuages sombres et lourds sont balayés par le vent; le soleil se plonge dans une nuée que ses rayons ne parviennent point à percer. Cela est vu, et l'on éprouve le sentiment de tristesse mêlé de crainte vague qui nous serre le cœur devant un pareil spectacle.

Van Camp n'est point un peintre de cabinet, il aime la nature, et la nature le lui rend bien. J'ai trouvé dans un coin une étude de sous bois faite avec une grande sûreté de main, et vue comme un artiste sincère voit : les rayons du soleil tamisés par les feuilles lèchent les troncs des arbres et jouent dans les branches; c'est bien là cet air adouci, tranquille, cette brume flottante, tels que les donne la nature.

Cela est doux et tendre, malgré la brusquerie audacieuse du pinceau qui semble avoir couru sur la toile pour saisir sur le fait l'impression fugitive. — Je vous citerai encore une *Entrée des Bohémiens à Bruxelles* — aquarelle d'après le dernier tableau que M. Van Camp a exposé à Londres en 1874. Composition heureuse, spirituelle et pleine de variété dans les groupes et dans les relations de tons que l'artiste parvient à fondre fort habilement.

Jacques Both

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

—

CHARLOTTE

(Suite. — Voir page 37.)

Hélas! la servante apporta une marmite contenant une bouillie de gruau, connue sous le nom d'*hafergrutz*. Le professeur en mangea avec délices, et sa fille avec une évidente satisfaction. Seul, le baron mangeait à contre-cœur. — Un mauvais dîner, même auprès de l'objet aimé, est chose peu agréable lorsque l'on a faim. Ne serait-ce pas parce que l'amour passe et que l'appétit subsiste toujours? — Après l'hafergrutz, on servit des morceaux de bœuf nageant dans la graisse avec des pommes de terre à moitié crues; puis des beignets terminèrent le dîner où nul n'avait parlé, si ce n'est pour offrir du lait, de la sauce ou du sucre râpé.

A la fin du repas, le professeur dit tout à coup à sa fille :

— Ailons, Charlotte, va nous chercher une bouteille de vin. Nous la boirons en l'honneur de notre jeune ami.

Charlotte obéit et revint au bout d'un instant avec une bouteille à long col, contenant d'excellent vin du Rhin, dont notre savant, comme tous les savants, était fort grand amateur.

Le vin du Rhin et les cigares étaient son plus grand plaisir, son seul luxe. Pour lui en procurer, sa fille, pauvre enfant de quinze ans alors, économisait et faisait pendant toute l'année de pe-

tites épargnes. Elle se privait de toutes les fantaisies naturelles à son âge; elle portait toujours la même robe blanche les dimanches, et elle discutait longuement avec les marchands sur le prix des vivres. Mais aussi, on faisait venir les cigares de Hambourg, et c'était un savant ami, fin connaisseur, qui achetait le vin des montagnes du Rhin.

Le jeune baron ignorait tous ces détails.

En dégustant avec délices le vin national le professeur se ranima; il sembla rajeunir et oublier tout à fait sa vieillesse, en parlant du temps passé. Deux heures s'écoulèrent ainsi inaperçues.

Le professeur raconta ses études, ses examens, ses travaux, ses liaisons avec d'autres savants allemands, sa présomptueuse jeunesse, son amour muet, son mariage, son élévation au professorat, sa vie tranquille, laborieuse; puis il termina en donnant une larme à l'impérissable mémoire de sa compagne.

L'étudiant l'écoutait avec attention. La partie saine de son âme comprenait ce qu'il y a de bon dans la vie tranquille d'un Allemand; et par une transition involontaire, il jeta les yeux sur le calme visage de la jeune fille. Une si complète ignorance des vains soucis, une placidité si pure y rayonnaient, que toute fièvre des sens s'apaisait à l'instant auprès d'elle, et que les pensées les plus terrestres prenaient involontairement leur essor vers des régions sublimes.

Le baron de Fierenheim partit heureux après le dîner. Cependant, à dater de ce jour, il resta combattu par deux sentiments contraires; il ne pouvait se comprendre lui-même. En regardant Charlotte, il se disait qu'il ne devait pas l'aimer. Loin d'elle, il était triste; près d'elle, il était mécontent. Lorsqu'il fixait ses regards sur ses deux beaux yeux noirs ombragés de cils épais, son imagination transportait la jeune fille dans le monde merveilleux de la fantaisie, où tout est harmonie, poésie, bonheur. Mais la triste réalité venait tout à coup dissiper ses rêves. Le souvenir de l'hafergrutz, une reprise au mouchoir de Charlotte, les mouchettes, la chandelle, les plaintes du professeur sur la cherté des vivres, tout cela le désenchantait et le glaçait.

En proie à ces contradictions, le jeune homme se promettait chaque soir de ne plus retourner chez le professeur; mais le lendemain, il était encore auprès de lui, buvant son vin du Rhin, fumant ses cigares et jouant des sonates à quatre mains avec la charmante Charlotte.

Quelques mois se passèrent ainsi. Dans la ville savante de ***, tout aussi bien que dans les villes ordinaires, les cancans allaient leur train, et l'on annonçait partout, avec force commentaires, le prochain mariage du jeune baron avec la fille du professeur. Instruit de tout cela le dernier, ainsi qu'il arrive toujours, Fierenheim fut vivement contrarié, comme devait l'être un homme d'honneur. A ses yeux, le mariage était un port lointain qu'on ne doit atteindre qu'après un long voyage, et il venait à peine de se mettre en route. Cependant la pensée qu'un autre pourrait épouser Charlotte lui était pénible. Mais il faut lui rendre cette justice, malgré, ou peut-être à cause de sa jeunesse, il parvint à se vaincre lui-même. Il cessa brusquement ses visites, et, pour se distraire, il se livra avec passion à toutes les jouissances de la vie d'étudiant.

Que se passait-il alors dans le cœur de la jeune fille? Il est facile de le comprendre. Elle vivait exactement comme par le passé, dans la paix et la solitude; seulement elle évitait plus soigneusement le baron, lorsqu'elle le rencontrait dans la rue, et elle prolongeait davantage ses soirées solitaires dans sa chambre.

Le baron reconnut bientôt qu'elle avait du ressentiment contre lui, et cela lui déplut.

— De quel droit, pensait-il, se montre-t-elle irritée contre moi?

Et cependant il eût été bien plus mécontent si elle fût restée indifférente. Au reste, sa vie s'écoulait dans une continuelle dissipation. Le matin, il assistait, d'un air distrait, à quelques cours, après quoi il se rendait à la salle d'armes pour cultiver, suivant l'expression d'Iazikoff, l'art difficile de l'escrime; il se réunissait ensuite à une bande joyeuse d'amis qui se plaisaient à boire et à chanter; enfin, il passait toute la nuit dans le désordre.

L'anniversaire de la fondation de l'Université arriva. Les étudiants, ayant des bouteilles pendues aux boutonnières de leurs pardessus, se rendirent par bandes dans les cabarets des environs. Le baron lui-même, transformé en cellier ambulant, au grand étonnement de ses camarades, se mêla à la troupe tapageuse et ne reparut pas de toute la journée. En vain la fille du professeur se tint-elle aux aguets, derrière son rideau, attendant, tout inquiète, le retour de son jeune voisin.

Le soir vint; en un clin d'œil toutes les fenêtres furent illuminées en l'honneur de l'Université et un peu aussi afin de prévenir tout désordre. Des chœurs joyeux, armés de torches, suivant l'usage traditionnel, et poussant de bruyants vivats, parcoururent la ville dans tous les sens. Les habitants se tenaient sur leurs portes et observaient avec plaisir la bruyante gaieté d'une fête universitaire. Les acclamations, les trépignements, les chants ne s'arrêtaient pas un instant. Enfin une bande de *burschen* à demi-ivres se dirigea vers la maison du professeur.

— Hé! savez-vous, dit une voix enrouée, ce vieux barbon, il n'a pas été poli hier au cours; mais pas poli du tout. Je faisais du bruit avec les pieds. Si c'est mon plaisir, à moi est-ce que je ne suis pas libre? Or, voilà le vieux barbon qui me dit de ne pas l'interrompre et que j'empêche les autres d'écouter... A-t-on jamais vu pareille grossièreté?

— Oui, c'est une grossièreté, répétèrent quelques voix.

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, *pereat!*

— *Pereat!* s'écria la troupe, de manière à faire trembler les maisons voisines.

Le professeur tranquillement assis à son bureau, restait indifférent au bruit qui se faisait dans la rue; mais il pâlit en entendant le cri des étudiants.

— Serait-ce contre moi? se demanda-t-il... Oh! non; c'est sans doute à mon pauvre et savant ami Bekker qu'ils en veulent.

— *Silentium*, burschen, s'écria tout à coup une voix. C'est une action mauvaise et honteuse d'insulter un vieillard inoffensif.

— Quoi? qu'est-ce que! dirent les jeunes écervelés.

— A-t-il jamais fait du mal à quelqu'un? reprit la même voix; s'est-il jamais montré l'ennemi des étudiants? N'a-t-il pas travaillé toute sa vie pour vous? et maintenant vous le payez en invectives... C'est mal à vous, enfants.

— Fierenheim a raison, dit un des étudiants.

— Le vieux a une jolie fille, observa un autre.

— *Vivat!* s'écria-t-on en chœur. *Vivat! crescat! floreat in æternum!*

— Monsieur le baron, cela ne se passera pas ainsi, dit une voix avinée avec colère... Je suis philistin; ne vous plairait-il pas de venir faire un tour avec moi, un peu à l'écart!

— Avec plaisir, répondit Fierenheim... Au pistolet, si vous le voulez bien.

— Soit, au pistolet.

Ces deux derniers mots avaient été dits au milieu du bruit. Cependant ils furent entendus, et l'un des plus vieux étudiants s'écria avec force :

— Non : au sabre... On voit mieux, et les blessures qui saignent sont rarement mortelles.

— Bravo! crièrent les étudiants... Au sabre! au sabre!

A ce moment on vit dans la maison un grand mouvement de lumières; puis une petite fenêtre s'ouvrit précipitamment. Le professeur parut et se mit, d'une voix émue, à haranguer les jeunes

gens, qui l'écoutèrent dans le plus profond silence. Il retraça sa vie académique, ses travaux, son amour pour les élèves, et termina en disant que même dans sa vieillesse, sa meilleure pensée avait été que ses efforts ne seraient pas inutiles à ses jeunes amis.

Tandis que les étudiants écoutaient cette allocution avec un certain respect, une nouvelle bande était venue se joindre à eux. A la fin du discours, un tonnerre d'applaudissements éclata dans les airs. En un clin d'œil les torches furent réunies en monceau, et un feu de joie éclaira cette fête de la jeunesse et de la science en goguette.

Le professeur courut à sa cave et se livra au plaisir comme un enfant. L'œil étincelant de joie, il pressait toutes les mains; il régalait de cigares ceux qui n'étaient pas tout à fait ivres, et il donna son vin du Rhin jusqu'à la dernière bouteille.

Quelques jours après on rapporta chez lui Fierenheim, sans connaissance. Il venait de recevoir un coup de sabre qui lui avait ouvert la poitrine jusqu'à l'épaule.

Lorsqu'il revint à lui, son âme et ses yeux flottaient encore dans le vague et l'obscurité. Cependant, au milieu de cette brume lumineuse, il lui sembla voir apparaître confusément un doux visage; et deux yeux humides, pareils à des étoiles au milieu du brouillard, l'invitaient à se rattacher à la vie. Peu à peu l'étrange vision, moitié réelle, moitié fantastique, prit des formes plus arrêtées, des contours plus distincts. C'était bien elle, Charlotte, la fille du professeur, qui, avec une anxieuse agitation, veillait sur le blessé, auquel elle prodiguait tous ses soins.

— Il a ouvert les yeux, dit-elle un jour à voix basse. Maintenant ma place n'est plus ici... je ne peux plus rester.

Et la pauvre Charlotte soupira.

Son père, debout auprès d'elle, considérait le blessé avec l'air attentif d'un connaisseur, et disait :

— C'est égal, notre pauvre ami a reçu un fameux coup... C'était une terrible botte... Il a eu affaire à forte partie.

Le baron garda le lit pendant trois mois, et quoique sa voisine n'osât pas venir le voir, sa douce sollicitude ne laissait de se faire sentir. Des mets légers, du linge toujours propre, des livres récréatifs, des fleurs, toutes sortes de petites douceurs inconnues dans l'insouciante vie d'un garçon, arrivaient à chaque instant de la maison du professeur et consolaient le malade. Charlotte était sa providence invisible, et, malgré lui, les tendres rêves de ses longues insomnies prenaient la forme de la jeune fille. Pour elle, elle s'habitua si facilement à son rôle de protectrice, elle mit si bien sur le compte de la commisération le tendre penchant de son cœur, que, quand Fierenheim fut rétabli et qu'il vint remercier ses voisins, elle ne put s'empêcher de ressentir une sorte de chagrin.

Fatigué des désordres de la vie d'étudiant, le jeune baron, à la grande joie du vieux professeur, se donna alors tout entier au travail et à l'étude. Son application sérieuse et le souvenir de ses longues souffrances eurent bientôt chassé de son esprit les nuances aristocratiques. Il reconnut que les détails de la vie matérielle n'ont d'importance et de signification que pour les esprits étroits; il fut convaincu que les qualités du cœur valent toujours mieux que des formes agréables. Mettant donc de côté ses ridicules préjugés, il se rapprocha du professeur, s'attacha à lui comme à un père, et s'habitua à considérer Charlotte comme sa sœur.

Comme l'existence des deux jeunes gens s'écoulait sans événements remarquables, elle ne pouvait allumer la flamme de la passion; mais ils en étaient arrivés à se persuader qu'ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Fierenheim faisait de la musique avec Charlotte dans les moments de loisir, ou bien ils lisaient ensemble quelque poète favori. Elle aimait Schiller, il préférait Gœthe, et de cette diversité d'opinions naissaient quelquefois de grandes discussions absolument pareilles à des querelles d'enfants. L'habitude les avait pour ainsi dire rendus parents; mais, chose étrange, lorsque Charlotte était gaie, Fierenheim était de mauvaise humeur. Commençait-il à plaisanter, aussitôt elle prenait l'air boudeur; et si, ce qui arrivait quelquefois, ils se trouvaient tous deux du même sentiment, alors leurs cœurs étaient tout heureux, tout légers, et leurs yeux se mouillaient de larmes. Le baron n'y comprenait rien; mais tous les jours, attiré par un charme irrésistible, il allait voir ses voisins, contemplait Charlotte, puis s'en retournait chez lui et se mettait vaillamment au travail.

Ce temps fut le plus heureux de la vie du baron, et son caractère se serait peut-être entièrement corrigé, si une circonstance particulière n'était venu tout changer. Il reçut inopinément des nouvelles d'un riche héritage qu'il devait recueillir : il devenait possesseur d'un majorat. D'ailleurs, ses études universitaires étaient terminées, et sa présence sur le domaine dont il héritait paraissait indispensable.

O richesse! levier de notre civilisation, de notre activité, de notre bonheur domestique, de notre folle vie, si tu apparais quelquefois sous la forme d'un bon génie, tu es souvent aussi le démon créateur de nombreuses fautes et des plus mauvaises pensées!

Le baron se mit à faire ses préparatifs avec un sentiment de froid égoïsme. Déjà le son de l'argent retentissait agréablement à son oreille; la pensée des honneurs et des distinctions dont on allait le combler le suivait partout. En deux jours il eut terminé ses apprêts, et put prendre congé de toutes les personnes de sa connaissance. Lorsqu'il annonça au professeur le changement survenu dans sa fortune et qu'il lui fit ses adieux et ses remercîments, le vieillard fut sensiblement ému. Peut-être n'avait-il pas songé qu'un jour arriverait où il faudrait se séparer. Charlotte n'était pas à la maison, et le baron chargea le professeur de transmettre à la jeune fille ses adieux, en disant qu'il emportait d'elle un souvenir éternel. Qui sait si Charlotte ne s'était pas éloignée à dessein, pour ne pas assister à cette entrevue, à ce dernier entretien, peut-être trop pénible pour elle?

Il existe dans les universités allemandes une coutume touchante. Lorsqu'un étudiant quitte ses compagnons pour entrer dans l'arène bruyante du monde, lorsqu'il abandonne à jamais la vie d'étudiant, ses camarades l'accompagnent en foule et à pas lents à travers la ville; ils disent en chœur le Chant des adieux. Il y a dans ce chant quelque chose de funèbre, de navrant comme le bruit de la terre qu'on jette sur un cercueil. Et, en effet, le frère qui s'éloigne n'enterre-t-il pas sa jeunesse, son insouciance de l'avenir, sa plus exquise poésie?

Le jour du départ arriva. Comme Fierenheim était généralement aimé, dès le matin on vit les étudiants se rassembler en foule sur la place d'où le cortége devait se mettre en marche. Bientôt le baron lui-même parut au milieu de ses camarades, revêtu, pour la dernière fois, du costume d'étudiant, et coiffé du bonnet bariolé. Deux des plus âgés le prirent à leur bras et ouvrirent la marche. Une foule compacte les suivait, en faisant retentir les rues du triste chant de l'adieu. Le baron avançait en silence, absorbé par les pensées et les sentiments les plus divers.

Dans chaque maison, des visages de connaissance le saluaient. L'aubergiste qui jouait de la contre-basse, le marchand qui lui avait fait crédit, le propriétaire chez qui il avait dîné, les dames qu'il avait fait danser, tout le monde le saluait, et chacun lui faisait de la main le dernier signe, lui souhaitait sincèrement bonheur et succès.

(*A continuer.*)

EUGÈNE D'AURIAC

Mai

Mignonne, le mois qui brille
Est le doux mois des chansons.
Où l'amour maraude et pille
Les fleurs à tous les buissons ;

Où, le sourire à la bouche,
Les couples s'en vont aux champs ;
Où la vierge est moins farouche
Et les vieux sont plus méchants.

Dans les prés, sous la ramure,
Dans les profondeurs des bois,
On entend comme un murmure
De bruits confus et de voix.

Des chuchotements sans nombre,
Des appels mystérieux
Troublent le repos de l'ombre
Et s'élèvent jusqu'aux cieux ..

C'est le printemps qui travaille
Et livre, sans se lasser,
Cette éternelle bataille
Toujours à recommencer !

Là, revanche sur revanche ;
Les vaincus sont les vainqueurs ;
Nous laissons à chaque branche
Les dépouilles de nos cœurs.

Quelles étreintes fièvreuses !
Mignonne, vois-tu là-bas ?
La troupe des amoureuses
Se précipite aux combats !

O la folle ribambelle !
O les regards triomphants !
Comme la nature est belle
Sous les pas de ces enfants !

La fleur semble toute fière
De tant de piétinements ;
Le soleil prend sa lumière
Aux sourires des amants !...

Bientôt, la ville est déserte ;
On est libre, on est joyeux !
L'herbe est si fraîche, si verte !
On s'échappe deux par deux...

Or, tandis que les perfides
Hélas ! s'en sont tous allés,
Que les cages restent vides
Et les oiseaux envolés.

Les vieillards, troupe morose,
Sombres, froncent le sourcil ;
Ils bougonnent : « Quelque chose
D'incongru se passe ici ! »

Puis, font d'une voix pesante,
Un parallèle sensé
De la jeunesse présente
Avec celle du passé ;

Mais, rengainant leur romance,
Ils sont tout dépaysés
Devant le complot immense
Des lèvres et des baisers.

Lucien Solvay.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Exposition de Spa. — L'Association pour le développement de la peinture, à Spa, annonce pour le 18 juillet son exposition annuelle de tableaux et autres objets d'art.

L'exposition aura lieu dans les salles du Pouhon spécialement appropriées à cet effet.

Elle sera ouverte le 18 juillet pour être clôturée le 10 septembre.

L'Association prend à sa charge les frais de transport sur le territoire belge, à l'arrivée comme au retour, des objets qui lui seront envoyés par chemin de fer, tarif n° 2 (petite vitesse). Les colis expédiés de l'étranger devront être affranchis jusqu'à la frontière belge. Les artistes qui expédieront leurs colis par une autre voie que celles qui sont indiquées ci-dessus, devront supporter les frais de parcours.

Seront admis à l'exposition : les tableaux, aquarelles, dessins, gravures, lithographies, ciselures et médailles. Quant à la statuaire ne pourront être reçus que les objets dont le poids ne dépasse pas 200 kilogrammes.

Il sera prélevé 5 p. c. sur chaque objet vendu, au profit de la caisse de l'Association

Une tombola sera organisée par les soins de la commission, à l'effet de répartir par la voie du sort les objets qu'elle aura acquis dans ce but parmi ceux qui auront figuré à l'exposition.

Les objets destinés à l'exposition devront être rendus au local au plus tard le 1er juillet. Ils seront adressés au président de l'Association, au monument de Pouhon, à Spa.

∴

La Société artistique de l'Hérault ouvrira son exposition de 1875 le 15 mai.

∴

Une exposition d'objets d'art anciens et modernes sera organisée à Blois, à l'occasion du concours régional agricole de la circonscription dont le département de Loir-et Cher fait partie. Elle a lieu au Château, dans le bâtiment de Gaston.

L'exposition d'objets d'art moderne est composée des œuvres des artistes vivants, résidant dans la circonscription désignée ci-dessus.

∴

Ventes annoncées. — Le Mardi 18 mai 1875, aura lieu à la galerie E. Ter Bruggen, rue Baeckelmans, *coin de l'Avenue des Arts* à Anvers la vente publique des œuvres d'art, tableaux, esquisses, études et dessins délaissées par feu le baron Gustave Wappers.

Exposition publique de 11 à 2 heures.

∴

Les mercredi 26 mai et jours suivants, en l'hôtel Drouot, salle nos 8 et 9, vente publique, après décès, des tableaux, études, esquisses, dessins, albums de croquis, photographies, etc., qui garnissaient l'atelier du peintre Corot. Tableaux, dessins et curiosités composant sa collection particulière.

Cette vente se fera sous le ministère de MM. Boussaton et Baubigny, commissaires-priseurs, et Durand-Ruel et Ch, Mannheim, experts.

Expositions les lundi 24 et mardi 25 mai 1875.

∴

Revue des ventes publiques. — Nous avons donné dans notre dernier numéro la première vacation de la vente Fortuny. Voici les prix principaux des dernières vacations.

Rue à Grenade, 5,100 fr. — Même sujet, 3,020 fr. — Laveuses aux environs de Grenade, 3,110 fr. — Bataille de Tétouan, 9,020 fr. — Boucherie arabe, 9,800 fr. — Fantasia arabe à Tanger, 11,300 fr

— Gitano appuyé sur son âne, 13,400 fr. — Cour de maison à Tanger, 3,980 fr. — Le Rémouleur arabe, 8.550 fr. — Halte devant une maison mauresque, à Tanger, 8,700 fr. — Arabe en faction, 4,600 fr. — Arménien tenant son fusil, 3,300 fr. — Musiciens arabes devant un roi maure, 8,000 fr. — Enfants jouant dans un salon japonais, 30,500 fr. — Roses trémières, 4,000 fr. — Les amateurs de musique, 5,000 fr. — Etude de trois têtes sur le même panneau, 3.225 fr. — Maria Luisa et deux de ses enfants, d'après Goya, 10,000 fr. — Saint André, d'après Ribeira, 3,050 fr. — Portrait de Bayeu, d'après Goya, 10,000 fr.

Aquarelles. — Angle de la cour de la maison del Chapiz, à Grenade, 8,000 fr. — Maisons et jardins à Portici, 4,000 fr. — Brigand italien allumant, sa pipe, 3,250 fr. — Personnage du temps de Charles-Quint écoutant à une porte, 8,000 fr. — Seigneur vénitien masqué, tenant un poignard, 4,600 fr. — Jeune seigneur vénitien du moyen âge, 3,300 fr. — Un casque de fer ciselé, 2,400 fr.

Tableaux par différents artistes. — Daubigny. Les bords de la Seine près Chatou, 3,500 fr. — Meissonnier. Cavalier buvant, 2,600 fr. — Le même. Les hallebardiers, dessin à la sépia, 2,350 fr. — Jacque. Le labourage, 1,350 fr.

***

Collection Fortuny. — Epée de style moresque, composée, forgée et damasquinée par Fortuny, 2,000 fr. — Casque de parement, travail italien, seizième siècle, 12,000 fr. — Grand vase en faïence hispano-moresque, à reflets métalliques, 30,000 fr. — Autre vase auquel manquent le col et les anses, 2,950 fr. — Bronze arabe, 3,035 fr. — Coffret d'ivoire, 4,000 fr. — Portière en velours rouge sur fond d'or, avec encadrement de couleurs variées, 6,650 fr. — Parement d'autel en brocart, travail espagnol, seizième siècle, 10.200 fr.

En résumé, la vente Fortuny a produit, en cinq jours, 800,384 fr.

***

Deux ventes très-importantes à l'hôtel Drouot : celle des tableaux, esquisses, dessins et ébauches provenant de l'atelier de Millet, et celle de la collection d'estampes de feu M. Galichon, ancien directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*. Toutes deux ont obtenu un grand succès de curiosité et d'argent.

Pour la vente Millet, un grand nombre des tableaux étaient en partie, inachevés ou incomplets. Malgré cela ils ont été fort disputés. Cela, du reste, n'a rien d'étonnant, puisqu'il s'agit d'un peintre auquel l'histoire artistique assignera un des premiers rangs parmi les nombreux talents de notre époque.

Les 56 tableaux vendus ont produit une somme totale de 276,500 francs. Voici quelques chiffres : *la Petite bergère assise*, 10,000 fr.; *Une Mère avec ses enfants*, 7,000 fr.; *le Fendeur de bois*, 10.000 fr ; *la Fin de la journée*, 7.300 fr.; *les Tondeurs de moutons*, 7,100 fr ; *Bergère assise sur une roche*, 13,000 fr.; *Coup de vent*, 10,900 fr.; *Soleil couchant*, 11,000 fr.; *Eglise de Greville*, 12,200 fr.; *le Tueur de cochons*, 24,000

Parmi les estampes de la collection Galichon, citons : *Marie-Madeleine*, de Leyde, 8,500 fr.; *la Vierge*, de Brescia, 7,700 fr.; *Adam et Eve*, de Durer, 2.990 fr : *le Campo-Vaccino*, de Claude Lorrain, 4,250 fr.

Les 144 estampes ont produit 94,455 fr.

***

M. Alfred Sensier, l'auteur du beau livre sur Rousseau, réunit en ce moment les éléments d'une étude semblable sur Millet, qui ne pourra manquer de passionner le monde artiste.

***

En Allemagne, on a reconnu que dans les grandes collections d'art, les empreintes ou moulages en plâtre ne peuvent se conserver dans un état suffisant de propreté, s'il ne sont pas soumis à des lavages périodiques ; mais tous les procédés de lavage connus jusqu'à ce jour n'ont qu'imparfaitement rempli leur but. Le gouvernement prussien vient en conséquence de nommer une commission pour recueillir les avis sur la meilleure manière de conserver les moulages. Cette commission a posé en principe : 1° qu'on inventât un procédé nouveau de préparation pour les nettoyages ; 2° qu'il fut découvert une nouvelle pâte pour la fabrication des moulages ; 3° qu'il fallait, pour arriver à ces découvertes, instituer un prix. Un prix de 300 marcs sera donc accordé à celui qui trouvera le procédé mettant les moulages en plâtre en état de résister aux nettoyages ; un autre de 10,000 marcs à celui qui découvrira une matière à l'aide de laquelle on pourrait prendre des empreintes d'objets d'art, matière ayant les avantages du plâtre, mais possédant une force de résistance suffisante pour permettre aux objets de supporter les nettoyages. Le concours est ouvert jusqu'au 31 décembre 1875.

***

Concours. — Compagnie anonyme pour la fabrication du bronze, du zinc et des appareils d'éclairage, à Bruxelles.

La Compagnie anonyme des bronzes de Bruxelles, met au concours, parmi les artistes sculpteurs belges, la composition et l'exécution en plâtre d'une œuvre d'art, groupe ou figure en pied, propre à être reproduite en bronze et destinée à être exploitée par la Compagnie.

Programme :

1. Le choix du sujet est libre. Toutefois l'œuvre doit répondre à deux destinations : elle doit pouvoir servir à couronner un socle-pendule ; elle doit pouvoir figurer isolément dans une chambre d'habitation.

2. A cet effet, les dimensions en doivent être contenues dans les limites ci-après :

Pour un groupe : hauteur, de $0^m,50$ à $0^m,65$; largeur, de $0^m,25$ à $0^m,28$; profondeur, de $0^m,20$ à $0^m,25$.

Pour une figure debout : hauteur, de $0^m,50$ à $0^m,65$; largeur, de $0^m,20$ à $0^m,25$; profondeur, de $0^m,20$ à $0^m,25$.

Pour une figure assise : hauteur, de $0^m,45$ à $0^m,55$; largeur, de $0^m,20$ à $0^m,25$; profondeur, de $0^m,20$ à $0^m,25$.

3. Pour être admises au concours, les œuvres devront être déposées au siége de la Compagnie, 22, rue d'Assaut, à Bruxelles, entre les mains de l'administrateur-délégué soussigné, avant le 1er octobre 1875, à midi.

4. Un jury de cinq membres appréciera les mérites des œuvres envoyées. Le jury se compose de :

MM. Félix Pauwels, architecte, président du conseil d'administration de la Compagnie des Bronzes.
C.-A. Fraikin, artiste sculpteur,
Guillaume Geefs, artiste sculpteur,
Victor Van Hove, artiste peintre et sculpteur,
Ferréol Fourcault, industriel, administrateur-délégué de la Compagnie des Bronzes.

5. La Compagnie des Bronzes se réserve le droit d'acquérir la propriété des œuvres qui lui paraîtront convenir pour son industrie du bronze d'art, aux prix de deux mille francs (fr. 2,000) pour un groupe et de quinze cents francs (fr. 1.500) pour une figure en pied.

6. Les compositions dont la propriété ne sera pas réclamée par la Compagnie mais dont la valeur artistique lui aura été signalée par le jury, seront l'objet de primes à décerner à leurs auteurs. Aucune prime ne sera inférieure à cinq cents francs (fr. 500).

L'Administrateur-délégué, Ferréol Fourcault.

***

Nécrologie. — Le caractère et les dates de publication de cette revue nous empêchent de publier en leur heure et dans leur étendue les pertes que l'art subit chaque jour : nous désirons toutefois ne pas laisser passer sous silence la mort d'un homme qui joua un rôle important dans la gravure contemporaine. Cadart est mort il y a quinze jours : le nombre des planches qui ont paru chez lui est considérable. Vulgarisateur intelligent, tout dévoué à l'eau-forte, il a mis en lumière, dans ses *Illustrations et ses Albums*, toute une légion de jeunes artistes auxquels manquait

seulement un éditeur : ils le trouvaient en lui Cadart n'était pas seulement un habile imprimeur, très au courant des choses du métier. C'était un éditeur adroit et toujours sur la brèche.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

La Rénovation flamande, par Paul Jane — On connaissait de ce vigoureux poëte des strophes chaleureuses, inspirées par un ardent amour de la liberté ; c'étaient des chants politiques, et ils ont eu du retentissement à l'étranger. Les vers qu'il publie aujourd'hui sous le titre *La Rénovation flamande* sont l'expression des aspirations d'un peuple sacrifié et qui cherche à reconstituer les tronçons épars d'une unité glorieuse.

Le poète réclame dans ses vers le droit pour les flamands de penser et de parler en flamand : c'est pour eux le droit à la vie même. Remontant le cours des âges, il évoque les temps magnifiques où l'héroïsme flamand s'affirmait sur les champs de bataille, où les vaisseaux flamands marchaient à la conquête des mers, où de toutes les parties du monde les marchands affluaient dans les Flandres, si prospères qu'elles étaient comme un caravansérail où se réunissaient les nations. Avec quelle élévation de pensées, quelle noblesse de style, quelle fierté il dépeint ces riches tableaux! Plus loin, ramené au mouvement contemporain, il fait défiler dans ses strophes les esprits qui ont lutté pour l'indépendance de la patrie flamande : c'est alors surtout qu'il mêle à ses vers le nom du poète auquel il dédie son poëme, Em. Hiel, l'un des plus vaillant champions de la cause des Flandres.

M Paul Jane est un lyrique dans toute l'acception du terme : ses strophes sont cadencées avec art et il a le feu qui fait les vrais poètes.

Académie de dessin et école industrielle. — Discours prononcé à la distribution des prix du 26 décembre 1874, par M. J.-A. Bamps.

Le zélé et intelligent recteur de l'académie de dessin de Hasselt, M. J.-A. Bamps, vient de publier en brochure, le discours qu'il a prononcé en décembre 1874, lors de la distribution des prix aux élèves de la dite académie et de l'école industrielle. Déjà l'an dernier, M Bamps dans une brochure semblable, nous avait révélé les progrès de ces établissements, et c'était avec une satisfaction véritable que notre journal constatait l'ardeur que mettait l'honorable magistrat à stimuler les facultés des jeunes gens voués à l'art Son récent discours témoigne de principes sains puisés dans une consciencieuse étude de l'art : il contient aussi des recherches curieuses sur le lieu de naissance de Rubens. S'appuyant sur le témoignage du père Mantelius, il déclare que le grand peintre et son frère Philippe sont originaires du comté de Looz et que leurs ancêtres étaient nés à Carange, près de Hasselt L'auteur tire en outre des déductions de quelques faits d'observation physiologique recueillis sur la personne et les habitudes d'esprit des membres d'une famille Rubens habitant la ville de Hasselt.

Les blondes Miss. — *Sonnets*. — Liége, Wol.

Les douze sonnets que M Alfred Herman, de Liége, publie sous ce titre, exhalent un parfum original L'auteur, on s'en aperçoit vite, appartient à la jeune école française, à l'école des parnassiens ; il s'attache surtout à l'élégance de la forme, à la correction des vers, à la richesse de la rime. Ajoutons que son talent se prête avec facilité à toutes les exigences du sonnet.

L'éditeur Lemerre vient de mette en vente un ouvrage destiné à combler une lacune dans l'enseignement : c'est l'histoire de la *Littérature française depuis son origine jusqu'à la Renaissance*, par M. Charles Gidel. L'auteur a écrit son livre dans un style clair et précis, et sa méthode est excellente. Il explique les origines de la littérature française et ses progrès jusqu'à la Renaissance ; et il donne un tableau complet, quoique en raccourci, de la langue et du génie littéraires de la France depuis le XII[e] siècle jusqu'au XVI[e] siècle De nombreuses citations de poètes viennent à l'appui du texte. Toutes ces citations sont faites avec un choix parfait On ne saurait trop recommander un pareil livre.

L'ART. — Dix-huitième livraison. — *Sommaire* — Texte. — *Japonisme, histoire de la poétesse Ko Mati, par Ph. Burty. — Le Salon de 1875, par Paul Leroi. — Hans Holbein le Jeune, par A. Genevay, — Chronique néerlandaise, par Jules Du Bois. — Chronique étrangère — Expositions.*

Gravures. Planches hors texte. — *Le Vase de Chine, eau-forte de Ch. Waltner. — Danse antique, tableau de Corot* Salon de 1875.). — *La Poétesse Ko Mati, chromolithographie de Régamey, fac-simile d'une gravure japonaise.* — Gravures dans le texte — *Fac-simile, par Henry Somm, de six gravures japonaises, se rapportant à la vie de la Poétesse Ko Mati. — Deux portraits de Hans Holbein le jeune, par lui-même, dessin de E. Bocourt. — Un coin de l'atelier de Fortuny à Rome, fac simile d'un dessin de M. Félix Buhot. — Lettres ornées, travail français, provenant d'un recueil du XVI[e] siècle. — Fac-simile de Culs-de-Lampe, composés et gravés par Augustin de Saint-Aubin.*

L'ART. — Dix-neuvième livraison. — Texte. — *M. Bizet et « Carmen », par Charles Vimenal. — Le Salon de 1875, par Paul Leroi. — London Season, — Chronique étrangère. — Affaire Frédéric Vau de Kerkhove*

Gravures — Planche hors texte. — *La Bohémienne, eau-forte de Charles Waltner* — Gravures dans le texte. — *Fac-simile de dix-huit croquis, par P. Renouard. — Portraits de MM Bizet Ludovic Halévy et Henry Meilhac ; Mlle Galli-Marié, dans le rôle de Carmen ; M. Lhérie, dans le rôle de Don José ; Mlle Chapuy dans le rôle de Micaëla ; M. Bouhy, dans le rôle d'Escamillo ; Mlle Ducasse, dans le rôle de Frasquita ; M. Potel, dans le rôle du Doncaïre ; M Duvernoy, dans le rôle de Morales ; M Dufriche, dans le rôle de Zuniga ; M. Teste, dans le rôle d'un Guide ; M. Barnolt, dans le rôle du Remendado. — Les chênes de Château-Renard Allier*, Salon de 1875), *fac-simile d'un dessin de Henry Harpignies, d'après son tableau — Portrait d'Hamon, dessin de Gilbert. — Fac-simile d'un autographe d'Hamon. — Grandes lettres ornées, travail français, provenant d'un recueil du XVI[e] siècle — Fac-simile de Culs-de-Lampe, composés et gravés par Augustin de Saint-Aubin.*

GAZETTE DES BEAUX-ARTS. — Livraison du 1[er] mai. — Texte. — *Maître Pihourt et ses Hétéroclites par M. E. Bonnaffé. — Charles Gleyre, par P. Mantz. — Les moulages du Musée du Louvre, par A. Dumont. Jean François Millet, par Ernest Chesneau. — Du rôle décoratif de la peinture en mosaïque, par E. Didron. — Histoire du costume, par A. Darcel. Les eaux-fortes de Rembrandt, par G. Duplessis. — Quelques avis aux collectionneurs de tableaux, par L. Viardot.*

Gravures. — *Plusieurs gravures d'après Gleyre. — La Charmeuse, photographie de M. Goupil. — Plusieurs dessins, de M. Le Rat. — Portrait de Millet, dessin de M. A. Gilbert. — La récolte de sarrasin, eaux-forte de M. Courtry. — Lettres I. L. D tirées de plusieurs manuscrits anciens. — Joseph racontant ses songes, et le Moulin, fac-simile d'eaux-fortes, par M. Armand Durand.*

PATRIA BELGICA — Trente-troisième livraison. — *Suite de l'article sur la littérature française contemporaine — Histoire de la littérature flamande et littérature flamande contemporaine, par M J Stecher.*

REVUE BRITANNIQUE. — Quatrième livraison. — *Les premiers métallurgistes. — Un village américain. - Une reine excentrique — Un poète polonais. — Les réminiscences d'un vieil habitué. - La pêche en France et les livres. — Les deux frères. — Biographie.*

REVUE DE BELGIQUE. — Livraison du 15 mai. — Sommaire. — *G. Duchaine : Le conflit entre l'Etat et l'Eglise en Prusse. — Emile Leclercq : La peinture et les peintres belges modernes. — Camille Lemonnier : Un coin de village. — Essais et notices.*

LA CHRONIQUE ILLUSTRÉE. — Sommaire. — *Salon de 1875, par Eug. Montrosier. — L'art à l'étranger, par Ph. Van der Haeghen et P. Grinsty. — Les livres, par Eug. Montrosier.*

BIEN PUBLIC, de Paris. — Numéro du 14 mai. — *La cathédrale d'Orvieto et les Fresques de Signorelli, par Ath. Coquerel fils.*

Le Messager d'Orient

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET FINANCIER

Paraissant à Vienne (Autriche), les mardis et les mercredis.

Journal s'occupant spécialement des affaires politiques de l'Orient.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LA BELGIQUE

Un An, 40 francs. — Six mois, 20 francs. — Trois mois, 12 francs.

On s'abonne à tous les bureaux de poste, ou par l'envoi d'une traite à vue sur Vienne.

Un numéro à Vienne, 15 kreutzer.; id. à l'étranger, 40 centimes.

Le bureau du *Messager d'Orient* se trouve dans la JOSEFSTADT, SCHMIDGASSE, 5, *Vienne*.

LA GAZETTE DES FAMILLES

LITTÉRATURE — SCIENCES — ARTS — ÉDUCATION — ÉCONOMIE DOMESTIQUE — MODES — VARIÉTÉS

Suppléments de Gravures de Modes coloriées et Patrons découpés

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS POUR LA BELGIQUE :

Edition simple, un an . . . . . 4 fr.

Edition avec supplément de 24 gravures coloriées et 24 patrons découpés, un an. . . . . 12 fr.

Directeur - Gérant: M. THIRIFOCQ

44, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES.

L'EMULATION

Publication mensuelle de la Société centrale d'Architecture de Belgique.

PROGRAMME : 1° Texte : Archéologie. Bibliographie. Biographie, Sciences appliquées. Législation du bâtiment. Programmes et comptes rendus de concours ou d'expositions. Faits divers. Bordereaux de prix. Renseignements utiles. etc. 2° Planches : Monuments anciens et modernes. Concours publics et académiques. Composition diverses. Constructions. Croquis et relevés.

ABONNEMENT ANNUEL :

Pour la Belgique, 25 fr. — Pour l'Étranger. 28 fr. (port en sus)

Annonces et réclames à forfait.

S'adresser : à la Direction du journal rue Caus, 22, à Ixelles, les-Bruxelles et à l'office artistique, Galerie du Commerce, 90. à Bruxelles.

L'ART

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Rue de la Chaussée-d'Antin, 3, Paris.

ABONNEMENTS :

France. . . . . 120 fr. | Allemagne. . . . . 145 fr.

Belgique . . . . . 135 » | Hollande . . . . . 140 »

On s'abonne : pour la France, à la *Librairie de l'Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin, *à Paris*; et pour la Belgique, à *l'Office Artistique*, 90, galerie du Commerce, *à Bruxelles*.

EXPOSITION

DE TABLEAUX MODERNES

DURAND - RUEL

Rue du Persil, 4, place des Martyrs, à Bruxelles.

GALERIES

A PARIS, 16, rue Laffitte. — A LONDRES, 168, New-Bond street.

PHOTOGRAPHIE INALTÉRABLE

EUGÈNE GUÉRIN

RUE DE LOUVAIN 32, BRUXELLES

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris. . . . . Un an, 50 fr.; six mots, 25 fr.

Départements . . — 54 fr.; — 27 fr.

Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, Paris.

CH. NOËL

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Saint-Josse-ten-Noode.

ACHAT, VENTE ET EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

RUE DE RUYSBROECK. 74, BRUXELLES

VENTE, ÉCHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôt d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, à Bruxelles.

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE ET VERNISSAGE

L. SABATIER ET Cie

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND - HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 50 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collection

PAR **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. VAN TRICT, libraires, 30, rue St-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 73, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie.— Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalages pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc., etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

AU BON MARCHÉ

RUE DE LA PUTTERIE, 45

à côté de l'hôtel Groenendael.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CHAUSSURES

en tous genres

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

à des prix très-modérés.

Pour l'ouverture de la saison, *mise en vente* d'une grande partie de *bottines pour hommes*, à élastiques, en grain du Levant, bien faites et très-solides, au prix incroyable de fr. **10, 50**, au choix.

Solde d'une grande partie de *bottines pour dames*, en peau et bouts vernis à un côté de boutons et à talons, au prix incroyable de fr. **8, 50**, au choix, article de 15 francs. Fabrique sur commande pour les théâtres. Réparations.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, A ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2, (près du MUSÉE)

ANVERS

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28

FABRIQUE DE VERNIS
COULEURS EN POUDRE
COULEURS BROYÉES
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
CHEVALETS DE CAMPAGNE
ET D'ATELIER
PARASOLS, CANNES, ETC, ETC.

MANNEQUINS
BOITES A COULEURS
ET A COMPAS
PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE

COULEURS FINES EN TUBES

Dépôt de la Maison TYCK d'Anvers

chez J. F. VAN MOLLE, *droguiste*

RUE VERTE, 93

SCHAERBEEK - BRUXELLES

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES

CASIMIR PONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

97, RUE DE RICHELIEU, 97, ET PASSAGE DES PRINCES

PARIS

DERRIÈRE LE RIDEAU

MA FEMME ET MOI. — NI CHAIR NI POISSON. — LES MARIS DE M^LLE^ NOUNOUCHE.

LA TACHE NOIRE. — FEU FOLLET. — LA SONNETTE.

PAR

CAMILLE LEMONNIER

*En vente, à l'***OFFICE ARTISTIQUE,** 90, *galerie du Commerce, à Bruxelles*

Prix : 3 francs.

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Direction Delvil et Candeilh.— *Le Tour du monde*, grande pièce à spectacle, en 5 actes et 15 tableaux.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — Direction Humbert. — *La Filleule du Roi*, opéra-comique en 3 actes

Théâtre Molière. — Direction A. Leemans. — *La belle Gabrielle*, drame en 5 actes.

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois)— Tous les soirs, spectacle-concert, duos, saynettes, opérettes, intermèdes.

Waux-Hall (au parc). — Tous les soirs, concert par l'orchestre de la Monnaie, sous la direction de MM. Dupont et Buziau.

Cirque Rancy place Liedts). — Tous les soirs, à 8 heures, grande nouveauté : *Madame Angot*, quadrille dansé à cheval. Exercices par tout le personnel.

Théâtre Enfantin quinconce du Parc). — Représentations tous les jours de 1 h. 1/2 à 6 h.

Jardin Zoologique. — Rue Belliard. — Omnibus américain. — Grand aquarium d'eau de mer et d'eau douce. — Laiterie flamande. — Promenades à éléphants, à poneys, en voiture. — Gymnase pour les enfants. — Prix d'entrée : 1 franc.

Tous les soirs, à 7 1/2 heures, concert de Symphonie, sous la direction de MM. Dumon et Duhem.

Les mardis, à la même heure, concert par les musiques des régiments de la garnison.

Prix d'entrée : 50 centimes, à partir de 6 1/2 heures du soir.

Les dimanches et jours de fête, matinées populaires, de 7 heures à midi. — L'entrée est fixée à 25 centimes.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, RUE DE L'INDUSTRIE.

N° 8. TROISIÈME ANNÉE. 1er JUIN 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. AUG. CHOLET, *Administrateur - Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

ON S'ABONNE : A Paris, chez C. PONT, libraire, 97, rue Richelieu ; chez HEYMANN, éditeur, 3, chaussée d'Antin. — **A Londres,** chez HACHETTE, libraire ; chez BAILLÈRE, EINDAL et C° — **A Genève,** chez Joel CHERBULIEZ, libraire. — **A Berne,** chez B. F. HALLER, libraire. — **A Leipzig,** chez MUCQUARDT, libraire. — **A Rome,** chez BOCCA frères, Corso 207. — **A Leyde,** chez A. W. SIJTHOFF, libraire. — **A La Haye,** chez Martinus NIJHOFF, libraire. — **A Vienne,** chez BRAUMULLER et fils, libraires ; chez GEROLS, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à BRUXELLES, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22 »
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwège	20 »

SOMMAIRE :

TEXTE. — LE SALON DE PARIS : *Ernest Vanel.* — EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS, DE BORDEAUX : *Martell Benassit.* LES ARTISTES AUTRICHIENS, Auguste Pettenkofen, *Edmond Bazire.* — SEIZIÈME EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DES AQUARELLISTES, *Lucien Solvay.* — NOTRE PORTEFEUILLE, la Marchande d'oranges lithographie de M. Jules Ragot, d'après son tableau : *Camille Lemonnier.* — CARNET D'UN PASSANT, les Parisiens à Bruxelles, Jules Ragot : *Jacques Both.* — CHRONIQUE ARTISTIQUE.

GRAVURE. — LA MARCHANDE D'ORANGES, lithographie de Jules Ragot d'après son tableau.

LE SALON

de Paris.

II

Aux portraits de M. Carolus Duran, je préfère celui de Mme Pasca, du Vaudeville, par M. Léon Bonnat. Ce n'est point un chef-d'œuvre que nous offre l'artiste, c'est une œuvre curieuse, voilà tout. M. Bonnat craint les conceptions frivoles, mais s'il vise à l'accent vrai, il déclame, s'il cherche la majesté, il tombe dans l'emphase. M. Bonnat est un habile homme, plein d'esprit et de science ; sa facture est large et puissante sans être lâchée, il sait diriger l'effet de toutes les parties de son œuvre vers l'effet général : la gravité de l'allure correspond à l'ampleur des draperies et à la beauté calme des tons ; tout cela est soigneusement calculé, mais le souffle, qui fait vivre une œuvre de toute la vie de l'art et de la nature, n'anime point cette composition, froide comme un décor de théâtre. Si M. Carolus Duran a la pose de la couleur, M. Bonnat a celle du sentiment. Mme Pasca est debout, la main gauche appuyée sur le dossier d'une chaise dorée, le bras droit tombe le long du corps. Cette attitude est banale, elle ne m'apprend point à quelle personne j'ai affaire, et la première bourgeoise venue n'aurait pas posé autrement. Le peintre qui ne saisit point l'attitude caractéristique, celle qui dénonce le mieux au passant les habitudes et l'esprit du modèle, peut être le plus habile homme du monde, il n'est point un grand artiste. Mme Pasca est drapée dans une robe blanche garnie de fourrure noire ; une ceinture aux boucles lamées d'argent lui serre la taille. L'étoffe est puissamment traitée, le relief en est saisissant et sous ces plis larges et forts, l'air circule, comme sous les plis ronds des draperies flamandes. Le bras droit est d'un modelé admirable, le sang coule dans ces veines bleuâtres qui se gonflent sous cette peau rose, la tête est savamment interprétée.

M. Goupil expose une *Merveilleuse du Directoire.* Que sont devenues les fières Tallien et les spirituelles Récamier, reines d'un jour, qui faisaient renaître les sourires sur les lèvres de la France désolée, folles amoureuses aux pieds desquelles les poètes jetaient des vers, les ministres des faveurs, les princes des flots d'or et de rubis, et que les ans ont fanées comme ils fanent les roses du printemps ! Le sais-je et M. Goupil le sait-il mieux que nous?

Mais où sont les neiges d'antan !

M. Goupil ne connaît-il pas mieux cette délicieuse parisienne dont les talons dorés sonnent sur l'asphalte des Champs-Elysées ? Je me demande pour quelle raison l'artiste fuit la modernité et recherche les toilettes qu'il ne trouve plus que dans les collections d'estampes ou chez le costumier. M. Goupil porte un des noms remarqués de la peinture française : ce n'est point à son originalité qu'il le doit, ni à ses grandes conceptions artistiques : M. Goupil fait ce que fait tout le monde et sa pensée ne vole

pas bien haut. Mais M. Goupil est un peintre fort instruit, il sait toutes les ressources de son pinceau et se trouve avec ses crayons de dessinateur en excellente compagnie. Il combine les plis d'une robe aussi bien que personne, ses satins et ses soies ont de délicieux chatoiements dans la lumière, il pose habilement un personnage sur la toile et lui donne l'allure que sa fantaisie lui inspire, il calcule fort bien les relations de ton et crée des ensembles qui plaisent et dont l'harmonie nous charme. Mais tout cela n'empêche pas M. Goupil de n'être pas un vrai peintre. C'est que M. Goupil courbe l'échine devant la mode, il se contente de plaire à la foule qui passe et dans cette foule il ne craint point de rencontrer un homme qui lui demande pourquoi tant d'habileté et de science est au service d'une aussi pauvre invention. M. Goupil peint des merveilleuses, comme on porte des cravates madame Angot, parce que cela est de bon ton et que le Directoire court la rue. Décidément la *Merveilleuse* de M. Goupil n'est point jolie; ce n'est pas d'elle qu'on dira avec Villon :

Que beauté eut trop plus qu'humaine.

Je sais gré cependant à M. Goupil de ne point lancer des fusées dans l'œil du passant, à l'instar de M. Carolus Duran; c'est là une attention dont il faut lui tenir compte : sa peinture sobre et savante n'encourage pas les jeunes peintres; la peinture lachée et tapageuse des baigneuses fait école.

Pour bien débuter avec éclat au Salon d'exposition, lancer un pétard : — telle était la recette des élèves de Gros. Mais M. Carolus Duran n'a rien inventé, pas même sa recette. Que de talents fourvoyés par cette recette déplorable! Citons, entre autres, M^lle^ Berthe Delorme, avec un portrait de M^lle^ L. D. d'une bonne expression; la soie mate est sincèrement interprétée, le tulle qui descend sur la gorge est étudié consciencieusement, la chair est douce, bien noyée dans la lumière. M^lle^ Berthe Delorme peint avec une grande modestie, mais elle songe à M. Carolus Duran, et la voilà qui brosse un fond jaune et fait hurler les autres tons de l'œuvre qui se fâchent de se trouver en si mauvais voisinage.

M. Henner expose le portrait de M. Picard. M. Henner peint sans parti pris aucun, comme il sent et comme il voit : c'est un artiste plus sincère que M. Bonnat et plus complet que M. Goupil; il n'a pas l'expérience du premier, ni l'habileté du second, mais il ne s'en impose pas moins à l'attention du critique. Il a le sentiment de l'expression qui manque à M. Bonnat et celui de la vie que ne possède pas M. Goupil. Dans sa longue robe noire sur laquelle se détachent le rabat et le ruban de la Légion d'honneur, M. Picard est debout, sans roideur et comme s'il entrait à la Cour. La tête est fortement modelée dans une pâte saine et vigoureuse et l'ensemble est d'une consistance admirable. M. Henner ne veut point « épater, » il aime les régions calmes et sereines où l'art se réfugie et se met au-dessus de la mode, loin du bruit de la foule et des clameurs des coteries qui s'imaginent que frapper fort, c'est frapper juste. C'est aussi le sentiment de M. Lambrichs, donc les trois portraits sont placés si haut, que bien des gens passent sans les voir, tandis qu'au premier rang s'étalent des Benner, des Detouche, des Carrier, des Billy, des Poucet, des Plassan, des Giron, des Gioli, des Storelli et tant d'autres toiles que l'on aimerait mieux voir à la porte qu'à la rampe. Une telle partialité est scandaleuse : ou la commission des Beaux-Arts est incapable de juger un tableau, ou elle obéit à des sentiments inqualifiables : je me plais à croire qu'elle ne connaît rien en peinture; une telle explication, si elle est fâcheuse pour son esprit, a du moins le mérite de mettre son caractère à l'abri de tout soupçon.

M. Lambrichs s'attache à l'étude des vieux maîtres et ce commerce fortifie chaque jour son talent. Les plans de ses portraits sont solides, leur modelé large et l'on retrouve dans les trois œuvres qu'il expose cette abondance de pâte que nous admirons chez les Espagnols et les Flamands. L'expression est toujours juste, les tons forts et doux à la fois concourent à l'harmonie de l'ensemble; à travers ces portraits passe comme une souffle de renaissance flamande.

Arrêtons-nous un instant devant les portraits de M. De Winne. Vous reconnaîtrez de suite le maître : vous irez droit à lui. C'est que vous avez affaire à un véritable artiste, et que vous devinez sous ces toiles où le peintre cache sa science avec tant de tact, un homme d'esprit et un observateur attentif. Je n'insisterai point sur le côté matériel des œuvres de M. De Winne : sa facture si large, si fournie, si correcte nous est bien connue. Il y a dans ses créations un au-delà qu'on ne rencontre point ailleurs et qu'il convient de rappeler; elles vivent de la nature, elles sont simples comme elle et ne s'imposent à nous que par leur sincérité. Il semble que le peintre veuille se cacher pour que nous ne songions qu'au modèle, mais il n'est point donné à tout le monde d'être aussi modestement ambitieux, car un tel effacement est d'un homme qui cherche à faire oublier le tableau pour donner au passant l'illusion sans mélange de la nature. Mais nous songeons au créateur lorsqu'après avoir médité devant son œuvre nous retrouvons l'art, que la nature inspire mais ne possède point, dans la vérité du sentiment et la conception philosophique. Pour peindre une personne, il ne suffit pas de la voir, il faut la connaître et la comprendre. Voyez comme les anciens maîtres vivaient avec le modèle qu'ils allaient fixer sur la toile; ils ne commençaient leur œuvre que lorsqu'ils possédaient assez leur homme pour lui donner l'attitude caractéristique qui révélait au spectateur ses habitudes et son esprit. Ils comprenaient qu'il ne suffisait point d'exprimer la ressemblance physique et que leur œuvre n'était complète que s'ils avaient atteint la ressemblance morale. Une pareille interprétation est

vraie dans tous les temps, parce qu'elle est au-dessus d'un temps et les domine tous; elle n'est point le produit éphémère de la mode; aussi M. Carolus Duran n'a-t-il pu l'atteindre; il est resté dans la peinture *distinguée*. Il n'en est point ainsi de M. De Winne qui sait à quel titre le portrait devient une création et comment il le faut comprendre pour que l'artiste fasse vraiment œuvre d'art. Il s'applique à suivre les grands exemples que lui ont donné les maitres et trouve cette physionomie générale du portrait qui n'est point étudiée pour en imposer au passant par une grâce pincée et une distinction maladive, mais que est l'expression vraie et éternelle d'un tempérament et d'un caractère.

ERNEST VANEL.

EXPOSITION

DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE BORDEAUX

—

VINGT-TROISIÈME EXPOSITION.

I.

De toutes les Expositions de province, celle de Bordeaux occupe certainement le premier rang. Chaque année amène son contingent de nouveaux artistes, encouragés du reste par l'accueil de la Société des Amis des Arts et des amateurs qui chaque fois font des achats plus considérables. Il est un abus cependant contre lequel on ne saurait trop protester. Nombre de marchands profitent de ces expositions, (il en est de même dans toute la province) pour tâcher d'écouler quelques petites toiles d'artistes en renom qu'ils ont depuis nombre d'années dans leurs magasins. La plupart du temps, ça n'est pas une toile mais une signature mise à l'enchère. Il serait facile, ce me semble, de remédier à cet état de choses en n'admettant que des tableaux vraiment dignes de leurs auteurs. Noblesse oblige!

Beaucoup de portraits cette année, mais peu de bons. Compliments d'abord, à M. Ed. Dupain, pensionnaire de la ville, qui abandonne le sujet de genre pour le portrait qu'il traite infiniment mieux. Cette petite fille blonde en robe bleue appuyée sur une chaise, est vraiment adorable.

La pose est pleine de grâce, aucunement forcée; de la sobriété dans les tons et de la fraîcheur dans le coloris.

Mais le portrait à sensation est celui de Mme P., par Mme Henriette Browne. Quelle superbe toile à tous les points de vue! Justesse d'expression, vérité de l'attitude, gamme savante des tons, elle a tous les mérites.

Citons, pour mémoire seulement, les partraits de M. Patry, une médaille cependant : je doute qu'il ait fait des progrès depuis cette époque là. Il ne fait pas de la peinture, mais de la photographie coloriée; ni vie, ni modelé; des chairs blanches et sèches; des cheveux et des vêtements à faire envie à un fabricant de cirage. Peu de chose à dire de la *Sevillane* de M. Barrias, si ce n'est que nous attendions mieux de l'artiste.

Je passe rapidement sur deux petites toiles de M. Diaz, presque des ébauches, envoyées sans doute par quelque marchand, et plus rapidement encore sur le tableau de M. Dupray, *La visite aux avant-postes*, exposé l'an dernier au Salon de Paris. Les lecteurs de l'*Art Universel* le connaissent déjà.

M. Luminais, lui, s'adonne complétement aux Gaulois. Cette année encore, il expose deux tableaux représentant des sujets de cette époque. Nous avons surtout remarqué *les Écouteurs Gaulois*, d'un effet saisissant. Ces deux personnages dont l'un applique son oreille contre la terre pour écouter un bruit lointain, forment un remarquable motif de raccourci. Un paysage sombre et orageux, d'une grande sobriété de coloris, donne à l'œuvre un caractère bien supérieur à l'autre toile du même auteur, *les Captives*, dont les personnages maniérés sont peints sans effet sur un paysage de convention affectant des tons de lythochromie.

Des deux toiles de M. Viger, l'*Effet de glace dans une avant-scène* me séduit assez : c'est original et l'effet produit est charmant. La femme est gracieuse, la pose vraie, et les tons des chairs sont chatoyants à l'œil. J'aime moins *le Balcon* de M. Van Keirsbilk, la position est fausse, cette femme semble atteinte de nausées. Est-elle à son balcon ou a-t-elle les coudes sur ses genoux ? Le titre seul nous guide. C'est léché du reste, avec quelques bonnes parties.

Parmi les peintres Bordelais, M. Chabry attire principalement mon attention. Une de ses toiles, la plus admirée cette année, est intitulée, *Un vieux Pommier au Coca :* ce n'est plus un tableau, c'est la nature elle-même. *Un Soleil couchant, Étang de La Canau* est aussi une bonne toile. Le soleil descend majestueusement derrière des nuages rouges, éclairant une plage déserte. Cet isolement donne un charme particulier à ce mystérieux paysage. *Une roche à Vallure*, a la beauté d'une vigoureuse étude terminée sur nature. Je citerai encore *la Source*, *la Route de Compins* et *la Baie de Saint-Jean de Luz*. Mon seul regret est de ne pouvoir m'arrêter suffisamment à chacune des œuvres de cet artiste, digne émule des Troyon et des Daubigny, et qui nous réserve sans doute bien d'autres surprises, grâce à la variété de son talent et aux progrès qu'il fait chaque jour.

La lecture de M. Delfosse est une toile d'un détail amusant; les figures sont expressives, j'y trouve plus de qualités de dessin que de coloris.

Fort joli le *Bouquet des Champs* de M. Lix, surtout comme tonalités; mais j'aimerais moins de fini. Un débutant, M. Guignard. On admire de grandes qualités de dessin, de couleur et surtout de détails dans son tableau « *Cuirassiers dans la neige*. L'effet n'est pas cherché, la note est juste. Il y a chez M. Guignard une grande habileté.

La *Petite paysanne*, de M. Perrault, dormant sur ses gerbes de blé, est adorable Un rayon de soleil que tamise le feuillage, vient éclairer des chairs fraîches et appétissantes. Mais une fille des champs a-t-elle des attaches aussi fines et une peau d'une blancheur aussi mate? Le terrain me semble, de son côté, d'une propreté peu naturelle. Qu'elle ressemble peu à la *Paysanne des environs de Douai* de M. Billet, voilà une vraie rustique: ses membres sont robustes; sa peau est brûlée par le soleil, ses mains sont habituées aux rudes travaux. Tout cela peint dans la pâte et gras de ton : c'est, sans contredit, une des meilleures toiles du salon.

Trois jolies toiles de M. Letrône fixent l'attention. *L'Axia (Basses-Pyrénées)*, où serpente au milieu de rochers une eau parfois trop éclatante, mais que de charmants morceaux! *La plage de Guethary* me séduit plus encore. *A Guethary* est aussi une bonne chose.

Deux tout petits panneaux de M. Pascutti, *la Musique et la Lecture*, méritent une mention particulière; j'applaudis à cette peinture fine et délicate sans être léchée.

Qui trop embrasse mal étreint. Ceci soit dit à l'adresse de M. Antony Serres. Ses *Petits ramasseurs de bois*, *la Pêche à la ligne*, etc., seraient certainement plus à leur place sur des boites de bonbons que dans un cadre. En retour, je m'arrête avec un vif plaisir devant *Une distraction*, *intérieur bas-breton*, de

M. Eug. Leroux. Charmant de conception et de détail, sobre de couleur et remarquablement peint. Une *Jeune femme jouant avec un perroquet*, de M. Michel, est d'une jolie facture: la pose pleine de grâce met en relief des qualités sérieuses de modelé et de raccourci.

Je citerai pour finir une excellente toile de M. J. Goethals, *le chenal à Nieuport*; les premiers plans surtout sont peints avec une vérité et une vigueur remarquables.

Dans mon prochain article, je parlerai des quelques peintres Bordelais, dont je désire étudier plus particulièrement les envois. Parmi les sculpteurs de Bordeaux qui ont exposé, c'est M. de St-Vidal qui occupe le premier rang. Son buste en bronze de Beethoven est à tous égards « une œuvre »; la tête est magnifique d'inspiration et faite de main de maître. Une muse Erato du même sculpteur, est aussi fort admirée. Un débutant, M. Gabriel Lacombe, mérite de sérieux encouragements. Ses deux bustes d'hommes sont largement traités; j'y rencontre des vigueurs de touche peu communes chez un commençant.

Je vous parlerai, dans mon prochain article, des envois de M. Carpeaux qui ont obtenu un grand succès.

E. Martell Benassit jne.

LES PEINTRES AUTRICHIENS

—

Auguste Pettenkofen

A Vienne, on nomme volontiers Pettenkofen le Meissonnier autrichien. C'est un double tort; non-seulement Pettenkofen n'imite point le maître français, mais, bien plus, il n'imite personne, et la seule analogie qu'on puisse constater entre ces deux peintres, c'est qu'ils ont adopté tous deux les petits cadres pour d'importants motifs. Or, ceci n'est point un genre; c'est tout au plus une méthode et, de ce que le tableau de l'un n'est pas plus vaste que celui de l'autre, il ne s'ensuit pas qu'ils usent d'un même procédé, pas plus que Raphaël et Rembrandt, bien que le grand Hollandais et le grand Romain se soient souvent rencontrés... dans les dimensions de leurs toiles.

Autant Meissonnier est habile et pointilleux, autant Pettenkofen est dénué de rouerie et de recherche. Le premier est soucieux de l'exactitude jusqu'à la photographie. Le second se contentera de rendre une impression. On m'a conté que Meissonnier, pour copier la campagne de Russie, avait fait remplir son atelier de papier découpé très-fin, simulant la neige, et qu'après avoir arrangé son décor, il avait employé des mois à le copier Pettenkofen s'en va en plein air et exprime ce qu'il voit, réellement, mais non servilement. Il est des brins d'herbe dont il fait grâce, et il ne se baisse point pour ramasser tous les cailloux du chemin

Son œuvre est considérable. Elle se partage entre le *genre* et le paysage. Il est assez difficile de le juger chez lui, car son atelier, presque toujours désert — Pettenkofen est un voyageur intrépide — ne s'ouvre jamais même pendant ses courtes haltes dans Vienne, fût-ce pour ses plus intimes amis. C'est donc par les expositions, par les galeries particulières, qu'on peut le connaître et l'admirer.

Outre quelques compositions importantes, telles que le *Convoi de blessés*, qui témoignent de sa force dramatique et de sa science de la mise en scène, il a produit une quantité infinie d'études très-achevées, très-remarquables: le moindre motif lui est occasion de ciseler un bijou. Une vieille paysanne, assise sur une large chaise, les pieds posés sur les barreaux au-dessus d'une chaufferette, pensive, le front penché, comme s'il était trop lourd ; un travailleur se reposant des fatigues du matin, la tête entortillée d'un mouchoir; un enfant qui joue; une charrette gravissant un sentier péniblement, tels sont les sujets qu'il affectionne et qu'il excelle à rendre. Le pinceau est vigoureux et net sans qu'aucune mignardise en altère jamais la décision; le dessin est d'une sûreté et d'une pureté sans reproches et la couleur, toujours sobre, est d'une justesse exquise. A bien le considérer, il a parfois la brosse dure du réaliste, si rare qu'il soit que le réaliste s'emprisonne en des cadres si microscopiques. Il voit de haut, mais il voit vrai. Ses croquis, que tout le monde s'arrache, et qui s'estiment très-cher, le représentent tout entier. Ce ne sont que quelques traits rapides jetés sur la toile; et cependant tout est indiqué; je n'ai rien vu de plus curieux qu'*Un marché de campagne*, — une place où des cultivateurs, cachés sous des parapluies multicolores, grand' ouverts, vendent légumes et fleurs. L'immense halle, bordée de maisons lointaines, est tachetée de points rouges, verts, bleus, et c'est tout; mais, — par quel miracle! — ces points prennent corps, forment un ensemble; on sent que dessous s'agite la vie. Ce marché de campagne est plein de mouvement, d'activité, de variété de de plans, de relief de perspectives, et l'analyse pourtant en est impossible.

Pettenkofen est artiste jusqu'au fond de l'âme, cherchant partout, sans cesse, avec une passion insatiable, l'expression artistique, dans les choses et dans les hommes; perpétuellement par monts et par vaux avec son attirail, il est en quête de sites, de physionomies ou — de talents. Il marche à la découverte, au hasard, s'arrêtant devant un arbuste frêle, un étang, un cheval qui passe au galop, un chien endormi au soleil; puis, quelquefois, tout d'un coup, il abandonne chevalet et palette, parce qu'il a appris qu'en une retraite, un homme de valeur est prêt à prendre son essor, pourvu qu'on l'aide. Il y a sept ou huit ans, un jeune conscrit, épris de l'art, mais sans fortune, avait exposé son premier essai, et, timidement, au fond de sa caserne, tout en s'initiant au métier des armes, attendait un encouragement du dehors, sans trop y compter. Un jour, le jeune soldat est appelé par un inconnu. Il le rejoint dans la cour et se sent assez intimidé par le grand air du visiteur mystérieux, dont le visage noble et doux,

J.RAGOT

les yeux profonds, la tournure élégante eussent troublé de plus « arrivés ».

— Monsieur, dit le nouveau venu au débutant, je me nomme Auguste Pettenkofen. Je suis peintre et je juge assez bien mes confrères. Le tableau que vous exposez est plein de promesses Il faut que vous étudiiez, et vous honorerez notre métier.

Le pauvre enfant n'osait répondre.

— Je sais, ajouta Pettenkofen, que vous étiez lié par le service militaire. Mais ceci ne vous retient plus. J'ai payé votre exonération. Vous êtes libre, à présent, de devenir un grand artiste.

Vous nommer le héros de cette aventure serait une indiscrétion qui le blesserait peut-être. Qu'il vous suffise de savoir que l'*Art Universel* a récemment publié son portrait et qu'il a amplement profité de la liberté qui lui était offerte.

Pettenkofen ne s'était pas trompé.

Ce n'est là, d'ailleurs, que l'histoire d'un des mille services qu'il se plaît à rendre aux jeunes. Et, quand on l'accable de remerciments bien mérités, il a une façon brusque et charmante de dire :

— Oh! mon cher ami, laissons ce chapitre. Vous savez bien que ce n'est pas pour vous que j'ai fait cela, mais pour l'art, rien que pour l'art.

EDMOND BAZIRE.

Société Royale Belge

des Aquarellistes.

SEIZIÈME EXPOSITION.

Chaque fois que j'apprends l'ouverture prochaine de cette coquette et sémillante exposition des Aquarelles, je me lève joyeusement, je cours à ma fenêtre, j'écoute chanter les oiseaux dans les arbres et je me dis :

— Voici le printemps!

Car, je vous le demande, à quel autre indice se fier pour saluer le retour de la belle saison? Le soleil peut se cacher; les froids peuvent revenir, amenant avec eux les bourrasques et la pluie, fanant les premières fleurettes et terrifiant les amours qui s'étaient déjà mis en campagne, les imprudents!... Connaissez-vous rien de plus menteur que le calendrier?

L'Exposition des Aquarelles ne trompe jamais : elle paraît avec les beaux jours. Deux divinités — Flore, reine des jardins, et Cupidon, père des baisers, — la conduisent, la couvrent de leur protection et semblent dire à tous : « Voyez, c'est notre enfant : soignez-la bien et aimez-la comme nous l'aimons. »

Et on la soigne, et on l'aime, car elle le mérite; — et chaque année, elle grandit et se fortifie, mais elle reste toujours belle, parce qu'elle a reçu du ciel la jeunesse, la fraîcheur et la grâce.

— Pourquoi, dira-t-on, ce préambule sautillant à propos de dessins?

— Eh! de grâce, monsieur, réservons les phrases empesées, le style lourd et solennel pour d'autres sujets à qui conviennent le ton grave, l'air sententieux, les idées collets-montés, ornées de l'habit noir et de la cravate blanche académique. . Epargnons à ces choses légères et diaphanes de si énormes bagages que leurs faibles épaules ne sauraient supporter; laissez-nous folâtrer avec elles çà et là dans les sentiers perdus, sans nous inquiéter de la grand'route où passent les gens de la ville et les carrosses du roi.

Aussi bien, comment ne pas voir tout en bleu et en rose quand on se trouve, le jour de l'ouverture, entouré d'un délicieux parterre de femmes aux toilettes printanières dont les teintes délicates se marient amoureusement aux fines esquisses de nos artistes? Tout n'est pas également séducteur dans ce parterre vivant, oh! je le sais bien... Il s'y trouve plus d'un visage revêche, plus d'une vieille édentée, à qui l'on ne ferait guère d'injustice en les plaçant dans le salon des « refusés. » Mais, pour quelques chardons désagréables, que de fleurs juvéniles et rayonnantes, que de lèvres pleines de sourires, qu'encadrent ces dessins vivement colorés, frais et pimpants comme elles!

Il est difficile de tout voir, le premier jour, et surtout de bien voir. Il faut y revenir : — on y revient, et l'on reconnaît que la Société est plus prospère que jamais, depuis seize ans qu'elle existe, et que son crédit est grand, à voir les œuvres exquises et nombreuses qui lui arrivent de tous les points de l'Europe.

Et cependant, il y a cette année plus d'une place que l'on regrette de trouver vide et qui n'est pas remplie par d'autres. Sans doute les titulaires se reposent ou veulent nous faire sentir le prix de leur présence en nous privant pour une fois du tribut auquel ils nous ont habitués. Les cruels! ce sont des meilleurs et des plus aimés : Israëls, Springer, Mme Bisschop, Lami, Bakkerkorff, Pagliano, — et, chez nous mêmes, Van Moer, Hermans, De Haas, Clays, Koller... Pourquoi ces infidélités?... Hélas! demandez-le aux échos des bois, aux caprices du moment, au cœur des artistes, profond comme la mer!

Malgré ces vides attristants, le petit salon des Aquarelles est en tous points réussi. On y respire comme un parfum de bonne humeur et de fraternité qui se dégage de cet ensemble harmonieux. Chacun y est à sa place, calme et modeste, sans porter envie au voisin, sans vouloir l'écraser par des allures prétentieuses ou des effets violents, comme cela se passe dans les salons de peinture, plus sévères et plus heurtés. Et ce qui est vraiment digne de remarque, c'est l'empressement unanime des étrangers

à envoyer chaque fois leur contingent parmi les œuvres de nos compatriotes. A plusieurs reprises, ils ont remporté la palme et sont sortis victorieux de cette lutte toute pacifique : c'est ce qui a lieu cette année encore, n'en déplaise à nos concitoyens.

L'*Eglise St-Marc à Venise*, de M. Martens, — un Hollandais implanté à Rome, — est bien la plus jolie chose qu'il soit possible de rêver. Dans un intérieur, où les marbres, les fresques et les ors mêlent capricieusement leurs richesses chatoyantes, une jeune personne, éveillée et gracieuse, se prosterne, pleine de dévotion, et baise avec respect la main d'un gros chanoine au teint fleuri, à la panse rondelette. Voyez la bonne histoire! Ce religieux dodu passait innocemment, sans songer à mal, tout entier aux douceurs d'une heureuse digestion et formant dans son esprit mille projets délicieux pour le repas prochain... Tout à coup quelqu'un se précipite au devant de lui .. Il tourne la tête et il aperçoit un frais minois, tout blanc et tout rose, qui lui prend la main et l'approche de ses lèvres. En croira-t-il ses yeux, le saint homme? Oh! sans doute .. N'est-ce pas un hommage à sa dignité, que lui rend cette aimable fille? Mais que cette dignité a de charmes en un pareil moment! Il se laisse faire, comme il convient, avec une bonhomie empreinte de majesté ; il sourit ineffablement; ses yeux brillent d'une joie terrestre... Combien il voudrait rendre à la belle dévote son baiser! Et, pour la première fois peut-être, il se sent fier de l'habit qu'il porte et de ce qu'il lui est donné d'être le pasteur de si intéressantes brebis!...

L'an dernier, M. Martens avait exposé une aquarelle : *les Deux Musiciens italiens*, remarquable par sa facture large et sa brillante tonalité Aujourd'hui, l'artiste ajoute à ces qualités si précieuses une humour très-plaisante et très-spirituelle.

La *Méditation*, de Cipriani, partage avec l'*Eglise Saint-Marc* de Martens, les honneurs de l'Exposition. Quels habiles aquarellistes, ces Italieus, et quelle délicatesse unie à la fermeté de touche et à la richesse du coloris ils savent mettre dans toutes leurs œuvres, conçues sous le chaud soleil du Midi! C'est encore un intérieur d'église que représente la *Méditation*. Couchées dans des stalles profondes de vieux chêne noirci par les ans et peintes avec une vigueur de tons extraordinaire, trois religieuses sont en contemplation De longs vêtements blancs enserrent leur frêle taille et retombent jusqu'à leurs pieds ; leurs yeux sont levés vers le ciel ou regardent la terre avec humilité, tandis que leur bouche entr'ouverte murmure une prière... Ah ! cette bouche épanouie comme une fleur de mai n'est point faite pour les litanies et les cantiques! Elle appelle les baisers et brûle de dire les mots d'amour et le secret des vingt ans... Cependant la vierge se résigne, et là, devant l'autel du Dieu qu'elle adore, elle songe à sa jeunesse qui passe sans laisser de parfum!

Il y a tout un drame dans l'attitude et l'expression de ces trois femmes qui méditent en silence, — drame discret et paisible comme le genre de peinture qui l'exprime, mais non moins vrai ni moins poignant.

Un autre Italien qui nous revient assidûment à chaque exposition, pour le plus grand plaisir de nos yeux, c'est Cabianca. Son *Nouvelliste florentin* est fort beau, dans une gamme hardie et luxuriante. L'expression des personnages est un peu froide et manque de vie; mais l'éclat des vêtements de soie et de velours qui se détachent sur le feuillage d'un vert crû, sans qu'un seul pan du ciel apparaisse dans cette ombre lumineuse, est d'un excellent effet... J'aime moins la *Visite du confesseur*, par le même; l'atmosphère qui entoure le groupe de figures est lourde et manque de fluidité.

L'*Odalisque* de Bianchi n'est pas, dans son genre, un morceau réussi. On peut voir tout ce qui lui manque en admirant une adorable petite *Femme turque* d'un artiste français, Zo, — un nom peu connu, ce me semble. C'est là, dira-t-on peut-être, de la peinture propre et léchée .. Soit ; mais quelle finesse et quelle transparence dans cette nonchalante sultane voluptueusement couchée et qui sourit d'un sourire indolent aux rayons indiscrets qui la caressent!

Il n'y a, du reste, que les Français pour posséder cette science coquette dont leurs moindres pages sont empreintes Hamman, dans ses compositions un peu molles et maniérées, — Isabey, qui expose un croquis fièrement enlevé comme il les fait si bien, — Worms, dont l'aquarelle : *une Orchateria à Valence*, est un tableau charmant et tout baigné de la lumière méridionale, — Harpignies surtout, le maître aquarelliste, avec sa poétique et pittoresque *Vallée de l'Aumance*, d'une étonnante légèreté, et son *Baudet* placide qui maraude philosophiquement sur le bord des chemins, — tous portent la marque reconnaissable de leur origine et de leur éducation, c'est à-dire un goût particulier, un cachet de suprême distinction que l'on chercherait vainement ailleurs et qu'on ne trouve que chez eux.

Lucien Solvay.

NOTRE PORTEFEUILLE.

La Marchande d'Oranges, par Jules Ragot.

(*Croquis à la plume de l'artiste.*)

Nous poussons à l'eau-forte. Pourquoi pas aussi à la lithographie, au fac-simile, au croquis d'artiste?

Deux traits de plume suffisent à marquer une impression, à exprimer une idée, à dire son cœur, à raconter son esprit : les vrais amoureux de l'art nous sauront gré de donner le plus souvent possible — ces deux traits de plume, indication cursive où sommeillent les synthèses, ailes repliées.

En faut-il plus pour reconnaître un artiste ?

Et le croquis n'est-il pas comme son autographe?

Et d'un. Nous commencons par un griffonnis piquant de notre ami Jules Ragot — mêlée de coups de plume d'où se détache l'élégante et souple silhouette de la *Marchande d'Oranges*, une belle fille qui a de vilaines jambes. Ah ! le joli fond jaune qu'avait le tableau !

CAMILLE LEMONNIER.

CARNET D'UN PASSANT

LES PARISIENS A BRUXELLES

JULES RAGOT.

Un petit homme gros, fort, trapu, l'air intelligent et fin, nous fait les honneurs de la maison avec une bonhomie spirituelle et familière qui ne manque pas de distinction : c'est le peintre lui-même. On se sent de suite devant un brave cœur et un esprit droit. Pas de pose : un naturel franc, de la sincérité, de la conviction : surtout pas de théories.

— Voir juste : je crois que tout est là. Je tâche de peindre le plus bêtement possible ce que je vois.

Et il fait comme il dit. C'est un esprit réfléchi, mais aventureux, qui n'aime pas à se parquer et se laisse tenter par tous les genres. Ragot a fait du portrait, du paysage, de la nature morte, des bêtes, des fleurs, des fruits, du décor : il a fait même de la peinture d'histoire — il y a longtemps. Elève de Murat, il a oublié la tradition du maître, mais il a gardé jusqu'au culte son souvenir : j'ai vu chez lui des études de ce bonhomme — où il y a vraiment mieux que le Murat connu.

Ragot est tout entier dans sa peinture : bon jarret, bon œil, de la force et une grâce coquette, piquante, toute parisienne. Beaucoup de dextérité, de l'audace, une crânerie de facture et une virtuosité de pratique qui lui font abattre beaucoup de besogne en peu de temps ; car c'est un grand travailleur, et un travailleur rapide. Il est l'homme des impressions : l'impression finie, le tableau est fini : s'il le pousse par delà, le tableau est raté : il bat son fer tant qu'il est chaud. On connaît trop ses tableaux de marchand — le malheureux ! toute sa vie, il a été aux mains des marchands — pas assez ses notes intimes, ses études, son talent en déshabillé, sa peinture au débotté. Elle est toute d'allure, de vivacité leste et pimpante, de clarté joyeuse ; toujours la petite note vive, le pompon, le je ne sais quoi de spontané, de martial, d'un peu troupier français, où l'on reconnaît la vaillance des peintres de Paris ; mais comme c'est bonhomme — quelquefois ! Chez Ragot, vous trouverez dans quatre toiles faites du même coup du bon, de pire et du très-bon : il est inégal, incertain, ventueux ; toute son affaire est d'être empoigné. Oh ! alors, il est sûr de lui : le cœur haut, il se met à la besogne, en chantant ; sa palette s'allume, un bouquet, une aurore, une musique des yeux : elle est gaie, elle a de l'esprit, elle embaume. Et vlan ! un ton — une note, puis un autre, et dix et cent : les modelés viennent, les fonds se forment ; cela vit, cela pétille, cela bouge. Le peintre va bon train ; tantôt c'est la brosse, tantôt c'est le couteau ou le pouce ou l'ongle. Et les petits tons fins mettent là-dessus leurs petites guirlandes de girandoles. Le soir tombe : le tableau est fini.

Ragot ne fait pas autrement les jolis, les délicieux bouquets si vifs, si montés en ton, si pleins de senteurs, si fleurs en un mot ; — et ses fruits si juteux et ses natures mortes d'une si plantureuse venue : c'est ainsi aussi qu'il enlève les paysages. C'est, du reste, un coloriste raffiné, un peintre amusant, un harmoniste spirituel. « Mais ses figures sont souvent mal dessinées ! » — C'est vrai : il y a même des fois où elles ne sont pas dessinées du tout. — « Il fait indifféremment la vachère et l'odalisque ! » — Il a tort ; mais il paraît que l'odalisque se vend... Et il y a derrière la porte une nichée qui demande la pâtée. — « Il est pointu, sec, chiqueur, par moments ! » — Très-juste : mais quand il n'est pas surmené, il est spirituel, harmonieux, joli toniste, vigoureux, clair : sa peinture est alors comme une sonnerie de trompette.

Aux chevalets à présent ! Voici quatre toiles qui ne sont pas encore sorties de l'atelier — aujourd'hui 15 du mois de mai ; demain elles n'y seront plus. C'est comme les fleurs sur le buisson ; chaque jour en amène d'autres.

— *Une jeune fille Turque tenant un perroquet sur le poing.* Elle s'est nonchalamment appuyée contre la muraille : c'est une turque de hasard, une turque de derrière le paravent ; mais elle est bien campée, les chairs sont en pleine lumière, il y a de la chaleur et de l'effet dans les modelés, la poitrine est à peine enfermée dans un corsage d'un rouge flamboyant qui relève habilement le satin rosé de la peau. L'harmonie, cherchée dans des relations de tons élevés et des gammes de couleurs bruyantes, a de la vicacité, du mordant, des hardiesses heureuses. Quant aux accessoires, c'est discret et en même temps très indiqué : cela brille en lueurs amorties dans des demi-teintes chaudes.

Voici un *Bouquet de fleurs*, fait au pouce et repassé au pinceau, d'une composition charmante : il y a de l'air, de la clarté, de la perspective. Cela n'est point ramassé sur un même plan : il y a de la distance entre les fleurs et les feuilles. Les fleurs ont conservé leur éclat et leur velouté, les feuilles ont ce ton triste et un peu sombre des feuilles arrachées : c'est bien observé.

Deux natures mortes. — La première : percots, brochets et carpes jetés pêle-mêle sur une table chargée de joncs. — Ustensiles de pêche épars dans ce fouillis. Une page du meilleur crû : Cela sent la mare, l'étang, les humides fraîcheurs des limons et aussi la cuisine prochaine. Ah ! le beau repas ! Le tableau de gourmand ! Tonalité forte et saine ; peinture franche et large ; des rehauts sobres ; une composition d'un nature exquis, — vraie comme celle des vieux « poissonniers » hollandais : c'est une des meilleures œuvres du peintre. Puis le pendant, mais de la chair cette fois ; maître Carême n'a qu'à se voiler la face devant ce monceau de cailles, de lièvres, de perdreaux qui s'entassent au milieu des fusils, des carnassières, des poires à poudre. Quelle tuerie ! Et, comme dans les poissons, une gamme heureuse, une facture saine, de la vigueur, — l'esprit de la bonne cuisine, un idéal de grasse lie et de franches lippées vigoureusement exprimé.

Ces deux tableaux sont destinés à orner la salle à manger de M. N..., un Nemrod bien connu pour ses hauts faits cynégétiques.

JACQUES BOTH.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

VENTES ANNONCÉES. — Vente de 95 dessins de J. Fr. Millet, composant la collection de M. Gavet, hôtel Drouot, salles nos 8 et 9, les vendredi 11 et samedi 12 juin 1875, à 2 heures.

Cette vente aura lieu sous le ministère de MM. Ch. Pillet, commissaire-priseur, Durand-Ruel et F. Petit, experts.

Expositions les mercredi 9 et jeudi 10 juin.

***

Le vendredi 4 juin, en l'hôtel Drouot, salle no 1, vente publique de terres cuites et marbres, de Carrier Belleuse.

MM. Ch. Oudar, commissaire-priseur, et Emile Barre, expert.

Expositions les mercredi 2 et jeudi 3 juin.

∴

Revue des ventes publiques. — Voici les prix principaux de la vente de la collection Wappers.

Les journées de septembre, 2,000 fr.; Buste de dame, 400 fr.; Episode de la bataille de Ransbeck, 300 fr.; Episode du sac d'Anvers, 2,600 fr.; Geneviève de Brabant, 350 fr.; Les frères De Wit, (esquisse), 400 fr.; Episode du siége de Rhodes, 800 fr.; Arrestation d'Artevelde, 360 fr.; Pierre-le-Grand, 2,300 fr.; (même sujet), 640 fr.; Jean Bart mourant, 1,000 fr.; Heemskerk et ses compagnons 2,100 fr.; Charles IX, 460 fr.; La fille de Thomas Morus, 810 fr.; même sujet, 720 fr.; Juif polonais, 1,100 fr.; Le printemps de la vie, 610 fr.; Jeune fille aux rideaux, 490 fr.; Buste de bohémien, 420 fr.; Bohémienne, 440 fr.; Callot dessinant au milieu des Bohémiens, 760 fr.; Abandonnée, 1,500 fr.; Compassion, 350 fr.; Admiration, 340 fr.; Les frères De Wit, au moment où le peuple envahit leur prison, 5,200 fr. — Cette dernière toile, un des chefs-d'œuvre du maître anversois, a été acquise pour le musée d'Anvers; M. Le Bailly d'Inghuem, de son côté, a acquis un chiffre important de dessins et d'études.

∴

Voici un aperçu des prix de la vente de la collection A. Fould, qui a eu lieu à Paris, hôtel Drouot, sous le ministère de M. Ch. Pillet, commissaire-priseur.

F. Boucher, Concert dans un parc, 2,600 fr. — P. Danloux, Les petits Gourmands, 2,200 fr. — J.-L. De Marne, L'Abreuvoir, 2,550. — H. Fragonard, Jeune femme inspirée par l'Amour, 2,900 fr. — N.-B Lépicié, La Demande en mariage, 5,000 fr. — Reynolds, La promenade, 1,005. — Roselin, Portrait présumé de Mme Roselin, 2,000 fr. — T. Valkenburg, Nature morte, 1,950 fr. — Detaille, Un Incroyable, 3,035 fr. — P. Marilhat, La Caravane, 9,000 fr. — C. Roqueplan. Rousseau cueillant des cerises avec mesdemoiselles de Graffenried et Galley. 4,000. — J.-J. Tissot, La Promenade en dehors des remparts, 7,000 fr. — Dubucourt, Le Marché des Innocents (aquarelle), 1,000 fr.

Total de la vente : 70,759 fr.

∴

Voici la liste des récompenses accordées par le jury aux artistes admis au Salon de 1875 :

Peinture. — Premières médailles : Goupil — Jacquet — Courtat. — Deuxièmes médailles, Bastin Lepage — Silvestre — Eugène Leroux — Defaux — Sautai — Fantin-Latour — Wauters — Falguière — Bellanger — Wiertz Delobbe — Wuilleroy. — Troisièmes médailles : Rapin — Delort — B. Constant — Poirson — Depenne — Mme Carolus Duran — Herpin — E. Adan — Mme Lavillette — Dupain-Coyen — Paul Colin — Torrentz — Simon Durand — Yon — Denneulin — Bergeret — Zuber — Roll — Commère — Sain — Vaison — Weisz.

Sculpture. — Premières médailles : Lenoir — Degeorges. — Deuxièmes médailles : Morice — Moreau — Vauthier — Michel — Damé — Guilbert — Roubaut. — Troisièmes médailles : Laforesterie — Pallez — Devigne — Lefenvre — Desbois — Geoffroy — Lançon — Cordonnier — Hue (gravure sur pierre fine) — Itasse — Louis Martin — Valton.

Architecture. — Médaille de première classe : Dutert. — Deuxièmes médailles : Baillarger — Louvier. — Troisièmes médailles : Bruyère — Formigé — Louis Sauvageot.

Gravure. — Première médaille : Huot. — Deuxièmes médailles : Courtry — Jacquet. — Troisièmes médailles : Gilbert, lithographe — Froment, graveur sur bois — Lerat, eau-forte — Boetzel (Ernest), graveur sur bois.

Prix du Salon : M. Cormon.

Prix d'honneur : M. Chapu (sculpteur). Il n'y a pas eu de prix d'honneur pour la peinture.

Comme on l'a remarqué, trois artistes belges ont reçu des médailles.

Ce sont M. Paul De Vigne, pour la sculpture; MM. Wauters et Cozen, pour la peinture.

∴

Nous recevons la lettre suivante, en réponse à un de nos récents articles erronément rectifié dans notre dernier numéro.

*A Monsieur le Directeur de l'*Art Universel.

En réponse à notre demande de rectification du 22 avril, vous nous faites parvenir le numéro du 1er mai de votre journal qui contient, page 55, cette note :

» Une erreur s'est glissée dans notre compte-rendu de l'exposi-» tion de Liége, paru dans notre dernier numéro. Ce n'est pas la » *Société pour l'encouragement des Beaux-Arts*, mais bien la » *Société d'Émulation*, sous la présidence de M. Jules Neef, qui a » organisé cette exposition. Nous saisissons cette occasion pour » rendre hommage à la haute impartialité de M. Neef, qui s'est » entremis avec infiniment de bonne grâce pour aplanir les » difficultés qu'a suscitées l'entrée au Salon des peintres natura-» listes. »

Nous avons eu l'honneur de vous dire, et cette fois il faut bien que nous vous demandions l'insertion de notre lettre, que M. E. V. (n° 5, du 15 avril de l'*Art Universel*, page 46) et vous-même, Monsieur n° 16, du 17 avril de la *Chronique des Arts*, page 143), félicitez, en terminant vos articles, la *Société l'Union des Artistes* « pour le zèle qu'elle a mis à la *composition* et à l'*arrangement* du Salon de Liége.. ... etc ». Nous vous avons écrit que la *Société l'Union des Artistes* était complétement étrangère à l'exposition ouverte actuellement à Liége ; que celle-ci avait été organisée par l'*Association pour l'encouragement des Beaux-Arts sous la Direction de la Société libre d'Émulation et le patronage de l'Administration communale.*

La rectification nous semblait des plus faciles et les louanges que vous vouliez bien décerner retombaient tout naturellement sur la Commission de notre Association qui accepte tout entière la responsabilité de ses actes.

Que signifie dès lors l'hommage que vous rendez, dans votre rectification, à la haute impartialité de M. Jules Neef ?

Nous aurions pensé que vous aviez voulu rendre un nouvel hommage à l'impartialité de la Commission dans la personne de son président, si vous n'aviez pas cru devoir ajouter « que M. Neef » s'est entremis avec infiniment de bonne grâce pour aplanir les » difficultés qu'a suscitées l'entrée au Salon des peintres natura-» listes. »

Ceci nous semble une accusation précise à côté d'un éloge isolé. Qu'il nous soit donc permis de vous apprendre et de faire connaître à vos lecteurs :

1° Qu'aucun peintre naturaliste (selon votre expression), n'a rencontré la moindre difficulté pour l'entrée de ses tableaux au Salon de Liége ;

2° Que le placement a eu lieu, comme aux sept expositions précédentes, selon la valeur des œuvres, sans s'inquiéter des luttes d'Écoles ;

3° Que le président de notre Cercle n'a pas eu à s'entremettre pour aplanir des difficultés qui n'ont pas existé.

Laissez donc à César, Monsieur, ce qui appartient à César, et à l'*Association pour l'encouragement des Beaux-Arts sous la direction de la Société libre d'Émulation* les éloges et les hommages que vous accordiez si généreusement, dans les deux journaux cités, à la *Société l'Union des Artistes* qui, nous n'en doutons pas, eût fait preuve, à notre place, de la même impartialité.

En vous priant, Monsieur le Directeur, de nous accuser réception de cette lettre, nous vous offrons l'assurance de notre considération distinguée.

Le Président,
Jules Neef.

Le Secrétaire,
Renier Malherbe.

L'ART. — Vingtième livraison. — *Sommaire.* — TEXTE. — *M. Édouard Detaille, par Jules Claretie. — Hans Holbein, par A. Genevay. — Le Salon de 1875, par Paul Leroi. — Le requiem de Verdi, son exécution au théâtre de l'Opéra-Comique, par Arthur Pougin.*

GRAVURES. — Planche hors texte : *Nature morte, eau-forte de Jules Jacquemart.* — Gravures dans le texte : *Un clairon d'infanterie, fac-simile d'un dessin de M. Ed. Detaille. — Simulachre de la Mort : Les mariés, dessin d'E. Bocourt. — Salon de 1875 : L'Anse de Plomac'h (Finistère), fac-simile d'un dessin d'Emmanuel Lansyer, d'après son tableau: Un Pont sur la Bresles (Normandie), fac-simile d'un dessin de Charles Courtry. — La porte de justice à l'Alhambra, gravure de Vallette, d'après le tableau de Fortuny. — Portrait de M. José Tapiro, fac-simile du dernier portrait à la plume par Fortuny. — Autre croquis des derniers jours de Fortuny. — Anes dans une plaine par la pluie, fac-simile d'un dessin de Théophile Chauvel. — La nuée de corbeaux, effet d'hiver, fac-simile d'un dessin de François Du Mont. — Cour de ferme, la nuit, fac-simile d'un dessin de Théophile Chauvel. — Marchande de fleurs à Tétouan, fac-simile d'un dessin de M. Portaels, d'après son tableau.*

L'ART. — Vingt-et-unième livraison. — *Sommaire.* — TEXTE. — *La sculpture égyptienne, par E. Soldi. — Le Salon de 1875, par Paul Leroi. — La Céramique et les faussaires, par Mareschal. — Hans Holbein le jeune, par A. Genevay. — Notre bibliothèque.*

GRAVURES. — Planche hors texte : *Fin d'été, eau-forte de Charles Courtry, d'après le tableau de Carolus Duran au Salon de 1875. — En Normandie, eau-forte de Charles Courtry.*

Gravures dans le texte : *Egyptiens sculptant et polissant un sphynx, dessin de Maradan, d'après Emile Soldi ; gravure de Bisson. — Egyptiens sculptant et polissant un colosse, dessin de Maradan, d'après Emile Soldi ; gravure de Bisson. — Scribe égyptien, reproduction d'un dessin d'Emile Soldi, par H. Valentin, d'après la statue du musée du Louvre. — Hamida (Assuan), gravé par Tourfaut, d'après un dessin de Théodule Deveria, — Une Clairière dans la forêt de Fontainebleau, fac-simile d'un dessin d'Ernest Guillemer, d'après son tableau. — Simulachre de la Mort : Memento mori, dessin de E. Bocourt, gravure de Hotelin. — Le vieux Pommier au Coca Saint-Georges, fac-simile d'un dessin de Léonce Chabry, d'après son tableau. — Le Bassin flottant (rade de Bordeaux), fac-simile d'un dessin de Jules Geneste, d'après son tableau. — Un buste de l'empereur Commode en Hercule, fac-simile d'un dessin de P. d'Epinay. — La chute des feuilles (effet d'automne), berger gardant son troupeau, fac-simile d'un dessin de Théophile Chauvel.*

PATRIA BELGICA. — Trente-quatrième livraison. — *Sommaire. — La littérature flamande contemporaine. — La littérature wallonne. — Histoire de l'architecture, par Ch. Buls*

L'EMULATION

Publication mensuelle de la Société centrale d'Architecture de Belgique.

PROGRAMME : 1° Texte : Archéologie. Bibliographie. Biographie, Sciences appliquées. Législation du bâtiment. Programmes et comptes rendus de concours ou d'expositions. Faits divers, Bordereaux de prix. Renseignements utiles. etc. 2° Planches : Monuments anciens et modernes. Concours publics et académiques. Composition diverses. Constructions. Croquis et relevés.

ABONNEMENT ANNUEL :

Pour la Belgique, 25 fr. — Pour l'Étranger. 28 fr. (port en sus)

Annonces et réclames à forfait.

S'adresser : à la Direction du journal rue Caus, 22, à Ixelles, les-Bruxelles et à l'office artistique, Galerie du Commerce, 90. à Bruxelles.

L'ART

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Rue de la Chaussée-d'Antin, 3, Paris.

ABONNEMENTS :

France. . . . . 120 fr. | Allemagne. . . . . 145 fr.
Belgique . . . . . 135 » | Hollande . . . . . 140 »

On s'abonne : pour la France, à la *Librairie de l'Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin, *à Paris* ; et pour la Belgique, à *l'Office Artistique*, 90, galerie du Commerce, *à Bruxelles.*

PHOTOGRAPHIE INALTÉRABLE

EUGÈNE GUÉRIN

RUE DE LOUVAIN 32, BRUXELLES

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle ; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages ; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris. . . . . Un an, 50 fr.; six mots, 25 fr.
Départements . . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, Paris.

CH. NOËL

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Saint-Josse-ten-Noode.

ACHAT, VENTE ET EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

RUE DE RUYSBROECK, 74, BRUXELLES

VENTE, ÉCHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôt d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, à Bruxelles.

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE ET VERNISSAGE

L. SABATIER ET Cie

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND-HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 50 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collection

PAR **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. VAN TRICT, libraires, 30, rue St-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 73, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie.— Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalages pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc., etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

AU BON MARCHÉ

RUE DE LA PUTTERIE, 45

à côté de l'hôtel Groenendael.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CHAUSSURES

en tous genres

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

à des prix très-modérés.

Pour l'ouverture de la saison, *mise en vente* d'une grande partie de *bottines pour hommes*, à élastiques, en grain du Levant, bien faites et très-solides, au prix incroyable de fr. **10, 50**, au choix.

Solde d'une grande partie de *bottines pour dames*, en peau et bouts vernis à un côté de boutons et à talons, au prix incroyable de fr. **8, 50**, au choix, article de 15 francs. Fabrique sur commande pour les théâtres. Réparations.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, A ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2, (près du MUSÉE)

ANVERS

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28

FABRIQUE DE VERNIS
COULEURS EN POUDRE
COULEURS BROYÉES
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
CHEVALETS DE CAMPAGNE
ET D'ATELIER
PARASOLS, CANNES, ETC., ETC.

MANNEQUINS
BOITES A COULEURS
ET A COMPAS
PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE

COULEURS FINES EN TUBES

Dépôt de la Maison TYCK d'Anvers

chez J. F. VAN MOLLE, *droguiste*

RUE VERTE, 93

SCHAERBEEK - BRUXELLES

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES

CASIMIR PONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

97, RUE DE RICHELIEU, 97, ET PASSAGE DES PRINCES

PARIS

DERRIÈRE LE RIDEAU

MA FEMME ET MOI. - NI CHAIR NI POISSON. - LES MARIS DE Mlle NOUNOUCHE.

LA TACHE NOIRE. - FEU FOLLET. - LA SONNETET.

PAR

CAMILLE LEMONNIER

*En vente, à l'***OFFICE ARTISTIQUE,** 90, *galerie du Commerce, à Bruxelles*

Prix : 3 francs.

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Direction Delvil et Candeilh.—*Le Tour du monde*, grande pièce à spectacle, en 5 actes et 15 tableaux.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — Direction Humbert. — Représentation de Mlle Rousseil, de la Comédie-Française : *L'Idole*, drame en 4 actes.

Théâtre Molière. — Direction A. Leemans. — *La belle Gabrielle*, drame en 5 actes.

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois)— Tous les soirs, spectacle-concert, duos, saynettes, opérettes, intermèdes.

Waux-Hall (au parc). — Tous les soirs, concert par l'orchestre de la Monnaie, sous la direction de MM. Dupont et Buziau.

Cirque Rancy (place Liedts). — Tous les soirs, à 8 heures, grande nouveauté : *Madame Angot*, quadrille dansé à cheval. Exercices par tout le personnel.

Théâtre Enfantin (quinconce du Parc). — Représentations tous les jours de 1 h. 1/2 à 6 h.

Jardin Zoologique. — Rue Belliard. — Omnibus américain. — Grand aquarium d'eau de mer et d'eau douce. — Laiterie flamande. — Promenades à éléphants, à poneys, en voiture. — Gymnase pour les enfants. — Prix d'entrée : 1 franc.

Tous les soirs, à 7 1/2 heures, concert de Symphonie, sous la direction de MM. Dumon et Duhem.

Les mardis, à la même heure, concert par les musiques des régiments de la garnison.

Prix d'entrée : 50 centimes, à partir de 6 1/2 heures du soir.

Les dimanches et jours de fête, matinées populaires, de 7 heures à midi. — L'entrée est fixée à 25 centimes.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, RUE DE L'INDUSTRIE.

N° 9. TROISIÈME ANNÉE. 15 JUIN 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. AUG. CHOLET, *Administrateur - Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

ON S'ABONNE : A Paris, chez C. PONT, libraire, 97, rue Richelieu ; chez HETMANN, éditeur, 3, chaussée d'Antin. — **A Londres,** chez HACHETTE, libraire ; chez BAILLÈRE, EINDAL et C° — **A Genève,** chez Joel CHERBULIEZ, libraire.— **A Berne,** chez B. F. HALLER, libraire.— **A Leipzig,** chez MUCQUARDT, libraire. — **A Rome,** chez BOCCA frères, Corso 207. — **A Leyde,** chez A. W. SIJTHOFF, libraire. — **A La Haye,** chez Martinus NIJHOFF, libraire. — **A Vienne,** chez BRAUMULLER et fils, libraires; chez GEROLS, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à BRUXELLES, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22 »
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwège	20 »

SOMMAIRE :

TEXTE. — LE SALON DE PARIS, III, *Ernest Vanel.* — LES PEINTRES DE LA NATURE AU SALON : I. MARINISTES : *J. Hoepfer.* — VARIÉTÉS LITTÉRAIRES : Charlotte (suite), *Eugène d'Auriac.* — SEIZIÈME EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES AQUARELLISTES : *Lucien Solvay.* — PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE, Album et Cahier d'études publiés par la Société internationale des Aqua-Fortistes, *Jacques Both.* — LES LIVRES, *Camille Lemonnier.* — CORRESPONDANCE, EXPOSITION INTERNATIONALE DES BEAUX-ARTS DE LONDRES, *N. Y.* — CHRONIQUE ARTISTIQUE.

LE SALON

de Paris.

III

M Stevens n'expose pas plus que Willems, mais combien d'autres essuyent le feu de la critique, si toutefois la critique est assez bonne fille pour s'occuper d'eux. Que dire de Simonetti, de Viger, de Cabuzet, de Richter, de Weisz, de Saintin, de Chavet? Tous ces peintres ont du talent, il ne leur manque que ce qui fait un artiste. Leur horizon s'arrête à la pointe de leur nez, ils ne connaissent de la nature que des colifichets de boudoir, des accessoires de salons, l'être humain n'est pour eux qu'un mannequin qu'ils affublent d'une robe et auquel ils donnent toutes les grâces possibles. Cela est élégant et correct, ces minois sont frais et roses, ces mains blanches sont délicieuses et appellent les baisers du galant, ces tailles se cambrent avec une amoureuse souplesse et les robes tombent en plis excellents sur des tapis de Smyrne parfaitement étudiés; mais on devine que tout cela est fait de chic et l'on se demande ce que devient l'art qui ne s'attache plus qu'à la mémoire et ne prend plus sur le fait les visages sonriants qui disent tant de choses, et les belles attitudes qui caractérisent la femme moderne.

L'idée leur manque, ils voient la femme et ne la comprennent pas, aussi cachent-ils sous des recherches d'élégance et de grâce la pauvreté de leur invention et l'impuissance de leur pensée. M. De Jonghe expose deux toiles : La *lettre.* — le *Favori.* La première de ces œuvres est fort douce de tons, mais je n'aime pas ces deux femmes dont les lignes se suivent en parallèle ; c'est une négligence qu'il était facile d'éviter et qui donne un aspect de roideur à cette composition. La facture est un peu lâchée et j'attendais mieux de M. A.De Jonghe dont le public a le talent en si haute estime.— Le *Pot cassé* — et — *Choisis* — de Verhas sont deux toiles gracieuses, d'un aspect doux, et pleines de fraîcheur. C'est le peintre des enfants; il étudie leur petits mouvements mutins et coquets, leurs naïvetés adorables, et traduit ses observations en anecdotes charmantes. Mais toutes les physionomies qu'il peint sont d'une uniformité désespérante; c'est toujours le même enfant que je retrouve et que je voudrais voir grandir pour qu'on m'en présentât un autre. — La *Fête du grand père* de M. Leloir est une œuvre gracieuse et fine, mais ces jolies femmes du temps passé sont bien modernes et je devine la Parisienne élégante et rieuse d'aujourd'hui sous ces riches défroques décrochées je ne sais où. M.Leloir manque de tact dans la disposition des tons; le groupe de gauche est gris sur gris, celui du milieu, vert sur vert, celui de droite, brun sur brun, quand il était si facile de varier les notes.

On n'osait montrer l'homme dans les salons, voici

qu'une troupe de peintres le pousse vers les champs de bataille ; on craint l'habit noir et on nous endosse l'uniforme du troupier. M. De Neuville est le chef de cette école qui spécule habilement sur la badauderie du passant. Que demande le gros public ? d'être fortement empoigné ; il aime ces épisodes où les fers se croisent, où les détonations se succèdent, où le sang coule, où les soldats combattent et meurent tandis que les tambours roulent au loin et que les clairons sonnent. Il est tenté de crier à cet officier menacé — Prends garde — comme cet honnête boutiquier qui s'était payé un drame à la Porte Saint-Martin. Et les badauds, arrêtés devant ces toiles, regardent un à un les personnages que le peintre a enfermés dans le cadre, ils discutent leur expression et s'intéressent à la physionomie et à l'action de chacun d'eux. N'ai-je pas fait comme ces badauds dont je parle ? Et pouvais-je faire autrement devant des œuvres qui manquent d'unité, une des conditions du beau dans l'art. C'est de l'épisode, voilà tout : M. de Neuville vaut peut-être M. Horace Vernet, peut-être vaut-il mieux, que m'importe ! Je sais que son dessin est rapide et sûr, que sa couleur ne manque pas de force et que l'ensemble des tons n'est point sans harmonie ; je reconnais dans ses deux compositions un artiste qui possède on ne peut plus le sentiment des mouvements, mais quelle pensée a présidé à ces œuvres ? sous quelle impression M. de Neuville a-t-il peint cette *Surprise aux environs de Metz*, et cette attaque d'une maison crénelée et barricadée ? M. de Neuville cherche la popularité, il a trouvé la route qui y mène. Que lui fait le grand art plein de passions et d'idées ? ce qu'il veut c'est la grosse impression qui vous empoigne comme un coupe-jarret, c'est l'idée banale, qui arrête la foule et lui arrache de vulgaires applaudissements. *Odi profanum vulgus !* Et comme les moutons de Panurge, les Dupont, les Berne-Bellecour, les Couturier, les Betsellière, les Bertrand, les Sergent, les Roll, les Eug. Medard, gens de talent pour la plupart, suivent M. de Neuville, crians et beslans en pareille intonation.

Ce n'est point la forme qui leur manque : M. Berne-Bellecour groupe avec beaucoup d'art, et sa couleur est sobre et vraie, ses ensembles intéressants et harmonieux. M. Dupont *(Dernière heure du combat de Nuits)* pose des tons bien ternes sur la toile ; son tableau est une bonne esquisse ; ses mouvements sont pleins de vie, mais n'ont pas la vigueur de ceux de M. De Neuville. Bonne composition que celle de M. Eug. Medard *(En ligne dans la neige)* fait avec beaucoup de tact et d'une grande simplicité. Je dirai de M. Couturier, ce que que j'ai dit de M. Dupont. M Betsellière *(En avant)* aime les grandes créations ; le joueur de droite est fait avec beaucoup d'entrain et l'aspect général de l'œuvre est intéressant ; mais tous ces artistes se ressemblent d'une façon désespérante et il est plus facile de les juger en bloc que séparément ; ce qui leur manque pour qu'on puisse les distinguer et trouver à chacun d'eux une originalité, c'est l'idée et la passion, comme je le disais plus haut. M. Yvon *(Charge des cuirassiers à Reichsoffen)* vise, comme M. Betsellière, aux grandes œuvres, il cherche à enfermer, dans un épisode de bataille, l'impression de l'action tout entière ; il n'y a là que deux soldats à cheval qui se frappent à coups de sabre et que l'artiste a brossés vigoureusement. M. Yvon a le sentiment de la couleur, son dessin est large et fort, mais la facture est d'une grande dureté, et l'artiste peint avec trop de brusquerie pour songer à fondre ses tons. Je préfère à cette grande toile, le petit panneau de M. Armand Dumaresq *(Hussard Chamborand)*. C'est de la belle et fière peinture qui ondoie dans la lumière, la ligne est pleine d'imagination et de force, le mouvement est superbe, et l'on devine l'effort des muscles sous cet uniforme si puissamment brossé. C'est presque du Géricault. M. Yvon peut s'assurer devant cette toile, qu'il est inutile de faire énorme pour faire grand.

Je voudrais que M. Becker se convainquit de cette vérité : l'Hercule de Lysippe n'avait qu'un pied de hauteur, et il semblait aussi grand que l'Hercule Farnèse. L'œuvre de M. Becker s'élève dans des régions où l'œil a peine à la suivre *(Respha protége les corps de ses fils contre les oiseaux de proie)*. Mais j'aime à trouver de ces audaces chez un jeune peintre, et après avoir critiqué un peu les dimensions de sa toile, j'applaudis à son heureuse hardiesse. Les corps des suppliciés attachés au gibet sont étudiés consciencieusement et rendus avec une grande vérité ; les tons des chairs s'harmonisent avec beaucoup d'art, les expressions sont variées ; il fallait ne pás exagérer cette partie de l'œuvre, être horrible sans être repoussant. Un pareil travail exigeait un grand tact, et M. Becker a réussi.

J'aime moins Respha qui se tient à l'avant-plan et lève le bras pour frapper un oiseau de proie qui convoite la chair des cadavres ; cette mère farouche qui protége ses enfants morts est bien comprise, la folie égare ses yeux démesurément ouverts, la douleur a blémi ce visage effrayant, mais le mouvement des bras est d'autant plus malheureux que Respha attire nos regards tout d'abord ; aussi la première impression est-elle pénible, mais à mesure qu'on examine l'œuvre, on se prend d'amitié pour le jeune peintre qui ose avec tant de bonheur. M. Becker porte un nom qu'il ne faut pas oublier : l'Académie préoccupe encore cet artiste qui ne demande qu'à déployer ses ailes, comme un aiglon qu'aurait couvé une poule. Nous nous occuperons plus tard des *arriéristes* de l'art et les mettrons en parallèle avec les naturalistes vaillants, tels que Falguière, Munckasy, Cluysenaar, Hennebicq, Ribot et d'autres. Arrêtons-nous aujourd'hui aux peintres d'histoire, et causons un peu de M. Laurens.

M. Jean-Paul Laurens *(l'Excommunication de Robert-le-Pieux)*. Robert-le-Pieux avait épousé Berthe, sa cousine, fille de Conrad, roi de Bourgogne et de Mahaut de

France; le pape Grégoire V l'excommunia parce qu'il avait conduit sa parente à l'autel. Le roi est assis sur son trône, sa femme se presse contre lui, comme pour implorer sa protection et lui faire comprendre que si tout le monde l'abandonne, elle est là pour le suivre et pour l'aimer. Les prêtres s'en sont allés et toute la Cour avec eux : la colère du pape a fait le vide autour des royaux époux. L'impression de cette solitude qui succède tout à coup au bruit de la foule, est parfaitement rendue et révèle chez M. Laurens un artiste plein d'émotion, qui comprend l'histoire en poète. Ce n'est point le moment de l'anathème que représente le peintre : il laisse deviner la scène de l'excommunication, les deux ou trois prêtres qui s'en vont, calmes et graves, en ont été les témoins. Au milieu de cette foule, dont les yeux étaient attachés sur eux, le roi et la reine ont composé leur visage, ils ne comprenaient pas encore le malheur qui les frappait, mais lorsqu'ils sont seuls, dans cette salle immense, dont les échos frémissent encore des murmures de la Cour et des malédictions de l'évêque, leurs yeux s'ouvrent et il se sentent précipités dans l'abîme que le pape a creusé sous leurs pieds. C'est cet instant qu'il fallait choisir pour exprimer l'être humain dans sa vérité éternelle et s'élever au-dessus de l'épisode. Les chevaliers du poncif n'auraient vu, dans ce sujet, qu'un final de quatrième acte. *Requiescant in pace!* M. Laurens ne force jamais la note, il n'exagère point son impression, son dessin est tranquille et correct et nulle part il ne pousse la couleur. J'aime moins sa seconde toile *(l'Interdit)*; il est des scènes que le pinceau ne peut rendre et devant lesquelles doit passer l'artiste. Le tableau écrit, que nous donne le catalogue en manière d'explication, nous en dit plus que l'œuvre de M. Laurens et l'impression qui se dégage du spectacle de cette mort civile et religieuse qui enveloppe la France, comme un linceul, n'est point rendue. Je m'étonne d'autant plus d'une semblable faute que l'excommunication de Robert-le-Pieux ne nous faisait point soupçonner que M. Laurens pût se tromper ainsi. La facture est irréprochable, mais M. Laurens est de ces hommes dont on recherche plus la pensée que le style.

Place aux habiles! Voici M. Maignan *(l'Insulte aux prisonniers)*. Ce n'est point lui dont la pensée travaille pour renfermer le plus de choses dans le plus étroit espace; il est prodigue de peines et entasse dans son œuvre autant de personnages qu'il est possible; aussi la plupart d'entre eux ne concourent point à l'action; le groupe des prisonniers, celui des commères qui se moquent cruellement de ces malheureux, et ces femmes que la brutalité de leurs compagnes attriste et qui passent forment un ensemble complet; le reste est du remplissage. Cela est criard de tons et d'une harmonie bien pénible. Je ne félicite pas M. Protais *(Gardes françaises et Gardes suisses)* de marcher comme il le fait sur les traces de Vandermeulen : il y a de meilleurs chemins à suivre.

L'œuvre de M. Steinheil *(un Tribunal au XV^e^ siècle; — l'Interrogatoire)* m'a longtemps arrêté. J'aime les artistes consciencieux et simples qui travaillent, sans parti pris apparent, et s'appliquent à traduire avec sincérité un fait tel qu'ils le comprennent et tel qu'ils le sentent. M. Steinheil a beaucoup étudié les types du moyen-âge dans les merveilleuses enluminures des manuscrits et l'ensemble de sa composition rappellerait absolument ces modèles, n'étaient la recherche des tons sourds et l'harmonie des noirs que l'on retrouve dans quelques maîtres du passé. L'aspect est original et M. Steinheil, pour rester plus sûrement dans la vérité historique, s'est rapproché, par la manière, de l'époque qu'il représentait. Le malheureux que l'on étire est parfaitement étudié, fait sans prétention et toutes les parties de cette œuvre concourent à cette impression que le silence de la salle de tortures, l'indifférence terrible des juges, les souffrances de l'infortuné auquel la douleur arrache les aveux qu'exigent les inquisiteurs, font naître en nous.

ERNEST VANEL.

LES PEINTRES DE LA NATURE AU SALON

—

Marinistes

I

La curiosité de l'artiste se porte surtout, à l'heure qu'il est, vers le paysage : les peintres de figures eux-mêmes s'arrachent difficilement à cette attraction des choses de la nature, et il n'est pas rare de voir dans les salons, des artistes connus pour leurs portraits ou leurs scènes de genre chercher dans les bois et les eaux des regains de succès nouveaux. Mais il n'est pas donné à tout le monde de dérober à la terre les voiles derrière lesquels elle cache jalousement ses secrets : il faut pour ce métier de paysagiste des qualités qui sont rarement le fait des artistes d'atelier; l'homme des villes peut bien sentir la poésie de la glèbe; mais il n'a pas la coutume invétérée de l'homme du plein air, et le raffiné devient malaisement le faune sensible et demi-sauvage qui lit à livre ouvert dans les cieux et les champs. Aussi que d'esprit dépensé pour rendre l'impression fugitive d'une imagination chatouillée plutôt que profondément remuée! La plupart de ces peintres de la nature sont des poètes de salon, des inspirés d'atelier, des arrangeurs discrets et délicats; ils n'ont pas le sens des rudesses de la terre, mais ils la parent comme une femme de coquetteries chatoyantes qui plaisent à l'œil; ils en cherchent les grâces piquantes, les trompe-l'œil amusants, les originalités de circonstance et d'imprévu plutôt que le grand caractère général et les majestueuses synthèses : ce sont des sylvains en maillot rose.

M. Lansyer est évidemment un talent très estimable, un praticien de valeur : il a des fougues heureuses, un emportement de brosse qui donne à ses toiles des apparences de grandeur; mais il n'est pas assez ému; son impression est de surface; je ne trouve pas chez lui le marin. Ses *Rochers d'Arcachon* ne m'imposent pas; le ciel manque des énergies de la nuée océanique, et les premiers plans sont au même ton et de la même fabrique que les plans des

fonds. A la vérité, l'air circule bien et il y a de bonnes lumières, mais encore une fois, le tableau me paraît avoir plus d'exécution que de fond, et le peintre a dû éprouver plus de joie à le peindre qu'à le sentir; en un mot, il n'est pas ressenti. L'*Anse de Plomac'h* a un petit fond à gauche très-bien dans l'air : cela relève les avant-plans un peu conventionnels. M. Lansyer n'est pas homme à lâcher la partie avant qu'elle ne soit gagnée, et il la gagne dans sa *Marée montante*, une superbe chose qui a toutes les violences, toutes les colères, toutes les âpretés des flots battant les grèves. Le mouvement des eaux est puissamment indiqué : par dessus la crête tourmentée des vagues, l'écume se dresse, bouillonne et se brise en rejaillissements; on sent là dessous les profondeurs. Belles pâtes chaudes et fermes, facture large, des tons fins et bien posés; et par là dessus les émaillures d'un joli ciel au couteau, d'un éclat, d'une perspective, d'un fuyant parfaits.

Mme La Villette a deux marines remplies de qualités ; mais l'effet n'y est pas assez concentré ; c'est pourtant sur cette concentration que doit se porter tout l'effort de l'artiste; aucune impression forte si elle n'est ramassée. M. Letrône en est un exemple : la *Grève de Guétary* a une unité d'effets excellente; c'est une page sérieuse aux colorations chaudes, d'une facture large et soutenue. Quel contraste avec la mer de confiseur, glacée de reflets de punch flambant, que M. Olivier nous sert sous prétexte de *Falaise près de Gênes* et que la commission a jugé bon d'étaler sur la cimaise! Il est vrai qu'elle relègue à la frise une toile de valeur, les *Falaises de Villerville* de M. Oudinot. On sent que M. Oudinot est élève de Corot : il en a la poésie délicate, les touchantes harmonies, les gammes moëlleuses et tendres. Ses *Falaises* sont d'un arrangement délicieux et dégagent un charme rêveur et doux : il y a de l'air, de la lumière, des transparences argentines et fluides. Belles qualités aussi dans la *Marée basse*. Le *Verger à Gisors* a, de son côté, des fonds très-heureux, un air tout à fait nature, et n'était le ciel, qui manque d'ondoiement, ce serait une toile très-complète. (Pour mémoire, et bien que le genre soit différent, je signalerai un autre martyre de la frise, assez voisin de M. Oudinot : c'est M. Oudry, qui expose une *Mare aux Hulans*, fond de paysage très-bien touché.) M. Philippon est un luministe ; mais il l'est avec mesure. Ses *Mouettes à Granville* ont une intensité sans exagération; la mer s'étale dans les clartés épandues d'un grand ciel très-vibrant : tout cela enlevé lestement et franchement... Il y a des salaisons marines dans les *Moulières* de M. Poirson, et bien qu'on ne voie pas la mer, on la devine là-bas à l'horizon ; c'est rempli d'impression et de sentiment ; la toile tient bien dans l'air : les avant-plans sont justes de tons, et les figures ont une intention de caractère que le peintre aurait dû accentuer : elles ne sont pas assez typiques, en un mot. — Un ton juste, des valeurs bien établies, une exécution sobre, voilà les qualités peu communes qui recommandent les toiles de M. Porcher : ajoutez-y l'expression saine et robuste de la nature. Sa *Marée basse* a un ciel guilloché de blanc — très-joliment enlevé. — Un vrai loup de mer, un marin véritable, c'est le Hollandais M. Mesdag; son *Lever du soleil* a la robustesse sauvage, les mouvements durs, les densités puissantes des mers du Nord. Il n'y a pas à s'y tromper : on est devant un tempérament, devant un homme. M. Mesdag est tout à la fois large et précis, tendre et vigoureux : il y a des coquetteries dans son ciel aux lointains chatoyants et dans les nacres scintillantes qui se reflètent au flanc de ses vagues; mais l'ensemble a de la puissance et de la majesté. Belles qualités d'air et de lumière; tonalités d'un gris très-fin ; de la fluidité, de la transparence. — M. Sadée, un Hollandais aussi, a, comme M. Mesdag, une conscience, une passion sincère de la mer, une loyauté d'expression qui retiennent l'esprit. Sa *Plage de Sheveningue* est garnie de figures d'un caractère excellent, mais un peu nettement silhouettées; on les voudrait plus enveloppées. Facture grasse, tonalités justes, l'effet matériel très-bien exprimé. Comme ses compatriotes, M. Van Heemskerck-Van Breest est un esprit calme et réfléchi, un observateur judicieux, un tempérament droit : son *Pas-de-Calais* est vigoureusement exprimé. D'excellentes qualités chez M. Sauvaige, une touche franche, des plans bien assis, de l'air : n'y a-t-il pas là quelque réminiscence de M. Lansyer? — Le *Port de Dieppe*, de M. Thiollet, est d'un peintre : il y a de la justesse et de l'harmonie dans les tons : les fonds sont fins : mais je doute que la clarté uniforme où baignent les petites voiles à droite soit très-strictement nature. — A M. Vallée je reprocherai sa mer trop ressemblante à de la bouillie et ses figures un peu étouffées : le reste mérite des éloges : le coin des habitations à gauche notamment est très au ton; bonne impression de nature. — Un *Bateau de Cancale*, par Vernier, beau ciel d'un grand mouvement ; — le bateau un peu trop nettement silhouetté.— M. Castan a une belle pratique, des émaillures de pâte distinguées, trop de caresses de pinceau, pas assez d'imprévu ni de mouvement : sa *Marée haute* a des tons qui passent au noir et par places des brillants qui luisarnent. — Une touche spirituelle, un peu confuse et courte par moment, de la justesse dans les tons de la plage, un joli ciel mouvementé, des fonds expressifs, voilà pour le n° 418 de M. Charnay. — M. Cogen a obtenu une médaille. Ses *Pêcheurs de crevettes* sont un progrès : c'est déjà plus corsé, plus vigoureux, plus sain. Le temps est bien marqué : l'eau monte et gronde ; au milieu de ces menaces une troupe de pêcheurs fuyant. — Voulez-vous une vraie marine, une symphonie, un chant? Regardez le n° 535 de M. Courant. Quel long et délicat chatoiement! Quelles fines harmonies! A la crête des vagues s'accrochent des myriades de bluettes; c'est un immense fourmillement, maintenu dans la mesure discrète de certains Dupré. M. Courant a une maîtrise de délicat. — *Marée basse* par M. Gosselin : beau ciel gris troué d'éclaircies ; des flaques d'eau traînantes dans les avant-plans de sable; dunes très librement touchées en frottis dans des tons très-justes; la mer au loin; un beau morceau. — Trois Clays hors comparaison : c'est l'eau même. On ne peut être plus fluide, plus coulant, plus moiré dans les reflets ; et comme c'est grassement touché! L'*Escaut* est une page de maître. J'aime moins *La Tamise* qui ne me paraît pas assez simple d'effet. — Un Flamand bien complet aussi, c'est M. Heymans : il a des allures décidées; il voit bien; il rend bien; son art est ressenti et tient à ses moëlles. — Pour finir cette revue des maristes du salon, un peintre très-spirituel, M. Boudin m'offre le fouillis charmant de ses deux *Ports de Bordeaux* : les détails sont bien fondus et touchés avec une verve piquante; le n° 267 surtout, est un morceau de facture d'une virtuosité délicieuse; c'est rempli de motifs très-fins, de notes coquettes, de tons de bouquets; mais il y en a trop, la nature est plus simple.

A voir : *Retour des moulières*, par M Bauce, peinture sobre; le *Bord de la mer*, par J.-A. Brown, morceau savoureux dans la manière de Corot; les *Environs de Granville*, par M. Defaux.

J. Hoepfer.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la continuation du compte-rendu de l'Exposition de Bordeaux.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

—

CHARLOTTE

(Suite. — Voir page 50.)

Tout à coup son regard s'arrêta sur la maison du professeur. Charlotte était à la fenêtre, avec sa robe blanche, comme si elle se fût parée pour cette triste cérémonie. Le vermillon de ses joues avait disparu, ses bras pendaient inertes le long de son corps tremblant. Fierenheim lui fit un mélancolique salut; mais elle ne le rendit point. Une pâleur mortelle couvrait son front; ses yeux semblaient fixement arrêtés sur la foule comme pour l'empêcher d'avancer; puis soudain un ruisseau de larmes inonda son visage décoloré.

Un vif sentiment de compassion et une révélation tardive frappèrent avec la rapidité de l'éclair le cœur de l'étudiant.

— Elle m'aimait, pensa-t-il, et il baissa la tête pour cacher les pleurs qui coulaient sur ses joues.

Et la foule poursuivit sa marche, les chants allèrent lentement, s'affaiblissant toujours; puis ils s'éteignirent tout à fait... On avait franchi la porte de la ville.

CHAPITRE III

Nous reprochons souvent aux Allemands de venir chercher en Russie des emplois que nous, Russes, nous croyons pouvoir remplir; mais ne devrions-nous pas plutôt nous en prendre à nous-mêmes? Ils persévèrent et nous renonçons. Ils travaillent sans cesse, tandis que nous, nous jetons notre feu d'un seul coup, pour passer le reste de notre vie dans l'inaction. Est-il donc étonnant qu'ils nous empêchent d'avancer dans la vie civile, et qu'ils s'emparent sous nos yeux des emplois et des charges que nous ambitionnons le plus?

Le baron choisit la classe la plus avantageuse pour son avenir. Il sacrifia ses honneurs au profit de son avancement; il se lia avec le chef de division, se concilia l'amitié du directeur et plut au ministre. Il semblait, tant il avait d'aisance, être venu au monde en petite tenue, dans les murs de la chancellerie ou dans le cabinet d'un chef de bureau. Il était poli pour le trésorier, pour le teneur de livres et pour l'employé du bureau; libéral pour le concierge, les garçons et les courriers. En un mot, bien qu'il ne fît pas grand'chose, il sut bientôt acquérir la réputation d'un employé modèle.

Dans le monde il suivait la même tactique; seulement un habit de coupe élégante et des gants jaunes remplaçaient l'uniforme. Il commençait, comme il convient, par les vieillards; il les écoutait avec une déférence et une attention marquées, leur aidait à mettre mantilles et manteaux, leur faisait souvent visite, leur portait des présents le jour de leur fête, faisait leur partie et perdait souvent... Bien entendu que les présents et les pertes étaient proportionnés au degré d'importance des vieux personnages dont il voulait gagner l'affection.

Ensuite le baron se tourna vers les beautés à la mode. A dire vrai, elles ne lui plaisaient guère; mais il se faisait une obligation de se montrer en bons termes avec elles, afin d'établir sa réputation d'homme du monde. Il s'étendait auprès d'elles dans un fauteuil, se penchait à leur oreille et leur disait à voix basse toutes sortes de fadaises. Elles souriaient constamment, bien que les discours du baron ne fussent pas toujours fort remarquables; mais lorsque l'une d'elles avait souri, les autres étaient bien obligées de sourire aussi; de même qu'elles se croyaient toutes obligées de porter des manches courtes avec des coiffures élevées, ou des corsages décolletés avec des robes longues.

Dès le matin, arrivaient chez le baron mille plis parfumés renfermant des invitations et des billets de concert. Enfin, non-seulement il était toujours dans les bals, auprès des femmes à la mode; mais les dames en renom le choisissaient à chaque instant dans les soirées pour faire les figures les plus difficiles, parce qu'il était excellent danseur et qu'il appartenait à la cour.

Le baron de Fierenheim fit ainsi de rapides progrès dans le grand monde; et les provinciaux, les débutants, les timides, les pauvres, les laids, qui remplissent beaucoup trop les salons de Pétersbourg, se mirent à l'œuvre à qui mieux mieux. Il se montrait avec les hommes poli sans obséquiosité; mais savait proportionner ses politesses à la décroissance numérique du chiffre de la classe ou à la progression ascendante des signes de distinction. Il n'était donc pas étonnant de le voir s'incliner, avec un sourire dégagé, devant l'ordre de Sainte-Anne portant la couronne, et avec un profond respect devant l'ordre d'André 1er. Toutefois, cela ne tenait pas à de la bassesse de caractère, mais à la force de son intime conviction qu'il remplissait un devoir et qu'il donnait à chacun ce qui lui était dû.

En quelques années il devint un homme accompli, altéré de plaisir, détestant toute occupation sérieuse et calculant froidement ses avantages ou son avancement. C'est dans ces circonstances et avec le caractère qu'on lui connaît, qu'il fut envoyé pour remplir une mission dans la petite ville dont nous avons donné la description au commencement de notre récit.

Qu'était devenue, pendant ce temps, la fille du professeur?

Tandis que Charlotte, en véritable jeune fille allemande, s'abandonnait tout entière à ses rêveries, un petit étudiant à la chevelure rousse et crêpue venait régulièrement deux fois par jour soupirer sous ses fenêtres. Fierenheim était parti depuis longtemps. On disait qu'il était lancé dans le grand monde, qu'il plaisait, qu'il cherchait un parti, et qu'il souriait ironiquement au souvenir de son ancienne manière de vivre. De tout cela, la moitié seule était vraie; le reste, comme d'habitude, était inventé.

La pauvre Charlotte pleura beaucoup d'abord, puis elle se consola un peu, puis sa colère s'apaisa; et elle reporta tout son amour sur son père. Une âme aimante, lorsqu'elle éprouve une déception, n'éteint pas son feu céleste, elle le reporte sur un plus digne objet. Ainsi fit Charlotte : elle s'efforça de s'oublier elle-même pour ne songer qu'à se rendre agréable au vieillard accablé d'infirmités, et à lui adoucir ses derniers jours.

Cependant le petit étudiant à la chevelure rousse et crêpue venait toujours sous les fenêtres de la jeune fille avec une telle persévérance, que celle-ci finit par s'habituer à sa physionomie comme à une chose inévitable.

Il y a des gens d'un caractère modeste, qui savent attendre et qui, par ce seul moyen, arrivent toujours à leur but. Lorsqu'il jugea le moment venu, l'étudiant s'introduisit dans la maison du professeur. Il fit connaissance en parlant de la langue latine, but un verre de vin du Rhin et fuma deux cigares. Le vieillard se prit d'une vive amitié pour ce nouveau venu, tout en soupirant involontairement au souvenir de l'ancien ami lancé désormais dans le grand monde de Pétersbourg.

A partir de ce jour, les visites de l'étudiant devinrent de plus en plus fréquentes, et Charlotte, sans faire grande attention à lui, s'habitua à sa douce conversation, comme elle s'était habituée à ses apparitions sous la fenêtre. Bientôt il vint occuper le logement de Fierenheim; mais il ne parlait à Charlotte ni d'amour, ni d'espérance, ni de poésie, dans la crainte de nuire à ses projets. Cependant il prenait part à tous les détails d'intérieur. Il indiquait à la jeune fille les herbes à employer pour la cuisine, il l'aidait à

faire les confitures, et ne craignait pas de faire pour elle les emplettes de légumes. Peu à peu il devint indispensable dans la maison.

Cependant le temps avançait toujours, apportant à grands pas avec lui la maladie, l'affliction et la mort. Le professeur s'affaiblissait visiblement; ses livres étaient négligés, les cigares abandonnés et le vin du Rhin restait oublié. Il ne fut pas longtemps malade, et il parvint à sa dernière heure, comme il convenait à un homme ayant toujours vécu pour l'honneur et la science. Le petit étudiant le veillait comme un fils; il préparait, administrait lui-même les médicaments, et, au moment de mourir, le vieillard le bénit, en le nommant son gendre et en lui léguant sa malheureuse fille.

(*A continuer.*) EUGÈNE D'AURIAC

Société Royale Belge

des Aquarellistes.

SEIZIÈME EXPOSITION.

II

Pourquoi diable les Allemands s'obstinent-ils à faire de l'aquarelle? Dieu le sait... Personne moins qu'eux ne possède la grâce et la légèreté qui font le charme de ce genre de peinture. Ce défaut inhérent à leur caractère se remarque surtout dans le paysage. Il faut croire que nos voisins d'outre-Rhin sont doués d'une vue toute particulière et dont eux seuls gardent le monopole. La nature prend à leurs yeux des apparences de calcaire, avec des nuances si disparates et si impertinentes, que le bon Dieu, m'est avis, doit joliment enrager en voyant ses chefs-d'œuvre à ce point transfigurés.. Pauvre bon Dieu, va!

Voyez Achenbach, cet artiste qui semble concentrer en sa personne toutes les lourdeurs de sa nation; lui, si lourd déjà dans ses peintures à l'huile, que nous avons toujours connu lourd, qui lourd vivra et qui lourd mourra, s'alourdit encore davantage quand il est aux prises avec l'aquarelle

Encore Achenbach s'est-il voué franchement et de bonne foi à son genre de mosaïques, qui lui a fait une petite réputation parmi les bonnes gens qui aiment ces sortes de choses; c'est une justice à lui rendre. Tous ne sont pas ainsi... H. Engelhardt, de Berlin, a des prétentions au naturalisme. Un beau matin, il s'en va aux champs, il choisit un site quelconque, puis, quand il l'a trouvé, vite il met ses lunettes bleues, dispose son objectif — et crac! l'affaire est faite... *Etude d'après nature*, dit le catalogue; il y en a trois comme cela. Vraiment, c'est triste!

Ce qui sied aux Allemands, ce sont les petites compositions, soigneusement lavées et sans prétentions, comme la *Moisson en Bavière*, de Dressler, ou la gouache azurée de Vande Velde, intitulée *Nonza;* ce sont aussi les vues de ville, d'une sage ordonnance, de Greive et de Wylie. Là, ils se trouvent à l'aise: leur main savante s'exerce, leur imagination n'a que faire, et pour peu qu'ils aient quelque habitude du pinceau, ils produisent des morceaux estimables et qui se vendent bien...

Parmi eux et dans ce dernier genre un nouveau venu, qui se nomme Seel et qui débute cette année au Salon, a conquis d'emblée un grand et légitime succès. Ses fragments d'architecture arabe sont traités avec un soin et un talent de premier ordre. La science des tonalités, puissantes ou adoucies selon qu'il est besoin, atteint chez lui une remarquable perfection Cela est peut-être trop étudié et trop peu vu, on sent que l'aquarelliste doit beaucoup au photographe, mais, en somme, cela est vivant, superbement rendu et tout plein de soleil; quel plus grand éloge pourrait-on en faire?

Aux Anglais la délicate minutie des détails et l'humour plaisante. Le *Pèlerinage* de Herkomer est peint dans les bonnes traditions de l'école : types très-bien observés, naïveté de conception, habileté extrême dans l'exécution, — et de cet ensemble varié il s'exhale un parfum de respectable vétusté, de bonhomie et de croyance, tout empreint d'une originalité bizarre et pourtant vraie.

Ces qualités ne conviennent pas également au paysage. Cette année surtout, les maîtres se sont abstenus sauf un seul, — Toovey; — et encore celui-ci a-t-il fait mieux autrefois et ne remplace-t-il guère les absents Le *Coin favori du pêcheur*, de Danby, console de bien des regrets cependant. Rarement les artistes d'outre-mer ont montré plus de simplicité, plus de sentiment et plus de poésie.

Toute autre est la grande page du peintre russe, Zichy. On s'accorde assez généralement à trouver dans cette grisaille énorme, ornée d'un titre pompeux : *Car tu es poussière, et poussière tu redeviendras*, un caractère philosophique admirable, une conception puissante, un effet grandiose. Cela est peut-être vrai.. Mais, n'ayant à juger que des aquarelles et non pas des « cartons » décoratifs, nous nous inclinons humblement et nous passons.

Aussi bien nous voici déjà aux trois quarts de notre course, et nous n'avons encore parlé ni des Hollandais, nos voisins, ni de nous-mêmes, ô modestie! Que voulez-vous? La vie est courte, le temps marche vite — et puis, il faut bien le dire, ma foi, les victorieux sont déjà presque tous nommés... Tant pis pour notre orgueil national!... Nous avons déjà signalé Martens, ce Hollandais de Rome, — un triomphateur qui, à lui seul, suffit à porter haut et ferme le drapeau de son pays Il y a ensuite Allebé, avec ses léopards et ses phoques réjouissants, — Rochussen, toujours jaune dans son esquisse si savamment ordonnée : *Entrée de Jacqueline de Bavière à Gorcum*, — Alma Tadema et son *Bacchus et Silène* supérieurement dessiné,— les *Azaleas* de Mlle Vandezande Bakhuyzen, — l'aquarelle, *Au bord d'un fossé*, si fraîche, si humide, de W. Maris, — et cette magnifique vue

d'église de Bosboom, le maître du genre, qui, cette fois, s'est essayé avec un plein succès à donner une autre note en peignant une *Etable*, admirable de caractère, et un *Village de mer*, aux teintes sombres, vigoureuses, d'un effet saisissant.

Et les Belges?... M'y voici.

Les anciens combattent au premier rang, courageux et guillerets. Madou est toujours drôle, Madou est toujours jeune, mais il n'est pas vrai de dire qu'il ne s'est jamais mieux porté. Son *Railleur* est commun; les physionomies grimacent et la couleur manque plus que jamais. Au reste, il y a de la verve.

A côté du chef, son lieutenant Lauters court et papillonne dans les bois, comme si c'était toujours printemps pour ses jambes vagabondes. Lauters n'a pas soixante ans : il a trois fois vingt ans. Sa *Clairière* est une page magistrale et puissante. Puis, un peu plus loin, le *Souvenir du Rhin* appelle l'harmonie des nuances et la finesse des tons, tandis que les *Environs de Bornhem* présentent un aspect plus grave, mais non moins distingué.

Ligny se soutient; ses progrès sont frappants. On n'a pas oublié son succès de l'an dernier; celui de cette année n'est pas moindre, grâce à ses *Roches de Couvin* et à sa lumineuse clairière, *Au bois*, — deux pages de caractère très-différent. — Roelofs reste ce qu'on le connaît : un artiste qui a la distinction et le charme innés, et qui s'efforce, dirait-on, de devenir ce que Huberti est tout naturellement, — un poète. Ce dernier a rarement réussi comme aujourd'hui, — et l'on sait pourtant ses réussites! Son *Paysage d'automne* est d'une grandeur profonde dans sa simplicité; ce paysage parle; il possède quelque chose de plus que la nature elle-même, — il possède l'âme de celui qui l'a conçu.

Stroobant a fait une tentative; il est sorti de l'intérieur de ses villes, dont il connaît si bien les secrets, et il a peint une marine : *Panpendrecht, vue près de la Meuse*. En conscience, mieux vaut pour lui retourner à ses vieux murs et à ses clochers d'autrefois. — Pecquereau expose aussi une vue de la Meuse.. Quelle limpidité, et comme la lumière caresse moëlleusement la surface des eaux et le feuillage où se cachent les maisons! *Un quai à Bruges*, par le même, est un empiétement jaloux sur le terrain de Van Moer, voire même du Stroobant des bons jours. Mais cet empiétement a trop de grâces pour qu'on ne lui pardonne sans murmurer.

Ah! si Verdyen voulait revenir bien vite de San Remo, de Smyrne, de la Turquie et de la Bulgarie! Où sont ses belles filles, ses verdoyants paysages et ses croquis d'antan? Quelle manie a donc Becker d'humaniser comme il fait tous les insectes de la création et de mettre invariablement une pipe ou un plateau entre les dents de ses chiens grognons? . Et vous, M. Kuhnen, quel clair de lune fantastique et lugubrement bleu a donc hanté vos rêves?

Mais voici la *Passerelle* de Dell'Aqua qui me ramène à la réalité; je souris de tout mon cœur à ce joli couple d'amoureux qui semble si alerte à surmonter les périls de la situation, et je me prends à songer aux bergères de Watteau et à tout ce monde délicieux des pastorales, si loin de nous, hélas!

Les *Laquais* d'Hennebicq sont fort spirituellement touchés. Cluysenaar poursuit le cours de ses études de mendiants et de types populaires Hubert est toujours un des plus charmants « croquistes » que nous ayions; voyez ce capricieux fouillis d'hommes et de chevaux intitulé le *Pansage :* comme cela est léger et vivant!

Il faut en finir. Nous ne pouvons que citer, en leur donnant tous nos éloges, la vaporeuse *Vue de Hollande*, tendre comme une élégie, de Gabriel, les esquisses transparentes du baron Humbert de Beeckman, les vues orientales de Famars Testas, l'escarmouche mouvementée de Dillens, les *Etudes* de faïence de Demol, les *Parasites* de Mme Ronner, qui n'a pas de rivale en son genre, et la *Veuve* sentimentale de Schubert.

Quant à ceux qui restent, notre embarras est grand... Les uns sont bons, et c'est bien malgré nous que nous les avons oubliés pour parler des meilleurs; — les autres sont médiocres : ils feront mieux l'an prochain; — les derniers sont pires... Oh! pour ceux-là, que peut leur faire notre silence?... Mais leur nombre est restreint, grâce au ciel, et nous leur pardonnons bien volontiers.

Lucien Solvay.

PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE.

Album d'eaux-fortes et Cahier d'études

Publiés par la Société internationale des Aqua fortistes 3e livraison.

Deux Hollandais, MM. Weissenbruch et Israëls, et un Français, M. Vaillant, ont eu les honneurs de cette troisième livraison C'est un joli morceau que les *Deux moulins* de ce dernier; le travail est très-fin et très-poussé, dans les arbres surtout; mais le procédé de picotis employé par l'artiste est un peu monotone : on voudrait quelque chose de plus imprévu et de plus à effet. M. Vaillant, est, du reste, un aqua-fortiste de talent : on le verra bien dans la planche que l'*Art universel* publiera de lui cette année. — M. Israëls, au rebours de M. Vaillant, est négligé et confus dans ses travaux : tailles dures, entrecoupées et pleines d'encre, dessin décousu, procédé primitif: mais les colorations sont impressionnantes, la planche est bien mordue. M. Weissenbruch est un peu froid, en dépit de l'effet de soleil qui plaque sa *Vue à Amsterdam*, mais les travaux ont de la finesse et il y a de jolies transparences dans la demi-teinte des maisons.

Cinq planches composent, comme à l'ordinaire, le *Cahier d'études*. Celle de M. Numans est géométriquement bonne, mais elle manque de vibration : on y sent la préoccupation des anciens maîtres graveurs. M. Puttaert est plus libre, plus maître de lui et de ses lumières, plus artiste dans sa *Rue des Pierres*, une excellente planche qui le révèle sous un jour nouveau : travail simple et franc, dessin très-net et robuste, bonnes demi-teintes. Un joli dessin à l'eau-forte de M. De Mol, chatoyant et velouté, quoique un peu irritant par suite de la recherche des lignes brisées Une *Vue des Dunes*, de M. Goethals, étude sérieuse et d'un bel effet. Des avant-plans de broussailles; des premiers plans de sables mame-

lonneux; au loin la plaine, avec ses lignes raides coupées de bouquets d'arbres, de toits à angles et de clochers d'églises; tout cela très-simplement traité, d'un joli ton pâle et parfaitement dans l'air. Et pour finir, une *Kermesse de Dieghem* de M. Parmentier, une fort jolie promesse. M Parmentier manie aisément la pointe : il a des effets fins, des colorations argentines, des griffonnis amusants. Sa planche est bien mordue.

En somme, livraison intéressante et bien remplie.

JACQUES BOTH.

LES LIVRES.

Histoires de petite ville, par CHARLES DEULIN. *Dentu, éditeur.*

Le charmant conteur des *Contes d'un buveur de bière* et du *Roi Cambrinus* nous revient avec sa verve gaillarde dans ces bonnes histoires du crû pensées en patois, écrites en français et toutes remplies des ressources d'un esprit observateur et ingénieux. Ne vous y trompez pas : l'auteur n'est ni un railleur ni un satirique; c'est un artiste avant tout, un homme de bonne foi, presque un croyant. Ses contes de loup garou, de loup blanc, de diables dans la cheminée, ce n'est pas lui qui les invente : il les a entendu conter à la veillée, et il y croit. Il ne serait pas artiste aussi consommé s'il n'y croyait pas : les sceptiques n'arrivent jamais à tant de sincérité dans le procédé.

M. Deulin a ses phrases, son style, ses mots, ses mots surtout, d'un tour si imprévu, d'une drôlerie si pittoresque et qui ont une couleur et un esprit qu'on ne trouve que chez les naïfs comme lui: c'est qu'il les prend à la bouche populaire. Tels de ces mots sont de pures perles, des ors non ciselés, des diamants bruts : ils semblent tombés de l'escarcelle de Rabelais. Ah! l'heureux vocabulaire! La bonne langue qu'on ferait, si on pouvait les enfiler en chapelet! Chez M. Deulin, ils s'égrènent au courant du récit, il en a les mains pleines.

L'auteur des *Histoires de petite ville* a bien des contes encore dans son sac : qu'il nous les donne. Cela fera refleurir un peu la simplicité, — si rare chez nos hommes d'esprit. Il a, du reste, une petite chapelle qui n'est qu'à lui, où il est à la fois le bon Dieu et le sacristain. C'est bâti en briques du pays, solidement, avec une façon rustique où il y a beaucoup d'art. Pour l'amour de Cambrinus, nous le supplions de n'y point introduire l'arabesque et le clinquant. Quel dommage, si l'auteur allait remplacer les fleurs des champs par des découpures en papier et dorer la poivrière de sa chapelle ! — Entre nous, c'est ce qui lui est arrivé un peu dans son dernier livre.

—

L'Américaine, par P. N. FORTUNIO. — *Casimir Pont, éditeur à Paris.*

Voilà un esprit honnête et un cœur droit, un homme délicat et sensible, un auteur de tact et de sens, et son livre est comme le reflet de toutes ces qualités ; il est bon et sain; il est attachant et aimable; on n'y fait nulle part de la vertu, et pourtant, il en sort une impression fraîche et reposante — une lumière et un parfum. C'est qu'à chaque page on sent la réserve, la pudeur, la fibre délicate de l'honnête homme : même dans la passion, il sait garder une mesure qui n'est pas commune. Rien que par ce côté, sa littérature serait déjà un heureux filon : mais c'est presque un genre nouveau que l'*Américaine :* c'est, si on peut dire, le roman international et bien digne d'être mis au jour par cet esprit cosmopolite. M. Paulin N. (Fortunio) a beaucoup voyagé : il a étudié de près, de plus près qne personne, en raison de son titre de fonctionnaire, les différentes civilisations; il a comparé De là cette hospitalité généreuse de l'intelligence rendue accessible à tous les aspects de l'humanité; de là, surtout, cette *Américaine*, tableau vivant, ému, spirituel, passionné par moments, mais surtout spirituel, de la vie aux États-Unis, mis en regard de la vie française. Une ingénieuse fiction s'agite au milieu de ce cadre grandiose ; c'est l'amour d'un Français et d'une Américaine, idée charmante où s'incarnent, d'une part, toute l'ardeur chevaleresque, l'élan, le génie de la France, d'autre part, l'humeur sérieuse, la passion à froid, les tendresses, les hautes facultés de cette jeune et triomphante Amérique. On ne pouvait se montrer plus finement inventif et explorer les routes dans un meilleur sens.

Fortunio, on peut le dire, est bien l'écrivain de l'amour, ou plutôt une sorte de chantre inspiré d'un certain amour, qui n'est pas tout à fait celui du jour. amour noble et presque dans les nues dont les héroïnes ressemblent plus à des déesses qu'à des femmes terrestres. Il y a chez lui de l'Antony, mais un Antony calme, moins sujet aux exagérations Il y a surtout du Thackeray; c'est une même recherche des types un peu vaporeux, des figures idéales, des pastels estompés sur un fond de brouillard. Même dans la passion, ses femmes ont quelque chose de fondant et de mystérieux où l'on reconnaît ses prédilections. Son *Américaine* est certainement une des plus délicates figures qui soient sorties de sa plume.

CAMILLE LEMONNIER.

CORRESPONDANCE

EXPOSITION INTERNATIONALE DES BEAUX-ARTS DE LONDRES EN 1875.

(Correspondance particulière de l'*Art Universel.*)

L'appel qui a été fait aux artistes de tous les pays a été entendu et des milliers d'objets d'art ont été envoyés. La grande galerie d'Albert Hall et plusieurs salles destinées aux expositions internationales ont décoré leurs murailles et leurs armoires, de peintures, de sculptures, de glaces, de vaisselle artistique, de bronzes et d'autres objets précieux.

300 tableaux belges et hollandais, 250 français, 200 anglais, 200 allemands, 100 italiens, puis des espagnols, des portugais, des suédois, des danois, des russes, forment le contingent de la peinture : en tout, près de 1,200 sujets.

Vingt expositions publiques ou privées, de peintures modernes, sont en ce moment ouvertes dans la métropole anglaise : les unes purement nationales, les autres contenant des ouvrages venus du continent avec des travaux d'artistes anglais. Nous ne craignons pas de dire que celle de South Kensington, est, de compte fait, la meilleure de toutes.

Citons d'abord quelques artistes. Parmi les Belges: MM. H.-F: Schaefels, N. Lagye, T. Cériez, J. Van Lérius, C. Cap, C. Van den Broeck, Emile Wauters. — Parmi les Hollandais : MM. H. Burgers, P.-J.-C. Gabriel, J. Heyermans. — Parmi les Français : MM. Émile Lévy, Ribot, Mlle N. Jacquemart. — Parmi les Italiens : MM B. Giuliano, L. Bianchi. — Parmi les Allemands : MM. Gabriel Max, A. Lier, Gussow, Van Starkenborgh, B Netter, Herman Kruger — Parmi les Anglais : MM. Edwin Toovey, David Bates et Miss Florence Tiddeman

M. Schaefels mérite de très-grands éloges pour ses deux marines; l'une si saisissante d'effet, si vigoureuse d'action et si touchante de sentiment : c'est la scène terrible du *Vengeur coulant à fond à la bataille d'Aboukir;* l'autre est la *Victoire de Trafalgar*, *Mort de Nelson*, où le vaisseau amiral anglais se montre tout glorieux dans son noble deuil.

Le tableau de M. Lagye nous représente une scène de *Faust et Marguerite*. C'est fin, délicat, charmant d'expression et de coloris.

D'Emile Wauters, il faut citer, comme un des meilleurs tableaux de l'Exposition, son *Lévite*. Facture excellente, belle couleur, bon dessin, mouvement, expression, clair-obscur puissant.

Un ravissant petit tableau qui représente un *Intérieur flamand*, haut de couleur, vrai de sentiment, est sorti du pinceau délicat et de la main légère de Mlle C. Van den Broeck.

Trois artistes hollandais ont attiré notre attention : d'abord M. J. Heyermans pour sa pathétique et touchante *Prière pendant l'orage*, si pleine de recueillement pieux! Un peu trop de ressem-

blance dans les têtes, peut-être. Puis H. Burgers, pour son gracieux *Dimanche après-midi*. Excellent paysage très-chaud, très-riant, et admirablement dessiné. Un jeune homme en tête-à-tête avec son amie, ce sont les seuls personnages, mais leurs figures sont superbes. Enfin, M. P.-J.-C. Gabriel, pour ses magnifiques paysages hollandais, et surtout sa *Ferme à La Hulpe* (Bestiaux par T.-H -L. De Haas).

L'Allemagne se trouve parfaitement représentée à l'Exposition de South Kensington. Nous avons cité M. Gabriel Max, qui envoie une apparition de la « Marguerite » de Faust, toile impressionnante; A. Lier pour sa *Place de Scheveningen*, une fort belle peinture, magiquement éclairée; M. Gussow pour cette exquise et spirituelle toile des *Spectateurs*; puis M. Netter, qui expose un *Episode de la guerre franco-prussienne de* 1870, très-dramatique.

La France, qui a dans cette exposition, plus de 200 sujets, n'est pas assurément représentée par la fine fleur de ses artistes. Il y a toutefois des exceptions.

Parmi elles, Mlle Nélie Jacquemart, avec ses admirables portraits d'*Elle-même*, de M. *Robert de Windelle*, de M. *Dufaure*, du *Comte de Nicolaï*, du *Vicomte Chalet;* puis M. Ribot qui nous donne dans sa *Fille qui tricotte,* une vraie tête de Ribeira, d'un grand jet, et d'une réelle puissance de brosse; M. Emile Lévy, le peintre gracieux et tendre : regardez plutôt l'*Amour et la Folie;* beaucoup d'esprit et de fine malice, servis par un pinceau léger.

De l'Italie, toujours le vif et brillant coloris d'autrefois, toujours de la magie dans le pinceau, du mystère, de la rêverie, des riens superbes, des effets merveilleux. Exemples : B. Giuliano, avec son charmant petit tableau *Après le travail du jour;* L. Bianchi, avec son touchant nº 418, *Quittant le village natal.*

Enfin, nous terminerons par un regret cette nomenclature bien sèche que le défaut d'espace nous empêche de mieux nourrir : c'est que le Royaume-Uni des Iles-Britanniques soit ici resté si inférieur à ses voisins du continent. Il y avait cependant un moyen de comparaison qui, pour tous les genres, n'aurait pas été à son désavantage. Mais les artistes anglais de premier ordre tournent d'un autre côté leurs ambitions. Faisons exception en l'honneur de M. Edwin Toovey, pour son excellent paysage marine : *Flambro-Yorkshire;* M. David Baste, pour une très-bonne étude de *Bouleau mort*; Miss Florence Tiddeman, pour sa jolie tête de *Sapho.*

Le directeur de cette Exposition internationale des Beaux-Arts, M. Gammon, un Anglais connu avantageusement par les artistes du continent et surtout les artistes belges, a été bien inspiré en renouant, cette année, la chaîne brisée des traditions de South Kensington. Il a été compris, au-delà même, sans doute, de ses espérances, et le plus brillant succès est venu couronner ses efforts persévérants.

N. Y.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Revue des ventes publiques. — Voici un aperçu des prix de la vente Couvreur, qui a eu lieu à Paris, hôtel Drouot, sous le ministère de MM. Delbergue-Cormont et Ch. Pillet, commissaires-priseurs.

Peintures décoratives — Quatre grands panneaux décoratifs, peints sur des motifs de Bérain, les Quatre Saisons, 1,610 francs. — Huet Jean-Baptiste. Les Guirlandes, Nymphes au bain, Offrande au dieu Pan; les trois, 3,550 francs. — Hallé. Les Arts libéraux, suite de cinq panneaux, 9,100 francs — Lemoyne. Suite de quatre dessus de portes, 4,000 francs. — Leriche. Décoration de salon, composée de douze panneaux, 2,220 francs. — Natoire. Suite de sept panneaux décoratifs : sujets pastoraux, 1,905 francs

Tableaux de l'école française.— Demachy. La Place Louis XV, 1,190 francs. — Desportes. Gibier et fruits, 810 francs. — Fragonard. La Gimblette, 900 francs. — Greuze. La Volupté, pastel, 2,680 francs. — Monoyer (Baptiste). Bouquet de fleurs; les deux, 2,000 francs — Oudry. La visite à la ferme, 1,710 francs — Pater. Concert dans un parc, 880 francs. — Robert (Hubert). Le Temple de l'Amour, 1,580 francs Troy de . Portrait de jeune femme de la Cour de Louis XIV, 1,185 francs. — Loo Carles Van . Portrait du chevalier de Montour, 1,100 francs.

Total de la vente: 320,045 francs.

* * *

La vente Corot, que nous avons annoncée dans notre numéro du 15 mai, a produit en tout 400,170 francs.

* * *

Voici quelques prix de la vente Carrier-Belleuse.

Les Deux amours, 2,220 francs. — La Confidence, 2,410 francs - La Tempérance, 2,220 francs. — Ondine, 2,000 francs. — L'Harmonie, 2,700 francs — Deux bustes, la Soucieuse et l'Eveillé, ont été adjugés l'un, 1,190 francs, l'autre, 1,650 francs.

Le tout a produit plus de 55,000 francs.

L'ART. — Vingt-troisième livraison. — *Sommaire* — texte — *Le Musée national du Louvre et la note de M. F. Reiset, par A. Louvrier de Lajolais. — Boieldieu. par A. Pougin — Le Salon de* 1875, *par Paul Leroi. — London Season. par John Duboulo*z. — *La vente de l'Atelier Millet et l'Exposition de ses pastels. par Louis Decamps. — Nos eaux-fortes.*

Gravures — Planches hors texte. — *Le Joyeux Compagnon, eau-forte de Jules Jacquemart. — La Source de Kergoarech, eau-forte de Abraham Tancrède.* — Gravures dans le texte. — *Portrait de Boieldieu, fac simile d'un dessin de Camille Gilbert. « Il eut faim et le vieux berger lui donna du pain et du lait, » fac-simile d'un dessin de Félix Buhot. — Mme Lemonnier Mlle Regnault, artiste sociétaire du Théâtre Royal de l'Opéra-Comique, fac-simile d'un dessin de Félix Buhot. — Médaille offerte à Boieldieu por la ville de Rouen, fac-simile d'un dessin de Camille Gilbert. — Autographe de Boieldieu. — Portrait de Martin, sociétaire du Théâtre Royal de l'Opéra-Comique, et d'Elleviou, dans « Maison à vendre », fac-simile de dessins de Félix Buhot. — Un Mariage à la mairie « l'époux se fait attendre!... » fac-simile d'un dessin de L. Monziès L'Éducation maternelle, fac-simile d'un dessin de Paul le Rat. — L'Embarquement de Manon Lescaut, fac-simile d'un dessin de Ch.-Ed. Delort — 84e Exposition de la « Society of Painters in water colours » ; On the way to the Campo-Santo Un Enterrement à Venise, aquarelle de Mme Clara Montalba. — Les Bécheurs, fac-simile d'un dessin de François du Mont. — Grandes lettres ornées, travail français, provenant d'un recueil du* XVIe *siècle. — Fac-simile de Culs-de-lampe, composés et gravés par Augustin de Saint-Aubin.*

L'ART. — Vingt-quatrième livraison. — Texte. — *Le Musée national du Louvre et la note de M. F. Reiset, par A. Louvrier de Lajolais. — Le Salon de* 1875, *par Paul Leroi. — Exposition des œuvres de Corot, par Edouard Daliphard. — Notre Bibliothèque : M. Edm de Goncourt: Catalogue raisonné de l'Œuvre peint, dessiné et gravé d'Antoine Watteau, par L. D. — Conseil supérieur des Beaux-Arts — M. Bizet. — London Season, par John Duboulo*z. — *Chronique étrangère. — La Souscription au monument de Corot. — Manufacture nationale de Sèvres. — Exposition des Beaux-Arts au Havre. — Faits divers. — Notre eau-forte. — Nécrologie.*

Gravures. Planches hors texte. — *Gilles, eau-forte de Mlle Rachel-Rhodon. — Le Petit Flot (environs de Montereau, eau forte de Edmond Yon.* — Gravures dans le texte. — *La Réverie, dessin et gravure de E. Froment. — Marée montante. près de Lorient Morbihan), fac-simile d'un dessin de Mme Elodie La Villette: la Ferme Groult, à Criquebœuf (Seine-Inférieure, fac-simile d'un dessin de Paul Colin. — Le Lac, fac simile d'un dessin de Ed. Daliphard. — La Chaumière, fac-simile d'un dessin de Ed. Daliphard, — La Dune, fac-simile d'un dessin de Ed. Daliphard. — Alexandra Palace et Alexandra Park, à Muswell Hill, près de Londres, — Grandes Lettres ornées, travail français, provenant d'un recueil du* XVIe *siècle. - Fac Simile de Culs-de-lampe, composés et gravés par Augustin de Saint-Aubin.*

REVUE BRITANNIQUE. — Sommaire de la livraison de mai. — *Léonard de Vinci.* — 1785 *et* 1875. *Malouet, son temps et le nôtre. — Les coquetteries d'un spirite. — Un poète en villégiature. — Crémation et sépulture. — Les deux frères — La peinture inaltérable Quelques réflexions à propos du Salon de* 1875 *— Le Faune domestique de l'ancienne Egypte.— Revue militaire. — Chronique.*

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 50 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collection

PAR **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. VAN TRICT, libraires, 30, rue St-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 73, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie.— Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalages pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc., etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

AU BON MARCHÉ

RUE DE LA PUTTERIE, 45

à côté de l'hôtel Groenendael.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CHAUSSURES EN TOUS GENRES

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

à des prix très-modérés.

Pour l'ouverture de la saison, *mise en vente* d'une grande partie de *bottines pour hommes*, à élastiques, en grain du Levant, bien faites et très-solides, au prix incroyable de fr. **10, 50**, au choix.

Solde d'une grande partie de *bottines pour dames*, en peau et bouts vernis à un côté de boutons et à talons, au prix incroyable de fr. **8, 50**, au choix, article de 15 francs. Fabrique sur commande pour les théâtres. Réparations.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR,

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, A ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2, (près du MUSÉE)

ANVERS

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28

FABRIQUE DE VERNIS	TOILES, PANNEAUX, CHASSIS	MANNEQUINS
COULEURS EN POUDRE	**CHEVALETS DE CAMPAGNE**	**BOITES A COULEURS**
COULEURS BROYÉES	ET D'ATELIER	ET A COMPAS
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU	PARASOLS, CANNES, ETC, ETC.	PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE

LA GAZETTE DES FAMILLES

LITTÉRATURE — SCIENCES — ARTS — ÉDUCATION — ÉCONOMIE DOMESTIQUE — MODES — VARIÉTÉS

Suppléments de Gravures de Modes coloriées et Patrons découpés

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS POUR LA BELGIQUE :

Edition simple, un an . . . . . 4 fr.
Edition avec supplément de 24 gravures coloriées et 24 patrons découpés, un an. . . . . 12 fr.

Directeur-Gérant : M. THIRIFOCQ
44, Rue Saint-Jean, Bruxelles.

Le Messager d'Orient

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET FINANCIER

Paraissant à Vienne (Autriche), les mardis et les mercredis.

Journal s'occupant spécialement des affaires politiques de l'Orient.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LA BELGIQUE

Un An, 40 francs. — Six mois, 20 francs. — Trois mois, 12 francs.
On s'abonne à tous les bureaux de poste, ou par l'envoi d'une traite à vue sur Vienne.

Un numéro à Vienne, 15 kreutzer.; id. à l'étranger, 40 centimes.

Le bureau du *Messager d'Orient* se trouve dans la Josefstadt, Schmidgasse, 5, *Vienne.*

L'EMULATION

Publication mensuelle de la Société centrale d'Architecture de Belgique.

Programme : 1° Texte : Archéologie. Bibliographie. Biographie, Sciences appliquées. Législation du bâtiment. Programmes et comptes rendus de concours ou d'expositions. Faits divers, Bordereaux de prix. Renseignements utiles. etc. 2° Planches : Monuments anciens et modernes. Concours publics et académiques. Composition diverses. Constructions. Croquis et relevés.

ABONNEMENT ANNUEL :

Pour la Belgique, 25 fr. — Pour l'Étranger. 28 fr. (port en sus)
Annonces et réclames à forfait.

S'adresser : à la Direction du journal rue Caus, 22, à Ixelles, les-Bruxelles et à l'office artistique, Galerie du Commerce, 90. à Bruxelles.

L'ART

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Rue de la Chaussée-d'Antin, 3, Paris.

ABONNEMENTS :

France. . . . . 120 fr. | Allemagne. . . . . 145 fr.
Belgique . . . . . 135 » | Hollande . . . . . 140 »

On s'abonne : pour la France, à la *Librairie de l'Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin, *à Paris*; et pour la Belgique, à *l'Office Artistique*, 90, galerie du Commerce, *à Bruxelles.*

PHOTOGRAPHIE INALTÉRABLE
EUGÈNE GUÉRIN

RUE DE LOUVAIN 32, BRUXELLES

EXPOSITION
DE TABLEAUX MODERNES
DURAND-RUEL

Rue du Persil, 4, place des Martyrs, à Bruxelles.

GALERIES

A PARIS, 16, rue Laffitte. — A LONDRES, 168, New-Bond street.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle ; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages ; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris. . . . . Un an, 50 fr.; six mois, 25 fr.
Départements . . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, Paris.

CH. NOËL

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Saint-Josse-ten-Noode.

ACHAT, VENTE ET EXPERTISE
de tableaux d'anciens maîtres.

MANUFACTURE DE PIANOS
J. OOR

RUE DE RUYSBROECK, 74, BRUXELLES

VENTE, ÉCHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôt d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, à Bruxelles.

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE ET VERNISSAGE

L. SABATIER ET Cie

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND-HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE
à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

COULEURS FINES EN TUBES

Dépôt de la Maison TYCK d'Anvers

chez J. F. VAN MOLLE, *droguiste*

RUE VERTE, 93

SCHAERBEEK - BRUXELLES

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES

CASIMIR PONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

97, RUE DE RICHELIEU, 97, ET PASSAGE DES PRINCES

PARIS

DERRIÈRE LE RIDEAU

MA FEMME ET MOI. - NI CHAIR NI POISSON. - LES MARIS DE Mlle NOUNOUCHE.

LA TACHE NOIRE. - FEU FOLLET. - LA SONNETET.

PAR

CAMILLE LEMONNIER

*En vente, à l'***OFFICE ARTISTIQUE,** 90, *galerie du Commerce, à Bruxelles*

Prix : 3 francs.

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal des Galeries Saint-Hubert. — Direction Delvil et Candeilh.—*Le Tour du monde*, grande pièce à spectacle, en 5 actes et 15 tableaux.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — Direction Humbert. — Représentation de Mlle Rousseil, de la Comédie-Française : *L'Idole*, drame en 4 actes.

Théâtre Molière. — Direction A. Leemans. — *La belle Gabrielle*, drame en 5 actes.

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois)— Tous les soirs, spectacle-concert, duos, saynettes, opérettes, intermèdes.

Waux-Hall (au parc). — Tous les soirs, concert par l'orchestre de la Monnaie, sous la direction de MM. Dupont et Buziau.

Cirque Rancy (place Liedts). — Tous les soirs, à 8 heures, grande nouveauté : *Madame Angot*, quadrille dansé à cheval. Exercices par tout le personnel.

Théâtre Enfantin (quinconce du Parc). — Représentations tous les jours de 1 h. 1/2 à 6 h.

Jardin Zoologique. — Rue Belliard. — Omnibus américain. — Grand aquarium d'eau de mer et d'eau douce. — Laiterie flamande. — Promenades à éléphants, à poneys, en voiture. — Gymnase pour les enfants. — Prix d'entrée : 1 franc.

Tous les soirs, à 7 1/2 heures, concert de Symphonie, sous la direction de MM. Dumon et Duhem.

Les mardis, à la même heure, concert par les musiques des régiments de la garnison.

Prix d'entrée : 50 centimes, à partir de 6 1/2 heures du soir.

Les dimanches et jours de fête, matinées populaires, de 7 heures à midi. — L'entrée est fixée à 25 centimes.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, RUE DE L'INDUSTRIE.

N° 10. TROISIÈME ANNÉE 1er JUILLET 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. AUG. CHOLET, *Administrateur - Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

ON S'ABONNE : A Paris, chez C. PONT, libraire, 97, rue Richelieu ; chez HEYMANN, éditeur, 3, chaussée d'Antin. — **A Londres,** chez HACHETTE, libraire ; chez BAILLÈRE, EINDAL et Cᵉ — **A Genève,** chez Joel CHERBULIEZ. libraire.— **A Berne,** chez B. F. HALLER, libraire.— **A Leipzig,** chez MUCQUARDT, libraire. — **A Rome,** chez BOCCA frères, Corso 207. — **A Leyde,** chez A. W. SIJTHOFF, libraire. — **A La Haye,** chez Martinus NIJHOFF, libraire. — **A Vienne,** chez BRAUMULLER et fils, libraires; chez GEROLS, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à BRUXELLES, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22 »
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwège	20 »

SOMMAIRE :

TEXTE. — A MESSIEURS LES ARTISTES : *Camille Lemonnier.* — CIRCULAIRE DES ARTISTES DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE. — SALON DE PARIS, IV : *Ernest Vanel.* — NOTRE PORTEFEUILLE : Croquis d'animaux, par Alfred Verwée : *Camille Lemonnier.* — LES PEINTRES DE LA NATURE AU SALON ; PAYSAGISTES : *J. Hoepfer.* — SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE BORDEAUX, XXIIIe EXPOSITION : *E. Martell Benassit,* Jne. — VARIÉTÉS LITTÉRAIRES : Charlotte, nouvelle : *Eugène d'Auriac.* — BARYE : *J. de Privat.* — CORRESPONDANCE. — CHRONIQUE ARTISTIQUE. — NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

GRAVURES. — CROQUIS D'ANIMAUX, lithographie, par *Alfred Verwée.*

A MESSIEURS LES ARTISTES

Le directeur de l'*Art Universel* a reçu ces derniers jours une assez grande quantité de lettres d'artistes au sujet des deux listes mises en avant pour la formation du jury de placement et d'admission pour la prochaine exposition de Bruxelles. Il prend la liberté de répondre à ses honorables correspondants par la petite lettre qu'on va lire.

A Messieurs les Artistes.

Messieurs,

Vous voulez bien me demander mon avis sur les deux listes d'artistes proposées pour le jury d'admission et de placement pour le prochain Salon. Je vais vous le donner en toute franchise.

J'admets un instant que les membres qui les composent toutes deux, aient un égal talent. Je ne veux pas même parler de l'honorabilité qui est surtout la raison pour laquelle ils ont été choisis. Encore faudrait-il voir laquelle des deux listes est la mieux en situation de répondre aux intérêts de l'art et s'ajuste le mieux aux idées d'équité, si enracinées dans l'esprit des artistes. Je vous le dirai tout net : ce n'est pas celle du *Cercle de l'Observatoire.*

Que voyons-nous en effet? Deux écoles, deux tendances, deux groupes bien distincts.

D'un côté, les arrivés, quelquefois les parvenus — je parle en général — c'est-à-dire les intolérants, les impitoyables, les intransigeants, les gens en places et qui ne les céderont pas. Ils ont raison, quelques-uns ne sauraient plus les reprendre. Quoi encore? L'académie, l'atelier, la doctrine, le pastiche à outrance, la coutume invétérée, la nature sous clefs, le bandeau sur les yeux, la peinture en chambre, le mannequin, l'oripeau, la convention, la névrose et la blépharite ; — la sanctification de l'habileté, la divinisation de l'impersonnalité, un enseignement où l'on apprend à se passer de cœur, de nerfs, de tempérament, à mâcher sans dents, à manger sans estomac, à broyer de la couleur sans couleur, à faire de la nature sans nature ; le dédain de ce qui n'est pas vieux, chassieux, moisi, consacré par la routine, amie de la maison ; la haine de ce qui est jeune, audacieux, vaillant, inventif; la peur de la poudre, le combat sans coups de fusils, la victoire à pieds secs, les positions acquises ; toutes les médailles, toutes les décorations, toute l'autorité ; c'est le parti des gens bien avec les bureaux, mieux avec les antichambres, mal avec eux-mêmes.

De l'autre côté, une seule chose : une ambition. Ambition sauvage, excessive, immodérée ; celle d'atteindre au vrai. Je regrette d'avoir à le dire : de ce côté sont les vaincus, les refoulés, les pendus à la frise, les mis à la porte, et ils voudraient bien entrer. Après Gand, après Paris, après une si longue attente et de si longs revers, ces battus, ces victorieux en ont peut-être le droit.

Voilà ce que je vois, Messieurs. Or, la liste des membres du *Cercle de l'Observatoire* est exclusive, formelle, sans l'ombre d'un compromis. Ces messieurs sont des verrous, une consigne, une défense de laisser passer tout ce qui de loin ou de près n'est pas de leur bord, de leur école, de leur galère. Je ne leur fais pas l'injure de supposer qu'ils voudraient recommencer les massacres de Gand, bien que l'habitude soit une si forte chose qu'elle fasse faire souvent des besognes auxquelles répugne le plus la dignité humaine. Mais il me suffit qu'ils soient gens de probité. La question est donc d'un autre côté.

Est-il juste, est-il convenable, est-il de l'intérêt universel de sacrifier de parti pris, tout un groupe de talents, de travailleurs, d'artistes ayant famille, enfants, honneur à soutenir, comme on l'a fait tant de fois? Et la meilleure justice n'était-elle pas de leur donner une part dans le vote, des représentants dans le jury, une

place à la cimaise, après Paris surtout, où le meilleur de notre art a été mis volontairement dans l'ombre? Je vous le demande, Messieurs : n'avaient-ils pas le droit d'espérer enfin cette revanche?

Eh bien, le *Cercle de l'Observatoire* est resté sourd à toutes les prières : il est demeuré fermé à toute conciliation; ni les mots de réparation, de dignité nationale, d'esprit de corps, n'ont pu le toucher. Trois membres du *Cercle Artistique* sont allés trouver les siens, leur offrant de dresser en commun une liste sur laquelle quatre nominations seraient laissées à leur choix : ils n'en demandaient pour eux que trois. Mais le *Cercle* n'a pas voulu. Il entend rester maître de la place, maître de l'art, maître du pain et de la considération de tant de gens, sans partage. Lui qui a tout, il ne veut rien céder. Cela n'est pas bon.

Qu'ont fait alors les gens de la minorité? Ils ont fait l'autre liste dont vous m'avez parlé, messieurs. Ah! la belle leçon qu'ils ont donnée là à leurs adversaires! Cette liste, en effet, est tout ce que l'autre aurait dû être, et n'est pas : ni formelle ni exclusive, mais ouverte à toutes les doctrines, conciliante, modérée et choisie avec un tact, une mesure, une réserve, un esprit de convenance extrêmes : c'est un mélange de réputations acquises et de jeunes renommées, de principes réellement définis et de prudences calculées. Je vous le dis sans excès de langage : elle est la plus heureuse qui ait jamais été composée en Belgique.

Ai-je besoin de vous dire, Messieurs, que c'est pour celle-là qu'il faut que vous votiez, car vous êtes meilleurs juges que personne de votre dignité, de vos intérêts, de l'équité qu'il y a à nommer celui-ci ou celui-là. Vous ne voudriez pas, du reste, consacrer la mesure sans précédent qu'a prise le *Cercle de l'Observatoire*, en portant sur sa liste, un étranger, peintre de talent, mais étranger. N'est-ce pas reconnaître qu'il n'en est pas parmi vous qui soient capables de tenir son rang? Non, vous ne le voudriez pas.

Pour moi, je suis tellement assuré de l'issue du vote, tellement assuré que

MM. J. Portaels, L. De Winne, Robie, Alfred Verwée, Bouré, J.-B. Meunier, De Curte

emporteront vos suffrages, que je vous demanderai la permission de terminer ma lettre par une prière à ces messieurs.

Soyez indulgents, leur dirai-je, pour les faiblesses humaines, et pardonnez non-seulement le mal qu'on vous a fait en vous dédaignant, mais même celui qu'on vous fera en vous envoyant de mauvais tableaux, ayez une complaisance pleine de commisération pour les débris d'un art démodé, et souffrez qu'un homme désintéressé et doux, c'est moi, mes amis, recommande à votre charité la petite industrie de vos confrères plus médaillés que vous. On n'a jamais songé à supprimer au nom de la musique les aveugles du Pont-Neuf.

Recevez, je vous prie, Messieurs, l'assurance de toute ma considération.

Camille Lemonnier.

Voici la lettre adressée par les artistes du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles à leurs confrères :

Monsieur et honoré confrère,

Vous aurez bientôt à procéder à l'élection du jury de placement et des récompenses pour l'Exposition triennale de Bruxelles. Cette élection emprunte aux circonstances actuelles un intérêt tout particulier et sur lequel nous avons l'honneur d'appeler votre bienveillante attention.

L'école actuelle, vous le savez, Monsieur, se divise en plusieurs tendances. Le groupe d'artistes qui suit l'une d'elles et qui a dirigé les expositions des beaux-arts dans ces dernières années a porté l'exclusivisme de ses principes au delà des bornes de la modération. Il les a poussés si loin que, lors de la dernière exposition de Gand notamment, il a soulevé les protestations énergiques, unanimes, non-seulement des intéressés, mais aussi des artistes, de la presse et de l'opinion publique.

Pour mettre fin à ces tristes rivalités qui déconsidèrent l'art et nuisent aux intérêts des artistes, ou tout au moins pour les faire rentrer dans des limites raisonnables, une notable partie des artistes faisant partie du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles s'est réunie, et ces Messieurs ont décidé que trois délégués nommés par eux seraient priés de faire en leur nom une démarche conciliante près des membres de la Société qui siége à la Taverne de l'Observatoire, et de leur proposer de dresser une liste commune sur laquelle quatre nominations seraient laissées à leur choix, les trois autres nous étant réservées.

Ces Messieurs ont opposé à cette proposition une fin de non-recevoir; tout en protestant de leurs sentiments conciliants, ils en ont remis la réalisation à une époque indéterminée.

Ainsi trompés dans notre espoir, nous avons arrêté une liste composée d'artistes dont l'autorité du talent s'allie au respect scrupuleux de toutes les convictions sincères. Ils feront, nous en sommes certains, oublier les violences systématiques et les injustices dont nous nous plaignons.

Cette liste dont tous les membres ont accepté la candidature que nous soumettons avec confiance à votre bienveillant examen, est composée de :

MM. Jean Portaels, L. Dewinne, *peintres d'histoire;* Robie, Alf. Verwée; Bouré, *sculpteur;* J.-B. Meunier, *graveur*; De Curte, *architecte.*

Agréez, nous vous prions, Monsieur et honoré confrère, l'expression de nos sentiments distingués.

Pour la réunion :
Les délégués,
Hermans, Vanderstappen, Joseph Gérard.

Le Salon

de Paris.

IV

Je m'étonne que M. Alma Tadema (*La peinture, — Portraits commandés*) s'attache ainsi à l'antiquité, lui qui la comprend si peu. Je voudrais qu'il se convainquît un jour que le moindre dictionnaire des antiquités grecques et romaines en dit plus que tous ses tableaux devant lesquels il se fatigue la main et les yeux. L'intérêt de l'histoire n'est point dans l'artillerie de cuisine d'une époque, ni dans l'attirail de peinture d'une autre, il n'est même pas dans le costume, c'est dans l'esprit d'un temps qu'il faut pénétrer pour que nous nous y intéressions. Les archéologues vanteront sans doute l'œuvre de M. Alma Tadema, qui représente l'atelier d'un peintre à Rome, mais comme je

suis allé au Palais des Champs-Elysées pour y trouver des artistes et non des conservateurs de musées d'antiquités, je ne puis partager leur docte admiration. M. Alma Tadema a placé sur le dos de ses amis des défroques de romains et les a peints comme ils étaient là. On croirait assister à une scène de carnaval et l'on serait pris d'un fou rire si l'habileté du peintre ne modérait notre gaîté. N'oubliez point que cela est admirablement exécuté, que le pinceau de M. Alma Tadema est sûr et fin, que ses tons sont fondus à merveille et s'harmonisent à ravir dans une atmosphère grise que l'artiste a bien vue, que son dessin est le plus correct du monde (je parle du monde des peintres sans personnalité et qui ne voient dans la nature que des motifs à exécuter). M. Bouguereau est de ceux-là (*La Vierge, l'Enfant Jésus et St-Jean-Baptiste. — Flore et Zéphire. — Baigneuse*). Ces virtuoses du pinceau s'imaginent faire de la peinture, comme en faisaient les vieux maîtres; mais les œuvres de ceux-ci étaient l'expression vivante et éternelle de leur époque: les Van Eyck et les Rubens, les Fra Bartholomeo et les Michel Ange obéissaient à la logique de leur temps : aussi la critique moderne a t-elle découvert la raison philosophique de leurs créations. Demandez à M. Cabanel, (*Thamar-Venus*), à M. Merson (*le sacrifice à la Patrie. — Saint-Michel*), s'ils n'ont pas la prétention de se rapprocher par leur art des grands artistes du passé. Mais à qui donc peut-on adresser cet éloge? à ces arriéristes de profession qui ne voient la nature qu'à travers les musées, ou à ces jeunes artistes, pleins d'enthousiasme et de foi, qui se baignent dans la réalité des choses et disent aux grands maîtres de la peinture : « Traduire son temps c'est être neuf; le nouveau en art c'est l'expression de ce qui est. Pourquoi marcher dans vos pas? l'art d'un génie comme le vôtre trouve dans son créateur son commencement, son milieu et sa fin. — Etre soi fut votre devise, aussi ne point vous imiter est le plus sûr moyen de m'approcher de vous et de vous ressembler? » La peinture de tous ces messieurs : Allecarini, Maillard, Léon Glaize, Muller, Dantan, Landelle, Piron, Garrida, etc., etc., est de l'art d'impuissants, et n'est même pas du pastiche. Je n'en excepte ni M. Bouguereau, ni M. Merson, ni M. Cabanel, tous trois forts en thème, mais incapables de faire une bonne narration.

M. Bougereau fouille ses compositions avec la patience d'un gothique. Quand on n'a pas une grande chose à dire, on en dit mille petites et l'on s'imagine que cela revient au même. Les tons s'harmonisent dans de discrètes résolutions, la ligne est d'une élégance exquise, et l'on se découvrirait devant tant de science, si l'œuvre avait le moindre caractère qui révélât la pensée de l'artiste. La *Baigneuse* est d'une banalité désespérante et d'une exécution irréprochable ; c'est une correcte nudité sur porcelaine, sans physionomie, sans expression, sans vie. « De la baudruche » disait Pierre Véron. Quant à M. Cabanel, sa *Thamar*, épisode du livre des Rois de l'Ancien Testament, vise à l'effet dramatique et ne produit qu'un pauvre effet de théâtre; le peintre a servilement copié des poses d'atelier et sa copie n'a pas toujours été heureuse. Les chairs de Thamar sont d'une fluidité! point d'os là-dessous, point de sang qui fasse circuler la vie dans ce corps malsain ; les mouvements, académiques au possible, sont l'expression banale d'une passion forte, mais si l'originalité manque à un artiste, il ne lui est pas permis d'avoir un dessin incorrect et M. Cabanel, qui semble affectionner les effets de bras, fait à Mme *la baronne de G...* des bras qui paraissent faire le tour du dos, tant ils sont mal attachés aux épaules.

Je ne répéterai point ce qu'on a dit cent fois sur les différents moyens d'expression de chaque art, avant de passer en revue les artistes qui traduisent la poésie avec le pinceau. Sur une strophe, dont les images flottent vaguement dans notre esprit et dont le rhythme nous berce doucement, M. Dupain (*La Jeunesse et la Mort*) peint une jeune fille nue, qui se presse contre son amant et appuie ses lèvres contre les siennes; les fleurs de laurier jonchent le sol; la mort, squelette hideux, est là, qui couve des yeux le couple délicieux sur lequel un amour moqueur essaie ses flèches. Les images de la poésie ne s'adressent qu'à notre imagination, traduisez-les matériellement dans la pierre ou sur la toile et le charme s'évanouit. Si M. Dupain croit faire de la peinture poétique, il se trompe : une jeune fille poitrinaire regardant tomber les feuilles d'automne et fuir les hirondelles, nous eût autrement impressionnés que cette débauche allégorique M. Bellavoine (*La Cigale*) s'inspire de La Fontaine, mais le bonhomme ne se prête guère à l'interprétation ; sa pensée si fine, son imagination si légère et la simplicité si naïve et si profonde à la fois de sa philosophie échappent au pinceau qui ne saurait enfermer tant de choses dans l'étroit espace d'un tableau. Les deux toiles de M. Bellavoine sont d'un aspect doux et gracieux, sa ligne est élégante et sa couleur d'une délicieuse fraîcheur. M. Lefebvre traduit André Chénier dans sa *Chloé* et *Ossian dans son Rêve*. — « Et le rêve... se dissipa dans les vapeurs du matin. » — Qui se douterait que voilà une scène d'Ossian? Ce n'est point ainsi que je me suis figuré ces pâles ombres des morts errant sur les sommets du Cromla où s'amassent les pluies et dans les plaines de la verte Erin. Une femme aux chairs transparentes s'élève doucement sur les vapeurs qui montent d'un lac où reposent les nénuphars et que les libellules effleurent de leurs ailes. C'est plutôt une scène de légende allemande qu'a traduite M. Lefebvre, mais ce n'est point une vision d'Ossian. Cette œuvre révèle une facture savante et une certaine virtuosité de coloriste: cela est travaillé dans les tons blancs avec une habileté réelle.

M. Girond (*Le Pêcheur*) s'empare d'une ballade de Gœthe, mais cette brume mystérieuse à travers laquelle

nous distinguons la réalité et qui flotte dans les ballades populaires de l'Allemagne, ne peut être rendue par le pinceau. La nymphe humide qui se berce sur le flot n'a rien de cette transparence idéale de la nymphe de Gœthe qui appelle le pêcheur « dans l'éternelle rosée. » C'est une belle fille d'une riche carnation, aux formes rondes et voluptueuses, c'est une hétaïre flamande qui ne manque point de mollesse, mais qui doit descendre au fond de l'eau comme une balle de plomb.

M. Doré s'accroche au manteau de Dante et parcourt avec lui les cercles de l'enfer. La toile est la première qui s'offre à vous lorsque vous entrez au Salon. Composition énorme qui fait regretter le puissant illustrateur dont le crayon traduisit Cervantès, Rabelais et Dante Alighieri. Aux pieds de l'amant de Béatrix et de Virgile se tordent les damnés autour desquels s'enroulent des serpents aux anneaux étincelant d'un feu terrible; un sang noir et épais s'échappe des hideuses blessures que les dards des serpents ont creusées dans les chairs des malheureux. Au loin, une foule compacte s'agite, de sombres lueurs éclairent un océan humain que la douleur étreint pour l'éternité. Mais ouvrez le chant XXIV de l'Enfer. Quelle variété de tableaux et d'impressions, quelle imagination sublime mêle ainsi les événements du monde aux horreurs mystérieuses de l'enfer, les brouillards humides du printemps aux vapeurs sulfureuses des noirs abîmes, le chant du pâtre aux cris des damnés; tableau prodigieux où les impressions, les pensées se suivent avec la rapidité des éclairs, où les scènes se précipitent comme emportées dans je ne sais quel épouvantable tourbillon! N'est-ce point gâter Dante que de le traduire comme M. G. Doré? L'artiste a si bien compris les impuissances du pinceau qu'il a corrigé le poète pour les besoins du peintre. Où donc M. G. Doré a-t-il vu que les morsures des serpents qui peuplent ce cercle font couler le sang des damnés; s'ils les touchent de leurs dards, en un instant « les suppliciés s'enflamment, brûlent, tombent réduits en cendres, et lorsqu'ils ne sont plus qu'une poussière fumante, les cendres se rapprochent d'elles-mêmes et redeviennent soudain les mêmes ombres. » Voilà l'invention du poète : voyez à côté de cela la banalité du peintre. J'admire la science de composition de M. G. Doré, ses créations énormes sont dans un bel équilibre et frappent par je ne sais quel aspect étrange dont vous vous méfiez d'abord; regardez plus attentivement et vous ne vous souviendrez que des féeries du Châtelet; la couleur vise à l'effet, mais la moindre scène fantastique au théâtre, avec accompagnement de timbales et de triangles, est plus émouvante que cette fantasmagorie de pinceau. A force de faire vite, M. G. Doré a oublié la nature, tous ces corps sont faits de chic, loin du modèle humain et les défauts qui ne paraissent pas dans le dessin vous sautent aux yeux dans ce tableau. On peut dire que M. G. Doré fait du poncif; il ne copie point les autres, il en est arrivé à se copier lui-même, et ses œuvres d'aujourd'hui sont des pastiches de ce qu'il fit hier.

La *Cassandre* de M. Comère est bien modelée, dans une pâte excellente; l'ensemble de la composition est assez banal, mais on devine là-dessous un artiste amoureux d'Eschyle, et qui s'attache à démontrer l'émotion qu'il a ressentie en lisant l'Agamemnon du grand tragique. Cassandre aimait la vie. « Apollon, tu m'as perdue de nouveau », disait-elle, car elle n'ignorait point que Clytemnestre devait la faire mourir; elle se souvenait des beaux rêves de jeunesse et du fiancé qui reposait sous les ruines de Troie. « L'oracle ne regardera plus à travers des voiles comme une jeune mariée »; c'était l'espérance qui s'envolait et l'amour qui s'éloignait en pleurant. Cassandre est tombée sur les marches du palais d'Agamemnon, ses voiles de deuil se sont entr'ouverts, et son corps, frémissant encore d'un reste de vie, palpite dans les dernières convulsions. Mais la scène est-elle complète? Le tableau que j'aurais choisi eût été celui de Clytemnestre, que le remords déchirera bientôt, haranguant les vieillards après son crime: la haine et la lâcheté se sont emparées de son âme et elle s'écrie, en montrant le cadavre de Cassandre: - La voici, la captive, la divinatrice fatidique, qui partageait le lit d'Agamemnon, mon époux, venue avec lui sur les nefs... Ils n'ont point été frappés injustement... Pour elle, pareille au cygne, elle a chanté son chant de mort. Elle gît, la bien-aimée! Et les voluptés de mon lit en sont accrues! » Ce cœur courroucé qui songe à venger son roi, cette femme, souillée encore du sang de ses victimes et qui porte sur ses lèvres les baisers adultères d'Egrithe, cherchant à apaiser la foule, cette belle Cassandre qui regrettait la vie et qui gît inanimée sur les marches du palais, tout cela faisait un grand et magnifique drame, plein de passions et d'idées, et qui eût bien autrement impressionné que cette étude de nu, savamment exécutée, du reste, mais qui me rappelle bien peu la belle et chaste Cassandre.

Que d'artistes se sont attachés à peindre la femme, dans sa nudité rayonnante! MM Courtat, Parrot, Perrault, Garnier et d'autres qu'il serait trop long de citer, tous ont étudié la nature d'abord et s'en sont éloignés ensuite pour créer des créatures idéales, sveltes et souples, aux hanches rondes, aux seins blancs, et que les poètes rencontrent aux bords des sources, sur les gazons où scintille la rosée, ou dans des hamacs mollement suspendus aux troncs des arbres La *Léda*, de M. Courtat, est bien modelée, avec des reliefs excellents, dans une pâte colorée et saine Le paysage ne manque pas de vigueur, sans exagérations de ton, comme en a M. Parrot (*Une source*) qui aime à opposer les notes crues du fond à la blancheur mate des chairs de cette belle fille qui se repose au bord de l'eau. M. Parrot a bien indiqué les contours, mais il y a coulé une pâte blanche et grise d'un effet contestable. La *Baïgneuse* de M. Perrault a la chair un peu noire dans les parties ombrées. La tête est

fort belle, cet œil humide et langoureux est d'une expression voluptueuse, c'est la Sarah que rêvait Hugo dans ses Orientales, vierge folle du sérail, qui attend le mouchoir du sultan. M. Garnier s'est inspiré de la même pièce du poète, mais si M. Perrault vit l'odalisque avant le bain, M. Garnier la peignit pendant que l'eau tiède du fleuve caressait sa peau brune. Ce n'est point le même modèle que celui de M. Perrault, c'est une femme aux contours ronds, sans souplesse, sans élégance, avec de grosses attaches flamandes, que le maître ne pouvait aimer, comme cette Juana la Grenadine à laquelle Achmet dit un jour :

Je donnerais sans retour
Mon royaume pour Medine,
Medine, pour ton amour.

Quand M. Jacquet peignit sa *Rêverie*, il n'alla point chercher dans les livres ce que la nature lui offrait tous les jours : cette belle fille brune, drapée dans sa longue robe de velours rouge et dont l'œil est noyé dans les brumes du songe, nous l'avons vue parfois, et l'artiste a compris que la poésie s'arrête où l'imagination du spectateur commence. M. Jacquet est élève de M. Bouguereau et l'on s'en aperçoit à cette manière habile de fondre les tons; mais sa peinture a je ne sais quoi de plus puissant et de plus profond, les draperies n'ont rien de maigre ni de contenu, elles sont larges et fortes, les chairs sont douces et très-vivantes, l'expression est prise dans la nature; les modèles ne rêvent point ainsi dans les académies. Il serait curieux de placer à côté de l'œuvre de M. Jacquet celle de M. Ribot.

Le pinceau de l'un glisse doucement sur la toile, étend la pâte avec une tendresse infinie et recherche les finesses de la couleur et ses harmonies tranquilles; le pinceau de l'autre a des allures sauvages qui étonnent; il va, vient, court, saute, laisse tomber lourdement sur la toile des tons blancs, noirs, violets. Mais s'il se repose et que vous contemplez l'œuvre achevée, vous admirez la vie qui anime ces têtes, la force des tons et l'expression virile de chaque personnage. Je retrouve dans M. Ribot les oppositions de lumière et d'ombre de Ribeira et les rudesses de brosse de Frans Hals. Mais M. Ribot s'abandonne aujourd'hui à des bizarreries de couleur et de dessin qui font un tapage d'enfer. Les chairs sont malpropres comme de la boue, la lumière est grise et sale, elle n'éclaire plus, elle blanchit la peau et met en saillie, comme un soleil d'hôpital, des rugosités écœurantes.

M. Munkascy (*Le héros de village*). Il y a là-dedans des parties traitées avec la force de Stevens; point de lignes, mais des modelés de couleurs qui s'arrêtent indécis aux contours. Le bohémien qui se dispose à la lutte est superbe, son allure est souple et pesante à la fois; les expressions de tous les personnages sont d'une grande variété et combinées avec esprit; elles s'expliquent d'elles-mêmes, et la scène n'a pas besoin d'interprète. M. Munkascy n'a qu'une note, le noir, mais il la fait habilement vibrer, et toutes ces vibrations ont des sonorités si diverses et se résolvent si bien que nous ne songeons point qu'il n'y a là-dedans aucune gamme de couleur. M. Munkascy veut nous faire croire à la couleur qu'il n'a pas et cherche à nous faire douter du dessin qu'il possède mieux que personne. MM. Chaillon, Blanchard, Regamey et d'autres encore poussent également leur couleur au noir, et c'est une erreur; il ne faut pas s'inspirer ainsi des anciens, sur les œuvres desquels a passé le temps, mais qui ne peignaient point dans cette manière sombre. Voyez *Pierrot au Violon* de M. Salmson : il y a là une excellente opposition de clair et d'obscur, traitée simplement; la lumière qui illumine le premier plan est douce et comme tamisée par le brouillard du matin, le fond est dans une ombre grise que l'œil perce aisément. C'est un réveil au violon après une nuit de carnaval. Pierrot, étonné de se trouver en si mauvais lieu, est fort amusant. M. Salmson l'a bien drapé : les plis sont admirablement indiqués, sans prétention, par de simples oppositions de gris sur blanc. Toute l'œuvre est d'un travail savant et serré.

M. Falguière (*Lutteurs*) abandonne un instant le ciseau du sculpteur pour la brosse du peintre : heureuse audace qui vaut au Salon sa meilleure toile. Je voudrais que les élèves passassent par l'école de sculpture; obligés de serrer de près les contours, il leur serait impossible d'escamoter les difficultés. Une pareille étude les rendrait assez maîtres de la ligne pour n'en être plus préoccupés et pouvoir, sans craindre les défaillances de la forme, s'abandonner aux rayonnements de la couleur. Deux lutteurs nus qui se prennent corps à corps, sur des gradins quelques spectateurs attentifs : voilà le tableau de M. Falguière. Ce n'est point le mouvement que recherche l'artiste; il choisit cet instant de la lutte, où les combattants, sur place, pèsent de tout leur poids l'un sur l'autre comme pour mesurer la force des reins; les muscles sont tendus, les bras s'arrondissent autour de l'adversaire, les pieds s'appuyent solidement sur le sol, mais il n'y a là rien de cet élan superbe, plein de puissance et de grâce du gladiateur grec. Point de finesse dans les attaches, point d'élégance dans la ligne, ni de souplesse dans les masses, deux hommes lourds et pesants comme des terrassiers, mais qui n'en sont pas moins beaux pour cela. La lumière ondoie discrètement sur les chairs et découpe ces deux corps nus sur un fond un peu sombre, mais plein d'air. M. Falguière a, du premier coup, montré l'imagination de son dessin et l'originalité de sa couleur; les contours sont indiqués par des dégradations de tons, et l'on peut dire de lui qu'il dessine parce qu'il colore et qu'il colore parce qu'il dessine; la ligne et la couleur s'unissent si étroitement en lui qu'elles ne sont plus qu'une seule et même chose, et qu'en parlant de l'une on parle nécessairement de l'autre. Le respect de la nature est seul capable de créer de pareils artistes.

Mon ami Hoepfer vous parlera d'Alfred Verwée, de

Jules Breton et de tant d'autres que j'aurais cités, si l'exposition de Bruxelles qui va s'ouvrir ne me fournissait bientôt l'occasion de m'occuper d'eux, comme je me suis occupé des Français. Je ne dis rien de cette excellente réduction du grand tableau : *la Réforme*, qui est à Gand et qui fait honneur au talent et à l'esprit de M. Cluysenaar : composition magistrale, pleine de vie, et qui s'éloigne des vieilleries de l'apothéose d'Homère et du convenu de l'hémicycle de Paul Delaroche. Nous en parlerons un jour plus longuement et cette œuvre nous permettra d'esquisser le mouvement de la pensée au XVI^e^ siècle. Constatons seulement que les peintres belges, dont nous révélerons un jour les faiblesses, sont infiniment plus sérieux que les peintres français et que leur esthétique est autrement vraie. Ceux-ci ont la grâce, l'élégance, la distinction, leur pinceau a des coquetteries charmantes et leur imagination s'arrête avec amour sur les plus petites choses ; mais tout cela est de mode, autant en emporte l'année qui passe ! Ils veulent plaire à la foule qui n'a point conscience des grands principes de l'art et ne saurait les aimer et négligent ceux qui sentent et qui comprennent le beau éternel. Ceux-là s'attachent, au contraire, au public qui sait les juger ; que leur importe l'opinion de tout le monde ? ce sont les applaudissements de quelques-uns qu'ils ambitionnent. — *Epicurus quum uni ex consortibus studiorum suorum scriberet : Hæc, inquit, ego non multis, sed tibi ; satis enim magnum alter alteris theatrum sumus.* — Ce n'est pas à tout le monde, c'est à toi seul que j'écris, car nous sommes l'un pour l'autre un assez grand public. — En France, c'est à la cohue que la plupart des artistes mendient des couronnes : ils obéissent à ses conseils, se font les esclaves de ses goûts et de ses caprices et finissent par faire de la boutique au lieu de faire de l'art. — « Si Molière a consulté sa servante, dit Jean Jacques Rousseau à M. Lesage, c'est sans doute sur le Médecin malgré lui, sur les saillies de Nicole et la querelle de Sosie et de Cléanthis : mais à moins que la servante de Molière ne fût une personne fort extraordinaire, je parierais bien que ce grand homme ne la consultait pas sur le Misanthrope, ni sur le Tartuffe, ni sur la belle scène d'Alcmène et d'Amphitryon. » Les peintres français, j'en excepte quelques-uns amoureux des Flamands et que j'ai cités, s'arrêtent aux saillies de Nicole.

ERNEST VANEL.

NOTRE PORTEFEUILLE.

CROQUIS D'ANIMAUX, lithographie par ALFRED VERWÉE.

Ce joli croquis du peintre renommé des attelages flamands, donne bien la caractéristique de ce talent robuste à la fois et délicat, chez lequel les rudesses puissantes de la brosse s'allient aux ressorts nerveux du dessin.

Alfred Verwée est une sorte de Troyon flamand, moins fougueux, moins abondant, moins plantureux que le maître français ; mais comme lui, il se préoccupe de donner à ses animaux un cadre intime, familier, scrupuleusement rustique ; comme lui, il cherche les relations du paysage et de la bête et cet accord des harmonies naturelles qui est la vraie synthèse de la campagne animalière.

Le petit croquis de Alfred Verwée sera très goûté, nous en sommes convaincu, des amis du peintre.

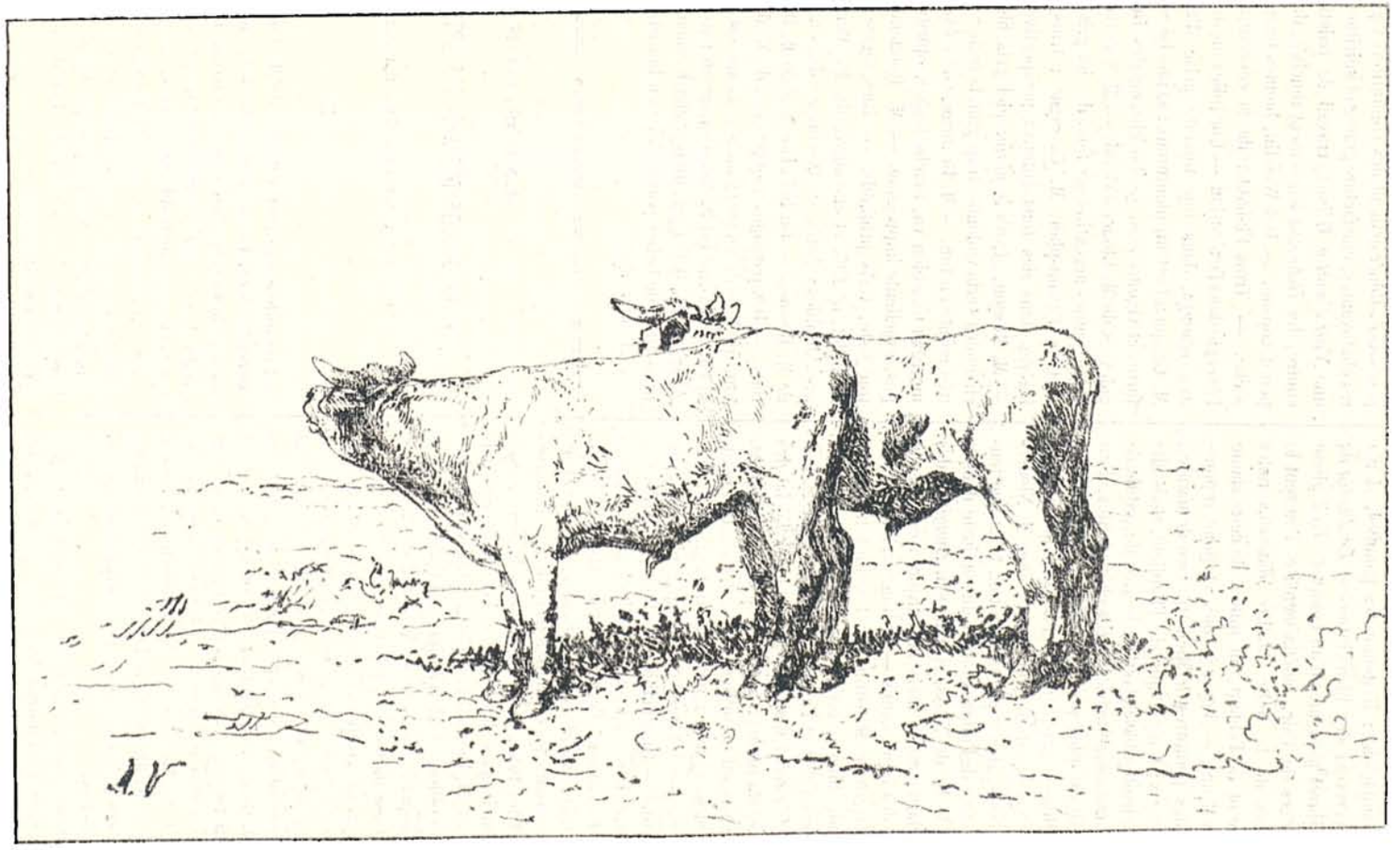
CAMILLE LEMONNIER.

LES PEINTRES DE LA NATURE AU SALON

II

Paysagistes

La grande manière, la vraie maîtrise en paysages est le fait des artistes qui savent allier au fond des choses leur esprit personnel : il y a les puissants et les raffinés, les délicats et les plantureux. M. Yon est parmi les délicats : il recherche les grâces juvéniles et les pétillements de la sève ; sa note est gaie, claire, chantante, avec une verve printanière et un petit accent haut monté, qui se rencontre bien dans le paysage des environs de Paris. Il a le bouquet, le piquant, ce qu'on a déjà nommé du pompon ; des bluettes d'aigrettes scintillent dans ses jolies lumières, et ses eaux ont des vernissures chatoyantes sur lesquelles le regard cherche un peu indiscrètement les hanches plates des demoiselles prenant leur bain. Peinture chatoyante et vive, harmonies soyeuses, impression chaude et brillante, gamme accentuée, facture grasse et amoureusement tripotée. Le *Petit Flot* est plein de parties charmantes, de petits morceaux émaillés, bien agencés, de plans dans la lumière : on rêve d'être assis au bord de ces eaux écaillées de moires mobiles, sous l'ombre rare des baliveaux barbus qui profilent leurs élégances maigres dans les azurs coquets du ciel. — Un autre Parisien bien parisiennant, c'est M. Delpy ; bon œil, main sûre, esprit prompt : il y a tout un monde de sensations éprouvées dans le touche-à-tout spirituel de ce *Boulevard Rochechouart*, un tableau vu de la fenêtre, en fumant sa pipe. Les terrains, les arbres, les maisons, le ciel, tout est bien au ton, avec la physionomie nécessaire. L'impression est concentrée, les efforts de facture marqués au bon coin, pas de labeur inutile, chaque coup porte : voilà un talent avec lequel on est de suite en commerce de sympathie. — Pinceau spirituel aussi celui de M. Héreau, un artiste à bons morceaux, un gourmet, un poète que l'on savoure. Cela sent la nature, le fumier, les fraîcheurs du serin. Les tons sont légers, dans de belles lumières, la facture est décidée, la note est de bon aloi ; c'est de la campagne saine, d'un tempérament modéré. — M. de Groiseilliez, lui, est plutôt gracieux que spirituel : il fait l'aimable ; il aime les vapeurs et les fumées, les blancheurs rosées du printemps, les délicats pourpris des aubes et des vesprées ; c'est un idyllique. Je lui voudrais plus de décision dans le fait et une touche un peu moins menue. Qu'est-ce ceci ? Une étoile au firmament ? Peut-être ; mais mes yeux ne vont point si haut ; dans tous les cas, un pendu à la frise, estimable, une bonne étude, de vaillantes qualités : je parle de M. Hill, un Suédois, et de ses *Gorges d'Apremont ;* le ciel est très-bon, les terrains bien en valeur, c'est senti, — un peu scintillant par endroits. — Ah ! M. Japy, quelle bonne place vous avez au Salon ! Vous êtes bien de votre camp : on aime vos délicats morceaux, vos gammes souples, vos harmonies transparentes, votre maîtrise élégante et fine, le bon ton de votre facture. *Fin de mai*, le *Vallon*, quelles jolies choses ! Et dans *Avant l'orage*, vous avez de la vigueur, du



velouté, des terrains bien assis, mais ne pensez-vous pas que vos animaux gagneraient à être moins indiqués, à demeurer un peu plus à l'état de note? — Un Parisien flamand par les énergies, c'est M. De Knyff : il a tout à la fois les coquetteries chatoyantes de la peinture de Paris et les robustesses de la peinture des Flandres. Et puis, c'est un audacieux : il monte ses gammes, il n'a pas peur des grands verts ni des bleus intenses. *Le Jardin de A. Stevens* a les émaillures piquantes d'un bouquet : l'œil glisse à travers les transparences de l'air, indéfiniment; et l'on sent le vrai peintre, l'amoureux de la belle facture dans les notes radieuses de la femme et de l'enfant, au milieu de cette riante fantaisie d'un jardin en fleurs. — Voyez à côté, et pour repoussoir, le labeur ingrat des peintures de Michetti : rien de nature ; tout est superficiel et creux ; il n'y a que de l'habileté, mais elle est considérable — considérable défaut! Et le gros du public de tomber en pâte devant ces mignonneries et ces effets faciles, d'un joli agaçant. M. Raffaëlli est plus pointu encore : il peint à la pointe d'aiguille. — Bons avant-plans, ciel un peu factice dans le *Hameau de Chêne-Rogneux* de M. Montenard ; chez M. Niederhausern, de belles finesses, des tendresses de ton, mais une tendance à voir un peu court ; de l'impression et du ton juste dans la *Place de la Concorde* de M. de Nittis, et dans son *Bougival*, des transparences d'eau charmantes ; mais la barque n'est pas au plan ; de M. Ordinaire des impressions — ordinaires, en effet ; — dans la *Butte Montmartre* de M. Ottin, des tonalités très-fines, des verts d'un gris tendre bien assortis au ton des sables, de l'air, mais de la minceur dans l'effet et l'aspect. Pourquoi donc M. Pail a-t-il intitulé sa toile: *Un soir?* C'est le point du jour : l'éclat des fonds semble l'indiquer du moins : avant-plans bien enveloppés. — M. Papeleu ne joue pas sur un orgue : son instrument est petit, mais il en joue bien, et sa touche tapotée ne manque pas d'esprit. Les *Hauts plateaux* sont un très-bon paysage, spirituellement traité dans les tons bruns. — Un aimable exécutant que M. Perret : le ton a de la justesse, et la maisonnette s'écaille joliment dans le soleil ; il a du moins la cimaise. Ce n'est pas le cas de M. Petillion, une valeur pourtant ; sa toile : *A Montmartre* est une chose excellente, en dépit de toutes les commissions ; elle a de l'impression, de la vérité dans les tons, de la finesse dans la facture, une bonne tournure ; les maisons à demi-noyées dans la brume neigeuse sont parfaites. — M. Pointelin est plus haut perché encore, s'il se peut, que M. Petillion ; mais l'éloignement n'empêche pas qu'on n'y constate des qualités sérieuses. A la vérité, on a mis à la rampe M. Rapin et ses industrieux paysages, zinc et fer-blanc. O nature ! voile ta face. La *Halte* de M. Princeteau a un joli fond légèrement touché, sur lequel s'enlève bien le groupe des cavaliers. Bon fond roux aussi et bien au ton dans le *Bois* de M. Renard; mais l'exécution est un peu petite et les plans s'en vont à la diable.— M. Renie a eu pour maîtres Diaz et Rousseau ; il le dit, je le crois ; il voit son paysage à travers ceux qu'ils ont faits ; c'est dommage, car il est peintre. — Des toiles plus ou moins réussies de MM. Rudaux, Sédille, Schoutteten (à la frise), Tasset, Teyssonnières, le fils de l'excellent graveur et peintre, Vernon, Vidal Desbrosses, Damoye, Catoire, Brielman, Bridgman, Bodin, G. Bonheur, Berton.

M. Sauzay connait son métier, mais on lui voudrait un peu plus d'emporte-pièce ; c'est un homme trop rangé. Il a, du reste, tout un arsenal de qualités précieuses : son paysage est dessiné, il connaît la perspective, ses plans ont une assiette irréprochable; l'impression est juste, et toute cette vaste étendue est maintenue sans effort dans une gamme tranquille qui se soutient. M. Ségé a couvert à peu près autant de toile que M. Sauzay : l'ardeur de l'été est exprimée dans ses *Chaumes* avec beaucoup d'effet. C'est une page de plein soleil, à ciel blanc torréfié sur lequel se détachent au loin les maisons, dans une ombre lilas. Travail sérieux d'un talent appliqué et maître de lui. — Il y a des motifs sérieux très-fins dans le *Souvenir de Zélande* de M. Van Hier, les sables surtout ; et l'ensemble a de l'impression. — Trois bonnes toiles de M. Veyrassat : les *Charrettes à pavés*, matinée chaude et brumeuse, l'*Abreuvoir*, fine étude de plein air, et le *Puits*, un peu saucé. Généralement des colorations vigoureuses, des lumières chatoyantes, une facture grasse et spirituelle. De M. Wahlberg, une *Nuit d'août à Winga*, travail de palette surchargé, et par contre, des *Bouleaux* légèrement touchés, dans une lumière un peu décousue. — Des Watelin, bonnes tonalités, touche un peu sèche. — Trois Flahaut : de la concentration dans l'effet, de l'énergie dans l'exécution. — Une jolie toile de M. Ferroni, l'*Amour aux champs*, dans une tonalité grise d'un effet délicat. — M. Cocquand est un plantureux : sa touche est grasse, ses tonalités fortes et vigoureuses. — De charmantes impressions lestement enlevées de M. Clouet d'Orval. — M. Chauvel, n° 435. Note décidée ; saules argentins sur fond de ciel gris bien touché ; beaux verts à l'avant-plan. M. Cassagne : trois toiles. Frondaisons légères dans des tons laiteux : perspectives bien enveloppées. — M. Busson, *Après la pluie:* ciel gris bleu sur lequel se détachent des verts violents ; trop grande recherche de l'effet ; paysage très-monté en ton. — M. Bruneau, *Gelée blanche au soleil levant*, morceau très-bien vu, touche légère, spirituelle, pleine d'à-propos, excellente impression. — M. Bonnemaison : recherche du ton juste, verts profonds. — Une figure bien dans l'air, de M. Billet, n° 206, et une autre, de M. Berthon, n° 176, touchée avec de fines valeurs. — Des impressions nature et bien rendues, de M. Besmes. — Un bel *Automne* de M. Bernier, peintre vigoureux. — Des paysages trop propres de M. Benouville : parties au ton, qualités de facture ; mais la nature est moins jolie : elle sent la bête ; la vôtre est lustrée comme un parquet de salon. — Un *Etang* de M. Bellenger, un peu charbonneux. — Du scintillement, mais aussi de belles parties bien en lumière chez M. Belly.

(*A suivre.*) J. HOEPFER.

EXPOSITION

DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS DE BORDEAUX

VINGT-TROISIÈME EXPOSITION.

II

Une toile à sensation est celle de M. Gide, *Une terrasse d'un couvent* à Nice. Une terrasse couverte : entre les piliers le soleil projette des rayons lumineux ; un moine lit dans un coin à l'ombre, et dans le fond se développe un paysage brillant de ton ; une perspective remarquable rend l'illusion complète.

Un représentant du peuple à l'armée du Rhin, de M. Armand Dumaresq, est d'une conception bizarre : c'est de la charge en peinture. Le personnage chamarré de plumes et de dorures a les bras croisés, la tête est celle d'un homme désolé, il attend son armée qui ne vient pas.

C'est une belle chose que le trophée d'instruments de musique de M. Mathon. C'est sobre de ton, ne visant pas à l'effet, et d'un dessin remarquable.

Je ne vous parlerai pas de six grands panneaux exécutés par M. Mazerolles pour le salon du glacier de l'Opéra et envoyés par l'administration des beaux-arts ; cette peinture décorative ne peut supporter de comparaison avec les toiles qui l'entourent.

Elle est jolie de dessin et de couleur, la *Nymphe* de M. Adan,

mais comme l'on voit qu'elle est née après l'invention du corset! Sa pose (effet de raccourci) est pleine de grâce et les chairs sont d'une coloration charmante.

En fait d'artistes productifs, parlez-moi de M. L. A. Dubourg. Neuf toiles! Si l'on y rencontre des qualités incontestables de détails, de coloration, on ne peut s'empêcher d'y constater de singulières manies: toutes ces toiles sont moutonnées; on croirait qu'elles sont peintes avec hésitation et à petits coups de brosse. Je repose ma vue sur une jolie petite toile d'une grande fraîcheur de ton, *Un verger en avril*, de M. Asselbergs.

Un magyar, de M. J. L. Brown, n'excite pas notre admiration : nous étions habitués à mieux. Deux choses choquent l'œil tout d'abord : c'est l'arrière-train d'un cheval disparaissant derrière un tertre et le pied démesuré du magyar vu en raccourci. La peinture en est éclatante, mais lâchée, la toile est loin de valoir l'autre envoi du peintre, *Zoological garden*, où je rencontre encore, du reste, un effet de pied.

Si M. Brown en tient pour les pieds (le tout est de savoir où les mettre), M. Guindon, lui, en tient pour les nez. Ainsi, dans le tableau intitulé : *Intérieur d'auberge à Ciprano*, ses personnages, très-nombreux et fort bien groupés, du reste, ont tous le visage orné d'un appendice nasal énorme.

Dans mon dernier article, j'ai omis de citer parmi les portraits celui de *M. V. R.*, modèle remarquable, du reste, rendu par M. Douard avec talent. J'aime moins les paysages du même peintre qui font l'effet de pastiches de Courbet. Le coup de brosse est trop large et l'effet n'y est pas.

J'ouvre ici une parenthèse aux peintres bordelais.

Plusieurs toiles remarquables de M. Baudit, parmi lesquelles je citerai *Les marais du Boucau*, une nature calme avec un ciel coloré par les derniers rayons d'un soleil couchant. Le rendu est d'une grande vérité et la touche est fine; mais certaines tonalités trop éclatantes nuisent à l'harmonie générale. Je citerai du même artiste un *Pâturage dans les Landes*, *Lisière de pins à Inchoux* et les *Environs de Bayonne*.

M. Auguin caresse son œuvre avec des soins paternels : il voit des poèmes dans un coin de ciel, dans un arbre, dans un morceau de terre. Sa toile, *Les grands bois de Fenioux* (achetée par la ville), est une œuvre digne d'attention. Il y a, au premier plan, de vieux arbres majestueux, d'une coloration juste, et assez remarquablement dessinés; mais il serait difficile de se rendre compte à quelle heure de la journée M. Auguin a cherché à interpréter la nature. La *Garonne*, les *Bords de l'Antenne* sont aussi de fort bonnes toiles.

De tous les tableaux de M. Pradelles, *A Biscarosse* (Landes), n'est peut-être pas le plus travaillé, mais il est sans contredit celui où je trouve le plus d'air, qualité qui manque quelquefois aux feuillages trop lourds de l'artiste. Je rencontre de bons morceaux dans *Le champ neuf à Ichoux*, un *Chêne à Arcachon*, etc.

J'aime peu la *Petite dormeuse* de M. Camarroque; les raccourcis sont peu réussis et les bras emmanchés maladroitement donnent une pose bizarre au personnage.

Un joli bouquet de *Bruyères* de M. Vergez; quelques *Paysages* de M. Sebilleau, parfois jolis de couleur, mais manquant d'air; des *animaux* et des *paysages* très-brillants de ton de M. Vallet; une assez bonne étude d'automne de M. Gaboriaux, complètent, sauf omission, les envois nombreux et distingués des peintres bordelais.

La première extase de Saint-Jean-Baptiste, de M. Cabanel, est traitée de main de maître; c'est à tous les points de vue une remarquable toile. Le précurseur est de grandeur nature, assis sur un coin de rocher et complétement nu.

Parmi les peintres orientalistes, M. Huguet expose une *Halte de cavaliers devant une tour*. Les personnages et les chevaux sont groupés avec habileté sur un paysage aux tons chauds.

Quelques toiles amusantes de M. Chataud, *Piste aux oranges*, *Bazar à Alger*, etc.

Quelles jolies *Chrysanthèmes* expose M. Claude! La fleur semble frémir encore sous la faucille qui l'a tranchée. Comme l'on mordrait aussi à belles dents dans ses pommes d'api à l'enveloppe si brillante, et corsées de couleurs rouges et jaunes?

Il est charmant le petit tableau de M. Huberti : *Fenaison avant l'orage*. Très vrai de ton, peint sans viser à l'effet, fini sans être léché.

Une toile amusante est celle de M. Constantin, *Les deux larrons* : un chien et un chat au milieu de natures mortes. Il y a là un pot en grès d'une vérité saisissante; mais le fauteuil cramoisi est d'un effet fâcheux à côté du homard cuit. Un superbe *soleil couchant* de M. Vallon, avec une grande silhouette d'arbre au feuillage un peu lourd cependant, et des bœufs dans une vallée, au pied des arbres. Trop de détails brillants dans la *Charge de lanciers* de M. Van Severdonckt; les hommes et les chevaux sont trop *écrits* dans ces nuages et ce fouillis de fumée et de poussière. Joli *clair de lune* de M. Unterberger : l'astre blafard qui se lève sur l'eau, éclaire de ses rayons blancs les premiers plans du tableau où sont peints avec habileté des pêcheurs auprès de leurs barques. *Souvenir de Norwége*, du même, est aussi un fort bon tableau. Une grande toile de M. Truphème, *Une leçon de dessin à l'école Cochin*. Il y a du pour et du contre. Mais il est incontestable que ces différentes têtes d'enfants sont amusantes au possible et très-étudiées. *L'atelier de couture*, de M. Trayer doit dater de quelques années, car les trois petites femmes ont des tournures et des coiffures démodées depuis longtemps : la robe et le bonnet de Mimi Pinson ne sont plus de notre époque. Mais c'est de la peinture saine et pleine de qualités. Les poses des femmes sont naturelles, et elles sont bien groupées.

La baigneuse, de M. Schutzenberger, est une de ces toiles qui, malgré les preuves de talent et de savoir qu'on y rencontre, vous laissent indifférent. Bonne toile que *Les deux modèles* de M. Sacré. Qu'elle est charmante, l'*Enfant à la carafe*, de M. Maillart! elle a de grands yeux étonnés et les cheveux en broussailles. Une coloration chaude, une grande délicatesse de dessin et de ton distinguent l'œuvre.

Parmi les peintres de marine, je citerai de M. Durand Brager, une *Marine* gris-perle; de M. Boudin, quelques jolies toiles, *Rivage de Portrieux*, *Plage de Trouville*, *Vue du port de Bordeaux*, etc.; de M. Geneste, *Les bords de la Garonne*, peint avec une grande sobriété de couleur et des horizons d'une tonalité très-remarquable.

M. Antigna a envoyé cette année trois toiles. La plus jolie est *la Rieuse*. La figure de cette petite femme riant à belles dents, est fort bien traitée, avec ces petits éclats de couleur qui donnent un cachet particulier à la peinture de M. Antigna. Une jolie étude de Mlle Beernaert, intitulée *Lustduyn, près La Haye*, une prairie encaissée, des arbres très-bien dessinés sur les hauteurs avec des animaux paissant. *Une soubrette*, de M. Richter, est d'une jolie couleur; c'est surtout une étude d'étoffes multicolores, fort réussie du reste. Quelques toiles de M. Defaux, d'une coloration froide. De M. Wuilfroy, *Une gardeuse d'oies*, avec un paysage adorable sur lequel se détache un pommier d'une grande vigueur de ton. De jolis *Arabes* de M. Washington. Trois bonnes toiles de M. Chaillon. De M. Landelle, une ravissante tête de jeune fille, d'un fin modelé. Très-bon tableau de M. Daliphard, *Les bords de la Bresle*. De M. Leleux, trois tableaux fort intéressants.

Parmi les artistes belges, sur lesquels je regrette de ne pouvoir m'étendre davantage, je citerai les envois de MM. C. de Cock, de Becker, de Biseau, Cogen, Keymeulen, etc., remarquables à différents points de vue.

La Mauresque, de Hirsh, est une belle fille, mais quel œil audacieux et quelle pose de femme à barbe. A qui le tour, Messieurs?

De M. Gros, deux toiles, d'un détail et d'un fini exagérés. Meissonnier expose une aquarelle délicieuse, un soldat fumant. Une jolie idylle de Flandrin. Une immense toile d'une très-belle composition de M. Claudius Jacquand.

Ai-je parlé de M. Carpeaux? Son groupe de *Daphnis et Chloé*, est adorable. Quelle grâce dans ces petits personnages et quelle perfection dans les modelés!

J'ai sans doute oublié nombre d'artistes de talent, dans ce rapide compte-rendu, mais de plus autorisés que moi ont déjà fait assez leur éloge pour qu'ils n'aient pas à regretter cette omission.

E. Martell Benassit Jne.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

—

CHARLOTTE

(Suite. — Voir page 86.)

Le coup fut si rude pour Charlotte qu'elle apprit presque avec indifférence ce changement de destinée. Son fiancé lui épargnant d'oiseuses et inutiles démonstrations, se bornait à être attentionné. Il se mit à diriger la maison, tout en faisant les préparatifs nécessaires pour le mariage.

Ce jour arriva enfin. Les noces se firent tristes, froides, comme une offrande sur une tombe encore fraîche. Pendant la cérémonie religieuse, Franz Ivanowitch parut ému; mais il fit grâce à sa femme de protestations et de serments. On voyait qu'il était heureux, tout en comprenant les devoirs qu'il avait désormais à remplir. Il songeait au moyen d'assurer le bien-être à la compagne qu'il venait de choisir, par un travail honnête et soutenu.

Franz avait terminé ses études. Il subit ses examens pour avoir le droit d'exercer la pharmacie; puis, après de longues méditations, il résolut d'abandonner le pays où il était, et d'aller s'établir en Russie pour y gagner quelque argent. Il avait appris que la petite ville de S... ne possédait point de pharmacien. Bientôt il y partit avec sa jeune femme; elle, toujours triste, lui, paraissant calculer ses chances de gain, et fondant ses espérances de succès sur le bon marché des vivres et sur la nombreuse clientèle qu'il allait trouver dans sa nouvelle résidence.

Son patrimoine tout entier, réuni au modeste héritage du professeur, lui suffit à peine pour l'installation et l'approvisionnement de sa boutique. Il acheta fioles, vases, boîtes, alambics, et tout l'attirail pharmaceutique. Enfin il put s'installer, aussi bien que possible, dans la vieille maison où dansait jadis la noblesse, et qu'il venait d'orner d'une enseigne que nous connaissons déjà : APOTHEKE.

Pauvre Charlotte! Quelle triste existence! quel désenchantement! Toujours même pauvreté, mais sans poésie; toujours mêmes soucis, mais sans consolation; toujours même isolement, mais sans espoir. Et personne à qui confier ses douleurs, personne à qui parler du passé!

Deux années s'étaient écoulées ainsi, lorsque le baron de Fierenheim se présenta à la pharmacie en demandant de la poudre de soude.

CHAPITRE IV

— Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, monsieur le baron, dit Charlotte.

— En effet, et à mon grand déplaisir, répondit l'élégant de Pétersbourg. Certes, je ne me doutais guère que ce voyage tant maudit me serait la cause d'une si grande joie.

— Quelle joie, monsieur le baron?

— Du bonheur, voulais-je dire, du bonheur infini de vous retrouver, de revoir une personne qui occupe une si large place dans l'histoire de ma jeunesse.

Le baron s'arrêta et lança un regard méfiant vers l'apothicaire.

Franz Ivanowitch s'inclina respectueusement, comme s'il n'avait pas compris le langage recherché du baron.

— Ne voulez-vous pas passer au salon? dit-il. Il n'est pas richement meublé, mais vous y trouverez de bonnes gens... Si vous le permettez, je vais expédier ces petits garçons.

Le baron entra en tremblant dans le salon avec la jeune femme. Les souvenirs lui revenaient en foule. La petite maison du professeur, les paisibles causeries du soir, les vagues fantômes qui venaient de temps en temps se dresser à son chevet quand il était malade, tout cela prenait dans son esprit une forme vivante et précise. Mais il n'avait plus devant lui la petite fille au bonnet de calicot, à l'allure timide, au regard craintif. C'était maintenant une femme belle et développée, dans tout l'éclat de la beauté. Peut-être avait-elle perdu un peu de cette expression de candeur virginale dans laquelle elle se renfermait autrefois comme dans un sanctuaire; mais, en revanche, ses traits et ses regards étaient empreints d'une sorte de souffrance, de quelque chose de langoureux et de passionné qui lui donnait un charme nouveau bien dangereux.

L'ameublement de la chambre était en effet des moins brillants. Il se composait de quelques chaises fort simples, d'un divan entre deux poêles, d'une table couverte d'un tapis usé, et d'un petit piano placé près de la fenêtre, laquelle était toute couverte de balsamines; le tout symétriquement rangé. Dans une armoire vitrée, placée dans un coin, s'étalaient fièrement une douzaine de tasses de porcelaine et quelques cuillères d'argent, disposées d'après toutes les règles de l'exactitude allemande et de l'élégance bourgeoise. Ce luxe mesquin affecta péniblement le jeune homme et le fit penser malgré lui aux maisons nobles de Pétersbourg. Du reste, ce sentiment ne fut que passager. A mesure qu'il avançait en âge, le baron devenait de plus en plus indifférent aux décors de la vie.

— Aurais-je jamais pensé vous retrouver ici, dit-il à voix basse.

Charlotte soupira.

— Et vous retrouver... mariée.

Un regard plein de reproche et de langueur fut la réponse à ce pénible souvenir.

— Votre père est-il en bonne santé?

— Mon père est mort, dit-elle tristement.

Le baron baissa la tête... Il ne savait pas même cela... Il devenait pensif, mais il ne tarda pas à reprendre toute sa sérénité : une idée attrayante, mondaine, criminelle, venait de traverser son esprit.

— Son père est mort, se dit-il : elle ne le craint plus. — Le mari est un niais; il n'est pas difficile de le tromper. — Elle m'aimait, et ici, dans ce désert, je n'aurai guère de rivaux à craindre. Je le crois, du moins. En tout cas, cela m'occupera un peu.

— Vous vous ennuyez ici, reprit-il avec l'accent d'une tendre compassion.

— Oui, répondit la femme de l'apothicaire, les larmes aux yeux. Mon père, en mourant, m'a laissée orpheline... Pauvre père! il parlait de vous bien souvent... Depuis ce temps ma vie a été bien changée. J'ai commencé à tout voir d'un autre œil, et, en vérité, je ne sais comment j'aurais pu vivre un seul instant, si le souvenir ne m'était resté.

— C'est cela, pensa le baron. Avis au lecteur. Elle s'ennuie, donc elle est prête à tout, et je serais un franc écolier, si je ne profitais de l'occasion.

— Pourquoi vous êtes-vous mariée? demanda-t-il.

— Je me suis mariée pour obéir aux volontés de mon père. Il pensait, ce bon père, que je serais heureuse avec un homme qui m'aimait, et qui sans doute... ne me trahirait pas.

Ces derniers mots avaient été dits fort lentement.

— Ceci m'a l'air d'un reproche, observa en lui-même le baron. Je ne me suis pas trompé : elle m'aime toujours, et avec cela, comme elle est jolie! Ma foi! nos beautés du grand monde ne la valent pas, et quand on pense au temps, aux peines et à l'argent que j'ai inutilement perdus pour leurs vains propos!

— Nul n'est maître de sa destinée, continua-t-il à voix basse, en poussant un profond soupir... Votre mari est un homme heureux. Rien ne s'est opposé à son bonheur, ni parents, ni circonstances; ni même... vous, car sans doute vous l'aimiez.

La femme de l'apothicaire soupira tristement, puis elle dit :

— Mon mari est un honnête homme : il m'est sincèrement attaché, et je serais une ingrate si je n'appréciais ses excellentes qualités.

— Allons, la tactique ordinaire, pensa Fierenheim. Il me faut inventer quelque obstacle, quelques tragiques remords de conscience, afin de tout sacrifier ensuite, d'exiger de la reconnaissance et de pouvoir à mon tour faire des reproches.

Tout occupé de cette mauvaise pensée, le baron continua :

— Votre mari est bien heureux: il est toujours avec vous, auprès de vous. Il lui est permis de vous donner les noms les plus tendres, de vous presser sur son sein, de tout oublier pour se réchauffer à vos paroles, et de contempler votre beauté.

Charlotte était visiblement émue. En ce moment l'apothicaire entra.

— Quelle ville, s'écria-t-il avec dépit ; il n'y a plus moyen d'y vivre. L'un marchande, l'autre demande crédit. Figurez-vous un peu ce que c'est: on me doit un rouble et l'on m'offre un poltine, en me renvoyant toujours à la fête prochaine. Votre serviteur. Comme s'il ne nous fallait pas boire et manger tout comme les autres... Maudite ville!

— Mais pourquoi rester ici? demanda le baron. Le meilleur parti que vous ayez à prendre, il me semble, serait de vous établir dans quelque grande ville... à Pétersbourg, par exemple.

Oui, sans doute, ce serait une bonne chose; mais la vie est si chère pour un homme marié. Ah! s'il y avait moyen!

— Pourquoi pas? Il faut se donner un peu de mouvement, et si je pouvais vous être utile...

— Allons donc! A quoi bon vous ennuyer? Vos instants doivent être précieux, à vous, un homme du monde. Comment, au milieu de votre cercle, pourriez-vous songer à un pauvre apothicaire?

— Vous me permettrez de vous dire que vous êtes injuste. Je suis toujours heureux de m'occuper de mes amis.

— Je vous remercie du titre que vous voulez bien me donner.

— A qui pourrais-je mieux le donner qu'à un ancien condisciple?

— Ne commencez-vous pas à vous ennuyer au milieu de nous? monsieur le baron.

— Oh ! nullement, au contraire.

— En vérité, vous êtes trop poli. Mais que voulez-vous? Malgré tout notre désir, nous ne saurions vous procurer de grandes distractions. Ici nous n'avons point de théâtre et les bals sont inconnus. Tout ce qu'on peut vous offrir, c'est une tasse de thé, une bonne soupe et une bouteille de bière. Tout cela est à votre service.

— Et j'en profiterai certainement.

(*A continuer.*) EUGÈNE D'AURIAC

BARYE

Un grand deuil vient de frapper l'Art : après Corot, après Millet, le sculpteur Barye vient de payer à son tour son tribut à la mort. Depuis longtemps déjà cette chère existence était menacée, et l'on conservait peu d'espoir de la prolonger : Barye s'est éteint au milieu des siens. Il n'est pas besoin de rappeler les nombreuses productions qui ont fait de lui le maître sans pareil des représentations de la vie animale : il en a surtout rendu le côté excessif et les puissantes énergies armées pour la lutte. Ses lions, surtout, ont un caractère de sauvagerie et de grandeur qui n'a pas été dépassé. Barye se plaisait à traiter l'aquarelle, avec une largeur d'effet qui atteignait par moments aux belles impressions de Eug. Delacroix ; mais il n'a pas fait que des animaux, et les œuvres où il a l'homme pour objectif ont au moins autant de puissance que celles d'où il cherche à dégager la furie féroce des fauves. C'était la mélancolie qu'on parût l'oublier quelquefois.

Les connaissances en anatomie de Barye étaient considérables : il avait commencé par étudier aux amphithéâtres, scalpant avec une ardeur qui ne se lassait pas et cherchant au milieu de monceaux de chair le lien qui rattache la bête à l'homme. C'est à cette constante étude qu'il a dû non-seulement l'étonnante justesse des musculatures de ses groupes, mais les lignes hautaines et les grands mouvements au moyen desquels il a synthétisé le farouche poëme de la nature dans ses expressions les plus dramatiques.

Un critique de talent a dit avec raison que les animaux prenaient dans l'imagination de M Delacroix des tournures décoratives et même fantastiques : dans l'esprit rigoureux de Barye, ils demeurent tels que la nature les a faits. C'est sans exagération qu'il nous fait sentir tour à tour la force, la majesté, l'élégance, la ruse, l'audace, la cruauté, la douceur et l'intelligence des animaux. Mais sa supériorité est tout aussi évidente dans les statuettes de femmes : les *Trois Grâces*, l'*Angélique*, l'*Amazone;* dans ses groupes équestres : Charles VI, Gaston de Foix, Bonaparte; dans les sujets de chasse; et dans ses grandes compositions : le *Minotaure*, le *Centaure* et le *Lapithe* où l'emportement de Michel-Ange s'allie à la noblesse de Phidias.

C'était un caractère fier et droit. « Mieux vaut être que paraître » : il était là tout entier.

J. DE PRIVAT.

CORRESPONDANCE

Un artiste nous écrit pour nous déclarer qu'il ne participera pas aux élections pour le jury d'admission et de placement pour l'exposition de Bruxelles.

Il a tort : ce n'est pas dans les moments critiques qu'on a le droit de s'abstenir ; une voix peut faire pencher la balance. Aussi conjurons-nous cet artiste et tous ceux qu'anime un sincère amour de l'indépendance artistique, à se rallier autour de l'urne, la main dans la main.

—

Nous remercions la personne qui nous a envoyé les jolis vers signés Roméo; mais notre format ne nous permet de publier que des poésies très-courtes.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

EXPOSITION GÉNÉRALE DES BEAUX-ARTS A BRUXELLES. — L'Exposition générale des Beaux-Arts de 1875, commencera le 15 août, et se fermera irrévocablement le 15 octobre.

Elle est ouverte aux productions des artistes vivants, belges ou étrangers.

Les objets destinés à l'Exposition doivent être adressés *à la Commission directrice de l'Exposition générale des Beaux-Arts, à Bruxelles*. Ils seront accompagnés d'une notice contenant :

Les nom, prénoms, le lieu de naissance et le domicile de l'artiste, la mention des récompenses qu'il a obtenues ; l'indication des Expositions triennales de Bruxelles où ses œuvres auraient été admises ; enfin l'explication à insérer au catalogue.

Le nombre d'objets de même nature que chaque artiste est admis à envoyer à l'Exposition est limité à TROIS.

Seront considérés comme un seul ouvrage les miniatures, dessins, aquarelles, gravures, lithographies ou médailles réunis dans un même cadre.

Les ouvrages ayant des cadres de forme ronde ou ovale, ou à pans coupés, devront être ajustés dans des caisses de forme carrée.

La Commission directrice prend à sa charge les frais de transport sur tout le territoire belge tant pour l'aller que pour le retour des œuvres qui lui sont adressées par chemin de fer (*petite vitesse, tarif n° 2*). Les colis expédiés de l'étranger devront donc être affranchis jusqu'à la frontière belge.

Des démarches sont faites afin que les Compagnies des chemins de fer étrangers accordent, comme précédemment, une réduction de 50 p. c. sur les prix du tarif pour le transport (aller et retour) des ouvrages envoyés au Salon de Bruxelles.

Nul objet n'est reçu après le 15 juillet.

Un appendice au catalogue mentionnera les ouvrages de peinture et de sculpture exécutés, depuis l'Exposition dernière, dans les monuments publics du pays et qui, par la place fixe qu'ils occupent dans ces monuments, ne peuvent figurer au Salon de Bruxelles.

Les artistes intéressés sont invités, en conséquence, à faire parvenir à la Commission directrice, avant le 15 juillet, l'indication des travaux de cette nature qu'ils désirent voir mentionner dans l'appendice.

Un jury, composé des membres de la Commission directrice et du jury de placement, procédera à l'admission des objets.

Sont admises à l'Exposition les œuvres des quatre genres indiqués ci-après :

1° Peinture, dessins, aquarelles, pastels, miniatures, émaux et porcelaines ;

2° Sculpture, ciselure et gravure en médailles ;

3° Gravure et lithographie ;

4° Architecture.

Seront exclus de l'Exposition les tableaux, dessins, gravures ou lithographies dépourvus de cadre, ainsi que les objets qui auraient déjà figuré dans une exposition triennale à Bruxelles.

Les copies ne pourront être admises, sauf celles qui reproduiraient un ouvrage dans un genre différent, sur émail, sur porcelaine ou par le dessin.

Les ouvrages n'appartenant plus à l'artiste ne seront admis qu'autant qu'il soit produit une autorisation écrite de celui-ci.

Nul objet ne pourra être retiré de l'Exposition avant le jour de la clôture.

Les artistes devront enlever leurs ouvrages dans le délai de huit jours, à partir du jour de la clôture.

Ils pourront désigner leur mandataire ou les voies de transport par lesquelles ils désirent que les objets leur soient renvoyés.

La Commission directrice prendra tous les soins nécessaires pour la conservation des ouvrages qui lui seront confiés ; mais elle n'assume aucune responsabilité du chef des accidents qui pourraient survenir aux objets, soit à l'occasion de leur envoi ou de leur retour, soit pendant le temps qu'ils resteront déposés dans les locaux de l'Exposition.

Le placement des objets sera confié à un jury spécial, nommé par les artistes belges ou domiciliés en Belgique qui envoient leurs œuvres au Salon de 1875, et qui ont été admis à prendre part à l'une des expositions triennales de Bruxelles. Il comprend onze membres, à savoir :

1° Quatre peintres, dont au moins deux peintres d'histoire, un sculpteur, un graveur et un architecte, à désigner *exclusivement* par les artistes habitant Bruxelles et les localités non comprises dans les trois provinces indiquées dans les deux paragraphes suivants :

2° Deux peintres, dont au moins un peintre d'histoire, et un sculpteur, à désigner *exclusivement* par les artistes habitant la province d'Anvers ;

3° Un peintre à désigner *exclusivement* par les artistes habitant les provinces de Flandre occidentale et de Flandre orientale.

L'artiste belge domicilié à l'étranger sera admis à voter avec les exposants de la province dans laquelle il est né.

Ce jury est présidé par le Président de la Commission directrice et, à son défaut, par le Vice-Président de cette Commission, lesquels en font partie de droit.

Le bulletin contenant les noms des candidats, d'après la classification et la règle ci-dessus établies, sera placé dans une enveloppe spéciale, fermée et portant la signature de l'artiste, ainsi que son domicile. Ce bulletin devra accompagner la notice prémentionnée.

Les bulletins seront ouverts par la Commission directrice, dans une séance publique qui aura lieu le 17 juillet.

Les artistes qui auront obtenu le plus grand nombre de suffrages seront proclamés membres du jury de placement.

En cas de parité de voix, le plus âgé des candidats l'emportera.

L'artiste nommé, qui n'accepterait pas ses fonctions, sera remplacé par celui qui le suit dans l'ordre du nombre des voix, en ayant égard aux divisions et aux catégories prémentionnées.

Un troisième jury sera chargé d'adresser au gouvernement des propositions pour les achats, les récompenses et les encouragements.

Il est composé des membres du jury de placement, du Président et du Vice-Président de la Commission directrice et de quatre membres à désigner par le gouvernement.

Indépendamment des distinctions spéciales que le gouvernement sera dans le cas d'accorder et des acquisitions qu'il pourra faire, il sera décerné des médailles de récompense en or aux artistes qui auront fait preuve du talent le plus distingué.

Le catalogue mentionnera les exposants qui, en envoyant leurs œuvres, auront exprimé l'intention de ne pas concourir pour l'obtention des médailles.

Les artistes qui désirent se servir de l'intermédiaire de la Commission pour la vente de leurs œuvres feront connaître le prix qu'ils en demandent.

Le Président de la Commission directrice,
de CANNART-D'HAMALE.

Le Secrétaire,
V. STIÉNON.

*
* *

EXPOSITION DE LAVAL. — La *Société des Arts réunis de la Mayenne*, ouvrira sa deuxième exposition le dimanche 5 septembre prochain, aux galeries de l'Industrie, à Laval.

La Société distribue des médailles d'or et d'argent. Elle fera des acquisitions pour sa loterie.

Les envois, aller et retour, sont à la charge de la Société, pourvu qu'ils soient déposés du 1er au 8 août, à Paris, dans les bureaux du *Moniteur des Arts*, 43, rue Saint-Georges. — Avoir le soin de garnir les tableaux de fascines aux coins des bordures.

Les envois directs restent seuls à la charge des artistes expéditeurs.

Chaque artiste joindra à son envoi une notice contenant les renseignements d'usage.

∴

L'exposition du Palais des Champs-Élysées a été close le dimanche 20 juin dernier, à six heures du soir.

On a enregistré aux tourniquets, pendant les quarante-huit jours qu'a duré l'exposition, 139,070 entrées payantes, et on a constaté, en outre, 371,361 entrées de faveur, soit un nombre total de visiteurs de 510,431.

∴

Nous apprenons avec satisfaction que M. P. Teyssonnières, l'excellent aquafortiste dont l'*Art universel* a publié une planche l'an dernier, a vendu pour les collections de l'État, les trois superbes eaux-fortes qu'il avait exposées au Salon. La quatrième qui complétait son envoi, a été achetée pour compte de la ville de Paris. M. Teyssonnières est le premier artiste auquel la ville ait ouvert ses collections.

C'est un dédommagement public à la décision du jury des médailles, qui n'a pas jugé convenable de récompenser le vaillant artiste : une voix, en effet, a manqué à M. Teyssonnières pour obtenir la médaille.

∴

La section des arts plastiques du *Cercle artistique* d'Anvers, a décidé d'organiser une exposition des principales œuvres de Louis Van Kuyck, dont le buste en marbre, par M. De Braekeleer, sera offert à la ville pour le musée.

∴

Dans une assemblé générale à laquelle le *Kunstgenootschap* de Gand, avait invité tous les artistes exposants des deux Flandres, on s'est arrêté définitivement sur le choix d'un candidat pour le jury de placement à l'exposition générale de Bruxelles. M. Th. Canneel, directeur de l'académie de Gand, a été élu par 40 voix, sur 42 votants.

∴

VENTES ANNONCÉES. — Le mercredi 7 juillet et les dix jours suivants, aura lieu en l'hôtel Drouot, la vente publique des dessins anciens de tous les maîtres, parmi lesquels deux magnifiques dessins de Watteau.

Estampes anciennes, œuvres de Boissieu et d'Ostade ; belles épreuves d'Albert Durer, Rembrandt, Waterloo, et tous les aquafortistes anciens.

Cette collection provient de la succession de M. Guichardot, et sera vendue sous le ministère de Me Delbergue-Cormont, commissaire-priseur.

∴

Une erreur s'est glissée dans la *Chronique artistique* de notre avant-dernier numéro : c'est M. Félix Cogen et non Coyen qui a été médaillé au Salon de Paris.

∴

Ne pourrait-on, jusqu'à un certain point, attribuer l'insuccès des peintres belges au Salon de Paris, au peu de soin que le ministre de Belgique à Paris prend de les recommander aux jurys? Tout en reconnaissant que ceux-ci agissent selon leur conscience il est bien permis de supposer qu'une petite démarche n'est jamais tout à fait perdue. L'ambassade hollandaise, elle, ne manque jamais cette sorte de politesse; aussi ses nationaux sont-ils toujours bien placés dans les expositions.

∴

Un artiste de talent, M. Meillery, lauréat du dernier concours de Rome, vient d'exposer au Palais Ducal, à Bruxelles, une série d'études faites à Rome et un des tableaux qu'il est tenu, aux termes du règlement, d'envoyer chaque année. On peut reprocher à M. Meillery de s'être un peu trop directement renfermé dans la tradition pour son tableau ; mais ses études dénotent des qualités précieuses et une personnalité réelle. C'est l'étude obstinée de la nature qui le rendra maître de lui et lui fera trouver la direction vers laquelle devra se porter son talent.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Il faut être vraiment amoureux de sa ville natale, pour se livrer à des recherches aussi minutieuses et aussi laborieuses que celles auxquelles M. Alexis Deschamps a dû s'adonner, pour retracer dans le volume qu'il vient de publier sur l'antique église collégiale de Notre-Dame à Namur, non seulement toute l'histoire de cet édifice, mais encore sa monographie. On sait que cette église a été démolie au commencement de ce siècle.

L'histoire et l'archéologie feraient des découvertes précieuses, s'il se trouvait dans quelques-unes de nos villes belges, des chercheurs consciencieux qui entreprendraient, comme M. Deschamps, de reconstituer dans leur intégrité, les monuments nationaux tombés sous les marteaux des démolisseurs

M. Deschamps, du reste, a déjà donné des preuves de son savoir et de son tact archéologique ; on lui doit plusieurs travaux intéressants.

La brochure est accompagnée de photographies qui représentent l'église de Notre-Dame, à des époques différentes.

L'ART. — Vingt cinquième livraison. — *Sommaire.* — TEXTE, — *Les dessins de William Blake, par Comyns Carr — Le Palais des ducs d'Urbino, par le comte Pompéo Ghérardi. — Le Salon de 1875, par Paul Leroi. — La Céramique à l'exposition de Blois, par Adrien Dubouché. — La Sculpture égyptienne, par Emile Soldi. — Notre Bibliothèque : Nouvelles Archives de l'Art français, par A. V. — La Chalcographie. — L'Industrie d'art à Venise. Le Centenaire de Boieldieu, à Rouen, par Arthur Pougin. — Chronique étrangère. — Exposition de Nancy. — Faits divers. — Notre Eau-Forte. — Nécrologie.*

GRAVURES. — Planche hors texte : *Le Troupeau d'oies, eau-forte de Alfred Brunet de Baines. — Sur l'Escaut, eau-forte de Léon Gaucherel.*

Gravures dans le texte : *Palais des ducs d'Urbino (façade Ouest, fac-simile d'un dessin de Toussaint. — La Saint-Jean, gravure d'Edmond Yon; les Tirailleurs de la Seine au combat de la Malmaison, gravé par Balaire; Bivouac de chameliers, fac-simile d'un dessin de Gustave Guillaumet. — Les Echappés de Sedan route de Mouzon, fac-simile d'un dessin d'Auguste Lançon — La Déesse Ananké et le Roi Ramsès, dessin de Maradan. — Grandes Lettres ornées, travail français, provenant d'un recueil du XVIe siècle. — Fac simile de Culs-de-lampe, composés et gravés par Augustin de Saint-Aubin.*

L'ART — Vingt-sixième livraison. — *Sommaire.* — TEXTE. — *Jacques Bailly, peintre en miniature, par J.-J. Guiffrey. — La Danse des Morts, du Locle, par Achille Jubinal. — Le Salon de 1875. — L'Exposition de la « Royal Academy » des Beaux-Arts de Londres, par Charles Yriarte — Les Achats du Salon. — Nos Eaux-Fortes.*

GRAVURES: — Planche hors texte : *Les Bords de l'Escaut, eau-forte de Ch. de Gravesande. — Saint-Michel, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-Gualbert et Saint-Bernard des Uberti, eau-forte de Ch. Courtry.*

Gravures dans le texte : *La Mort et l'Empereur; la Mort et l'Impératrice; la Mort et le Roi; la Mort et la Reine; la Mort et le Duc; la Mort et la Duchesse; la Mort et l'Usurier; la Mort et la Jeune Fille, fac-simile de gravures de la Danse des Morts du Locle. — Respha protège les corps de ses enfants contre les oiseaux de proie, fac-simile d'un dessin de Félix Buhot; l'Interdit, gravure de Smeeton et Tilly; Chaumière sur la lisière d'un bois, gravure de Smeeton et Tilly. — Fugitives from Constantinople, fac-simile d'un dessin de A. Gilbert. — Grandes Lettres ornées, travail français, provenant d'un recueil du XVIe siècle. — Fac-simile de Culs-de-lampe, eomposés et gravés par Augustin de Saint-Aubin.*

REVUE DE BELGIQUE. — Livraison du 15 juin — *Sommaire. — Goblet d'Alviella. La Liberté des processions et les Projets du parti ultramontain. — W. de Selys-Longchamps, Notes d'un voyage au Brésil. Rio de Janeiro. — Camille Lemonnier. Un Coin de village* (troisième partie). *— A Scheler. La Lutte des langues en Belgique. — C. Buls. Chronique des Arts. Aquarellistes et Aquafortistes. — E. Van Bemmel. Chronique littéraire. — Emile de Laveleye. Comment les peuples deviennent libres. — Ch. Potvin. l'Art dramatique à Berlin.*

LA GAZETTE DES FAMILLES

LITTÉRATURE — SCIENCES — ARTS — ÉDUCATION — ÉCONOMIE DOMESTIQUE — MODES — VARIÉTÉS

Suppléments de Gravures de Modes coloriées et Patrons découpés

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS POUR LA BELGIQUE :

Edition simple, un an . . . . . 4 fr.
Edition avec supplément de 24 gravures coloriées et 24 patrons découpés, un an. . . . . 12 fr.

Directeur-Gérant : M. THIRIFOCQ

44, Rue Saint-Jean, Bruxelles.

Le Messager d'Orient

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET FINANCIER

Paraissant à Vienne (Autriche), les mardis et les mercredis.

Journal s'occupant spécialement des affaires politiques de l'Orient.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LA BELGIQUE

Un An, 40 francs. — Six mois, 20 francs. — Trois mois, 12 francs.

On s'abonne à tous les bureaux de poste, ou par l'envoi d'une traite à vue sur Vienne.

Un numéro à Vienne, 15 kreutzer.; id. à l'étranger, 40 centimes.

Le bureau du *Messager d'Orient* se trouve dans la Josefstadt, Schmidgasse, 5, *Vienne.*

L'EMULATION

Publication mensuelle de la Société centrale d'Architecture de Belgique.

Programme : 1° Texte : Archéologie. Bibliographie. Biographie, Sciences appliquées. Législation du bâtiment. Programmes et comptes rendus de concours ou d'expositions. Faits divers, Bordereaux de prix. Renseignements utiles. etc. 2° Planches : Monuments anciens et modernes. Concours publics et académiques. Composition diverses. Constructions. Croquis et relevés.

ABONNEMENT ANNUEL :

Pour la Belgique, 25 fr. — Pour l'Étranger. 28 fr. (port en sus)

Annonces et réclames à forfait.

S'adresser : à la Direction du journal rue Caus, 22, à Ixelles, les-Bruxelles et à l'office artistique, Galerie du Commerce, 90. à Bruxelles.

L'ART

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Rue de la Chaussée-d'Antin, 3, Paris.

ABONNEMENTS :

France. . . . . 120 fr. | Allemagne. . . . . 145 fr.
Belgique . . . . . 135 » | Hollande . . . . . 140 »

On s'abonne : pour la France, à la *Librairie de l'Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin, *à Paris*; et pour la Belgique, à *l'Office Artistique*, 90, galerie du Commerce, *à Bruxelles.*

PHOTOGRAPHIE INALTÉRABLE

EUGÈNE GUÉRIN

RUE DE LOUVAIN 32, BRUXELLES

EXPOSITION

DE TABLEAUX MODERNES

DURAND-RUEL

Rue du Persil, 4, place des Martyrs, à Bruxelles.

GALERIES

A PARIS, 16, rue Laffitte. — A LONDRES, 168, New-Bond street.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris. . . . . Un an, 50 fr.; six mots, 25 fr.
Départements . . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, Paris.

CH. NOËL

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Saint-Josse-ten-Noode.

ACHAT, VENTE ET EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

RUE DE RUYSBROECK, 74, BRUXELLES

VENTE, ÉCHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôt d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, à Bruxelles.

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE ET VERNISSAGE

L. SABATIER ET Cie

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND-HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 50 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collection

PAR **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. VAN TRICT, libraires, 30, rue St-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 73, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie.— Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalages pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc., etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

AU BON MARCHÉ

RUE DE LA PUTTERIE, 45

à côté de l'hôtel Groenendael.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CHAUSSURES EN TOUS GENRES

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

à des prix très-modérés.

Pour l'ouverture de la saison, *mise en vente* d'une grande partie de *bottines pour hommes*, à élastiques, en grain du Levant, bien faites et très-solides, au prix incroyable de fr. **10, 50**, au choix.

Solde d'une grande partie de *bottines pour dames*, en peau et bouts vernis à un côté de boutons et à talons, au prix incroyable de fr. **8, 50**, au choix, article de 15 francs. Fabrique sur commande pour les théâtres. Réparations.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR,

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, A ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2, (près du MUSÉE)

ANVERS

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28

FABRIQUE DE VERNIS
COULEURS EN POUDRE
COULEURS BROYÉES
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
CHEVALETS DE CAMPAGNE
ET D'ATELIER
PARASOLS, CANNES, ETC, ETC.

MANNEQUINS
BOITES A COULEURS
ET A COMPAS
PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE

COULEURS FINES EN TUBES

Dépôt de la Maison TYCK d'Anvers

chez J. F. VAN MOLLE, *droguiste*

RUE VERTE, 93

SCHAERBEEK - BRUXELLES

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES

CASIMIR PONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

97, RUE DE RICHELIEU, 97, ET PASSAGE DES PRINCES

PARIS

DERRIÈRE LE RIDEAU

MA FEMME ET MOI. - NI CHAIR NI POISSON. - LES MARIS DE Mlle NOUNOUCHE.

LA TACHE NOIRE. - FEU FOLLET. - LA SONNETET.

PAR

CAMILLE LEMONNIER

*En vente, à l'***OFFICE ARTISTIQUE,** 90, *galerie du Commerce, à Bruxelles*

Prix : 3 francs.

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). Relâche.

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois)— Tous les soirs, spectacle-concert, duos, saynettes, opérettes, intermèdes.

Waux-Hall (au parc). — Tous les soirs, concert par l'orchestre de la Monnaie, sous la direction de MM. Dupont et Buziau.

Cirque Rancy (place Liedts). — Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre. — Les Jeudis et Dimanches, représentation à 3 heures après-midi et à 8 heures du soir.

Jardin Zoologique. — Rue Belliard. — Omnibus américain. — Grand aquarium d'eau de mer et d'eau douce. — Laiterie flamande. — Promenades à éléphants, à poneys, en voiture. — Gymnase pour les enfants. — Prix d'entrée : 1 franc.

Tous les soirs, à 7 1/2 heures, concert de Symphonie, sous la direction de MM. Dumon et Duhem.

Les mardis, à la même heure, concert par les musiques des régiments de la garnison.

Prix d'entrée : 50 centimes, à partir de 6 1/2 heures du soir.

Les dimanches et jours de fête, matinées populaires, de 7 heures à midi. — L'entrée est fixée à 25 centimes.

Théâtre Enfantin (quinconce du Parc). — Représentations tous les jours de 1 h. 1/2 à 6 h.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, RUE DE L'INDUSTRIE.

N° 11. TROISIÈME ANNÉE 15 JUILLET 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. AUG. CHOLET, *Administrateur - Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

ON S'ABONNE : A Paris, chez C. PONT, libraire, 97, rue Richelieu ; chez HEYMANN, éditeur, 3, chaussée d'Antin. — **A Londres,** chez HACHETTE, libraire ; chez BAILLÈRE, EINDAL et C° — **A Genève,** chez Joel CHERBULIEZ, libraire.— **A Berne,** chez B. F. HALLER, libraire.— **A Leipzig,** chez MUCQUARDT, libraire. — **A Rome,** chez BOCCA frères, Corso 207. — **A Leyde,** chez A. W. SIJTHOFF, libraire. — **A La Haye,** chez Martinus NIJHOFF, libraire. — **A Vienne,** chez BRAUMULLER et fils, libraires; chez GEROLS, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à BRUXELLES, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22 »
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwège	20 »

SOMMAIRE :

TEXTE. — LA PRESSE ILLUSTRÉE EN ANGLETERRE : *Mars.* — LES PEINTRES DE LA NATURE AU SALON : PAYSAGISTE, ANIMALIERS, etc., *J. Hoepfer.* — NOTRE PORTEFEUILLE. Croquis de marine, par H. Durand-Brager : *Camille Lemonnier.* — CARNET D'UN PASSANT : Louis Tinant, A. Dillens : *Jacques Both.* — PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE : Album et cahier d'études d'eaux-fortes, publiés par la Société internationale des aquafortistes : *L.* — VARIÉTÉS LITTÉRAIRES. Charlotte, nouvelle (suite) : *Eugène d'Auriac.* — EBAUCHE, par *Lucien Solvay.* — CHRONIQUE ARTISTIQUE. NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

LITHOGRAPHIE (hors texte). — CROQUIS DE MARINE, par *H. Durand-Brager.*

Nous avons retardé expressément la publication du présent numéro afin de pouvoir donner le résultat de l'élection des membres de la commission d'admission et de placement pour l'exposition de Bruxelles.

Voici les noms des artistes qui ont été nommés :

Jean Portaels, 153 *voix; De Winne*, 142; *Robert*, 145; *De Schampheleer*, 147; *Melot, sculpteur*, 142; *Demanez, graveur*, 140; *Jamaer, architecte*, 152.

On le voit, c'est une fusion des deux listes mises en présence.

LA PRESSE ILLUSTRÉE

en Angleterre.

Le dessin est la probité de l'art.
INGRES

Un journal technique publié à Londres, le *Printing Times and Lithographer*, nous apporte dans son numéro du 15 mars dernier l'analyse d'une conférence donnée en cette ville par M. Simpson, dessinateur spécial (*special artist*) de l'*Illustrated London news*, sur la Presse illustrée anglaise.

L'*Art*, de Paris, a publié, dans sa 13e livraison, une traduction assez étendue de la partie de cette conférence relative à l'*historique* de la presse illustrée.

Nous nous bornerons donc, pour notre part, à mettre sous les yeux du lecteur quelques détails concernant la *composition*, l'*exécution* du journal illustré, ainsi qu'une revue succincte des « périodiques » de ce genre publiés actuellement à Londres. Les documents fournis par M. Simpson viendront en aide à nos connaissances personnelles en pareille matière.

Comment *se fait* un grand journal illustré?

Prenons comme types le *Graphic* et l'*Illustrated London news*.

Sans aborder la composition de la partie littéraire — très-importante, d'ailleurs, mais moins intéressante au point de vue qui nous occupe, — disons d'abord que le journal illustré réclame le concours de trois genres principaux de dessinateurs :

1° Les *correspondants spéciaux* (*special artists*), qui envoient à la publication les croquis, pris sur les lieux, des principaux événements du jour. Ils exercent une sorte de *reportage* au crayon, et doivent joindre à un talent artistique très-réel les qualités essentielles qui distinguent le journaliste proprement dit : l'esprit d'observation, d'éclectisme, l'habileté, le sens de l'actualité à outrance, le don d'être partout à la fois.

2° Les *dessinateurs copistes* (*draught'smen*), qui *mettent au net*, en quelque sorte — pour nous servir d'un terme usité au collége — le *brouillon* des correspondants croquistes, brodent sur leurs canevas, tirent, en un mot, de

(1) Nous commençons dans ce numéro la première partie d'une suite d'articles de MARS, le spirituel caricaturiste du *Journal amusant*, sur les tendances et l'esprit de la caricature contemporaine. Ces articles d'un spécialiste seront lus avec intérêt et curiosité. (N. D. L. R.)

ces esquisses souvent très sommaires les dessins d'actualité qu'on offre au lecteur.

3° Les dessinateurs chargés de la partie purement artistique où le reportage n'a que faire — tels que croquis fantaisistes, revues humoristiques ou autres, événements locaux, reproduction d'œuvres d'art, planches picturales, etc., etc.

Ces derniers dessinateurs produisent leurs *originaux* soit directement sur bois, soit sur carton, — et dans ce dernier cas l'œuvre est reproduite sur bois par la photographie, pour passer ensuite aux mains du graveur.

De ces trois variétés de collaborateurs artistiques, la première est sans contredit la plus intéressante à étudier; — car, tandis que le *dessinateur fantaisiste*, comme le *copiste* ou *draught'sman*, produit paisiblement son travail, parfois au bureau du journal, le plus souvent dans son propre atelier, le *correspondant spécial*, lui, parcourt le monde, de ci, de là, ballotté par les événements,—se faufilant partout, le crayon à la main, courant parfois de grands dangers, dans le but de tout voir, de tout connaître, et d'en instruire son idole et son juge, le public.

Suivons, par exemple, M. Simpson dans ses voyages en zigzags.

En 1854, nous le voyons s'embarquer pour la Crimée : il y esquisse toute la campagne. De là, son crayon va flâner en Circassie, puis dans l'Inde, où il passe trois fructueuses années : *nulla dies sine linea*. Son premier voyage pour l'*Illustrated London news* le mène en 1866, à Saint-Pétersbourg, à l'occasion du mariage du Czarewitch : sans lui, la fête n'eût pas été complète.

En 1868, il part pour l'expédition d'Abyssinie; son crayon poursuit Théodoros avec non moins d'acharnement que les balles de ses compatriotes; vers la fin de la même année, on l'envoie *illustrer* la nouvelle route des Indes *viâ* Mont-Cenis. Il assiste ensuite à l'inauguration du canal de Suez, retourne en Crimée pour saluer en passant ses vieux champs de bataille et d'observation, et vient se poster, à Rome, aux portes du concile du Vatican.

La guerre franco-prussienne éclate : il est témoin des premiers événements, et passe à Paris tout le temps de la Commune — non sans courir de fréquents et sérieux dangers.

L'année suivante, le mariage de l'Empereur, fils du Ciel, l'appelle en Chine. L'occasion est tentante : il visite le Japon — toujours croquant, esquissant, crayonnant — traverse l'Océan en noircissant du papier, brûle le *Pacific Railway* américain en deux traits, et, à peine de retour à Londres, part pour la guerre des Aschantis, muni d'une nouvelle cargaison de *sketch books* et de *pencils!*

Telle est, en peu de mots, l'existence du *special artist* — compris à la manière anglaise; et ce ne serait point trop d'un nouvel Homère pour chanter semblable odyssée.

M. Simpson nous fournit aussi des détails intéressants sur sa manière de procéder. A Windsor, au mariage de la princesse Louise — par exemple — il s'était introduit dans la chapelle quelque temps avant la cérémonie. Les représentants de la presse étaient entassés pêle-mêle au jubé, mais, de commun accord, les meilleurs places, à la rampe, avaient été réservées aux dessinateurs. En attendant l'arrivée des grands personnages, le *special artist* de l'*Illustrated London news* se mit à reproduire très-fidèlement le chœur, les détails principaux de l'architecture de l'édifice; puis il *croqua* les physionomies, les uniformes, au fur et à mesure de leur apparition, et dressa, selon son habitude un léger *plan* de la position des personnages aux moments importants de la cérémonie. C'est grâce à ce travail préliminaire, ajoute M. Simpson, que les correspondants artistiques sont à même de reproduire fidèlement après coup, des cérémonies dont la durée ne dépasse souvent guère deux ou trois minutes. Malgré toutes ces précautions, des erreurs notables se glissent parfois dans la reproduction et l'achèvement sur bois des croquis envoyés de la sorte, et l'orateur cite tel cas où des enfants de chœur s'étaient ainsi trouvés métamorphosés en petites filles dans le dessin définitif. Il conseille donc aux artistes-correspondants, quand ils dessinent une vache, d'écrire au-dessous : « ceci est une vache (*This is a cow*). »

Mais revenons à l'exécution matérielle du journal illustré.

Grâce aux progrès de l'*industrie xylographique* contemporaine, les *bois* se divisent généralement en plusieurs — six, huit, douze, dix-huit parties égales, reliées entre elles avec le plus grand soin au moyen de boulons chevillés dans des creux pratiqués au verso de la planche. Un premier graveur fait d'abord toutes les tailles qui traversent les jointures de ces diverses fractions du *bloc* — dont la surface est d'ailleurs parfaitement nivelée. De ce premier travail dépend l'harmonie de l'ensemble.

Le bois est alors divisé entre autant d'ouvriers graveurs qu'il comporte de fractions : ce qui fournit la grande rapidité d'exécution qu'exige de nos jours la fièvre de l'actualité.

La planche gravée, on en tire une *épreuve*, qui est revue avec soin par le *directeur artistique* (*artistical manager*) — lequel indique alors à un *graveur-retoucheur* les corrections nécessaires. De nouvelles épreuves, et parfois de nouvelles retouches, ayant amené le résultat désiré, l'œuvre du graveur est terminée, le *bon à tirer* est remis au *directeur de la pagination*.

Pour un tirage peu important, le bois ainsi préparé pourrait suffire; mais le débit considérable de la plupart des publications illustrées anglaises entraîne une nouvelle opération : le *clichage* métallique par la galvanoplastie. La gravure est, au moyen de ce procédé, reproduite sur cuivre à un certain nombre d'exemplaires, ce qui permet de *tirer le numéro* sur plusieurs presses à la fois : *time is money*.

En sortant des presses, le journal illustré, comme tout

autre, passe au *pliage*, et de là aux mains de l'acheteur.

Examinons maintenant les principaux « périodiques » de la presse illustrée anglaise.

Le premier en date est l'*Illustrated London news*. Nous disons : en date, car cette magnifique publication partage avec le *Graphic*, de fondation presque récente, une suprématie méritée.

Le premier numéro de l'*Illustrated London news* parut le 14 mai 1842, et le journal acquit d'emblée une vogue immense. Il venait, en effet, combler dans la presse une lacune importante. Les événements que jusqu'ici la plume seule avait retracés à l'*esprit* du public, le crayon, dorénavant, entreprenait de les lui *fixer dans l'œil*. La lecture des récits écrits exige certains efforts d'intelligence, ou tout au moins une dose d'instruction. De plus, l'article de journal ne va pas au public : le public doit aller à lui, au contraire; et par ce temps de fièvre et de locomotion à outrance, ce n'est souvent point mince besogne, sans compter le temps perdu, que d'arriver à s'orienter dans ce dédale d'entrefilets, de colonnes, de titres et de sous-titres grands et petits, qu'on appelle un *newspaper* anglais!

L'*illustration*, elle, arrête son public au passage. Qu'il soit ignorant ou lettré, chercheur ou insouciant, sérieux ou frivole, elle le connaît elle sait qu'*il est pressé* : il va lui échapper, elle lui barre impitoyablement le chemin. Notre homme s'impatiente bien un peu, mais enfin *il s'est arrêté*, il a vu, il a compris; une impression — l'impression voulue, imposée, indiscutable, — a pris possession de son esprit, — et le but de l'*illustration* est atteint.

Souvent le passant est charmé : c'est qu'alors l'*illustration* avait déjà fait son œuvre. Elle s'était d'abord présentée à lui comme un maître, dans le but de l'instruire. Mais ses leçons attachantes revêtent une forme artistique qui séduit, qui captive; et du jour où l'*illustration* a fait naître dans l'esprit du lecteur, à côté du désir d'apprendre, un sentiment artistique, — le charme du crayon, — à dater de ce moment on peut dire qu'elle s'est emparée de lui, qu'elle est devenue pour lui un besoin, un aliment nécessaire.

On le voit, nul moyen d'instruire n'est plus prompt, plus efficace, et telle qu'elle est comprise et pratiquée aujourd'hui, l'*illustration* est devenue, en France et en Allemagne comme en Angleterre, une source de civilisation pour toutes les classes de la société.

L'*Illustrated London news* vient de compléter son 68e volume, et l'on peut évaluer à 30,000, dit M. Simpson, le nombre des gravures qui composent cette intéressante collection. Elle forme l'histoire la plus complète de notre temps, et sera consultée avec curiosité et avec fruit par les générations à venir.

Nous avons dit plus haut, en retraçant les pérégrinations de son *special artist* de par le monde, les sacrifices immenses que s'impose l'*Illustrated London news* pour s'assurer l'appui sympathique du public, Notons encore, parmi les principaux collaborateurs-artistes de ce recueil, MM. J. Bearnard, dont on a beaucoup remarqué les dessins de la guerre franco-prussienne, G.-J. Staniland, Walter May, Percy Macquoid, Heywood Hardy, J. Sturgess, R.-W. Mallett, Jules Pelcoq, A. Wells, H.-E. Jozer, G. Gilbert, et quantité d'autres non moins importants, dont la modestie se cache sous l'anonymat ou d'austères initiales (C.-R , J.-M., A.-H., J.-B., etc.).

Le *Graphic*, à son tour, mérite tous nos éloges. Cette publication, tirée avec un luxe sans rival, sur très-beau papier, offre chaque semaine au lecteur et à l'amateur-artiste huit à dix pages de gravures, dénotant pour la plupart un sentiment très-vrai et une exécution excessivement habile. Parmi les collaborateurs principaux du *Graphic*, il convient de citer : MM. S.-L. Fildes, W. Small, Gordon Thomson, H. Paterson. G. Durand, K. Johnson, E. Buckman, A. Boyd Heighton, F. W. Lawson, C. Green, E.-J. Brewtnall, Henri Woods, miss Paterson, Miss Thomson, un des peintres les plus légitimement en renom de l'autre côté du détroit, et l'on a suivi avec le plus vif intérêt les croquis empreints d'humour et remarquables d'exactitude envoyés du théâtre de la guerre, en 1870-71, par M. Sydney Hall.

Il y a, on le voit, entre les deux principaux journaux illustrés anglais, une noble rivalité dont peut se féliciter l'art, et dont bénéficie évidemment le lecteur, — habitué chaque semaine, de part et d'autre, à de nouvelles et agréables *surprises*.

Le *Graphic* et l'*Illustrated London news* publient chaque année, indépendamment de nombreux « suppléments » artistiques, un numéro extraordinaire : le *Christmas number*.

Noël est pour les Anglais la *fête du cœur* par excellence : il est donc naturel que les *illustrés*, qui tiennent au-delà du détroit une si grande place, s'associent à la joie générale, et revêtent pour la circonstance leurs plus pimpants atours. M. Ingram, fils du fondateur de l'*Illustrated London news*, nous apprend que la préparation de ce *numéro de Noël*, à laquelle on consacre des soins tout spéciaux, exige un travail assidu de plusieurs mois.

Les dessinateurs s'occupent déjà depuis longtemps du prochain numéro.

Peu de gens se figurent d'ailleurs par combien de mains passe le numéro d'un journal illustré avant d'être lancé dans la circulation. Qu'il leur suffise d'apprendre que le dernier *Christmas number* de l'*Illustrated London news* a glissé sous les presses six millions de fois. Une certaine année, le tirage d'un numéro de ce genre n'a pas consommé moins de trente tonnes, soit environ quinze mille kilogrammes de papier.

(*La suite au prochain numéro.*) MARS.

LES PEINTRES DE LA NATURE AU SALON

II

Paysagistes

(*Suite.*)

Nous en étions aux paysagistes. M. Arbouin expose une excellente toile: *les Bords de la Seine*. Le ciel bleu est d'un ton très-délicat et se réfléchit lumineusement dans une eau aux reflets nacrés. Bons avant-plans, mais la facture est un peu mince. Le *Printemps* de M. Artigue nous montre une silhouette de jeune fille en gris poétiquement détachée sur un fond finement touché: les verts ont des pâleurs exquises. Un *Ravin* de M. Asselbergs méritait une place d'honneur à la rampe: on l'a mis à la frise; c'est une toile de bonne facture et de grand sentiment, sobrement traitée dans les tons bruns. Le ciel est fin et clair, avec de minces profils d'arbres: belle qualité des roches mêlées aux verdures. Bonnes toiles de N. Aublet, Auguin (de ce dernier un grand morceau de verdures très-montées en ton), Baudit, Mlle Beernaert, Bellel, Bellenger. De M. Baron, un *Paysage* particulièrement remarquable, bien dans l'air, velouté et doux; de l'air, de la profondeur, une touche solide et leste; une des bonnes choses du Salon. De M. de Beughem une *Maison Flamande*, sobre d'effet et travaillée largement dans la pâte. M. Bonnefoy voit grandement: son *Novembre* a des beautés audacieuses. Voici M. Emile Breton: son *Canal de Courrières*, au ciel rayé de rouge, est toujours dans cette gamme d'effets phénoménaux qu'on lui a déjà reprochée. Les verts profonds et sourds sont, du reste, bien dans l'air; et le canal dévale de face, avec une perspective hardie et juste; mais l'exécution est peut-être un peu hâtive. Le *Village d'Artois*, du même artiste, détache en verts crus sur un paysage de neige la peinture d'une charrette au repos: le chemin foulé est très-juste de ton. M. Jules Breton, lui, est un réaliste arrangeur, épris d'un certain maniérisme : sa *Saint-Jean* représente une ronde de villageois au milieu d'un pré; les flammes d'un feu de bois les balafrent de reflets rouges. Bonnes parties à gauche. M. Chabry est bien autrement vigoureux dans ses *Chênes;* une grande page très-enlevée. Il y a des avant-plans verts mêlés aux rousseurs des broussailles qui ont un grand accent; et la lumière filtre dans les arbres en notes vives. Chaleur des tons; pâtes brillantes; maîtrise superbe. C'est une belle étude de plein air que la *Fête d'Uruque* de M. Gustave Colin, un homme de parti pris, un amant de la lumière, un raffiné de la silhouette ; il y a dans son tableau le sentiment et l'inquiétude des foules, des remous de tons vifs et vibrants, des rencontres de notes alertes, et le tout se fond dans un ensemble violent et vrai. Là-dessus le soleil cinglant de ses rayons et chauffant à blanc le ciel, le bariolage de la foule, des murs de maisons. M. Colin a étudié Goya : il a de lui les jeux de la palette, les tohus-bohus des foules vues à distance. De Mme Marie Collart une toile empoignante de sentiment, *Calvoet*; de M. Coosemans une belle page d'un faire spirituel, enlevée avec verve — mais mal placée. M. den Duyts se voit mieux: la *Vue d'Edichove* est charmante, bien que les avant-plans soient un peu moussus et le rouge du ciel un peu forcé; mais l'ensemble est d'un faire argentin très-fin, d'un sentiment très-artiste. Je dirai la même chose du *Moulin* de M. Aug. Flameng, le fils de l'éminent graveur. Cette jolie toile, d'une tonalité grise où s'harmonisent les bruns et les verts, avec les silhouettes d'arbres légèrement touchées et son impression d'air humide, révèle un facturiste délicat, un poète, un nerveux. Excellent début. Citons encore un *Coup de vent* de M. Gall, verts vigoureux, effet puissant; MM. Moutte, Mauve, Masson, Leroux, Terlinden, Lemaire, Lecomte.

III

Animaliers, fleuristes, peintres de natures mortes.

Aimez-vous les vaches de M. Van Marcke? C'est très-habilement peint, mais cela ressemble trop à Troyon; c'est de la vache de seconde main; et puis la peinture a des jus de tabac où l'on sent trop l'atelier. Il y a plus de vraie maîtrise, plus de tendresse pour la nature chez M. Alfred Verwée, le beau peintre flamand qu'on sait: les quatre chevaux de son attelage zélandais, silhouettés mi-partie sur un ciel très-fin coupé par une ligne d'horizon aux toits rouges alternés de verdures claires, mi-partie sur le ton chamois des terrains, sont de nobles bêtes à l'encolure puissante, aux nerfs en saillie, aux robes lustrées. Il y a là un idéal de santé robuste, de vigueur campagnarde, d'exubérance flamande qu'on ne trouve pas ailleurs. Voyez encore du même peintre les *Bords de l'Escaut*: un groupe de vaches se détache en tache noire et blanche sur l'harmonie puissante des verts, dans une densité d'atmosphère fortement exprimée. Un ciel délicieux roule dans le haut ses vagues aériennes, indéfiniment : au premier plan de l'eau; à droite un petit coin gris exquis. Voilà un homme qui sent: son *Paysage* et ses bêtes ne font qu'un: il comprend la synthèse rustique ; et puis, c'est de la bonne peinture bien tripotée, bien faite, lustrée comme de l'émaillure. — Un animalier véritable, c'est encore M. de La Rochenoire : il y a chez lui l'odeur du serin, de la bouse, des prés trempés, tout ce qui fait la saveur rude des champs. Son *Taureau* a les harmonies naturelles, la liaison de la bête et de la terre, la beauté d'une peinture saine et virile. Le fond du paysage est grassement touché, avec de belles clartés, et par-dessus se développe un beau ciel rose, rempli de mouvement. On a affaire à un artiste opiniâtre, à un chercheur convaincu, à une grande et sévère école. — Chez M. Xavier de Cock, le printemps règne en maître : c'est d'un éclat de palette luxuriant. Ses *Vaches* sont une de ces pages impressionnantes qu'on n'oublie pas : il est difficile de mettre dans une toile plus de vapeur, plus de poésie, plus de vigueur dans l'exécution, une note plus personnelle. La *Forêt* est une note hardie et un peu tapageuse; mais du charme, de l'exubérance toujours, un mélange charmant de gris et de verts.

J'aime peu la peinture de M. Lançon : elle est grise et terne. Personne mieux que lui n'en tombe d'accord, du reste. Mais il reste toujours son fier et audacieux dessin, la structure dramatique de ses groupes, la science étonnante de ses anatomies félines. Voyez la *Lionne*; voyez surtout, aux dessins, les superbes études d'animaux dessinées pour l'*Art*, il y a là une révélation puissante, une maîtrise hautaine, avec un mélange de Géricault et de Delacroix. — M. Andrieu connaît aussi les grands mouvements de la bête : sa *Lionne gardant sa proie* est terrible. Très-beau le ciel frotté de rouge, et l'exécution est rapide, décidée.

Des chiens suffisants de Lafond, de beaux groupes de M. de Penne; une bonne étude de Mlle Lalande; une grande toile de M. Mélin, trois chiens d'une belle silhouette, sur fond de paysage conventionnel décoré d'une nymphe en baudruche; un *Lapin de Garenne* très-finement touché de M. Attendu ; des moutons heureux de M. Brissot de Warville (le piétiné du troupeau sur les avant-plans bruns est très-juste); de M. Alex. Bouché deux excellentes toiles, l'une, *le Charriage*, facture large, impression vraie, la neige bien rendue; l'autre, *la Sortie du troupeau*, une page

aux lumières vibrantes, d'un mouvement délicieux et d'une poésie saine qui a l'accent de la nature.

Voici M. Brown (John Lewis). C'est un tempérament : il a de la puissance, de l'ingéniosité, une pratique rapide; il est friand de morceaux haut montés en ton; quelquefois même la sauce est un peu relevée. Ses *Maquignons* ont des colorations vives, des harmonies veloutées et fortes, des recherches de palette spirituelles. La chaussée, frappée d'un jet de lumière, est très-belle. Beaux avant-plans clairs, avec des ombres grises très-fines. — Il y a une ingéniosité à peu près semblable chez M. Otto von Thoren : ses *Voleurs de bœufs* ont de belles harmonies, une pratique habile, des effets de palette pleins d'onction. L'ensemble est dramatique.

IV

Peintres de fleurs, de natures mortes et d'accessoires.

L'*Art Universel* a eu à parler déjà de M. Bidau, le facturiste exquis : ses *Apprêts à la Campagne* sont d'une finesse prestigieuse. Un beau morceau d'artiste, c'est aussi le bouquet de *Pivoines* de M. George : beaucoup de verve dans la facture. C'est encore, c'est surtout le bouquet de *Coquelicots* de M. Quost, vrai ragoût de tons piquants, d'harmonies vives, de fraîcheurs épanouies dans un rayon d'été. Toutefois, le vase manque de consistance et a trop les valeurs du terrain. Du même artiste, *Fleurs de printemps*, pétard de palette exquis, d'un brio tumultueux et chatoyant. De bonnes toiles de Mme Darru, MM. Saint-Genis, Trouvé, Mairiat, Pierrat, Petit, Perrachon, Mme Noble, Pijeaud, Moreau, Couder.

M. Roziers *(Gibier)* a une touche grasse, des tons justes, une certaine virtuosité prudente, mais pas assez de souffle, d'idéal : cela manque de relief. Bon ensemble toutefois, n'étaient les lumières trop égales. Quel sentiment des choses chez M. Philippe Rousseau! Des giroflées sauvages dans un grès rouge, un fromage à la pie, des pommes, un couteau, rangés sur une table en pierre; cela lui suffit pour dégager une impression de bonne chère et de santé. De M. Domer des *Fleurs et Bibelots* exquisement touchés, avec beaucoup de moëlleux et de finesse dans la pâte.

Deux *Cochons*, l'un de M. Vollon, l'autre de M. Bonvin. Celui de M. Vollon, comme on s'y attend, est un beau morceau de facture, d'une crânerie de brosse très-amusante: le cochon est sur fond noir, ouvert et pendu, la chair sanguinolente, ce qui n'est pas nature, car le cochon dépouillé est blanc. Il y a dans cette note haut montée une tendance aux jus bruns, au sauce; mais l'ensemble est puissant. Le *Cochon* de M. Bonvin a moins de virtuosité; mais il tient plus de la nature. La gamme est sobre dans les gris et les bruns et piquée de lumières discrètes : on a affaire à une pratique sérieuse et qui met son effort à ne pas s'emporter.

J. Hoepfer.

P.-S. Au moment de terminer mon article, je m'aperçois que je n'ai parlé ni de la sculpture, ni de la gravure, ni de l'architecture, ni d'une foule de genres très-respectables. Impossible cependant de prolonger plus longtemps cette étude : le Salon n'est plus qu'un souvenir lointain. Je me contenterai de signaler deux envois belges : en sculpture, une *Domenica* de M. de Vigne, œuvre fort remarquée et d'une distinction, d'un sentiment poétique, d'une grâce extrêmes ; en gravure, les eaux-fortes de M. Aug. Danse, belles planches d'un accent très-artiste, très-peintre, et travaillées pour l'effet. M. Danse expose aussi aux dessins. J. H.

NOTRE PORTEFEUILLE.

Croquis de marine

par H. Durand - Brager. (Lithographie de l'artiste.)

Le joli croquis que nous publions aujourd'hui est dû à la plume d'un des artistes en qui s'est le mieux résumé l'esprit toujours en éveil, la curiosité passionnée, la spontanéité et la crânerie de l'illustration française : tout le monde connaît les fins, les rapides, les émouvants dessins, pris sur le vif, au hasard des rencontres, dans la poussière d'une galopée ou la fumée d'une bataille, de ce journaliste du crayon, pendant la période des guerres de Crimée. L'énorme public français attendait toute une semaine, avec une curiosité inquiète, les improvisations de son dessinateur ordinaire, de ce grand maître de ses émotions et de ses tragiques plaisirs : toujours au poste, toujours de l'avant-garde, soldat par la vocation autant que par le tempérament, il ouvrait chaque dimanche son inépuisable portefeuille criblé des grains de la fusillade et rempli de l'odeur de la poudre; et l'on voyait se dérouler la suite interminable des croquis de terre et de mer, les bivacs, les escarmouches, l'infanterie, la cavalerie, les grandes et les petites scènes de la vie militaire, la batterie et la cantine, l'épopée et le vaudeville, tout le poëme compliqué du troupier français.

M. Durand-Brager a tout vu, il a voyagé partout, et son esprit est comme un vaste musée rempli de tableaux où il puise le motif des charmants croquis dont il peuple, à ses moments de loisirs, ses carnets, vrai feu d'artifice de notes vives comme la réalité et de spirituelles indications; car de la vie des camps, de ses aventures de nomade, l'artiste a gardé l'amour du croquis, du dessin fait dans la creux de la main, en deux traits; et souvent il s'interrompt dans les œuvres sérieuses de son pinceau pour regarder le bout de mine de plomb traînant sur le guéridon.

L'œuvre de M. Durand-Brager est considérable : sans parler de la foule de ses dessins, il a peint un très-grand nombre de marines et de vues de ville, d'une coloration délicate et d'un dessin arrêté où l'on retrouve le nerveux de ses croquis.

Camille Lemonnier.

CARNET D'UN PASSANT

Les Ateliers bruxellois.

LOUIS TINANT.

Que de Saint-Michel terrassant le démon ont inspiré déjà le ciseau des sculpteurs et la brosse des peintres! Depuis les diables fantastiques du moyen-âge, écrasés sous les pieds d'un archange, armé de pied en cap, visière baissée, et lance menaçante, jusqu'à la superbe toile de Raphaël Sanzio, que nous admirons encore aujourd'hui dans une des salles du Louvre, Saint-Michel ne s'est pas reposé un instant et le diable a prolongé à travers les siècles

ses épouvantables contorsions. C'était là un sujet chrétien que les artistes pieux traitaient avec amour, mais les derniers l'avaient compris comme le comprenaient leurs aïeux, et nous retrouvions éternellement un archange ferrailleur, couvert d'une armure de fer et d'or, et prêt à frapper le génie du mal à la façon des chevaliers : admirable tournoi, coups d'épée merveilleux ! L'art chrétien n'avait point tiré l'essence de cet épisode de l'histoire sacrée ; il n'y vit jamais qu'un fait matériel et crut faire œuvre divine en attachant au dos de l'archange deux grandes ailes et en effilant les ongles du démon. La pensée moderne est allée au-delà : Saint-Michel représente l'esprit, cette souveraine puissance qui s'élève au-dessus des choses, dédaigne les obstacles, et demande à l'inconnu ses secrets ; maîtresse de la vie morale de l'être, elle le guide à travers la vie, lutte contre les passions aveugles et les aveugles entraînements de la chair, se plonge dans les sciences, sonde tous les mystères et cherche à dominer la nature par la seule force de son génie. Satan n'est pour elle que l'éternel ennemi qu'elle travaille à vaincre ; c'est la matière brutale fermée aux bouillonnements de la pensée, à ses sublimes ambitions, sourde aux enseignements de la raison et à ses conseils, incapable de toute œuvre élevée et qui grouille sur la terre comme la larve dans la boue du chemin.

C'est à peine si le Saint-Michel de Louis Tinant touche le démon du bout du pied et le démon roule dans les abîmes : d'une main, il s'accroche aux aspérités du roc, de l'autre, il se cache la figure pour éviter le regard dédaigneux et le dédaigneux sourire de l'archange qui se soutient dans l'air par le balancement de ses vastes ailes. L'esprit montre le ciel d'où il vient et les profondeurs sombres où la matière est précipitée. — A moi la lumière, à toi les ténèbres, semble-t-il lui dire.

On conçoit que Tinant s'est inspiré de l'art grec pour donner à son Saint-Michel la beauté pure que nous retrouvons dans l'Apollon des anciens. L'archange est nu et d'une belle harmonie de formes ; le mouvement a quelque chose d'éthéré, le corps ne s'appuie point sur une base, il semble vraiment suspendu par le majestueux mouvement de ses ailes ; l'expression est habilement exprimée et la grâce de ce corps, la finesse des attaches et la distinction de l'allure contrastent avec cette masse nerveuse, chargée de muscles et de chair, lourde comme un gladiateur que le caprice de l'empereur a demandé aux forêts de la Germanie ; c'est bien là le Satan-matière, tel que le comprend la pensée moderne et M. Tinant l'eût exagéré davantage, lui eût donné moins de distinction, l'eût fait plus massif encore, que nous aurions toujours reconnu l'être brutal et farouche dont tout le génie est dans la chair et toute la force dans la pesanteur.

Ce groupe ornera bientôt une des places de notre Hôtel-de-Ville de Bruxelles.

AD. DILLENS.

Le peintre est à sa toile et travaille attentivement dans cet atelier plein de choses curieuses : armes anciennes et étrangères, costumes, tapissières, cuivres, porcelaines, tableaux et que sais-je ! Il termine un gracieux tableau de genre : deux filles d'Orient agacent un oiseau de proie en lui présentant un jeune serin qui se réfugie frissonnant contre les lèvres de l'une d'elle. Cela est plein de grâce et fait avec beaucoup d'esprit. Je regrette que Dillens n'ait eu que cette toile à me montrer, il m'eût été agréable de m'arrêter plus longtemps chez lui.

JACQUES BOTH.

PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE

ALBUM ET CAHIER D'ÉTUDES D'EAUX-FORTES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DES AQUA-FORTISTES.

La double livraison d'avril de l'intéressante publication des aqua-fortistes belges vient de paraître. L'*Album* contient, comme à l'ordinaire, trois planches : La première, une *Vue du Taunus*, a pour auteur S. A. R. Madame la Comtesse de Flandre ; elle aurait, par cela seul, un succès de curiosité ; mais elle n'en a pas besoin : il lui suffit d'être une bonne planche, d'un dessin peut-être un peu géométrique et apprêté, mais correct et bien au plan, et d'avoir des colorations vigoureuses, résultat d'une morsure habilement soutenue. — L'eau-forte de M. Coindre, *Place à Baume*, a des mérites de morsure ; mais elle me paraît trop laborieusement travaillée, dans les fonds surtout, pointillés de picotis agaçants à l'œil ; l'effet général est, du reste, bien marqué, avec des vigueurs dans l'ombre et la lumière. — M. Montefiore a des chatoiements délicats dans son *Portail d'église*, un morceau bien ouvré et d'un bel accent.

Des cinq planches du *Cahier d'études*, la moins remarquable n'est pas le joli bout d'étude de M. Thamner, l'écrivain dont on a lu ici même des pages d'excellente critique. M. de Gravesande a crayonné aussi une fine page, bien mordue dans les tons clairs, mais toujours un peu conventionnelle dans les premiers plans. — Belle tête d'étude de M. Danse, un maître graveur : la tête se détache en profil sauvage violemment mordu sur un fond très-librement emmêlé. — M. Vaillant a, de son côté, une planche bien fouillée, d'un travail au pointillé très-serré, avec des parties tout à fait charmantes de lumière dans les fonds ; mais peut-être l'artiste s'est-il un peu trop préoccupé de ressembler aux anciens graveurs. Enfin, M. Puttaert publie un *Paysage* dans les tons noirs, avec des parties claires vigoureusement tranchées. Morsure soutenue, bons avant-plans, mais le travail est un peu dur et haché dans le ciel.

En somme, bonne livraison. L.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

—

CHARLOTTE

(Suite. — Voir page 100.)

— Eh bien ! voulez-vous dîner avec nous mercredi prochain ? Ce sera sans doute la première fois que vous dînerez dans une pharmacie.

— Avec grand plaisir.

— Vous serez indulgent pour notre table. Elle n'est pas élégante, mais nous vous y offrirons une place de grand cœur. N'est-ce pas, Charlotte ?

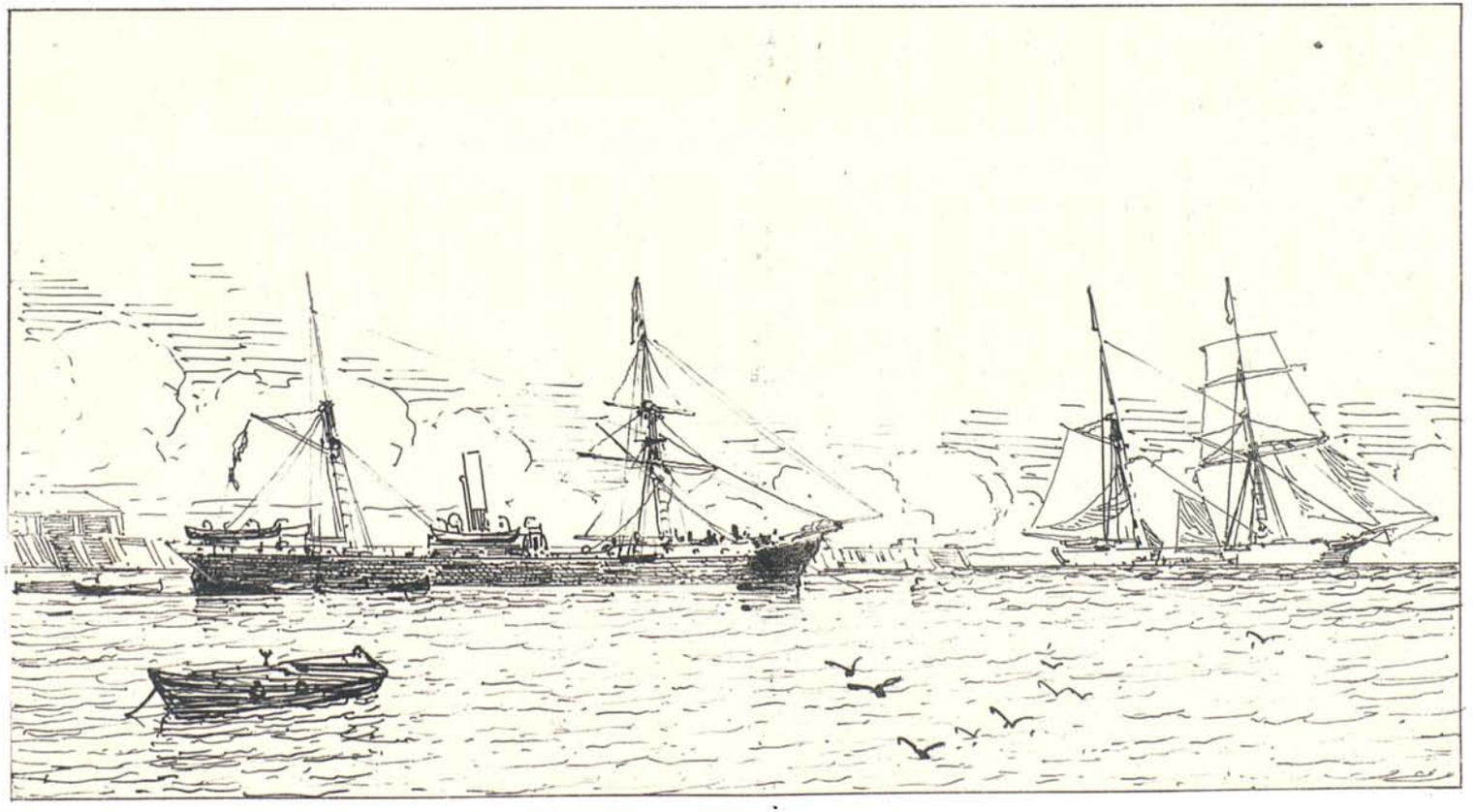
Charlotte fit un signe de tête en silence.

— Allons, ma bonne Charlotte Carlowna, je compte sur toi pour bien traiter notre hôte, afin qu'il nous favorise une autre fois de sa présence.

Une légère rougeur se répandit sur le visage de la jeune femme, qui se hâta de sortir.

— A quelle heure dînez-vous ? demanda le baron.

— Ordinairement à midi ; mais comme vous avez les habitudes de la capitale, nous ne dînerons, si vous le voulez bien, qu'à une heure précise. C'est assez tard, n'est-ce pas ?



— Oh ! c'est à merveille.

Le baron rentra chez lui; la femme de l'apothicaire ne lui sortait pas de la tête. Il repassa successivement dans son souvenir tous les romans scandaleux qu'il avait lus, et résolut de mener les choses avec tout le sang-froid et l'habileté d'un séducteur consommé.

Le mercredi venu, le baron, attendant à peine l'heure fixée, mit un gilet et une cravate du dernier goût; il endossa un vêtement fait selon la mode de Paris et se dirigea, à travers les ruelles bourbeuses, vers la demeure de l'apothicaire.

Il trouva le maître de la maison devant la porte, lui serra amicalement la main et entra dans le salon où nous l'avons déjà vu. Les cuillères d'argent n'étaient plus dans l'armoire : on les avait sorties et nettoyées. La table était au milieu de la chambre, et il y avait quatre couverts. Le petit propriétaire à la hongroise, assis dans un coin, fumait une pipe en attendant le dîner.

— Et votre femme ? demanda le baron à l'apothicaire.

— Ma femme est à la cuisine; elle prépare le dîner. Nous n'avons pas de cuisinière, car, vous le savez, nous ne sommes pas riches.

Le baron éprouva un vif dépit en songeant que celle qu'il se disposait à aimer touchait à des casseroles, et qu'elle se donnait bien du mal peut-être pour faire rôtir à point une volaille, le tout pour la plus grande satisfaction du tendre objet d'une ancienne passion.

— Ah ! votre serviteur, dit tout à coup le fumeur, du ton d'une vieille connaissance. Comment vous trouvez-vous parmi nous ?

— Mais, fort bien, monsieur.

— Toujours parfaitement habillé ! Est-ce à Pétersbourg que votre gilet a été fait ?

— Non, monsieur, c'est à Paris.

— A Paris ! Ah ! permettez que je regarde. Cela coûte cher, sans doute ?

— Je ne me rappelle pas.

— Ces élégants de Pétersbourg ne se refusent rien, en vérité. Mais, il faut le reconnaître, la toilette est indispensable à un homme du monde.

La femme de l'apothicaire entra à ce moment. Elle était en blanc; deux longues boucles de cheveux passées derrière ses oreilles lui descendaient jusque sur les épaules, et un cordon noir retenu par une fausse perle lui ceignait le front. Ce ruban, parure indispensable de toute Allemande pauvre, choqua de nouveau le baron. Il s'inclina froidement et se mit à parler de la pluie et du beau temps.

Cependant on apporta la soupière et les convives prirent place. On enleva le couvercle, et alors apparut aux yeux de tous, non la soupe au choux, ni la soupe aux pommes de terre, mais une ancienne connaissance, un compagnon de la jeunesse, l'*hafengrütze* au lait, qui jadis, deux fois par semaine, répandait la tristesse dans toute l'Université.

Le baron regarda Charlotte : elle soupira et rougit.

Il y a des femmes qui, lorsque leur cœur est blessé, savent répandre sur les choses les plus ordinaires un peu de la poésie de leur âme. Le baron comprit tout ce que signifiait ce simple mets, et, pour la première fois de sa vie peut-être, il ne fit plus attention aux autres détails de la table.

La conversation fut très-animée : on parla de Pétersbourg et de la translation possible de la pharmacie. Seul Frantz Ivanowitch se lamenta sur la cherté de la vie dans la capitale, et l'ex-propriétaire ajouta élégamment qu'à Pétersbourg on visait surtout à l'originalité.

Vers la fin du repas, l'apothicaire passa avec un air d'importance dans la pièce voisine, et revint avec une bouteille de champagne, la première que l'on bût dans la pharmacie depuis sa fondation. Puisqu'il s'était mis en frais, il voulait que rien ne manquât au régal de ses hôtes.

— A la santé de notre hôte ! s'écria Frantz Ivanowitch. Puisse-t-il vivre cent ans !

— Et parvenir au rang de général ! ajouta le petit-maître.

— Et surtout qu'il soit heureux ! dit à son tour la jeune femme.

Le vin n'était pas frais et son goût laissait à désirer; mais l'extérieur de la bouteille et le pétillement de l'écume étaient tellement engageants que l'on y fit à peine attention.

— Allons ! s'écria l'apothicaire, qui commençait à entrer en belle humeur, encore un verre !

Lorsque la bouteille fut vidée, la maîtresse de la maison et les convives se levèrent de table. Il était quatre heures. Les hommes se munirent de pipes et de cigares. Deux heures se passèrent encore en conversations décousues. L'apothicaire songeait à quelque chose, sans doute à la translation de sa pharmacie; le baron tenait ses yeux impatiemment fixés sur la pendule; Charlotte, le visage couvert d'une vive rougeur, paraissait agitée. Seul, l'ex-propriétaire s'étendait nonchalamment et regardait au plafond; mais enfin il se souvint qu'il était temps pour lui d'aller chez le maître de poste : il se leva, salua et sortit. Frantz Ivanowitch s'occupa de ses affaires. Charlotte et Fierenheim restèrent tous deux seuls.

Il commençait déjà à faire nuit, car on était à une époque fort avancée de l'automne. Tous deux se taisaient, tous deux restaient dans une muette agitation. Une certaine timidité s'était glissée dans le cœur du petit-maître et menaçait de nuire à ses astucieux desseins. Il hésitait, se trouvait pitoyable, risible, ridicule. Tout à coup il poussa un long soupir et engagea ainsi l'entretien.

— Ne voulez-vous pas jouer quelque chose ?

— A quatre mains ? demanda Charlotte.

— Oui, à quatre mains.

— Mais je joue si mal !

— Pardon. Oubliez-vous que nous avons déjà joué ensemble... autrefois ?

— Sans doute, je me le rappelle.

— Eh bien ! de grâce ?

— Comme vous voudrez.

— Ils s'assirent au piano l'un à côté de l'autre.

— Qu'allons-nous jouer ? demanda la jeune femme.

— Ce qu'il vous plaira.

— Cela m'est indifférent.

— Et à moi également.

— Voici quelques morceaux, voulez-vous essayer ?

— Vous ferez la basse.

— Oui, comme autrefois, comme par le passé, murmura Charlotte en soupirant... Mais excusez-moi si je fais des fautes.

— Et vous, ne m'en veuillez point si je me trompe.

Ils se mirent à jouer, mais de quelle sorte ! Tantôt *il* ralentissait la mesure, tantôt *elle* la précipitait. L'obscurité augmentait de plus en plus.

— Avouez-moi, dit tout bas le baron, la cause de votre courroux contre moi.

— Mon courroux ? et pourquoi ?... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je joue donc là ?

— Voyons, reprit le baron, apprenez-moi la cause de votre courroux. Peut-être pourrai-je me justifier ?

— Ah ! pardon ; je vois que je me trompe de ligne.

— Il m'est si pénible de vous voir irritée contre moi.

— Pourquoi vous?... Tournez donc la page.

— Votre sympathie m'est si chère, elle m'est si nécessaire, et je suis si malheureux !

— Vous êtes malheureux !

Ils cessèrent de jouer.

— Oui, Charlotte. Pardonnez-moi si je vous nomme par votre ancien nom... Oui, je suis vraiment malheureux. Le monde dans lequel je vis opprime l'âme ; il glace tout de son souffle. Je ne trouve pas un point où je puisse reposer mon cœur. Au milieu de la foule, je vis toujours isolé. Je ne juge personne digne de mon dévouement, je ne crois à l'affection de personne.

— Infortuné ! murmura la femme de l'apothicaire.

Le baron prit courage.

— Savez-vous, Charlotte, quelle consolation j'ai trouvée dans l'amour ; savez-vous à quel chaud sentiment je me réchauffe dans l'atmosphère glacée du grand monde... Le savez-vous?

— Eh bien ! Charlotte, c'est le souvenir du passé. Votre image, votre souvenir, voilà maintenant mon plus précieux trésor. Toutes les fois que, fatigué de mon existence nomade, je reviens par la pensée dans ce paisible réduit où j'ai vécu avec vous, je revois votre petite fenêtre. Il me semble encore apercevoir votre ombre se dessiner sur le rideau blanc... Alors l'imagination supplée pour moi à la réalité. Je suis heureux de mon rêve, et mon cœur recommence à palpiter de joie et d'amour.

— Hélas ! s'écria la jeune femme, et quel est mon sort, à moi ! Tout ici m'est triste et pénible... je n'ai plus un seul ami... Mon père est mort !... Moi aussi, je ne vis que par le souvenir, car le présent m'est lourd et odieux.

— Pauvre Charlotte ! j'en étais sûr ; vous êtes malheureuse. Nul ici ne sait vous apprécier, nul ne peut vous comprendre, vous dont l'âme est faite pour le sentiment, pour la sympathie, pour ressentir toutes les joies et toutes les agitations du cœur.

— Ne me parlez pas de cela.

— C'est pourtant la vérité.

— Oui, une triste vérité. J'ai longtemps attendu le bonheur... je l'ai entrevu de loin... Mais il n'a fait que briller à mes yeux, et il ne m'est resté que la tristesse avec l'isolement.

— Oh ! interrompit le baron, la destinée est impuissante contre l'amour... Nous serions si heureux ensemble ! Vos yeux me le disent...

Qui nous empêche d'être heureux ?

— Comment ?

— Ne peut-on pas s'affranchir des misérables conditions de la vie ?

Ne pouvons-nous pas nous aimer, et dans notre ivresse trouver la récompense de nos maux ?

— Mais, ma position... la vôtre... et le monde ?

— Le monde ! que nous importe ! L'amour n'est-il pas tout l'univers ? Que le reste est peu de chose auprès de lui ! et comme ce sentiment élève et sanctifie une âme qu'il remplit !

Le baron saisit la main de Charlotte. Cette main tremblait.

— Mais le devoir? dit-elle d'une voix entrecoupée.

— Le devoir est une invention humaine. Le devoir, c'est une loi de la terre, et le ciel vous est ouvert... Vous voyez bien que ce n'est pas un vain hasard qui nous a réunis. Nous sommes nés l'un pour l'autre. Ne le sentez-vous point ? Pour moi, à l'ardeur de mon amour, je devine que vous devez m'aimer aussi.

— Vous ne vous êtes pas trompé, dit la jeune femme, en se cachant le visage dans les mains.

Un sentiment de bonheur indicible vint rafraîchir l'âme du baron. Une complète obscurité régnait dans la chambre.

— Oh ! maintenant plus que jamais, dit-il, je mourrais pour vous...Ne désespérez pas : le bonheur nous est possible encore... Mais répétez-moi vos douces paroles... Dites : y a-t-il longtemps que vous m'aimez ?

— Eh bien ! oui, je dirai tout. Aussi bien je n'ai plus la force de me taire, s'écria la jeune femme toute tremblante d'émotion...

Oui, j'ai toujours pensé à vous ; oui, je vous ai toujours...

Elle ne put achever sa phrase. La porte venait de s'ouvrir toute grande, et l'on vit entrer, les pieds nus, vêtue d'une robe de coutil, une servante portant deux chandeliers de cuivre garnis de chandelles.

Charlotte retira vivement sa main de celle du baron.

Le jeune homme se sentit péniblement choqué de ces chandelles de suif ; mais pour la jeune femme, cette lumière fut une lampe bienfaisante venant à propos éclairer le gouffre ténébreux où sa folle passion allait la précipiter. Et tandis que Fierenheim examinait encore le misérable accroutement de la servante qui se retirait, Charlotte lui disait à voix basse :

— Une femme doit toujours rester pure et irréprochable. Assurément les séductions du cœur peuvent être attrayantes ; mais le repentir est impitoyable : il ne lave jamais la faute... Donc, au nom de tout ce qui vous est cher, je vous en conjure, ne renouvelez pas cet entretien.

A ce moment, Frantz Ivanowitch parut à la porte de la salle.

— Maintenant me voilà libre, dit-il en passant la main dans sa chevelure... Je crains que vous ne vous soyez ennuyé... Voulez-vous prendre un verre de punch ou bien faire une partie de boston ?

Le baron, tout troublé, ne voulut accepter aucune de ces propositions. Trompé dans son attente, ne se souvenant plus de ses plans de séduction, il se hâta de rentrer chez lui, où il passa la nuit dans une violente agitation.

Le lendemain matin, notre roué du grand monde était amoureux de la jeune provinciale, mais amoureux à l'excès, sans raison et sans espoir.

(A continuer.) EUGÈNE D'AURIAC

ÉBAUCHE

Hier, en souriant d'un sourire discret,
Elle m'a dit tout bas : « Veux-tu ? Fais mon portrait. »
Et moi, nouveau Sanzio peignant ma Fornarine,
Je sens mon cœur ému battre dans ma poitrine...
A l'œuvre ! Tout est prêt, pinceaux, toile, couleurs ;
Je mettrai sur son front une tresse de fleurs
Et j'unirai, fidèle à ses jolis airs mièvres,
Aux lis purs de son front les roses de ses lèvres...
Mais hélas ! son regard me met tout en émoi,
Et, ne pouvant souffrir le ciel si loin de moi,
Pauvre oiseau regagnant son nid à tire d'aile,
J'achève le portrait dans les bras du modèle.

LUCIEN SOLVAY.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

EXPOSITION GÉNÉRALE DES BEAUX-ARTS DE LA SOCIÉTÉ *Arti et Amicitiæ*, à Amsterdam, ouverte aux productions des artistes vivants hollandais et étrangers.

L'Exposition sera ouverte le 24 octobre. Les objets destinés à l'Exposition doivent être adressés à la Commission directrice de l'Exposition générale de la Société *Arti et Amicitiæ*, à Amsterdam. Ces objets seront reçus du 4 jusqu'au 13 octobre.

Nul ouvrage ne sera exposé sans l'autorisation écrite de l'artiste Seront exclus les tableaux, dessins, gravures, dépourvus de cadre, ainsi que les objets jugés moins propres à l'Exposition. Les envois doivent être faits *franco* à la Société La Société se charge des frais de retour jusqu'aux frontières hollandaises. Les artistes qui désirent se servir de l'intermédiaire de la commission pour la vente de leurs œuvres, feront connaître le prix qu'ils en demandent. En cas de vente, la commission opérera une retenue de 5 pour cent au profit de la caisse des veuves et des orphelins de la Société.

La Commission directrice :
G. A. ROTH, *Président;*
J. A. RUT, *Secrétaire.*

Le Conseil d'administration de la Société :
C. SPRINGER, *Président;*
J. H. RENNEFELD, *Secrétaire.*

∴

C'est M. Camille Lemonnier, directeur de l'*Art universel*, qui est chargé de faire cette année le Salon de Bruxelles pour la *Gazette des Beaux-Arts* de Paris Le Salon de M. Camille Lemonnier sera accompagné de dessins et de gravures dans le texte.

∴

Le *Bien Public* de Paris publie dans son numéro du 18 juillet un article détaillé de M. Camille Lemonnier sur les nouvelles galeries de peinture du Musée de Bruxelles .

∴

Dans son dernier numéro la *Chronique des Beaux-Arts et de la curiosité*, publie un compte-rendu de M. Camille Lemonnier sur la dernière exposition des Aquarellistes.

L'ART. — Vingt-septième livraison. — *Sommaire.* — TEXTE — *M. Frédéric Villot, par A. Louvrier de Lajolais. — Souscription des artistes en faveur des inondés. — Le Salon de 1875, par Paul Leroi. — Notre Bibliothèque : L. Veuillot : Jésus-Christ, par V. Champier. — Discours de M. de Chennevière à la réunion générale de la Société des Antiquaires de Normandie. — Chronique étrangère. — Obsèques de Barye. — Faits divers. — Chronique de l'Hôtel Drouot. — Notre Eau-Forte. — Nécrologie.*

GRAVURES. PLANCHES HORS TEXTE. — *En 1795, eau-forte, de L. Monziès. — Vaine pâture dans la forêt de Marly, eau-forte de Th. Chauvel.*

GRAVURES DANS LE TEXTE. — *Salon de 1875 : Jacques Cœur, fac-simile d'un dessin de L. Gaucherel; portrait de M. D., fac-simile d'un dessin d'Amand Laroche; l'Automne, dessin de de Bellée, gravure de Smeeton et Tilly; la Sortie du troupeau. fac-simile d'un dessin d'Alexandre Bouché; l'Embarquement des huîtres à Cancale, fac-simile d'un dessin de Félix Buhot; les Chaumes (Eure-et-Loir), fac-simile d'un dessin de Th. Chauvel; Mgr Darboy, gravé par Chapon. — La Création de l'homme, fresque de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine. — La Nef mystique, miniature d'une Bible moralisée du XIVe siècle. — Coupe de l'église Sainte-Sophie, à Constantinople, VIIe siècle, gravé par Huyot — Grandes Lettres ornées, du XIVe et du XVIe siècle. — Fac-simile de Culs-de-lampe, composés et gravés par Augustin de Saint-Aubin.*

L'ART. — Vingt-huitième livraison. — *Sommaire.* — TEXTE. — *Aux Artistes, par Eug. Véron. — Le Salon de 1875, par Paul Leroi. — Exhibition of the Royal-Academie of Arts, par Ch. Yriarte. — L'Exposition des Œuvres de Corot, par E. Daliphard.— Souscription Falguière pour les inondés. — Discours de M. de Chennevière à la réunion générale de la Société des Antiquaires de Normandie.— Le Centenaire de Boieldieu à Rouen. — Exposition des achats et des commandes de la ville de Paris. — Chronique étrangère. — Chronique de l'Hôtel Drouot.*

GRAVURES — PLANCHE HORS TEXTE. — *Le Lutrin, eau-forte de Léopold Flameng.*

GRAVURES DANS LE TEXTE. — *Salon de 1875 : Léda, gravure de Smeeton et Tilly; les Fromages, fac-simile d'un dessin de Félix Buhot; Sous-Bois, fac-simile d'un dessin de Th. Chauvel; Vision : Un Vendredi-Saint chez les Dominicains. gravure de Smeeton et Tilly; la Seine et le Quai d'Orsay, vus des bains de la Frégate, fac-simile d'un dessin d'Eug. Grandsire; le Calvaire de Tronoan, près de Pont-l'Abbé (Finistère), gravure de Smeeton et Tilly; Envoi, fac-simile d'un dessin de Louis-Eugène Lambert; la Chadouf, système d'irrigation dans la Haute-Egypte, fac-simile d'un dessin de Louis Mouchot; Mélancolie, gravure de Méaulle. — L'Arbre penché, fac-simile d'un dessin de E. Daliphard ; le Port de la Rochelle, fac-simile d'un dessin de Ludovic Letrone. — Lettres ornées, XVIe siècle, de Jean Cousin et du livre de Geoffroy-Tory — Fac-simile de Culs-de-lampe, composés et gravés par Augustin de Saint-Aubin.*

L'ART. — Vingt-neuvième livraison. — *Sommaire.* — TEXTE. — *Les dessins de William Blake par J Comyns Carr. — Le Salon de 1875, par Paul Leroi. — Hippolyte Boulenger, par Ch. Tardieu. — Notre Bibliothèque : Pierre Petroz ; l'Art et la Critique en France depuis 1822, par Victor Champier; Noel le Mire et son Œuvre, par J. J. G. — Art et Botanique. — La Céramique et la Miniature au Salon de 1875, par Louis Mesnard. — Souscription Falguière au profit des inondés. — Chronique étrangère. — Exposition de M. Lalanne à Bordeaux. — Chronique de l'Hôtel Drouot. — Nécrologie.*

GRAVURES. — Planche hors texte : *Réverie, eau-forte de Gustave Greux.*

Gravures dans le texte : *Salon de 1875 : Maccaroni di Sposolizio, repas de noce chez un paysan de Capri (Italie), fac-simile d'un dessin d'Al Sain. — Environs de Granville Manche , fac-simile d'un dessin de F. Buhot. — Nature morte, fac-simile d'un dessin de David De Noter. — Une fête intime, fac-simile d'un dessin de François Du Mont — La Veille d'une exécution capitale (souvenir de Rome), gravé par Smeeton et Tilly — Triste recette ! fac-simile d'un dessin de F. Buhot. — La Marne à Chennevières (Seine), fac-simile d'un dessin de Léon Herpin. — Portrait d'Hippolyte Boulenger, dessin de A. Gilbert — Le Ruisseau, gravure de E. Froment. — Lettres ornées, XVIe siècle, de Jean Cousin et du livre de Geoffroy-Tory. — Fac-simile de Culs-de-lampe, composés et gravés par Augustin de Saint-Aubin.*

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS *de juillet contient trois eaux-fortes : le Portrait de Mme Pasca, gravé par L. Flameng, d'après le tableau de Bonnat. qui a eu tant de succès au Salon ; le Liseur, gravé par J. Jacquemart. d'après Meissonnier, et Automne, gravure de M C. Bernier, d'après son tableau.*

L'article du Salon est illustré de croquis de MM. Cormon, Alma-Tadema. de Neuville, Mouchot, de Nittis, Butin, Pille, Maisiat, E. Lambert, Mercié et Degeorge; et de dessins d'après le buste de Mgr Darboy, par M. Guillaume, et les Bûcherons, de Corot. On remarque encore un grand nombre d'illustrations d'après des objets d'art antiques, une série de documents du costume au moyen âge, etc .., une statue inédite de Louis XV, de J.-B. Lemoyne, des objets orientaux dessinés par J. Jacquemart, etc...

Les articles sont de MM. A. de Montaiglon, L. Courajod, O. Rayet, L. Gonse, A. Darcel et Basilewski.

PATRIA BELGICA. — *La 35e livraison contient la fin du travail de M. Ch. Buls sur l'Histoire de l'architecture, un travail de M. Emile Leclercq, très-sérieusement fait au point de vue naturaliste, sur l'Histoire de la peinture flamande et le commencement d'une étude de M. J. Dodd, sur l'Histoire de la sculpture.*

REVUE DE BELGIQUE. — Livraison du 15 juillet. — *P. A. F. Gérard. L'Union des catholiques et des libéraux sous le royaume des Pays-Bas. — X. de Reul. Fräulein Louise (traduit d'Anton Bergmann. — W. de Selys-Longchamps. Excursions dans la province de Rio de Janeiro. — CamilleLemonnier. Un Coin de village* (quatrième partie). — *E. Van Bemmel. Chronique littéraire. — Essais et notices.*

LA GAZETTE DES FAMILLES

LITTÉRATURE — SCIENCES — ARTS — ÉDUCATION — ÉCONOMIE DOMESTIQUE — MODES — VARIÉTÉS

Suppléments de Gravures de Modes coloriées et Patrons découpés

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS POUR LA BELGIQUE :

Edition simple, un an . . . . . 4 fr.
Edition avec supplément de 24 gravures coloriées et 24 patrons découpés, un an. . . . . 12 fr.

Directeur - Gérant : M. THIRIFOCQ

44, RUE SAINT-JEAN, BRUXELLES.

Le Messager d'Orient

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET FINANCIER

Paraissant à Vienne (Autriche), les mardis et les mercredis.

Journal s'occupant spécialement des affaires politiques de l'Orient.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LA BELGIQUE

Un An, 40 francs. — Six mois, 20 francs. — Trois mois, 12 francs.

On s'abonne à tous les bureaux de poste, ou par l'envoi d'une traite à vue sur Vienne.

Un numéro à Vienne, 15 kreutzer.; id. à l'étranger, 40 centimes.

Le bureau du *Messager d'Orient* se trouve dans la JOSEFSTADT, SCHMIDGASSE, 5, *Vienne.*

L'EMULATION

Publication mensuelle de la Société centrale d'Architecture de Belgique.

PROGRAMME : 1° Texte : Archéologie. Bibliographie. Biographie, Sciences appliquées. Législation du bâtiment. Programmes et comptes rendus de concours ou d'expositions. Faits divers, Bordereaux de prix. Renseignements utiles. etc. 2° Planches : Monuments anciens et modernes. Concours publics et académiques. Composition diverses. Constructions. Croquis et relevés.

ABONNEMENT ANNUEL :

Pour la Belgique, 25 fr. — Pour l'Étranger. 28 fr. (port en sus)

Annonces et réclames à forfait.

S'adresser : à la Direction du journal rue Caus, 22, à Ixelles, les-Bruxelles et à l'office artistique, Galerie du Commerce, 90. à Bruxelles.

L'ART

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Rue de la Chaussée-d'Antin, 3, Paris.

ABONNEMENTS :

France. . . . . 120 fr. | Allemagne. . . . . 145 fr.
Belgique . . . . . 135 » | Hollande . . . . . 140 »

On s'abonne : pour la France, à la *Librairie de l'Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin, *à Paris*; et pour la Belgique, à *l'Office Artistique*, 90, galerie du Commerce, *à Bruxelles.*

PHOTOGRAPHIE INALTÉRABLE

EUGÈNE GUÉRIN

RUE DE LOUVAIN 32, BRUXELLES

EXPOSITION

DE TABLEAUX MODERNES

DURAND - RUEL

Rue du Persil, 4, place des Martyrs, à Bruxelles.

GALERIES

A PARIS, 16, rue Laffitte. — A LONDRES, 168, New-Bond street.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle ; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages ; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris. . . . . Un an, 50 fr.; six mots, 25 fr.
Départements . . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, Paris.

CH. NOË

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Saint-Josse-ten-Noode.

ACHAT, VENTE ET EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

RUE DE RUYSBROECK, 74, BRUXELLES

VENTE, ÉCHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôt d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, à Bruxelles.

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE ET VERNISSAGE

L. SABATIER ET Cie

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND - HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 50 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collectio

PAR **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. VAN TRICT, libraires, 30, rue St-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 73, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie.— Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalages pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc , etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

AU BON MARCHÉ

RUE DE LA PUTTERIE, 45

à côté de l'hôtel Groenendael.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CHAUSSURES EN TOUS GENRES

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

à des prix très-modérés.

Pour l'ouverture de la saison, *mise en vente* d'une grande partie de *bottines pour hommes*, à élastiques, en grain du Levant, bien faites et très-solides, au prix incroyable de fr. **10, 50**, au choix.

Solde d'une grande partie de *bottines pour dames*, en peau et bouts vernis à un côté de boutons et à talons, au prix incroyable de fr. **8, 50**, au choix, article de 15 francs. Fabrique sur commande pour les théâtres. Réparations.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR,

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, A ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2, (près du MUSÉE)

ANVERS

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28

FABRIQUE DE VERNIS
COULEURS EN POUDRE
COULEURS BROYÉES
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
CHEVALETS DE CAMPAGNE
ET D'ATELIER
PARASOLS, CANNES, ETC , ETC.

MANNEQUINS
BOITES A COULEURS
ET A COMPAS
PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE

COULEURS FINES EN TUBES

Dépôt de la Maison TYCK d'Anvers

chez J. F. VAN MOLLE, *droguiste*

RUE VERTE, 93

SCHAERBEEK - BRUXELLES

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES

MAISON **D. DESWARTE,** RUE DE L'AMIGO, 21

Successeur J.-B. GOFFOY

Fabrique de vernis.
Couleurs en poudre et broyées.
Couleurs fines en tubes pour tableaux.

Toiles, panneaux, châssis.
Chevalets d'atelier et de campagne.
Cannes, siéges, etc., etc.

Boites à couleurs et à compas.
Crayons pour faux-bois.
Pastels et pinceaux en tous genres.

Assortiment complet des articles pour la peinture sur porcelaine.

ARTICLES POUR L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN

SPÉCIALITÉ DE BRONZES.

CASIMIR PONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

97, RUE DE RICHELIEU, 97, ET PASSAGE DES PRINCES

PARIS

DERRIÈRE LE RIDEAU

MA FEMME ET MOI. - NI CHAIR NI POISSON. - LES MARIS DE M^LLE NOUNOUCHE.
LA TACHE NOIRE. - FEU FOLLET. - LA SONNETTE.

PAR

CAMILLE LEMONNIER

*En vente, à l'***OFFICE ARTISTIQUE,** 90, *galerie du Commerce, à Bruxelles*

Prix : 3 francs.

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). Relâche.

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois)— Tous les soirs, spectacle-concert, duos, saynettes, opérettes, intermèdes.

Waux-Hall (au parc). — Tous les soirs, concert par l'orchestre de la Monnaie, sous la direction de MM. Dupont et Buziau.

Cirque Rancy (place Liedts). — Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre. — Les Jeudis et Dimanches, représentation à 3 heures après-midi et à 8 heures du soir.

Jardin Zoologique. — Rue Belliard. — Omnibus américain. — Grand aquarium d'eau de mer et d'eau douce. — Laiterie flamande. — Promenades à éléphants, à poneys, en voiture. — Gymnase pour les enfants. — Prix d'entrée : 1 franc.

Tous les soirs, à 7 1/2 heures, concert de Symphonie, sous la direction de MM. Dumon et Duhem.

Les mardis, à la même heure, concert par les musiques des régiments de la garnison.

Prix d'entrée : 50 centimes, à partir de 6 1/2 heures du soir.

Les dimanches et jours de fête, matinées populaires, de 7 heures à midi. — L'entrée est fixée à 25 centimes.

Théâtre Enfantin (quinconce du Parc). — Représentations tous les jours de 1 h. 1/2 à 6 h.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, RUE DE L'INDUSTRIE.

N° 12. TROISIÈME ANNÉE. 1er Aout 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. Aug. Cholet, *Administrateur - Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

ON S'ABONNE : A Paris, chez C. Pont, libraire, 97, rue Richelieu ; chez Heymann, éditeur, 3, chaussée d'Antin. — **A Londres,** chez Hachette, libraire ; chez Baillère, Eindal et Cie — **A Genève,** chez Joel Cherbuliez libraire.— **A Berne,** chez B. F. Haller, libraire - **A Leipzig,** chez Mucquardt, libraire. — **A Rome,** chez Bocca frères, Corso 2-7. — **A Leyde,** chez A. W. Sijthoff, libraire. — **A La Haye,** chez Martinus Nijhoff, libraire. — **A Vienne,** chez Braumuller et fils, libraires; chez Gerols, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à Bruxelles, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwège	20

SOMMAIRE :

Texte. — La presse illustrée en Angleterre : *Mars.* — Les nouvelles salles du musée de peinture a Bruxelles : *Camille Lemonnier.* — Les livres : Le grand monde en France, par F. de Beeckman ; Dom Placide, par E. Van Bemmel : *Camille Lemonnier.*—Variétés littéraires. Charlotte, nouvelle (suite) : *Eugène d'Auriac.* — Le sceptre de l'homme, poésie : *Ch. Potvin.* — Chronique artistique. Notice bibliographique.

LA PRESSE ILLUSTRÉE

en Angleterre [1].

Le dessin est la probité de l'art.
INGRES

L'*Illustrated Sporting News*, du format des deux publications précédentes, s'occupe particulièrement du *sport* sous toutes ses formes : courses de chevaux, concours nautiques, boxe, chasse, pêche, natation, équitation, *yachting*, tir aux pigeons, paris, *shooting*, escrime, luttes, gymnastique, *vélocipédisme*, *crickett matches*, etc. ; en un mot, de tous les modes de *récréation (sport)* où les exercices du corps tiennent la plus grande place. On connaît l'amour de nos voisins pour ces genres d'exercices : le *Derby day* est devenu légendaire, et les Universités d'Oxford et de Cambridge ne sont pas moins célèbres par leurs *boat-races* (régates) que par leurs études. L'*Illustrated Sporting News* est donc bien adapté aux goûts du public anglais. Il renferme des bois fort intéressants au double point de vue spécialiste et artistique.

(1) Voir le numéro du 15-juillet.

L'*Illustrated Police News*, comme son titre l'indique, relate par la plume et par le crayon le chapitre des « accidents, méfaits, sinistres » journaliers. Un vol a-t-il lieu, un meurtre est-il commis : le devoir du correspondant des *Police News* est de suivre pas à pas le coupable, d'assister en quelque sorte au délit, de le retracer fidèlement — ne négligeant aucun détail de lieu, de physionomie, d'accoutrement, aucune circonstance de nuit, d'effraction, d'escalade, de bris de clôture, ni de complicité.

On le voit, le métier a son charme ; et le bon public, toujours à l'affût des faits scandaleux que réprouve sa conscience, verse l'or à pleines mains dans les caisses du journal !

Le *Penny Illustrated Paper*, d'un format moindre, offre au lecteur, moyennant la modique somme de deux sous — comme son titre l'indique — un compte-rendu très-consciencieux des événements du jour. Ce prix aidant, il doit avoir un tirage considérable, et ce n'est que justice, si l'on songe au bien moral que produisent au sein des classes populaires la diffusion à bas prix des connaissances utiles et le développement de certains goûts artistiques qui leur élèvent l'esprit et le cœur.

Nous passerons sous silence les nombreuses feuilles illustrées anglaises du genre du *Journal pour tous*, du *Voleur*, de la *Presse illustrée*, en France, et ne publiant guère que des romans par livraisons, ainsi que les publications scientifiques, militaires, industrielles, architecturales ou autres analogues, pour aborder les journaux *satiriques* et les *Magasins illustrés*.

A quelque point de vue qu'on se place, le journal satirique est incontestablement une des gloires de la presse anglaise. Eclos sous un régime de liberté presque abso-

lue, il conquit d'emblée une place fort honorable à côté de ses aînés des autres pays, et notamment de la France, où Charles Philipon avait créé, dès 1830 et 1832, la *Caricature* et le *Charivari*.

Au point de vue artistique, le crayon satirique anglais diffère essentiellement du crayon français; car, tandis que de ce côté du détroit le *croquis de chic*, particulièrement en honneur et secondé par la lithographie et les *procédés* xylographiques en usage, met en pleine lumière la personnalité absolue de l'artiste, chez nos voisins d'outre-Manche, au contraire, le dessinateur, mû par un besoin de vérité à outrance, s'efface en partie devant son modèle, et réclame le concours de la gravure sur bois dans son interprétation religieuse de la nature.

Il est évidemment, comme à toute règle, de nombreuses exceptions à celle-ci. C'est ainsi que dans *Punch*, par exemple, deux caricaturistes de grand talent, MM. Linley Sambourne, fantaisiste délicieux, et John Tenniel, l'auteur du *carton* politique de la semaine, lâchent habituellement la bride à leur crayon, tandis que les dessins de MM. Du Maurier et Charles Keene, si *vus*, si profondément anglais, dénotent chez leurs auteurs une recherche de l'attache anatomique, des proportions, de la pose, du pli, qui se rapproche évidemment des procédés de la peinture.

Ce qui distingue également la presse satirique des deux pays, c'est la différence entre l'*esprit* et l'*humour*, entre le mot *trouvé* et le mot *entendu*. En France, le journal donne de l'esprit au public; en Angleterre, au contraire, c'est au public que le journal emprunte son humour. En France, le caricaturiste, le peintre de mœurs *place ses mots* par la bouche d'un de ses types favoris; en Angleterre, le public, à son insu, *place des mots* par l'entremise de son peintre. En un mot, dans la grande comédie sociale que déroule à nos yeux la presse satirique, en Angleterre le public sert de *souffleur*, en France il sert de *porte-voix*.

Punch, or the London Charivari — par allusion à son devancier des bords de la Seine, a été fondé en 1841, et complète en ce moment son 69e volume. Ce recueil hebdomadaire jouit, comme chacun sait, d'une circulation considérable, — non seulement dans le Royaume-Uni, mais dans toutes les parties du monde.

Citons en première ligne, parmi ses émules: *Judy*, qui a adopté le même format, et *Fun*, qui paraît excessivement goûté Outre-Manche. Chacun de ces trois journaux hebdomadaires publie chaque année un *numéro-almanach* qui obtient un grand succès.

Vanity Fair, donne chaque semaine un portrait-charge colorié du lion du jour. Ses sujets sont habituellement empruntés à la politique; une courte légende accompagne chaque dessin. Hâtons-nous de le constater, au point de vue du partrait-charge, aucun journal anglais ni étranger ne peut rivaliser avec les journaux de ce genre publiés à Paris, et notamment l'*Eclipse*.

Le *London-Figaro* paraît deux fois par semaine, avec des dessins *de chic* d'une désinvolture toute française; mais nous l'avons dit plus haut, l'humour britannique diffère essentiellement de l'esprit français, et des recueils comme le *Journal Amusant* et la *Vie Parisienne* n'ont à Londres aucun équivalent.

Nos voisins excellent par contre dans un genre bien adapté aux mœurs de leur pays, où la vie se partage entre les affaires et le *home*: le *magazine*.

La France a également ses *magasines*, et la vogue dont jouissent à bon droit le *Magasin Pittoresque* et le *Tour du Monde*, fondés par Edouard Charton, le *Musée des Familles*, le *Magasin d'Education et de Récréation*, publié par Hetzel, et le *Musée Universel*, fondé plus récemment par Georges Decaux, fait paraître étrange la difficulté qu'on éprouve à en lancer de nouveaux.

En Angleterre, les publications se comptent par légions et les *magasins illustrés* se rangent tous les samedis en bataillons serrés à la vitrine des vendeurs (*news agencies*). Certains d'entre eux publient dans chaque numéro une ou deux belles gravures hors texte, — taille-douce ou bois — indépendamment des vignettes explicatives encartées dans le texte.

Le *Magazine* est la publication des familles par excellence. Réunis autour du foyer, père, mère et enfants y puisent ces lectures saines et fortifiantes où tout est moral, instructif, intéressant, où la science même se fait amusante pour s'introduire, le sourire aux lèvres, dans les jeunes imaginations.

Parmi les principaux magazines, citons: *Contemporary Review*, *Blackwood*, *Temple Bar*, *Gentleman's Magazine*, *Belgravia*, *The Argosy*, *Chamber's Journal*, *Little Folks*, *Good Things*, *Saturday Journal*, *Christian Treasury*, *Quiver*, *Day of rest*, *Nautical Magazine*, etc. Un certain nombre de ces recueils sont dirigés par le clergé des principales confessions de l'Angleterre et de l'Ecosse, mais aucunement, pour la plupart, dans un esprit de propagande religieuse: leur but est avant tout de faire respecter la sanctification du dimanche par le calme, la sérénité de l'esprit, jointe au repos du corps.

Chaque magazine a sa catégorie de lecteurs: l'un s'adresse plus particulièrement aux classes dirigeantes, l'autre, par son texte comme par son prix, indique son penchant vers l'instruction et l'éducation du peuple. Le magazine illustré coûte généralement, selon ses dimensions, six pence ou un schelling.

Nous terminerons cette revue par les publications d'un ordre purement artistique, telles que l'*Art-Journal* et le *Portfolio*.

Contrairement aux journaux *illustrés* proprement dits, ces derniers, par leur prix (3 sch.) comme par leurs tendances, s'adressent *au petit nombre*, — mais ce petit nombre présente déjà en Angleterre, un chiffre fort respectable de souscripteurs.

D'un format à la fois élégant et compact, l'*Art-Journal*

est aussi intéressant comme rédaction que comme exécution artistique. Chaque numéro renferme quatre ou cinq pages magistrales — gravures sur bois, en taille-douce, eaux-fortes, photogravures, lithographies, etc. De plus, un grand nombre de vignettes sur bois enrichissent le texte, dû à la plume des premiers écrivains d'art du pays, et parfois de l'étranger.

Le *Portfolio*, dirigé par M. Ph. Hamerton, écrivain et aqua-fortiste de talent, est de publication plus récente, et revêt par conséquent une forme générale plus conforme au goût du jour. Papier teinté fort, caractères de choix, brochage élégant, rien n'a été épargné pour faire de ce recueil un régal de délicats. Les planches à l'eau-forte et autres sont d'une exécution tout particulièrement soignée. Bref, nous pourrions dire du *Portfolio*, comme de l'*Art-Journal*, son aîné, qu'ils ont atteint dans la forme et dans le choix des sujets les dernières limites de cachet, d'*effectivité* et de *respectability* qui caractérisent le *goût anglais*.

En terminant, nous constatons avec plaisir que dans le cours de cette revue, nous avons pu décerner la plus grande part à l'éloge. Certes, l'art de l'*illustration* n'a pas dit son dernier mot — pas plus en Angleterre que dans tout autre pays; mais nos voisins l'ont porté déjà à un degré de perfection très-élevé et peuvent être pris pour modèles au double point de vue du sentiment artistique et de l'exécution matérielle de leurs œuvres. Ajoutons toutefois que, même en Angleterre, les avis sont très-partagés en matière d'art xylographique, et nous savons telles publications de la Cité qui entretiennent à Paris des graveurs français, et leur confient une partie des travaux les plus délicats.

Il y a d'ailleurs, sous ce rapport, échange de bons procédés entre les deux grands pays, et les graveurs anglais ont toujours été tenus en haute estime par les éditeurs parisiens.

Constatons encore que la presse anglaise ne s'est guère laissé envahir par les procédés lithographiques, les reliefs zincographiques, l'héliogravure sous toutes ses formes, — comme la presse française. Une tentative fut faite, il y a quelques années, par les éditeurs d'un journal satirique, *The Period*, mais sans aucun succès : le mode de gravure était le *procédé Gillot*, généralement employé en France depuis quelques années, et qui permet de *suivre l'actualité* avec une rapidité remarquable. On en trouve une preuve dans *le Charivari*, le seul journal de l'Europe qui publie chaque jour des dessins fantaisistes sur pierre, au crayon ou à la plume, reproduits en relief sur zinc pour être tirés typographiquement avec le texte.

Du jour où l'*illustration* proprement dite deviendra quotidienne en Angleterre, — comme ses ardents promoteurs en expriment tout haut le désir, — les procédés actuellement usités ne seront plus suffisants. Nous craignons même que l'art n'ait à souffrir d'une production à outrance, et que la quantité ne soit bientôt substituée à la qualité. Que la presse illustrée reste dans la bonne voie où elle se trouve aujourd'hui, et, continuant à se perfectionner, elle justifiera définitivement ses titres à la place importante qu'on lui accorde dans l'art de notre époque.

MARS.

LES NOUVELLES SALLES DU MUSÉE DE PEINTURE

A BRUXELLES

Il y a environ un mois que les nouvelles salles du musée de peinture de Bruxelles sont ouvertes au public : désormais, les collections auront une maison digne d'elles. L'insuffisance de l'installation primitive a fait place à une installation somptueuse et ample : on n'a plus ces salles éclairées d'un jour rare où l'air manquait autant que la lumière et qui gardaient, dans leurs vieilles menuiseries effritées par endroits, comme une éternelle odeur de fumée. Un palais confortable, d'une richesse bien assortie et sagement ménagée, s'est élevé sur les débris des anciennes constructions, et la file des salons s'aligne aujourd'hui spacieusement, sous l'éclat amorti des lanterneaux.

Les architectes ont eu en vue principalement, dans cet important travail de restauration, de donner aux locaux nouveaux les facilités d'accès, les garanties de sûreté, la pompe sévère qui sied aux demeures où se garde l'héritage glorieux des arts; mais ils se sont préoccupés en même temps de ne point toucher aux convenances anciennes et de respecter les dispositions du plan original. Ce double travail nécessitait un tact, une connaissance des besoins de la construction, une habileté pratique qui ne leur ont pas fait défaut, et ils ont réussi à ajuster le neuf avec l'ancien dans une mesure discrète qui leur fait honneur. A l'heure qu'il est, toute l'aile gauche des musées, reconstruite à force d'investigations, présente un coup d'œil pittoresque : il y a bien encore des lacunes dans l'ensemble des bâtiments, du côté auquel les architectes n'ont pas touché; mais ils vont poursuivre leur travail, et un jour, bientôt, tout ce vaste morceau consacré aux trésors de l'art et de la science et qui concentre en lui toutes les majestés, toutes les grandeurs, toutes les ardeurs de la recherche et du génie, toute cette agglomération de bibliothèques et de musées à laquelle va s'ajouter le palais des Beaux-Arts pour servir aux expositions triennales et aux solennités artistiques, se reliera par des liens harmonieux et naturels dans les combinaisons d'un énorme plan, sorte de synthèse imposante où la coordination des lignes matérielles symbolisera la fusion des splendeurs de l'esprit.

Pénétrons dans les salles de peinture. Un large escalier de marbre, tournant dans une cage ornée de sculptures, sous une coupole dont on fera bien de rafraîchir les noires

peintures masquées par les couches accumulées de poussière, offre à la montée ses grandes marches plates d'un accès facile : il débouche sur un balcon, devant la porte d'entrée des musées ; et l'on se trouve dans une sorte de vestibule qui conduit aux salons. Je ne veux pas chicaner ; mais peut-être eût-on trouvé mieux pour décorer ce vestibule que la file des caisses vitrées sous lesquelles sont rangées les reproductions photographiques des principaux tableaux. N'y a-t-il pas à Bruxelles une école de gravure, et n'aurait on pas pu, par exemple, étaler, à la place des spécimens d'une industrie, les planches gravées qui auraient eu pour sujet des œuvres appartenant aux collections? Le gouvernement belge n'est pas fécond en encouragements pour ce genre d'art, je ne l'ignore pas : aussi la Belgique ne compte-t-elle qu'un très petit nombre de graveurs ; mais ceux qu'il a daigné remarquer trouveraient dans cette combinaison de quoi montrer ce qu'ils peuvent faire. et leurs œuvres, trop méconnues, et même, pour quelques-uns d'entre eux, totalement inconnues du public, prendraient rang à un poste d'honneur, dans l'auréole complaisante des maîtres. Et, poussant plus loin les choses, pourquoi n'en vendrait on pas des exemplaires ? Pourquoi n'imiterait-on pas le large essor que ce noble commerce a imprimé au travail de la gravure en Italie? La calcographie du Louvre elle-même s'en est émue : on vendra bientôt, on vend peut-être même déjà la monnaie des Olympiens du Louvre frappée au coin des graveurs. J'émets en toute humilité cette idée et la soumets à l'intelligente initiative du savant administrateur M. Fétis, mon confrère en critique d'art, un des hommes qui ont le plus fait pour la beauté présente des musées.

Nous voici dans les salles. Une première enfilade, divisée en quatre travées séparées par des doubles colonnes et communiquant par des ouvertures spacieuses, se prolonge sur l'emplacement des salles anciennes ; parallèlement à celle-là, une succession de quatre salles nouvelles, bâties de dimensions inégales de manière à présenter des aménagements ingénieux et variés, se développe dans une disposition à peu près semblable, les colonnes en moins. Ce qui frappe tout d'abord. c'est la modestie des constructions en présence des splendeurs qu'elles servent à abriter ; c'est la réserve et l'effacement en quelque manière des murs sous l'éblouissant trophée qui les recouvre ; c'est que l'or, la couleur, les moulures des plafonds, toutes les inventions décoratives se maintiennent dans une neutralité si discrète que le regard ne songe pas à les aller chercher à travers le faisceau rayonnant des œuvres de la collection. Au lieu qu'une profusion de rinceaux et de paillons distraie l'attention au profit du cadre, celui-ci met son ambition à demeurer au second plan ; il se contente de servir de fond, de sertissure, d'applique pour détacher, et les demi-tons rompus à la gorge des plafonds, la profondeur sombre des fonds de murs, la mesure discrète des ors épanouis à la voûte font une atmosphère enveloppante et douce aux clartés radieuses du divin, de l'impérissable Idéal des peintres. Voilà qui est bien, qui est sagement raisonné.

Peut-être reprocherai-je au ton adopté pour le musée de Bruxelles d'être un peu criard et d'offrir un rouge tourné aux aigreurs du jus de groseille ; il me semble qu'on eût dû ne pas le hausser à ce dièze légèrement dissonant ; mais tel qu'il est, il a l'harmonie voulue, et c'est déjà beaucoup. Peut-être aussi n'a-t-on pas assez masqué le fond en de certaines salles desquelles il serait permis de dire qu'elles ont plus de murailles que de tableaux : ceux ci y sont, en effet, espacés sur de trop grandes surfaces, avec une apparence confuse de flânerie et je ne sais quelle assimilation aux personnes tout en front et qui n'ont qu'un bas de figure microscopique. C'est qu'apparemment la commission a voulu utiliser toutes les salles au risque de paraître n'être pas assez riche pour les garnir. J'y aurais mis, pour ma part, plus de discrétion, et volontiers j'aurais bouché une des salles afin d'avoir à presser un peu les tableaux dans les autres. Rien n'est mélancolique comme l'aspect des grands murs mal remplis.

Il est vrai qu'un ordre intelligent a présidé au classement, et que l'esprit dans lequel ce dernier a été conçu fait pardonner bien des lacunes Grâce à la succession chronologique, on assiste au développement de la peinture, à travers ses évolutions successives : et l'idéal nous promène d'étape en étape, de demi-teintes en demi-teintes, par une suite de conditions qui graduellement s'éclairent, s'infusent de lumière, s'imprègnent des feux de l'aube prochaine, jusqu'au moment radieux où le soleil fait explosion avec Rubens, avec Jordaens, avec Van Dyck, avec les maîtres triomphants d'une des plus glorieuses périodes de l'histoire de l'art. On passe d'abord par une salle de petite dimension, qui renferme les tableaux des maîtres primitifs des écoles italienne et allemande ; puis, en marchant droit devant soi, on pénètre dans la salle des tableaux dits gothiques de l'école flamande. C'est ici qu'il y a matière à étudier : les sources vives, les minces et clairs filets d'eau, les jets tranquilles qui plus tard aboutiront aux grandes eaux, aux torrents impétueux, ou bien aux larges nappes s'écoulant d'un mouvement majestueux et lent, vous les verrez sourdre de cette inspiration recueillie qui s'alimente à la poésie des mœurs et à la piété des esprits. On connaissait par la renommée cette belle collection d'anciens et elle avait une réputation légitime ; on vient de lui adjoindre quarante tableaux des quatorzième, quinzième et seizième siècles cédés au gouvernement par feu le duc d'Arenberg. La famille est complète à présent ou à peu près : l'arbre généalogique déploie ses rameaux à travers la filiation de toutes ces parentés de génie et de talent.

La salle suivante pourrait être appelée la salle de transition : c'est Jean Metsys, Frans Floris, Michel Coxie ; ils commencent la série des peintres flamands du dix-

septième siècle. Celle-ci, désormais, va se continuer à travers le musée, augmentée de la série des maîtres hollandais, pour se terminer plus loin par un groupe de maîtres espagnols et italiens; et tout à coup s'étale aux regards ce bouquet rayonnant, cette resplendissante corbeille des plus radieux épanouissements du génie, ce qu'on a appelé la salle des Rubens. Combinaison ingénieuse, car elle fait aboutir à ce rendez-vous triomphant, à ce centre lumineux, à ce point d'intersection étoilé, comme autant de routes, les salles du musée. La gloire du maître des maîtres plane ainsi au-dessus de la collection tout entière, avec une splendeur tranquille qui semble se communiquer à la lumière du jour : c'est lui qui le premier se voit en entrant, à travers l'enfilade des colonnes, et sa présence accompagne le visiteur jusqu'à la sortie.

CAMILLE LEMONNIER.

LES LIVRES

Le grand Monde en France, d'après GRENVILLE MURRAY, par FERNAND DE BEECKMAN. — Bruxelles, Office de Publicité.

Ce n'est pas précisément un roman que le livre de Murray; mais une suite de très-fines et très-plaisantes observations sur le grand monde de Paris; le lien qui les unit n'a pas de prétention à l'intrigue et tout au plus peut-on suivre, sous la peinture des caractères et des milieux, une trame confuse qui aboutit au mariage du duc de Sang-bleu. Mais point n'est besoin d'un nœud gros comme un câble pour souder ces pages de piquante critique et d'ironie endiablée ; les tableaux qu'elles offrent sont eux-mêmes si fertiles en intrigues mondaines que toute autre intrigue eût paru pâle à côté; et tel qu'il est, le livre a un intérêt qui ne permet pas de s'arrêter en route. Dire la part d'esprit et d'invention qui revient à M. Fernand de Beeckman dans son « imitation », car c'est ainsi qu'il appelle lui-même cette transposition du romancier anglais, serait chose malaisée : il suffit que la forme soit très-française et que le récit soit rondement mené. M. de Beeckman en est, je crois, à ce premier livre : c'est un heureux début.

—

Dom Placide. Mémoires du dernier moine de l'abbaye de Villers, recueillis et publiés par EUGÈNE VAN BEMMEL. — Bruxelles, Office de Publicité.

Voilà un bien gros titre pour un ouvrage d'imagination et de fantaisie : il semble à première vue que ce soit un livre d'histoire et que les annales de la célèbre abbaye vont se dérouler à nous. Il n'en est rien : dès la première page, on se sent mêlé à un monde de choses qui n'ont avec l'inflexible histoire que des rapports lointains : vous entendez bien à de certains moments le contre-coup des événements qui ont signalé la décadence des abbés de Villers, mais ils ne sont qu'une sorte de fond de tableau et de décor de théâtre sur lesquels se silhouettent les deux principales figures du roman.

M. Van Bemmel est un lettré. J'imagine qu'il a voulu montrer qu'un esprit sérieux pouvait sans déroger se plier aux formules du roman. Le roman est, en effet, peu dans ses habitudes, et ç'a été une surprise de lui voir tenter, dans une voie aussi nouvelle, cet effort hardi. Peut-être eût-on pu appréhender un certain malaise dans la composition et un peu de froideur de la part d'un professeur et d'un savant. Eh bien ! ni la froideur ni le malaise ne se rencontrent dans le livre. Il est conçu, il est vrai, dans un mode qui rappelle plutôt la littérature des précurseurs de la révolution romantique, son cours naturel et sa placidité que la littérature de nos jours, si douloureusement prise sur le vif et comme arrachée aux entrailles de la souffrance humaine. On pourrait dire du livre de M. Van Bemmel qu'il manque d'anatomie : on ne saisit pas assez, sous les dehors d'une langue charmante et les surfaces d'une passion à fleur de peau, le profond le nerveux, l'irritable ossature de cette bête effrénée qui est l'homme. Son récit est partout contenu dans une mesure de calme, d'ordre, de simplicité et de douce mélancolie que la passion ne fait pas sauter par éclats de son coin violent : la note est surtout sentimentale, délicate, réservée ; et bien que les situations soient souvent tragiques, c'est toujours d'un style calme que l'auteur les décrit; on sent qu'il n'est pas là dans son élément et qu'il n'a quitté qu'à regret les émotions fines et les mezzo-termine où débute son roman. En retour, il décrit avec un charme exquis, une rare pénétration, les agitations d'un cœur auquel se révèle l'amour; et ces analyses sont serties dans un cadre gracieux qui emprunte son prestige à l'amour de la nature. J'aurais voulu, il est vrai, que l'imposante silhouette de l'abbaye se détachât un peu plus dans ce cadre : on ne voit pas, on n'entend pas le bourdonnement de la ruche ni des moines : c'est à peine si une figure anime par-ci par-là la monotonie des premières pages. Je reprocherai aussi à l'auteur la faiblesse de quelques-uns de ses caractères : Mlle Odile est un type incertain qui se trahit à la fin; la comtesse, de son côté, manque de ressort : on est dérouté par leurs brusques conversions. C'est que M. Van Bemmel est un philosophe indulgent qui ne sait point garder rancune à ses personnages ; c'est aussi que son livre est par excellence un livre de tendresse, et pour le dire ainsi, le poëme du premier et du dernier battement de cœur.

CAMILLE LEMONNIER.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

—

CHARLOTTE

(Suite. — Voir page 110.)

CHAPITRE V

Quelques jours après, le drowski du maire s'arrêtait devant la porte de la pharmacie. Frantz Ivanowitch, en homme exempt d'ambition, fit un peu la grimace à cette visite inattendue. Cependant il reçut le magistrat avec tout le respect convenable. Ce dernier, homme bienveillant mais stupide, avait pris au sérieux le conseil qu'on lui avait donné de se mêler des affaires de famille de l'apothicaire.

— J'ai à causer avec vous d'une chose assez importante, dit-il d'un air solennel.

— En quoi puis-je vous servir? répondit l'apothicaire. Auriez-vous besoin de pâte de guimauve ou de camomille? ajouta-t-il en souriant.

— Mes devoirs, reprit le maire, qui paraissait poursuivre une idée fixe, ne se bornent pas aux affaires publiques. Le gouvernement, comme une mère attentive, doit veiller à la moralité des citoyens et leur indiquer ce dont ils doivent s'abstenir.

— Sans doute, répondit l'apothicaire.

— Je suis bien aise que vous partagiez mon avis. Vous et moi, nous sommes des hommes sérieux, et nous pourrons entre nous arranger une affaire à l'amiable, n'est-ce pas?

— Assurément, j'ose l'espérer.

— Certes, je n'ai pas toujours été aussi réservé, je vous le dis tout bas. Lorsque j'étais avec mon régiment dans la Russie Blanche, vous savez, près de Dinabourg, j'étais encore jeune. J'avais mainte amourette, je puis le dire, et partout je faisais des sottises... Mais quelles femmes que ces Polonaises! Madame Dombikovskaïa. Madame Tchimboutzkaïa. Nos femmes russes ne leur vont pas à la cheville.

— Où voulez-vous en venir? demanda l'apothicaire.

— Pardon, si je me laisse aller à babiller ainsi. Je voulais seulement dire que vous prendrez, j'espère, comme il le faut, ce que j'ai à vous communiquer.

— Sur madame Dombikovskaïa?

— Non, sur votre propre femme.

— Sur ma femme! s'écria l'apothicaire d'une voix qui fit reculer le maire de deux pas.

— Ne vous alarmez point. Ce sont seulement des propos dont je veux vous prévenir dans votre intérêt.

— Quels propos?

— Oh, mon Dieu! rien... Seulement on s'étonne beaucoup des visites fréquentes du baron, et l'on fait mille odieux cancans... Vous comprenez... Je ne partage nullement ces idées-là; mais il faut être prudent.

L'apothicaire se mit à trembler de tous ses membres.

— Vous voyez cette fenêtre, dit-il d'une voix entrecoupée. Dites bien à tous ceux qui se présenteront devant moi pour me donner de pareils avis, que je les jetterai par là comme des fioles brisées. Ma femme est au-dessus de la calomnie, au-dessus de tous ces caquets qui alimentent votre stupide ville, monsieur le maire. Si quelqu'un ose encore attaquer sa réputation d'un mot, d'une allusion... vous voyez ces mains... je le tue comme un chien... Outrager ma femme! s'écria l'apothicaire. Cette pensée brûle mon cœur comme un fer rouge... Mais savez-vous qu'auprès d'elle toute votre ville ne vaut pas une pillule de l'année dernière... Oh! je déchirerai, je pulvériserai quiconque esssayera de la toucher ou tentera de la flétrir!

En ce moment Frantz semblait avoir grandi de deux coudées. Le maire haussa les épaules et regagna en silence le perron.

Charlotte avait tout entendu de derrière la porte. Un instant après elle entra pâle dans la boutique. Son mari était tranquillement assis au comptoir, faisant ses écritures et passant la main dans ses cheveux.

— Pourquoi criais-tu donc si fort avec le maire? demanda-t-elle timidement.

— Parce qu'il me tourmente sans cesse pour que je fasse réparer le trottoir à mes frais. Mais où veut-il que je prenne de l'argent pour cela?

Charlotte fut touchée de l'attachement sincère et désintéressé de son mari. Sa conscience commença à la faire souffrir.

— Oh! pensa-t-elle, pourquoi mon mari n'est-il pas un méchant homme? Je serais plus tranquille. Étrange passion! Mon pauvre cœur! Je ne puis aimer l'homme qui m'a consacré sa vie entière, et je suis sur le point de me perdre pour celui qui a empoisonné ma jeunesse. Mais du moins je ne trahirai point son affection; je resterai fidèle aux lois de la religion et du devoir.

Trois semaines se passèrent dans une ivresse douloureuse. Entraînée par ses illusions, Charlotte s'abandonnait tout entière à un sentiment coupable. Dès le matin, elle épiait de sa fenêtre l'arrivée du *désiré*. Dès qu'elle le voyait apparaître, le regard de la jeune femme étincelait, et lorsque *ses* pas retentissaient sur le perron, elle sentait son cœur battre violemment, tandis qu'une vive rougeur lui montait au front. — Elle se trouvait heureuse alors, et la misérable ville, la pauvre pharmacie, lui semblaient un paradis terrestre.

Mais lui?... qui peut sonder avec certitude tous les replis du cœur humain à la fois doué des dons sublimes de la nature et gâté par le contact du monde? Lui aussi, il était entraîné par le mystérieux attrait d'un amour enthousiaste; il voulait trancher du Faublas, et il tombait dans le Werther. Il était vraiment amoureux : amoureux comme un jeune homme, et il s'efforçait de raisonner sur l'amour comme un lion de la nouvelle école. Quelquefois il se faisait honte à lui-même de la sincérité de ses sentiments, et il s'appliquait à s'endurcir, à se rendre insensible. Mais l'amour, cette pure goutte de rosée céleste, dissipait malgré tout ses perfides desseins, et le séducteur séduit se voyait à chaque instant détourné de ses coupables tentatives. Il fallait se soumettre, jouer des morceaux à quatre mains et écouter de naïfs récits sur les anciennes compagnes, sur les innocentes malices d'école, sur la vie modeste de jeune fille, tandis que d'ardentes pensées bouillonnaient en lui. Vainement il s'efforçait de renouveler la scène du fameux dîner, Charlotte épuisait toutes les ruses féminines pour éviter les épanchements et les discours passionnés; et lorsque, plein de dépit, il maudissait sa maladresse, elle savait sourire d'un air si charmant, elle lui lançait des regards si éloquents, que son front s'éclaircissait et que l'espoir rentrait en son cœur. Quelquefois le pauvre baron tombait au milieu des détails de la vie les plus prosaïques. Tantôt Charlotte se présentait à lui l'air effaré, les manches relevées, ce qui voulait dire que c'était chez elle jour de lessive; tantôt c'était sa robe qui outrageait les lois de la mode; ou bien encore la jeune fille interrompait un entretien plein d'amoureuses allusions, pour courir à la cuisine donner un coup d'œil à son rôti.

Dans ces moments, le baron s'irritait contre tout le monde, contre lui-même et contre sa passion. Il ordonnait à Jacques de faire ses malles; puis il réfléchissait que ce serait manquer à toutes les lois de la politesse de partir sans prendre congé, et il s'acheminait vers la pharmacie.

Charlotte, toute rêveuse, était assise à la fenêtre; dans ses yeux rayonnait l'azur du sentiment céleste. Elle lui souriait; sa voix sonore, caressante et tendre, vibrait dans le cœur du baron. Alors adieu le dépit, adieu les plans d'habile séduction; et Fierenheim restait là, enchaîné, ne se lassant pas de contempler, ne se lassant pas d'écouter.

CHAPITRE VI

Un jour le petit-maître à la hongroise se présenta chez le jeune baron, au moment où celui-ci, à peine sorti de son lit, décachetait une lettre qui venait de lui arriver.

— Excusez-moi, je vous dérange peut-être?

— Nullement, monsieur.

— Alors, si vous le voulez bien, je vous prierai de me faire donner une pipe.

— Jacques! une pipe.

Jacques bourra une pipe d'assez mauvaise grâce et se retira en fermant bruyamment la porte.

Le baron lut sa lettre d'un bout à l'autre en souriant.

— Elle vous vient de Pétersbourg? fit le curieux.

— Oui, monsieur.

— D'une personne de votre famille, sans doute?

— Non, d'une dame de ma connaissance.

— On vous écrit probablement en français?

— Non, en russe.

— Ah! ceci est intéressant. Je ne serais pas fâché de savoir

comment écrivent les dames de Pétersbourg. Y a-t-il des secrets?

— Oh! pas du tout.

— Voudriez-vous me permettre de regarder?

— A quoi bon, dit le baron, en réprimant un air de mauvaise humeur.

— Mais c'est une simple curiosité.

— Eh bien! soit! vous pouvez la satisfaire. Lisez donc.

Le petit-maître saisit avidement la lettre et l'examina en tous sens.

— Comme ça sent bon, dit-il; c'est délicieux. On reconnaît tout de suite que ça vient de la capitale. Qu'est-ce que j'aperçois donc là, dans le coin?

— Ce sont des armoiries.

— Mon Dieu! que n'imagine-t-on pas? Du papier armorié! N'est-ce pas une couronne de comte?

— Parfaitement.

— Je n'avais encore rien vu de pareil. C'est vraiment fort gracieux.

Il se mit à lire :

« Je me suis engagée à vous écrire; mais comme une lettre est chose dangereuse, ne vous étonnez point si je vous écris en russe. Cela compromet moins, et personne, que je sache, ne s'est avisé de trouver à redire à une lettre en russe.

« Les convenances ainsi sauvées, je m'abandonne au plaisir de vous entretenir un instant. Nous sommes tous pleins de regrets et de tristesse de ne pouvoir jouir comme d'habitude de votre conversation si vive et si gaie. Que faites-vous donc dans votre ennuyeuse province, notre terrible lion? Nous vous pleurons tous; sans vous, nous nous ennuyons.

« Nous avons été au bal hier : on a dansé affreusement. Ah! ce n'était pas ainsi autrefois. Les cavaliers de bonne façon deviennent rares, très-rares. Nos dames sont entourées de petits enfants. Les îles (1) sont de vrais déserts. A peine s'il reste ici trois ou quatre femmes.

« Que vous dirais-je encore? Impossible d'aller maintenant à à Pavlowski Wauxhall. Mon mari est parti pour ses propriétés, et m'a offert de m'emmener avec lui. Mais je redoute horriblement la province : je me la représente comme quelque chose d'effroyable. Quels bonnets, quels chapeaux on y porte! Ce doit être à mourir de rire. Et les vieux soupirants qui viennent toujours vous baiser la main! Et les femmes, quelles prétentions! En vérité, ce doit être fort drôle.

« Ici, pas grand' chose de nouveau. Vos amis et connaissances soupirent tous aux pieds de leurs belles; et moi je suis entièrement seule, peut-être parce que je vous attends. N'allez pas, de votre côté, vous enflammer pour la femme d'un de ces monstres, comme j'en ai vu dans le *Revisor*. Nous avons fait ces jours-ci une partie de plaisir; nous sommes allés tous au Théâtre russe. On y jouait le *Revisor* de Gogol. C'est assez comique, mais mauvais genre, comme vous pouvez le penser.

« Adieu, et n'oubliez pas que nous vous attendons avec impatience. J'attends de vous une lettre, ainsi que le portrait que vous m'avez promis des caricatures au milieu desquelles vous vivez. »

— Délicieusement écrit, s'écria le petit-maître avec enthousiasme... Ça n'a l'air de rien, et cependant c'est charmant. Avec ces gens du monde, tout est si bien à sa place, si agréable! Ce que c'est pourtant que le genre!... Et sans doute *elle* est jolie? ajouta-t-il avec un malin sourire.

— En effet, *elle* n'est pas mal, dit le baron en réprimant un léger mouvement d'impatience; mais du reste...

— Allons, allons, pas de fausse modestie. On devine qu'elle doit être très-jolie : il ne saurait en être autrement. Recevez mes félicitations, monsieur le baron.

(1) De la Néva.

— Mais vos suppositions sont erronées. Il n'existe aucune relation particulière entre cette dame et moi.

— Vous avez raison : il faut être discret... Mais veuillez me faire donner encore une pipe.

Après avoir fumé encore pendant quelque temps, voyant qu'il n'avait plus rien de nouveau à apprendre, le petit-maître salua, sortit et courut tout droit à la pharmacie, où tout était alors, du moins en apparence, heureux et tranquille. Charlotte Carlowna était assise auprès de sa fenêtre, occupée à regarder s'il ne paraissait personne dans la rue, et Frantz Ivanowitch, enveloppé d'une robe de chambre d'indienne, lisait une gazette allemande.

— Je sors de chez le baron, dit le petit-maître. Quel excellent jeune homme!

Charlotte se retourna vivement vers lui. Frantz fit de la tête un signe d'assentiment.

— Oui, il a l'air d'un bon garçon, continua le propriétaire à la hongroise... Seulement il est fâcheux qu'il soit si petit... Comme il est ouvert et enjoué! Imaginez-vous que nous sommes tout à fait amis maintenant.

— Vraiment! fit Frantz.

— Et tenez, seulement que ceci reste entre nous, il vient de m'avouer qu'il a une connaissance à Pétersbourg..... Vous comprenez? Hum!

— Ce n'est pas vrai? dit Charlotte en pâlissant.

— Ce n'est pas vrai! voilà qui est bon... Je viens de lire à l'instant une lettre... oh! mais une petite lettre... Ma foi, il n'y a rien à dire, c'est charmant.

— D'une femme? demanda Charlotte.

— Et de qui donc voulez-vous qu'elle soit? Mais quelle femme! Il m'a même dit en confidence qu'elle est jolie. Vous comprenez, une jolie femme de la capitale, c'est autre chose que nos provinciales.

— Et que lui écrit-elle? demanda à son tour Frantz Ivanowitch.

Charlotte devint tout oreilles, se disposant à deviner ce qu'elle ne pourrait comprendre.

— Ce qu'elle écrit? voilà la grande affaire... Surtout ayez bien soin de ne rien dire. Cela m'a été confié sous le sceau du secret.

— C'est bien; mais dites toujours.

— D'abord, dit le narrateur d'un air de mystère, il y a quelques mots dont je n'ai pas parfaitement compris le sens. Que signifie *convenantzi*?

— C'est le même mot que *prilitchia*. Cela veut dire bienséance, convenance, dit l'apothicaire.

— Ah! ah! voilà ce que c'est... Du reste, il paraît que le baron fait parfaitement ses affaires auprès des dames..... Comme elles lui écrivent!

— Mais la lettre, la lettre, dit Charlotte d'une voix suppliante.

— Pourrai-je me rappeler? Oui... Il y a d'abord : « Je ne sais comment sauver les apparences... » C'est cela, la chose est claire. *Prilitchia*..... « Mais je m'abandonne au plaisir de vous écrire. Pourquoi êtes-vous parti? Je pleure. — Vous êtes un lion. » Sans doute qu'il n'a pas agi délicatement envers elle... « Il n'en était pas ainsi autrefois. Les autres femmes sont entourées de petits enfants. Partons pour l'étranger; là nous serons heureux... » Ah! voyons donc... Je n'ai pas bien cette lettre dans la tête; mais il me semble encore la voir. C'était un plaisir... Ah! je me rappelle qu'il y a encore : « Il doit y avoir d'affreuses caricatures dans votre province... » Ceci nous concerne, je crois; c'est peu poli, mais cela ne fait rien... « Revenez au plus vite, afin que nous puissions nous égayer. Les femmes doivent être bien comiques avec leurs chapeaux dans votre province. Les autres femmes ont leurs soupirants; moi, je vous attends. N'allez pas vous prendre d'amour pour la femme d'un de ces monstres. » Que signifie *monstre*?

(*La fin prochainement.*) EUGÈNE D'AURIAC.

LE SCEPTRE DE L'HOMME

Le sais-tu, science humaine?
O nature, dis-le moi:
Quel est le plus sûr domaine
Où l'homme se sente roi?

Sur quel trône ou quelle grève
Se voit-il aux Dieux pareil?
Etoile, est-ce dans le rêve?
Est-ce en la gloire, soleil?

Quelle est l'arme souveraine,
Quel est le verbe parfait
Qui rend son âme sereine
Et son esprit satisfait?

Du pouvoir est-ce l'amorce?
Des jeux est-ce le hasard?
O lion, est-ce la force?
Est-ce la ruse, renard?

Est-ce dans la quiétude
D'une riche oisiveté,
Qu'en toute sa plénitude
Son être s'est dilaté?

Est-ce en la chaude licence
Du plaisir volage et prompt,
Qu'il sent toute sa puissance
Epanouie à son front?

Pour atteindre l'harmonie,
Faut-il à l'élu vainqueur
L'aile rare du génie,
L'aile courte du bonheur?

Quelle faculté maîtresse
Doit le couronner un jour?
Colombe, est-ce la tendresse?
Rossignol, est-ce l'amour?

Réponds-moi, tendre charmille
Où l'on vient se reposer:
Mères, est-ce la famille?
Amants, est-ce le baiser?

L'amour! c'est l'amour peut-être!
Grâce! ardeur! beauté! pouvoir!
Sainte floraison de l'être!
Tendre splendeur du devoir!

Non, l'amour, fleur d'espérance,
Nous rend heureux et meilleurs;
Il n'est pas la délivrance
Et la victoire est ailleurs.

Parle, nature domptée,
Réponds, indomptable esprit,
Dis-nous le mot de Protée
Si quelque Sphinx te l'apprit.

Réponds, sous la froide averse,
Réponds, sous un ciel d'airain,
Taureau qui tires la herse,
Faucheur qui coupes le grain;

La nature, active aieule,
Tissant le chanvre et le lin,
L'eau faisant tourner la meule,
Le vent servant le moulin,

Nous diront-ils cette règle?
Peut-être, dans le sillon,
L'épi le sait mieux que l'aigle,
La fourmi que le lion.

Tous le savent! tous le disent!
Tous le chantent hautement,
Les astres qui toujours luisent,
La fleur qui jamais ne ment!

L'existence tout entière
Connaît ses lois ici-bas,
Fortes comme la matière,
Sûres comme le trépas.

Ce n'est pas la gloire vaine,
Ce n'est pas le plaisir vain,
Ni le pouvoir, torche humaine,
Ni l'amour, flambeau divin.

Pour que l'homme se possède
Tout entier et trouve en soi,
Comme un levier d'Archimède,
Sa plénitude et sa loi;

Pour qu'il ait sur la nature,
Sur les terres, sur les mers,
La haute magistrature
Qu'accepte tout l'univers,

Il doit tenir la charrue
Ou la truelle à la main,
De maisons border la rue,
Border de blés le chemin;

De l'eau, du fer, de la flamme,
Il doit se sentir armé,
Pour donner la forme et l'âme
Au minerai transformé;

Il faut qu'il sente, ô science,
Sous son doigt, rude ou subtil,
Sa force ou sa patience
S'incarner dans un outil;

Il faut, sous ses mains puissantes,
Il faut, sous son pied vainqueur,
Qu'il dirige obéissantes
Les foudres du remorqueur.

Plus fort que le mastodonte,
Plus fier que l'archange, il faut
Qu'il s'associe et qu'il dompte
L'astre, l'éclair et le flot,

Qu'il façonne à sa portée
Qu'il marque au coin de son goût
Ou la forêt rabotée
Ou le dur métal qui bout;

Artiste, âme débordée,
Laboureur au teint hâlé,
Il faut qu'il creuse l'idée
Ou qu'il cultive le blé;

Sur les eaux ou dans le soufre,
Il faut que l'audacieux
Monte aux mats, descende au gouffre,
Plonge aux mers, s'élève aux cieux,

Du sol creuse les entrailles,
Abaisse le pic géant,
Perce les isthmes, murailles
Qui divisent l'Océan,

Et rapporte de l'abîme
Et rapporte des sommets
Une récolte sublime
De trésors et de progrès.

L'homme alors, âme ravie,
Bras robuste, cœur altier,
Possède toute la vie,
S'épanouit tout entier.

Alors il jouit de l'être
Dans sa mâle activité,
Alors il se sent le maître
De toute l'immensité;

Il possède alors la somme
Des droits que rien ne prescrit,
Alors il est vraiment homme,
Par le corps et par l'esprit;

Il règne alors, sans entrave,
Sur un trône incontesté,
Et ce qui le fit esclave
Fait alors sa royauté;

Qu'il tienne l'outil, la sonde,
La plume ou le gouvernail,
L'homme alors est roi du monde,
Car son sceptre est le travail.

CH. POTVIN.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

La Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise ouvrira sa 22e exposition le *dimanche 22 août* prochain, dans la salle de distribution des prix du Lycée, à Versailles.

Les envois, aller et retour, ont lieu aux frais de la Société, pourvu qu'ils soient déposés du 1er *au 12 août* dans les bureaux du *Moniteur des Arts*, 43, rue Saint-Georges.

Les envois directs restent seuls à la charge des artistes expéditeurs

Les copies ne sont pas admises, à moins qu'elles ne soient exécutées dans un genre différent de celui de l'original.

La Société n'admet et ne prend à sa charge, pour les frais d'aller et retour, que les ouvrages des exposants auxquels elle a adressé une lettre d'invitation. — Elle veillera avec grand soin au transport et au mouvement des objets qui lui sont confiés, mais elle ne se déclare responsable dans aucun cas.

***

Le jugement définitif, par l'institut, du concours du grand prix de Rome, pour la peinture, a eu lieu le 28 de ce mois, à l'école des Beaux-Arts.

Le sujet de cette année était : l'Annonciation aux bergers. Le nombre des candidats de dix, dont six anciens logistes et quatre nouveaux.

Le jury a décerné à l'unanimité les récompenses suivantes :

1er grand prix à M. Léon-François Comerre, né à Trélon (Nord), le 10 octobre 1850, élève de M. Cabanel;

2e prix : M. Jules Bastien, né à Davillars (Nord), le 1er novembre 1848, élève de M. Cabanel;

3e prix : M. Bellanger, né à Paris, le 13 janvier 1853, élève de M. Cabanel.

M. Comerre, 1er grand prix, a déjà remporté trois médailles aux différents salons de peinture : il est l'auteur du tableau *Cassandre* qui a obtenu un si légitime succès au dernier Salon de Paris.

***

Les architectes chargés du travail de restauration des musées dont il est question dans notre deuxième article, sont MM. William et Goovaerts. Nous apprenons avec satisfaction que le roi, lors de la visite qu'il a faite aux musées, a particulièrement félicité ces deux dévoués serviteurs de l'administration pour le talent et le zèle qu'ils ont déployés. Les mêmes architectes sont chargés de la construtions du local pour l'exposition de 1875 et de la construction beaucoup plus importante des locaux qui serviront de palais des beaux-arts définitif.

***

Voici la liste définitive et officielle des tableaux achetés cette année par l'Etat au Salon de 1875 pour le musée du Luxembourg : *Abel* (Camille Bellangé); *Tamar* (Cabanel ; *Léda* (Courtat); *Paysage* (Harpignies); *Naïades* (Henner); *Nuit de septembre* (Eugène Masson); *Armures* (Vollon); *la Veille de l'exécution à Rome* (Sautai); *l'Excommunication de Robert le Pieux* (J.-P. Laurens); *Portrait de femme* (Carolus Duran).

***

Une exposition très-intéressante est ouverte en ce moment au Cercle artistique de Bruxelles : elle est organisée par l'Association belge de photographie. Nous en rendrons compte prochainement.

***

La collection de pierres gravées du duc de Marlborough a été vendue à Londres il y a quelques jours. Elle a été adjugée en bloc, au prix de 918,750 francs, à M. Broomielow.

L'ART — Trentième livraison. — *Sommaire.* — TEXTE. — *Hippolyte Boulenger, par Ch. Tardieu. — Le Salon de 1875, par Paul Leroi. — La Caricature anglaise contemporaine, par Victor Champier — La Musique à bon marché, par L. Mullem. — La Calcographie du Louvre. — Les Souscriptions artistiques en faveur des inondés du Midi. — Chronique étrangère. — Prix du Concours de Sèvres. — Nécrologie*

GRAVURES — PLANCHE HORS TEXTE. — *Portrait de Mme Pasca, eau-forte de P. Rajon.*

GRAVURES DANS LE TEXTE. — *Trois croquis de Hippolyte Boulenger, gravés par A. Léveillé; la Vallée de Josaphat, gravure de E. Froment. — Salon de 1875 : Cassandre, fac-simile d'un dessin de Léon Comerre; le Mort, gravure de Smeeton et Tilly; la Vierge, l'Enfant Jésus et Saint-Jean-Baptiste, fac-simile d'un dessin de Paul Le Rat. — Punch partant en guerre contre les préjugés, dessin de Ch. Keene; Deux scènes de salon, dessin de Du Maurier; les Excentricités de la Mode; la Soupe du Clergé anglican, dessins de Miss Bowers; le Magasin de chaussures, dessin de Du Maurier; les difficultés d'une définition, dessin de Du Maurier. — Lettres ornées, XVIe siècle. — Fac-simile de Culs-de-lampe, composés et gravés par Augustin de Saint-Aubin.*

PATRIA BELGICA. — Trente-sixième livraison. — *Sommaire. — Histoire de la gravure suite).* — *Les Expositions des Beaux-Arts, depuis 1830, par J. Rousseau. — Numismatique, par Camille Picqué. — Histoire des Arts industriels, par Eugène M. O. Dognée.*

KUNSTKRONIJK. — Livraisons 5 et 6 — *Joseph Israëls. — Corot, par Vosmaer. — Eene Wandeling door het antwerpsche museum, par docteur Max Rooses. — Poësies, par Ant. L. de Rop et C. Vosmaer. — Matthys Maris, par Johan Gram.* — LITHOGRAPHIES *de Mesker, d'après J. Israëls et M. Maris.*

KUNSTKRONIJK. — Livraisons 7 et 8. — *Uit vele eeuwen over kunst. — Olievert. — Michelangelo Buonarotti. — Een brief van Corot. — W. Verschuur, par Johan Gram. — Poësies, par Holda. — Eene Wandeling door het antwerpsche museum, par Max Rooses.*

PLANCHES DANS LE TEXTE : *Portrait du peintre Verschuur, lithographie. — Cheval à l'écurie, eau-forte, d'après Verschuur.*

LA GAZETTE DES FAMILLES

LITTÉRATURE — SCIENCES — ARTS — ÉDUCATION — ÉCONOMIE DOMESTIQUE — MODES — VARIÉTÉS

Suppléments de Gravures de Modes coloriées et Patrons découpés

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS POUR LA BELGIQUE :

Edition simple, un an . . . . . 4 fr.
Edition avec supplément de 24 gravures coloriées et 24 patrons découpés, un an. . . . . 12 fr.

Directeur-Gérant : M. THIRIFOCQ
44, Rue Saint-Jean, Bruxelles.

Le Messager d'Orient

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET FINANCIER

Paraissant à Vienne (Autriche), les mardis et les mercredis.

Journal s'occupant spécialement des affaires politiques de l'Orient.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LA BELGIQUE

Un An, 40 francs. — Six mois, 20 francs. — Trois mois, 12 francs.

On s'abonne à tous les bureaux de poste, ou par l'envoi d'une traite à vue sur Vienne.

Un numéro à Vienne, 15 kreutzer.; id. à l'étranger, 40 centimes.

Le bureau du *Messager d'Orient* se trouve dans la Josefstadt, Schmidgasse, 5, *Vienne.*

L'EMULATION

Publication mensuelle de la Société centrale d'Architecture de Belgique.

Programme : 1° Texte : Archéologie. Bibliographie. Biographie, Sciences appliquées. Législation du bâtiment. Programmes et comptes rendus de concours ou d'expositions. Faits divers, Bordereaux de prix. Renseignements utiles. etc. 2° Planches : Monuments anciens et modernes. Concours publics et académiques. Composition diverses. Constructions. Croquis et relevés.

ABONNEMENT ANNUEL :

Pour la Belgique, 25 fr. — Pour l'Étranger. 28 fr. (port en sus)

Annonces et réclames à forfait.

S'adresser : à la Direction du journal rue Caus, 22, à Ixelles, les-Bruxelles et à l'office artistique, Galerie du Commerce, 90. à Bruxelles.

L'ART

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Rue de la Chaussée-d'Antin, 3, Paris.

ABONNEMENTS :

France. . . . . 120 fr. | Allemagne. . . . . 145 fr.
Belgique . . . . . 135 » | Hollande . . . . . 140 »

On s'abonne : pour la France, à la *Librairie de l'Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin, *à Paris*; et pour la Belgique, à *l'Office Artistique*, 90, galerie du Commerce, *à Bruxelles.*

PHOTOGRAPHIE INALTÉRABLE
EUGÈNE GUÉRIN
RUE DE LOUVAIN 32, BRUXELLES

EXPOSITION
DE TABLEAUX MODERNES
DURAND-RUEL
Rue du Persil, 4, place des Martyrs, à Bruxelles.
GALERIES
A PARIS, 16, rue Laffitte. — A LONDRES, 168, New-Bond street.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle ; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages ; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris. . . . . Un an, 50 fr.; six mots, 25 fr.
Départements . . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, Paris.

CH. NOË

RENTOILAGE ET PARQUETAGE
DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES
16, RUE NÉVRAUMONT, 16
Près la gare du Nord, Bruxelles.
ACHAT, VENTE ET EXPERTISE
de tableaux d'anciens maîtres.

MANUFACTURE DE PIANOS
J. OOR
RUE DE RUYSBROECK, 74, BRUXELLES
VENTE, ÉCHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôt d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX
ANCIENS ET MODERNES
Rue de l'Escalier, 14, à Bruxelles.
SPÉCIALITÉ
pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.
DÉVERNISSAGE ET VERNISSAGE

L. SABATIER ET Cie
DE BORDEAUX
FOURNISSEURS DU GRAND-HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE
à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 50 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collectio

PAR **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. VAN TRICT, libraires, 30, rue St-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 73, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie.— Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande.

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalages pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc., etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

AU BON MARCHÉ

RUE DE LA PUTTERIE, 45

à côté de l'hôtel Groenendael.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CHAUSSURES EN TOUS GENRES

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

à des prix très-modérés.

Pour l'ouverture de la saison, *mise en vente* d'une grande partie de *bottines pour hommes*, à élastiques, en grain du Levant, bien faites et très-solides, au prix incroyable de fr. **10, 50**, au choix.

Solde d'une grande partie de *bottines pour dames*, en peau et bouts vernis à un côté de boutons et à talons, au prix incroyable de fr. **8, 50**, au choix, article de 15 francs. Fabrique sur commande pour les théâtres. Réparations.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR,

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, A ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2, (près du MUSÉE)

ANVERS

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28

FABRIQUE DE VERNIS
COULEURS EN POUDRE
COULEURS BROYÉES
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
CHEVALETS DE CAMPAGNE
ET D'ATELIER
PARASOLS, CANNES, ETC, ETC.

MANNEQUINS
BOITES A COULEURS
ET A COMPAS
PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE

COULEURS FINES EN TUBES

Dépôt de la Maison TYCK d'Anvers

chez J. F. VAN MOLLE, *droguiste*

RUE VERTE, 93

SCHAERBEEK - BRUXELLES

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES

MAISON **D. DESWARTE,** RUE DE L'AMIGO, 21

Successeur J.-B. GOFFOY

FABRIQUE DE VERNIS
Couleurs en poudre et broyées.
Couleurs fines en tubes pour tableaux.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
Chevalets d'atelier et de campagne.
Cannes, siéges, etc., etc.

BOITES A COULEURS ET A COMPAS
Crayons pour faux-bois.
Pastels et pinceaux en tous genres.

Assortiment complet des articles pour la peinture sur porcelaine.

ARTICLES POUR L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN

SPÉCIALITÉ DE BRONZES.

CASIMIR PONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

97, RUE DE RICHELIEU, 97, ET PASSAGE DES PRINCES

PARIS

DERRIÈRE LE RIDEAU

MA FEMME ET MOI. — NI CHAIR NI POISSON. — LES MARIS DE M^LLE^ NOUNOUCHE.
LA TACHE NOIRE. — FEU FOLLET. — LA SONNETTE.

PAR

CAMILLE LEMONNIER

*En vente, à l'***OFFICE ARTISTIQUE,** 90, *galerie du Commerce, à Bruxelles*

Prix : 3 francs.

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). Relâche.

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois) — Tous les soirs, spectacle-concert, ducs, saynettes, opérettes, intermèdes.

Waux-Hall (au parc). — Tous les soirs, concert par l'orchestre de la Monnaie, sous la direction de MM. Dupont et Buziau.

Cirque Rancy place Liedts). — Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre. — Les Jeudis et Dimanches, représentation à 3 heures après-midi et à 8 heures du soir.

Jardin Zoologique. — Rue Belliard — Omnibus américain. — Grand aquarium d'eau de mer et d'eau douce. — Laiterie flamande. — Promenades à éléphants, à poneys, en voiture. — Gymnase pour les enfants. — Prix d'entrée : 1 franc.

Tous les soirs, à 7 1/2 heures, concert de Symphonie, sous la direction de MM. Dumon et Duhem.

Les mardis, à la même heure, concert par les musiques des régiments de la garnison.

Prix d'entrée : 50 centimes, à partir de 6 1/2 heures du soir.

Les dimanches et jours de fête, matinées populaires, de 7 heures à midi. — L'entrée est fixée à 25 centimes.

Théâtre Enfantin quinconce du Parc). — Représentations tous les jours de 1 h. 1/2 à 6 h.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE FÉLIX CALLEWAERT PÈRE, 26, RUE DE L'INDUSTRIE.

N° 13 TROISIÈME ANNÉE 15 Aout 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. Aug. Cholet, *Administrateur-Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco . . . . . 15 fr.
France, » . . . . . 20 »
Angleterre, » . . . . . 18 »
Allemagne, » . . . . . 18 »
Pays-Bas, » . . . . . 18 »

On s'abonne : à Paris, chez C. Pont, libraire, 97, rue Richelieu ; chez Heymann, éditeur, 3, Chaussée-d'Antin ; — **à Londres,** chez Hachette, libraire ; chez Baillère, Eindal & C^e^ ; — **à Genève,** chez Joel Cherbuliez, libraire ; — **à Berne,** chez B. F. Haller, libraire ; — **à Leipzig,** chez Mucquardt, libraire ; — **à Rome,** chez Bocca frères, Corso, 207 ; — **à Leyde,** chez A. W. Sijthoff, libraire ; — **à La Haye,** chez Martinus Nijhoff, libraire ; — **à Vienne,** chez Braumuller et fils, libraires ; chez Gerols, libraire-éditeur, Stephensplatz.
Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à Bruxelles, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco . . . . . 18 fr.
Russie, » . . . . . 22 »
Suisse, » . . . . . 18 »
Italie et Portugal. . . . . 20 »
Suède et Norwége . . . . 20 »

SOMMAIRE :

Texte. — La presse illustrée en Angleterre : (N. D. L. D.) — France. — Concours pour les prix de Rome : *J. de Privat.* — Iconographie. Le département des estampes a la bibliothèque nationale de France : *J. Lancier.* — Belgique. — Une visite a l'Exposition internationale de photographie : *A. Guérin.* — Numismatique. L'histoire des monnaies en Belgique : *J. Hoepfer.* — Variétés littéraires. Charlotte, nouvelle (suite) : *Eugène d'Auriac.* — Publications a l'eau-forte, Illustration nouvelle, septième année, livraisons 3, 4, 5 et 6 : *Camille Lemonnier.* — Chronique artistique.

Un différend ayant surgi au sujet de l'impression de notre journal, nous avons dû retarder jusqu'à ce jour la publication du n° 13. Les numéros ultérieurs paraîtront régulièrement.

LA PRESSE ILLUSTRÉE

en Angleterre.

Mars, le dessinateur du *Journal Amusant,* dont nous avons publié, dans nos deux derniers numéros, une étude sur la *Presse illustrée anglaise,* nous signale l'omission d'un paragraphe important dans la composition de son article.

Au passage traitant des *magazines* illustrés, nous n'avons point reproduit les lignes suivantes, relatives au *Cornhill :*

Ce magazine, fondé en 1858 par le célèbre humouriste Thackeray, exerça une influence considérable sur l'essor définitif de cette fraction si intéressante de la presse britannique. Jusqu'à son apparition, en effet, les magazines mensuels, par leurs prix exagérés (2 1/2 schellings le numéro) étaient demeurés inabordables pour la grande majorité du public liseur. Thackeray, voulant populariser ce genre de publications si utile, imagina un recueil bien fait, rédigé par les sommités de la littérature, des arts et des sciences, et *illustré* par les maîtres du crayon — mais *ne coûtant qu'un shelling par numéro.*

Le premier numéro de *Cornhill magazine* eut un succès étourdissant : on n'en vendit pas moins de 90,000 exemplaires !

La tentative avait réussi, l'élan était donné : de nombreux compétiteurs surgirent de toutes parts, et l'accueil du public vint prouver, cette fois, qu'on ne fait pas toujours fausse route en imitant les moutons de Panurge.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que, comme suite à son premier article, Mars se propose de nous donner, tout prochainement, une analyse spéciale du *crayon satirique anglais.* (N. D. L. D.)

FRANCE

Concours pour les prix de Rome.

M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts aurait, paraît-il, l'intention d'apporter des modifications dans la réglementation des concours pour le grand prix de Rome : on n'en saurait méconnaître la nécessité, en effet, quand on considère que ce sont les professeurs de l'école des beaux-arts qui sont appelés à juger les travaux soumis au concours ; il est, dès lors, impossible qu'un artiste indépendant puisse réussir.

C'est M. Comerre, on le sait, qui a obtenu le grand prix : il avait des concurrents sérieux, et M. Bastien Lepage n'a peut-être dû qu'à son réalisme de ne pas l'emporter sur lui. M. Comerre est un artiste distingué, à visées sérieuses, et que le dernier Salon a mis en lumière d'une manière

heureuse. Sa *Cassandre* avait de belles qualités de composition et de couleur, et « quelqu'un » avait signé cette grande page.

Le sujet du concours était : L'*annonce aux bergers*. Ne disputons pas sur le choix : car il est de tradition de ne chercher que les sujets où l'originalité a le moins de prise. Les passages de la Bible et des Écritures, empreints de réalité humaine et qui permettraient à l'artiste de montrer ses nerfs et son cœur, tels que ceux où vibrent le sentiment maternel, les colères du Très-Haut, les fureurs de la race des hommes, sont relégués pour des lieux communs et de la fantaisie pure. M. Comerre, du moins, a largement compris les choses : il a fait un effort sérieux d'imagination. Un groupe nombreux de figures occupe sa toile, dominé par l'ange annonciateur ; eh bien, il y a dans les figures des côtés naïfs et imprévus qui donnent à l'ensemble de la vie et de l'intérêt ; mais peut-être M. Comerre n'a-t-il pas su résister assez au parti-pris des noirs, alors que les colorations argentines, fondues en harmonies délicates, sont si bien dans sa nature et donnent tant de charme à sa *Cassandre*.

M. Bastien Lepage, comme M. Comerre, est un médaillé du dernier Salon ; sa *Communiante* rappelait les Holbein par son sentiment fin et profond et la simplicité correcte de la tournure. Il y avait là un réaliste doué de style, que tout le monde a admiré. C'est le même réalisme, mais moins serré, moins stylé, qu'on a vu reparaître dans son *Annonce*. La belle, la blonde, la grasse et vivante figure de femme que son ange ! Elle ne révélait pas, comme chez M. Comerre, un grand effort de conception ; mais quel prestige de vie saine ! Il en était de même des personnages, malgré un peu de confusion dans l'expression de quelques-uns d'entre eux. M. Comerre l'a emporté sur M. Lepage : celui-ci n'en est pas moins un homme personnel, attentif à la réalité, et qu'on verra grandir avec le temps.

En sculpture, c'est M. Huguer qui a remporté le premier grand prix. Le sujet était noble et d'une beauté sévère : *Homère, accompagné de son jeune guide, chante dans une ville de la Grèce*. Il ne semble pas qu'aucun des concurrents ait compris cette grande figure d'Homère dans tout ce qu'elle a d'imposant. M. Huguer lui-même est resté au-dessous : son Homère tend le cou ; c'est un chanteur des rues, non le divin rhapsode, et les auditeurs demeurent indifférents ; mais le bas-relief est d'un arrangement heureux, les modelés sont nerveux et corrects, il y a dans l'ensemble une incontestable habileté. M. Perrin, de Lyon, qui a obtenu le second grand prix, s'est montré plus élégiaque ; son Homère n'est pas dépourvu de sentimentalité. C'est un talent plutôt gracieux que robuste : on le voit bien aux figures qu'il a groupées et qui, toutes, sont empreintes d'un charme délicat.

Le sujet du concours d'architecture était : un *Palais de justice pour Paris*. Ce qui a frappé, c'est que généralement les projets, habilement conçus, pèchaient par les convenances pratiques et par le désaccord qui régnait entre le caractère des façades et le caractère des constructions intérieures. Il y a plus d'acquis que d'originalité dans l'ensemble des projets et la formule moderne ne s'en dégage pas. Ce sont MM. Douillet et Chancel qui ont obtenu les prix.

J. DE PRIVAT.

ICONOGRAPHIE

LE DÉPARTEMENT DES ESTAMPES A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

Il faut lire dans le livre que M. le vicomte Henri Delaborde vient d'écrire sur cet important sujet, les malheurs et les déprédations par lesquels a passé le cabinet français. Tantôt ce sont les obus prussiens et les sauvages fureurs d'une foule fanatisée ; tantôt ce sont les... emprunteurs ; et si l'on a frémi au récit des irréparables dangers qu'a courus le Trésor iconographique, dangers moins grands en réalité que ceux auxquels on aurait pu s'attendre, on ne peut lire sans irritation les détournements nombreux auxquels la facilité des prêts a donné lieu pendant longtemps.

Les « récépissés », en effet, n'ont jamais garanti le retour de la chose prêtée : ils ne sont qu'une reconnaissance du prêt, sans aucun engagement formel, et l'emprunteur peut remettre ou ne pas remettre le livre ou l'estampe à l'établissement.

M. Delaborde a écrit une spirituelle page sur les « récépissés » qui, comme le dit la *Revue britannique*, constatent et photographient en quelque sorte le mouvement des esprits dans les diverses époques. Sous l'ancien régime, le directeur Joly était parvenu à restreindre les prêts au dehors ; mais peu à peu les emprunteurs privilégiés n'étant plus les seuls savants et les seuls artistes, tels que Buffon, Diderot, Bachelier, Papillon, l'abus renaissait. Une grande dame, désireuse de jouer la comédie, ne se faisait pas scrupule de se faire prêter les cahiers des gravures de modes ; et quelquefois les estampes servaient à amuser les enfants de France. Plus tard, Talma tiendra à paraître en scène avec la toge romaine ou le manteau de Charles IX, et les acteurs se mettent à piller à sa suite les collections. La Révolution remet en honneur les héros des anciennes républiques : le cabinet des portraits historiques est à son tour saccagé par la curiosité des emprunteurs. Après le règne de la Terreur, ceux qui ont échappé à la guillotine sont curieux de connaître par leur portrait les « hommes de la Révolution. » — titre d'un portefeuille étiqueté ainsi : « le portefeuille des scélérats » et où étaient réunis singulièrement le portrait de Marat et celui d'Espremenil. Ainsi disparurent bien d'intéressants documents.

Le cabinet français comprend actuellement plus de 2,200,000-pièces dont la variété autant que le nombre lui assure la prééminence sur les autres cabinets de l'Europe. M. Delaborde nous dit sa formation, ses accroissements depuis Colbert, le nombre et les noms de ses directeurs, dont le plus dévoué fut Joly, qui dirigea le département pendant un demi-siècle ; il nous donne ensuite le catalogue raisonné des estampes, classées par ordre, avec une notice sur chaque artiste. Le cabinet eut la bonne fortune de rencontrer des donateurs magnifiques, entre autres cet ami d'Ingres, M. Gatteaux, et antérieurement MM. Duchesne, Deveria et Heunin.

Le chapitre le moins intéressant de l'ouvrage n'est pas celui où, parlant de la difficulté du classement des portraits, l'auteur cite Rabelais — cherché en vain parmi les ecclésiastiques, comme curé de Meudon, cherché en vain parmi les médecins, quoique ayant revêtu la robe doctorale à Mont-

pellier, et enfin trouvé parmi les diplomates, car Rabelais avait été le secrétaire du cardinal du Bellay dans son ambassade à Rome.

J. Lancier.

BELGIQUE

UNE VISITE

A L'Exposition Internationale de Photographie

L'Association belge de photographie, placée sous le protectorat du roi, a voulu, dès la première année de son existence, affirmer la force de sa vitalité en ouvrant une exposition internationale de photographie.

L'entreprise était hardie, mais le succès ne se fit pas attendre. Le Cercle artistique et littéraire mit ses salons à la disposition des organisateurs de l'Exposition, et bientôt Anglais, Allemands, Français, Russes, Américains, etc., répondirent à l'appel des photographes belges. Tous rivalisèrent de talent et de savoir pour donner à cette exposition le plus grand éclat possible et permettre au public de juger des progrès accomplis par la photographie depuis peu d'années.

Le nombre des exposants est d'une centaine environ, mais ils ont envoyé à l'exposition des collections considérables qui permettent de se rendre un compte exact des immenses applications que les découvertes récentes ont permis de faire de la photographie.

Je ne veux pas entrer dans tous les détails de l'exposition, ni faire un classement par ordre de mérite des productions si remarquables qu'elle renferme, je laisserai ce soin au jury; je veux seulement rassembler quelques notes et les offrir à mes lecteurs en réclamant toute leur indulgence. Une visite aux photographies du Waux-Hall constitue un voyage des plus agréables et des plus instructifs à la fois.

Les naturalistes pourront admirer les précieuses collections d'animaux de toute espèce exposés par M. Wrabetz, de Vienne, et M. York, de Londres.

Les amateurs de voyages parcourront avec admiration l'étonnante collection de vues américaines envoyées par M. Anthony, de New-York ; et pour peu qu'une excursion au bord des chutes du Niagara, à travers les forêts vierges ou dans les gorges des grandes chaînes d'Amérique puisse les séduire, ils pourront à leur aise s'égayer de merveille en merveille.

M. Kemelé-Haus, de Gastendonk (Prusse rhénane), envoie une collection très-curieuse des vues et des vieux monuments du désert de la Lybie. Ces photographies d'anciennes ruines recouvertes d'hiéroglyphes pourront être déchiffrées par les égyptologues et donneront des renseignements précieux sur l'histoire de ce pays.

Heiler expose une série de types de Naturels de la province de Parana (Brésil), et certes si Darwin a vu tous ces types, je n'ai plus de peine à comprendre toutes les théories qu'il a émises sur la première origine de l'homme.

Les astronomes trouveront une étude utile à faire dans les travaux de M. A. Neyt qui expose des vues de la lune sous ses différents aspects, et dans ceux de M. Abney, photographe à l'Ecole militaire de Chatham (Londres), qui envoie quatre épreuves du passage de Vénus. Les négatifs ont été pris d'une station établie en Egypte par le gouvernement anglais.

Les peintres, les sculpteurs et les graveurs, de leur côté, trouveront des renseignements précieux dans la magnifique collection de reproductions de tableaux d'anciens maîtres rassemblée par M. Braulin, de Dornach (Alsace).

Cette collection unique au monde s'augmente tous les jours grâce à la grande habileté et au travail opiniâtre de cet artiste auquel nous sommes heureux de pouvoir rendre justice.

Une planche que tout le monde voudra voir et admirer c'est la fresque du plafond de la chapelle Sixtine.

A côté de M. Braun n'oublions pas MM. Goupil et Cie, de Paris, dont la réputation n'est plus à faire, et M. Maes, d'Anvers, qui expose une splendide reproduction du *Christ au tombeau*, de Quentin-Metsys.

Grâce aux nouveaux procédés, la reproduction des tableaux qui, il y a peu d'années encore, présentait tant de difficultés, se fait aujourd'hui de façon à conserver toutes les qualités d'aspect de l'original sans que la gradation des teintes et des nuances même les plus délicates en soit altérée.

Citons encore M. Vidal, de Marseille, qui est parvenu à aborder sinon à résoudre le problème de la photographie coloriée, et M. Spencer Sawyer, de Londres, dont les vues et les paysages sont réellement admirables.

Les photographes de portraits sont nombreux à l'exposition et leurs œuvres sont généralement fort belles. Cependant les épreuves au charbon manquent en général de netteté, et je n'aime pas beaucoup ces agrandissements qui semblent être faits beaucoup plus au point de vue de la réclame qu'au point de vue artistique. On peut faire très-bien sans faire très-grand, comme le prouvent les expositions de MM. Luckhardt et A. Franz, de Vienne, et de M. Gutekunst, de Philadelphie.

Il faut citer avec honneur Reutlinger, de Paris, Geruzet (Bruxelles), Ganz (Bruxelles), Henri Denier (St-Pétersbourg), Maes (Anvers), Lumière (Lyon), etc., etc... Il faudrait les citer tous pour n'être injuste envers personne.

Je vais donner en deux mots à mes lecteurs un aperçu des découvertes les plus récentes et dont l'exposition offre des spécimens.

L'héliographie, l'impression héliotypique, la gravure sur cuivre à l'aide de la photographie, la photolithographie.

Toutes les applications récentes de la photographie à la gravure et à l'impression sont, comme le prouve l'exposition, en pleine prospérité. Les connaisseurs admireront les impressions à l'encre grasse de M. Thiel aîné, les héliogravures de M. le capitaine Hannot et les esquisses autotypes de M. Spencer.

Je ne veux pas terminer sans adresser aux organisateurs de l'exposition toutes mes félicitations sur le brillant succès de leur entreprise; c'est une bonne fortune pour Bruxelles d'avoir eu dans ses murs la première exposition internationale de photographie.

A. Guérin.

NUMISMATIQUE

L'HISTOIRE DES MONNAIES EN BELGIQUE

Le savant article que M. Camille Picqué, conservateur adjoint à la bibliothèque royale de Belgique, vient de consacrer aux monnaies, dans la *Patria Belgica*, aurait pu porter ce titre : il l'a intitulé simplement *Numismatique*, pour demeurer dans la coutume des titres de la publication. L'étude de M. Picqué s'impose à notre attention, tout à la fois par la précision des recherches et la rare sobriété avec laquelle il a su renfermer dans un cadre restreint les éléments si multiples de l'histoire des monnaies que par l'attention qu'il a prise de dessiner les types les plus remarquables en possession des collections du cabinet. Nous allons résumer rapidement, d'après le texte de M. Picqué, les phases de cette intéressante histoire qui tient de si près aux destinées du pays et aux évolutions de l'art.

Époque gauloise. — Ce furent les *philippes* d'or apportés sur les marchés de Marseille, ou bien le trésor de Delphes, composé d'espèces monnayées frappées au nom de Philippe, fils d'Amyntas, et pillé par les Gaulois, qui devinrent le principe et le modèle du monnayage national dans les Gaules.

Il est naturel de penser que la première imitation du *philippe* fut servile. Nous sommes encore à l'an 300 avant J.-C., ou approchant. Puis les types de l'Apollon et du bige s'altérèrent : au lieu de la tête douce et charmante de l'éphèbe à la couronne de laurier, nous voyons apparaître une figure bizarre, dont la chevelure aux mille boucles tourmentées ou symétriques occupe parfois les deux tiers du champ de la monnaie.

Époque impériale. — La Belgique une fois conquise, la monnaie romaine seule y a cours. Les principaux ateliers des Gaules étaient Trèves, *Treveris;* Lyon, *Lugdunum;* Arles, *Arelatum;* Amiens, *Ambiani;* Arras, *Atrebates,* et Cologne, *Colonia Agrippina.* Les premières lettres de ces noms servaient de *différent* aux établissements monétaires. Vers la fin du IIIe siècle, pendant la période anarchique des trente tyrans ou usurpateurs qui se disputaient l'empire, l'on battit monnaie partout, dans les camps, dans les villes, dans les campagnes. A peine un chef s'était-il fait proclamer empereur par ses troupes, que l'on gravait des coins à son effigie. La plupart du temps, les ateliers monétaires suivaient les armées. Le deuxième des trente tyrans énumérés par Trebellius Pollion, M. Cassianus Latinius Postumus, a régné dans les Gaules de 258 à 267 après J.-C. On a retrouvé de lui des médaillons d'or, des aureus, des quinaires d'or, un médaillon de billon, des grands bronzes, des moyens bronzes, des petits bronzes, du billon, du module, du quinaire et des médaillons de bronze.

A la fin du IVe siècle, il y avait dans la Gaule trois ateliers monétaires, à Lyon, à Arles et à Trèves, *procuratores monetæ... Lugdunensis, Arelatensis, Triberorum,* dit la Notice de l'empire romain.

Après la ruine de Trèves, ses établissements publics furent transférés à Arles, dont l'atelier monétaire produisit du numéraire au nom de tous les empereurs d'Occident jusqu'à Sévère. L'empire décline, agonise ; l'histoire de la monnaie est le triste reflet de l'histoire politique ; mais bientôt l'industrie monétaire se relève et couvre le sol de la Gaule d'ateliers dispersés sur tous les points du territoire.

Époque mérovingienne. — La véritable patrie des Francs, le *regnum Franciæ,* fut aux rives du Rhin et de la Meuse. La Belgique, berceau de la monarchie mérovingienne, possède, indépendamment de cimetières francs bien constatés, des monnaies de la première race, dont le nombre peut aller augmentant avec les années.

Sous les Mérovingiens, il y eut des ateliers monétaires où le roi exerçait une autorité directe et des ateliers dont la surveillance et les bénéfices étaient donnés à des individus ou à des corporations. Les monétaires, qui très-souvent inscrivirent leur nom sur la monnaie, n'étaient autres que les descendants des monétaires romains. Ils se trouvaient placés entre le souverain et les ouvriers qui frappaient la monnaie. En règle générale, les Mérovingiens monnayèrent dans les divers établissements que les Romains avaient formés dans notre pays, dans les *castra,* et dans les *villæ.*

Époque carlovingienne. — A la fin de la race mérovingienne, la discipline des monnaies semblait périr avec l'autorité royale ; les officiers monétaires altéraient le poids et le titre de leurs pièces et dénaturaient les types. C'est alors qu'on voit l'énergique maison austrasienne, dont Charlemagne devait sortir, arrêter le désordre et substituer l'argent à l'or. En 755, il fut décidé, dans le parlement de Verneuil, qu'on ne taillerait plus que 22 sols ou 264 deniers à la livre d'argent ; le poids du denier ou *saiga* se trouvait ainsi augmenté : de 1gr12 il allait à 1gr24. Les monnaies de Pépin le Bref portent les initiales de son nom et son titre royal accompagnés de sigles ou d'inscriptions plus ou moins complètes.

Époque féodale. — A partir de Pépin le Bref, nous voyons interrompre complétement la fabrication des monnaies d'or. Elle ne reprendra pas de longtemps. Sous Charlemagne, le monnayage s'était grandement perfectionné. Dès Louis le Débonnaire, la décadence du style commence. L'empire ne tarde pas à se démembrer. Les grands de nos provinces, qui les premiers s'emparèrent des monnayeries, usurpant ainsi les droits régaliens, firent fabriquer des pièces de la forme et du système des deniers impériaux. Cela dura peut-être deux siècles. Peu à peu, avec le développement du sentiment individuel et local, la monnaie s'émancipa.

« En Flandre, dit M. Picqué, après avoir décrit les monnaies du XIe, du XIIe et du XIIIe siècle, c'est toute une fleuraison de petits deniers. Alost se présente avec un guerrier à mi-corps vêtu d'une tunique de mailles ; Axel se fait graver une tête couronnée de fleurs ; Berges a choisi le lis à grandes étamines ; Bourbourg, le triangle flanqué de globules ; Bruges, sur le denier que nous avons dessiné sous le no 11, nous montre un guerrier fièrement campé, coiffé d'un casque à timbre arrondi, et brandissant une épée à gorge profonde. Son bouclier est au lion ; une autre fois il sera gironné, Cassel a une porte de ville crénelée, abso-

lument comme sur son sceau; COURTRAI, un écu triangulaire à un chevron accompagné de trois rosettes ou de trois étoiles; DIXMUDE prend le buste d'un saint qui fut évêque; DOUAI reste fidèle au rameau plus ou moins orné; GAND adopte pour type une tête casquée tournée vers la gauche; LILLE, sur ses vingt-deux deniers variés, fait fleurir les lis et les triangles cléchés; MUDE porte une ancre et deux étoiles; ORCHIES, un semblant de tête formé par la juxtaposition d'un alpha et d'un oméga; le sceau de TERMONDE de 1299, au château crénelé ouvert de trois fenêtres en plein cintre et flanqué de poivrières, se reconnaît sur la maille; YPRES, enfin, grave sur ses vingt-six deniers variés tantôt l'écu au lion qui accoste, à dextre, son beffroi sur le sceau aux causes, tantôt un triangle cléché d'un triple nœud, et toujours, dans les angles et autour des écus, des étoiles, des annelets, des globules et des croissants. »

En 1273, simultanément à Gand, à Alost et à Valenciennes, apparaît la grande monnaie. Elle est empreinte des types nationaux du bouclier au lion, de la double aigle et du cavalier à l'épée courant à droite (voy. Serrure, *Notice sur le cabinet monétaire du prince de Ligne*, p. 213). Trois pièces de Marguerite de Constantinople devaient valoir en poids et en loi *deux tournois du roi*.

Entre toutes nos provinces, la Flandre se distingua par son or. L'on ne saurait produire de preuve plus manifeste de la puissance et de la richesse où elle était arrivée. Louis de Male (1346-1384), à lui seul, frappe dix monnaies d'or différentes.

Guillaume III de Hainaut est bien aussi magnifique dans sa monnaie d'or, mais moins original. Ses graveurs s'inspirent des types français. Trois de ses huit monnaies d'or ne mesurent pas moins de 36 à 38 millim. de diamètre (*au cabinet de l'Etat*). Cent ans plus tard, Maximilien Ier, *roi des Romains, toujours auguste*, étalera, dans nos provinces, le même faste et le même apparat que Louis de Male. Comme hommes ils se valaient, et c'est assez dire : leurs monnaies ont un éclat incomparable.

A Liége, toujours il appartint « à monseignor et à nul autre en son pays, se ce n'est pas son congié, de faire monoye d'or et d'argent selon le forme, manière et déclaration... reprises au Pawelhar, » comme dit Hemricourt. Ce privilége, les villes en payant pouvaient l'exercer.

En 1384, Philippe le Hardi convenait avec la duchesse de Brabant de ne plus monnayer qu'à Malines et à Louvain. C'était là un acheminement vers l'unité politique et monétaire. Flamands et Brabançons allaient se faire à un gouvernement uniforme. Cependant de 1392 à 1406, Jeanne fit frapper encore des monnaies d'or, d'argent et de cuivre à son nom seul.

ÉPOQUE MODERNE. — Avant qu'il en eût le droit, en 1426, Philippe le Bon se faisait appeler sur ses *klinklaerts* et *demi-klinkaerts*, l'héritier de Hollande (*heres Hol*). Quand la presque totalité des Pays-Bas se trouva dans sa main, il décréta la fabrication d'une monnaie uniforme à Gand, à Bruges, à Louvain, à Dordrecht et à Valenciennes, et frappa des cavaliers d'or, des lions d'or, des doubles sols, des simples sols, et leurs subdivisions, en qualité de comte de Flandre, de duc de Brabant, de comte de Hollande et de comte de Hainaut.

Après Philippe le Bon, les diverses provinces des Pays-Bas frappèrent presque toujours les mêmes monnaies.

Au XVIe siècle le nouvel or et le nouvel argent du Pérou et du Mexique augmentèrent singulièrement la circulation monétaire. Certaines monnaies s'agrandirent, mais il n'en faut pas conclure que toutes gagnèrent en aloi : au contraire, Charles-Quint qui rêvait l'unification monétaire, fit se rapporter toutes les monnaies de Flandre et de Brabant à une unité, la *myte*.

Depuis le commencement du règne de Philippe II jusqu'à 1576, et de 1580 à 1581, la monnaie royale se frappa sans interruption à Bruges pour la Flandre, à Anvers et à Maestricht pour le Brabant, à Dordrecht pour la Hollande, à Middelbourg pour la Zélande, à Nimègue pour la Gueldre, à Hasselt pour l'Overyssel, et à Utrecht pour la seigneurie de ce nom. En 1581, quand la déchéance de Philippe II eut été prononcée, les provinces du nord abandonnèrent le monnayage royal; Bruges et Anvers en firent autant jusqu'à leur reddition au prince de Parme. Pendant les années 1577, 1578 et 1579, en vertu de l'article 23 de la Pacification de Gand, les états de nos diverses provinces ordonnèrent la frappe à Anvers, à Bruxelles et à Maestricht, de couronnes et de demi-couronnes d'or, d'écus, de demi et de quart d'écu, de sous et de demi-sous, et de pièces de cuivre de 12, 6 et 2 mites. La légende de ces monnaies est PACE ET JUSTICIA.

C'est vers cette époque que se termine le travail du savant conservateur de la Bibliothèque royale. Le résumé que nous venons d'en publier ne donne qu'une faible idée de la méthode qu'il y a suivie; c'est, du reste, par la richesse des détails et la reproduction des types de monnaies qu'il est parvenu à éviter l'aridité du sujet et à rendre en quelque sorte palpable pour tout le monde la matière. Il nous suffira d'avoir attiré l'attention sur son étude, la plus complète et la plus succincte qui ait été écrite sur l'histoire des monnaies en Belgique.

J. HOEPFER.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

—

CHARLOTTE

(Suite et fin. — Voir page 116.)

— Horrible, épouvantable, répondit l'apothicaire.

— Je ne sais pourquoi elle dit cela. Enfin elle finit en disant : « Nous vous attendons tous... » Après tout, comment cela se fait-il? On le pleure là-bas, et il reste ici, dans une petite ville de district, comme s'il était du pays. Il vient de temps en temps vous voir, et il est intime avec moi.

Le petit-maître s'étendait sans doute sur les prétendues conquêtes du baron, parce qu'il avait deviné le penchant bien évident de Charlotte; mais son récit eut un résultat bien différent de celui qu'il attendait. Frantz Ivanowitch, l'ayant pris à l'écart, le pria de ne plus remettre les pieds à la pharmacie.

Quant à Charlotte, pâle et troublée, elle ne bougea pas de son siége; mais elle ne regardait plus dans la rue, et elle restait immobile, silencieuse, comme absorbée dans les plus tristes pensées.

Le petit-maître sortit tout désappointé et en murmurant. Il se rendit d'abord chez l'ispravnik et de là chez le juge, pour leur faire part du contenu de la lettre.

La pauvre Charlotte ne put fermer l'œil de toute la nuit. Elle songeait. Qu'était-elle, elle, pauvre provinciale, sans belles manières, sans parures, tantôt blanchisseuse, tantôt cuisinière, et avec cela femme d'un apothicaire de petite ville? Comment pouvait-elle rivaliser avec les brillantes dames à plumes et à dentelles que connaissait le baron? Elle avait été pour lui un amusement, une distraction, un jouet pour tromper son ennui. Et encore ne devait-elle pas lui savoir gré d'avoir daigné s'abaisser jusqu'à elle, d'avoir bien voulu lui adresser quelques douces paroles. Elle se disait aussi que tout cela n'avait pu être qu'un jeu. Comment, en effet, pouvait-il aimer la femme d'un apothicaire, lui qui était aimé d'une grande dame parée de brillants et ayant des bracelets d'or? Et cette dame lui écrivait; elle l'attendait avec impatience; et lorsqu'il allait être de retour, elle et lui allaient se divertir à ses dépens. On allait rire de cette tendre passion éclose au milieu des herbes médicinales et du quinquina.

La jalousie, une jalousie âcre, commença à tourmenter Charlotte. Son imagination enflammée lui répétait sans cesse : « Il en aime une autre... Elle n'est peut-être pas aussi jolie que toi, elle n'a pas ta fraîcheur, ni l'incarnat de ton teint, ni ton épaisse chevelure; mais les hommes ne considèrent pas cela. Elle a des fleurs dans sa chambre, des fleurs sur la tête, des fleurs l'été et l'hiver, des fleurs toute sa vie. Toi, tu n'es entourée que des tristes attributs de ton humble condition. Tu touches de la monnaie de cuivre et des chandelles de suif; tu sens l'odeur de la pharmacie, tu portes de misérables robes qui doivent lui sembler des haillons, et tu vis dans l'isolement, de la triste vie d'une petite ville de district. »

Le lendemain matin, Charlotte paraissait souffrante et restait pensive. Frantz Ivanowitch la regardait avec inquiétude et paraissait préoccupé.

A midi, le baron se présenta comme de coutume. Charlotte le reçut froidement, répondit à peine à ses questions, et se retira bientôt, sous prétexte de veiller à quelques occupations. Le baron, plein de dépit, s'en retourna chez lui.

Frantz Ivanowitch garda le silence.

Le jour suivant, tout alla de même, et le troisième se passa comme les deux premiers. Charlotte était rêveuse et triste : son visage n'avait ni larmes, ni sourire; son cœur ne poussait pas un soupir; ses regards avaient quelque chose de froid, de mort, d'étrange.

Frantz Ivanowitch continuait toujours à garder le silence le plus complet.

Une semaine s'écoula ainsi.

Un soir, le baron, la tête appuyée sur sa main, était plongé dans de mélancoliques réflexions. La froideur de Charlotte, mieux que les plus habiles manéges de la coquetterie, avait augmenté sa passion. Ses perfides desseins étaient tout à fait oubliés. Il aimait sincèrement, comme on aime à vingt ans : avec ardeur, sans repos, sans sommeil; avec peu d'espérance, avec une tristesse sombre. Toutes ses pensées étaient à Charlotte, dont le brusque changement restait incompréhensible pour lui. Sans doute un instant d'entretien aurait pu tout réparer; mais comme s'il l'eût fait à dessein, le maudit apothicaire ne quittait plus sa femme d'un pas.

Tout à coup le baron releva la tête. La porte venait de s'ouvrir. Frantz Ivanowitch entra.

— Vous ici? s'écria Fierenheim.

Frantz Ivanowitch était un peu pâle.

— Moi-même, dit-il. Je viens auprès de vous pour une affaire importante... Ne nous avez-vous pas dit que vous étiez ici pour vos fonctions?

— Vous n'en doutez pas, je pense.

— Mais votre mission doit être terminée?

— En effet, elle est terminée.

— Alors, pourquoi restez-vous?

Le baron tressaillit. L'apothicaire se croisa les bras et continua :

— Il m'est revenu d'odieux propos auxquels j'ai répondu comme il convenait de le faire. J'ai en ma femme une confiance sans bornes. Cependant, dans une petite ville, de mauvais bruits peuvent avoir les plus fâcheuses conséquences, et il est de mon devoir de les prévenir.

— Alors vous demandez... une satisfaction? dit le baron d'un air pensif.

— Une satisfaction? répondit l'apothicaire avec dignité. N'avez-vous point de honte, monsieur le baron, de me faire une semblable proposition? Je ne suis plus étudiant, je ne suis pas davantage un homme du monde. Vous croyez que pour une offense personnelle, sanglante pour mon amour-propre, je suis prêt à sacrifier tout l'avenir de ma femme ou à vous permettre de jouer avec moi à la magnanimité? Non, monsieur le baron, si je viens auprès de vous, c'est pour tout autre chose.

— Que voulez-vous donc?

— Que vous partiez pour Pétersbourg.

— Fort bien... Dans quelques jours.

— Dès à présent.

— Je ne puis pas, en vérité.

— Vous ne pouvez pas!

— Non.

— En ce cas, nous pouvons nous asseoir et je vous raconterai une petite histoire. — Dans une petite ville, vivait un bon vieillard, un professeur. Il avait une fille unique... Un jour, il s'introduisit chez lui un jeune homme sans conscience...

— Monsieur! s'écria le baron.

— N'interrompez pas mon récit... Oui, ce jeune homme était sans conscience, car sachant qu'il n'épouserait pas la jeune fille, il ne devait pas troubler l'innocence de son cœur; il ne devait pas abuser un vieillard confiant; il ne devait pas abuser de ses qualités naturelles et sacrifier à son amusement le repos de toute une existence.

Le baron baissa la tête.

— Dans la même ville se trouvait un autre jeune homme, obscur, sans position, sans extérieur élégant. N'ayant point d'avenir brillant à espérer, il travaillait sans relâche pour

se mettre en état de gagner son pain... Mais lui aussi, il avait un cœur jeune, lui aussi pouvait aimer... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Seulement il n'attendait, il n'espérait rien... Comprenez-vous?... Maintenant je vais parler sans détour.

Quand vous partîtes, toute la ville savait que Charlotte vous aimait; tout le monde jugeait, dans sa simplicité, qu'étant dans la maison comme un fiancé, vous reviendriez bientôt célébrer votre union. Moi seul, je vous avais deviné, et je fis connaissance avec le professeur. Le vieillard me fit part de son affection pour vous, de ses espérances et de sa déception. Je lui offris d'aller à Pétersbourg m'informer si l'on pouvait espérer votre retour... Je partis. A cette époque, vous faisiez la cour à la princesse Kratnesielo.

— Comment! vous savez? s'écria le baron.

— Je le sais... Elle repoussa vos avances... Je revins avec la persuasion que pour Charlotte il n'y avait plus d'espoir, et je résolus de l'épouser. Seulement, Dieu le sait, je ne l'importunai point d'une passion qu'elle ne pouvait partager. Je me bornai à lui jurer que je serais son guide et son soutien... Son père mourut... Après notre mariage, je la conduisis ici, pensant qu'il lui serait trop pénible de rester dans un lieu peuplé de si tristes souvenirs ; mais elle continua à être triste et malheureuse. Cela me tuait... Vous ne savez pas ce que c'est que de se montrer toujours insouciant et gai, et de cacher dans son âme une affliction profonde... Tout à coup, le hasard vous ramena près de nous. Je pensai que si ma femme vous aimait encore, je m'enfuirais n'importe où... car je suis toujours prêt à me sacrifier à son bonheur... Mais je me dis aussi que si elle parvenait à découvrir jusqu'à quel point vous êtes attaché au monde, elle pourrait recouvrer le calme de son âme... Voilà comment j'ai vécu depuis votre arrivée, n'exigeant point, mais attendant un aveu. Or, Charlotte m'a tout conté ; elle m'a demandé pardon et assistance, comme si elle était coupable, comme si je ne savais pas tout. Elle m'a chargé — entendez-vous bien? — elle m'a chargé elle-même de vous dire qu'elle vous conjure de vous éloigner, parce qu'il ne doit y avoir rien de commun entre un gentilhomme comme vous et la femme d'un pauvre apothicaire... Pardonnez-moi si je vous afflige, monsieur le baron ; mais j'accomplis un devoir... Ne remplirez-vous pas le vôtre ?

— Jacques! cria le baron, cours à la poste commander des chevaux. Nous partons.

Ils restèrent tous les deux quelques instants sans proférer une parole. L'émotion remplissait leur cœur.

— Je vous remercie, dit enfin l'apothicaire. Vous êtes malgré tout un digne homme ; le monde ne vous a pas entièrement gâté.

— Et vous me remerciez encore, répondit le baron, profondément ému... vous devant qui je devrais m'incliner avec respect.

L'entretien qui avait commencé d'une manière si étrange prit bientôt une autre direction. Le baron et l'apothicaire se mirent à se rappeler leurs années d'Université. Ils parlèrent de leurs anciens camarades, de leurs études, de leurs plaisirs passés. Ils étaient pleins de sympathie l'un pour l'autre. L'apothicaire plaignait le baron, et le baron, pénétré de la noble simplicité de l'apothicaire, lui avoua, dans un généreux élan, le vide de son existence. Il y avait en ce moment quelque chose de fraternel entre eux : tous deux ils étaient prêts à sacrifier leur vie pour la même femme.

Ils s'entretinrent ainsi longuement de leur jeunesse écoulée, du vieux professeur, du bonnet de calicot de la jeune fille, du rideau de sa petite fenêtre, de la triste expérience de la vie. Et pendant ce temps, Jacques emportait les malles qu'il chargeait sur la calèche de voyage.

Enfin les chevaux arrivèrent. Fierenheim et Frantz Ivanowitch s'embrassèrent.

— Faites-lui bien mes adieux, dit le baron avec des larmes dans les yeux.

— Ne nous oubliez pas, répondit l'apothicaire.

Et ils s'embrassèrent une seconde fois.

Le cocher fit claquer son fouet et la voiture partit.

Lorsque l'apothicaire rentra chez lui, sa femme, pâle, les cheveux en désordre, était sur le perron, un flambeau à la main, attendant impatiemment son retour.

— Eh bien! demanda-t-elle d'une voix entrecoupée.

— Il est parti, répondit Frantz Ivanowitch d'un air pensif... J'espère que tu seras tranquille maintenant.

— Il est parti! répéta Charlotte lentement..... Il est parti !

En disant ces mots, elle laissa échapper le flambeau de ses mains et tomba sans connaissance.

—

Une année s'était écoulée. Ce temps apporte peu de changement dans une petite ville russe. L'auberge était un peu plus ruinée ; une plus grande partie de son toit s'était effondrée ; les trottoirs étaient encore moins praticables.

Un matin, notre ancienne connaissance, le curieux personnage toujours vêtu de sa hongroise, sortait de la boutique du marchand Borychoff, où il était allé manger des pruneaux nouveaux et du vieux pain d'épices ; il se rendait à la maison de poste pour savoir s'il n'y avait point de nouveaux arrivés.

Tout en sautillant à travers les ruelles boueuses, il remarqua un homme qui venait en face de lui. Au premier coup d'œil, notre curieux provincial vit que c'était un étranger ; au second, il lui sembla reconnaître cet étranger. Il s'approcha, et s'arrêtant brusquement en face de lui, il s'écria :

— Tiens! le baron !

Fierenheim le salua.

— Vous voilà donc de retour parmi nous?

— Non, je ne fais que passer.

— Et votre calèche ?

— Elle est à la poste ; on attelle les chevaux, et j'ai profité de ce moment pour me promener.

— Alors vous... Quel joli mouchoir vous avez là ! Comment nomme-t-on cela ?

— Un foulard.

— Ah ! permettez-moi de le regarder ; il est charmant.

Le baron s'arrêta tout à coup en pâlissant.

— Dites-moi, je vous prie, dit-il avec inquiétude, pourquoi a-t-on enlevé l'enseigne de la pharmacie ?

— Comment ? vous ne savez pas ?

— Pas encore, du moins.

— Nous n'avons plus de pharmacie.

— Et Frantz Ivanowitch ?

— Il est parti.

— Vraiment ! et pourquoi ?

— Après le malheur qui lui est arrivé, il n'a pas voulu rester ici.

— Quel malheur lui est-il donc arrivé ?

— Comment, vous ne savez pas non plus cela ?

— Nullement.

— Charlotte Carlowna...

— Eh bien ?

— Il y a longtemps qu'elle a cessé de vivre.

— Elle est morte ?

— Il va y avoir quatre mois. Mais je croyais que vous en aviez été informé... Oui, elle est morte, la pauvre femme ! Elle était bien jolie, n'est-ce pas ? Dans la capitale même, on ne l'aurait certes pas trouvée mal.

— A-t-elle été longtemps malade ? demanda alors le baron d'une voix éteinte.

— Huit mois... Son pauvre mari ne l'a pas quittée un instant; mais que pouvait-il faire : il n'y a pas remède contre la phthisie... Passerez-vous la journée avec nous ? Le maire a épousé une Polonaise. Nous irons dîner chez lui... Venez donc le voir.

— Non, non ! il faut absolument que je parte pour Pétersbourg... Adieu.

Et se détournant aussitôt pour cacher les larmes qui mouillaient ses paupières, il s'élança vers sa calèche qui venait de paraître au bout de la rue.

EUGÈNE D'AURIAC.

PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE

L'ILLUSTRATION NOUVELLE. *Septième année*, livraisons 3, 4, 5 et 6. Paris, veuve A. Cadart, éditeur.

Il y a quelques très-beaux morceaux dans les séries nouvelles que la maison Cadart vient d'ajouter à sa riche et si intéressante publication. C'est d'abord une *Fileuse Bretonne* de M. Bonvin. De profil à gauche, la silhouette se détache dans une tranche lumineuse sur un fond noir éclairé de reflets vers le bas : un rouet rustique, grossièrement emmanché, couvre de son disque le milieu du corps de la fileuse. On reconnaît de suite le chercheur des beaux effets pittoresques, aux colorations brûlées de la morsure : la lumière se glisse savamment dans les pénombres; c'est une véritable eau-forte de peintre. Bon travail, du reste, souple, nerveux, rempli d'à-propos, avec des brusqueries heureuses et une certaine raideur archaïque qui donne du caractère à la figure. M. Lepic, de son côté, a gravé pour l'*Illustration* une planche très-fièrement enlevée et d'une allure très-délibérée : c'est un *Intérieur d'étable*. La vache, le veau et l'enfant se découpent en blanc sur un fond noir fortement mordu, avec des anatomies expressives, réduites aux grandes lignes : on dirait un charbon de Troyon. Le petit veau, vu en raccourci, est d'une gaucherie stupide et charmante. A travers tout cela, de grands blancs salis à propos d'un peu d'encre ! C'est d'un bel accent et sabré rudement. — J'avoue que j'aime peu le griffonnage de M. Jongkind : c'est une sorte de puérilité sans ortographe d'un homme d'esprit; il y a là une recherche prétentieuse des drôleries d'un dessin d'enfant, et cela rappelle les fusins en quatre coups sur les coins de murs.

Le *Marais* de M. Aufray de Roc Bhian est une bonne planche soigneusement exécutée ; mais elle manque d'imprévu ; on y voudrait plus de sauvagerie et d'emporte-pièce; de plus il y a quelque froideur dans les avant-plans. Les fonds, travaillés à la pointe sèche, sont, en retour, un morceau délicat, bien en perspective et d'une coloration argentine. — M. Dannequin, lui, est bon graveur, dans le sens de l'exécution ; mais il distribue mal ses lumières, il agence maladroitement son paysage, il n'a pas la poésie rustique. — Un *Vieux fort* de M. Ballin a des qualités de morsure et de travail : petit ciel mesquin, bons avant-plans bien colorés. — M. de Gravesande a une eau-forte très-légèrement enlevée et qui rend bien l'expression du plein air : les vaches font dans son *Polders*, des taches noires et blanches d'un joli effet. Les moulins et les arbres dans le fond sont ravissants. — Un *Intermède* de M. E. Millet, le peintre des ouvriers : c'est une étude sincère et qu'on dirait faite d'après nature. Ces hommes ont de la silhouette, de la physionomie, des attitudes prises sur le vif, et la lumière les enveloppe bien. — Un *Cuirassier* de M. Detaille, bout de croquis spirituel, mais le cheval est en carton. Des eaux-fortes de MM. Lalauze, Cuisinier, Briend de Matignon, Taiée. — Le *Bassin de la Villette* de M. Pozier est une bonne étude d'eau, aux colorations veloutées : les trois coques sont bien dans l'air et d'un dessin arrêté. J'aime moins le parti-pris de tailles entrecroisées de M. Berthelemy : on les retrouve partout, dans le ciel et la mer. En retour, la planche dénote un sérieux effort de composition : la vague est bien étudiée et l'ensemble ne manque pas de pathétique. — Les *Buffles de la Roumanie* de M. Aman comptent parmi les meilleurs planches de la série : les élégantes et massives bêtes sont couchées près d'une charrue : des filets de lumière glissent sur les arêtes des silhouettes. C'est d'une extrême distinction dans le dessin et d'une grande finesse de coloration.

Nous eussions voulu analyser les livraisons de janvier, de février, de mars et d'avril; mais elles manquent à notre collection.

CAMILLE LEMONNIER.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

UNE VENTE D'ESTAMPES de feu M. Guichardot, commencée le 12 juillet, a été terminée le 20 du même mois à Paris.

L'œuvre d'Adrien Van Ostade a produit 60,000 fr. On a remarqué de ce maître : *la Tendresse champêtre*, 1,705 fr.; *Boulanger sonnant du cornet pour avertir ses pratiques*, 860 fr.; *les Fumeurs*, très-belle épreuve, à l'eau-forte, 1,200 fr.; *les Harangueurs*, superbe épreuve, 1,620 fr.; *les Pêcheurs*, épreuve d'un état non décrit, 1,165 fr. ; *Savetier*, rarissime épreuve, 1,260 fr. ; *le Peintre*, 2,600 fr. ; *le Violon et le petit vieilleur*, superbe épreuve à l'eau-forte, 1,850 fr.; *la Famille*, à l'eau-forte, 920 fr.; *le Goûter*, à l'eau-forte, 1,600 fr.; la même estampe, superbe épreuve du deuxième état, 1,500 fr.

Les trois vaches au repos, superbe épreuve du troisième état, avant le nom du maître, par N. Berchem, 405 fr.; Portrait de Michel-Ange Buonarotti, superbe épreuve, avec marge, par Jules Donasone, 400 fr.; *le Triomphe de Bacchus*, par Van Dyck, très-belle épreuve avec une petite marge, 980 fr.; *la Vierge au Singe*, très-belle épreuve, d'Albert Durer, 615 fr.; Portrait d'Antoine Cornelissen (d'Anvers), superbe épreuve d'un état non décrit, extrêmement rare, par Van Dyck, 455 fr.

Le Bouvier, épreuve de la plus grande beauté, par Claude Gelée, dit *le Lorrain*, 605 fr. ; *la Vierge avec l'Enfant Jésus*, par Lucas de Leyde, superbe épreuve, 710 fr.; *Jésus-Christ prêchant* ou *la Petite Tombe*, par Rembrandt, très-belle épreuve, 680 fr. ; *la Mort de la Vierge*, par le même, 1,020 fr. ; *Mendiants à la porte d'une maison*, par le même, 1,905 fr. ; *le Passage aux trois chaumières*, fort belle épreuve, 1,280 fr. ; Portrait de Clément de Jonghe, très-belle épreuve au deuxième état, 440 fr., etc.

IMITATION DES POTERIES DU JAPON. — Le compte-rendu de l'assemblée générale de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale contient une communication faite par un membre de la Société, sur quelques échantillons de poteries faites en imitation des poteries du Japon, et adressées par M. l'administrateur de la manufacture de porcelaines de Sèvres.

On connaît les émaux cloisonnés des peuples orientaux, qui se sont acquis par ce genre de travail une grande célébrité. On trouve

de même, dit à ce sujet le *Journal officiel*, dans les productions de ces pays lointains, des porcelaines ornées de filigranes noyés dans la glaçure, et dont les vides, remplis d'émaux opaques de différentes couleurs, rappellent à s'y méprendre, les véritables bronzes à émaux cloisonnés.

Les six spécimens spéciaux que N. Salvetat met sous les yeux du conseil appartiennent au musée céramique.

Deux des pièces présentées sont en porcelaine tendre, à surface intérieure glacée, à surface extérieure primitivement mate, décorée postérieurement au mouffle, au moyen de filigranes de cuivre sertissant des émaux décapés, puis dorés à la pile.

Deux autres pièces, que le conseil a remarquées, sont de la porcelaine à l'instar des porcelaines de Chine, sans glaçure, sur l'extérieur desquelles on a placé, comme pour les pièces qui sont déjà mentionnées, une résille d'émaux cloisonnés. Toute question artistique est essentiellement réservée. On comprendra qu'en variant les dessins et la nature des couleurs on peut obtenir les effets les plus variés, aussi riches que ceux que présentent les poteries persanes les plus remarquables. La manufacture de Sèvres tend à prouver par ces essais, quelque incomplets qu'ils puissent être à l'origine, qu'elle ne s'écarte pas de son rôle initiateur.

Les deux petits vases qui complètent cette série ne sont pas les moins intéressants ; ils sont en terre commune ; les filigranes sont en cuivre ; c'est donc un produit dont on ne trouve d'analogue nulle part, même au Japon ; à ce titre ils ont un certain caractère de nouveauté qui doit être remarqué.

Il est donc possible, en suivant cette voie nouvelle, d'accroître le nombre des méthodes décoratives applicables à la céramique. Pour les objets de grand luxe ou très-précieux, les filigranes d'or, d'argent, de platine, seraient réservés ; les filigranes de laiton ou de cuivre rouge s'adapteraient aux poteries inférieures, voire même aux terres vernissées.

***

M. Viollet-le-Duc n'aime pas la peinture religieuse. Il vient, en sa qualité de rapporteur du budget municipal, de s'élever contre les commandes de tableaux destinés à l'ornement de nos églises. Peu de personnes, dit-il, apprécient ces œuvres placées souvent dans des conditions très-défavorables et que ronge l'humidité. Il propose de dépenser l'argent des crédits annuels à orner de statues les squares et promenades publics.

***

Voici le programme des fêtes qui seront célébrées à Florence les 12, 13, et 14 septembre, en l'honneur du quatrième centenaire de Michel-Ange Buonarotti :

Dimanche, 12. — Inauguration des fêtes du centenaire.

Les représentants de la ville de Florence et des autres villes se réuniront au cloître de Santa-Croce, et se rendront en corps à la tombe de Michel-Ange.

Visite à la maison Buonarotti.

Fête populaire et inauguration du monument pour le centenaire sur la place Michelangiolo.

Lundi, 13. — Inauguration de la tribune de David et de l'exposition des œuvres de Michel-Ange à l'Académie des Beaux-Arts.

Académie vocale et instrumentale.

Mardi, 14. — Réunion des Académies de la Crusca et des Beaux-Arts dans la salle du Sénat.

Par les soins du comité chargé d'organiser ces fêtes, on publiera un guide indiquant aux étrangers les musées, les églises ou les instituts privés où sont conservés les autres œuvres ou les manuscrits de Michel-Ange.

Le comité publiera également l'*Epistolaire*, de Michel-Ange, par le chev. Milanesi, et une *Bibliographie* exacte et complète contenant un catalogue des œuvres du grand artiste, par M. le comte Passerini.

***

La *Fédération artistique* qui avait mis en avant l'idée d'une tombola artistique au profit des inondés du midi de la France, fait connaître les noms des artistes qui ont promis leurs concours à cette œuvre de bienfaisance. Voici la liste des noms qui s'accroît de jour en jour : Arens, Angus, Bource, Boks, Bogaerts, Bourson, Mlle Beernaert, Cap, Carpentier, Claus, Carabain, Col, de Braekeleer, Delbeke, De Famars-Testas, Dekeyzer, de Pleyn, De Block, Dubois, Duwaert, Elsen, Franck, Fabri, Gabriel, Gallait, Gosselin, Heyermans, Isenbaert, Joris, Joors, Linnig, W. et J., Lamorinière, Lambeaux, Labaer, Lebrun, Meyers, Mols, Maeterlinck, Markelbach, Mellery, Musin, A. et F., Nicolié, Oyens, P. et D., Peeters, Portaels, Serrure, Stobbaerts, Starck père et fils, Struys, Siberdt, Tuerlinckx, Von Beers, Van Havermaet, Van Kuyck, Vander Ouderaa, Van de Kerkhove, J., Mme Van de Kerkhove, Mlle Van de Kerkhove, Vander Linden, Van Ryswyck, Van Kemmel, Verwée, Verhas J. et F., Verlat, Van Hammée. — De Hollande on cite MM. Weissenbruch, De Voghel, Van Raeden, Van den Berghe.

L'ART. — Trente et unième livraison. — *Sommaire.* — TEXTE. — *L'architecture au Salon en* 1875, *par A. de Baudot. — Le Salon de* 1875, *par Paul Leroi. — La sculpture égyptienne, par Emile Soldi. — Un tableau de L. David : Le tambour Barra, par Antony Valabrègue. — Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie : Bernard Palissy, par E. V. — Exposition des Beaux-Arts au Havre, par H. Fénoux. — Chronique étrangère. — Chronique de l'hôtel Drouot : Dessins et pastels de Millet. — Faits divers. — Errata.*

GRAVURES. — Planche hors texte. — *Le Matin, environs de Terrueren, eau-forte de Th. Chauvel.*

Gravures dans le texte : *Salon de* 1875 : *Une surprise aux environs de Metz (août* 1870), *gravure de Edmond Yon ; Le régiment qui passe (Paris, décembre* 1874), *fac-simile d'un dessin de F. Buhot ; Lever de soleil sur les côtes de Hollande, gravure de F. Médulle. — Fragment d'une statue de Chephrem, fac-simile d'un dessin de Valentin ; Egyptiens polissant un bloc de granit, peinture de Labasse de Thèbes ; Transport d'un Colosse, d'après une peinture égyptienne. — Barra, fac-simile d'un dessin de Monziès. — Berger gardant son troupeau : effet d'automne, fac-simile d'un dessin de F. Du Mont, d'après Millet ; Lapins sortant de leur terrier : le matin, fac-simile d'un dessin de Théophile Chauvel, d'après le pastel de Millet ; jeune Bergère assise sur une barrière, fac-simile d'un dessin de F. Du Mont, d'après Millet ; Bûcheron et sa femme dans la forêt : l'hiver, fac-simile d'un dessin de F. Du Mont, d'après Millet. — Lettres ornées,* XVIe *siècle, de Jean Cousin et du livre de Geoffroy-Tory. — Fac-simile de Culs-de-Lampe, composés et gravés par Augustin de Saint-Aubin.*

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS *du* 1er *août, est illustrée de trois gravures hors texte : le Portrait d'homme du musée de Montpellier, attribué à Raphaël, gravure au burin de M. Didier : les Patineurs de Van Goyen, eau-forte de M. G. Greux et une rue du Port de Bordeaux, fusin de M. Lalanne ; dans le texte, des dessins de MM. Simonetti, Letrône, d'Epinay, Janson, E. Damé, etc., d'après leurs ouvrages exposés au dernier Salon, et de MM. Gilbert, Goutzwiller, croquis inédits de Gavarni.*

Les articles sont de MM. Paul Mantz, Henri Lavoix, A. de Montaiglon, G. Duplessis, Clément de Ris, Louis Gonse et A. de Lostalot.

KUNSTKRONIJK. — Livraisons 9 et 10. — TEXTE. — *Albrecht Durer, door C. V. — David Teniers de Jonge, door J. G. — Arthur Gilger, door C. Vosmaer. — Gustave Deloye, Antonis Mor. — Berichten.*

Hors texte. — *Le Médecin de village, d'après Teniers, eau-forte de W. Unger.— Portrait d'homme, d'après Moro, par W, Unger.*

KUNSTKRONIJK. — Livraisons 11 et 12. — TEXTE. — *Uit rele eeuwen, over kunst. — John George Schwartz, door K. — Een stal van Bosboom, door Johen Gram. — Judo Jozef Moerenhout, door Steeckx.*

Hors texte. — *Portrait de J. G. Swartz, lithographie de Thérèse Schwartz. — Une écurie, d'après Bosboom, lithographie de Mesker.*

LA GAZETTE DES FAMILLES

LITTÉRATURE — SCIENCES — ARTS — ÉDUCATION — ÉCONOMIE DOMESTIQUE — MODES — VARIÉTÉS

Suppléments de Gravures de Modes coloriées et Patrons découpés

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS POUR LA BELGIQUE :

Edition simple, un an . . . . . 4 fr.
Edition avec supplément de 24 gravures coloriées et 24 patrons découpés, un an . . . . . 12 fr.

Directeur-Gérant : M. THIRIFOCQ

44, RUE SAINT-JEAN, 44, A BRUXELLES.

Le Messager d'Orient

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET FINANCIER

Paraissant à Vienne (Autriche), les mardis et les mercredis.

Journal s'occupant spécialement des affaires politiques de l'Orient.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LA BELGIQUE :

Un an, 40 francs. — Six mois, 20 francs. — Trois mois, 12 francs.

On s'abonne à tous les bureaux de poste, ou par l'envoi d'une traite à vue sur Vienne.

Un numéro à Vienne, 15 kreutzer.; id. à l'étranger, 40 cent.

Le bureau du *Messager d'Orient* se trouve dans la JOSEFSTADT, SCHMIDGASSE, 5, *Vienne.*

L'ÉMULATION

Publication mensuelle de la Société centrale d'Architecture de Belgique.

PROGRAMME : 1° Texte : Archéologie, Bibliographie, Biographie, Sciences appliquées, Législation du bâtiment, Programmes et comptes rendus de concours ou d'expositions, Faits divers, Bordereaux de prix, Renseignements utiles, etc. 2° Planches : Monuments anciens et modernes, Concours publics et académiques, Compositions diverses, Constructions, Croquis et relevés.

ABONNEMENT ANNUEL :

Pour la Belgique, 25 fr. — Pour l'Etranger, 28 fr. (port en sus)

Annonces et réclames à forfait.

S'adresser : à la Direction du journal, rue Cans, 22, à Ixelles, lez-Bruxelles et à l'*Office artistique*, Galerie du Commerce, 90, à Bruxelles.

L'ART

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Rue de la Chaussée-d'Antin, 3, Paris.

ABONNEMENTS :

France . . . . . 120 fr. | Allemagne . . . . 145 fr.
Belgique . . . . . 135 » | Hollande . . . . . 140 »

On s'abonne : pour la France, à la Librairie de l'*Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris; et pour la Belgique, à l'*Office Artistique*, 90, Galerie du Commerce, à Bruxelles.

PHOTOGRAPHIE INALTÉRABLE

Eugène Guérin

32, RUE DE LOUVAIN, 32, BRUXELLES.

EXPOSITION

DE TABLEAUX MODERNES

DURAND-RUEL

Rue du Persil, 4, place des Martyrs, à Bruxelles.

GALERIES

A PARIS, 16, rue Laffitte. — A LONDRES, 163, New-Bond street.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris . . . . Un an, 50 fr.; six mois, 25 fr.
Départements . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, à Paris.

CH. NOË

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Bruxelles

ACHAT, VENTE & EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

Rue de Ruysbroeck, 74, Bruxelles

VENTE, ÉCHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette Maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôts d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, Bruxelles

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE & VERNISSAGE.

L. SABATIER & Cie

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE

à **M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.**

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 50 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collection

par **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. Van Trigt, libraires, 30, rue Saint-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 74, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie. — Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalage pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

AU BON MARCHÉ

RUE DE LA PUTTERIE, 45

à côté de l'hôtel Groenendael.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CHAUSSURES EN TOUS GENRES

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

à des prix très-modérés.

Pour l'ouverture de la saison, *mise en vente* d'une grande partie de *bottines pour hommes*, à élastiques, en grain du Levant, bien faites et très-solides, au prix incroyable de fr. **10-50**, au choix.

Solde d'une grande partie de *bottines pour dames*, en peau et bouts vernis à un côté de boutons et à talons, au prix incroyable de fr. **8-50**, au choix, article de 15 francs. Fabrique sur commande pour les théâtres. Réparations.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES.

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN.

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2 (près du MUSÉE)

ANVERS.

MAISON ADÈLE DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28.

FABRIQUE DE VERNIS	TOILES, PANNEAUX, CHASSIS	MANNEQUINS
COULEURS EN POUDRE	**CHEVALETS DE CAMPAGNE**	**BOITES A COULEURS**
COULEURS BROYÉES	ET D'ATELIER	ET A COMPAS
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU.	PARASOLS, CANNES, ETC., ETC.	PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE.

COULEURS FINES EN TUBES

Dépôt de la Maison TYCK d'Anvers

chez J. F. VAN MOLLE, *droguiste*

RUE VERTE, 93

SCHAERBEEK-BRUXELLES.

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES.

MAISON D. DESWARTE, RUE DE L'AMIGO, 21

Successeur J.-B. GOFFOY

FABRIQUE DE VERNIS
Couleurs en poudre et broyées
Couleurs fines en tubes pour tableaux.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
Chevalets d'atelier et de campagne
Cannes, siéges, etc., etc.

BOITES A COULEURS & A COMPAS
Crayons pour faux-bois
Pastels et pinceaux en tous genres.

Assortiment complet des articles pour la peinture sur porcelaine.

ARTICLES POUR L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN

SPÉCIALITÉ DE BRONZES.

CASIMIR PONT, libraire-éditeur

97, RUE DE RICHELIEU, 97, ET PASSAGE DES PRINCES

PARIS.

DERRIÈRE LE RIDEAU

MA FEMME ET MOI. — NI CHAIR NI POISSON. — LES MARIS DE Mlle NOUNOUCHE. — LA TACHE NOIRE.

FEU FOLLET. — LA SONNETTE.

PAR

CAMILLE LEMONNIER

*En vente, à l'***OFFICE ARTISTIQUE**, *90, Galerie du Commerce, à Bruxelles.*

Prix : 3 francs.

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie. — Réouverture le 5 septembre.

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Le Tour du Monde en 80 jours.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — Relâche.

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois). — Tous les soirs, spectacle-concert, duos, saynettes, opérettes, intermèdes.

Waux-Hall (au parc). — Tous les soirs, concert par l'orchestre de la Monnaie, sous la direction de MM. Dupont et Buziau.

Cirque Rancy (place Liedts). — Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre. — Les jeudis et dimanches, représentation à 3 heures après-midi et à 8 heures du soir.

Théâtre Enfantin (quinconce du Parc). — Représentations tous les jours de 1 h. 1/2 à 6 h.

IMPRIMERIE BROGNIEZ & VANDE WEGHE, RUE DU LAVOIR, 19, BRUXELLES.

No 14 TROISIÈME ANNÉE 1er SEPTEMBRE 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. AUG. CHOLET, *Administrateur-Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne, »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

ON S'ABONNE : à Paris, chez C. PONT, libraire, 97, rue Richelieu ; chez HEYMANN, éditeur, 3, Chaussée-d'Antin ; — **à Londres,** chez HACHETTE, libraire ; chez BAILLÈRE, EINDAL & Cie ; — **à Genève,** chez Joel CHERBULIEZ, libraire ; — **à Berne,** chez B. F. HALLER, libraire ; — **à Leipzig,** chez MUCQUARDT, libraire ; — **à Rome,** chez BOCCA frères, Corso, 207 ; — **à Leyde,** chez A. W. SIJTHOFF, libraire ; — **à La Haye,** chez Martinus NIJHOFF, libraire ; — **à Vienne,** chez BRAUMULLER et fils, libraires ; chez GEROLS, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à BRUXELLES, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22 »
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwége	20 »

SOMMAIRE :

TEXTE. — EXPOSITION TRIENNALE DES BEAUX-ARTS, A BRUXELLES : *Camille Lemonnier.* — LE SALON. I. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES : *Ernest Vanel.* — LA PEINTURE DE GENRE AU SALON : *Lucien Solvay.* — DOSSIER DE LA COMMISSION : *J. Hoepfer.* — NOTRE PORTEFEUILLE : LA LESSE PRÈS DE WALZIN, croquis de M. F. de Baerdemaecker. — POISSONS D'EAU DOUCE, croquis de M. J. Ragot : *Camille Lemonnier.* — CARNET D'UN PASSANT. FÉLIX DE BAERDEMAECKER : *Jacques Both.* — PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE : ALBUM ET CAHIER D'ÉTUDES DE LA SOCIÉTÉ D'AQUAFORTISTES : *Camille Lemonnier.* — CHRONIQUE ARTISTIQUE.

GRAVURES. — LA LESSE PRÈS DE WALZIN, lithographie par *Félix de Baerdemaecker*, d'après son tableau du Salon. — POISSONS D'EAU DOUCE, lithographie de *J. Ragot*, d'après son tableau du Salon.

Avis. — On peut s'abonner à l'ART UNIVERSEL du 1er septembre 1875 au 1er septembre 1876.

Cet abonnement donne droit à la collection parue des numéros, depuis le 15 février de la présente année.

EXPOSITION TRIENNALE DES BEAUX-ARTS A BRUXELLES

Deux de mes collaborateurs de *l'Art Universel* ont bien voulu se charger de faire le compte rendu du Salon : ce sont MM. Ernest Vanel et Lucien Solvay. Au moment de leur céder la parole, je tiens à déclarer que je leur laisse toute liberté dans l'expression de leurs convictions, leur laissant du même coup la responsabilité de leurs jugements. Je demanderai ensuite la permission de passer moi-même en revue les principales toiles du Salon.

CAMILLE LEMONNIER.

LE SALON

I

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Il est impossible de dégager une tendance nouvelle du salon de 1875, mais j'ose augurer que dans trois ans la critique crayonnera quelques noms nouveaux sur ses tablettes. On sent partout un grand effort et l'on devine que les jeunes artistes s'appliquent à bien faire et ne songent plus autant à faire vite. Ils semblent avoir médité ce mot d'un ancien : « Artistes, écrivains, ne précipitez point l'exécution de vos ouvrages ; Phidias produisait des chefs-d'œuvre, parce qu'il y employait un temps suffisant. »

En Belgique la plupart des peintres sont coloristes ; ils ne doivent pas, comme en France, étudier les rapports des tons pour ne s'y point tromper, et j'en connais peu qui cherchent l'effet dans des oppositions criardes. Au milieu de nos toiles sobres, sans prétention, d'une coloration saine et vraie, M. Carolus Duran passe inaperçu.

Le premier Flamand s'intéresse à la couleur, il aime les sensations optiques, il s'arrêtera devant ces riches tapis où tous les tons se rencontrent dans une belle harmonie, il suivra les dégradations de la lumière avec une étrange curiosité et fixera longtemps ses yeux sur ces flamboiements que le soleil couchant fait dans le ciel. La ligne l'inquiète peu, c'est la couleur qui l'émotionne, parce qu'il voit mieux la tâche que le contour. Ce qui s'impose à l'œil, dans notre pays, c'est le modelé ; à peine distinguons-nous les lignes à travers cette éternelle buée qui monte de nos prairies et flotte doucement dans l'air ; point de silhouettes nettement arrêtées, mais des reliefs que la couleur seule peut traduire, parce qu'elle seule peut modeler, et nous nous intéressons d'autant plus à elle qu'elle varie sans cesse avec la lumière qu'on ne retrouve jamais telle qu'on l'avait trouvée un instant auparavant. Telle est la raison des paysages de Dubois, par exemple ; il a compris ces inconstances de la lumière et des tons qui changent de valeur

avec l'air, et à ce titre Dubois est un paysagiste réellement flamand. Mais que d'artistes se sont imaginé que le crayon devait disparaître devant le pinceau ; puisque tout est dans le modelé des couleurs, se disent-ils, il est inutile de dessiner, la ligne n'est pas et nous ne nous en soucions guère. C'était encourager l'art facile et excuser l'ambition de quelques rapins qui se croyaient des genies parce qu'ils ne savaient point découper une silhouette. Voyez *les Lutteurs* de Falguière dont je vous ai causé déjà ; le modelé est admirable, la couleur d'une vérité poignante et d'une étonnante richesse, et la ligne, que vous voyez à peine, lorsque vous vous approchez de la toile, se dessine fort bien dans l'air, si vous vous placez à une certaine distance ; vous la distinguez nettement, mais vous remarquez aussi qu'il n'y a point là d'arête, mais un relief excellent. C'est ce qui m'a fait dire que M. Falguière dessine parce qu'il colore et qu'il colore parce qu'il dessine. Atteindre cette perfection est d'un maître et je conseille aux jeunes artistes qui méprisent le dessin de s'arrêter devant *les Lutteurs* et de réfléchir un peu. M. Falguière a le tempérament d'un flamand ; il en a la force, la simplicité et la couleur ; ce n'est pas à lui que nous adresserons, comme à tant de peintres français, ces mots de saint Grégoire de Naziance : — On n'est pas grand artiste parce qu'on étale dans un tableau de nombreuses couleurs, semblables aux fleurs des prairies.

Mais ne voilà-t'il pas une étrange chose ! je loue un Français d'être Flamand et que de Flamands dois-je blâmer d'être Français ! Étudiez l'art moderne dans toutes ses manifestations, peinture, belles-lettres, musique et vous constaterez que le génie d'un peuple s'affaiblit à mesure qu'il travaille à s'assimiler le génie d'un autre. Les nations se connaissent trop bien depuis que les chemins de fer les ont rapprochées ainsi et il faudrait pénétrer au plus profond de l'âme d'un homme pour connaître le génie de la race à laquelle il appartient. Les Flamands ne peuvent souffrir les choses arrangées, et ils préfèrent les branches folles et les troncs sauvages le long desquels grimpent le lierre et qui baignent leurs pieds dans les broussailles aux belles avenues régulières et aux arbres émondés des jardins de le Nôtre. Ces préférences sont aujourd'hui celles de tout le monde, mais on trouve néanmoins encore l'arrangeur dans la plupart des œuvres françaises, tant il est difficile de s'oublier. En Flandre, le fond l'emporte sur la forme, et la réalité seule nous émotionne. Nous aimons la vie et toujours elle séduit le pinceau de nos artistes, belle ou laide, qu'importe, nous l'aimons dans ses splendeurs comme dans ses trivialités. La passion du vrai nous guide et nous ne sommes point rebutés par des scènes qui soulèveraient le cœur du noble Italien et devant lesquelles le Français élégant fermerait les yeux. Voyez *la Boucherie anversoise* de Stobbaerts. Je laisse de côté les qualités de la peinture qui sont incontestables, mais en vrai Flamand qu'il est, Stobbaerts s'est dit qu'une chose mérite l'attention par cela seul qu'elle est, et il est persuadé que l'art sait ennoblir les trivialités mêmes. Je rappellerai quelques coins des fêtes villageoises de Teniers et certaines vaches de Paul Potter qui donneront raison à Stobbaerts.

L'amour du vrai, voilà ce qui caractérise l'école flamande et ce qui a fait sa gloire, et quoique l'esprit des mœurs de notre race se soit étrangement modifié, le génie flamand n'a point à jamais disparu. Il est si vrai que le sentiment de la nature nous guide encore, que la majorité des peintres se sont appliqués au paysage. C'est le paysage qui domine au Salon : vertes prairies où paissent les bœufs, champs fertiles où le paysan promène sa charrue ; le soleil passe à travers les feuilles des bois, les saules se mirent dans un étang qui dort sous le ciel ; voici l'été qui flamboie, l'automne qui jaunit les buissons, l'hiver qui repose sous son manteau de neige ; la mer se balance doucement en pleine lumière, tantôt elle lèche le sable de la plage, tantôt elle se brise contre les falaises, la nature est là tout entière, étudiée avec amour et chaque artiste travaille à traduire ses impressions avec le pinceau. Mais à côté du paysage, les scènes intimes, la cuisinière qui surveille ses pots, la vieille fille qui soigne ses chats, le pêcheur fatigué qui rentre dans sa cabane, le peintre à son chevalet, l'amateur d'antiquités qui examine un objet rare, des enfants qui jouent, et que sais-je, tout cela brutalement, sincèrement peint, sans intention philosophique, sans prétention littéraire. Nous citerons des noms plus tard et vous avez reconnu déjà les artistes auxquels je pense en écrivant ces lignes. Aucun d'eux ne vise à l'élégance ; s'ils la rencontrent dans la nature, ils la respectent ; aucun d'eux ne vise à l'esprit, car ils sont trop peintres pour cela, ils savent où la réalité des choses l'emporte sur l'imagination de l'artiste.

Mais jamais ils ne travailleront loin du modèle ; il semble que le contact de la nature leur donne chaque jour des forces nouvelles, comme Antée qui recouvrait toute sa vigueur quand ses pieds touchaient la terre. Si les peintres d'aujourd'hui sont beaucoup en dessous des vieux maîtres d'autrefois, on peut certifier que ce ne sont point les artistes qui manquent au public, mais le public qui manque aux artistes. Nos bons Flamands redoutent le dessin de mémoire, ils savent que la mémoire réforme quelquefois la nature mais qu'elle ne la supplée jamais, et que si le peintre s'éloigne du modèle, la vérité s'éloigne aussitôt du peintre ; on peint plus vite, on fait joli, on contente les marchands, mais on peint mal et l'on fait du métier au lieu de faire de l'art. — « La fantaisie est un guide plus sûr que l'imitation, » disait Apollonius de Thyane. Que de peintres ont cru à ce dangereux sophisme et se sont persuadé que leur esprit était plus fécond que la nature !

Le réel seul est inépuisable ; les artistes qui s'y attachent y trouvent sans cesse des sujets nouveaux et des émotions nouvelles qui satisfont l'esprit et le cœur de chacun d'eux. La fantaisie tue l'impression vraie, profonde, sincère ; elle ne saurait exciter l'enthousiasme que la vérité seule a le privilége d'exciter en nous ; voilà pourquoi les naturalistes, les peintres du réel, sont les seuls qui nous émotionnent et dont les œuvres sont également belles. Différentes sont l'imagination du poète, celle du musicien, celle du peintre, parce que leurs moyens d'expression sont différents. L'imagination des maîtres flamands est dans le choix des attitudes, la disposition des tons, les effets de lumière ; elle ne va pas au delà et elle ne pourrait aller plus loin sans perdre ce qui nous la fait aimer : son originalité puissante et forte qui a fait sa gloire à travers les siècles. Vouloir empiéter

sur la littérature, où l'idée est souveraine absolue, c'est manquer sa voie, et quelque talent qu'ait déployé un artiste dans une œuvre, s'il a dépassé les bornes de son art pour empiéter sur les domaines d'un autre, je ne saurais lui pardonner cette erreur. Nous ferons prochainement ensemble une promenade au Salon et rechercherons les œuvres qui servent d'exemples à ce que je viens de dire.

ERNEST VANEL.

LA PEINTURE DE GENRE

AU SALON

I

Jadis, dans les grands siècles littéraires, tout poëte huppé avait ses heures de loisir. Entre l'éclosion d'un poëme épique et celle d'une tragédie, il ne dédaignait pas d'envoyer de temps en temps aux Chloris du voisinage de mignonnes stances, confites en galanterie, des impromptus bourrés de compliments flatteurs et des madrigaux tout frais et tout roses, à faire pâmer de plaisirs les belles. Puis l'éditeur réunissait cela sous le titre de : *Poésies légères*, à la suite des œuvres sérieuses et graves de l'auteur.

Corneille, Boileau, Racine, Fénélon lui-même, mille autres encore, — Voltaire surtout, qui leur doit une partie de sa gloire, — brillèrent en ce genre. Beaucoup d'auteurs n'écrivaient pas autre chose — et s'en trouvaient fort bien, le public lisant leurs bagatelles avec plus de plaisir que tout le lourd fatras de leurs sublimes confrères.

La peinture a aussi, elle, ses poëtes épiques, tragiques et dythirambiques, — ceux qui font de l'histoire et de la religion l'objet habituel de leurs travaux, — et ses « poëtes légers » qui sont les peintres de genre.

Le genre est la *poésie légère* de la peinture.

Il faut voir parfois le dédain avec lequel les uns traitent les autres : — « Barbouiller de pareilles misères ! Fi donc !... » — « Brosser de ces énormes machines de mélodrame ! Quelle bonne folie !... » C'est l'amour-propre du métier qui parle, et l'on sait qu'il est grand chez les artistes.

Eh bien, que les « brosseurs de machines de mélodrame » prennent garde : les petits « barbouilleurs de misères » pourraient bien avoir le dernier mot et devenir les maîtres. Notre époque est une époque de transition, on l'a dit cent fois ; la politique, les questions sociales, les arts, la littérature cherchent une voie nouvelle ; elles se transforment peu à peu, s'infusent dans les veines un sang plus fort, une jeunesse nouvelle. Dans vingt ans, la transformation sera complète : mais, avant d'y arriver, il faut des luttes, il faut des combats ; la victoire restera aux plus vaillants.

L'âme de cette lutte suprême, c'est la nature, — la nature qui reprend ses droits, qui se relève fièrement et rejette loin d'elle la convention qui l'étouffait. Le réalisme, voilà le but de tous les efforts ; — non pas le réalisme brutal et cru, qui exclut toute poésie et dédaigne l'étude de la beauté, mais la saine et vigoureuse réalité, qui sent, qui vit, qui palpite, celle qui aime, souffre et soupire, contenant avec peine la sève qui bouillonne dans son sein.

L'idéal est souvent oublié ; mais lorsque l'accord sera établi, lorsque le but sera atteint, il reprendra ses droits indéniables dans le domaine de l'art. La réalité n'exclut pas l'idéal ; au contraire, c'est cette union intelligemment comprise qui fait la suprême beauté.

Ce qu'on est convenu d'appeler « la grande peinture » se meurt tout doucement, — pourquoi ? Parce que précisément ceux qui la cultivent pèchent par une fausse entente de l'idéal, dont ils se croient les seuls dépositaires, et qu'ils négligent la nature au profit de certaines formules conventionnelles, ennemies de la sincérité. L'histoire et la religion doivent se retremper à des sources nouvelles et plus vives, si elles veulent subsister ; sinon leur trépas est certain.

Dans la littérature et dans la poésie, le même mouvement s'opère. Plus de ces froids poëmes épiques qui interprètent l'histoire, d'après les mêmes formules fausses employées dans la peinture ; plus de ces tragédies solennelles et bien peignées où l'âme humaine est remplacée par des sentiments d'emprunt. La « poésie légère, » en s'inspirant d'émotions sincères, simples, sans apparat, en disant les joies de l'intimité, les secrets des âmes, les souffrances des malheureux et des déshérités, a été reconnue comme plus vraie et plus sincère. Elle a étendu son cercle d'action dans la vie privée et dans la vie publique ; elle est devenue la véritable poésie, que tout le monde comprend et que tout le monde aime.

Le paysage et la peinture de genre, vivant de l'observation, l'une, de la nature, l'autre, des mille détails de l'existence humaine, ont détrôné peu à peu l'art historique et religieux. Encore un effort et les voilà maîtres absolus. La spéculation, le commerce, l'amour des bourgeois pour les petites toiles portatives, faciles à placer dans leurs salons et la nécessité pour les artistes de gagner leur vie, ne sont pas la seule cause de ce revirement. La puissance de l'esprit moderne, qui préfère se nourrir dans le présent que dans la poussière du passé, voilà quel en est le motif principal. Il y a de la grandeur dans cette mission. Le genre élargit, lui aussi, le cadre de ses inspirations et, s'élevant au-dessus de la banalité et du « joli » auxquels il paraissait exclusivement voué, il déploie ses ailes et plane sur l'humanité tout entière. Il devient lui-même, par les forces vivantes du réalisme, de la peinture d'histoire. Voyez, au Salon de cette année, la belle page de Hermans, *A l'Aube* : est-ce du genre, est-ce de l'histoire ? L'un et l'autre : c'est du genre par le sujet, parce qu'on est convenu d'appeler ainsi tout ce qui ne représente pas des personnages morts et enterrés depuis quelques centaines d'années ; mais c'est bien aussi de la peinture d'histoire par les dimensions hardies que l'auteur a données à sa toile, et par le caractère et l'esprit moderne dont celle-ci est empreinte tout entière.

Est-ce à dire qu'il n'y ait pas d'objection à faire au tableau si remarquable du jeune artiste ? Nous lui en ferons, parce qu'une œuvre de cette valeur veut être scrutée profondément et que les discussions qu'elle soulève sont un gage de son mérite. Les réalistes disent : — Il faut que le sujet d'un tableau soit clair, évident et qu'il se comprenne sans

le secours du catalogue. — Cela est juste; tout le monde découvre le sens de l'œuvre de M. Hermans et en tire la moralité. Seulement, on se dit : « Pourquoi donc l'ouvrier, le père de famille dont le peintre a fait le centre de son groupe de gauche, pourquoi ce brave homme courbe-t-il la tête si dramatiquement devant ces débauchés avinés dont il fait la rencontre? Comme simple mouvement de répulsion et de pudeur, il est exagéré; l'antithèse se découvre aisément par elle-même. »

A cette observation, l'artiste répondra : — « Cette expression, ce mouvement s'expliquent par ceci : L'une des cocottes, celle qui entraîne le jeune *gommeux* vers le fiacre qui stationne à droite, est la propre fille de l'ouvrier ! le brave père reconnaît son enfant et courbe la tête sous le poids de la honte... De plus, la femme qu'il tient au bras est aussi sa fille ; les deux sœurs se retrouvent, l'une pauvre dans le travail, l'autre couverte de soie et livrée au déshonneur... » Eh bien, non... Je n'admets pas ces intentions connues du peintre seulement et cachées à l'intelligence du public ; les énigmes, les commentaires ne sont pas de saison dans une œuvre qui a la prétention de montrer un des côtés palpitants de la vie moderne. Cela ôte à sa grandeur, qui doit être simple, et lui donne tout au plus l'importance d'un fait divers ou d'une scène de roman. Un peintre de la suite de M. Hermans, M. Emile Sacré, mérite le même reproche. Son tableau *Mère et fille* a besoin d'explications : Une vieille mendiante reçoit l'aumône d'une femme élégante qui passe... A ce moment, elle lève les yeux et reconnaît... sa fille ! Le saisissement et l'émotion se peignent sur leurs traits; mais cela n'empêche pas que le sujet manque de clarté. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas intitulé plutôt sa toile : *Reconnaissance d'enfant?* On comprendrait beaucoup mieux, et le jeu de mots serait aisément pardonné... Que la jeune école évite donc cet écueil, vers lequel elle semble pencher quelquefois, sous peine de tomber dans la mise en scène et la convention qu'elle hait tant.

La peinture de genre abonde au Salon, comme elle abonde du reste chaque fois. Que de formes elle revêt, sous combien de faces elle se présente, légère, charmante, courant de caprices en caprices! Le portrait même n'y échappe pas. Ce genre souvent froid et apprêté emprunte un élément de vie plus puissant, à se voir transformer par elle. Les figures d'enfants y gagnent surtout en naturel et en gentillesse. La *Vocation*, de M. Cluysenaar, — le portrait de son propre fils, — est bien ce qu'il y a de plus gracieux et de plus séduisant au Salon. Le bambin est couché nonchalamment au fond d'un moelleux fauteuil, le regard perdu dans ses rêves enfantins et tenant encore dans sa main potelée le crayon qui vient d'ébaucher son premier dessin. Le sang circule à flots roses dans ces chairs délicates appelant les caresses d'une mère. Les petites jambes qui pendent de ci de là, au bord du fauteuil, ont un mouvement adorable d'abandon. Toute cette œuvre respire la jeunesse et la force, avec une remarquable puissance d'effets, obtenue sobrement.

Le *Portrait de M. C. Somzée*, par Emile Wauters, n'a rien de cette grâce qui distingue la *Vocation* de Cluysenaar. Le caractère est plus sévère, plus cherché; on voit que la préoccupation des maîtres anciens est grande chez l'auteur; son œuvre n'a pas la sincérité de la précédente. Mais rarement M. Wauters a montré une sûreté de touches, une largeur, une force plus remarquables. Le chien brun, assis aux côtés de l'enfant, est merveilleux de vigueur.

Moins d'ampleur et plus de mollesse dans le *Groupe d'enfants* de M. Agneessens; la toile est peinte dans les tons noirs, ce qui nuit au charme de l'ensemble. Un peu plus de lumière ferait mieux valoir le modelé délicat des figures et la pose pleine de naturel des deux petites filles couchées sur le sofa. J'aime moins le petit garçon du premier plan; le mouvement de sa jambe gauche est gêné et les chairs sont mortes.

Un peintre qui s'est voué exclusivement à ce monde délicieux de l'enfance, c'est M. Jean Verhas. Nul mieux que lui ne connaît leurs enfantillages naïfs, leur espièglerie, tout le poëme de leurs sourires et de leurs larmes. *Puis-je entrer?* peut compter parmi ses meilleures toiles. Une jolie gamine de cinq à six ans entr'ouvre la porte d'une serre et hasarde sa question d'un air mutin et délicieux. Beaucoup de lumière et d'éclat dans une gamme de tons harmonieuse et fine. L'artiste n'a pas fait mieux. Mêmes qualités dans son tableau intitulé *Blankenberghe*, avec l'expression en moins. M. Verhas prouve en outre qu'il sait être aussi bon mariniste que paysagiste; la mer qui déferle aux pieds du groupe d'enfants est excellente. Le *Portrait de la mère* me plaît moins; je voudrais plus de consistance dans les chairs ; cet enfant ressemble trop à une poupée de bois.

M. Van Camp, lui, est un poëte ; ses tableaux chantent le printemps avec une suavité exquise. Sa toile *Fleurs et papillons* est une note de cet hymne du renouveau murmuré par un de ces êtres chers et bien-aimés dont nous parlons. Quelle distinction dans l'attitude pensive de ce bébé rose en contemplation devant les fleurs d'un parterre! Le soleil se joue dans la chevelure rousse aux reflets dorés de l'enfant! Peut-être y a-t-il un peu de lourdeur dans ces boucles et dans ce visage plongé dans l'ombre. M. Van Camp excelle dans les tonalités délicates et vaporeuses qui baignent ses tableaux ; qu'il se méfie pourtant de sa facilité; ses esquisses gagneraient à être retouchées, sans que pour cela l'impression poétique en soit altérée.

Irons-nous plus loin dans ce voyage à travers le monde de l'enfance? Nous n'y trouverions plus guère ce qui en fait le charme, c'est-à-dire la fraîcheur, l'esprit, la naïveté. Les grimaces, dans le *Spectre rouge* de M. Lobrichon, et la maladie archéologique, dans la *Chaise de Naura*, par Mme Alma-Tadéma, voilà tout ce que nous pourrions rencontrer encore en poursuivant notre route. Autant vaut passer à d'autres sujets et laisser dormir dans leurs cadres ces innocents massacrés sans pitié par les Hérodes de la peinture.

Lucien Solvay.

Dossier de la Commission

Puisque barraque il y a, il faut au moins reconnaître que la barraque est bonne. Pas d'entrée luxueuse, mais des commodités suffisantes et un accès aisé. Les salles communiquent l'une avec l'autre, au nombre de 22, y compris les annexes. Le jour est bon, d'un gris doux qui met en valeur les toiles dans le bas; dans le haut, c'est quelquefois différent : nombre de toiles ont des blancs de zinc.

Voilà pour les locaux. Comment la commission de placement en a-t-elle tiré parti ? Disons-le d'un coup; improprement, avec une gaucherie dont on ne l'aurait pas crue capable. Mais il faut dire à sa décharge que personne ne s'attendait à l'avalanche des toiles envoyées et que l'espace s'étant trouvé tout à coup trop restreint, elle a pu perdre un peu la tête.

Elle l'a perdue en effet, surtout vers la fin de son travail. Un visiteur favorisé, entré dès le début du placement, nous assure avoir vu à la rampe de bonnes toiles qui, depuis, ont été reléguées dans les combles. Obligée de tout caser, la commission qui avait sagement commencé la besogne à mis une hâte, un embrouillement, une fièvre à l'achever. La fin du placement s'est faite à pile on face; on a bourré les toiles à la diable; on a empillé, entassé, amoncelé au hasard, comme on pouvait.

Sans doute la commission est responsable; mais il n'y va pas que de sa faute ; c'est aussi la faute du mode des expositions.

Un artiste a droit à l'envoi de trois toiles : c'est trop de deux, d'une tout au moins. Il en faudrait moins, mais que la rampe fût à tout le monde. La rampe — dans le cas d'une toile; la rampe et un rang au-dessus dans le cas de deux toiles. On n'aurait plus ni les réclamations ni les inégalités dans le placement.

Je tiens de bonne source que la commission a surtout pris la mesure des cadres plus que des qualités qu'ils contenaient. On a métré le talent, les toiles ont été aunées. Je le regrette, ces sortes de choses ne se jaugeant ainsi que chez le mercier.

Des géomètres, des arpenteurs ! Il fallait dans ce cas employer les salariés des services publics et ne point tant se démener pour trouver des artistes.

Des toiles, bonnes et fines, ont été mises si haut qu'on n'en voit plus rien. Pourquoi? Parce qu'elles ne rentraient pas dans la mesure, parce qu'on n'a su comment les emboîter dans les panneaux, parce qu'elles étaient ou trop petites ou trop grandes.

Que dire de M. Impens, un vaillant, un audacieux, un homme qui arrive, mis avec sa grande toile (*Le dernier verre*) au point culminant d'un panneau ? Que dire de M. Reinheimer, un jeune qui étudie, qui sent, qui s'annonce, mis avec une petite toile, un *Chien couché*, qu'il était si facile de bien caler, plus haut encore, à un endroit où son dessin, sa peinture, ses réelles qualités d'observation ne sont plus qu'une tache informe ? Que dire de M. Ter Linden, un peintre excellent, un superbe exécutant, un chercheur laborieux, relégué à la frise avec sa toile *Dans la Neige*, une page aux harmonies robustes, aux sévérités puissantes, à la facture éprouvée, presque une page de maître ? Et de M. Den Duyts, mis à l'entrée des salles, dans un jour hurleur, avec une grande et noble impression ? Et de M. Pelouze, le fin, le délicat, le spirituel artiste parisien, sacrifié avec un parti-pris cruel et placé à des hauteurs où sa peinture si serrée, si coquette à l'œil, si fouillée de tons, apparaît comme un barriolage confus ? Et de M. Baron, placé trop haut et dans un mauvais jour ? Et de M. Lemayeur, un gris, un délicat, un harmoniste fin et perlé, sacrifié aussi ? Et de tant d'autres, qui viendront à leur tour, plus tard, dans les revues de ce journal, alors qu'à la cimaise s'étalent des témoignages honteux d'impuissance, de molles et mauvaises élucubrations, des finasseries bêtasses, et pour tout dire, de honteuses croûtes ?

Du reste, pourquoi s'étonner, puisqu'on n'a vu ni la couleur, ni le dessin, ni le caractère, et qu'on n'a pas fait dépendre le placement des convenances de sujet et de facture, mais uniquement du plus ou moins de centimètres que comportaient les envois — ou du luxe des cadres : je ne puis croire pourtant que la commission ait eu des intérêts chez les marchands de bordures.

M. Jules Ragot, un peintre discuté, un coloriste dans toute la force du terme, qui a envoyé deux des belles œuvres du Salon, un *Bouquet de pivoines* et des *Poissons*, s'est vu relégué au troisième rang — parce qu'il avait des bordures noires.

Eh bien, cela est inepte, car enfin, s'il faut des cadres d'or, qu'on le dise au règlement : les artistes au moins seront avertis.

Du reste toute règle, tout prétexte a ses exceptions. M. J. Goupil est à la cimaise avec une belle toile et M. Baudin avec une mauvaise, l'est aussi : tous deux ont des cadres noirs. Je n'aime pas qu'on ait deux poids, deux mesures.

Si j'incrimine la commission, je l'incrimine en bloc : je connais des membres qui ont bien mérité des artistes et dont la vaillance, la probité artistique ne sont pas suspectes. L'un d'eux s'est même rendu malade à cette dure besogne du placement. Mais il y avait des arpenteurs dans le nombre : cela a tout perdu.

Ce dossier continuera dans nos prochains numéros ; nous convions les artistes à le remplir eux-mêmes.

J. Hoepfer.

Notre Portefeuille

—

La Lesse, près de Walzin. Lithographie de M. Félix de Baerdemaecker, d'après son tableau du Salon.

On retrouvera dans ce joli croquis, si lestement enlevé et qui a l'accent d'une eau-forte, les qualités de chaleur et de lumière qui distinguent l'œuvre originale. M. de Baerdemaecker est l'amant passionné des sites de la Lesse : il les exprime avec une coquetterie de pinceau et des grâces de sentiment où cette jolie nature, si naturellement parée et qui a comme un vernis d'Arcadie, apparaît avec la poésie de ses eaux lustrées, au fond desquelles on voit scintiller sur un fond de sable d'or les marbrures lumineuses des cailloux.

—

Poissons d'eau douce. Lithographie de M. Jules Ragot, d'après son tableau du Salon.

Un beau et bon dessin aux formes nettement définies, et groupé avec l'abondance et la souplesse de lignes qu'on admire chez les poissonniers hollandais. Un étal de Berckheyde aurait ces pondérations dans les masses, et cette visqueuse assiette où M. Ragot a disposé sa marée : le glissement des ventres, oints des huiles de l'eau, sur le lit de roseaux qui garnit la table est une jolie idée. Voyez le petit percot : il est retenu par la pointe d'une de ses écailles aux roseaux ; mais le poids de sa tête va l'entraîner ; il est si bien pris dans cette seconde indécise qu'il semble méditer un plongeon pour regagner ses humides demeures : voilà un charmant trait de naïveté. Une lumière chaude tombe par larges tranches sur l'onctueuse pêche, aigrettant les têtes phosphorescentes et irisant les ventres de ses scintillations nacrées, que fait paraître plus lumineuses encore la sourdine des demi-teintes.

Camille Lemonnier.

J.RAGOT 74

CARNET D'UN PASSANT

—

ATELIERS D'ARTISTES. — FÉLIX DE BAERDEMAECKER.

Nous voici à Gand, rue Courte-du-Jour, 28. Frappons.

C'est là que se trouve l'atelier d'un de nos paysagistes connus, celui-là même dont *l'Art Universel* publie aujourd'hui un si charmant et si expressif croquis.

L'homme est grand, large d'épaules, moustaches de militaire, l'allure d'un officier : ce n'est pas sans motif. La vie du soldat a été la sienne : il a servi six ans sous les drapeaux.

Au lendemain de ces six années, il se met à peindre, sans maîtres ; il avait alors vingt ans. Il voyage, il observe ; un jour il vend ; dès lors il est classé, il a des succès, il devient un des familiers des salons belges.

Ne vous attendez pas à une description de meubles anciens et d'objets rares : tout l'intérêt de l'atelier réside dans les études qui en couvrent les panneaux. On peut faire là, assis dans un fauteuil, un voyage charmant : les Ardennes se déroulent à vos yeux. Ce sont ses rivières et ses vallées, ses bois, ses landes, ses solitudes. La Meuse, depuis Sclaigneaux jusque Ermeton, a fourni ses plus beaux sites ; la Lesse, depuis Belvaux et son gouffre jusqu'à son embouchure à Anseruinne, en passant par Walzin, nous montre ses cascatelles, ses roches à aiguille, ses solitudes boisées et ses gués transparents ; l'Homme nous donne des vues de Grupont et de Forrières très-coquettes ; La Semoy, ses pêcheries, ses vallées délicieuses et son pittoresque château de Bouillon ; l'Eau noire, ses ruines de Dourbes ; la Sambre, ses belles prairies bornées de montagnes ; l'Amblève, ses eaux pétillantes et ses sites charmeurs.

Cette année, l'artiste a peint quelques études des bords de l'Escaut et de la Lys : c'est une voie nouvelle, et, disons-le de suite, il y a aussi bien réussi que dans ses études ardennaises. Mais, pour Dieu ! que les tentations du pays flamand ne l'arrêtent pas trop en route : nous le verrions avec regret quitter l'ancien champ de ses succès, les rives sinueuses des petites rivières ardennaises dont il connaît si bien les bruits jaseurs et les tendres poésies.

Rien d'intéressant, dans tous les cas, comme les études qu'on voit chez lui : faites à différentes époques, elles nous montrent par combien de phases on peut passer avant de trouver sa voie véritable.

L'atelier, où l'on trouve d'ordinaire quatre ou cinq toiles importantes, n'a, au moment de notre visite, que deux petits panneaux sur chevalet, l'un, une *Vue aux environs d'Hastières*, promet ; l'autre une petite *Ferme en Flandre*, est très-distingué de ton : il pourra se finir avec un rien.

Les autres toiles de M. De Baerdemaecker figurent dans les expositions ouvertes en ce moment : la principale parmi celles-là (nous en donnons un croquis dans le numéro de ce jour) peut se voir au Salon de Bruxelles, où elle obtient un succès de bon aloi.

De Baerdemaecker est un aquafortiste de valeur ; il a du trait, du mordant, une manière à lui. Pour le moment il y a bien quelques cuivres ébauchés sur les tables ; mais on n'y voit encore que des griffonnés, de grandes écorchures à la diable. Il faudra repasser l'hiver : la nature attire aujourd'hui l'artiste. Il se plonge dans les eaux, les bois, les couchers de soleil jusqu'aux neiges prochaines. Alors le cri-cri du foyer lui fera entendre de douces chansons et il reprendra la bonne pointe, les pieds dans ses pantoufles.

De Baerdemaecker est un zélateur d'art ; il a fait beaucoup pour répandre le goût de l'art à Gand, où il est président d'une société artistique très-florissante.

J. BOTH.

PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE

ALBUM ET CAHIER D'ÉTUDES DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DES AQUAFORTISTES. — *Mai.* — *Callewaert, éditeur, Bruxelles.*

Il faut louer le zèle que met la Société à précipiter la publication de ses livraisons en retard : il y a quinze jours, nous rendions compte de la livraison d'avril : celle de mai vient de paraître à l'instant, et bientôt le temps perdu va se réparer.

La France est représentée par trois de ses aqua-fortistes dans cette livraison dernière. Mais M. Gaston Coindre l'emporte de beaucoup sur ses confrères, par la chaude et harmonieuse lumière qu'il a su mettre dans ses *Forges de Douille :* c'est une planche travaillée avec une précision rare et dont la beauté est autant dans l'impression que dans l'exécution. M. Coindre a lutté avec le plein soleil : il l'épand en larges nappes sur les montagnes du fond et les avant-plans d'arbres, et mille jeux d'ombre, infusés de clarté, moirent le paysage : la morsure est habilement mesurée et chatoie dans les tailles, avec des densités veloutées. Rien de charmant comme la légèreté de la pointe dans les travaux des fonds : elle y est vive, leste, d'un accent primesautier, malgré la précision et le nombre du trait ; mais peut-être l'ensemble aurait-il gagné à de plus larges parti-pris d'ombre dans le bas que l'éparpillement des clartés fait papilloter.

L'*Isle à Neuvic*, de M. de Gourcy, a des qualités, mais un système de tailles perpendiculaires par places et losangées ailleurs lui donne de la froideur. On n'y sent pas assez la nature. J'adresserai le même reproche à M. Taiée, un burineur habile, qui manque presque toujours d'accent et d'imprévu. C'est l'accent, au contraire, qui fait le charme du cuivre de M. Eug. Smits, intitulé *Femme de Cervara* : la figure a de l'allure, bien qu'elle paraisse un peu engoncée sous les aisselles, à droite, et la morsure a la vigueur, les demi-teintes fraîches et les vives oppositions d'une peinture à l'huile.

Le savant, le fier et original talent de Félicien Rops a enchassé trois perles dans la livraison, trois petites eaux-fortes d'un caractère et d'une coloration exquis. Ce sont des motifs tirés d'un livre de M. Emile Leclercq, le puissant et rude observateur, qui a dû se rencontrer avec bonheur dans la franchise de cette pointe mordante. La *Barque* est un mignon chef-d'œuvre d'impression et de travail : personne n'a mieux fait les eaux et les bois, au loin, dans le soleil. La *Chasse au lièvre*, de son côté, est presque un tour de force : voyez en effet, avec quel art sont obtenues les demi-teintes du fond et l'intensité lumineuse des rayons de la lampe dans les pénombres.

Une *Tête de paysan*, de M. Constant Meunier, clot la série ; c'est une belle et franche étude, d'un caractère farouche et sévère qu'accentuent la fermeté du dessin et la profondeur de la morsure.

CAMILLE LEMONNIER.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Nous nous étions imaginé, gens naïfs, qu'on ne pouvait que monter dans la hiérarchie, et qu'un homme était officier avant d'être commandant. Le catalogue de l'Exposition de Bruxelles a changé tout cela : il renverse l'échelle et change la coutume. Désormais on commencera par le haut et l'on finira par le bas. C'est le cas pour M. H. Durand-Brager, le peintre de marines. M. Durand-Brager, qui est officier de la Légion d'honneur, s'est vu remis à son grade ancien ; il a eu beau faire observer qu'il n'était plus chevalier, le catalogue a sa hiérarchie à lui. Le jour où M. Durand-Brager sera commandeur, le catalogue inscrira M. Durand-Brager... tout court.

***

On a remarqué et constaté le danger des angles pour les tableaux ; ils sont une demi-douzaine, généralement, que ces

angles étouffent, écrasent ou réduisent à néant. Eh bien, pourquoi fait-on des angles? Pourquoi fait-on des salles carrées? Rien de mauvais comme ces petites cases emboîtées l'une dans l'autre et toutes pleines de recoins : il y a toujours des pénombres, des demi-teintes qui nuisent à la masse des œuvres. Ne pourrait-on adopter le système des salles circulaires, des rotondes concentriques? L'exposition universelle de Paris montre les avantages de ce système. Mais, dira-t-on, que ferez-vous des grandes toiles sur ces murs ronds? Quand elles auront dix mètres de long, on les mettra dans une salle carrée qui sera comme la clôture de toutes les autres.

***

Plusieurs artistes se plaignent à nous de ce qu'on n'ait pas voulu changer le placement de leurs tableaux, bien que le placement fût reconnu peu satisfaisant par la commission elle-même. Ils ont raison de se plaindre.

Comment, une commission bâcle en hâte une œuvre aussi difficile, aussi sujette à erreurs que le placement d'un nombre considérable de toiles : elle se trompe, elle le reconnaît en principe, et pour l'application, elle se récuse! — Toujours l'arbitraire et un peu d'ineptie!

Il faudrait qu'une révision fût possible et que les Commissions eussent la franchise de reconnaître qu'elles se sont trompées. Mais il y a toujours parmi elles des pontifes souverains qui croient avoir acquis en partage l'infaillibilité.

***

La commission des récompenses vient de faire connaître ses décisions. Voici la liste des médailles accordées :

Peintres belges : Agnessens, Coosemane, Mlle Bernaert, Mols, Th. Gérard, A. Serrure, Lebrun.

Peintres étrangers : De Bochmann, Goupil, Falguière.

Sculpteurs belges : Bourré, Vinçotte, de Vigne.

Architecte : Bloumme (Allemand).

***

Le buste de Wappers a été inauguré hier à Anvers. Le buste, œuvre de M. de Braekeleer, est fait dans des proportions monumentales. Il a été placé à l'entrée du musée.

***

Deux importantes et belles collections de tableaux vont être vendues prochainement : celle de M. E. L. Jacobson, de La Haye, et celle de M. Van Walcheren van Wadenoyen à la résidence « Nimmerdor, » près d'Amersfoort. Les toiles appartenant à l'école néerlandaise, belge et allemande, de cette dernière collection, seront vendues publiquement à La Haye au mois de novembre prochain. Tout le reste sera vendu à Paris.

Nécrologie. — Le grand et charmant conteur Hans Andersen vient de mourir. Le 2 avril dernier il avait célébré son 70e anniversaire. Cette fête tout intime prit le caractère d'une véritable manifestation nationale, et de toutes les parties du Danemark et même de l'étranger, l'illustre écrivain reçut des félicitations. Les mêmes manifestations se sont produites autour de sa tombe, mais empreintes, cette fois, d'un caractère de douloureuse admiration et de deuil profond ; on a vu le roi suivre à pied le cercueil où reposait à jamais ce cher et aimable génie, le plus fêté peut-être des génies parmi les écrivains contemporains. La littérature perd en lui une de ses personnalités les plus sympathiques et les plus originales. Andersen était né en 1805, à Odensee, en Fionie. Il avait d'abord pensé à se faire acteur; mais son extrême maigreur le fit éconduire du théâtre. Ce ne fut que plus tard que quelques pièces de vers le firent connaître. Il a écrit de nombreux poëmes et quelques pièces de théâtre; mais l'Europe apprit surtout à aimer ses contes, où il est incomparable.

L'ART. — Trente-quatrième livraison. — *Sommaire.* — Texte. — A. L. Barye, *par A. Genevay.* — Le Salon de 1875, *par Paul Leroi.* — *Notre bibliothèque : XXXI.* The Athenæum, *Journal of English and Foreign Literature, Science, the Fine Arts, Music and the Drama;* The academy, *a weekly Review of Literature, Science and Art, par T. Chasrel; XXXII. Pietro Selvatico :* Il disegno elementare e superiore ad uso delle scuole pubbliche e private d'Italia. Parti due con tredici tavole lithografiche, *par Paul Leroi.* — La décoration des édifices civils de Paris, *par Viollet-le-Duc.* — Le salon de Bruxelles avant l'ouverture, *par Séjas.* — *Distribution des prix à l'école nationale de dessin et de mathématiques.* — *Projet de bibliographie de l'art céramique.* — *Chronique étrangère.* — *Faits divers.* — *Nécrologie.*

Gravures. — Planches hors texte : *Cortigiana, eau-forte de P. Rajon, d'après le tableau de Blanchard.* — *Les trois âges, eau-forte de Hédouin.*

Gravures dans le texte : *Lion dévorant une Antilope; Centaure et Lapite; Singe et Antilope; Minerve; Arabe monté sur un chameau; Candélabre pavot, fac-simile de dessins de A. Lançon, d'après les bronzes de Barye.* — *Lesbie, fac-simile d'un dessin de F. Buhot, d'après le tableau de James Bertrand; La Quêteuse, dessin de Lalauze, gravure de Méaulle; Le Marché aux Cochons à Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées), gravure de Méaulle; Un Tribunal au XVe siècle : l'Interrogatoire, fac-simile d'un dessin de Ch. Ed. Steinheil; Des Pêcheurs de Crevettes fuient le gros temps (Côte de Flandre), fac-simile d'un dessin de F. Cogen; Roses cent feuilles, fac-simile d'un dessin de Lemaire.*

Lettres ornées. — A (*page* 385), L (*page* 395), V (*page* 402), XVIe *siècle, par Jean Cousin.* — *Cul-de-lampe* (*page* 394), *Fer à dorer de relieur du* XVIe *siècle, dessiné par Montalan.*

L'ART. — Trente-cinquième livraison. — *Sommaire.* — Texte. — M. Cordier et « son Christophe Colomb, » *par Pedro Rioux-Maillou.* — Exposition rétrospective de Nancy, *par René Ménard.* — Le Salon de 1875, *par Paul Leroi.* — Eaux-fortes d'Antoine Van Dyck *reproduites par Amand Durand avec un texte par Georges Duplessis, Guiffrey.* — *Exposition des œuvres de Barye.* — *Chronique étrangère.* — *Faits divers.* — *Nécrologie.*

Gravures. — Planches hors texte : *Un souvenir, eau-forte de Léon Gaucherel, d'après le tableau de Mme Euphémie Muraton.* — *Portraits de M. et Mme Edwin Edwards, eau-forte de Monziès, d'après le tableau de Fantin Latour.*

Gravures dans le texte : *Le petit marchand d'Oranges; Christophe Colomb, fac-simile de dessins de H. Valentin, d'après les statues de Cordier.* — *Le Peigne de saint Goslin; la Patène de saint Goslin; le Calice de saint Goslin.* — *Georges d'Aubusson de la Feuillade, évêque de Metz, statuette en bois par César Bagard, gravure de F. Méaulle; Saint Christophe, statuette par Adam, gravure de F. Méaulle; La Fontaine, groupe de cyffle, en terre de Lorraine, dessin de Montalan, gravure de Hotelin.* — *Salon de* 1875 *: Une rue de Salies-de-Béarn (Basses-Pyrénées), gravure de Smeeton et Tilly; Le Manoir de Knole, dans le Comté de Kent (Grande-Bretagne), dessin de E. Morin, gravure de Ansseau.* — *Adam Van Noort, peintre d'histoire; Portrait de Van Dyck, fac-simile de deux eaux-fortes de Van Dyck.*

REVUE DE BELGIQUE. — Livraison du 15 août. — *Sommaire.* — La Belgique et la Hollande sous le royaume des Pays-Bas — II. Les causes immédiates de la Révolution de 1830, *par P.-J.-F. Gérard.* — Notes d'un voyage au Brésil. — *III. Trois semaines dans Minas-Geraes, par W. de Selys-Longchamps.* — Un coin de village (*dernière partie*), *par Camille Lemonnier.* — *Chronique musicale.* — *Le festival de Gand, par F. Van Duyse.* — *Chronique de la littérature flamande. Rosalie et Virginie Loveling. Leurs Novellen, par P. Frédéricq.* — *Uit het hart, par G. Antheunis.* — *Publications du Wilems-Fonds.* — *Frans Rens.* — *Les revues flamandes : Le* Nederlandsch Museum *et* De Toekomst. — *L'épopée* Het Menschdom verlost, *par L. de Koninck.*—*Le prix quinquennal.* — Verspreide Schetsen en Novellen, *par Tony.*—*Essais et notices.* — *L'organisation du parti ultramontain en France, par Goblet d'Alviella.*

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS *du 1er septembre contient les articles suivants :* — Recherches sur un groupe de Praxitèle, *par M. Heuzey*; Gavarni, *par M. Duplessis; les* Sceaux du moyen âge, *par M. Demay;* Jules Jacquemart, *par M. Louis Gonse; les* Eaux-fortes de Van Dyck et de Paul Potter, *par M. Paul Chéron;* Murillo, *par M. Paul Lefort et l'*Exposition rétrospective de Nancy, *par M. Alfred Darcel. Elle est illustrée de nombreuses gravures dans le texte, parmi lesquelles nous citerons une série de dessins inédits de Gavarni, et de trois gravures hors texte, dont une eau-forte de M. Jules Jacquemart.*

Le Messager d'Orient

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET FINANCIER

Paraissant à Vienne (Autriche), les mardis et les mercredis.

Journal s'occupant spécialement des affaires politiques de l'Orient.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LA BELGIQUE :

Un an, 40 francs. — Six mois, 20 francs. — Trois mois, 12 francs.

On s'abonne à tous les bureaux de poste, ou par l'envoi d'une traite à vue sur Vienne.

Un numéro à Vienne, 15 kreutzer.; id. à l'étranger, 40 cent.

Le bureau du *Messager d'Orient* se trouve dans la JOSEFSTADT, SCHMIDGASSE, 5, *Vienne.*

L'ÉMULATION

Publication mensuelle de la Société centrale d'Architecture de Belgique.

PROGRAMME : 1° Texte : Archéologie, Bibliographie, Biographie, Sciences appliquées, Législation du bâtiment, Programmes et comptes rendus de concours ou d'expositions, Faits divers, Bordereaux de prix, Renseignements utiles, etc. 2° Planches : Monuments anciens et modernes, Concours publics et académiques, Compositions diverses, Constructions, Croquis et relevés.

ABONNEMENT ANNUEL :

Pour la Belgique, 25 fr. — Pour l'Etranger, 28 fr. (port en sus)

Annonces et réclames à forfait.

S'adresser : à la Direction du journal, rue Cans, 22, à Ixelles, lez-Bruxelles et à l'*Office artistique*, Galerie du Commerce, 90, à Bruxelles.

L'ART

REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Rue de la Chaussée-d'Antin, 3, Paris.

ABONNEMENTS :

France	120 fr.	Allemagne	145 fr.
Belgique	135 „	Hollande	140 „

On s'abonne : pour la France, à la Librairie de l'*Art*, 3, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris : et pour la Belgique, à l'*Office Artistique*, 90, Galerie du Commerce, à Bruxelles.

PHOTOGRAPHIE INALTÉRABLE

Eugène Guérin

32, RUE DE LOUVAIN, 32, BRUXELLES.

EXPOSITION

DE TABLEAUX MODERNES

DURAND-RUEL

Rue du Persil, 4, place des Martyrs, à Bruxelles.

GALERIES

A PARIS, 16, rue Laffitte. — A LONDRES, 168, New-Bond street.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris . . . . Un an, 50 fr.; six mois, 25 fr.
Départements . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, à Paris.

CH. NOË

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Bruxelles

ACHAT, VENTE & EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

Rue de Ruysbroeck, 74, Bruxelles

VENTE, ECHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette Maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôts d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, Bruxelles

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE & VERNISSAGE.

L. SABATIER & Cie

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 50 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collection

par **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. VAN TRICT, libraires, 30, rue Saint-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 74, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie. — Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalage pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

AU BON MARCHÉ

RUE DE LA PUTTERIE, 45

à côté de l'hôtel Groenendael.

FABRIQUE ET MAGASIN DE CHAUSSURES EN TOUS GENRES

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

à des prix très-modérés.

Pour l'ouverture de la saison, *mise en vente* d'une grande partie de *bottines pour hommes*, à élastiques, en grain du Levant, bien faites et très-solides, au prix incroyable de fr. **10-50**, au choix.

Solde d'une grande partie de *bottines pour dames*, en peau et bouts vernis à un côté de boutons et à talons, au prix incroyable de fr. **8-50**, au choix, article de 15 francs. Fabrique sur commande pour les théâtres. Réparations.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES.

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN.

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2 (près du MUSÉE)

ANVERS.

MAISON ADÈLE DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28.

FABRIQUE DE VERNIS	TOILES, PANNEAUX, CHASSIS	MANNEQUINS
COULEURS EN POUDRE	**CHEVALETS DE CAMPAGNE**	**BOITES A COULEURS**
COULEURS BROYÉES	ET D'ATELIER	ET A COMPAS
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU.	PARASOLS, CANNES, ETC., ETC.	PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE.

SPÉCIALITÉ DE SORTIES DE BALS

CHARLOTTE DE VUYST

41, RUE DES FRIPIERS, 41

BRUXELLES

ROBES & CONFECTIONS

ÉLÉGANCE. — CÉLÉRITÉ.

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES.

MAISON D. DESWARTE, RUE DE L'AMIGO, 21

Successeur J.-B. GOFFOX

FABRIQUE DE VERNIS
Couleurs en poudre et broyées
Couleurs fines en tubes pour tableaux.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
Chevalets d'atelier et de campagne
Cannes, sièges, etc., etc.

BOITES A COULEURS & A COMPAS
Crayons pour faux-bois
Pastels et pinceaux en tous genres.

Assortiment complet des articles pour la peinture sur porcelaine.

ARTICLES POUR L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN

SPÉCIALITÉ DE BRONZES.

CASIMIR PONT, libraire-éditeur

97, RUE DE RICHELIEU, 97, ET PASSAGE DES PRINCES

PARIS.

DERRIÈRE LE RIDEAU

MA FEMME ET MOI. — NI CHAIR NI POISSON. — LES MARIS DE Mlle NOUNOUCHE. — LA TACHE NOIRE.

FEU FOLLET. — LA SONNETTE.

PAR

CAMILLE LEMONNIER

*En vente, à l'***OFFICE ARTISTIQUE,** *90, Galerie du Commerce, à Bruxelles*

Prix : 3 francs.

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie. — Réouverture le 5 septembre.

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Le Tour du Monde en 80 jours.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — La Fille de Mme Angot.

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois). — Tous les soirs, spectacle-concert, duos, saynettes, opérettes, intermèdes.

Waux-Hall (au parc). — Tous les soirs, concert par l'orchestre de la Monnaie, sous la direction de MM. Dupont et Buziau.

Cirque Renz (boulevard Jamar). — Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre. — Les jeudis et dimanches, représentation à 3 heures après-midi et à 8 heures du soir.

Théâtre Enfantin (quinconce du Parc). — Représentations tous les jours de 1 h. 1/2 à 6 h.

IMP. RIMERIE BROGNIEZ & VANDE WEGHE, RUE DU LAVOIR, 19, BRUXELLES.

№ 15 TROISIÈME ANNEE 15 SEPTEMBRE 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. AUG. CHOLET, *Administrateur-Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne, »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

ON S'ABONNE : à Paris, chez C. PONT, libraire, 97, rue Richelieu ; chez HEYMANN, éditeur, 3, Chaussée-d'Antin ; — **à Londres,** chez HACHETTE, libraire ; chez BAILLÈRE, EINDAL & C^e^ ; — **à Genève,** chez Joel CHERBULIEZ, libraire ; — **à Berne,** chez B. F. HALLER, libraire ; — **à Leipzig,** chez MUCQUARDT, libraire ; — **à Rome,** chez BOCCA frères, Corso, 207 ; — **à Leyde,** chez A. W. SIJTHOFF, libraire ; — **à La Haye,** chez Martinus NIJHOFF, libraire ; — **à Vienne,** chez BRAUMULLER et fils, libraires ; chez GEROLS, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à BRUXELLES, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22 »
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwége	20 »

SOMMAIRE :

TEXTE. — EXPOSITION TRIENNALE DES BEAUX-ARTS, A BRUXELLES : LE SALON. II. Ch. Hermans, Ed. Agnessens, Em. Wauters : *Ernest Vanel.* — LA PEINTURE DE GENRE AU SALON. II : *Lucien Solvay.* — NOTRE PORTEFEUILLE : *La Campine, coucher du soleil,* lithographie par Joseph Coosemans ; *A la vente,* lithographie de D. Oyens ; *Souvenir de Mielmont,* lithographie par G. Speekaert ; *Le Billet,* lithographie par P. Oyens, d'après les tableaux du Salon : *Camille Lemonnier.* — DOSSIER DE LA COMMISSION : *J. Hoepfer.* — LES SACRIFIÉS : J. BOTH.

LITHOGRAPHIES. — LA CAMPINE, COUCHER DU SOLEIL, par J. Coosemans. — A LA VENTE, par D. Oyens. — SOUVENIR DE MIELMONT, par G. Speekaert. — LE BILLET, par P. Oyens. Croquis d'après leurs tableaux du Salon.

Avis. — On peut s'abonner à l'ART UNIVERSEL du 1^er^ septembre 1875 au 1^er^ septembre 1876.

Cet abonnement donne droit à la collection parue des numéros, depuis le 15 février de la présente année.

EXPOSITION TRIENNALE DES BEAUX-ARTS A BRUXELLES

LE SALON

II

Ch. Hermans. — Ed. Agnessens. — Em. Wauters.

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a : telle était la moralité que je rappelais en terminant ma première causerie et vous avez deviné à quel artiste je faisais allusion. Il y a tant de choses dans la toile de M. Charles Hermans, « *l'Aube,* » elle éveille tant de réflexions que je veux m'y arrêter longtemps ; en parlant d'elle nous serons amenés à citer d'autres peintres ; nous ne choisirons que les noms saillants, car je le répète, je n'ai point l'intention de dresser un inventaire des œuvres exposées au Salon de Bruxelles.

Deux viveurs sortent, à l'aube, d'un restaurant borgne ; l'un est ivre, l'autre, plus habitué aux excès, est froid comme le Desgenais du poëte. Le plus jeune titube sur ses jambes et regarde d'un air hébété une courtisane qui s'attache à son cou pour lui donner le baiser d'adieu, tandis qu'une Aspasie du trottoir, ivre elle-même, s'accroche à son bras et cherche à l'entraîner vers une voiture de place qui stationne au coin de la rue. Mais des ouvriers passent : c'est un vieillard accompagné de son jeune fils et de sa fille, une enfant de seize ans. Tous trois vont à l'atelier gagner le pain de la journée.

Il y a là une recherche de l'effet dramatique à laquelle les anciens n'avaient point songé, mais qui appartient à l'esprit moderne que la nature dans toute sa simplicité ne saurait émouvoir. Je ne dis point qu'on ne puisse rencontrer de pareilles scènes dans la vie, mais ces oppositions ne sont point la règle et le grand art ne peint point des exceptions. Je ne blâmerais pas trop cette antithèse, si le bouquet de violettes, jeté sur un tas de scories, ne dénonçait le parti-pris et l'absence d'émotion. M. Hermans a fait de la rhétorique et il a comblé la mesure en avouant que cette courtisane amoureuse est la fille de ce vieil ouvrier qui passe et, en la reconnaissant, détourne la tête pour cacher sa honte. Qui veut trop prouver ne prouve rien ; n'oublions pas que le peintre n'a que la forme et la couleur pour traduire ses pensées et que la forme et la couleur ne sauraient exprimer un drame, comme les paroles du poëte. Dès lors, pourquoi le pinceau provoque-t-il la plume ? Nous ne sommes plus au temps où des banderolles, sur lesquelles on écrivait le rôle des personnages, étaient placées à la bouche de chacun d'eux : le peintre traduit le fond par la surface, c'est-à-dire qu'il exprime certains états de l'âme par le jeu de la physionomie, mais comment faire comprendre, par les seules expressions, qu'un père reconnaît sa fille ? Il faudrait pouvoir, avec la forme et la couleur, déterminer exactement

la parenté qu'il y a entre deux êtres et c'est là que nous reconnaissons les impuissances du pinceau. J'ajouterai que la peinture ne peut éveiller directement en moi que des sensations. Elle n'éveille mes sentiments et mes idées que par l'intermédiaire de l'entendement ; aussi faut-il en conclure que, n'ayant que des moyens sensibles d'expression, c'est ma sensibilité seule qu'elle doit affecter. Telles sont les limites de son action, elle ne va pas au delà et nos vieux maîtres flamands ne s'y sont point trompés. Hermans n'a point écouté ce que lui conseillaient sa raison d'abord et le génie de sa race ensuite ; il a été séduit par la fantaisie qui naquit en France, comme le vaudeville, et il n'a point songé qu'en peinture l'artiste qui a assez d'esprit en a plus que celui qui en a trop.

Lorsque j'écrivais que le peintre traduit le fond par la surface, je pensais à Agnessens, un vrai Flamand celui-là. Agnessens ne se préoccupe point des anciens, il les connaît si bien qu'il ne cherche pas à les imiter mais, à les égaler ; c'est ce que ne fait point Wauters. Ce jeune garçon, qui caresse d'une main un grand chien brun et qui tient de l'autre son cerceau, me rappelle instinctivement un portrait de Van Dyck exposé au palais Duruzzo à Gènes. Wauters recherche l'harmonie sobre, et il croit l'obtenir par des gris sales qui attristent l'œil et l'affectent désagréablement. L'enfant de Van Dyck a couru les jardins du palais, il a cueilli des fruits et les a jetés sur le tapis, puis il s'est reposé un instant en s'appuyant contre une chaise de velours. Bel âge de l'insouciance ! le jeune prince passe ses journées à s'ébattre dans les prairies et dans les allées du parc, à faire parler ses perroquets et à agacer ses chats ; toute cette vie aristocratique est dans l'œuvre de Van Dyck et je la comprends sans peine, car les effets particuliers dont le maître est si prodigue sont combinés dans le sens de l'effet général avec un art inouï. L'unité de l'œuvre est d'une puissance d'autant plus incroyable que la variété en est plus grande ! C'est la pauvreté de l'invention qui fait illusion sur l'unité dans l'œuvre de Wauters. Agnessens pouvait aussi se préoccuper de Van Dyck ; *Les Enfants de Charles* Ier du palais Madama de Turin, étaient une grande leçon pour l'artiste, mais Agnessens est trop lui pour chercher à imiter les autres. Van Dyck arrivait au « caractère essentiel » par le milieu dans lequel il plaçait ses modèles et tous les anciens maîtres étaient de cette école. Les modernes vivent dans un temps où l'expression triomphe. C'est par les mouvements de la physionomie, par les gestes et par les attitudes qu'on exprime aujourd'hui la manière d'être de son modèle ; on ne demande plus ces accessoires que les anciens peintres jetaient avec profusion dans toutes leurs toiles et qui concouraient à déterminer le caractère qu'ils voulaient exprimer ; mais encore faut-il les remplacer par quelque chose et c'est précisément cela qui n'est point dans le tableau de Wauters ; un enfant qui pose ne m'apprend pas davantage qu'un mannequin d'atelier ; je constate la prétention de l'artiste que vise à la noblesse et n'obtient qu'une noblesse de théâtre.

En observant le portrait d'Agnessens, je remarque que chaque attitude est l'expression d'un âge différent. Ce bambin qui lève le bras et qui crie me rappelle bien cet âge où l'enfant que l'on a choyé, caressé, embrassé toujours, s'aperçoit qu'on s'occupe moins de lui et veut attirer l'attention ; petit amour-propre que nous constatons tous les jours et contre lequel Jean-Jacques s'élevait avec vigueur ; à cinq ans les petites coquetteries féminines se traduisent dans les mouvements, les gestes ont je ne sais quelle grâce naissante, les yeux inquiets veulent tout apprendre ; elle sera femme un jour, cette mignonne qui a déjà toutes les séductions de son sexe ; à treize ans la jeune fille se croit grande, elle est la maman de la nichée, elle a conscience de sa haute mission et sourit maternellement en regardant le bambin qui crie. Quant au jeune garçon, il préfère le jeu à l'étude et se soucie fort peu de ses frères et de ses sœurs ; ce qui le préoccupe c'est le grand chien noir avec lequel il s'amuse au jardin, car à son âge l'homme n'aime que ceux dont il peut espérer des distractions. Tout cela est admirablement exprimé par Agnessens ; la surface traduit le fond, l'attitude de l'enfant est l'expression exacte de son âge. L'observation de la nature est la condition de pareilles œuvres ; en vrai Flamand qu'il est, Agnessens s'est pénétré de son modèle, il a fui la fantaisie qui a si mal conseillé Hermans, et s'est appliqué à être sincère dans l'acception la plus élevée du mot. Il ne s'est point préoccupé des anciens comme Wauters, et son œuvre n'en est que meilleure parce qu'elle est vraiment moderne.

Nous étions devant la toile d'Hermans ; en nous retournant nous avons vu celle d'Agnessens ; rien n'était plus simple et nous n'aurons pas à faire de bien grands efforts pour nous retrouver devant *l'Aube*. Nous la quittons pour y revenir. La critique que j'en ai faite me met à l'aise pour le bien que je vais en dire. Hermans est bien flamand, lorsqu'il ne craint pas de fixer sur la toile une scène de la vie moderne, dans toute sa brutale vérité.

N'avons-nous donc aucun caractère qu'on ne puisse nous peindre, et tandis que les anciens maîtres exprimaient par le pinceau ce qu'ils voyaient autour d'eux, serons-nous les seuls dont le peintre détournera les yeux ? Notre vie n'offre-t-elle aucun spectacle qui puisse séduire un artiste ? L'habit noir a son héroïsme comme le juste-au-corps et la cuirasse ; il a fallu des siècles de lutte pour que l'homme méritât de le porter : anéantir l'insolence des castes et l'absolutisme des rois et ouvrir, par l'abolition des priviléges, le chemin de la fortune et des honneurs à tous les hommes. L'habit noir est le symbole de l'égalité. — Ce vêtement noir, que portent les hommes de notre temps, dit Alfred de Musset, est un symbole terrible ; pour en venir là, il a fallu que les armures tombassent pièce à pièce et les broderies fleur à fleur. C'est la raison humaine qui a renversé toutes les illusions ; mais elle porte en elle-même le deuil, afin qu'on la console. Oui ! nous sommes tristes, comme des lendemains d'enterrement ; nous avons jeté la pelletée de terre sur le cercueil de nos illusions, dirait le précieux Voiture ; plus rien ne nous émeut, nous sommes las de la vie et nos rêves insensés nous font mépriser la réalité des choses, tant ils s'éloignent du possible. L'orgie nous distrait encore parce qu'elle assoupit nos pensées ; l'amour ne fait plus battre nos cœurs, si toutefois un cœur bat dans notre poitrine ; il semble que notre existence soit le long suicide d'un désespéré. Mais plus bas il y a toujours le peuple qui travaille et qui laisse passer l'orgie, le savant que l'aube trouve devant sa table d'étude et tous ces hommes actifs et vaillants qui poussent la société vers l'avenir. Le fond est éternellement le même,

la physionomie seule a changé; il y a toujours eu des désœuvrés et des travailleurs, mais la surface n'est plus ce qu'elle était jadis, l'allure est autre, les motifs de notre activité ne sont plus ceux de l'activité de nos pères, et ce sont précisément ces motifs qui nous donnent un caractère original et qui déterminent dans nos expressions et nos attitudes le caractère de notre temps.

Les peintres d'histoire (c'est l'Académie qui leur donne ce nom) recherchent aujourd'hui les détails d'archéologie; ils étudient les quelques pierres que nous a laissées l'Egypte, les ruines qui attestent de la splendeur de Rome et ils ambitionnent, comme Alma Tadema et Joseph Coomans, par exemple, de faire revivre sur la toile le royaume des Pharaons et l'empire des Césars. Ces préoccupations sont bien de notre temps et l'artiste a dû les connaître dans un genre qui ne saurait émotionner, ni donner un libre essor à l'imagination. Tout cela pour la plus grande gloire de la vérité locale que l'on craint d'offenser! Mais chaque époque n'a-t-elle pas sa physionomie distincte? Nos visages n'ont plus l'expression d'il y a trois cents ans, nos attitudes sont autres, nous ne marchons plus comme marchaient les courtisans de Louis XIV habitués à se glisser sur les planchers de Versailles. Tous les hommes d'alors imitaient ces modes de cour, tandis qu'aujourd'hui nous appuyons fortement les pieds à la terre, comme un vainqueur qui met le talon sur le cou de son esclave; nous lui avons arraché ses décrets et nous nous sommes emparés de ses forces pour les appliquer à notre usage : elle est notre chose enfin. Comment étudier toutes ces nuances à travers les siècles? La nature seule pourrait nous les enseigner, mais le passé est loin derrière nous et il échappe en partie à notre observation. Que parle-t-on encore de vérité locale? Qu'importe qu'elle soit plus ou moins respectée puisqu'il est impossible qu'elle le soit complétement.

Quand je m'arrête devant une toile de Rubens, je ne songe ni aux Romains ni aux Juifs qu'il représente sous les costumes de son temps, mais au milieu dans lequel vivait le grand maître flamand. Ce n'est pas lui qui se préoccupe des détails archéologiques; la vérité locale est pour lui celle de son époque et il n'en veut pas chercher d'autre. Aussi Rubens explique-t-il ses contemporains par son œuvre. Je constate cette grosse gaieté bruyante, cette vie plantureuse et grasse, je vis avec ces hommes qui oublient dans la joie les malheurs passés et je me plais à voir s'étaler ainsi ces chairs brutales que rougissent de luxurieux appétits, ces corps d'une rudesse inouïe et ces nudités fraîches et roses, comme les grasses nymphes de Jordaens que poursuivent des satyres velus. Cette exubérance de vie, qui est bien le caractère du temps, se retrouve dans toutes les œuvres du grand maître, et tandis que Pantagruel éclate de rire à Meudon, les *Chemins de la Croix* de Rubens étalent les mêmes carnations que sa *Kermesse flamande* du Louvre et que ses tableaux de mythologie et d'histoire de la Galerie des Médicis. Je saisis cette époque et ce peuple où le citoyen s'impose à l'artiste, comme il s'est imposé dans l'état, et tandis que là-bas on peint des vierges et des saints, ici arquebusiers et syndics remplissent les tableaux; point de roi, point de noble, tous les personnages sont des citoyens, et Rembrandt, Frans Hals ne font entre eux de différences que celles du courage et du talent. On devine la constitution du pays au temps où de pareilles œuvres se produisaient, et lorsqu'on s'arrête devant ces grands visages sur le front desquels se lisent de sévères réflexions et qui entourent une table où l'on a couché un cadavre que dissèque un professeur d'anatomie, on rêve à ce XVI^e^ siècle qui voit naître l'imprimerie, éclater la réforme, briller l'antiquité grecque et latine d'une lumière nouvelle, où la science se débarre enfin des fers du catholicisme et se jette dans la voie du libre examen, tandis que l'Amérique inonde l'Europe de son or et fait partout déborder la richesse.

C'est ainsi que le grand art s'attache à manifester le caractère essentiel de son temps; l'artiste qui s'applique à représenter son époque travaille pour l'histoire. Hermans est dans ce cas.

ERNEST VANEL.

LA PEINTURE DE GENRE

AU SALON

II

Nous avons parlé, la dernière fois, de quelques peintres d'enfants, et parmi eux nous avons cité Jean Verhas. Il faudrait nommer à côté de lui son frère, Franz Verhas; lui aussi connaît et sait rendre admirablement les grâces et les mutineries de ce petit monde joyeux; il possède la même palette riche et lumineuse et le même crayon élégant et léger qu'il faut pour dessiner un bambin espiègle, — tout un poëme devant lequel plus d'un s'avoue vaincu. Mais il semble que Franz Verhas n'ait pas compris l'enfant sans la mère, dont il ne veut pas le séparer; dans ses tableaux, c'est toujours celle-ci qui est l'actrice principale; et le peintre a su trouver, dans cet accord harmonieux de la maternité et de l'enfance, le moyen de donner à la femme un charme, une coquetterie de plus.

Le lion a déjà une réputation établie, qu'il a conquise à Gand, l'an dernier; nous n'avons donc plus qu'à en rappeler l'élégance et l'esprit qui font de cette toile un petit chef-d'œuvre. *Blankenberghe*, sans être aussi goûté que le précédent, brille par des qualités réelles et non moins précieuses. Sur le sable de la mer, deux femmes, l'une assise, l'autre debout, prennent part au bonheur d'un joli bébé plein de santé et de joie. L'attitude si naturelle de ces deux femmes, les brillants et les veloutés de leur toilette maritime sont rendus avec un art expérimenté. Le groupe est bien composé, sans recherche ni effet; il se détache sur le fond vert-pâle d'une cabine de bain, ce qui donne à l'œuvre une coloration distinguée, audacieuse, mais un peu défavorable à l'harmonie de l'ensemble; ce carré de planches brutalement découpées au milieu du tableau enlève de la profondeur et déplaît à l'œil.

Dans le *Bouquet de la mariée*, Jean Verhas a montré tout ce que sa brosse possède de virtuosité à faire miroiter la soie et à rendre les légèretés diaphanes de la dentelle et de la gaze. Il y a là une prestesse de facture exquise, aérienne, parfois un peu froide, mais sans inconsistance.

Louis Dubois a voulu mêler sa voix dans le concert et

chanter une strophe de ce poëme éternel, la femme. Ce ne sont plus les mêmes procédés que ceux des frères Verhas qu'il faut s'attendre à rencontrer chez cet artiste si vigoureux : sa brosse manie la pâte à l'emporte-pièce, avec fougue et maëstria. Son *Eve* est un morceau excellent, enlevé crânement ; la touche est ferme, large, sans blaireautage qui amincit. Il y a de l'élégance dans le mouvement de ce corps svelte et vivant qui se courbe avec un geste gracieux. Le fond de paysage qui encadre la figure est un peu décoratif et manque de légèreté ; je voudrais voir l'air circuler plus à l'aise dans ces feuillages.

Les peintres doués au culte du beau sexe (soyons galants !) sont rares ; ne saisit pas qui veut les secrets de leur coquetterie. Alfred Stevens n'expose plus, lui, le maître du genre, et ce n'est certes pas Mlle de Senezcourt et autres pensionnaires en vacances, dont les panneaux ineptes s'étalent à la rampe, qui le fera oublier... Décidément, il n'y a que les hommes qui sachent chanter les femmes. Verdyen est un de leurs prêtres les plus zélés ; mais il ne peint d'ordinaire que la tête et il s'arrête au buste, par respect pour elles, sans doute, ne voulant pas pousser plus loin leur confession. Il est vrai qu'il expose une *Femme de Smyrne*, tout entière ; mais celle-ci est voilée soigneusement des pieds jusqu'à la tête. *Eva* et *Albion*, — deux études excellentes — ont l'autorité et la force des maîtres. Que M. Verdyen ne s'égare pas en Orient ; son talent se prête mieux aux beautés de nos climats brumeux ; il y a du sang flamand dans ses veines : qu'il mette à profit ce trésor.

Serrure, un des médaillés du Salon, est flamand par son coloris et français par sa distinction. Personne mieux que lui n'excelle dans ces scènes mignonnes de la Régence, de ce monde de soubrettes et de marquis à talons rouges. *Entre voisins* nous représente un doux baiser d'amoureux donné par dessus la clôture d'un parc. Ah ! le baiser charmant, savoureux, sonore ! Comme il vibre discrètement dans le silence des bois !... C'est encore tout un petit poëme qu'exprime la soubrette malicieuse de *Mule noble et pied vilain ;* elle a déchaussé son pied de sa pantoufle roturière et elle essaie, la rusée ! la mule de sa maîtresse, pour voir si, elle aussi, la nature ne l'a pas faite marquise... Et, ma foi, le pied y entre !...

Voilà pour quelques peintres de femmes. Il y a aussi les peintres de... polissonneries, — mon Dieu, oui ! *Le billet de faveur*, de M. De La Hoese, est tout simplement un billet de mille francs qu'un monsieur généreux fait miroiter sans façons aux yeux d'une jeune dame en déshabillé galant. Heureusement le peintre a baissé à temps le rideau et ne nous a pas montré les suites de cette scène extra-familiale... La vertu est chose si fragile ! La peinture ne manque pas d'habileté ; le jour gris et violent qui éclaire la scène est rendu avec beaucoup de vérité ; il y avait là une sérieuse difficulté que l'artiste a vaincue sans effort.

M. Delbeke narre, dans ses toiles, l'histoire d'un nouveau Joseph et d'un nouveau Putiphar, que nous n'avions pas l'honneur de connaître. Le nouveau Joseph est un domestique de la plus belle eau pour qui Mme Putiphar a des bontés ; Joseph, moins farouche que son illustre ancêtre, dorlote sa maîtresse, mais voici que le mari survient à l'improviste, tout de jaune habillé et roulant des yeux furibonds... Joseph garde une contenance digne, autant du moins que peut nous le laisser deviner son visage qui se reflète dans la glace ; Mme Putiphar enlève prestement la livrée de son serviteur aux regards de son époux et fait à celui-ci un de ces gestes particuliers aux gamins de Paris. Tout cela s'appelle : *Pas de chance chez M. Putiphar !*

Les conséquences d'une averse, de Constant Cap, peuvent se ranger dans la même catégorie. Un monsieur, à l'abri de la pluie dans une cuisine de cave, se délecte à la lecture du *Courrier de Bruxelles*, tout en examinant les jambes de ses concitoyennes qui passent dans la rue. L'art doit se respecter plus, me semble-t-il, dans ses inspirations et ne pas descendre au rang des caricatures de journaux satiriques. Le fameux « doigt de Dieu » a puni M. Cap de son irrévérence, en faisant l'exécution aussi médiocre que le sujet. — Voyez le second tableau exposé par l'artiste anversois : *En troisième*, plein d'observation, de couleur et de gaieté. L'expression des braves campagnards qui voyagent est tout à fait réjouissante ; on y voudrait toujours un peu plus de goût et de mesure, mais l'intention est évidente et la vérité des physionomies très-réussie.

Les frères David et Pierre Oyens continuent leurs progrès. C'est toujours la même franchise, la même sûreté de brosse, les mêmes empâtements vigoureux qui donnent tant de relief et de vie à leurs toiles. *A la vente, le Commissionnaire*, et *le Départ du chef-d'œuvre* sont trois morceaux exquis, où la verve égale la malice. La lumière baigne à flots cette peinture poussée et travaillée au couteau. Peut-être David Oyens ferait-il bien de revenir sur ses premières impressions et de donner à ses spirituelles ébauches l'achèvement qu'on leur désirerait parfois ; cela n'ôterait rien à leur spontanéité et à leur éclat, au contraire. — *La Compagne de l'artiste*, de Pierre Oyens, mérite les plus grands éloges ; ce n'est plus une esquisse, mais un morceau achevé, — car sa dimension ne demande pas le fini détaillé de panneaux plus exigus. La pose si naturelle des personnages, — un peintre et sa compagne examinant de face avec le public un tableau posé sur un chevalet, — l'expression des visages, les jeux de soleil et d'ombre, sont remarquables. Encore deux peintres flamands de bonne race, qui ne failliront pas.

Quant à Henri de Braekeleer, il semble avoir perdu la lumière chaude qui éclairait si vivement ses toiles : elle est devenue blanche et blafarde, comme si le jour se fût subitement décoloré à ses yeux. *Le Retour du marin* et *l'Imprimeur en taille douce*, tout en conservant les qualités de sincérité et de relief qui distinguent ses aînées, étonnent le visiteur habitué aux colorations ensoleillées de son *Marin* d'il y a trois ans. Que M. de Braeckeleer surveille sa palette et qu'il en bannisse bien vite cette tonalité froide et cendrée qui en gâte la richesse.

LUCIEN SOLVAY.

NOTRE PORTEFEUILLE

—

La Campine, coucher du soleil. Lithographie de J. Coosemans d'après son tableau du Salon.

Le plus simple croquis de Joseph Coosemans se reconnaît toujours à la netteté et à l'élégance des lignes : elles s'incrustent dans l'air finement ; il n'a rien de brutal. Son tableau du Salon a des sévérités douces dont vous retrouverez l'accent dans la lithographie : les saules plaquent en noir, ébouriffés et gibbeux, sur la profondeur du ciel ; à ras de terre s'écrase le soleil, dans la vapeur des soirs. Un ruisseau miroite dans les terrains ravinés des premiers plans, rayé d'égratignures de lumière.

A la vente. Lithographie de David Oyens, d'après son tableau du Salon.

N'est-ce pas qu'il est bien assis ? Il est muet, il médite, il prépare un coup. Soyez sûr qu'on ne le prendra pas sans vert : c'est un connaisseur. Il est aisé de le voir à son sourcil contracté sous le pince-nez, au petit regard aigu et froid qui troue le carreau, à l'attention de toute la physionomie. Un verre au pied ciselé, qu'il tourne dans ses mains, est l'objet de sa contemplation. Bonne silhouette, sur ma foi — et d'une indication suffisante sur le croquis, bien que celui-ci soit un peu trop regratté.

Souvenir de Mielmont. Lithographie de Gustave Speekaert, d'après son tableau du Salon.

L'effet est un peu forcé. Ces maudites pierres vous jouent des tours ! Le principal est qu'on voie ce que le peintre a voulu, la nature de son paysage et les masses lumineuses. Celles-ci sont suffisamment indiquées. C'est une jolie page que l'original, bien en valeur et prise sur nature.

Le Billet. Lithographie de Pierre Oyens, d'après son tableau du Salon.

Le titre véritable eût été : *Vue de dos*. C'est une tranche de dos, en effet, coupé de larges omoplates, sur lesquelles se jouent des lumières satinées, glacées aux creux de demi-teintes argentines. Un bon morceau de facture.

Ces deux Oyens sont vraiment de rudes brosseurs.

CAMILLE LEMONNIER.

DOSSIER DE LA COMMISSION

On sait à présent que parmi les toiles acquises par le gouvernement au Salon figure la méringue glacée que le catalogue mentionne sous le titre : *La Coupe de l'amitié*.

Quoi ! alors que l'*Aube* était à vendre, que l'occasion se présentait d'acheter le plus noble effort qui ait été tenté en Belgique dans la voie moderne, alors qu'on pouvait reconnaître un talent d'ordre supérieur !

C'est bien vrai : mais il paraît que l'*Aube* a été trouvée trop peu morale, qu'on y a vu l'excitation à la débauche des filles, à la perversion des hommes, et que les mœurs n'étaient pas compatibles avec un pareil sujet.

Cependant, direz-vous, le banquet qui réunit les convives demi-nus de la *Coupe de l'amitié* laisse entrevoir, sous ses voiles transparents, des mystères bien moins chastes encore que les brutales corruptions étalées dans l'*Aube* : on sent bien que la tunique n'est plus retenue à l'épaule des femmes que par une agrafe qui ne tardera pas à tomber et les hommes ont des faces allumées qui font sourire dans l'ombre le dieu Priape.

A mon avis, ces gens seraient à faire l'amour que la chose n'en serait pas plus immorale ; mais ce qui l'est, c'est que ce bariolage de confiseur se fasse payer pour de la peinture et qu'on fasse rougir les bonnes toiles — si rares — du musée moderne en leur accolant cette chromolithographie de boîte de dragées. Mollesse, fadeur, miévrerie, ignorance du dessin, impuissance de peindre, la *Coupe* a toutes les faiblesses, avec une apparence d'adresse et d'habileté mécaniques. Et c'est cette pâtisserie qu'on a préférée à la large peinture, à la science de dessin, à l'effort d'invention, à la recherche de style que M. Hermans a condensés dans sa toile ! Que diront les contribuables ? Que dira le pays ?

***

Un correspondant nous fait connaître son indignation au sujet de la répartition des médailles.

« Comment, s'écrie-t-il, Hermans n'est pas médaillé !... » etc.

Que notre correspondant se rassure : M. Hermans est médaillé du Salon de Bruxelles depuis six ans.

***

Un étonnement général, ç'a été de voir que M. Danse, le graveur des *Derniers moments de Charles-Quint*, n'avait pas obtenu plus que MM. Gaillard et Jacquemart, la médaille ; il y avait pourtant bien droit. M. Danse avait au Salon des travaux très-intéressants, où sa maîtrise luttait victorieusement contre des difficultés multiples ; il avait non-seulement des travaux au burin et à l'eau-forte d'un très-bel accent, mais un superbe dessin d'après le *Hugues Van der Goes* de M. Wauters. Eh bien, ni ces travaux ni la légitime réputation de M. Danse parmi les artistes belges, ni la haute estime qu'on a pour lui à l'étranger, n'ont trouvé grâce aux yeux de la Commission. M. Danse, on ne l'ignore pas, est professeur de gravure à l'académie de Mons ; il est le graveur recherché d'un groupe important d'artistes ; il a gravé pour des éditeurs, pour des revues, pour le gouvernement ; il est enfin, dans la triste situation qui est faite à la gravure en Belgique, un des artistes les plus méritants et les plus dignes d'encouragement : rien n'a prévalu. Nous le regrettons, car voilà longtemps que M. Danse expose, il a eu une médaille à Vienne ; la nouvelle de sa médaille eût été accueillie avec une satisfaction générale.

On sait que M. Wauters n'a jamais voulu d'autre graveur que M. Danse pour la reproduction de son *Van der Goes*, malgré les démarches instantes faites auprès de lui en faveur d'un autre praticien : serait-ce là la raison pour laquelle cette reproduction, décrétée par la commission il y a trois ans (on sait, en effet, que c'est le tableau de M. Wauters qui avait été choisiaour la tombola) n'a pas encore été faite ?

***

Ce qui est plus étonnant, c'est qu'on n'ait pas trouvé à décerner une médaille pour la gravure.

J. Jacquemart et Gaillard n'ont pourtant pas eu de médaille chez nous, que nous sachions ; et tous deux exposent !

Allez voir les gravures de Gaillard, ces admirables gravures si moëlleuses, si transparentes, où la lumière semble circuler à travers les tailles et qui ont la finesse satineuse d'un tissu ; puis les merveilleuses eaux-fortes de Jacquemart, le maître incomparable, avec leurs chatoiements délicats, leurs paillettes, l'art merveilleux de leurs demi-teintes — et demandez-vous si plus belle occasion s'est jamais présentée de décerner la médaille.

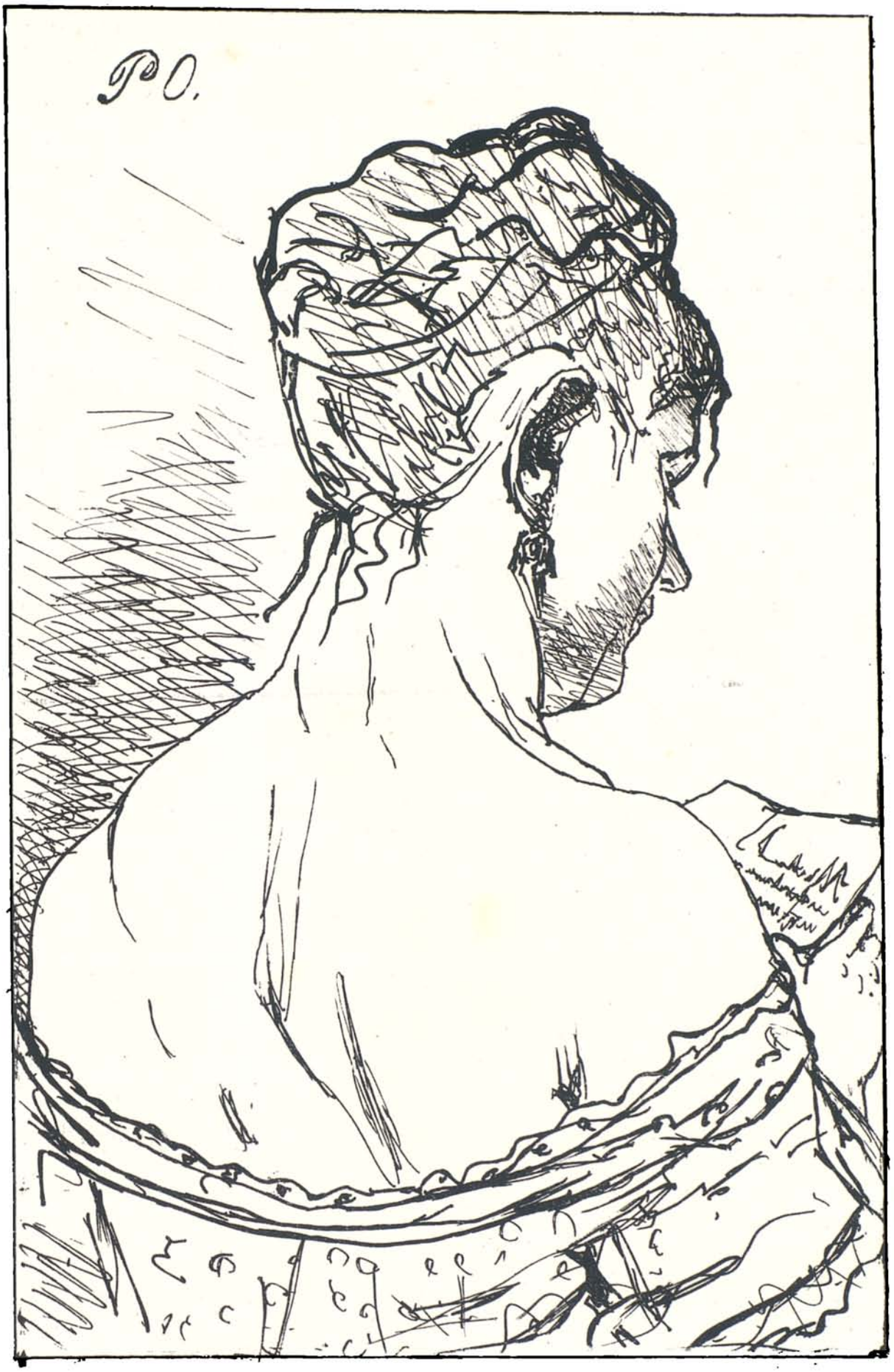
Après çà, peut-être ont-ils été médaillés autrefois ; le catalogue n'en dit rien.

***

Il devrait le dire et nous attirons sur ce point l'attention. Le catalogue du Salon de Paris, qui est quatre fois gros comme celui de Bruxelles, publie tous les renseignements, il en publie même d'inutiles. Il n'est que juste que pour la moitié du prix nous n'en ayons pas autant qu'il ne donne ; mais, au moins, devrions-nous en avoir pour notre monnaie. C'est ainsi qu'il y a une lacune au catalogue du Salon bruxellois et cette lacune est l'absence d'une table alphabétique des médaillés — qui l'ont été antérieurement. Nous ne croyons pas que la surcharge de besogne serait très-considérable pour le secrétariat.

***

Il est arrivé un accident récemment — aujourd'hui réparé.


Pl. 0.

Un étranger, s'étant reculé pour mieux voir une toile à la frise, heurta un piédestal qu'il n'avait pu voir : sur le piédestal se trouvait le beau buste de M. Fassin. Le buste roula par terre. Il n'était qu'en plâtre.... Eh bien, non, il ne se cassa pas, mais par pur hasard.

Ces accidents peuvent se renouveler tous les jours. Quand donc fixera-t-on les bustes aux piédestaux ?

LES SACRIFIÉS

Nous continuerons, sous ce titre nouveau, nos flâneries à travers la frise, commencées sous le titre : *Dossier de la commission*.

Th. Baron. — *Automne* (Londres), n° 31. Une bonne toile, un vaillant effort, un grand et noble paysage d'une tournure inusitée: on l'a placée dans la région des reflets; c'est à peine si on le voit, même en se tordant les vertèbres du cou. Les tons rutilants de l'automne y sont comme tamisés dans une brume grise, qui les fait paraître amortis. Vigueur dans l'exécution, facture un peu cotonneuse.

J.-L. Brown. — *La maréchaussée conduit au présidial de Guérande*, etc., n° 133. Un morceau très-peintre, légèrement saucé de jus de tabac, mais savoureux et réjouissant à l'œil : on l'a mis dans un coin, au deuxième rang, sous le reflet d'une bordure d'or.

R. Burnier. — *Aux bords du Rhin*, n° 150. Une petite toile délicieuse dans une tonalité d'or fondu : un ciel cuivré, des avant-plans dans la demi-teinte; trois vaches et la gardeuse; c'est le soir. La figure et les vaches sont joliment touchées dans une gamme de valeurs justes. Au plafond.

Ch.-Léon Cardon. — *Sans adieu*, n° 169. Deux dames et un brillant officier : on se serre la main. L'officier a le ton froid du galant homme; la dame a un bout de sourire : l'intrigue se devine. Il y a peut-être un peu de raideur dans le geste; mais l'effort existe; on sent percer la volonté du peintre. Tout le tableau est dans un mode gris, très-juste, bien qu'un peu lourd. On l'a mis au deuxième rang, où on le voit à peine et où les pâtes ont des luisants de zinc.

Léonce Chabry. — 181.182, 183. Des toiles de maître : on les a éparpillées sans respect. La mieux placée (*Chênes des Bretons*), l'est au-dessus du premier rang; mais la salle est profonde; on la voit.

Félix Cogen. — *L'attente*, n° 208. Une femme debout, en profil, au bord de la mer. Beaucoup de caractère et de style; une couleur franche et sobre. En haut.

Ed. Agnessens. — *La Japonaise*. Une belle fille pour ceux qui les aiment ainsi — aux carnations de brique pilée, les yeux obliques, la bouche couleur de framboise, dans le costume ramagé de fleurs qui fait la joie des collectionneurs de japonaiseries. Belle toile largement enlevée en pleine pâte, dans des tons ambrés. — Dans un coin de salle, trop haut.

Ed. Dardenne. N°s 249, 250, 251. — M. Dardenne s'applique à voir juste ; il éludie la relation des tons entre eux ; il est dans le vrai. Alors que tant d'autres font des paysages en zinc et sont à la rampe, il est mal placé.

David De La Mar. — La *Petite Vachère*, n° 325. — Un petit paysage d'un sentiment très-juste, dans des tons ardoisés qui rappellent les Mauve. — Perdu en haut.

Gust. Den Duyts. — *Un bourg en Flandre*, n° 353. Paysage étudié, un peu forcé peut-être comme tonalité générale, mais rempli d'accent et d'impression. Placé où il est, il a des luisants désagréables qui rompent ses sévères harmonies; et il apparaît faible et décousu. — De M. Den Duyts encore une *Vue à Edichore*, guère plus favorablement exposée.

de Saint-Cyr. — *Sentinelle à l'entrée d'un harem*, n° 367. Cela a des qualités, très-certainement. Tournure à la Roybet, martiale, décidée, pleine de crânerie. Mais on en a fait un dessus de porte. Voilà un artiste bien encouragé.

L. Evenepoel. — *Le Fumoir*. Une petite toile d'accessoires très-bien groupés, mais dont l'exécution, fine et soignée, demandait à être vue de près. On l'a placée à un endroit où il est impossible de juger de rien.

J. Both.

(*A suivre*).

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris . . . . Un an, 50 fr.; six mois, 25 fr.
Départements . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*. 3, rue Laffite, à Paris.

CH. NOËL

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Bruxelles

ACHAT, VENTE & EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

Rue de Ruysbroeck, 74, Bruxelles

VENTE, ECHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette Maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôts d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, Bruxelles

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE & VERNISSAGE.

L. SABATIER & Cie

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ÉCRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 50 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collection

par **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. Van Trict, libraires, 30, rue Saint-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 74, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie. — Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : **Alex. DE BLOCHOUSE**, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalage pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

VINS FINS ET LIQUEURS

FOURNITURE SPÉCIALE DE LA BOURGEOISIE

E. PARENTEAU, aîné, de Bordeaux

MAISON DE 1re ORDRE

très-honorablement connue en Belgique

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE :

EDOUARD de LACOUR, *rue de l'Hôpital, 17*

A BRUXELLES.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES
ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES.

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN.

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2 (près du MUSÉE)

ANVERS.

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28.

FABRIQUE DE VERNIS	TOILES, PANNEAUX, CHASSIS	MANNEQUINS
COULEURS EN POUDRE	**CHEVALETS DE CAMPAGNE**	**BOITES A COULEURS**
COULEURS BROYÉES	ET D'ATELIER	ET A COMPAS
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU.	PARASOLS, CANNES, ETC., ETC.	PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE.

SPÉCIALITÉ DE TOILETTES DE BALS

CHARLOTTE DE VUYST

41, RUE DES FRIPIERS, 41

BRUXELLES

ROBES & CONFECTIONS

ÉLÉGANCE. — CÉLÉRITÉ.

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES.

MAISON D. DESWARTE, RUE DE L'AMIGO, 21

Successeur J.-B. GOFFOY

FABRIQUE DE VERNIS
Couleurs en poudre et broyées
Couleurs fines en tubes pour tableaux.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
Chevalets d'atelier et de campagne
Cannes, siéges, etc., etc.

BOITES A COULEURS & A COMPAS
Crayons pour faux-bois
Pastels et pinceaux en tous genres.

Assortiment complet des articles pour la peinture sur porcelaine.

ARTICLES POUR L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN

SPÉCIALITÉ DE BRONZES.

CASIMIR PONT, libraire-éditeur

97, RUE DE RICHELIEU, 97, ET PASSAGE DES PRINCES

PARIS.

DERRIÈRE LE RIDEAU

MA FEMME ET MOI. — NI CHAIR NI POISSON. — LES MARIS DE Mlle NOUNOUCHE. — LA TACHE NOIRE.

FEU FOLLET. — LA SONNETTE.

PAR

CAMILLE LEMONNIER

*En vente, à l'***OFFICE ARTISTIQUE**, *90, Galerie du Commerce, à Bruxelles*

Prix : 3 francs.

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie. — Le Barbier de Séville.

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Le Tour du Monde en 80 jours.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — La Fille de Mme Angot.

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois). — Tous les soirs, spectacle-concert, duos, saynettes, opérettes, intermèdes.

Théâtre royal du Parc. — Le procès Veauradieux.

Cirque Renz (boulevard Jamar). — Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre. — Les jeudis et dimanches, représentation à 3 heures après-midi et à 8 heures du soir.

Théâtre Enfantin (quinconce du Parc). — Représentations tous les jours de 1 h. 1/2 à 6 h.

IMPRIMERIE BROGNIEZ & VANDE WEGHE, RUE DU LAVOIR, 19, BRUXELLES.

N° 16 TROISIÈME ANNEE 1er OCTOBRE 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. AUG. CHOLET, *Administrateur-Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20 »
Angleterre, »	18 »
Allemagne, »	18 »
Pays-Bas, »	18 »

ON S'ABONNE : à Paris, chez C. PONT, libraire, 97, rue Richelieu ; chez HEYMANN, éditeur, 3, Chaussée-d'Antin ; — **à Londres,** chez HACHETTE, libraire ; chez BAILLÈRE, EINDAL & C° ; — **à Genève,** chez Joel CHERBULIEZ, libraire ; — **à Berne,** chez B. F. HALLER, libraire ; — **à Leipzig,** chez MUCQUARDT, libraire ; — **à Rome,** chez BOCCA frères, Corso, 207 ; — **à Leyde,** chez A. W. SIJTHOFF, libraire ; — **à La Haye,** chez Martinus NIJHOFF, libraire ; — **à Vienne,** chez BRAUMULLER et fils, libraires ; chez GEROLS, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à BRUXELLES, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22 »
Suisse, »	18 »
Italie et Portugal	20 »
Suède et Norwége	20 »

SOMMAIRE :

TEXTE. — LA MADONE DE BRUGES : *J. Hœpfer.* — EXPOSITION TRIENNALE DES BEAUX-ARTS, A BRUXELLES : LE SALON. III. *Ernest Vanel.* — LA PEINTURE DE GENRE AU SALON. III : *Lucien Solvay.* — LES SCULPTEURS AU SALON. I : *P. R.* — LES ARCHITECTES AU SALON. I : *A. P.* — NOTRE PORTEFEUILLE : *Sans Adieu,* lithographie de M. Ch. Cardon, d'après son tableau du Salon : *Camille Lemonnier.* — LES SACRIFIÉS. III : *J, Both.* — PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE : *Camille Lemonnier.* — CHRONIQUE ARTISTIQUE.

LITHOGRAPHIE. — SANS ADIEU, par Ch. Cardon, croquis d'après son tableau du Salon.

Avis. — On peut prendre un abonnement de six mois à l'ART UNIVERSEL du 15 août dernier au 15 février prochain moyennant 7 fr. 50.

LA MADONE DE BRUGES

Au milieu des discussions que soulève l'authenticité de la célèbre statue de l'église Notre-Dame à Bruges, il n'est pas sans intérêt de mettre au jour les documents qui peuvent apporter quelque lumière dans le débat.

Il existe une Histoire de Belgique, publiée à Gand en 1565 et dont l'auteur est Marcus Van Vaarnewyck. L'auteur, dans un chapitre où il est question des Pays-Bas, parle de la *Madone* et il en parle en termes très-nets, qui prouvent que lui et les Flamands de son temps n'ont pu douter un instant de son authenticité. Bien que M. Louis Viardot et les écrivains qui sont contraires à cette authenticité, déclarent ne point attacher de prix à l'opinion commune qui régnait en Flandres à l'époque où la *Madone* entra dans l'église de Notre-Dame, il serait assez singulier qu'un historien généralement au courant des choses et vivant au temps de Michel-Ange même, ait pu se tromper avec la totalité de ses contemporains sur le compte d'une œuvre d'art dont il était si facile de contrôler l'authenticité. Van Vaarnewyck déclare positivement que la statue est de Michel-Ange, sans exprimer à cet égard le moindre doute : c'est donc qu'il n'y en avait pas au temps où il vivait et que tout le monde, comme lui-même, était persuadé que la statue était de la main du célèbre florentin.

Voici, au reste, ce qu'il écrit, page 132 B, col. 2 :

« Ende in onser liever Vrouwen Kercke, is oock een Marien-
« beelde van witte marmor, alsoo groot als't leven gedaen by de
« zeer konstige handt van Michael Anghelus, Bonarotus van
« Florencien, ende is van Roomen met groot kosten gehaelt en
« betaeld men schattet op bet dan 4 duysent guldenen, zonder de
« kosten die daer nog aenghehangen worden van de XII percken
« van onze leever Vrouwen daer mede dat dit stuk, en een over
« kostelycke tafel becleet zal worden, die men meent dat VI pon-
« den grooten costen zal, waer af meester Jan d'Heere te Gendt,
« den patroon gheordineert en meester Lucas zyn zone gelees-
« kent heeft. »

Voici la traduction littérale :

« Et dans l'église de Notre-Dame, il y a aussi une statue de la
« Vierge, en marbre blanc, de grandeur naturelle, due au ciseau
« très-artistique de Michel-Ange Buonaroti, de Florence, elle a été
« apportée et payée à grands frais de Rome ; on l'évalue à 4.000 fl.,
« sans compter les frais que feront les douze corporations (1) de
« Notre-Dame pour placer ce morceau sur un piédestal très-coû-
« teux, ce qui, croit-on, coûtera six livres de gros ; à cet effet
« maître Jean d'Heere de Gand a donné le plan et maître Lucas
« son fils a fait les dessins. »

(1) *Percken.* — Mot inusité que nous avons traduit par corporation. Les corporations de métiers avaient à cette époque leurs autels dans les églises.

J. HŒPFER.

EXPOSITION TRIENNALE DES BEAUX-ARTS A BRUXELLES

—

LE SALON

III

Madame Roland apprenait à vivre dans Plutarque. Mellery y apprend à peindre, comme si la vie qui fermente

autour de lui n'était pas le grand maître et l'éternel modèle. Tout concourt à perdre Mellery : ses lectures et ses voyages, l'histoire et Rome. *La mère des Gracques*, tel est le titre de l'œuvre de Mellery; je m'y arrêterai par respect pour le peintre de *La Cour du palais Pisani, à Venise*. En constatant les tons boueux répandus sur la toile en question, je me rappelais le président de Brosses, président à mortier comme Montesquieu, et qui nous a laissé *Un voyage en Italie* que les critiques d'art devraient relire souvent. Lorsqu'il visita le Vatican, il remarqua de jeunes Français copiant les tableaux de Raphaël, et il ne put s'empêcher d'écrire, après avoir loué la correction de leur dessin et l'exactitude des contours : « On ne retrouve plus ce feu ni trait hardi des originaux. Outre ceci, ils les défigurent de plus en plus par un maudit coloris plâtreux à la française. » C'est ce maudit coloris plâtreux à la française que je reproche à Mellery ; mais ne serait-il pas intéressant de rechercher pourquoi les œuvres du Vatican inspiraient aux jeunes artistes du XVIIIe siècle les mêmes tons sales qu'elles inspirent à notre compatriote?

Je n'ai pas trouvé au Salon de Bruxelles un seul tableau dont je puisse admirer la composition sans faire de réserves. Je ne parle point de Lebrun ni de Legendre que je ne saurais louer et dont j'aime mieux ne rien dire ; les plus habiles sont encore les frères Devriendt, mais les groupes sont d'une banalité désespérante ; l'équilibre est parfait, mais la disposition des masses est sans intérêt. Art appris, qui a la prétention inouïe d'être flamand, et qui est bel et bien français par la politesse des tons et le manque de caractère. Leurs œuvres ont je ne sais quel air de savoir vivre, on les prendrait pour des petits maîtres, gracieux, aimables, jouant la comédie et le drame par occasion et qui plaisent par leurs belles manières. Ils connaissent tous les procédés de l'art de peindre et toutes ses exigences, mais la grande conception qui fait les maîtres leur manque absolument. Ils ont la forme, ils n'ont pas le fond. Avec tous ses défauts j'aime mieux encore Mellery ; du moins l'auteur de *la Cour du palais Pisani* voit la lumière et en inonde sa toile ; l'air circule libre et transparent entre ces fortes colonnes sur lesquelles un palais s'appuie ; c'est une œuvre sincère que celle-là et qui oblige.

Il en est d'un tableau comme d'un monument dont le géomètre étudie les conditions de solidité ; il en est de même d'un drame et d'une poésie légère, d'une symphonie et d'une romance. Il faut que chaque partie concourt à l'effet général ; rien ne peut manquer ou l'édifice s'écroule ; rien n'y peut être placé qui n'y soit utile ou je ne m'y trouve plus à l'aise. Il est encore nécessaire que chaque chose soit à sa place et je ne connais pas dans une œuvre parfaite un vers, une colonne, un muscle plus ou moins tendu qui n'ait sa raison d'être et ne soit comme une note dans une harmonie. Pour ne parler que de la disposition des groupes, l'assemblage humain fait masse, il est comme un édifice dans le tableau et il doit présenter les conditions de solidité d'un édifice : sans elles il crouleraît. *L'Ecole d'Athènes* de Raphaël est un modèle en Italie ; en Flandres, *la Descente de croix* en est un autre. L'équilibre est parfait, tout se tient et tout soutient : c'est un ensemble puissant et fort sur lequel notre œil se repose et qui nous plaît d'autant plus qu'il nous enveloppe davantage.

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Si je descends jusqu'à l'*Agneesens* de Vanseverdonck, il me semble être devant un château de cartes et je retiens ma respiration de peur de détruire cette fragile construction en soufflant dessus; que de vides! que de remplissages! Il n'en est pas ainsi d'Hennebicq dont l'œuvre tient bien ensemble ; mais si le *Doge de Venise* est bien au point de vue de la disposition des masses, il vaut moins que l'*Agneesens* et Vanseverdonck au point de vue de l'expression. L'équilibre est complet dans les *Fugitifs* de Carpentier, mais j'applaudirais davantage si le groupe était moins conventionnel. Ces groupes de Mellery dans la *Mère des Gracques* ont un aspect théâtral que je ne puis souffrir ; je n'ai rien dit des personnages qui ne s'intéressent aucunement à l'action, de la faiblesse des expressions (j'en excepte celle de Cornélie), du manque d'air et de lumière qui m'a d'autant plus étonné que j'avais admiré les rayonnements de son pinceau dans une autre toile; j'ai signalé déjà la saleté des tons, mais après cette œuvre commandée je suis heureux de rentrer dans la cour du palais Pisani et d'y rencontrer un peintre qui ne devrait jamais faire d'histoire, ni copier les anciens, quand la nature est là, étincelante.

Puisque nous sommes en Italie, restons-y ; nous serons en Flandres d'un coup d'aile. Je disais plus haut qu'un muscle plus ou moins tendu peut détruire l'harmonie d'une œuvre; les maîtres le savaient parfaitement et si Michel-Ange disséque pendant douze ans, c'est qu'il comprend que tous les détails de l'homme physique, os, muscles, articulations, ont une valeur significative et que la moindre partie du corps mal comprise anéantit à jamais la beauté de la composition dont elle détruit l'unité de caractère. Avec quel soin l'artiste ne doit-il pas étudier le nu! le corps humain est le domaine du sculpteur et du peintre, c'est la chose dont il ne peut détacher ses yeux et qu'il doit observer chaque jour. « Le point important dans l'art du dessin, dit Benvenuto Cellini, c'est de savoir dessiner un homme et une femme nus. » Les Grecs avaient sur nous un grand avantage : le développement physique du corps était leur principale étude et un père mourra de joie en apprenant que ses fils ont vaincu à la lutte leurs jeunes concitoyens. Le nu s'étale en plein air, les filles combattent nues, car, dit le législateur, elles sont assez voilées par la pudeur; les hommes abandonnent leur robe, et descendent nus dans l'arène ; les artistes grecs observent le corps humain dans toutes ses attitudes et créent la Vénus de Milo, le Gladiateur, le Discobole, etc. Est-ce parce que nos artistes ont rarement à faire le nu qu'ils cessent de l'étudier; mais quelle est une des beautés de Rubens? c'est que sous les habits flottants de ses personnages, je devine le corps et mon imagination le voit. Mais pour me faire deviner une chose, ne faut-il pas la connaître soi-même? Les études de l'Académie ne suffisent pas ; les drôleries de Slingeneyer en témoignent. Mais aussi pourquoi opposer *les Lutteurs* à ce Camoens grotesque et à ces noyés d'opéra-bouffe? Après *les Lutteurs* de Falguière et *les Pendus* de Becker et le *Connais-toi toi-même* de Bertrand, excellente étude que l'on copierait comme l'œuvre d'un vieux maître si elle était au musée Pitti de Florence, le seul nu sérieux du Salon est incontestablement celui du *Bon Samaritain* de Charlet; on devine un artiste sincère qui s'applique à étudier la forme du corps humain,

ses dépendances, ses diversités, son but ; il tirera parti de cette étude dans de prochaines œuvres, j'en suis convaincu.

Nous voici en Flandres, sans nous en douter; nous sommes loin du pays où rêvent les peintres, nous sommes dans celui où ils se contentent de voir. Si Charlet avait écouté l'Evangile de saint Jean, il eut opposé l'indifférence du Lévite à la bonté du Samaritain, mais il ne s'est point laissé égarer par des préoccupations littéraires. C'est le fait d'un vrai Flamand et je constate le caractère de la race, dans la couleur forte sans exagération, et dans la manière un peu brusque de l'artiste qui laisse à la distance d'air le soin de fondre ses tons. Cette dernière remarque annonce un peintre que les grands sujets séduiront bientôt.

Charlet n'a pas oublié que la beauté d'une œuvre plastique doit être plastique. Que d'artistes égarés pour ne s'en être pas souvenus ! Ils croient faire de la peinture sérieuse et sont les plus insupportables fantaisistes du monde ; ils composent leur œuvre comme une mosaïque, plaçant un groupe de personnages sur un plan et des accessoires sur un autre; ils se tuent à découvrir l'âme de l'histoire pour ne point faire mentir les expressions et passent leurs nuits à feuilleter les anciens textes. Archéologues et physiologues à la fois, il ne leur manque que d'être artistes, dans l'acception élevée du mot : ce sont d'habiles arrangeurs pour lesquels l'observation de la nature n'est pas un but, mais un moyen; la littérature est leur objectif et ils semblent regretter d'avoir choisi le pinceau quand ils étaient nés pour manier la plume. Leurs tableaux m'entraînent comme un final de cinquième acte et je regrette de n'avoir pas la pièce entière sous les yeux. Au *Charles-Quint* de Devriendt je préfère le *Don Juan* de Casimir Delavigne, au *d'Artevelde* de Lebrun, *les Récits* de Froissard, à *la Retraite de Russie* de Vandenbussche, *l'Expiation* de Hugo dans *les Châtiments*. Du reste le peintre est incapable de traduire une scène avec autant de vérité que l'écrivain. Lisez, par exemple, dans les *Mémoires de saint Simon* (t. II. ch. VIII) l'admirable description du camp de Compiègne et dites-moi si l'artiste est capable de traduire ce coin si curieux où les courtisans se pressent autour de la chaise de Mme de Maintenon vers laquelle le roi se baisse à chaque instant, tandis que la sémillante duchesse de Bourgogne, assise sur un des brancards, regarde les groupes avec curiosité et rit parfois avec la veuve de Scarron. Si le pinceau du peintre sait égaler la plume de saint Simon, je reconnais que la peinture peut se laisser envahir par les lettres; jusque-là, je prétendrai qu'un art s'abaisse lorsqu'il emprunte à un autre art ses moyens d'intérêt.

Des peintres d'histoire aux peintres de genre, il n'y a qu'un pas ; tous deux sont les branches d'un même arbre ; ceux-ci font la comédie, ceux-là font du drame, tous font du théâtre. Ce que recherchent les derniers, ce sont les particularités des caractères, l'expression banale qu'une scène banale grave sur la physionomie d'un personnage; la frivolité d'une belle à laquelle sa tailleuse a fait une toilette à la dernière mode, comme dans les photographies du bébé de Gustave Richter; ce qu'on voit d'une fenêtre de cave lorsqu'il pleut et que la jolie passante se trousse, comme dans *les Conséquences d'une averse* de Cap ; tantôt un gamin qui menace son compagnon de lui jeter une boule de neige au visage comme dans *le Désir d'une revanche* de Hilderman, tantôt un vieux paillard qui présente à une gracieuse Lesbie cinquante louis et son cœur, comme dans *le Billet de faveur* de Dela Hoese, tels sont les sujets qui attirent ces peintres ; la couleur, le dessin, les attitudes ne les préoccupent qu'en second lieu; c'est amuser qu'ils veulent avant tout, comme Paul de Kock ou Labiche. Et leurs toiles sont vraiment amusantes ; mais l'ambition de plaire est chez eux si grande que souvent ils dépassent la mesure; vous les voyez alors exagérer les actions, outrer les expressions et tomber platement dans la caricature. Les preuves à l'appui de ce que j'avance abondent au Salon et de salle en salle vous les trouverez. D'autres artistes font un faux pas dans l'illustration : ce sont des scènes d'intérieur comme on en voit dans les romans. *La Fête de famille* de Gérard est un modèle du genre; tous les types sont ingénieusement imaginés, les groupes sont bien posés, la scène est amusante, mais Gérard est de ceux que le désir de plaire préoccupe plus que la couleur. Un peintre d'histoire ne compose pas autrement son œuvre : ce qu'il veut peindre, ce sont des esprits, des émotions, des âmes ; comme un lecteur attentif, je lis sur chaque physionomie ce qui se passe dans les cœurs, et ce que chaque acteur pense, sent et dit. Cela est beaucoup, me dira-t-on, et vous ne pouvez blâmer un peintre d'arriver à un pareil résultat. Non, si l'effet du livre n'était pas plus complet et plus profond. Voyez *l'Eve* de Dubois ! l'artiste n'a songé qu'à l'élégance de la ligne et à la force de la couleur, en vrai Flamand qu'il est. Dumas fils ne l'a pas plus inspiré que Stevens, car Dubois n'est pas de ceux qui, lorsqu'ils peignent, songent à ce qui a été écrit ou à ce qui a été fait avant eux. Quelle vérité dans *les Pigeons* de Blommers et comme le peintre sait être coloriste avec peu de tons ! voilà des scènes vues et traduites sans recherches d'effets. Blommers sait bien que la nature est la grande enchanteresse. Impens ne court pas bien loin après ses sujets ; ne les a-t-il pas sous les yeux? et un sabotier, dont la cabane est perdue au milieu des bois, et qui travaille courageusement en chantant son éternel refrain, m'émotionne davantage que des scènes de comédie bien vite oubliées.

Deux Flamands de race ce sont les Oyens ; — faire de la littérature ! ils ne préparent pas le matin les saillies du jour, leur esprit n'a point de prétention mal placée et le moindre sujet fait flamboyer leur palette. — Un dos de femme que caresse le soleil, deux amoureux devant un tableau, le commissionnaire qui porte à l'Exposition le chef-d'œuvre du peintre : — autant de motifs dont les yeux ont chaque jour le spectacle et qui ne distraient point l'artiste de la forme ni de la couleur. Cela est d'un travail serré et d'une franche bonne humeur, et je m'arrête devant ces toiles comme devant celles des vieux maîtres. Comme eux, ce qui préoccupe les Oyens, c'est l'animal humain, avec sa charpente osseuse, ses muscles, sa chair frémissante, sa peau richement colorée; le reste les inquiète peu. Le sentiment du corps suffit à leur œuvre et ils n'ont garde de lui préférer de vaines spéculations de poëte ou de philosophe. Voilà de la vraie peinture de genre qui ne doit rien à la fantaisie, mais qui doit tout à la nature; et comme celle-ci récompense noblement ceux qui l'aiment !

ERNEST VANEL.

LA PEINTURE DE GENRE

AU SALON

III

Les peintres ignorants sont funestes à l'art, mais il y en a aussi une autre espèce non moins redoutable, — celle des savants. L'archéologie en vient peu à peu à se substituer à la véritable peinture d'histoire, négligeant l'esprit pour la lettre et croyant avoir fait revivre une époque passée en meublant, d'après les spécimens découverts à Pompéi, et sans trop d'anachronisme, un triclinium ou une salle de bains sous Néron.

Certes, il n'est plus permis aujourd'hui de faire de la fantaisie en représentant des scènes de mœurs antiques ; la science surveille et ne permet aucune licence. Mais il faut que ce respect des détails locaux ne détruise pas le véritable caractère des temps anciens. Un entassement savant de colifichets, grecs ou romains, ne constituera pas une reconstruction exacte de l'époque ancienne : tout au plus sera-ce une sorte d'inventaire curieux des ustensiles les plus en usage dans la vie d'alors. Ces accessoires ne doivent venir qu'en second lieu et ne pas l'emporter sur l'idée principale. Voilà, dira-t-on, une chose bien évidente... Si peu évidente que la plupart des artistes l'oublient et se laissent séduire par leur petit amour-propre d'archéologue, contre lequel rien ne peut résister.

Voyez ce bariolage de couleurs éclatantes bien poncées, bien lavées, bien blaireautées, comme de la faïence toute neuve, que M. Joseph Coomans a intitulé *la Coupe de l'Amitié*. L'auteur veut faire revivre à nos yeux les costumes de la Rome opulente, avec ses acteurs, ses richesses et ses éblouissements ; c'est son désir, c'est sa prétention, c'est le travail de ses jours et de ses nuits ; — car M. Coomans a peint mille fois le même tableau, avec les mêmes personnages, la même lumière insolente, le même ameublement. Est-ce de l'histoire ? nullement ; — de la passion ? encore moins ; du genre ? si vous voulez ; — de l'archéologie ? peut-être. En tous cas, c'est un art d'ouvrier et d'arrangeur habile, mais non de véritable artiste de goût. *La Coupe de l'Amitié*, exposée au Salon, et achetée dix mille francs par le gouvernement, nous montre une société joyeuse de viveurs à table, couchés sur des lits de repos et doucement égayés par le vin qui coule à flots. C'est la fin du souper ; l'amphitryon répand des feuilles de roses dans sa coupe pleine jusqu'au bord et se dispose à la passer aux convives, qui tous y tremperont leurs lèvres au nom de l'amitié. Ainsi le voulait l'usage ; cette vertu était en grand honneur chez les anciens, du moins en théorie ; Voltaire prétend que le fameux temple de l'Amitié, fort beau à l'extérieur, n'avait que très-peu de fidèles.

> En vieux langage, on voit sur la facade
> Les noms sacrés d'Oreste et de Pylade,
> Le médaillon du bon Pirithoüs,
> Du sage Achate et du tendre Nisus,
> Tous grands héros, tous amis véritables :
> Ces noms sont beaux ; mais ils sont dans les fables.

La raison en est simple, selon lui : l'amitié ne se commande pas plus que l'amour et l'estime. « Aime ton prochain, » signifie : « secours ton prochain ; » mais non pas : « Jouis avec plaisir de sa conversation s'il est ennuyeux, confie-lui tes secrets s'il est un babillard, prête-lui ton argent s'il est un dissipateur. »

Ce qui n'empêchait pas l'antiquité de faire en son honneur une foule de libations dont M. Coomans nous offre un spécimen de sa façon. Des musiciennes, des courtisanes, des esclaves, des enfants errant, chantant, jouant et courant çà et là parmi les convives repus, qu'excite une franche gaieté, — telle est la représentation sommaire que nous donne l'interprète de cet acte important de la vie romaine. Les accessoires sont rendus avec un soin et une patience extrême ; tout cela sent la recherche de l'effet et l'étude. Mais quelle mollesse dans ces figures miroitantes et propres ! Quelle brutalité de tons crus s'écrasant les uns les autres et criant au plus fort ! Malgré tout ce fatras archéologique, mieux valent cent fois les Romains du premier empire, si raides, si compassés, mais sévères et grands ; mieux valent les Romains petits-maîtres de la cour de Louis XIV et des tragédies en cinq actes et en vers !

Le Billet doux vivant, par le même, nous montre un autre détail de l'existence antique ; voulez-vous connaître un mode de correspondance ingénieux et compliqué ? Ecoutez : « On écrivait, dit le commentaire de la toile, avec du lait sur les épaules nues de l'esclave confidente. Puis il suffisait de jeter un peu de poudre de charbon sur le lait pour rendre les caractères lisibles et un peu d'eau sur la peau pour effacer les moindres traces de cette lettre vivante. » Une jeune femme est en train d'opérer d'après cette recette, lorsque tout à coup l'arrivée du maître — ou du mari — interrompt sa besogne. On voit l'intérêt puissant qui s'attache à cette œuvre ; c'est un côté de l'histoire du monde qui se révèle à nous ! M. Coomans, ici comme partout, a semé sa couleur avec générosité ; elle étincelle comme les feux scintillants des pierres précieuses à la lumière du gaz. Comme chromo-lithographie, c'est très-réussi.

M. Albert Baur a fait, lui ainsi, un *Intérieur romain*, que je préfère à toutes les décorations irradiées de M. Coomans ; la virtuosité du peintre est moindre, mais il n'y a pas cette prétention savante qui gâte tant de talents. Les figures, quoique faites un peu lourdement, sont chaudes et vivantes : pas d'étalage superflu de bibelots ; un arrangement sage, naturel, sans pétarade, de rouge, de jaune et de bleu. Cet intérieur romain est habité par deux femmes et un essaim de colombes qui roucoulent à leurs pieds. Tout à côté de ce tableau, on en a placé un autre, de M. Mellery : *Columbaria de la maison des Césars, à Rome*. Quelqu'un nous faisait remarquer que les deux artistes s'étaient probablement trompés : en effet, dans le *Columbaria*, on ne voit pas une seule colombe, tandis que l'*Intérieur romain* en est peuplé... L'observation est juste ; celui qui la faisait proposait de remettre les choses en ordre, d'enlever les pigeons ici et de les placer là... Reste à voir si MM. Mellery et Baur voudront y consentir.

Ce que M. Coomans fait pour la Rome antique, M. Alma-Tadéma le fait pour l'Egypte.

Il a envoyé au Salon trois tableaux qui donnent tous les trois la mesure de son talent curieux et souvent bizarre.

Le *Joujou* nous donne tout d'abord le côté bizarre du

peintre, qui veut être original quand même et toujours. Tout, dans cette toile, jusqu'à la forme du cadre, affecte un aspect extraordinaire. Sur un petit panneau trois fois plus long que haut, est représentée une jeune femme couchée tout de son long sur le marbre et agaçant de son doigt un chat qui ronronne derrière sa tête. Le sujet n'a guère d'importance en lui-même ; c'est une simple fantaisie sans prétentions, mais gracieuse et coquette. Il n'y a que la forme du tableau qui est désagréable ; il faut se tordre le cou pour examiner la physionomie de cette jeune personne ; instinctivement, on voudrait redresser le cadre pour le public qui le regarde... Ma foi, oui ; prenez-y attention, et vous verrez si cette remarque n'est pas juste. L'art ne veut pas de ces tours de force, exécutés sans nécessité aucune. M. Alma-Tadéma fait tort à son talent en s'y livrant ; une fois, par caprice, soit ; mais chez lui, le caprice est la règle ; on finira par s'en fatiguer, qu'il prenne garde.

Cléopâtre, par le même. Second caprice, seconde bizarrerie. Pourquoi ce cadre carré et garni d'hiéroglyphes, au milieu desquels se prélasse, comme la lune en plein midi, le nom même de l'auteur? M. Coomans — déjà nommé — fait du tapage de couleurs : M. Alma-Tadéma, lui, en fait avec ses cadres. Chez lui, la peinture est l'accessoire, dirait-on ; le cadre forme à lui seul tout le tableau. Combien cette robuste et chaude tête de femme, que l'auteur a baptisé du nom de Cléopâtre, gagnerait à être vue seule, brillante et belle, entourée d'un bord sévère qui en relève l'éclat! Le soleil du Midi baigne ses épaules basanées, d'une tonalité si forte et si réelle : un sourire noble de reine plisse ces lèvres, fièrement découpées et, dans ces yeux noirs, à demi-cachés par des cils de velours, on voit la flamme qui brille, ardente et contenue. La palette de l'artiste possède des richesses qui n'ont pas besoin d'être enchâssées dans une enveloppe de pacotille pour qu'on les apprécie.

La Veuve, par le même. — M. Alma-Tadéma a dépensé ici ses ressources les plus précieuses ; il a choisi et peint chaque détail avec la patience et l'amour du savant qui ne veut rien oublier, de peur de paraître plus ignorant que ses confrères. Cette momie froide et lugubre, cette veuve éplorée qui pleure près de la dépouille de son défunt époux, ces gardiens qui chantent les psalmodies funèbres, ces hiéroglyphes courant le long des murs et des colonnes, ce jour éteint et jaune répandu sur la scène, tout cela a dû coûter à l'auteur des recherches scrupuleuses et de grandes délicatesses de pinceau... Eh bien, mieux vaut cent fois la tête de sa Cléopâtre, que cette prétentieuse composition, peu faite pour mettre la gaieté dans le cœur et que l'on dirait destinée à illustrer le *Tour du monde* de M. Edouard Charton. Voilà où mène la passion exagérée de l'archéologie, cette science épidémique.

Jeune lettré chinois, écrivant au pinceau, par Théodore Delamare est encore une de ces illustrations de journaux de voyages, où chaque détail est minutieusement rendu et qui n'admettent la figure humaine que pour expliquer plus clairement l'usage des ustensiles. Il n'y a là qu'un mérite de curiosité, où l'esprit n'a que faire. La facture de M. Delamare a cette qualité, qu'elle est assez large et assez franche ; le peintre procède par touches nettes et sûres, au lieu de caresser les tons par des glacis qui rapetisseraient encore ses fantaisies, — et il fait bien. S'il voulait se dégager des langes d'emprunt qui l'emprisonnent, il pourrait produire quelque bonne chose ; même en conservant ses Chinois pour acteurs, qu'il mette dans ses petites scènes d'intérieur une pointe d'esprit ou de cœur, et celles-ci acquerront facilement une valeur qu'elles n'ont pas.

Dans le *Fils du mandarin,* l'occasion s'offrait au peintre de tirer de son sujet un parti quelconque, en dehors des bibelots bariolés et de la couleur locale qu'il voulait y mettre ; cela aurait peut-être plu seulement aux dames, aux âmes sensibles et tendres, mais qu'importe ? il y aurait eu un public... Eh bien, non ; M. Delamare se met en garde, dirait-on, contre le sentiment ou tout ce qui en approche ; il n'a pas voulu — ou bien il n'a pas pu donner à sa toile le semblant de vie que celle-ci réclamait ; il l'a faite insignifiante et froide. Au lieu d'un tableau de genre, il a produit une sorte d'éventail à personnages, fort laids du reste, un prétexte à boiseries découpées et à costumes bizarres, qui n'ont d'intérêt que pour les amateurs de chinoiseries, et non aultres.

LUCIEN SOLVAY.

LES SCULPTEURS

AU SALON

I

On a médaillé M. Bouré : c'est justice. Trois ouvrages marquent au Salon la souplesse de son talent. On connaît son *Buste du docteur L.* Il n'y a pas à s'y méprendre : c'est une des belles œuvres de la sculpture contemporaine en Belgique. Le marbre est fouillé avec intimité, une profondeur, une recherche de caractère et de la vie qui font penser aux médailles anciennes. si lestement, si pittoresquement entaillées de méplats. Belle allure de tête, modelés fermes et multiples, expression socratique : c'est l'œuvre d'un esprit réfléchi en même temps que d'un vigoureux et souple praticien. Ell contraste avec les fines et délicates recherches des lignes du *Lézard,* un bel enfant couché à plat, dans une posture qui met en relief les épaules et fait ondoyer les reins. Les modelés ont de la tendresse, des accents charmants, de juvéniles et fermes morbidesses. *Le Lion* se cambre, prêt à s'élancer ; beau mouvement, puissant et onduleux et grande facture par larges places.

Un des nôtres a parlé, à cette même place, du beau candélabre de M. Vander Stappen, *l'Aurore :* une invention exquise a groupé, autour de la tige du candélabre, des détails d'un sentiment poétique en rapport avec le sujet. La figure de femme qui déploie ses voiles, symbole du matin, a la beauté sévère et le style hautain des grands morceaux de la Renaissance, mais avec un choix de lignes nerveuses qui appartient bien à l'artiste. M. Vander Stappen est une nature personnelle très-vibrante et secondée par une riche imagination. Il y a comme un ressouvenir charmant de Luca Della Robbia dans son *Médaillon,* tête de jeune fille chantant, d'une douceur et d'une poésie indéfinissables : c'est à peine si les modelés sont marqués : pourtant on les voit, ils circulent sous le marbre, ils le font en quelque sorte palpiter. Vous verrez cette même pratique serrée, mais avec un accent viril cette fois, dans la *Toilette du Faune,* un

pur petit antique. L'enfant est posé sur un genou, le corps en avant : de ses bras repliés il attache à ses cheveux une couronne de lierre. Une expression hilare flotte sur sa figure camue, où l'animalité se mêle aux lignes humaines en accords harmonieux. Les modelés sont fermes et jeunes et les membres se rattachent au tronc par de nerveuses attaches.

Il existe de l'analogie dans le talent de MM. Vinçotte et Vander Stappen ; mais M. Vinçotte est épris d'un idéal plus raffiné que le sculpteur du *Faune;* il a des travaux de ciseau plus moelleux, des tendresses d'ébauchoir plus caressantes; il a, pour tout dire, un côté féminin qui n'existe pas chez M. Vander Stappen. Dans cet ordre de travail, rien n'est plus charmant, plus délicatement androgyne que sa statue de *Giotto*. Non pas que les lignes soient efféminées ni que la pratique tourne à la mollesse : la pratique est ferme, d'une robustesse souple et qui garde partout une juste mesure ; les lignes ont une brusquerie douce et des arêtes nerveuses. Mais l'ensemble forme un mélange de grâce et de fermeté où semblent se fondre l'homme et la femme dans leur période juvénile. M. Vinçotte est, à mon avis, la plus haute expression de l'androgynisme au Salon. Il expose, en même temps que sa statue, un buste de *Giotto*, qui porte le même caractère d'élégance sévère : le galbe se découpe en arêtes nerveuses et nettes, enfermant dans les lignes des modelés attaqués par grands plans. On sent la recherche de la masse, l'horreur du détail, une grande école.

Dans le *Domenica* de M. Paul de Vigne, c'est le sentiment poétique qui se fait jour à travers la pureté et l'élégance des formes. Cette jeune fille, agenouillée en prière et les mains jointes, est la création d'un esprit délicatement inventif.

La silhouette générale a bien la finesse un peu sèche et les fins contours de l'âge qui précède l'âge nubile : elle enferme un corps jeune aux rondeurs à peine accusées. Le mouvement est expressif et juste, d'une simplicité et d'une sévérité qui donnent l'expression d'une âme candide et religieuse. Point de détails inutiles : la robe, les cheveux, les mains et le visage sont travaillés largement et forment une masse harmonieuse et sobre. On sent partout la trace des fortes études et une pratique maîtresse d'elle-même. M. de Vigne n'est pas, du reste, l'homme d'une note unique : autant il y a de grâce souple et moelleuse dans sa *Domenica*, autant il y a de caractère et d'ampleur dans sa *Volumnie*.

M. Auguste Navez n'expose qu'un *Buste* en plâtre; mais ce petit buste a des beautés très-particulières. La tête est légèrement infléchie, d'une ligne brusque et creusée aux joues, renflée aux tempes et terminée en bas par les lignes sèchement accusées d'un menton rempli d'expression. Elle a les maigreurs émaciées d'une Madeleine repentante, des joues de poitrinaire, étroites et tendues, un front obstiné où s'ouvrent des orbites profonds, et l'ensemble porte le caractère d'une furieuse et terrible passion. C'est un fort beau morceau d'étude, d'une observation très-excercée. Les chairs sont modelées sévèrement, avec de beaux accents et une noble et sobre pratique. Il y a peu de bustes au Salon plus nerveusement fouillés et d'un caractère mieux indiqué.

P. R.

LES ARCHITECTES AU SALON

I

Pourquoi donc les architectes sont-ils si sobres dans leurs envois aux différents salons? Ont-ils peur de la critique, ou sont-ils blessés du peu d'attention que le public en général accorde à leurs œuvres lorsqu'il ne les voit que sur le papier? Si c'est ce dernier motif, avouons alors que c'est indifférence pour indifférence. Mais nous aimons mieux croire que ces messieurs, qui par état sont gens éminemment pratiques, préfèrent consacrer leur temps à l'exécution de leurs travaux et montrer l'édifice lui-même plutôt que sa représentation sur le papier. Quoi qu'il en soit, nous allons examiner les quelques œuvres envoyées, en suivant l'ordre du catalogue.

M. Acker : *Projet de salle de spectacles*. La forme rectangulaire de la salle ne peut satisfaire aux conditions d'acoustique pas plus qu'aux exigences de la vue et du service. Il n'y a, paraît-il, qu'un seul rang de loges : quelles énormes dimensions devrait donc avoir la salle pour recevoir un nombre ordinaire d'auditeurs? — La façade n'est du reste pas en harmonie avec la destination de l'édifice. On voit que l'architecte a obéi à la pensée d'appeler le regard sur une grande arcade centrale, mais la faute d'établir un pilastre comme milieu n'en existe pas moins, et bien apparente.

M. Blomme Henri : *Projet d'arc de triomphe*. Magnifique et grandiose composition, ce qu'il y a de mieux, croyons-nous, dans les œuvres d'architecture exposées. — Le *Campo-Santo* du même artiste, traité dans une sorte de transition entre le roman et l'ogival primaire, mais appartenant plutôt à ce dernier style, est également des plus remarquables : on pourrait toutefois reprocher à la flèche d'être un peu lourde. Je sais bien que c'est là un des caractères de l'époque, mais franchement doit-on copier les imperfections anciennes et n'est-ce pas faire œuvre d'intelligence de ne prendre aux types archaïques que leurs beautés? Les clochetons placés à hauteur de la première galerie de cette tour ont du reste des colonnettes bien fluettes, pour porter une pyramide aussi massive. Quoi qu'il en soit ces deux œuvres de M. H. Blomme sont de bien beaux *rêves* d'architecture. Je dis des rêves, car je ne pense pas qu'aucune nation au monde se permette la dépense qu'occasionneraient de semblables monuments, eu égard surtout à leur utilité.

M. Blomme Léonard. Est-ce le frère du précédent? Je n'en sais rien, mais celui-ci semble travailler au point de vue de l'exécution. Son joli château moyen-âge modernisé est bien compris ; il offre beaucoup de mouvement et prête au pittoresque. — Son église est également bien réussie, mais les nefs latérales ont peut-être trop peu de largeur. Ces trois fenêtres étroites (j'allais dire meurtrières) réunies de chaque côté dans le rampant des nefs laissant à désirer. Le projet d'hôpital-hospice présente un plan un peu décousu, mais la façade en est bien traitée.

M. Boone : *Restauration du temple de la Victoire Aptère à Athènes*. C'est sans doute quelque envoi de l'un de nos grands prix dits : de Rome. Je crois y voir quelques

feuillets détachés du célèbre ouvrage de Zahn sur les ruines de Pompéi.

Bureau-vestibule au château de Beiwelde. Rien que de très-ordinaire dans ces boiseries en chêne qui essaient d'être moyen-âge. Les montants et surtout les choux qui les surmontent font mauvais effet. Vraiment, ce n'était pas la peine de laisser ce bout de tapisserie au-dessus des tableaux : ne pouvait-on prolonger ces derniers jusqu'à la frise? A. P.

NOTRE PORTEFEUILLE

Sans adieu. Lithographie de Ch. Cardon, d'après son tableau du Salon.

Un peu timide encore, n'est-ce pas? C'est aussi mon avis; mais je vous promets qu'avant deux ans vous ne le reconnaîtrez plus. Hier encore il était, avec tant d'autres, hélas! comme chérubin dans la garde-robe de la comtesse; à présent il tâte de la lumière du jour, il s'essaie à la vie moderne, il peint l'homme qui est dans notre peau. Grand effort que de n'imiter personne et de chercher à être soi! M. Cardon voit gris : c'est vrai, mais il voit juste. Il y a de la gaucherie dans son dessin ; il y a aussi une action. On sent chez lui la peur de mal faire, alors qu'il fait mieux qu'il n'a fait. Il est de ceux sur lesquels on peut compter. C. L.

LES SACRIFIÉS

III

F. DE VUILLEFROY. — C'est une très-bonne chose que la *Rue d'Allemagne, à la Villette,* et l'une des meilleures toiles du contingent français. Un grand troupeau de bœufs rouges s'avance de front dans la perspective pluvieuse de la rue; sur les trottoirs, il y a du monde qui regarde, des femmes qui ont peur, etc. C'est pris sur le vif. Belles anatomies de bêtes, puissantes et nerveuses. Tons justes. Bonne lumière. — On l'a mis au second rang.

CH. DE WITTE. — *Fleurs des champs* dans un panier en osier sur fond brun. La touche est spirituelle, dans une gamme solide et harmonieuse, avec beaucoup de sincérité dans le ton. — En haut.

FR. DUYK. — Très en progrès. Son *Attelage* a bien l'allure flamande. Le mouvement est juste, le dessin pris sur le fait, et la tonalité, un peu lourde peut-être, d'une franchise où l'on retrouve l'accent des tons gris. — En haut.

L. EVENEPOEL. — Figurez-vous une toile petite de dimension, *le Fumoir,* avec un fouillis de petites choses faites pour être vues de près : on l'a mise à un endroit où plus rien ne se voit. Touche juste, lumière sobre, facture très-nette. J'y voudrais plus de sacrifices et de plus grands parti-pris d'ombre.

JOSEPH GÉRARD. — *Scène maritime.* M. Gérard en a deux, qui ont l'impression juste et saine de la nature, mais on a mis en haut la plus réussie. Les fonds de mer sont excellents, d'une coloration forte et fine; l'air enveloppe bien les silhouettes, A l'avant-plan, un bout de plage où la mer a laissé des flaques; un peu plus loin des bateaux que les vagues font danser. Beaucoup de saveur marine.

JULES GOETHALS. — *Château de Montaigle.* Une belle et noble impression. Derrière les croupes de montagnes le soleil se couche, teintant de rouge les reliefs des plans. Au bas, dans la brume violette, la silhouette des ruines.

Mlle EVA GONZALÈS. — *La toilette.* Vraiment il fallait être averti; personne n'aurait eu la pensée de l'aller dénicher au quatrième rang où on l'a placée. Et notez que ce n'est pas une grande machine : c'est un petit cadre. Mlle Gonzalès, qui a exposé avec tant de succès *la Loge* à Gand, méritait mieux que cet inqualifiable placement. Elle a du talent, elle travaille, elle voit juste. Sa *Toilette* a un accent franc qui se ressent de la nature. Cela n'est pas improvisé à coups de palette, ni monté en ton, ni saucé au jus de tabac comme pas mal d'intérieurs qui sont à la cimaise. Un jour gris enveloppe la petite scène et les valeurs ont de la finesse et de la justesse.

LÉON-LUC. GOUPIL. — Un artiste de talent, un observateur, un peintre expressif, ni un miniaturiste, ni un lécheur. Sa *Vue d'Anvers* est très-originalement vue, dans une gamme de tons très-marins, gris glauques frottés de bistre par place. Quelques coques à l'eau éclairées à contre-jour. De la lumière, de l'air, de la perspective, une excellente pratique dans la pâte, avec des frottis adroits, de la justesse de ton, une touche ferme, précise et grasse. Toutes ces belles qualités, on les a mises aussi haut qu'on a pu.

ANDRÉ HENNEBICQ. — Un beau *Portrait,* d'une belle ligne souple et vivante, dans une gamme de noirs moelleux, la tête et les mains d'un beau caractère. Placé dans un jour faux qui fait scintiller désagréablement les empâtements et donne à la touche quelque chose de sec qu'elle n'a pas naturellement.

CH. HERMANS. — *Sur la terrasse* représente une jolie silhouette de dame assise, en robe couleur havane, sous le reflet rose d'une ombrelle. Fond de verdures et de ciel. Impossible d'apprécier les finesses de la touche à l'endroit où on a placé la toile.

CARL HERTEL. — *La poupée dérobée.* Scène charmante, spirituellement enlevée dans une gamme coloriste; les têtes des enfants sont expressives. — En haut.

JOS. HEYMANS. — Une des originalités les plus saillantes du Salon; on l'en récompense en reléguant en haut deux de ses toiles : un paysage et une marine. Les *Brumes du matin* sont un vrai morceau de peintre dans des colorations exquises : tonalité gris-perle très-fine. Les bateaux sont admirablement dans l'air. Fraîcheur, poésie, lumière argentine d'une tendresse extrême, gamme très-claire conduite avec un rare sentiment de la nature. — Au contraire, la *Vieille avenue de Bloemeschot* étale des colorations veloutées, des ombres drues, de chaudes et vibrantes lumières. Belle page dans l'air, d'une vigueur de ton et d'un accent superbes. — M. Heymans n'est ni décoré ni médaillé.

CARL HUBNER. — *Consolation.* Figure de femme assise, les mains jointes sur un livre d'heures, dans des demi-teintes jaunies par le reflet des cierges qui brûlent au fond, devant une image de la Vierge. Qualités de style et d'expression; mais le peintre a mis un cadre noir à sa toile et l'on n'admet à la cimaise que des cadres d'or!

Et M. Baudin?

JOSSE IMPENS. — *Le dernier verre.* Peinture large qui s'aide du couteau et qui arrive à l'effet, truellée, maçonnée, empâtée, un peu grosse par moments. — On l'a mise au point culminant de la frise, si haut que personne ne peut la voir.

(*A suivre.*) J. BOTH.

PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE

L'Illustration nouvelle. *Livraisons 7 et 8. — Cadart, éditeur.*

Ce n'est pas une mince curiosité qu'une eau-forte de M. Vollon : la septième livraison nous en donne deux. On se serait attendu à plus de virtuosité, à des caprices de pointe plus fougueux et à de plus âpres morsures. Au contraire, les petits travaux de M. Vollon sont précis, d'un burinage fouillé et mordus avec prudence. Le *Moulin* surtout est fait de tailles si serrées qu'on croirait y voir une main de graveur : la pointe a mis partout un délicat labeur. L'autre étude est plus enlevée et l'accent en est plus grave; le ciel a des échevèlements à la Lalanne et les terrains baignent dans des demi-teintes largement griffonnées, d'une morsure très-poussée. Ce qui est charmant toujours, ce sont les feux de la lumière, dans des échelles de colorations tour à tour brillantes et assombries; on y retrouve le peintre et sa lanterne.

M. Maxime Lalanne a une planche dans la livraison, les *Roches noires près Trouville.* Voilà qui sent bien son homme. La pointe a

balafré le cuivre comme de sabrures violentes, de fantasques et turbulentes écorchures qui, vues au point qu'il faut, deviennent des reliefs dentelés et de massives grimaces de vieux rocs. Des lumières aigues et coupantes s'accrochent aux arêtes, par paillettes et par éclats. Au loin s'étale la mer, fouillis de crêtes et de déchiquetures sauvagement burinées. Tout en haut, dans la profondeur du ciel, roule et se tord en volutes et en bouillonnements la tempête chargée de nuées. Toute la planche a une ardeur terrible. Et quelle franchise aisée! quelle simplicité de moyens! La morsure s'aide du lavis dont le cuivre a été teinté. Aucune surcharge ne refroidit l'impression.

Dans le même ordre de travaux alertes, il faut citer l'*Orage* de M. Montbard, d'un grand effet obtenu à peu de frais. La superposition des lignes horizontales coupées par places de verticales donne au paysage de la rigidité et de l'horreur. Une tourmente folle fait pivoter les arbres sur leur base. La pointe a labouré le cuivre de tailles profondes, creusées à nouveau par l'acide. A droite, à gauche, par des crevasses immenses, s'épanche l'averse, grêle et pluie. Un superbe nuage se masse dans l'angle de droite, soyeux et doux comme de la soie, mais non moins traître que ceux qui croulent en ondées.

Puis ce sont MM. Beauverie et Piquet, le premier clair et lumineux, avec des tailles multiples, bien jetées, finement creusées, très-souples et très-patientes, sous une morsure légère et bien mesurée; le second, plus libre, d'une pratique plus assise quoique d'une poésie aussi communicative, coupant ses plans de grands accents de lumière et d'ombre, vibrant, ému et donnant peut-être plus fraîchement l'impression d'un jour ensoleillé.

L'*Odalisque* de M. Aman dénote de l'habileté et un esprit de ressources varié; mais le dessin de la figure est insuffisant et gauche. La morsure fatigue par endroits les tailles. On sent que l'artiste a visé surtout à la couleur, à un effet de velours chatoyant dans la lumière; mais il a trop éparpillé ses clairs. Jolis fonds, à droite, discrets et fins.

Il y a deux planches encore, l'une de M. Michel travaillée à la pointe d'aiguille, aiguë et sans air, dans des tons froids; l'autre de M. Delauney, incomparablement supérieure et d'une fort belle venue. On voit au fond la *Maison de Mme de Sévigné à Vichy :* une tranche de soleil la détache en blanc du cadre des maisons en demi-teinte qui l'entourent. Les jeux d'ombre sont d'une justesse remarquable, et la morsure fait revenir en vigueur des travaux délicats et précis. CAMILLE LEMONNIER.

Chronique artistique.

Notre confrère et collaborateur, M. Lucien Solvay, publie en ce moment, en brochure, une revue du Salon qui est fort lue.

M. Solvay est une des dernières recrues de la critique; il se trompe quelquefois, mais presque toujours avec esprit, et lors même qu'il a tort, il y met tant de bonne façon qu'on a presque envie de trouver qu'il a raison. C'est que M. Solvay est avant tout un écrivain disant gentiment les choses; il n'en veut ni aux romantiques ni aux réalistes : il aime tous les genres, excepté le genre ennuyeux. Il est ainsi pour tout critique un printemps et des roses : on admire sans distinction d'étiquette; puis un jour arrive où l'esprit, concentré sur un point par l'étude, ne voit plus au delà que ténèbres; alors on devient le critique d'une idée, d'un système, d'un art, d'une philosophie : M. Solvay y viendra comme les autres. En attendant, il lui suffit de nous faire faire, sous sa conduite, une promenade au Salon. Le cicerone a du feu, de l'entrain, de l'esprit; il a l'amour de l'art, il peint lui-même, et l'on a vu par les comptes rendus qu'il a publiés dans *l'Art universel* que s'il n'est pas toujours dans notre donnée, il ne s'en écarte que d'une phrase, — toujours aimable. Sa Revue console des inepties de tout genre que le Salon a fait fleurir — comme des chardons — dans les colonnes de pas mal de journaux — même artistiques.

***

Nous apprenons avec satisfaction que MM. Joseph Coosemans, Ch. Hermans, Bouré et Biot sont désignés par la croix de chevaliers de l'ordre de Léopold. Il est à remarquer que tous les quatre font partie du groupe dit du *Cercle artistique et littéraire* en opposition au Cercle dit de *l'Observatoire*. C'est de bonne augure pour l'avenir.

***

On nous fait remarquer avec beaucoup de raison, au sujet de notre articulet sur MM. Jacquemart et Gaillard, paru dans le dernier numéro de *l'Art universel,* que non-seulement ils avaient plus que personne droit à une médaille, en raison de leur talent et de leurs travaux, mais que cette médaille leur était due encore pour l'empressement qu'ils ont toujours mis à servir les intérêts des graveurs belges aux différentes expositions. C'est M. Jacquemart, notamment, qui, nommé président de la section de gravure à l'exposition de Vienne, a fait médailler les trois graveurs belges exposants. La distinction qu'on n'a pas cru devoir accorder, pour des motifs que nous ne voulons pas chercher à découvrir, n'eût été qu'un acte de reconnaissance en même temps que de justice.

***

La vente du musée du Mont-de-Piété, à Rome, commencera le 20 novembre prochain. Le tableau le plus important est la *Descente de croix,* par Jean Jouvenat, qui sera mis aux enchères pour 20,000 francs. Il y a aussi un Claude Lorrain évalué à 10,000 fr., une *Flora,* d'Albani, à 10,000 fr., un *Saint Jacques,* de Dominiquez, à 5,000 fr.

***

En séance publique annuelle de l'Académie royale de Belgique, classe des Beaux-Arts, M. Ad. Siret a lu le rapport sur le Mémoire envoyé en réponse à la question du concours : Faire l'histoire de la sculpture aux Pays-Bas pendant les XVIIe et XVIIIe siècles. L'auteur du Mémoire est M. Edmond Marchal, secrétaire adjoint de l'Académie, qui est venu recevoir la médaille d'or.

Une somme de 500 francs a été votée à titre d'encouragement à M. Julien Dillens, sculpteur. Il n'y a pas eu de prix pour le concours de sculpture.

Le concours d'architecture comptait trois concurrents. C'est à M. J. B. De Coster qu'a été attribué le prix de Rome. Le deuxième prix a été partagé entre MM. Ernest Allard, de Bruxelles, et Octave Van Rysselberghe, de Minderhout (Anvers).

***

Pendant que nous sommes encore en pleine période d'expositions, nous devons en signaler une qui n'est pas des moins importantes, tant par son mérite artistique que par la distinction et le goût qui ont présidé à son organisation. Nous voulons parler de l'exposition actuelle de M. Gbémar, photographe du Roi. A côté de superbes photographies aux sels d'argent et au charbon, nous avons admiré différents dessins et des peintures d'un mérite incontestable, entre autres, les portraits peints du Cardinal de Malines et du Bourgmestre de Bruxelles, des portraits au crayon du Roi des Belges, de la Comtesse de Flandre, d une Princesse d'Espagne et de feu M. Quetelet. A. C.

VENTES ANNONCÉS. — *Collection de M. Van Cappelen.* — Les lundi 11, mercredi 13, jeudi 14 et vendredi 15 octobre 1875, à une heure et demie précise, aura lieu daus la salle KEVERS, 8, rue du Parchemin, la vente publique d'une belle collection de tableaux modernes et anciens, antiquités et curiosités provenant de la collection de Mme M. Van Cappelen.

Les tableaux comprennent notamment les œuvres suivantes : Madou, *Les Indiscrets*; Troyon, *Paysage et animaux*; Diaz, *les Bûcheronnes*; Diaz, *Paysage*; Gustave De Jonghe, *Fin de deuil*; G. Courbet, *Paysage*; Corot, *Paysage*; H. Ronner, *Chiens et pendant*; Madiol, *le dîner du Forgeron*; Victor Dupré, *Paysage*; Schreyér, *l'Estafette*; De Voghel et Verboeckhoven, *Paysage et moutons*; Visconti, *Paysage de la forêt de Fontainebleau*; Van Leemputten, *Paysage et moutons*; Bakalowicz, *la Sortie*; Bosboom, *l'Hôtel de Ville de la Haye*; Woutermartens, *Moutons et pendant*; Engler, *Chiens de chasse*, H. Leys, *Foire (esquisse)*;

César De Cock, *Paysage*; Robert De Pauw, *Intérieur*; Pécrus, *Jeune Dame à sa toilette*; Maréchal, *Marine*; N. Maes, *Portraits d'homme et de femme*; Van Goeyen, *Plage, débarquement de pêcheurs*; Ph. Van Dyck, *Portrait de dame noble*; Bosschaerts, *Fleurs*; Frans Hals, *Portrait*; Crayer, *Résurrection du Christ*; Fyt, *Nature morte*; ainsi que divers autres dont le détail serait trop long.

Les curiosités comprennent : Faïences de Delft (entr'autres plusieurs belles garnitures bleues et polychromes) de Rouen, Nevers, Lorraine, Moustiers, porcelaines anciennes de Chine et du Japon, groupes et figurines en vieux Saxe, Berlin, Biscuit, Cronenbourg, 2 vases Sèvres vieux, Wedgwood, grands vases du Japon, Chenets Louis XVI anciens, fauteuils, chaises et écrans en tapisseries de Gobelins, Cartels, Cuivres, Bronzes, Meubles, belle console en bois doré, terre cuites, etc., etc. En outre un excellent piano anglais de Collart-Collart.

Les tableaux seront vendus aux enchères, le lundi 11 octobre, à une heure et demie très-précise ; l'exposition publique aura lieu la veille, de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Les curiosités seront présentées en vente les mercredi 13, jeudi 14 et vendredi 15 octobre 1875, à une heure et demie : l'exposition aura lieu le mardi 12 octobre 1875, de 1 à 5 heures.

N. B. Les tableaux modernes se vendent avec garantie d'authenticité.

Le catalogue de la vente de tableaux se distribue gratis, au local susdit, 8, rue du Parchemin, à Bruxelles.

REVUE DE BELGIQUE. — Neuvième livraison. — Le rôle et le but des bibliothèques populaires, *par Ch. Masson.* — Le congrès géographique de Paris, *par Goblet D'Alviella.* — Marietta la bella, traduit d'Anton Bergmann, *par X. De Reul.* — Le salon de 1875, *par Emile Leclercq.* — L'origine des jugements concients, *par J. Delbœuf.* — Chronique littéraire, *par E. Van Bemmel.*

REVUE BRITANNIQUE. — Août 1875. — *Sommaire* : Hésiode. — Le roman de la révolution japonaise. — Vanités internationales. — Les privilèges diplomatiques. — Le long de la côte occidentale de l'Inde. — De l'androgine dans l'art ancien et moderne. — Les deux frères. — Les réminiscences personnelles d'une savante. — Contes Kalmoucks. — Revue militaire. — Pensées diverses. — Correspondances diverses.

KUNSTKRONIJK. — Livraisons 13 et 14. — *Sommaire :* Uit vele eeuwen, over Kunst-Schilderij en lithohraphie : *Johan Gram.* — Euphorion : Aart Admiraal Berichten.

Deux belles planches accompagnent cette livraison : une lithographie de J. Merker, d'après un paysage d'Emile Breton, et une eau-forte de M. Unger, d'après la *Sainte-famille* de Rembrandt.

GAZETTE DES BEAUX-ARTS. — 1er octobre. — Les Ruines de la Trode, *par M. François Lenormant ;* Van Goyen, *par M. P. Nantz ;* Les Arts musulmans, *par M. Lavoix ;* le Salon de Bruxelles, *par M. C. Lemonnier ;* Un point de vue sur Callot, *par M. Champfleury* ; Étude sur le graveur J. Jacquemart et les Fêtes du Centenaire de Michel-Ange, *par M. L. Gonse ;* Note de M. L. Müntz sur Melazza da Forli.

Ces articles sont illustrés de dessins et de deux eaux-fortes *par M. J. Jacquemart,* d'une eau-forte de *M. Brunet-Debaines,* d'après Van Goyen ; de nombreux croquis d'artistes d'après les ouvrages exposés au Salon de Bruxelles, etc., etc.

AVIS AUX ARTISTES

Les Ateliers et Magasins de la Maison Félix MOMMEN, actuellement rue de la Batterie, 32 et 34, seront transférés à dater du 5 octobre prochain, *rue de la Charité, 25,* à Bruxelles.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris . . . . Un an, 50 fr.; six mois, 25 fr.
Départements . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts,* 3, rue Laffite, à Paris.

CH. NOËL

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Bruxelles

ACHAT, VENTE & EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

Rue de Ruysbroeck, 74, Bruxelles

VENTE, ECHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette Maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôts d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, Bruxelles

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE & VERNISSAGE.

L. SABATIER & Cie

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ECRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 50 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collection

par **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. Van Trict, libraires, 30, rue Saint-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 74, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie. — Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalage pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

VINS FINS ET LIQUEURS

FOURNITURE SPÉCIALE DE LA BOURGEOISIE

E. PARENTEAU, aîné, de Bordeaux

MAISON DE 1re ORDRE

très-honorablement connue en Belgique

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE :

EDOUARD de LACOUR, *rue de l'Hôpital, 17*

A BRUXELLES.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES.

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN.

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2 (près du MUSÉE)

ANVERS.

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28.

FABRIQUE DE VERNIS
COULEURS EN POUDRE
COULEURS BROYÉES
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
CHEVALETS DE CAMPAGNE
ET D'ATELIER
PARASOLS, CANNES, ETC., ETC.

MANNEQUINS
BOITES A COULEURS
ET A COMPAS
PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE.

SPÉCIALITÉ DE TOILETTES DE BALS

CHARLOTTE DE VUYST

41, RUE DES FRIPIERS, 41

BRUXELLES

ROBES & CONFECTIONS

ÉLÉGANCE. — CÉLÉRITÉ.

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES.

MAISON D. DESWARTE, RUE DE L'AMIGO, 21

Successeur J.-B. GOFFOY

FABRIQUE DE VERNIS
Couleurs en poudre et broyées
Couleurs fines en tubes pour tableaux.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
Chevalets d'atelier et de campagne
Cannes, sièges, etc., etc.

BOITES A COULEURS & A COMPAS
Crayons pour faux-bois
Pastels et pinceaux en tous genres.

Assortiment complet des articles pour la peinture sur porcelaine.

ARTICLES POUR L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN

SPÉCIALITÉ DE BRONZES EN POUDRE.

CASIMIR PONT, libraire-éditeur

97, rue de Richelieu, 97, et Passage des Princes

PARIS

DERRIÈRE LE RIDEAU

Ma femme et moi — Ni chair ni poisson — Les maris de Mlle Nounouche — La tache noire — Feu follet

La sonnette

par CAMILLE LEMONNIER

En vente à l'OFFICE ARTISTIQUE

90, Galerie du Commerce, 90

BRUXELLES

PRIX : **3** FRANCS.

OFFICE ARTISTIQUE

90, GALERIE DU COMMERCE, 90

BRUXELLES

EAUX-FORTES, PHOTOGRAPHIES

ARCHITECTURE, CÉRAMIQUE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Abonnement à tous les journaux artistiques

POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER.

S. VANDENBOSSCHE-GÉRARD

29, RUE DES SABLES, 29

près la rue des Marais

BRUXELLES

Encadrements, Fabrique de Passe-partout et Cadres en tous genres. Lavage des Gravures à neuf.

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie. — Le Barbier de Séville.

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Le Tour du Monde en 80 jours.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — La Fille de Mme Angot.

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois). — Tous les soirs, spectacle-concert, duos, saynettes, opérettes, intermèdes.

Théâtre royal du Parc. — Le procès Veauradieux.

Cirque Renz (boulevard Jamar). — Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre. — Les jeudis et dimanches, représentation à 3 heures après-midi et à 8 heures du soir.

Théâtre Enfantin (quinconce du Parc). — Représentations tous les jours de 1 h. 1/2 à 6 h.

IMPRIMERIE BROGNIEZ & VANDE WEGHE, RUE DU LAVOIR, 19, BRUXELLES.

№ 17 TROISIÈME ANNEE 25 Octobre 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. Aug. Cholet, *Administrateur-Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco . . . . . 15 fr.
France, » 20
Angleterre, » 18
Allemagne, » 18
Pays-Bas, » 18

On s'abonne : à Paris, chez C. Pont, libraire, 97, rue Richelieu ; chez Heymann, éditeur, 3, Chaussée-d'Antin ; — **à Londres,** chez Hachette, libraire ; chez Baillère, Eindal & Cᵉ ; — **à Genève,** chez Joel Cherbuliez, libraire ; — **à Berne,** chez B. F. Haller, libraire ; — **à Leipzig,** chez Mucquardt, libraire ; — **à Rome,** chez Bocca frères, Corso, 207 ; — **à Leyde,** chez A. W. Sijthoff, libraire ; — **à La Haye,** chez Martinus Nijhoff, libraire ; — **à Vienne,** chez Braumuller et fils, libraires ; chez Gerols, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à Bruxelles, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco . . . . . 18 fr.
Russie, » 22
Suisse, » 18
Italie et Portugal. 20
Suède et Norwège 20

Un assez grand nombre de nos abonnés se plaignent de recevoir le journal très-irrégulièrement, notamment nos abonnés de l'étranger. Nous le regrettons vivement tout en les assurant que la faute n'en est pas à notre administration. Elle incombe tout entière à la direction des postes à laquelle nous venons d'adresser une plainte. Nous prions instamment les personnes auxquelles le journal ne serait pas remis ou le serait irrégulièrement, de nous faire part de ces irrégularités. Dans le cas de non réception du journal, nous nous empresserons de leur faire parvenir à nouveau les exemplaires qu'ils n'auraient pas reçus.

SOMMAIRE :

TEXTE. — Jean-Baptiste Carpeaux : *J. de Privat.* — Exposition triennale des Beaux-Arts, a Bruxelles : Le Salon. IV : *Ernest Vanel.* — La peinture de genre au salon. IV : *Lucien Solvay.* — A travers le livret : *J. Hœpfer.* — Les sculpteurs au salon. II : *Camille Lemonnier.* — Les architectes au salon : *A. P.* — Les Sacrifiés. IV : *J. Both.* — Chronique artistique.

Les nombreux comptes rendus du Salon de Bruxelles que nous publions dans notre numéro de ce jour, nous obligent à remettre à notre prochain numéro un dessin de M. A. Danse, d'après la Japonaise *de M. Ed. Agneessens.*

Nous publierons aussi prochainement un dessin reproduisant le tableau Dans la neige, *de M. Ter Linden et un dessin de M. André Hennebicq, d'après son* Doge Foscari.

JEAN-BAPTISTE CARPEAUX

La mort du sculpteur Carpeaux est aujourd'hui la grande préoccupation du monde parisien. Les artistes prennent bien leur revanche des dédains très injustifiés que la société française leur a si longtemps prodigués. Ils sont, avec les financiers, les rois de l'époque et constituent une véritable aristocratie nouvelle. Il n'est pas de câlinerie que le monde n'ait pour eux ; on les traite en enfants gâtés. Ceux d'entre eux qui réussissent deviennent, à de rares exceptions près, très riches. Et ce titre « d'artiste », qui indiquait jadis qu'on n'avait guère ni fortune ni position sociale, veut dire aujourd'hui que l'on possède ces deux éléments de bonheur. L'art est un excellent métier, et les pères ont cessé de maudire les enfants qui s'y consacrent.

Peut-être, cependant, M. Carpeaux faisait-il exception à cette règle, devenue aujourd'hui si générale, qui fait que les artistes de renom sont, en même temps, des industriels très fortunés. Il y a quelques semaines, quand il était déjà agonisant, un procès, dont les journaux se sont occupés, nous a mis au courant d'une situation précaire. M. Carpeaux, de plus, n'est pas mort chez lui. Ce n'est pas au coin de son foyer qu'il a passé les dernières heures de sa vie. A Nice et plus tard aux environs de Paris, il était l'hôte d'un grand seigneur étranger qui a noblement donné asile et secours à une infortune trop notoirement irrémédiable. C'est du château de M. le prince Stirbey, à Bécon, que le corps de M. Carpeaux sera transporté à Valenciennes, sa patrie, qui se réserve de lui faire de belles funérailles et de lui élever un monument digne de sa renommée.

Carpeaux était né à Valenciennes le 14 mai 1827. Reçu à l'École des Beaux-Arts, il fut l'élève de Rude, de Duret et d'Abel de Pujol. En 1854, il remporta le prix de Rome. Sa statue, *Un jeune pêcheur*, obtint un grand succès au Salon de 1859.

Il avait beaucoup étudié Michel-Ange ; c'est à cette grande école qu'il prit le dédain des succès faciles. La rudesse de son tempérament s'accommodait surtout des lignes

pittoresques et tourmentées. Il a mis dans ses œuvres un souffle de vie qui ne se rencontre à un même degré chez aucun autre sculpteur contemporain. Pour mieux dire, il a osé mettre dans ses œuvres son tempérament. Il était épris du grandiose; son idéal se composait d'audace et de naïveté. Il avait un style éminemment personnel et une sorte d'originalité sauvage à laquelle ne manquait pas un peu de maniérisme; mais de superbes accents de nature donnaient à ses statues une tournure réaliste qui fait de Carpeaux le sculpteur le plus caractéristique peut-être de son temps. On sait quelles critiques passionnées souleva son groupe de *La danse* placé sur la façade du nouvel opéra. Une main imbécile y jeta, dans la nuit du 27 août 1869, une large éclaboussure d'encre que l'on parvint à effacer. Mais ni cette souillure, unanimement réprouvée, même de ceux qui trouvèrent le groupe impudique, ni la violence des critiques n'ont pu ôter à l'œuvre son caractère imposant et ses merveilleux mérites de souplesse et de vie. Sculpté par grands éclats dans le marbre, il témoigne des audacieuses brutalités de ce souple génie, si fortement nourri des moelles du naturalisme, et il demeurera non-seulement comme l'un des plus hardis morceaux de sculpture de notre époque, mais encore comme la réalisation fougueuse d'un idéal enfiévré, inspiré des excès de la vie moderne.

Carpeaux a sculpté un grand nombre de bustes. Il leur donnait une allure fière et hautaine que relevait encore le grand jet des draperies. Quelque chose de royal et de triomphal se dégageait de ces larges modelés qu'on dirait faits au pouce, avec une violence et une verve inouïes. On peut dire, à l'honneur du sculpteur, que jamais il ne sacrifia au goût de la miévrerie : il avait horreur du poncif et du banal. Sa mort, rapprochée de celle de cet autre artiste de génie, Barye, laisse dans l'école française un vide que rien ne comblera. Les gloires ne se remplacent pas.

Carpeaux est mort, après deux ans de souffrances, dans d'effroyables douleurs. Il existe, à la date du 20 mai 1874, une lettre de sa main au compositeur Gounod, où déjà, à travers des lamentations d'agonie, il souhaitait sa fin prochaine. Il est de ceux qui ont durement acheté leur repos.

Voici la liste de ses œuvres principales : 1859, *Un jeune pêcheur;* 1863, *Ugolin et ses enfants, le Pêcheur napolitain ;* 1864, *la Jeune fille à la Coquille, Une Négresse, Rieur et Rieuse napolitains, Le Prince impérial et son chien Néro, l'Espérance, la Candeur, le Printemps, l'Espiègle, la Palombella,* une *Mater dolorosa,* bustes de la *Marquise de la Valette,* de la *Duchesse de Mouchy,* de la *Princesse Mathilde, de M. Ch. Garnier;* 1865, groupe du pavillon de Flore, au Louvre, *la France impériale portant la lumière dans le monde et protégeant l'agriculture et la science ;* 1869, groupe de la *Danse,* du nouvel Opéra.

Carpeaux obtint les récompenses suivantes : 1859, médaille de seconde classe ; 1863, médaille de première classe ; 1867, autre médaille à l'Exposition universelle ; 1866, chevalier de la Légion d'honneur ; médaille d'honneur ; médaille d'honneur à l'Exposition de Bruxelles.

J. DE PRIVAT.

EXPOSITION TRIENNALE DES BEAUX-ARTS A BRUXELLES

—

LE SALON

IV

Nous avons parlé des peintres d'histoire et des peintres de genre; descendons plus bas encore et voyons les peintres du satin, de la soie et de la moire antique. Le maître est Goupil, puis suivent les Serrure, les Gustave Richter, les Demeester, les Glibert, etc., etc. Ce qui les préoccupe, c'est le vêtement, avec ses excentricités, son vacarme de couleur, ses coiffures extravagantes ! ils ne se soucient guère du corps humain et la plupart du temps, leurs personnages sont des poupées ou des mannequins avec une apparence de peau par-dessus ; l'arrangement des cheveux, les ondoiements de lumière sur les étoffes, la correction de la coupe, l'élégance de l'ensemble, voilà ce qui les intéresse. L'expression, qui faisait encore vivre un peu les artistes du genre de Gérard, manque absolument ; tout est miévreux et mesquin ; point de charpente osseuse sous la peau de cette *Merveilleuse* de Goupil, point de sang dans les chairs de cette *Soubrette* et de ces *Amoureux sous la Régence* de Serrure; cela est faux comme un madrigal. La banalité se retrouve jusque dans l'arrangement des draperies. Nous sommes devant des artisans habiles que rien n'émeut, mais qui, en revanche, n'émotionnent point, et comme leur art est facile, ils se ressemblent d'une façon désespérante. Comme Demeester se rapproche de Glibert, Glibert de Serrure, Serrure de Goupil, tous sont d'une valeur à peu près égale et un journal de modes aurait entre eux l'embarras du choix. C'est un art dédié aux dames.

Je n'ai nommé tout à l'heure ni Bakkerkoff ni Bochman ; c'est que tous deux méritent une attention particulière. Je n'ai point à m'occuper du talent de ces artistes, il est incontestable ; le genre dont ils se sont emparé est la seule chose dont je dois me soucier aujourd'hui. Bakkerkoff et Bochman appartiennent à cette race de patients observateurs dont nous avons parlé il y a quelques instants ; mais que de convention chez tous deux ! Bochman est plus près de la vérité que ne l'est Bakkerkoff; celui-ci a appris à se passer de la nature et à l'arranger au gré de sa fantaisie; celui-là, jeune encore, paraît-il, lui demande toujours des leçons, mais je crains que son extrême habileté ne l'éloigne plus tard de l'éternel modèle. Cette note grise qui vibre à travers toute la toile est déjà du parti-pris ; je la retrouve en Esthonie comme je l'avais vue en Hollande ; c'est le même air, la même lumière dans lesquels se meuvent des personnages étudiés consciencieusement et dont les types sont traités avec un soin infini ; pas une tête qui ait la même expression ; les particularités du métier et de l'éducation se traduisent sur chaque physionomie comme dans les œuvres de Hogarth et de Mulready. Cela n'est-il pas plus littéraire que pittoresque? Dans *l'Ecluse,* il y a tel coin de maisons interprété de main de maître, tel bout de paysage peint avec une maëstria incroyable. Dans *une Messe en Esthonie,* je vois des chevaux brossés comme du Géricault C'est là que Bochman suit de près la nature.

Pouvons-nous adresser à Bakkerkoff le même éloge ?

Hélas ! non ! si je n'avais à juger que le peintre, j'applaudirais bien vite à la virtuosité de son pinceau que les difficultés n'émeuvent point. Mais c'est l'artiste qui nous occupe et je ne saurais donner ce nom à celui qui jongle avec des grains de sable. La première chose qui me frappe dans l'exposition du peintre hollandais, c'est la convention du clair et de l'obscur et cette lumière laiteuse répandue sur toutes ses toiles. Tantôt elle se sert d'un plat bien poli comme d'un tremplin pour sauter au visage d'une jolie servante rose qu'un morceau de porcelaine éclaire comme un rayon de soleil. Effet prestigieux sans doute, mais effet non nature et n'oublions que le vrai seul est aimable. Tantôt elle éclaire aussi fortement les têtes placées au fond d'une chambre que celles placées auprès d'une fenêtre; elle ne change pas de valeur et la distance qu'elle parcourt à travers la demi-obscurité d'une salle ne l'affaiblit point. Tout cela n'est pas sans effet, mais voyez où l'oubli de la nature conduit un artiste. Quittons un instant Bakkerkoff pour causer de Debrackeleer. Je me souviens encore de l'*Atlas*, d'Anvers, de ces admirables œuvres devant lesquelles nous nous arrêtions tout émus. La lumière était pour lui un acteur nouveau qui jouait son rôle, et dans cette lumière jaunâtre ou dorée, dans cette lutte des rayons et des ombres, dans ces clartés pétillantes qui s'accrochaient aux meubles des appartements ou qui faisaient flamboyer les vitres de la mansarde, dans ces défaites du soleil qui s'efforçait en vain d'inonder la chambre du penseur, il y avait comme un drame d'autant plus émouvant que l'artiste y jetait la pauvre fille qui travaille et qui ouvre sa fenêtre à la lumière comme à un ami, et le savant qui craint que le grand jour ne donne des distractions à sa pensée. Mais Debrackeleer, que la nature avait si bien servi, quitta sa grande inspiratrice : l'idéal resta le même; seulement l'exécution eut des défaillances terribles; tous ses acteurs lui manquèrent à la fois ; la lumière mourut dans des tons crayeux que l'artiste n'avait observés nulle part, et qu'il répandit néanmoins sur toutes ses toiles; sa manière si puissante autrefois, devint molle et lâchée, son dessin timide et cherché ; la vie ne circula plus dans ces corps malades, l'air ne vibra plus ; la lumière, la grande magicienne d'hier, qui savait tout animer autour d'elle, ne rayonna pas et les tableaux tout entiers offrirent le triste spectacle de cadavres. La nature n'a point de parti-pris; pourquoi l'artiste, qui l'interprète, en veut-il avoir? Si M. Debraekeleer s'était posé cette question, il eut encore été à la hauteur de ses meilleures œuvres. -- Je reviens à Bakkerkoff. Les costumes dont il affuble ses personnages sont aussi fantaisistes que sa lumière, mais, abstraction faite de la virtuosité du peintre, ce qui nous amuse ce sont ses types : les habitudes, les manies, l'amour de la médisance, des méchancetés confites en paroles doucereuses, une hypocrisie, compagne obligée de la dévotion, tous ces petits vices des vieilles filles qui ont manqué leur vie, que des niaiseries amusent et qui grincent des dents lorsqu'on leur dit « mademoiselle » ; voilà ce que je lis sur ces têtes ridées, d'une si désopilante expression. Mais pour atteindre ce résultat, Bakkerkoff a dû outrer la forme; ce sont autant de caricatures qui s'agitent dans cette salle où un jour factice lutte avec des ombres de convention.

Ernest Vanel.

LA PEINTURE DE GENRE

AU SALON

IV

La note comique, que nos ancêtres les Flamands possédaient à un si haut degré, ne paraît plus aussi vivace aujourd'hui qu'autrefois ; du moins n'a-t-elle plus cette franchise, cet épanouissement souvent brutal qui faisait la gloire de la gaîté flamande. Nos mœurs en ont peu à peu modifié l'expression ; et, si elle existe toujours, elle a pris des formes plus réservées. La *Bonne bouteille* de M. Meerts, le *Blagueur* de M. Col, les *Commères* de M. Ravet sont des exemples de cette gaîté douce de nos contemporains, où dominent l'esprit d'observation et l'humeur plaisante et raffinée.

Nous ne savons plus rire, dirait-on ; nous y mettons trop de façons et, lorsque nous voulons être plaisants quand même, nous forçons la note et nous tombons dans la caricature. M. Boks y a mis un pied — juste ce qu'il faut pour ne pas s'y précipiter — dans son tableau : *Quand les chats sont sortis les souris dansent*. M. Gons s'y est empêtré tout à fait : son *Malade imaginaire* et son *Malade discuteur* grimacent. Il leur manque, pour être drôles, le tact, le goût. L'artiste a voulu faire comme fait avec tant d'esprit, dans la terre-cuite, M. Harzé, — illustrer Molière ; au lieu de cela, il l'a calomnié, — et c'est dommage, car ces panneautins ont de l'intention ; mais ce n'est pas assez.

La *Question embarrassante* de M. Glibert est dans une harmonie moins violente, — et moins flamande : le coloris et la composition sont français. Nos voisins du Midi gardent plus de mesure que les Flamands et n'en n'ont pas les audaces. La *Question embarrassante* vaut mieux, comme comique et comme vérité d'expression, que les *Noces de Georges Dandin* de M. Brillouin, — une page scintillante et habile, pourtant, — et que les toiles de M. Jacominus, curieuses par les détails que le peintre entasse un peu au hasard, sans compter.

Le Hollandais possède une de ses gloires les plus méritées dans M. Bakkerkorff, le peintre des vieilles femmes. Comme Meissonnier, il fait de la grande peinture avec de petites toiles ; les moins larges sont les meilleures : — témoins *l'Ecureuse* et les *apprêts du régal* qui ont des dimensions lilliputiennes. Quels mignons chefs-d'œuvre ! Rien de mièvre ni d'étriqué dans la facture; mais de la lumière, du brio et une merveilleuse sûreté de touche.

Dans la *Fille du héros*, M. Bakkerkoff a voulu agrandir son cadre : son talent n'y perd rien, mais n'y gagne rien non plus. Je préfère encore ses petites choses presque imperceptibles et faites à la loupe. Il y a pourtant beaucoup de charme et d'esprit dans cette scène; la coloration en est un peu noire dans les ombres et un peu froide dans les clairs, ce qui produit une sorte de scintillement comme celui du cristal. Quant aux phisionnomies, elles sont telles que l'auteur sait les peindre; vivantes et pleines de spirituelle finesse.

Les Allemands, eux, se sont fait une certaine réputation dans les sujets comiques ; mais ceux-ci ne sortent pas

d'une limite invariable dont ils ne peuvent, dirait-on, se dégager. Ce sont des épisodes sans conséquence et fort inoffensifs de la vie enfantine des écoles, où les gardes-champêtres, les professeurs d'A, B, C, les bonnets d'âne et la verge jouent leur rôle obligé, relevé parfois d'un grain de cette malice au gros sel qui leur est particulière. Les *Petits délinquants* de M. Sonderland et le *Désir de la revanche* de M. Hiddeman sont dans cette sphère d'idées. Les artistes d'Outre-Rhin aiment beaucoup aussi les singes ; M. Noterman s'est voué à eux tout entier.

Aussi bien qu'elle célèbre les joies de la vie humaine, la peinture de genre retrace les douleurs, les larmes, les chagrins intimes dont souffre notre triste humanité, dans de petits drames qui ont le pouvoir de toucher les âmes tendres et d'exercer leur sensibilité. La grande difficulté c'est de rester dans les limites d'un sentiment juste et de ne rien exagérer : peu d'artistes surmontent cette difficulté, malgré tout leur talent. Rien de plus piteux, par exemple, ni de plus misérable d'aspect que les *Pauvres du village* de M. Israëls. La nature semble, par un accord touchant, avoir pris un air aussi morose que ces braves gens minés par la souffrance : le ciel, la mer, le sable affectent une tonalité sourde et quelque peu sale en tout conforme à celle dont les personages sont peints. C'est dépasser le but, me semble-t-il ; M. Israëls a été souvent plus heureux en restant plus naturel.

M. Heyermans traite avec un certain talent d'observation les scènes d'intérieur populaires, telles que la *Visite du médecin* et la *Prière pendant l'orage;* l'idée qui préside à cette dernière est moins avouable, moins saine et, partant, moins émouvante. La peinture ne doit — pas plus que la parole de l'écriture — encourager la superstition et la bêtise.

Il y a de la vérité et de la douceur dans les tableautins de M. Zuccoli, la *Partie de carte interrompue* et le *Châtiment est prochain,* mais la peinture en est fade et mince, quoique distinguée. — Le *Peut-être* de M. Struys est de la famille tournoyante et emphatique de tous les joueurs de violon que nous avons connus depuis cinquante ans — y compris celui de M. Gallait. C'est de la pleurnicherie, qui peut se ranger près de la *Bénédiction de la marraine* de M. Carstens et autres sentimentalités *ejus dem farinæ.* Les *Enterrements* de MM. Soubre, Vander Velden et Salentin ont du moins le mérite d'être vrais et observés.

Dans un genre plus gai, voici les tableaux de M. Bles — de véritables comédies, pleines de l'esprit le plus fin. Connaissez-vous rien de plus joli que la *Sieste,* cet épisode éternel de Rosine trompant la surveillance de Bartholo? Et cet autre : le *Grand duo des petits enfants,* d'une expression si charmante et si naïve? Il n'y a rien de forcé ni de faux dans ces gracieuses compositions peintes avec une habileté extrême. Les tons s'harmonisent et se fondent dans les ombres répandues un peu à profusion comme dans les toiles sur lesquelles le temps à passé déjà. Aujourd'hui cette teinte assombrie ne déplaît pas; mais peut-être qu'avec l'âge elle se renforcera encore : les toiles de M. Bles pourraient perdre par là de leur lumière discrète et devenir trop noires.

La *Maitresse de tricot* de Henkes nous rappelle un peu Bakkerkorff par la crânerie des touches et la malice des physionomies ; c'est une chose exquise et délicieuse. Mais parlez-moi de ce petit chef-d'œuvre : *Après la séance,* de M. Volkhart, — digne des anciens maîtres, et mesurez la distance qui le sépare des pastiches gothiques de M. Anthony et de M. Peerdt, où la vie est absente et qui n'ont qu'un mérite : celui de la main d'œuvre — souvent fort contestable.

On reproche à M. Koller sa froideur; je ne pense pas cependant qu'il ait d'autre ambition que celle de choisir des costumes bizarres et chatoyants et d'en revêtir des personnages groupés avec un art de curieux et d'homme de goût. La prétention de M. Edouard Richter est plus haute, et ses pétarades de couleur n'excusent pas la brutalité de l'idée : connaissez-vous rien de plus maladroit que cette *Photographie de bébé,* avec son fouillis de jupons et de robes de soie, comme une gravure de modes? La femme du *Retour du corsaire* est du moins fort appétissante et l'on ne laisse pas que d'envier cet horrible brigand qui lui offre le butin qu'il a pris.

La *Belle au bois dormant* de M. Hillemaeker, la *Boutique du bric-à-brac* et l'*Intérieur d'atelier* de M. Granéjean sont aussi des choses excellentes et qu'il faut citer tout particulièrement pour leur facture sobre et riche à la fois.

Un des signes caractéristiques du retour de la peinture vers la réalité des choses, c'est sa préoccupation des sujets en apparence vulgaire et qui auraient jadis répugné aux esprits amoureux des pensées nobles et dignes. Tout le monde loue avec justice, dans ce genre, le *Paysan au repos* de M. Taelemans, — un début remarquable, qui révèle une nature d'artiste confiante en elle-même et dans ses impressions.

C'est en notant aussi, de droite et de gauche, les travaux ou les loisirs de la classe ouvrière, que M. Impens a conquis une réputation fort honorable. Le *Sabotier* et les *Apprêts du soir* sont charmants de naïveté ; il n'y a qu'un reproche à leur faire : c'est que les chairs des personnages sont trop poussées au rose ; on dirait presque de la cire, — et cela sans prétexte de reflets ni de rayonnement quelconques. M. Impens peint rose comme M. De Braekeleer peint cendré ou blanc.

M. Induno, lui, a une tendance à peindre noir ; mais quelle finesse spirituelle dans ses petites têtes pas plus grandes que cela et qui sont tout un poëme ! le *Mendiant,* — le *Philosophe,* — le *Braconnier,* — celui-ci moins bon, à notre avis, que les deux autres : autant de petits chefs-d'œuvre dans leur genre léger et sans prétentions.

Un talent tout à fait original, c'est celui de M. De Bochmann dont les deux toiles ont eu un succès inattendu et mérité. L'une a pour titre : *Pendant la messe du dimanche, en Esthonie.* L'église est au loin, là-bas, à l'arrière-plan ; pendant que les femmes y font tout à l'aise leurs dévotions, les hommes attendant à la porte la fin du service divin, trouvant sans doute que prendre l'air est une manière plus saine et plus profitable de sanctifier le septième jour que de s'enfermer pendant une heure pour marmoter des patenôtres. Chacun donc devise, fume la pipe et bâille aux corneilles. Ici un groupe, là un autre, puis quelques solitaires clairsemés, des chiens, des chevaux, que sais-je? La composition est simple et bien ordonnée ; mais ce qui

plaît surtout, ce sont les physionomies de tous ces individus hauts de deux et trois centimètres, mais dont le visage est vivant d'expression curieuse et amusante. Malgré ce soin des détails, il n'y a dans l'exécution rien de mince ni de léché : les touches ont une sûreté et une largeur étonnantes. Mêmes qualités dans l'*Ecluse hollandaise*, plus accentuées encore que dans le précédent. La tonalité générale des tableaux de M. De Bochmann demanderait seulement à être plus colorée ; c'est le défaut presque général des peintres physionomistes : témoin Madou, témoin Vautier, — et beaucoup d'autres.

LUCIEN SOLVAY.

A TRAVERS LE LIVRET

I

Le mode de critique que je vais employer n'est pas le plus amusant pour mes lecteurs ; mais un journal d'art se doit tout entier aux artistes, les jours d'exposition, et il faut bien un peu rabattre du plaisir d'écrire de jolies choses, pour ne dire que des choses décisives, le plus brièvement possible. C'est ce que je vais tâcher de faire : pas mal de poissons, de gros et de gras, passeront à travers les mailles de mon filet. J'en demande pardon à l'avance, promettant au surplus d'être sincère et de bonne volonté. Quelquefois je flânerai le long de l'alphabet ; d'autrefois je procéderai par coupes réglées ou par groupes, selon que je pourrai. Dans tous les cas, je ferai de mon mieux.

ED. AGNEESSENS. Je crois que mes honorables confrères, MM. Solvay et Vanel, ont dit des *Enfants* tout ce qu'il était possible d'en dire, l'un plus sobrement, l'autre avec plus d'admiration : ce sont deux opinions et comme deux publics. Je n'en dirai, moi, qu'une chose, c'est que cela a grand air, beaucoup de maîtrise, une originalité forte qui ne doit rien à personne.

J'éviterai, du reste, de reparler des artistes, dont il aurait été déjà question dans les articles de ces messieurs, mon affaire étant d'aller à la découverte des artistes dont *l'Art universel* n'aurait encore rien dit.

Mme ALMA-TADÉMA est le premier nom qui se rencontre sous ma plume. Hasard galant ! La *Chaise de Laura* est toute virile d'accent : c'est brossé vigoureusement dans des gammes robustes. Le détail est précis, savant, mais la facture est un peu lourde.

J. ANTHONY. Ses deux toiles dénotent une extrême habileté, c'est adroit d'exécution, lestement peint, et d'un joli aspect. L'influence de Leys y est toute entière ; mais on n'y sent pas cette poésie flamande qui console chez le maître de tant d'erreurs agaçantes. M. Anthony a le sentiment des vieilles choses, toutefois. Je lui conseille de trouver pour ses personnages une facture différente de celle qu'il emploie pour les fonds et les accessoires : les hommes à tête de bois, ça n'est pas dans la nature.

ALP. ASSELBERGS. L'allure et la décision d'un maître. En tout cas, un riche et vigoureux tempérament, une originalité qui s'affirme, des ressources bien disciplinées. Nous l'avons connu brillant, lumineux, faisant pétarder les coups de soleil : le voici sobre, sévère, cherchant la lumière — et la dégageant — à travers de calmes sourdines d'une mélancolie infime. Sauf le *Printemps* où les verts sont peut-être un peu vifs et l'intensité lumineuse trop vibrante, ses trois toiles sont des impressions grises, admirablement en valeur.

TH. BARON. Un obstiné qui va son chemin, sans s'occuper de personne. Cette opiniâtreté est une grande force. M. Baron peut se tromper ; mais l'erreur même ajoute à son originalité. Il fait gris à présent, presque blanc, sans repoussoir : c'est d'une témérité qui le lassera. De son gris actuel sortira quelque chose de brillant et de fort. Quoi ? il ne le sait pas lui-même, mais ce jour-là, je le gage, l'école aura fait un pas de plus vers la nature. Ce qui me fâche le plus, ce n'est pas la tonalité cendrée de M. Baron à l'heure actuelle, c'est le gros et le cotonneux de son exécution. Ses ciels, ses terrains, ses arbres sont d'une même pâte grenelouse. Le grand art, c'est de savoir varier sa facture selon l'espèce et la qualité des choses représentées. Empâtez vos terrains, bravo ; mais enlevez-moi d'un frottis vos ramuscules, vos bouts de ciel, vos fonds d'horizon.

N'oublions pas que M. Baron est une des autorités du paysage belge : tout un groupe s'est rallié autour de lui. Il impose au loin sa tyrannie.

LÉON BECKER. Un habile d'autrefois, à présent un naïf. L'émotion sacrée l'a envahi : il a ouvert l'oreille aux concerts des bois. Qu'il est en progrès sur lui-même ! son coup de brosse a de la vaillance ; il recherche le ton vrai ; sa peinture a des beautés d'impression et de facture.

Mlle BEERNAERT. Félicitations sincères comme à l'ordinaire. Je crois avoir vu, sur la table d'impression, un extrait de la *Gazette des Beaux-Arts* où notre directeur, M. Camille Lemonnier, s'occupe de ses tableaux, entre quelques quinze vingt autres qu'il passe en revue. A lui donc le plaisir de louer ce talent discret.

Mlle MARIE BELLEFROID. C'est un essai que son *Fumeur* : ce n'est pas encore un point de départ. On n'y voit ni une tendance ni une pensée. L'artiste s'est contentée de peindre un type vulgaire, le mieux et le plus justement qu'elle a pu : il eût mieux valu pour Mlle Bellefroid qu'elle eût montré un coin de son âme. Elle a ce qu'on appelle de la patte : Le *Fumeur* est brossé. Mais la tonalité est d'un lie-de-vin qui fait mal à l'œil, les chairs sont petitement modelées, la main manque d'anatomie. Cependant Mlle Bellefroid a le sentiment de valeur ; c'est beaucoup. Qu'elle s'attache à exprimer ce qu'elle voit de la manière dont elle voit : c'est la première conquête à faire. Au surplus, lui dirai-je, abandonnez cette peinture de vieux ivrognes, de chairs molles et suintantes, de morceaux repoussants à l'œil ; vous ne pouvez les sentir ; mais peignez-moi votre père, votre amie, votre chien ou votre chat, ce que vous aimez ; je dirai alors ce que vous êtes et ce que vous serez.

HUBERT BELLIS. Une chose délicieuse que les *Fruits*, bien combinée et du meilleur faire : cela représente un pot de grès sur fond gris près d'un panier d'osier où reposent dans la paille des pommes martelées de rouge et de jaune, superbement en valeur. Sur la table, des céleris et des poireaux. Une atmosphère tranquille enveloppe les saines et savoureuses gourmandises du panier. Rien qu'une petite aigrette sur le pot de grès, mais qu'elle est vive et bien

posée! Voilà un morceau friand et qui met l'eau à la bouche. La facture est alerte, souple, pleine de prestige, quoique sans tapage. Bonne veine que celle-là.

Nicolas Berthou. *La promenade.* Une page aux harmonies vigoureuses. Un grand massif de verdure encadre une dame en blanc; le soleil le crible de points d'or. Des lueurs roses flottent sur le visage de la dame. Elle est charmante d'allure, d'attitude, de rêverie. Bonne facture dans la pâte, coups de pinceau spirituels et gais.

Eugène Bidau. Je me souviens encore de mon étonnement et de mon admiration, à la vue des toiles que M. Bidau avait exposées au salon de Gand : il y régnait une délicatesse de touche, une finesse de ton et un ensemble d'harmonies admirables. Ces qualités se rencontrent dans ses *Apprêts d'une soirée,* mais avec moins de poésie peut-être. Au lieu des savoureuses délices d'un plat de fruits ou de poissons, les *Apprêts* ne nous montrent plus qu'un étalage de bibelots de luxe scintillant dans une lumière argentine; la sensation est différente, quoique au fond l'admiration pour la pratique du peintre soit la même. Je ne nie pas que ceci soit plus mondain et mieux fait pour plaire aux regards des élégants; mais pour moi, je préfère l'onctueux aspect d'une marée bien grasse, où l'eau perle encore, et les fraîcheurs de rosée qui dégouttent le long d'une grappe de raisins aux prismatiques chatoiements des nacres et des joyaux. Je supplie M. Bidau de ne s'aventurer pas à la légère dans le clinquant : la bonne nature lui a conseillé de si charmantes merveilles qu'il aurait tort de demander ses succès à d'autres inspirations.

J. M. Bilders n'est pas un réaliste dans le sens rigoureux du mot : il n'a rien des brutalités auxquelles se complaisent, avec tant de bonheur souvent et une si audacieuse virtuosité, les peintres du quand-même. Il recherche dans la nature les coins délicats où elle semble quintessencier ses plus charmantes splendeurs et il aime à mêler aux vapeurs des arbres, aux bueés qui sortent des eaux, les reflets scintillants d'une nappe de soleil coquettement épandue à travers les prismes de l'air. Sa *Mare* est une page toute poëtique, qui dénote une adresse peu commune : dans ce genre de paysages poétiques, elle est, avec un des deux paysages de M. Félix de Bardemaeker, une des charmantes choses du salon. On dirait des eaux croupies du premier plan, un beau tapis de velours vert broché d'écailles vermeilles : des verdures de saules s'épanchent à gauche, dans ces tons d'un gris argentin si chers aux rêveries des poètes. Il y a bien par-ci par-là quelques touches de convention qu'on voudrait voir remplacer par des valeurs mieux observées, et les verdures des arbres ne sont pas toujours d'un modelé suffisant : mais il ne faut pas oublier que M. Bilders cherche avant tout à frapper nos yeux par l'aspect aimable et riant de la nature.

J. B. Binder. Le grand air nous frappe au visage chez le peintre de *l'Intérieur de forêt.* Une odeur de pluie se mêle aux senteurs des bois. C'est qu'il pleut, en effet : des rayures fines strient les perspectives. M. Binder est un esprit sensible, aisé à s'émouvoir au contact de la nature. Elle lui parle : il l'écoute. Il en saisit les mystérieux accords; les voix plaintives ou joyeuses — Voyez son *Printemps* — et il les rend avec une sincérité, une correction, une poésie vigoureuse qui sont comme les côtés apparents de son talent. Du reste, bonne facture, souple et grasse. M. Binder est sorti des difficultés de la recherche : il tient son terrain, il est maître de lui.

David Bles. Le bon, le charmant, le délicieux Hollandais que fait M. Bles! Et que ses petites figures ont d'expression ! On les dirait prises sur le fait, tant elles brillent par le naturel. Rien de chargé d'ailleurs : les anatomies sont justes, les mimiques frappantes, l'action clichée dans le moment important. Qui n'aimerait pas cette *Sieste,* par exemple? Pendant que le père et la mère dorment, enfoncés dans leur fauteuil, près de la table à tapis de velours vert-bleu, la fille, assise dans l'embrasure d'une fenêtre devant un métier à tapisser, se penche et jette une lettre dans la rue. Par les carreaux de la fenêtre on voit un bout de ville. Il y a là tout un petit sujet intime, d'une familiarité comique qui porte à la gaieté et rappelle les joyeuses mises en scène des vieux maîtres si habiles à saisir dans son vol l'expression de la figure humaine. La peinture de M. Bles est par moments un peu lourde de ton; mais elle est si peu prétentieuse : il peint avec tant de sincérité! Rien de joli du reste comme les fonds de la *Sieste,* baignant dans une demi-teinte d'un bleu profond. M. Bles est bien le descendant des raffinés et précieux grands petits maîtres du XVII^e^ siècle.

B. J. Blommers. Encore un Hollandais; mais celui-ci est plus franc, plus rude d'allure et de tempérament moins coquet. M. Bles aime à lisser du bout de son pinceau les carnations laiteuses de ses jeunes filles, leurs robes où traîne un reflet des satins de Metsu, les fonds d'intérieur rayés de reflets vermeils. M. Blommers, lui, aime à travailler la pâte, à la trueller, à y laisser l'empreinte de sa brosse : c'est un bel exécutant, un harmoniste, un amalgameur de tons vifs et riches. Ses *Pigeons* sont, du reste, charmants par le sujet et le dessin de la figure, une mère qui lève son enfant à la hauteur d'une cage à pigeons pendue au plafond. Avec quel plaisir le rouge marmot tend ses menottes vers la cage! On a l'impression d'une scène de famille, et cela repose les yeux et l'esprit. Heureux les peintres qui peuvent toucher ainsi la fibre intime! M. Blommers est une des plus franches renommées de cette école moderne hollandaise si brillante et qui lentement se recompose sur les traces des glorieuses phalanges anciennes. Je lui conseillerai seulement de se défier un peu de sa facture, un peu trop uniformément empâtée.

M^lle^ Anna Boch. Un début d'éclat. *Les Dunes en Hollande* sont un morceau brillant, une noble et belle page, conçue virilement et remplie des mélancolies de l'automne. Une rafale terrible secoue tout le paysage ; on voit s'échevaler les arbres sur le ciel ; le ciel a lui-même un mouvement superbe ; quant à la peinture, elle est à la hauteur du sentiment : vigoureuse, soutenue, bien en valeur. Le coin des bruyères à gauche est un petit morceau délicieux.

(A suivre.) J. Hoepper.

LES SCULPTEURS

AU SALON

Notre cher maître et directeur, M. Camille Lemonnier, a bien voulu nous fournir lui-même un second article sur la sculpture. Nous n'aurons donc qu'à contresigner ses notes. P. R.

II

On a agi d'une façon plus que cavalière envers M. Joseph Lambeaux. Il n'est pourtant pas de ceux qu'on puisse impunément fourrer dans les coins. Sa grande terre cuite représentant une ronde d'enfants méritait une place d'honneur dans la pleine lumière. C'est une des plus grandes originalités du Salon. Que les académiques s'insurgent devant cette violente et fougueuse fantaisie, qui n'a avec la statuaire antique que la ressemblance du jour avec la nuit, nous le comprenons sans peine. Mais tout esprit indépendant qui se laisse aller à l'impression des choses sans examiner préalablement si elles rentrent dans le compas d'une idée préconçue, tombera d'accord avec nous sur les qualités d'invention toute primesautière qui règnent dans ce groupe hardi. M. Lambeaux n'a pas cherché la beauté des lignes : elle ne pouvait servir à sa création. Ce n'est pas un chœur de bacchantes ni d'amours, campés en plastiques harmonieuses, pour la plus grande gloire des effets du torse ; rien de mythologique n'a sollicité sa pensée. Il s'est contenté de confier à la terre un de ces motifs comme le hasard des rues lui en met chaque jour sous les yeux en cette originale et belle patrie flamande dont il a résumé si puissamment les énergies naïves et simples. Sans doute il a vu tourner, au coin d'une borne, en leur souple élan qui se mêle de vertige, cette folle ribambelle de petites filles potelées et grasses. Ce qu'il a voulu, ce qu'il a recherché, c'est l'expression d'ardente joie, d'entraînante gaîté, de plaisir poussé à l'extrême, qui anime les physionomies, tandis que tourne la ronde. Et c'est qu'elle tourne ! On ne peut se faire une idée de la rapidité de ces petites jambes et de ces petits pieds. Le vent secoue autour des corps les robes à demi-déchirées ; les cheveux flottent dénoués ; les bas tombent ; quelques pieds sont déchaussés. Il y a là une furie joyeuse, un emportement de plaisir, une crânerie alerte qui vous font rire quoique vous en ayez. On est séduit, subjugué, entraîné soi-même. Et puis quelle fougue toute personnelle, quelles audaces jeunes dans l'exécution ! Les modelés sont larges, ronds, à fossettes et à trous, d'un gras qui sent la chair fraîche. M. Lambeaux, on le sent bien, est un de ces libres esprits pour lesquels l'imitation n'existe pas et qui ne procèdent que d'eux-mêmes. Ce n'est pas seulement un artiste de talent, c'est, dans toute la force du terme, un artiste flamand, doué au plus haut degré des instincts de sa race. Sa voie est tracée dans *la Ronde* et dans *l'Accident*, cet autre charmant morceau plein d'entrain. Nous lui conseillons de ne pas s'en écarter. *Dis bonjour* est déjà une tentative pour se rapprocher de la sculpture des académies. Cela représente une mère tenant son enfant devant elle et le présentant au spectateur. Le groupe est bien composé et plein d'intention ; l'enfant est charmant de naturel ; il y a d'heureux morceaux chez la mère, quoique la jambe en raccourci soit trop grosse. Eh bien ! l'ensemble manque de l'originalité et du piquant qui sont les côtés saillants du talent de M. Lambeaux.

A côté de M. Lambeaux il faut citer M. Joris, un Anversois aussi. C'est, dans le fond, le même génie indépendant, la même liberté d'allures, la même originalité de bon aloi, mais avec un peu plus d'afféterie peut-être. *L'Araignée* est un morceau spirituel très-adroitement enlevé et d'une expression de frayeur comique qui a tout le piquant de la nature ; mais il y a un trop grand fouillis de rubans et de dentelles autour de la figure ; celle-ci n'est pas comprise assez simplement. M. Joris est un praticien d'infiniment de talent et de ressources : l'homme qui sait pétrir une terre aussi compliquée que *l'Araignée* est passé maître en la technique. Reste, il est vrai, le goût, et quand on sait s'arrêter à point, on est bien près d'en avoir. Il y a plus de mesure dans *l'Enfant aux bulles ;* le mouvement est ravissant, d'un réalisme sain. Les modelés sont lestement enlevés, par méplats nerveux.

La veine de M. Lefever est l'opposée de celle de M. Lambeaux : ce qui domine chez lui, c'est la grâce, les coquetteries de la forme, la finesse des lignes. L'*Été* est une charmante figure de femme couchée, d'un mouvement heureux et d'une souple et délicate silhouette. Les formes ondulent en contours moelleux. L'ensemble est d'un intelligent agencement et d'une bonne pratique. J'aurais voulu toutefois les modelés un peu moins sommaires.

M. Comein a trois petites statues en plâtre. C'est l'œuvre d'un esprit chercheur et curieux de la nature. J'ai particulièrement remarqué son *Réveil*, figure spirituelle d'un mouvement juste. Le modelé des bras m'a paru toutefois insuffisant.

Un joli buste de gamin, de M. Elias. L'enfant a du reste inspiré beaucoup de sculpteurs au Salon. M. Ed. Laborne notamment lui doit de délicats travaux fouillés avec une extrême dextérité. Ses trois bustes sont des études réalistes d'un sentiment piquant et que relève une pointe d'observation malicieuse. Il y a dans ces petites têtes empreintes d'expressions différentes des modelés excellents, des lignes nerveuses, de petits mépla s sculpturaux du plus joli effet. C'est un art coquet dont le charme est dans la modestie même et qui fournira de bons modèles à l'industrie.

Un groupe délicieusement combiné de M. Julien Dillens, *les Trois amis* : une petite fille portant un enfant dans ses bras ; un chien les regarde. Le marbre, — car le groupe est en marbre, — a des accents spirituels, des modelés poupins et gras, de charmantes coquetteries de ligne : rien de bas ni de trivial. C'est un motif familier d'un réalisme tempéré par la recherche d'un idéal enfantin. M. Dillens tient les promesses qu'avaient données ses débuts : esprit sagace, intelligence ouverte, chercheur doué d'observation et d'imagination, il allie à une pratique déjà disciplinée un sentiment distingué de la forme. *Une femme*, plâtre grandeur nature, est un morceau d'un caractère superbe, où la ligne serpente en ondulations brusques et se casse en arêtes nerveuses, comme pour marquer à plaisir l'émaciement d'un corps ravagé par la douleur, les privations, les sombres haines

peut-être aussi. La signification de cette femme est obscure. Qu'est-elle au fond et que veut dire le masque tragique qui est à ses pieds? Elle est bien assez parlante par elle-même : on rêve de quelque crime horrible accompli à la faveur de la nuit, de séquestration dans les *in pace* féodaux et monacaux, de mort lente et de faim. Le sentiment général est dramatique : ce corps tendu en avant, aux chairs collées sur les os, d'une silhouette sèche et éreintée, remplit les yeux d'horreur. On se croirait devant une louve. M. Dillens expose aussi aux cartons un projet de frise représentant la charité : c'est neuf d'arrangement et d'invention ; la figure habillée y tient la place des nus familiers à la sculpture décorative. Tout cela dénote une souple intelligence et un esprit inquiet du mieux.

M. de Kesel a également une exposition intéressante. Son *Jugement de Salomon*, bas-relief, a du mouvement. On a reproché à son plâtre grandeur nature *Après le bain*, la familiarité du sujet : c'est le malencontreux bas qui chatouille désagréablement l'imagination. Le morceau a du reste des beautés de réalisme incontestables : c'est la nature serrée de près. Les bras, la gorge, les jambes, dont les gras rebondissent, indiquent une souple pratique, un incontestable talent, des ressources nombreuses, mais un idéal relâché, une tendance trop marquée à se contenter des effets que donne le moulage. Mais personne au Salon n'a fait la chair plus grasse, plus pâteuse, plus potelée, ni ne l'a étalée plus lascivement.

CAMILLE LEMONNIER.

LES ARCHITECTES AU SALON

II

EUGÈNE CARPENTIER. — La façade monumentale (Place de Brouckere) ne me paraît pas assez « monumentale. » L'entrée semble celle d'un hôtel ordinaire; elle manque d'ampleur. En vue sans doute d'augmenter la hauteur, l'architecte a placé deux attiques superposées : les fenêtres placées dans l'inférieure ont la même importance que celles du second étage. Cette attique n'en est plus une et n'est pas non plus un troisième étage. On ne devine pas quel est son rôle, à moins qu'elle ne serve simplement à exhausser la construction.

Le dessin du *Maître-autel, pour Notre-Dame à Huy* est, à franchement parler, plutôt un dessin de sculpteur qu'un dessin d'architecte. Je crois que Malfait, Goyers et consorts en ont souvent composé d'analogues. Eh bien! on me permettra d'exiger davantage d'un architecte qui travaille pour un monument ancien. M. Carpentier est bien certainement un de nos meilleurs architectes; il l'a prouvé au Salon précédent. Noblesse oblige : il devait nous envoyer mieux que cela, et certes il le peut quand il le veut.

DE BLOIS. *Projet d'Hôtel.* — Quel style est-ce cela? Peut-être est-ce du gothique anglais. Je crois, pour ma part, reconnaître une prison. Si on construit quelque jour le projet, je conseille fort au propriétaire d'adopter pour enseigne cet adage : « Les apparences sont souvent trompeuses; » les voyageurs pourraient bien sans cela reculer devant cette bastille.

DE LARABRIE. — Le plan est du genre de ceux dits *académiques;* c'est d'une assez belle ordonnance, mais si l'on entre dans les détails vrais, on est amené à craindre qu'il ne fasse bien obscur dans le grand vestibule d'entrée, ainsi que dans la salle centrale.

DIELTJENS. — Le plan de cette Académie de Belgique à Rome est également classique, comme le précédent : l'usage du monument semble du reste justifier ce choix. Les ailes latérales de façade ne se relient pas trop avec la partie centrale. Il y a en outre à l'étage une longue rangée de statues qui semblent composer une réminiscence d'un « à droite, alignement » de la garde civique. Je me demande aussi à quoi peuvent servir les deux minarets qui figurent à droite et à gauche.

DUMORTIER. — Le principe de la façade est bon. Il y a lieu d'applaudir à ces tentatives de retour vers notre style national flamand, pour les édifices communaux. Il convient aussi d'apprécier les efforts faits pour n'employer que des matériaux indigènes. Mais il faut être très-fort pour aborder de semblables difficultés. Malgré ses mérites, la façade de M. Dumortier laisse encore à désirer. Les meneaux montants du milieu des fenêtres, entre autres, se prolongent désagréablement à travers les petits frontons jusqu'à l'œil de bœuf, formant niche, qui les surmonte.

A. P.

LES SACRIFIÉS

IV

AUG. JERNBERG. — *Nature morte.* M. Jernberg est beau peintre, homme de sentiment et harmoniste délicat. Est-ce pour cela qu'on a relégué en l'air sa *nature morte*, un superbe morceau de facture, bien attaqué et d'un bel ensemble, dans une tonalité claire où s'harmonisent des colorations vives?

EUG. JOORS. — *Solo.* Il y a de fines intentions comiques dans cette figure d'homme si attentive à sa musique : la peinture est vigoureusement brossée, quoique un peu froide. Mais les mains sont délicieuses d'esprit et d'intention et la tête est très-drôlement écarquillée. La tournure et le ton olive rappellent malheureusement un peu trop Frans Hals. — Un bon maître après tout.

LOUIS LANCHOW. — *Hiver.* Bonnes qualités de touche et de ton : tonalité expressive dans des roux qui sont bien de saison. Rappelle les Munthe.

PAUL LECOMTE. — *Souvenir de Mortefontaine.* Très-bien, quoique un peu étouffé.

ALP. LEGROS. — *Un chaudronnier.* Aussi mal placé que possible, malgré la réputation de l'artiste et des qualités très-réelles. L'homme est assis par terre, les jambes allongées : près de lui sont des ustensiles. Le dessin de la figure ne manque pas de caractère, mais la peinture aurait besoin d'être réchauffée par quelques accents.

ADRIEN LE MAYEUR. — *A Marée basse.* Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler de ce jeune et vaillant artiste, si juste dans ses motifs et si bien préparé par ses études à saisir l'intimité des choses. *Sa Marée basse*, une petite toile qu'il eût été si facile de mettre au premier rang, à la place des six ou huit cents toiles qui déshonorent la cimaise, perd, à la hauteur où on l'a reléguée, toutes ses qualités de fraîcheur et de nature. Ceux-là seulement qui connaissent l'artiste et s'attachent à ses progrès, se donneront la peine d'étudier à travers la distance, les fines transparences de cette atmosphère grise si vraie de ton et qui rend si bien l'expression de l'air flamand.

CONSTANT LINTELO. — *Portrait de vieille.* Tout en haut. C'est pourtant un excellent petit morceau très-sincère et qui fait honneur à l'artiste. Des valeurs délicates, d'un gris fin qui tourne à l'argentin, donnent aux demi-teintes dans l'ombre une transparence

exquise. Rien d'improvisé, du reste : la tête est prise sur nature; on le sent bien aux rides, aux froissures, aux plissements si nettement fouillés de l'épiderme. Les tons sont justes et la peinture franche, aisée, pleine de vigueur et de souplesse. Comparez, je vous prie, avec les portraits à la rampe de MM. Robert et Stallaert, roses, lustrés, d'une exécution fade et poncée, sans nerfs, sans muscles, sans accent : mais ces messieurs sont de toutes les commissions.

Wil. Lomas. — *Réflexion.* — Très-bonne étude, un portrait vraisemblablement, avec de belles et hautes qualités de facture et d'expression. La jeune dame est assise en robe ton neutre sur un fond brun en sourdine, très-librement touché. Une atmosphère grise, d'un gris très-doux, très-juste, enveloppe la figure.

Alex. Marcette. — *Quai de Maestricht à Liége.* M. Marcette expose depuis quatre ans à peine : il ne lui en a pas fallu davantage pour se faire une facture. C'est qu'il ne procède que de ses yeux et de son sentiment : il est parmi les affranchis; son *Quai* est un excellent morceau, d'une facture saine et vigoureuse, sans rien qui sente la sauce et la convention. Un jour gris éclaire la perspective et les valeurs sont remarquablement justes. Nous nous réjouissons d'avoir été un des premiers à reconnaître le talent de M. Alex. Marcette : il nous avait suffi de voir, il y a cinq ans environ, chez le peintre Artan, à Anvers, quelques études de nature morte du jeune artiste. Nous ne nous étions pas plus trompé sur son compte que sur le compte de MM. Le Mayeur, Ter Linden, Sembach, den Duyts, Lambrechts, dont l'*Art universel* a été tout le premier à saluer l'avenir.

Henri Marcette. — *Automne.* M. Marcette père compte au premier rang des artistes de cette très-intéressante colonie spadoise si attachée à ses montagnes, à la coquette et riante nature où elle s'est développée et dont elle exprime si bien les aspects gracieux. Ce qui distingue les paysages de M. Marcette, ce sont surtout les élégances sévères du dessin, la mélancolie des ciels, l'impression toute poétique des sites qu'il choisit. Son *Vallon en automne,* modelé dans de belles pâtes où l'on sent l'amoureuse caresse du pinceau, s'enveloppe de colorations roussâtres d'un ton juste. Des sourdines grises voilent à demi la lumière.

Mme Mesdag. — *Paysage.* Charmant. Il y a de l'air dans les arbres; une lumière argentée réchauffe l'atmosphère, c'est pris sur nature. Je reprocherai seulement au chemin d'être un peu uniformément noir.

Const. Meunier. — *Bébé.* M. Meunier a deux toiles à la cimaise, c'est vrai; mais il eût pu en avoir trois. Son *Bébé* est un délicieux ragoût de ton, une étincelante et spirituelle pochade, d'un brio et d'un accent superbes. Voilà M. Meunier bien remonté, cette fois; espérons que ce sera pour toujours et qu'il ne faillira plus. — La *Guerre des paysans* et ses *Offices* sont l'œuvre d'un artiste en pleine puissance de lui-même — morceaux sérieux dont l'austérité rend plus piquant encore le caprice charmant de ce *Bébé* si lestement et si gaillardement enlevé dans des pâtes à la Jordaens.

J. Both.

Chronique artistique.

Une compatriote, Mme Hazard, qui a obtenu au Salon de Paris, en 1874, un si légitime succès avec ses deux marbres *l'Espérance* et *l'Abandonnée*, expose au Salon de Bruxelles une statue et un médaillon. C'est dans les ateliers de sculpture établis auprès des splendides musées de Rome et de Florence que Mme Hazard a poursuivi ses études. On le devinerait dans le faire de certains détails accessoires comme on reconnaît une main de femme dans la délicatesse coquette des lignes.

On a eu déjà l'occasion de voir la statue à l'Exposition de Liége : elle avait même été jugée digne de l'acquisition par la ville.

C'est une œuvre très-distinguée, d'un style noble et pur. Une gracieuse figure de femme symbolique, la *Paix*, est le sujet de la statue; de la main droite elle porte quelques épis, de la gauche elle tient un rameau d'olivier. Comme dans une maquette de Thorwaldsen elle passe sur un globe terrestre. Une peau de lion, foulée sous les pieds de la déesse, est disputée par deux enfants symbolisant la Dispute et la Guerre.

L'ensemble de la composition dénote une conception hardie. Le mouvement de la femme a de l'élégance et de la souplesse, les modelés de la rondeur et des attaches fines nouent les membres au corps.

Les deux enfants forment un groupe charmant aux grâces naturelles et qu'on dirait prises sur le fait. Il y a évidemment dans la tournure et l'arrangement de la composition un cachet qui n'est pas commun et qui rappelle la noblesse naïve du ciseau florentin.

Le médaillon qu'expose Mme Hazard représente les traits de S. A. R. la princesse Marguerite d'Italie. Ce travail a été confié à l'artiste à la suite d'un concours auquel participaient trois cents sculpteurs, distinction flatteuse et qui honore autant le pays que Mme Hazard elle-même.

Un sentiment très-pur règne dans le médaillon. D'une main habile Mme Hazard a fixé dans le marbre le profil légèrement hautain de la princesse. Pas de petits détails; ils ont été sacrifiés aux lignes générales de la silhouette; celle-ci y gagne en noblesse et en sévérité. C'est une œuvre intelligente et fine qui confirme le talent si bien mis en lumière déjà dans la *Paix*.

***

On nous signale un fait vraiment regrettable. Les cours de l'Académie des Beaux-Arts, qui avaient lieu chaque année pendant les mois d'hiver, seront interrompus jusqu'à l'année prochaine. Il paraît qu'on n'a pas de locaux suffisants. Ceux où se donnaient primitivement ces cours ont été démolis, l'emplacement devant servir à l'édification d'un bâtiment pour les expositions triennales. D'autre part, ceux où les cours doivent se donner ne sont pas en état de recevoir encore les élèves. Pendant ce temps, un nombre important d'élèves va chômer, perdant ainsi le profit des leçons antérieures.

Le fait est grave. Que dirait-on dans le public, si, sous prétexte de reconstruction ou d'insuffisance de locaux, les élèves des écoles et des athénées étaient invités à s'abstenir une année entière de la fréquentation des cours ? Malheureusement, on semble considérer les arts du dessin comme un agrément de l'esprit au lieu d'y voir une des nécessités de l'éducation moderne : on ne veut pas reconnaître que l'avenir des industries d'un pays est attaché à de fortes études graphiques.

Faire chômer pendant un an les élèves de l'Académie, c'est reculer d'un an le terme de leur maîtrise, c'est enlever toute une année d'invention et de d'innovation aux industries qui reposent sur l'art. S'imagine-t-on, du reste, qu'il soit si facile de renouer, après un si long laps de temps, la chaîne des études interrompues? Alors que chaque jour, chaque heure doit marquer un progrès, est-il possible d'abandonner à l'oisiveté, à l'oubli des choses acquises, tant de jours précieux et d'irréparables heures? Que vont faire pendant toute une année, tous ces élèves habitués aux études du soir et pour lesquels les cours étaient à la fois le plus noble des passe-temps en même temps qu'un acheminement vers un but élevé ?

S'il n'y a pas de locaux, qu'on en crée, et sur l'heure, n'importe où. L'État n'a-t-il pas des locaux qu'il pourrait prêter ni la ville des halles qui pourraient servir momentanément? Au besoin, ne pourrait-on utiliser la baraque de l'exposition, qui, dans quelques jours, se trouvera vacante ?

Nous aimons à le déclarer : c'est surtout à l'instigation des élèves de l'Académie que nous publions cette note. Plusieurs d'entre eux sont venus nous trouver et nous ont exposé, avec une consternation réelle, les tristes effets qu'entraînerait la mesure prise par l'administration communale.

J. H.

***

Nécrologie. — M. Albert Jacquemart, critique d'art et père du célèbre graveur, vient de mourir. On annonce aussi la mort de M. Cambon, le peintre décorateur.

Nous appre nons avec un vif regret la mort du peintre Vincent De Vos, à Courtrai, décédé le 5 de ce mois. C'était un animalier distingué qui s'occupait particulièrement de la peinture des chiens. Très-prochainement on vendra les richesses artistiques ornant l'atelier de cet artiste qui laissera un nom honorable dans l'histoire de l'art.

REVUE DE BELGIQUE, — dixième livraison. — SOMMAIRE. — Le principe de liberté en matière politique : *Herman Pergameni.* — Un auto-da-fé à Valladolid en 1559 : *Ernest Gossart.* — Souvenirs d'une relâche à Madère : *Goblet d'Alviella.* — Poésies d'Horace : *Ed. de Linge.* — Un poëte belge inconnu : *Ch. Ruelens.* — Chronique littéraire : La mère de Rubens : *E. Van Bemmel.* — Essais et notices.

L'ART. — Quarante troisième livraison. — TEXTE. — Art dramatique : mademoiselle Mars. *Etienne Arago.* — Autographe de Mlle Mars. — Diaz, *Jules Claretie.* — Autegraphe de Diaz. — Exposition générale des Beaux-Aarts à Bruxelles, *Charles Tardieu.* — M. Albert Jacquemart, *Henri Perrier.* — Le groupe de M. Aug. Marc, *Eug. Veron.* — Notre bibliothèque.

GRAVURES. — Planches hors texte : Le Bracelet. — Fleurs. — Venus. — Groupe en argent massif.

GRAVURES DANS LE TEXTE. — Mlle Mars. — Autographe de Mlle Mars. — Sous bois. — La Mare. — Autographe de Diaz. — Albion.

L'ÉMULATION

Publication mensuelle de la Société centrale d'Architecture de Belgique.

PROGRAMME : 1° Texte : Archéologie, Bibliographie, Biographie, Sciences appliquées, Législation du bâtiment, Programmes et comptes rendus de concours ou d'expositions, Faits divers, Bordereaux de prix, Renseignements utiles, etc. 2° Planches : Monuments anciens et modernes, Concours publics et académiques, Compositions diverses, Constructions, Croquis et relevés.

ABONNEMENT ANNUEL :

Pour la Belgique, 25 fr. — Pour l'Etranger, 28 fr. (port en sus)

Annonces et réclames à forfait.

S'adresser : à la Direction du journal, rue Cans, 22, à Ixelles, lez-Bruxelles et à l'*Office artistique*, Galerie du Commerce, 90, à Bruxelles.

Librairie Bachelin-Deflorenne, 3, Quai Malaquais

PARIS

Succursale : Librairie de l'Opéra, 10, Boulevard des Capucines

EN SOUSCRIPTION :

L'ORNEMENT DES TISSUS

CENT PLANCHES EN COULEURS, OR ET ARGENT

contenant

Environ deux mille motifs de l'art ancien du Moyen Age de la Renaissance et des XVIIe et XVIIIe siècles.

Recueil historique et pratique, par M. DUPONT-AUBERVILLE

Avec des notes explicatives et une introduction générale

Dessins par M. Kreutzberger. — Lithographies par M. Regamey.

—o—

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'Ornement des Tissus, contenant *cent planches* imprimées en couleurs, or et argent, sera publié en *dix livraisons* in-folio, renfermant *dix planches* chacune.

Chaque planche sera accompagnée d'un texte descriptif.

Le prix de chaque livraison (contenant 10 planches) est de 15 fr.

Il paraîtra une livraison tous les deux mois.

L'ouvrage complet formera un splendide volume in-folio, dans le format de l'*Ornement Polychrome*, de M. Racinet, et au même prix de 150 francs.

On peut s'adresser pour souscrire, à *l'Office artistique*, galerie du Commerce, 90, Bruxelles.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris . . . . Un an, 50 fr.; six mois, 25 fr.
Départements . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*. 3, rue Laffite, à Paris.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

Rue de Ruysbroeck, 74, Bruxelles

VENTE, ECHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette Maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôts d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, Bruxelles

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE & VERNISSAGE.

L. SABATIER & Cie

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ECRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

CH. NOË

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Bruxelles

ACHAT, VENTE & EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 50 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collection

par **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. Van Trict, libraires, 30, rue Saint-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 74, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie. — Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalage pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

VINS FINS ET LIQUEURS

FOURNITURE SPÉCIALE DE LA BOURGEOISIE

E. PARENTEAU, aîné, de Bordeaux

MAISON DE 1re ORDRE

très-honorablement connue en Belgique

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE :

EDOUARD de LACOUR, *rue de l'Hôpital, 17*

A BRUXELLES.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES.

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN.

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2 (près du MUSÉE)

ANVERS.

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28.

FABRIQUE DE VERNIS	TOILES, PANNEAUX, CHASSIS	MANNEQUINS
COULEURS EN POUDRE	**CHEVALETS DE CAMPAGNE**	**BOITES A COULEURS**
COULEURS BROYÉES	ET D'ATELIER	ET A COMPAS
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU.	PARASOLS, CANNES, ETC., ETC.	PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE.

SPÉCIALITÉ DE TOILETTES DE BALS

CHARLOTTE DE VUYST

41, RUE DES FRIPIERS, 41

BRUXELLES

ROBES & CONFECTIONS

ÉLÉGANCE. — CÉLÉRITÉ.

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES.

MAISON D. DESWARTE, RUE DE L'AMIGO, 21

Successeur J.-B. GOFFOY

FABRIQUE DE VERNIS
Couleurs en poudre et broyées
Couleurs fines en tubes pour tableaux.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
Chevalets d'atelier et de campagne
Cannes, siéges, etc., etc.

BOITES A COULEURS & A COMPAS
Crayons pour faux-bois
Pastels et pinceaux en tous genres.

Assortiment complet des articles pour la peinture sur porcelaine.

ARTICLES POUR L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN

SPÉCIALITÉ DE BRONZES EN POUDRE.

CASIMIR PONT, libraire-éditeur

97, rue de Richelieu, 97, et Passage des Princes

PARIS

DERRIÈRE LE RIDEAU

Ma femme et moi — Ni chair ni poisson — Les maris de Mlle Nounouche — La tache noire — Feu follet La sonnette

par CAMILLE LEMONNIER

En vente à l'OFFICE ARTISTIQUE

90, Galerie du Commerce, 90

BRUXELLES

PRIX : **3** FRANCS.

OFFICE ARTISTIQUE

90, GALERIE DU COMMERCE, 90

BRUXELLES

EAUX-FORTES, PHOTOGRAPHIES

ARCHITECTURE, CÉRAMIQUE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Abonnement à tous les journaux artistiques

POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER.

S. VANDENBOSSCHE-GÉRARD

29, RUE DES SABLES, 29

près la rue des Marais

BRUXELLES

Encadrements, Fabrique de Passe-partout et Cadres en tous genres. Lavage des Gravures à neuf.

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie. — Le Barbier de Séville.

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Le Tour du Monde en 80 jours.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — La Fille de Mme Angot.

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois). — Tous les soirs, spectacle-concert, duos, saynettes, opérettes, intermèdes.

Théâtre royal du Parc. — La Poissarde.

Cirque Renz (boulevard Jamar). — Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre. — Les jeudis et dimanches, représentation à 3 heures après-midi et à 8 heures du soir.

Théâtre Enfantin (quinconce du Parc). — Représentations tous les jours de 1 h. 1/2 à 6 h.

IMPRIMERIE BROGNIEZ & VANDE WEGHE, RUE DU LAVOIR, 19, BRUXELLES.

N° 18 TROISIÈME ANNEE 10 NOVEMBRE 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. AUG. CHOLET, *Administrateur-Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20
Angleterre, »	18
Allemagne, »	18
Pays-Bas, »	18

ON S'ABONNE : à Paris, chez C. PONT, libraire, 97, rue Richelieu ; chez HEYMANN, éditeur, 3, Chaussée-d'Antin ; — **à Londres,** chez HACHETTE, libraire ; chez BAILLÈRE, EINDAL & C° ; — **à Genève,** chez Joel CHERBULIEZ, libraire ; — **à Berne,** chez B. F. HALLER, libraire ; — **à Leipzig,** chez MUCQUARDT, libraire ; — **à Rome,** chez BOCCA frères, Corso, 207 ; — **à Leyde,** chez A. W. SIJTHOFF, libraire ; — **à La Haye,** chez Martinus NIJHOFF, libraire ; — **à Vienne,** chez BRAUMULLER et fils, libraires ; chez GEROLS, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à BRUXELLES, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22
Suisse, »	18
Italie et Portugal	20
Suède et Norwége	20

SOMMAIRE :

TEXTE. — EXPOSITION TRIENNALE DES BEAUX-ARTS, A BRUXELLES : LE SALON. V : *Ernest Vanel.* — LA PEINTURE DE GENRE AU SALON. V : *Lucien Solvay.* — LES ENVOIS FRANÇAIS : *Camille Lemonnier.* — LES SCULPTEURS AU SALON. III : *P. R.* — LES ARCHITECTES AU SALON. III : *A. P.* — LES SACRIFIÉS : *J. Hœpfer.* — NOTRE PORTEFEUILLE. *Dans la neige,* fac-simile du tableau de Félix Ter Linden, exposé au Salon de Bruxelles : *C. L.* — LES TERRES CUITES DU SCULPTEUR JACQUES MAILLET : *L.* — CHRONIQUE ARTISTIQUE.

GRAVURE. — Fac-simile d'après le tableau de M. Ter Linden, *dans la neige,* du Salon de Bruxelles.

EXPOSITION TRIENNALE DES BEAUX-ARTS A BRUXELLES

LE SALON

V

« Je voudrais pour notre plus prompte régénération, que musées, cathédrales, palais, boudoirs avec tout leur mobilier ancien et moderne, fût jeté aux flammes, avec défense aux artistes, pendant cinquante ans, de s'occuper de leur art. Le passé oublié, nous ferions quelque chose ; » dit Proudhon dans sa philosophie du progrès. La réponse est facile et La Fontaine nous la donne dans sa fable du chien qui lâche sa proie pour l'ombre :

> Un tien vaut mieux que deux tu l'auras,
> L'un est sûr ; l'autre ne l'est pas,

mais le fond de cette pensée de Proudhon est d'autant plus juste que nous signalons chaque jour plus d'artistes qui n'apprennent à peindre que dans les académies et les musées et refont abominablement ce qui a été fait avant eux par les grands maîtres flamands et italiens; mais ils ne songent point qu'une heure d'observation de la nature enseigne plus que cinq années de promenades à travers le Louvre et tous les palais Pitti du monde. Slingeneyer (ne riez pas, augures) appartient à cette classe d'impuissants, incapables de produire une œuvre personnelle, peintres sans intelligence artistique et sans goût qui couvrent leur nudité par cette habileté dont les acrobates du pinceau ont le secret. Dans cette toile que Slingeneyer intitule *Camoëns,* la première chose qui attire votre attention ce sont des doigts de pied monstrueux : sans doute l'artiste a voulu leur donner cette importance pour montrer comme il les savait peindre. Contre un rocher de carton, ainsi que nous en voyons au théâtre, s'étire un danseur élégant, qui pose pour le jarret en sortant du bain. Une vague délicieuse égrène ses perles d'écume avec ravissement et semble se reculer un peu pour ne point se salir aux noyés que je vous ai présentés tout à l'heure. Cette machine s'étale à la place d'honneur, comme si l'art belge ne savait point produire mieux, et celui qui l'a commise est le grand pontife de nos académies, comme si nous étions en Patagonie ou à Honolulu.

Cluysenaer s'est fort peu soucié de nos musées; il s'est arrêté devant les dieux de la peinture, comme un auteur dramatique moderne lit Eschyle et Sophocle. Agneessens s'était dit que Rubens et Vélasquez, par exemple, avaient élevé leur art dans les régions sereines du beau en s'attachant au modèle qui palpitait sans cesse devant eux, et comme lui Cluysenaer est d'avis que la nature est l'inépuisable inspiratrice. Ils ambitionnent de marcher à côté des maîtres, mais ne se soucient point de courir sur leurs talons, comme des laquais. Vous avez vu la *Vocation;* n'est-ce pas qu'il est adorable, ce bambin paresseusement couché dans un fauteuil! j'aime cet œil vif ou la malice pétille derrière la fatigue et ces joues roses qui appellent les gros baisers de la maman. Il faut être soi et ne s'inspirer d'aucune école pour peindre ainsi. C'est pour elles-mêmes que Cluysenaer aime les formes et la couleur; ce qu'il recherche c'est la vérité sans préoccupation d'effets, ce qu'il préfère à l'élégance maladive des œuvres françaises, à leur distinction anémique, c'est la santé brutale, et notre artiste atteint la grâce sans y songer, parce que la nature la lui fournit.

Il n'est point de ceux qui ne peignent que des rêves,

comme Richter de Berlin, par exemple. Richter se place devant la nature pour avoir l'occasion de la quitter bientôt; ce qu'il voit ne saurait lui suffire, il corrige, il élague, il ajoute, il invente et ses enfants n'ont jamais vécu ; petits Jésus en cire, on est tenté de les suspendre aux cadres votifs de la chapelle, ou de les mettre sous verre de peur que les mouches ne les altèrent. Le père et la mère qui ont chacun un bambin dans les bras vivent-ils davantage? Point du tout ! même prétention à l'élégance, même désir de distinction ! et la couleur marie ses faiblesses aux errements de la forme : elle est maigre au lieu d'être fine, fluide au lieu d'être consistante, il n'y a de force ni dans les tons, ni dans les lignes; et les tons et les lignes n'offrent aucune solidité. Nous sommes devant des abstractions et il semble que l'auteur ait moins songé à peindre des portraits que des rêves, tant il est dangereux d'idéaliser le modèle en simplifiant les formes et en adoucissant les traits essentiels. On croit faire beau et l'on tombe dans le joli. Richter a fait joli et voilà la raison de ses succès : le beau demande au public une initiation par l'étude, parce que l'harmonie et l'unité sont ses éléments constitutifs ; l'agréable n'exige point un travail intellectuel et la raison n'a rien à y voir parce qu'il ne comporte pas la recherche de l'harmonie et de l'unité dans les rapports des parties. Aussi la foule s'arrête-t-elle devant les tableaux de Richter, elle applaudit et ces applaudissements sont la condamnation du peintre, car elle n'a garde de s'arrêter devant Falguière, Bertrand, De Winne, Agneesens, Fantin la Tour, etc., etc. Fantin la Tour ne cherche-t-il pas la simplicité que le vrai donne et ne l'atteint-il pas dans la forme et dans la couleur? Ce sont des roulements de tambour, des maillots roses et des robes où scintillent des paillettes d'acier qu'il faut à ce qu'Horace appelait déjà sous Auguste « profanum vulgus ». Peut-être adresserai-je à la tonalité des portraits de Fantin la Tour le reproche d'être un peu monotone ; on devine sous ces tons gris un système voulu contre lequel la critique doit prémunir l'artiste.

Cette uniformité de couleur me rappelle *La guerre des Paysans* de Meunier : l'artiste voit rouge et cette note vibre dans toutes les parties de l'œuvre. Je constate un grand effort chez Meunier, mais il est fâcheux que d'un motif admirable le peintre n'ait su tirer qu'une tête de curé, d'une expression si terrible et si vraie, que des révolutionnaires implacables seraient tentés d'appuyer le saint homme contre un mur et de le fusiller comme un chien. Mais sur les visages des paysans aucune passion ne se trahit et ce drame qu'avait rêvé l'artiste s'écroule tout d'une pièce.

« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

C'est le fameux portrait que fait La Bruyère du paysan, et l'on se souvient de Millet qui peignait ces rudes travailleurs, courbés sur les sillons, comme s'ils étaient réunis à cette terre que creusait leur charrue. Meunier s'est souvenu des Jacques du quatorzième siècle, et il s'est dit que les vilains, armés de piques et de faux et quittant leurs chaumières pour se défendre contre le despotisme des seigneurs, la rapacité des agents du fisc et l'avidité insatiable des rois mériteraient d'inspirer le pinceau de l'artiste.

Nos sumes homes cum il sunt
Toz membres avum cum il unt,
At altresi grans cors avum,
Et altretant sofrir poum
Ne nus faut fors cuers sulement,
Alium nos par serement,
Nos aveir et nus défendum.
Et tuit ensemble nus tenum.
Et se nos voilent guerroier,
Bien avum, contre un chevalier,
Trente ou quarente païsans
Maniables et cumbatants

s'écriaient les paysans de la Normandie dans le *Roman de Rose* de Robert Wace. Meunier n'a garde de peindre ces opprimés farouches, il est trop moderne pour cela et il étudie l'histoire du passé pour que l'histoire du présent soit éclairée d'une lumière plus vive. Les paysans de Millet ne sont plus ceux de La Bruyère, ils sont toujours attachés à la terre qu'ils fouillent, mais il y a quelque chose de digne en eux et l'on comprend à les voir que la liberté a passé par là. C'est pour eux qu'ils travaillent aujourd'hui et leur activité est bien libre. Les paysans de Meunier ne sont plus ceux de Robert Wace ; ils ne sont plus des agents de civilisation et le travailleur des villes remplit leur rôle sur la scène du monde. C'est chez ce dernier que nous trouverons les mécontents de la Normandie et les Jacques du quatorzième siècle. Depuis les Vendéens, l'ignorance et la superstition ont asservi l'homme des champs comme l'asservissaient autrefois les caprices des rois et des barons et ils semblent heureux d'être sous ce nouveau joug ; ils obéissent aveuglément aux ordres d'un moine et se font hâcher pour une madone, leur pensée ne va pas au delà de l'église et la colère du désespéré d'hier est la rage du fanatique d'aujourd'hui. Quel vaste cycle ! il n'y a pas longtemps que le paysan inspire le pinceau du peintre et tout est à faire pour l'ouvrier, ce héros de l'activité moderne !

Meunier a fait preuve d'intelligence en choisissant un pareil sujet et si la fortune n'a point souri à l'audacieux, comme le promettait le proverbe latin, l'effort de l'artiste n'en est pas moins fort louable. Son œuvre manque d'élan, si j'ose m'exprimer ainsi ; je voudrais que tous ces hommes s'agitassent, des fourches et des fers en l'air, des chevaux prêts à s'élancer, sur les visages des mécontents une fureur aveugle, une exaltation, une férocité bestiale, du mouvement enfin ! Si Meunier s'était souvenu de ce que Napoléon disait à propos de la tragédie, il eût pris les passions à leur maximum, à leur plus haut degré d'intensité, car cette fois la loi du poëte devait être la loi du peintre. Voyez-vous le fil qui attache la guerre des paysans de Meunier à la littérature? naturellement nous sommes conduits à comparer les deux arts, mais le fil est si mince que nous ne songeons point à reprocher cette analogie à l'artiste.

Taelemans, un jeune homme d'avenir, ne croit pas au paysan abêti; c'est tout simplement un ouvrier robuste dont il découpe la silhouette sur le ciel gris et l'horizon brumeux. Nous n'avons plus devant les yeux cette machine qui coupe les blés et creuse les sillons, mais un être raisonnable qui sait penser à l'occasion et que je crois un peu sceptique comme ces paysans voisins des grandes villes. Que Taelemans évite les tons sourds répandus sur sa toile et qu'il peigne beaucoup en plein air pour que la lumière consente a briller sous son pinceau. Quant à Félix Nissen il chérit les idylles; c'est à travers un sourire qu'il voit les gens de la campagne, aussi peint-il les gracieuses paysannes dont le soleil a bruni le joli visage, assises sur l'herbe et qui tricotent en écoutant les nids d'allouettes gazouiller dans les seigles. Soubre a voulu chanter aussi sa chanson, mais quelle chanson, bon Dieu! Ce serait drôle si le peintre d'un *Enterrement dans les Ardennes* n'était professeur à l'Académie de Liége; mais je ne saurais rire en songeant à ce que doivent apprendre les élèves d'un tel maître. Soubre à Liége et Slingeneyer à Bruxelles! Je prie Slingeneyer de m'excuser cette assimilation. Mais je suis obligé de me découvrir devant Legendre et de regretter que celui qui peignit cet enfant de la campagne romaine, d'un dessin si original, d'une couleur si franche, d'un aspect si « artiste » soit perdu dans une école de province. — Que Legendre ne fasse plus des d'Artevelde et nous chercherons en vain les faiblesses de son talent.

Voilà que nous nous occupons des élus du gouvernement, et nous n'avons pas encore mentionné Coomans. Sa place est marquée dans la galerie des grotesques. Coomans a découvert une Rome nouvelle, et des Romains nouveaux.

> Nunc dent aut viridi nitidum caput impedire myrto,
> Aut flore, terræ quem ferunt solutæ.

Et Coomans de dresser des bonhommes en baudruche sur la tête desquels il pose des couronnes de fleurs artificielles comme une modiste de profession.

O Trimalcion, cesse de boire! Atticus et Rutilus, ordonnez à vos esclaves de briser les amphores! Petrone avait-il chanté ton vaste appétit, à toi, qui te faisais servir des sangliers entiers et Juvénal vous a-t-il peints pour la postérité, mangeurs monstrueux dont le ventre remplissait la chaise que traînaient de robustes Africains dans les rues de Rome, pour qu'un jour on vous préférât des galants musqués et des petits maîtres poudrés, bien lavés, bien peignés, comme des danseurs d'opéra. Ce ne sont point les épicuriens d'Horace que Coomans assemble autour de cette table, où les coupes sabines n'ont jamais renfermé le vieux vin de Cécube et jamais le poëte des odes n'a rêvé ni ces danses, ni ces amours qu'il conseillait à Talliarche de ne point mépriser. Que sont-ils alors ces bonhommes trempés dans du jus de groseille? Jamais nous n'avons vu de Romains pareils, ni dans Juvénal, ni dans Perse, ni dans Horace, mais nous les avons remarqués parfois sur des boîtes de dragées et nous les renvoyons à l'étalage des confiseurs qu'ils n'auraient point dû quitter. Et le gouvernement achète ces inepties-là! Je dis que ce favoritisme est déplorable et je demande quel est l'avenir de l'art en Belgique lorsque je vois des chefs de file exposer des Camoëns et le département de l'intérieur acquérir pour le musée moderne des machines comme la *Coupe de l'amitié!*

Ne l'oublions pas, la fantaisie est protégée par les autorités et les œuvres que la nature inspire sont achetées parce que les commissions n'osent faire autrement. C'est ainsi qu'elles prouvent leur partialité et elles l'excusent par cette grosse accusation de réalisme jetée aux quatre vents du ciel. L'objet en dehors de nous, voilà le réel; ce que l'artiste voit dans cet objet et y ajoute, voilà l'idéal. Le réaliste est celui qui substitue la nature à sa personnalité, l'idéaliste qui substitue sa personnalité à la nature; on le voit, les réalistes purs sont impossibles comme les idéalistes purs, le degré de vérité est une question de plus ou de moins. La vérité est l'équilibre parfait du réalisme et de l'idéalisme, et les naturalistes, comme Cluysenaer, Agneessens pour la figure, Boulenger et Corot pour le paysage, se tiennent entre les deux extrêmes. Ils traduisent leurs impressions sans s'éloigner sensiblement de la nature, et la vérité réelle comme la vérité idéale concourent à la perfection de l'œuvre. Mais nos arriéristes, pour me servir du mot de Beaudelaire, font mentir la nature et n'expriment aucun sentiment; ni observation, ni émotion, tout est dans une forme conventionnelle et dans une couleur apprise sur les bancs de l'école. Aussi n'appartiennent-ils point à l'art, la fantaisie les éloigne également du réel et de l'idéal, et leurs œuvres ne sont autre chose que des marchandises à la mode, dont la critique a moins à s'occuper que les brocanteurs.

ERNEST VANEL.

LA PEINTURE DE GENRE

AU SALON

V

MM. Wagner et Théodore Gérard affectionnent particulièrement les costumes de l'Alsace et de la Forêt-Noire, dont ils revêtent les personnages de leurs scènes d'intérieur. Le premier est plus froid, plus sec dans sa coloration; ses figures surtout manquent de modelé; — le second se distingue par une gaieté bien portante et naïve, une grande habileté dans ses groupes et quelque chose de la sûreté de brosse que nous venons d'admirer chez M. De Bochman, avec plus de lumière et un tempérament plus gracieux. La *Fête de famille* et le *Portrait de Grand'mère* sont des morceaux robustes et charmants tout ensemble, d'une conception claire et facile.

Il y a aussi de la gaieté dans la *Taquinerie*, de M. Burgers — dont la lumière, très-vive, est toujours un peu blanche — et dans la *Chronique*, de M. Ringel, — représentant une fillette rose et accorte qui vend et crie à pleins poumons cet aimable journal. M. Ringel est l'auteur de ce délicieux petit rapin qui brosse avec une conviction très-amusante un portrait quelconque — le vôtre, ou le mien peut-être — et qui se trouve désigné sous ce titre : *L'Atelier*.

Les pêcheurs de M. Van Hove méritent une mention spéciale, grace à leur tonalité violente et distinguée et à leur facture tout à fait personnelle. Les sujets n'ont rien

de compliqué, — quoique l'auteur s'ingénie parfois à leur donner des explications superflues : le *Vieux père revenu de la pêche, après un gros temps,* se réduit tout simplement à dire : *Retour de la pêche ;* — cela suffit. Le bonhomme est de retour ; sa femme le reçoit heureuse, le réconforte, le nourrit. Il règne dans cet intérieur un air de paix et de prospreté exquis, sans ornements ni détails inutiles. La gamme de tons est fortement poussée ; les figures sont modelées avec un soin jaloux et tranchent vivement sur le fond. — Dans le *Cadeau,* une nuance d'expression anime encore les acteurs de la petite scène rustique qui se passe sous nos yeux; Un jeune pêcheur offre à une jeune fille — sa fiancée, sans doute — un de ces larges mouchoirs à fleurs dont les femmes aiment tant à se parer. Le généreux gaillard sourit de joie en voyant l'effet favorable que produit son présent sur le cœur de sa bien-aimée ; il en est fier et il jouit de son triomphe — qui lui vaudra bien certainement sa récompense.

M. Blommers n'a exposé qu'une toile, cette année : les *Pigeons.* Ceux-ci sont renfermés dans une cage d'osier suspendue en l'air ; le bébé les a aperçus, il veut les voir et voilà sa mère -- une brave femme du peuple -- qui le soulève jusqu'à eux. Le mouvement est plein de naturel et de grâce, sans afféterie ; l'artiste a peint son personnage en pleine pâte, par couches solides, laissant les frottis pour le fond. Ce joli tableau unit le sentiment à la beauté de la forme, ce qui en fait un des meilleurs en ce genre. Le faire est un peut celui des frères Oyens, mais M. Blommers n'abandonne pas, comme eux, ses ébauches ; il y revient, les achève et leur donne cette harmonie suprême qu'on admire dans la toile qui nous occupe.

Nous devons aussi dire un mot des peintres de batailles. Ils sont rares au Salon; on ne dirait pas que l'habit militaire règne en maître, aujourd'hui, dans notre chère Europe, tant les artistes s'en occupent peu ; c'est à croire vraiment que nous sommes les plus pacifiques et les plus doux des humains. Par-ci par-là quelques bataillons français, quelques casques prussiens apparaissent — *rari nantes in gurgite vasto.* Le *Régiment qui passe* de M. Detaille est une page de premier ordre. Sous la pluie, sous la neige qui tombe lugubrement, voici les troupiers de la ligne qui s'avancent, tambours en tête et précédés de tous les gamins du faubourg Saint-Denis. La foule s'amasse sur leur passage et s'arrête pour les voir. M. Detaille a, paraît-il, composé cette foule de ses meilleurs amis qu'il a fait poser à cet effet : Meissonnier lui-même se trouve là, à droite, avec sa barbe grise et son air martial. Il y a pour le peintre, dans ces sortes de sujets, une grave difficulté : c'est la symétrie des soldats rangés en longues files qui toutes se ressemblent; on risque de produire de ces images d'Epinal que les enfants découpent et collent sur du carton. Si l'on détruit l'uniformité des bataillons, plus d'ordre possible dans les rangs — ce qui serait une honte pour l'armée... La discipline, de grâce !... M. Detaille a surmonté cet obstacle en profitant des voitures, du monde, qui resserrent les flancs de la troupe, et du temps pluvieux, qui estompe de son atmosphère humide les arrière-plans de la composition.

Le mouvement léger et prompt qui anime le *Régiment qui passe* devient furieux et emporté dans l'*Artillerie à cheval* de M. Hubert. Les chevaux sont lancés à bride abattue : ils galoppent impétueusement, soulevant des flots de poussière et touchant à peine le sol de leurs sabots légers. M. Hubert est un amateur comme il y en a peu ; il s'est fait dans ce genre, — qu'il peut traiter en connaissance de cause — une réputation qui grandit chaque jour et qui est justement établie, même parmi les peintres étrangers. Sa brosse est ferme, sans lourdeur, aidée par un dessin très-correct et une chaleur de coloration qui fait défaut à beaucoup de toiles représentant des sujets analogues.

Voici, par exemple, le *Passage du gué* et *la Batterie va se mettre en position,* de M. Van Severdonck, deux pages très-bien peintes et dessinées, mais d'une gamme de tons un peu froide et crayeuse. C'est d'ailleurs la seule chose qu'on puisse trouver à redire dans ces compositions sincèrement et lestement enlevées. M. Van Severdonck excelle à grouper ses superbes chevaux au jarret nerveux, au poil soyeux et doux qui frémit sous l'éperon des cavaliers.

Les soldatesques de M. Castiglione sont d'une espèce plus fantaisiste — qui n'appartient déjà plus à notre temps, non plus que le *Spadassin* de M. Lesrel, un Meissonnier de contrebande.

Mais le temps passe ; il faut se hâter, car voici déjà les portes du Salon qui se ferment. Nous ne pouvons que citer en courant, parmi les meilleurs, le *Bagnolet* de M. Dansaert, la *Châtelaine,* si lestement brossée, de M. Bianchi, les scènes de mœurs italiennes de M. Guglielmi, les *Offices au Couvent de la Trappe,* empreintes d'un caractère sombre et grand, de M. Meunier, les piquants panneautins de M. Hiron, le *Pifferaro,* si doux et si mélancolique, de M. Herbo, les *Pêcheurs de Crevettes* de M. Cogen — un des succès du dernier Salon de Paris, — qui sont une heureuse compensation aux *Apprêts du régal* de M. Jacobs, au *Travail interrompu* de M. Dauge, aux trivialités écœurantes de M. Madiol et à la *Limonade gazeuse* de M. Haseleer.

Lucien Solvay.

LES ENVOIS FRANÇAIS.

On sait que MM. Falguière et Goupil ont obtenu chacun la médaille: ils la méritaient. C'est une belle page de peinture que les *Lutteurs* de M. Falguière : je n'y reviens que pour constater son succès parmi les peintres flamands. Ils ont admiré la souple ordonnance du groupe et les ardeurs d'un coloris où revit un reflet des rouges carnations de Rubens. M. Goupil, de son côté, a conquis les sympathies publiques par les élégances discrètes de sa grande figure de femme. (*En* 1795.) Il y a dans les pâtes du visage des électricités féminines, et la physionomie incarne, avec une rare divination, les fatigues douloureuses de cette période tragique. On a regretté seulement la mollesse de la touche dans la robe et les mains. M. Goupil envoyait encore un tableau de genre, dans le mode familier de ses conceptions : trois personnes autour d'un clavecin, deux femmes et un homme, cherchent à résoudre un *Accord difficile,* — c'est le

titre de la toile. Une des deux dames frappe de ses doigts recourbés la note rebelle, en se renversant à demi, tandis que l'autre, debout, légèrement penchée en avant, pose la main sur les feuillets du cahier de musique. Le troisième personnage fait face au spectateur : c'est un beau jeune homme en bas verts et en culottes mordorées, en train de tourner sa canne entre ses doigts, d'un air dégagé. Une blancheur délicate, teintée de rose et d'azur, semble emprunter à la porcelaine les tons de chair des deux dames, dont les profils affectent la distinction un peu mièvre des keepsakes ; mais la silhouette générale est finement croquée et d'une tournure qui résume parfaitement les élégances spirituelles du dessin français. J'en veux seulement à la peinture de son blaireautage et de sa mollesse. Florent Willems, de qui M. Goupil procède, ne lisse pas à ce point sa facture : même dans les satins, on sent le frémissement et le tapotage du pinceau. — Tout le monde, il est vrai, n'a pas le nerf de M. Isabey : rien n'est vibrant comme ses raffinés et harmonieux martelages de touche, si prompts, si imprévus, si expressifs, et qui ont la saveur et la fantaisie des fleurs en bouquet. Ce sont, en effet, des bouquets de tons que les tableaux de M. Isabey ; — ils pétillent joyeusement, avec des à-peu près de silhouettes et de modelés qui ne semblent à première vue que des indications et de loin s'agencent étonnamment dans les perspectives. Des rousseurs vermeilles où traînent en écharpes blanches les fumées de l'encens et que l'or des candélabres, frappé par le jour des vitraux, pique de points lumineux, enveloppent la *Rentrée de la procession*, tohu-bohu charmant de dalmatiques et de surplis débandés à travers un chœur d'église : chaque coup de pinceau détache de la pâte un personnage, admirablement résumé, et qui, pour n'être qu'un ton, n'en a pas moins sa petite anatomie rigoureusement logique.

Ce qui est charmant en même temps, c'est la sobriété et la juste mesure de l'ensemble : les fusées de tons sont comme amorties dans les demi-teintes veloutées et les sourdines des fonds ; un art exquis a tout assorti dans les magies d'un coloris moelleux.

On n'en peut dire autant de M. Richter, un Allemand de Paris, très-hardi dans ses effets de palette, mais auquel manque le sentiment de la mesure qui fait le charme de M. Isabey. Son *Retour du corsaire* est incendié de reflets pyrotechniques, dans des gammes violentes et crues : c'est de la couleur, je veux bien, mais non du coloris. Comparez avec la *Bretonne en prière* de M. Jundt : ici la note est juste, avec une sobriété qui n'exclut pas l'éclat, et cette charmante silhouette s'enveloppe de lumière sur un fond de verdures, dans des harmonies robustes et délicates.

Des collaborateurs ont dit ici même, lors du salon de Paris, ce qu'il fallait dire des œuvres de MM. Becker, Comerre, Breton, Luminais, Carolus Duran, Merino, Maignan, Benouville, Brillouin, de Vuillefroy, Detaille.

Quelques peintres heureusement dédommagent le Salon de ces répétitions. C'est d'abord M. Jules Ragot, qui se montre, dans trois notes différentes, peintre large et coloriste délicat. Son *Allée d'arbres*, accotée de deux rangées de hêtres, grimpe pittoresquement une bosse de terre rouilleuse, cendrée par les tons gris du crépuscule : c'est travaillé avec la fougue d'une esquisse dans des pâtes un peu laborieusement truellées ; mais on y sent du moins la sincérité des fortes impressions. Il y a non moins de saveur, mais plus de mesure dans ses *Fleurs*, une massive touffe de pivoines blanches glacées de lueurs roses et modelées dans la pâte avec des onctuosités qui sentent la chair grasse et fraîche. Le troisième tableau de M. Ragot représente des *Poissons d'eau douce :* le filet du pêcheur les a jetés il y a une heure à peine sur la table, et un lit d'herbes humides leur a gardé la moiteur visqueuse et brillante qu'ils avaient au sein de l'eau. C'est charmant d'arrangement, avec une simplicité et une naïveté qui rappellent les vieux poissonniers hollandais : des lueurs tendres glissent le long de leurs ventres squammeux dont les écailles s'argentent de paillettes. Je ne reprocherai à cette excellente marée qu'une sauce un peu brune qui lui donne comme un avant-goût de friture à la poêle.

Les paysagistes sont peu nombreux et je le regrette : il eût été intéressant de voir à côté de nos Flamands si plantureux et si vaillants au travail, les recherches raffinées de l'école parisienne. M. Pelouse, seul de ce groupe charmant, a exposé ; mais je n'ai pas reconnu la touche brillante ni l'esprit de palette qui donnent à ses toiles un air si imprévu et si gaiement lumineux. Une belle toile de M. Victor Dupré mêle à l'ombre d'un massif d'arbres les sombres luisarnements d'une mare d'eau ; motif simple que poussent à la mélancolie des colorations sévères, tournant un peu trop au noir. Chez M. Veyrassat, au contraire, le soleil s'épand en nappes chaudes, d'une intensité vibrante : des charrettes chargées de blé étalent au milieu de la plaine leurs contours opulents ; c'est le moment de la moisson ; on rentre le *Dernières gerbes*. Un ciel d'un bleu brumeux encadre la scène. A la vérité, M. Veyrassat a fait mieux : ses attelages ne sont pas dans l'air et la touche manque de moelleux. — M. Schreyer a été mieux inspiré : son *Chariot* embourbé dans les glèbes détrempées d'une plaine sans fin, où reluisent par places des flaques de pluie, dégage une mélancolie poignante à laquelle contribuent les attitudes harassées des chevaux, et la désolation d'un ciel de plomb, coupé de rayures d'averse. C'est un superbe morceau de peinture, largement traité dans des harmonies roussâtres et qui s'émaille sous le réseau des touches, de clartés en quelque sorte infusées dans la pâte. Je citerai encore un petit tableau de Mlle Eva Gonzalès, extrêmement juste de tons et d'une facture délibérée ; de beaux moutons de M. Beaucé, campés en silhouettes nerveuses dans les buées d'or de l'étable ; une argentine et fine étude de moutons de M. Von Thoren ; des flamboiements de punch brûlé de M. Ziem ; une belle marine de M. Vernier, l'une des meilleures du Salon ; une *Plage* délicatement touchée dans des chatoiements satineux, de M. Claude, et les marines de MM. Durand-Brager et Jaboneau.

Le contingent, on le voit, est suffisant : je lui reprocherai seulement de ne pas dégager suffisamment les tendances de l'école.

CAMILLE LEMONNIER.

LES SCULPTEURS

AU SALON

III

De M. De Haen il faut citer de bons travaux, particulièrement le *Buste de M. Dailly*, bien attaqué, et un bas-relief composé avec talent, la *Fraternité*. De M. De Groot le *Buste de M. Cluysenaer*, marqué d'une ressemblance morale excellente et fouillé d'un ciseau incisif. De M. Deckers d'Anvers un *Bacchus en nourrice*, d'une facture ronde et grasse, pleine d'intentions flamandes, et qui rappelle les enfants de Duquesnoy, morceau extrêmement travaillé et qui fourmille en modelés délicats. De M. Fassin un *Type mulâtre*, buste sévère d'un sentiment très-pur et d'une grande distinction de modelés. De M. Godebsky, deux bustes en marbre, le nº 1696 entre autres, superbe de caractère et d'expression. De M. de Venter un *Buste* sincère, tête à larges plans fortement martelés. Un beau buste de M. Pecher, l'un des plus fiers, des mieux venus du Salon. Des bustes de M. Robyn qui dénotent un praticien habile et justifient les nombreux travaux de cet artiste estimable. Des ouvrages de M. Mewis adroitement exécutés. De M. Rodin un *Buste de M. Jules Petit*, noblement exprimé, avec des modelés serrés et une intimité morale où revit l'homme. Mme Touzin, de Paris, un poëte charmant dont *l'Art universel* a vanté plus d'une fois les beaux vers, Mme Touzin est aussi un sculpteur de mérite. Le *Buste du sculpteur Maillet* est travaillé largement, bien qu'avec une certaine recherche du détail. Bon style, modelés souples et virils, fière expression de l'ensemble.

M. Maillet a lui-même envoyé un marbre et deux terres cuites. Toutes les grâces de son ciseau sont réunies dans ce marbre aux lignes moelleuses et fines, aux délicats et jeunes contours. Nous consacrons aujourd'hui un article spécial à ses terre cuites, nuancées par un procédé qu'a découvert l'artiste.

M. Willems de Malines a fait œuvre de vrai sculpteur dans son *Satyre :* il est couché de son long, la tête repliée sur son bras; il rêve aux nymphes prochaines. La ligne, nerveuse et sèche, se profile bien et resserre les modelés des pectoraux et du ventre vigoureusement. J'aurais voulu, toutefois, ces modelés plus accusés. C'est le côté sauvage et bestial qu'il faut surtout avoir en vue en traitant ces incarnations des forces de la terre.

M. Schoonejans, actuellement établi à Londres, est un artiste de Bruxelles dont nous avons vu autrefois des œuvres fortes. Son *Naufragé* est un effort hardi et dénote des progrès considérables. La silhouette a de la grandeur ; toute la figure est empreinte d'une violence dramatique qui exprime bien le désespoir de cet homme qui voit fuir au loin le vaisseau sauveur. Belles énergies de facture, modelés vigoureux, sentiment pathétique bien étudié et bien rendu.

M. Samain a dans la *Campagnarde* des recherches de lignes pittoresques qui décèlent une rare souplesse de main. Pas assez de sobriété dans les draperies cassées en petits plis chiffonnés d'un sentiment trop coquettement mondain. Mais l'ensemble a de la délicatesse et dénote une imagination éprise du joli de l'art italien contemporain. Et puis, il y a du charme dans le sujet : cette femme, portant son enfant sur ses épaules et la main posée sur la hanche, plaît par elle-même.

M. Pickery, de Bruges, envoie son *Jean Breydel et de Coninck*, groupe colossal, très-habilement rendu, quoique froid et banal de lignes. L'accent héroïque manque à ces deux grands hommes ; on ne voit pas assez la nature non plus dans les anatomies trop effacées. Mais les draperies sont d'un beau jet, le mouvement général d'un sentiment juste, le travail serré et large en même temps.

M. Malvaux a un *Baigneur* au Salon : c'est une œuvre sincère où l'on sent l'étude et la recherche de la vérité. Les membres sont bien attachés, la charpente du corps bien dessinée, les modelés suffisamment indiqués. Mais l'expression de la tête est banale.

M. Geerts, l'excellent et fécond graveur en médailles, n'envoie pas seulement un cadre très-intéressant, il envoie aussi un plâtre, la *Paresseuse*, femme nue s'étirant les bras. C'est peut-être, dans ces petites dimensions, la plus correcte nudité de femme à l'exposition. Le mouvement est admirablement indiqué : tandis que les bras s'allongent au-dessus de la tête, le ventre fait saillie et se tord légèrement. Il y a aussi une certaine crispation dans les muscles des jambes très-nettement indiquée. Tout le corps pèse sur ses aplombs. Les seins et le ventre sont modelés avec délicatesse et fermeté et l'ensemble de la figure a du naturel et de la grâce.

Une œuvre excellente, c'est encore *La Sérénade* de M. Desenfants. L'idée est charmante et ingénieusement exprimée. Le chanteur a de l'élégance et de la noblesse. Il s'appuie de l'épaule à une statue de femme enfermée jusqu'à la gorge dans une gaine et voilée de draperies. La tête à demi tournée vers elle, il chante en râclant de la guitare.

M. Brunin a eu dès le début du Salon la bonne fortune de vendre sa statue au Roi : elle méritait d'orner les collections royales. C'est vraiment une chose charmante que les *Pigeons de St-Marc*, et le motif en est pris sur le vif. Des lignes onduleuses et souples caractérisent à merveille dans le corps et la tête du pêcheur l'insouciance et la jeunesse. La pose a de la grâce et de la distinction; les mains, les jambes, tout le corps sont modelés d'un ciseau ferme, mais amoureux des motifs fins. On sent sous les chairs le jeu des muscles et de la charpente. C'est d'une anatomie correcte et élégante.

Parmi les envois étrangers nous avons remarqué l'*Agar* de M. Wittig, groupe d'une composition sévère. La mère est assise dans une attitude affaissée et douloureuse, d'un grand style. J'aurais voulu des modelés plus accusés dans le corps de l'enfant.

Les Italiens envoient de la sculpture prétentieuse et de mauvais goût. Je n'ai vraiment à signaler que les œuvres de M. Pietro Calvi, un sculpteur habile chez lequel les recherches du détail sont tempérées par le sentiment de l'ensemble et qui à de grandes adresses de ciseau et à une rare entente des ressources de marbre joint une science réelle et des élégances de style sans mièvrerie.

P. R.

LES ARCHITECTES AU SALON

III

CONST. HALLER. *Projet de station.* — Cette grande arcade centrale nous vient, je crois, de la gare de Strasbourg à Paris. Le couronnement en est bien maigre et insuffisant. En revanche, il faut avouer que les ailes latérales du monument sont plus que suffisamment écrasées.

J. HOSTE. — Jolie façade, agréable à l'œil, mais moresque tout de convention. Or çà, j'aime bien voir, lorsque l'on traite le style ogival, que le plan en soit aussi. Comment! plan classique et façades gothiques? Après tout, ces dernières sont bien réussies, sauf pourtant la partie supérieure de la tour qui manque peut-être un peu d'élancement.

Les locaux en construction de la Société Philharmonique à Bruxelles sont presque tombés déjà dans le domaine public, c'est dire que ce n'est plus du nouveau (pour les Bruxellois, au moins). — N'importe, M. Hoste a réussi, et s'il trouve un décorateur qui le seconde habilement, dans ce style fantaisiste si bien approprié à la destination de l'édifice, ce sera l'un des plus jolis locaux de ce genre que l'on puisse voir.

V. JAMAER. — Ce projet de transformation de la Montagne de la Cour, datant de 1871, doit être bien évidemment le père de tous ceux qui se sont produits depuis, car si mes souvenirs sont exacts, ces derniers partent des mêmes principes : « Ménager la vue directe, et allonger le parcours pour diminuer la pente ». Cette combinaison présente un heureux aspect, mais l'angle formé par la rencontre des deux courbes, de chaque côté, est-il bien gracieux? — Nous ne parlerons pas de ce que coûterait l'exécution, ce n'est pas ici le lieu.

Comme nos rues nouvelles sont froides, tristes et monotones avec leurs longues files de maisons invariablement peintes en gris ou en jaune pâle, et présentant aussi invariablement tous les assemblages de l'horizontale et de la verticale, en n'accusant que le moins possible de relief! Soyons heureux de constater que depuis quelque temps, on tente les plus louables efforts pour sortir de cette ornière dont le quartier Léopold offre un exemple si... lamentable. Soyons heureux encore de voir que l'architecte de la ville de Bruxelles lui-même s'associe à cet heureux mouvement. Il nous montre en effet la façade d'une habitation privée (la sienne, dit-on) traitée dans un style qui prête éminemment au pittoresque. Nous hésitons pourtant à accepter sans discussion le rôle important que joue le bois de chêne allié à la pierre et à la brique dans la partie supérieure de la façade en question.

VICTOR LEFEBVRE, rue de la Consolation, a dû l'être... consolé, de savoir son œuvre admise parmi celles dont nous causons! Certains pâtissiers font des châteaux de nougat qui pourraient rivaliser en art avec cet étrange projet de fontaine.

G. SEGHERS. — Le château près de Willebroeck est très-agréable à voir et j'en souhaiterais bien un semblable à plusieurs de mes amis, mais le petit trompe-l'œil du paysagiste de jardins n'est-il pas pour quelque chose, dans cet agrément? et, certains détails, comme par exemple les couronnements des fenêtres du premier étage, ne sont-ils pas d'un goût un peu douteux? Architecturalement parlant, y a-t-il là le vrai style, le vrai cachet du château à la campagne?

LOUIS VAN AUTGEARDEN, permettez-moi de vous féliciter sur la façade de l'*Hôtel de M. Numa Gautier :* ce sera bien certainement l'une des plus belles des nouveaux boulevards; malgré la multiplicité des détails d'ornementation, l'architecture de l'ensemble conserve toute son ampleur et l'on ne regrette qu'une chose, c'est que la nécessité d'établir des vitrines au rez-de-chaussée n'entraîne l'impossibilité d'établir les étages supérieurs sans porte à faux. Cette difficulté non complétement vaincue s'accuse plus encore dans les façades des maisons de M. Vandermeulen, où cela devient plus sérieux, ces malencontreuses vitrines venant interrompre au rez-de-chaussée la base des deux avant-corps principaux.

Là finit le contingent des architectes au salon. Nos notes sont bien brèves, mais du moins nous avons tâché de réagir contre le silence dont on entoure ces messieurs, généralement. A. P.

LES SACRIFIÉS

V

F. W. MEYER. — *La Lesse à Dinant.* Je parie qu'il y a là dedans des qualités : cela paraît juste d'accent et ferme de touche; mais impossible de voir.

JULES MONTIGNY. — *Coupe de bois.* Un attelage de quatre chevaux dans un paysage d'hiver couronné par un ciel bleu. Une bonne toile. — M. Montigny avait un trop beau salon pour le déparer par un aussi mauvais placement.

LÉOP. CARL MULLER. — *Caravane au repos.* Une page superbe, chaude, vibrante, dans une lumière douce, avec de beaux éclats de ton. M. Muller a une vraie palette de coloriste. Des groupes fourmillants d'hommes et d'animaux remplissent sa vaste toile et lui donnent une animation pittoresque. Belles qualités d'ordonnance et de style. Touche rapide, nerveuse, enflammée. Ensemble rempli de fougue et de vaillance.

LOUIS MUNTHE. — *Hiver.* M. Munthe est de ceux qui font école : il a plusieurs imitateurs à Dusseldorf. Cela se comprend; sa manière est très-accusée. Il a des parti-pris bien à lui et une originalité très-réelle. — Un mauvais jour fait luisarner son *Hiver.*

PÉRICLÈS PANTAZIS. — Son *Chanteur ambulant,* si mal placé, dessine sur un fond gris une brave silhouette d'un bon caractère. Peinture un peu noire — peut-être.

EUGÈNE PLASKY. — *Vue prise aux environs de Vilvorde.* Encore un excellent morceau, d'un ton vigoureux, dans des gammes intenses. L'automne épand là-dessus ses lumières vibrantes et ses colorations brûlées. On a l'impression de la saison. M. Plasky a de l'accent, de la couleur, de la verve de brosse : la facture de sa toile est souple et variée. Un peu moins de bleu aux avant-plans eût profité à l'aspect général.

LOUIS POODTS. — *Vue à Etterbeek.* M. Poodts voit à sa manière, ce qui est la meilleure de toutes; il m'a l'air résolu, il ne craint pas de ne pas faire comme les autres, et il a raison. Son *Paysage* est presque une japonaiserie à force d'éclat et de clarté; les tons éclatent, gais, lumineux, ardents, dans une lumière vive et qui tombe à plomb. C'est hardi de tournure et de coloration. Bravo! je marque d'une croix le nom.

JULES RAGOT. — *Vue prise à Groenendael.* — *Fleurs.* — *Poissons d'eau douce.* — Trois tableaux, trois bons tableaux. Du reste, en haut tous les trois : c'est par trop de parti-pris. Les trois envois

On a déjà parlé ici même des *Poissons*, au sujet de la lithographie que l'artiste en a publié dans *l'Art universel*. Un très-joli dessin d'après le même sujet a paru dans la dernière livraison de la *Gazette des Beaux-Arts* de Paris.

G. Reinheimer. — *Chien couché*. Un jeune lévrier au poil zébré de roux, les pattes et le museau blancs, est couché sur un tapis alterné de gris et de bleu. Le dessin de la bête est nerveux et décidé, d'une très-belle tournure. De plus, c'est franchement touché. M. Reinheimer a un tempérament : ce n'est pas d'aujourd'hui que nous le savons. Il recherche le caractère, la fermeté des lignes, l'expression de la silhouette : c'est là la bonne voie. Sa peinture est juste de ton autant que ses silhouettes sont vraies.

J. Both.

NOTRE PORTEFEUILLE

Dans la neige, fac-simile du tableau de Félix Ter Linden, exposé au Salon de Bruxelles.

La critique a vengé suffisamment des dédains de la Commission ce sévère et noble morceau d'un des chercheurs les plus déterminés de l'école belge. *L'Art universel* a voulu contribuer, de son côté, par la reproduction en fac-simile du tableau à cette sorte de réparation unanime. Notre gravure, œuvre d'un artiste de mérite, n'a pu rendre malheureusement la clarté et la finesse des pâtes ; ce sont là des jeux auxquels le caayon le plus souple est inhabile ; mais elle exprime pleinement le caractère de ce sombre hiver des bois au milieu desquels une femme perdue ou cherchant les traces d'un homme aimé, dresse sa silhouette éplorée. L'expression de cette figure a toutes les désolations passionnées d'une attente mortelle. Est-ce un rendez-vous? Peut-être, mais aux contractions douloureuses du visage on semble entrevoir tout un drame d'amour et d'agonie. Le peintre a rendu tragiques les solitudes ; il a mêlé à son paysage la note humaine ; un cœur saignant et martyr y crie éperdûment. Dans tous les cas il a fait œuvre de peintre et d'artiste.

C. L.

LES TERRES CUITES POLYCHROMES DU SCULPTEUR

JACQUES MAILLET.

Les terres cuites de M. Maillet nous introduisent dans une série de recherches toutes personnelles à l'artiste et qui témoignent des curiosités ardentes de son esprit. M. Jacques Maillet a reproduit la plus grande partie de son œuvre de statuaire sous cette forme. Mais il a tout d'abord, par le choix de l'argile et la perfection du travail, acquis des qualités de tons inconnues jusqu'à lui. La matière est ainsi élue et traitée que son gravier affecte les apparences et le velouté de la chair. Sans reflets obtenus par l'exagération du poli, elle reproduit les morbidesses savoureuses de la vie. Mais combien cet effet est accru encore par la diversité des tons obtenus dans la gamme que comporte la terre cuite depuis le rose tirant sur la brique jusqu'au blanc presque mat !

Là réside le secret des derniers travaux du vaillant sculpteur. M. Maillet n'est pas seulement un délicat et raffiné praticien, un modeleur exquis dont le coup de pouce laisse à ce qu'il touche une empreinte de grâce et de distinction, ce n'est pas seulement un esprit en quête de belles choses et les exprimant en harmonieux contours éclairés par les reflets de l'idéal qu'il a en lui ; c'est aussi un de ces chercheurs jamais lassés dont l'infatigable exploration scrute les parties du domaine où s'exerce leur ardeur, sortes d'alchimistes patients toujours couverts de l'ombre des laboratoires et qui remuent au fond des creusets des problèmes inconnus des autres hommes. De tout ce labeur, de cette poursuite mystérieuse et acharnée est sortie une invention toute jeune et parée de grâce comme le talent de l'artiste même, je veux dire la polychromie appliquée à la terre cuite. C'est là, en effet, le mobile des ardentes recherches de M. Maillet. Souvent il a cru toucher du doigt la réalisation de cette noble idée ; mais comme la chimère, elle se dérobait à lui au moment même où il allait la saisir. Un jour — jour de joie sans mélange — la couleur rebelle lui est apparue d'une manière palpable et ses yeux — ses yeux d'artiste — ont pu contempler l'ingénieux artifice qui devait donner à la terre les apparences de la vie. C'est de ce côté que s'est porté depuis son effort : il n'a eu de cesse qu'il n'eut perfectionné son invention et que le sang n'eût jailli, en effluves rosés, à travers les pores de l'argile grise, faisant ainsi de chacune des effigies que modelait sa main, une Galathée nouvelle, longuement frémissante et sentant passer sur sa bouche le caressant baiser du sang.

Le procédé de M. Maillet n'a pas porté encore tous ses résultats. Il n'est qu'à ses préléminaires et au début d'une carrière qui sera féconde en surprises et en découvertes. Mais déjà l'argile a tressailli : une âme s'est révélée en elle ; elle vibre sous l'harmonieux assemblage des tons. Demain peut-être elle sera la vie même.

M. Maillet, il faut le dire, est secondé dans son invention par les qualités toutes personnelles de son esprit. Artiste attique, épris de mesure et d'élégance, il ne cherche pas les gammes montées en tons ni l'excès des colorations. Il ne veut que donner l'illusion de la vie et animer par des nuances tendres et vagues la froide monotomie de la matière. Il a envoyé au Salon de Bruxelles actuel un exemplaire gracieux, c'est la *Syracusaine*. Inutile de revenir sur les puretés de la ligne et l'heureux agencement des draperies : elle est connue. Mais voyez ce que peut le procédé. Tandis que la chevelure est sensiblement plus foncée que le visage et les épaules, la tunique aux longs plis semble traduire les transparences voluptueuses du linge en s'appliquant le long du corps. Les bras et le cou semblent fouillés par le vent et les fleurs d'un sang pur et jeune sont comme épanouies parmi les tons neigeux de la chair.

Quelle discrétion charmante et comme ce nuageux, cet indécis des colorations expriment bien les mollesses et les morbidesses de la peau ! Mais M. Jacques Maillet est allé plus loin. Il est arrivé à la polychromie complète comportant les bleus clairs, les lilas tendres, les verts marins, toute une palette délicate et nuancée. Cette polychromie n'est pas du reste dans les surfaces et là est l'importance, la rareté de la découverte : c'est la masse qui en est imprégnée dans sa profondeur.

Il ne s'agit donc plus d'une fabrication industrielle qui ne peut convenir qu'à des pseudo — œuvres d'art, mais d'une production essentiellement personnelle et complexe qui est destinée à ouvrir des voies nouvelles à la sculpture. C'est pourquoi nous avons jugé bon d'attirer sur M. Maillet et ses terres cuites l'attention de nos lecteurs.

L.

Chronique artistique.

La préoccupation de donner une revue du Salon aussi complète que possible ne nous a pas permis de rendre compte de la représentation à Bruxelles du drame de M. Charles Potvin, *la Mère de Rubens*. Le succès que le drame vient d'obtenir à Paris ramène pour nous l'occasion d'en parler, et cette fois nous ne voulons pas la manquer. Nous ne reviendrons pas sur le sujet de la pièce : on le connaît par les journaux. Il doit nous suffire de donner notre appréciation personnelle sur le côté littéraire de l'œuvre. On a fait à M. Potvin le reproche de manquer d'expérience dans la technique de la scène. Le reproche est fondé : M. Potvin ne re-

cherche pas assez l'action ; les personnages dialoguent et monologuent avec une complaisance qui ôte à l'intérêt des événements ; il n'y a pas non plus cette gradation qui fait que le dénoûment conserve toutes ses émotions. Ces défauts sont considérables, incontestablement ; mais il faut tenir compte du peu d'occasions qu'un écrivain belge a de s'exercer à la scène. Tous les auteurs dramatiques vous diront que la meilleure des écoles est d'être joué. M. Potvin ne l'a pas été assez souvent pour qu'on puisse beaucoup le critiquer. Ce qui a fait le succès de son drame, c'est d'abord sa langue virile et vibrante, ses accents d'indignation révoltée, et dans la passion, ses cris tragiques, ses douloureux élans, ses hautaines et fortes tendresses ; c'est aussi l'honnêteté de ses sentiments. Il n'est pas commun de voir construire une pièce sur une donnée où domine l'amour du bien ; et la vertu triomphe chez M. Potvin avec une vigueur, une ardeur, une émotion qui s'imposent. Si la pièce ne tient pas ensemble comme charpente et si des discours trop longs en ralentissent par moments la marche, les situations du moins sont dramatiques et de beaux vers largement estampés en reflètent d'une façon saisissante l'esprit. M. Potvin est un poëte véritable, d'une âme tragique, d'un patriotisme ardent, d'une hautaine envergure : il lui reste à devenir un véritable auteur dramatique. Le succès de la *Mère de Rubens*, admirablemeut jouée du reste par Mlle Périga, et sincèrement interprêtée par Mme Malardhié, l'encouragera dans sa rude carrière.

***

Notre excellent confrère, M. Gustave Lagye, de la *Fédération artistique*, signale une série de dessins exposés à Anvers, à la vitrine de M. Tessaro, marchand d'estampes. Ces dessins sont l'œuvre d'un artiste de quatorze ans, M. Brunin.

De son côté, M. Adolphe Siret, directeur du *Journal des Beaux-Arts*, se propose de consacrer un travail spécial aux œuvres d'un enfant de neuf ans, de M. Frans Verhas, fils du peintre Jean Verhas.

***

— La *Fédération artistique* publie dans son dernier numéro un travail très-intéressant de M. Gustave Lagye sur le château de M. Charles-Albert, à Boistfort, une véritable restauration de l'art flamand ancien.

***

— Nous avons reçu le prospectus d'un nouveau journal d'art, intitulé l'*Artiste*, paraissant hebdomadairement et publiant des études sur l'art, des compte rendus critiques, correspondances, etc. Bonne chance à notre nouveau confrère.

Ventes annoncées. — *Ville d'Amsterdam*. Vente publique d'une très-belle collection de Portraits gravés des meilleurs maîtres des 16e, 17e et 18e siècles ; et de gravures et dessins historiques et topographiques, avec plusieurs précieux Albums amicorum autographes et signatures et quelques manuscrits sur Ceylan, délaissée en majeure partie par M. Alex. Oltmans, artiste-peintre à Amsterdam et M. le Dr A. Van der Willigen Pz., à Amsterdam. La vente se fera le 22 novembre 1875, par Fréderik Muller, à Amsterdam, Heerengracht 329. Jours d'inspection : 10 au 13 novembre, de 10 à 3 heures.

Ville d'Amsterdam. Bibliothèque Van der Willigen. Ventes publiques à Amsterdam le 15 novembre 1875, par le libraire Fréderik Muller, de la belle et curieuse bibliothèque Van der Willigen :

1° Collection choisie de livres rares et précieux. Manuscrits, livres anciens de théologie flamands, français et latins. Figures de la Bible, Danse des morts de Holbein, Mérian, Piscator, Picart, Luyken, etc., Histoire, Voyages, Chiromancie et Magie, Beaux-Arts, Architecture, Monuments et vues, Jardins, Peinture et Gravure, Collection supérieure de calligraphie (Ouvrages espagnols, italiens, français et flamands, XVIe au XVIIIe siècle), Mœurs et Coutumes, Costumes, Cérémonies, Entrées, Ornements, Musique et Portraits de musiciens, belle collection de livres sur le théâtre, spécialement en langue française, Portraits d'acteurs et d'actrices, Littérature italienne et française, œuvres de Dorat, édition en grand papier recouvert de maroquin. Œuvres de Montaigne, édition de 1595 et d'Elzevier, 1659. Rétif de la Bretonne, Voltaire, Beaumarchais, exemplaires grand papier non rogné, etc. Livres sur les femmes, sur l'amour, facéties, emblèmes.

2° Collection précieuse. Beaux Portraits gravés par les premiers maîtres des Pays-Bas et de l'Etranger, Eaux-fortes, manière noire, etc. Albums amicorum autographes, etc. Les collections ont appartenu à MM. Van der Willigen, oncle et neveu, auteurs d'ouvrages sur l'histoire de la peinture aux Pays-Bas. Des Catalogues seront envoyés aux personnes qui en feront la demande franco.

Ville de La Haye. Vente publique de Dessins anciens et modernes provenant de diverses successions. Jeudi 11 et vendredi 12 novembre 1875, à 1 heure précise, dans une des salles (l'antichambre) de l'hôtel *Diligentia*, Lange Voorhout, 5, à La Haye, sous la direction de A. G. De Visser. Exposition : les mardi 9 et mercredi 10 novembre 1875, de 11 à 4 heures. La Haye, A. G. De Visser, chez lequel se distribue le présent catalogue.

Ville de La Haye, plaats n° 20. Vente les mercredi 17 et jeudi 18 novembre 1875, de Tableaux modernes des écoles hollandaise, belge et allemande, composant la première partie de la collection de feu M. S. van Walchren van Wadenoyen. Expositions : Particulère, les 12 et 13 novembre ; publique, les 14 et 15 novembre. Par le ministère de MM. Vanden Bergh et Stoop, notaires, assistés de M. H.-G. Tersteeg, Gérant de la maison Goupil et Cie, à La Haye, avec le concours de M. Vincent Van Gogh. Le catalogue se trouve à La Haye chez les susnommés ; à Bruxelles, chez MM. Etienne Leroy, 8, rue des Chevaliers, et H. V. Van Gogh, 58, Montagne de la Cour, et à Anvers, chez M. F. Delehaye, 2, rue des Récollets. Prix de l'édition illustrée de 16 eaux-fortes 10 fr. La vente de la deuxième partie de cette collection, comprenant les Tableaux de l'école française moderne, aura lieu à Paris, hôtel Drouot, au mois d'avril 1876.

Ville d'Anvers. Par suite de liquidation. Vente publique de Beaux objets d'Art, Porcelaines, Faiences, Bronze, Argenterie, Meubles, Tableaux anciens et modernes, etc., à Anvers. Le Greffier Ed. Ter Bruggen vendra publiquement lundi 15 nomembre 1875, et jours suivants à 10 et à 2 heures en ses Salles de Vente, rue Baeckelmans, coin de l'Avenue des Arts, à Anvers : Une riche et belle collection d'Objets d'Art, comprenant des porcelaines et des faïences de Chine et du Japon, de France, d'Italie, d'Allemagne et de Hollande, des Bronzes, de l'Argenterie, des Meubles sculptés, et des Tableaux anciens et modernes, Livres, etc., provenant de. M. M. Costuma, d'Amsterdam et d'autres Cabinets. Exposition publique deux jours avant la vente de 1 à 2 heures. La vente aura lieu avec 10 % d'augmentation et aux conditions à prélire. Le Calalogue se trouve chez le greffier Ed. Ter Bruggen et aux dépôts ordinaires.

Ville de Francfort. Vente de la manifique collection d'estampes de feu M. Friedrick Kalle dont la vente sura lieu aux enchères publiques à Francfort, dans la maison Rossmarkt, n° 5, le lundi 22 novembre et jours suivants.

Le catalogue de cette vente signale de nombreuses et très-rares pièces des maîtres de toutes les écoles, particulièrement de l'école hollandaise. Série superbe de Rembrandt, Van Ostade, Potter, Everdingen, etc.

L'ART. — Numéro 45. *Sommaire*. — Texte : Exhibition of the royale academy of arts, par Ch. Griarte. — Thomas Seddon, par P. G. Hamerton. — Exposition des œuvres de Barye. — Chronique étrangère.

Gravures. — Hors texte : Lionne d'Egypte, eau-forte d'Aug. Lançon. Dans le texte : divers dessins d'après les tableaux de W. Q. Orchardson, Val C. Prinsep : Marcus Stone, Leslie, Herkomer.

La *Gazette des Beaux-Arts* du 1er novembre, contient divers articles de MM. Paul Mantz, A. de Montaiglon, François Lenormant, Henri Lavoix, Clément de Ris, Albert Jacquemart, L. Gonse, A. Darcel et Ch. Gueullette. Ces articles sont illustrés de dessins sur bois ou en fac-simile : Musées de Copenhague, l'Œuvre de Juste de Tours. Peintures musulmanes, Antiquités de la Troade, Exlibris français, etc. La livraison est accompagnée de deux gravures hors texte : *la Foi*, gravure au burin de M. Huot d'après Raphaël, et le *Jugement de Salomon*, eau-forte de M. A. Gilbert d'après Rubens.

Kunst Kronyk. Livraisons 15 et 16. — *Sommaire :* Jan Vrolyk door *Johan Gram.* — Twee nieuwe slichlingen. — Euphorion, IV, door *Aart Admiraal.* — Ch. Jacque, door *Joh. G.* — Berichten.

Ces livraisons sont accompagnées d'une lithographie de J. Mesker d'après Ch. Jacque et d'une eau-forte de Jan Vrolyk.

Placement de fonds sûr et avantageux par fraction de 125 fr. rapportant 6 % payables semestriellement le 30 juin et le 31 décembre de chaque année. Tout placement fait avant le 25 décembre prochain donne droit aux intérêts depuis le 1er juillet, c'est-à-dire au coupon à détacher le 31 décembre prochain.

Indépendamment de ces avantages **on reçoit comme espèces les fonds turcs** au taux de :

240	francs	pour	l'emprunt de	1860	qui est coté fr.	205
250	»	»	»	1863	» »	218
240	»	»	»	1865	» »	217
200	»	»	»	1869	» »	180
195	»	»	»	1873	» »	171

S'adresser franco pour la Belgique et la Hollande à M. Van der Haeghen, 1, rue du Peuplier, à Bruxelles.

L'ÉMULATION

Publication mensuelle de la Société centrale d'Architecture de Belgique.

PROGRAMME : 1° Texte : Archéologie, Bibliographie, Biographie, Sciences appliquées, Législation du bâtiment, Programmes et comptes rendus de concours ou d'expositions, Faits divers, Bordereaux de prix, Renseignements utiles, etc. 2° Planches : Monuments anciens et modernes, Concours publics et académiques, Compositions diverses, Constructions, Croquis et relevés.

ABONNEMENT ANNUEL :

Pour la Belgique, 25 fr. — Pour l'Etranger, 28 fr. (port en sus)

Annonces et réclames à forfait.

S'adresser : à la Direction du journal, rue Cans, 22, à Ixelles, lez-Bruxelles et à l'*Office artistique*, Galerie du Commerce, 90, à Bruxelles.

Librairie Bachelin-Deflorenne, 3, Quai Malaquais

PARIS

Succursale : Librairie de l'Opéra, 10, *Boulevard des Capucines*

EN SOUSCRIPTION :

L'ORNEMENT DES TISSUS

CENT PLANCHES EN COULEURS, OR ET ARGENT

contenant

Environ deux mille motifs de l'art ancien du Moyen Age de la Renaissance et des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

Recueil historique et pratique, par M. DUPONT-AUBERVILLE

Avec des notes explicatives et une introduction générale

Dessins par M. Kreutzberger. — Lithographies par M. Regamey.

—o—

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'Ornement des Tissus, contenant *cent planches* imprimées en couleurs, or et argent, sera publié en *dix livraisons* in-folio, renfermant *dix planches* chacune.

Chaque planche sera accompagnée d'un texte descriptif.

Le prix de chaque livraison (contenant 10 planches) est de 15 fr.

Il paraîtra une livraison tous les deux mois.

L'ouvrage complet formera un splendide volume in-folio, dans le format de l'*Ornement Polychrome*, de M. Racinet, et au même prix de 150 francs.

On peut s'adresser pour souscrire, à *l'Office artistique*, galerie du Commerce, 90, Bruxelles.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris . . . . Un an, 50 fr.; six mois, 25 fr.
Départements . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, à Paris.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

Rue de Ruysbroeck, 74, Bruxelles

VENTE, ECHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette Maison sont garantis pendant 5 *années.*

Dépôts d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, Bruxelles

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE & VERNISSAGE.

L. SABATIER & Cie

DE BORDEAUX

FOURNISSEURS DU GRAND HOTEL DE PARIS

Expéditions par barriques, demi-barriques ou paniers des vins les plus authentiques et des meilleures années.

POUR TOUTES COMMANDES, ECRIRE

à M. G. KERMEL, 12, rue Mosnier, à Paris.

CH. NOË

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Bruxelles

ACHAT, VENTE & EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 50 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collection

par **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. VAN TRICT, libraires, 30, rue Saint-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 74, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie. — Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalage pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

VINS FINS ET LIQUEURS

FOURNITURE SPÉCIALE DE LA BOURGEOISIE

E. PARENTEAU, aîné, de Bordeaux

MAISON DE 1er ORDRE

très-honorablement connue en Belgique

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE :

EDOUARD de LACOUR, *rue de l'Hôpital, 17*

A BRUXELLES.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES.

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN.

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2 (près du MUSÉE)

ANVERS.

MAISON ADÈLE DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28.

FABRIQUE DE VERNIS	TOILES, PANNEAUX, CHASSIS	MANNEQUINS
COULEURS EN POUDRE	**CHEVALETS DE CAMPAGNE**	**BOITES A COULEURS**
COULEURS BROYÉES	ET D'ATELIER	ET A COMPAS
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU.	PARASOLS, CANNES, ETC., ETC.	PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE.

SPÉCIALITÉ DE TOILETTES DE BALS

CHARLOTTE DE VUYST

41, RUE DES FRIPIERS, 41

BRUXELLES

ROBES & CONFECTIONS

ÉLÉGANCE. — CÉLÉRITÉ.

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES.

MAISON D. DESWARTE, RUE DE L'AMIGO, 21

Successeur J.-B. GOFFOY

FABRIQUE DE VERNIS
Couleurs en poudre et broyées
Couleurs fines en tubes pour tableaux.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
Chevalets d'atelier et de campagne
Cannes, siéges, etc., etc.

BOITES A COULEURS & A COMPAS
Crayons pour faux-bois
Pastels et pinceaux en tous genres.

Assortiment complet des articles pour la peinture sur porcelaine.

ARTICLES POUR L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN

SPÉCIALITÉ DE BRONZES EN POUDRE.

CASIMIR PONT, libraire-éditeur

97, rue de Richelieu, 97, et Passage des Princes

PARIS

DERRIÈRE LE RIDEAU

Ma femme et moi — Ni chair ni poisson — Les maris de M^lle^ Nounouche — La tache noire — Feu follet

La sonnette

par CAMILLE LEMONNIER

En vente à l'OFFICE ARTISTIQUE

90, Galerie du Commerce, 90

BRUXELLES

PRIX : 3 FRANCS.

OFFICE ARTISTIQUE

90, GALERIE DU COMMERCE, 90

BRUXELLES

EAUX-FORTES, PHOTOGRAPHIES

ARCHITECTURE, CÉRAMIQUE

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Abonnement à tous les journaux artistiques

POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER.

S. VANDENBOSSCHE-GÉRARD

29, RUE DES SABLES, 29

près la rue des Marais

BRUXELLES

Encadrements, Fabrique de Passe-partout et Cadres en tous genres. Lavage des Gravures à neuf.

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie. — Le Trouvère.

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Le Tour du Monde en 80 jours.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — La Belle Hélène.

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois). — Tous les soirs, spectacle-concert, duos, saynettes, opérettes, intermèdes.

Théâtre royal du Parc. — Le Panache.

Théâtre Molière. — Les Gueux de Béranger.

Théâtre du Délassements. — Le Bossu.

Cirque Renz (boulevard Jamar). — Tous les soirs, à 8 heures, grande fête équestre. — Les jeudis et dimanches, représentation à 3 heures après-midi et à 8 heures du soir.

IMPRIMERIE BROGNIEZ & VANDE WEGHE, RUE DU LAVOIR, 19, BRUXELLES.

N° 19 TROISIÈME ANNEE 1er DÉCEMBRE 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. AUG. CHOLET, *Administrateur-Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20
Angleterre, »	18
Allemagne, »	18
Pays-Bas, »	18

ON S'ABONNE : à Paris, chez C. PONT, libraire, 97, rue Richelieu ; chez HEYMANN, éditeur, 3, Chaussée-d'Antin ; — **à Londres,** chez HACHETTE, libraire ; chez BAILLÈRE, EINDAL & Cie ; — **à Genève,** chez Joel CHERBULIEZ, libraire ; — **à Berne,** chez B. F. HALLER, libraire ; — **à Leipzig,** chez MUCQUARDT, libraire ; — **à Rome,** chez BOCCA frères, Corso, 207 ; — **à Leyde,** chez A. W. SIJTHOFF, libraire ; — **à La Haye,** chez Martinus NIJHOFF, libraire ; — **à Vienne,** chez BRAUMULLER et fils, libraires ; chez GEROLS, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à BRUXELLES, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22
Suisse, »	18
Italie et Portugal	20
Suède et Norwége	20

SOMMAIRE :

EXPOSITION TRIENNALE DES BEAUX-ARTS, A BRUXELLES : LES ENVOIS ALLEMANDS : *Camille Lemonnier.* — A TRAVERS LE LIVRET. II : *J. Hœpfer.* — DESSINATEURS, AQUARELLISTES ET GRAVEURS : *J. Magnan.* — PAUL LAUTERS : *Joë Diericx.* — CARNET D'UN PASSANT : LES ATELIERS BRUXELLOIS (J. VAN MOER) : *J. Both.* — PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE : ALBUMS ET CAHIER D'ÉTUDES A L'EAU-FORTE : *H.* — BIBLIOGRAPHIE : LES DIANES ET LES VÉNUS, PAR ARSÈNE HOUSSAYE : *C. L.* — CHRONIQUE ARTISTIQUE.

Le présent numéro aurait dû paraître dans le courant du mois de novembre, mais notre Directeur s'étant trouvé dans l'impossibilité de donner ses soins au journal, par suite de travaux pressants, nous avons dû forcément en reculer la publication jusqu'à ce jour.

Nos lecteurs recevront dans quelques jours le n° 20, actuellement à l'impression. Un dessin de M. Lenain, d'après la JAPONAISE *de M. Ed. Agneessens, qui a obtenu un si vif succès à l'Exposition de Bruxelles, accompagnera ce numéro.*

Nous prions instamment les personnes auxquelles L'ART UNIVERSEL *a été envoyé à l'essai, de vouloir bien renvoyer a l'administration du journal le présent numéro, ou simplement de le refuser au facteur, en écrivant sur la bande la mention : Retour à l'expéditeur.*

Nous considérerons comme s'abonnant au journal les personnes qui garderont le présent numéro.

L'administration de L'ART UNIVERSEL *informe ses abonnés qu'ils recevront sous peu les eaux-fortes annoncées au commencement de l'année..*

Quelques-uns des artistes qui nous avaient promis leur concours n'ayant pu terminer leurs cuivres, il ne nous a pas été possible de commencer plus tôt un tirage qui, à lui seul déjà, demande beaucoup de temps.

EXPOSITION TRIENNALE DES BEAUX-ARTS A BRUXELLES

—

LES ENVOIS ALLEMANDS

C'est M. de Bochman, un Allemand, qui a obtenu la troisième médaille des étrangers: on ne pouvait mieux la donner. Il y a chez les Allemands une habileté extrême à coordonner les scènes de genre : ils y mettent un esprit d'observation très-perspicace. Knaus et Vautier, surtout, parmi bien d'autres, ont dû à cette perspicacité la notoriété de leurs tableaux ; mais on a reproché justement à ces deux humoristes si fins et si familièrement humains, un coloris insuffisant et faux. M. de Bochman est mieux partagé de ce côté : il est tout à la fois un peintre et un observateur, et sa main exécute avec des adresses charmantes ce qu'a rêvé son esprit. Il a deux tableaux au Salon : l'un et l'autre représentent des sujets populaires, pris sur le vif et crayonnés incomparablement, avec un accent mordant et décidé qui rappelle certains Téniers. On voit de suite que M. de Bochman a l'habitude de l'homme, isolément ou en nombre: il lui donne une arête formelle, une tournure qui le classe, un pli et une silhouette où paraît le caractère; et de ces petits personnages, si lestement croqués, se dégage une vie intense douée de mouvement et de physionomie.

La mobilité des gestes donne expressément l'idée des diverses besognes auxquelles s'appliquent les figures. On achève soi-même le geste commencé; c'est assez dire que la logique la plus entière préside aux variations de la mimique. Mais là n'est pas l'unique mérite de l'artiste allemand. Il ne lui suffit pas de buriner l'homme et d'incruster dans des effigies parlantes sa coutume : il le fait mouvoir dans l'air, il le met à son plan, il le sème dans le poudroiement de la rue. Vous avez remarqué, sans doute, les mystérieuses et fraternelles attaches qui relient entre eux les fragments d'une foule : on dirait d'une même âme morcelée et éparse à travers la collectivité des individus. Eh bien! ces cohésions existent chez M. de Bochman : on assiste au

mariage mystique des volontés poussées à un même but par des chemins différents. Cependant, je me suis mal exprimé si j'ai donné à entendre qu'il y a dans ses deux tableaux un grand concours de monde: ce sont des groupes plutôt, mais qui quintessencient l'esprit et le mouvement d'une masse plus touffue, tant ils sont expressifs et divers. L'*Ecluse hollandaise* surtout a, sous ce rapport, des richesses d'observation et d'invention bien intéressantes: c'est un va-et-vient d'hommes, de femmes, d'enfants, de marins, de marchands, poussés, pressés, évoluant chacun dans son action, et d'une fantaisie, d'une réalité, d'une prestesse où l'on sent les vibrations de la vie au milieu d'un véritable tumulte de rumeurs.

L'autre toile, *Pendant la messe du dimanche, en Esthonie*, est plus clairsemée: un vague recueillement assoupit la vivacité des physionomies, et l'action humaine est comme suspendue: la prière plane, les ailes ouvertes, sur ce rendez-vous religieux. Les chevaux, les attelages s'entremêlent aux hommes: dans l'église sont des gens venus de loin; on s'en aperçoit à la mine des montures à demi-somnolentes. Elle occupe le fond du tableau, l'église, dans une ceinture d'arbres au feuillage foncé, et un petit mur en pierres crayeuses s'étend en avant, bordant un cimetière dont on voit les croix. A l'entrée, des mendiants tendent la main, accroupis dans leurs infirmités. Une atmosphère d'été, légèrement embrumée, mais d'une fluidité, d'une finesse charmantes, ondule sur le paysage. C'est le matin. Le soleil est tiède encore, et de petites brises courent dans l'air. Cette fraîcheur des premières heures est bien indiquée quoique la tonalité générale soit un peu sourde. Mais, ce qui est parfait, c'est la silhouette des figures dans l'air, c'est la touche, c'est la justesse des tons. Non pas que la gamme soit riche: M. de Bochman semble n'avoir à son service qu'une ou deux notes, le brun et le gris: pas de tons brillants; mais sur ce petit clavier, il exécute des variations nombreuses; et ses accords sont fins, d'une combinaison souple et tranquille. Quant au procédé, il réunit toutes les conditions de la belle peinture. touche large, décision et fermeté dans l'attaque, pâtes chaudes et bien coulées. Le temps viendra ensuite, qui mettra à ces dessous émaillés les lueurs bronzées de sa patine.

Il n'y a pas que M. de Bochman au camp des Allemands, mais j'ai pris plaisir à m'étendre à son sujet, ses mérites étant, en somme, très-exceptionnels. M. Salentin expose un *Enterrement à la campagne*: c'est une procession de fillettes et de garçons conduits par le magister et rangés aux deux bouts d'un cercueil porté par quatre hommes; elle s'avance dans les verts lustrés d'un paysage habilement touché, mais on cherche vainement dans les figures la trace d'une émotion. Les petits personnages ont des têtes de poupées, vernissées et fades, et l'ensemble manque de justesse et de nature. Il y a un sentiment plus vrai dans la toile de M. Hubner, *Consolation dans la prière*, une figure de femme adossée au mur, mains jointes, dans des pénombres jaunies par la lumière des cierges. La figure est d'un bon style, sévère et correct, et la facture a des qualités de touche et de ton. M. Herthel se préoccupe surtout des harmonies coloristes: la *Poupée dérobée* est une scène spirituellement enlevée, d'un jet vif et d'un joli accent de palette. Chez M. Siggert, c'est la recherche des valeurs exactes qui domine: son *Intérieur de l'Eglise de Boppart* baigne dans une vapeur d'encens rayée par le reflet des vitraux. Dans une stalle sculptée, aux reliefs accusés par la lumière, une femme prie à genoux avec recueillement. L'ensemble aurait besoin d'être un peu réchauffé par des accents; mais il est au ton, c'est beaucoup.

L'école de Dusseldorf nous donne encore M. Seeldrayers, un physionomiste délicat: il compose bien, avec science et goût, et ses figures ont une expression qui intéresse. C'est une chose charmante que sa *Convalescente*, une jeune religieuse assise à l'air, devant le mur en briques du couvent: déjà la santé revient; on le devine aux teintes roses qui commencent à nuancer la pâleur des joues. Cette figure est d'un peintre épris de motifs fins. La cape blanche qui couvre la tête projette sur le front et les yeux des demi-teintes argentines d'une transparence extrême. Assise près de la convalescente, une sœur du couvent, plus âgée et d'un teint frotté de brique, lit à haute voix dans un livre. On assiste à la scène, on respire avec la jeune religieuse le parfum des fleurs qui croissent le long des murs: c'est qu'on se trouve en présence d'une fiction ressentie. De Dusseldorf encore, nous vient un beau, un sévère portrait par M. de Gebhardt: c'est un homme en buste, un vieillard déjà, dont la tête a quelque analogie avec celle de Meyerbeer; mais elle est plus simple et moins fouillée. Elle est empreinte de lassitude et de bonté, l'œil perlé et moite, un vague sourire sur la bouche, et le buste fléchit légèrement, indiquant naturellement la coutume du personnage, un organiste. Le portrait est grandement silhouetté, d'un noble style, et rappelle le trait incisif, l'arête si nettement burinée des portraits de Ingres. Il les rappelle encore, ressouvenir désavantageux, par la froideur et la monotonie des carnations. M. de Gebhardt a frotté les siennes d'embruns chocolat, qui ont partout une même valeur. Son œuvre a été, de la part des artistes, l'objet d'une sincère admiration: mais la vogue mondaine s'attache plutôt aux trois grands portraits de M. Gustave Richter, un homme merveilleusement habile en son genre, et qui est, paraît-il, l'arrangeur accoutumé des grâces princières.

Arrangeur est le mot, car on ne saurait être plus faux en faisant plus joli. M. Richter peint la peau comme il peindrait de la nacre: ce sont les mêmes marbrures et les mêmes arborescences lumineuses sur fond chatoyant, les mêmes éclairs scintillants dans des transparences d'eau claire, les mêmes irisations fugitives et tendres. Ou bien il se ressouvient des fleurs et des fruits: des jus de framboises s'étendent par-dessus la pulpe veloutée des pêches; les rondeurs charnues de l'abricot se teignent du sang de la cerise. Ce sont encore des mélanges de camélias, veinés de fibrilles, blancs et roses; et de toutes ces harmonies se forment les joues, les bouches, les gorges et les bras. Même dans cet ordre de mérites conventionnels, je confesse mon peu d'admiration pour deux de ses portraits du Salon. Je les trouve veules, sirupeux et d'une fadeur qui en fait comme de grands pastels mal fixés. Mais celui que le catalogue intitule: *Mère et enfant*, a, dans ses douceurs de blaireautage et ses fausses ambitions d'idéalisation, des gentillesses de ton et des minauderies de dessin vraiment

fort amusantes : les formes des corps sont rondes, à potelés grassouillets, et les chairs, laiteuses et grasses, se teintent d'un carmin lumineux qui brûle sous la peau comme un feu rose. On en trouve des reflets jusque dans les bras de la mère, dès bras vitrifiés, d'une transparence argentine, et dont les fossettes jouent à la nature. Ces bras charmants se replient autour d'un enfant dodu, modelé dans des rebondissements de chair grasse, mais élégant de forme — comme un petit Bacchus indien. Le groupe est gracieusement silhouetté sur un fond de draperies scintillantes, à torsades d'or avec des chatoiements de palette et des diaprures de nacre qui sont comme la poudre aux yeux et l'irrésistible enjôlement de cette peinture de barbare, faite exprès pour les pamoisons des parvenus.

On sent le besoin de tâter un peu la nature, après cet étalage décoratif. Voici les paysagistes. En tête il faut citer M. Munthe : Il a sa note, ses effets prévus, des hivers d'un ton roux doré, relevés d'une touche vigoureuse et juste. M. Lanchow peint un peu dans sa tonalité, mais sans posséder la même énergie. M. Jacobsen mouvemente savamment ses ciels ; mais il me semble que depuis quelque dix ans que je rencontre les nuits de M. Jacobsen, la lune est toujours à la même place, enveloppée de sa calotte de nuées jus de tabac. *E pur si muove*. Les *Côtes de la Baltique* de M. James dénotent de l'esprit de touche ; les avant-plans sont spirituellement étoffés, mais le ciel et les arbres manquent de modelé. Dans la toile de M. de Becholsteim, les *Bords de l'Inn*, tes terrains délaissés par l'eau ont de jolies finesses de ton. M. Normann applique les siens au couteau, par larges masses, en peintre décidé ; et par là-dessus s'étale un beau ciel illuminé dans le bas. Je citerai encore MM. Burnier, par moments un peu lâché de facture, mais franc, sincère, très-nature dans ses impressions et visant aux grands aspects ; M. Burnitz, une palette délicate, mais composée trop exclusivement sur le modèle — inimitable — de celle de Corot ; M. Oeder, un friand de tons justes, en train de se faire une maîtrise très personnelle ; je le prie de se mettre en garde contre la sécheresse de certains empâtements étalés au couteau ; ses lumières manquent aussi de moelleux, ce qui ne l'empêche pas d'être une des physionomies les plus intéressantes du groupe ; enfin, M. Jaernberg, dont la *Nature morte* est bien attaquée et d'un bel ensemble dans des colorations vives et claires, et Mlle Anna Peeters, une fleuriste lumineuse, aux pâtes chaudes et brillantes.

CAMILLE LEMONNIER.

A TRAVERS LE LIVRET.

II

ANT. BOURLARD. Le *Labourage* est une vaste toile, décorativement traitée avec une crânerie de brosse et une vivacité d'allures qui malheureusement se ressentent trop de la convention. A l'avant-plan, sur un monticule d'un brun roux hérissé de ronces, au milieu desquelles percent les effritements du roc, s'étale un attelage de deux grands bœufs tirant une charrue. Un homme en veste rouge, campé dans une fière silhouette, les aiguillonne. Ciel bleu, arcades, amas de nuages roses et blancs.

AM. BOURSON. Trois portraits un peu secs, mais habilement peints. Il y a une certaine afféterie dans le parti-pris des cheveux frisés.

A. BOUVIER. Un mariniste de grande manière. La *Marée montante*, étale de belles masses d'eau poussées d'un mouvement puissant et irrésistible. C'est bien là le frémissement immense et l'oscillation sans fin des flots. On avait jusqu'ici reproché à M. Bouvier, non sans raison, ses ciels un peu durement découpés et vaguement cartonneux : nous le retrouvons plus noyé, plus limpide et plus transparent. *Anvers au lever du soleil* est une page de valeur baignée dans des tendresses d'atmosphère charmantes. Les tons se tiennent et sont justes.

J. BOGAERTS. Un élève de l'école de Tervueren qui va son petit chemin. On sent qu'il arrivera. Il est un peu maigre et timide encore ; mais une certaine élégance s'affirme déjà ; l'œil s'habitue à voir juste.

GEORGES BROWN. De face sur fond vert neutre, un velours passé dans ses cheveux blonds, cette fine et jolie *tête d'étude* ouvre dans la nacre lumineuse des chairs ses grands yeux d'un bleu profond, où luit un clair regard d'enfant. Il y a de très-délicates qualités de ton et l'impression est exquise de naturel. J'aurais voulu cependant les modelés un peu plus ronds ; la chair de l'enfant a des gras plus fondants.

BRUNFAUT. Une révélation. Ce petit *Portrait de M. le vicomte Vilain XIIII* est un vrai bijou, dans ses minuscules proportions. De trois quarts sur fond vert, glacé d'une tranche lumineuse, le personnage profile une silhouette sévère et toute diplomatique. Les plans de la figure sont très-étudiés et serrés de modelé. Carnations ambrées frottées de rose avec des afflux de sang sous la peau. Touche spirituelle.

L'*Intérieur flamand* du même artiste est une note coloriste très-joliment dans la lumière et d'un bon caractère local. Les pénombres sont glacées de fines valeurs et il y a dans l'ensemble beaucoup d'adresse et de sûreté de touche.

HEIND. J. BURGERS. Charmant de ton *la Veuve du pêcheur*. M. Bargers arrange délicieusement ses petits sujets. Le dessin des personnages est toujours correct et élégant. C'est de plus un coloriste épris des notes veloutées. Il fait chaud dans sa peinture.

RICH. BURNIER. Un grand ciel à reflets lumineux perçant sous la brume, court, limpide et fluide, sur son *Souvenir de Hollande*. Le disque du soleil, comme du plomb en fusion, s'ébauche vaguement dans les finesses de ce joli ciel : encore un instant, il aura dissipé les matinales vapeurs ; car c'est le matin. Des arêtes claires silhouettent les vaches en train de paître. Facture impressionnante et solide. L'*Approche de l'orage* manque peut-être un peu dans son genre et eu égard à ses intentions, de l'émotion qui fait le charme du *Souvenir* : c'est un peu mou ; on ne sent pas assez la convulsion, l'effort violent et dramatique des vents, la sensation de vertige et d'horreur qui ébranle la nature, aux heures de crises. Mais les tons sont justes et la touche est sûre. *Aux Bords du Rhin* nous ramène

aux effets où triomphe l'artiste. Un beau caractère sévère et recueilli se dégage de cette frissonnante nature sur laquelle s'étend le soir, avec son mélange de cuivres reluisants et de crêpes assombris.

BURNITZ. Des impressions qui rappellent Corot.

BUTLER. *La Vallée de Lanterbrunnen*. Montagnes sur ciel bleu. Pâtes un peu sèches. Vers intenses. Beaucoup d'habileté, une touche fine.

CAPEINICK. Il n'est guère d'exposition où on ne rencontre ce vaillant travailleur. Il dessine justement la fleur; mais je lui conseillerais de rechercher davantage la suavité. On ne sent pas assez les liaisons moëlleuses et souples, l'élastique élégance et l'harmonie onctueuse qui sont le caractère des fleurs en bouquets. La fleur est surtout une impression : c'est un souffle condensé, une harmonie qui a pris une forme, l'irrésistible et suprême sourire de la nature. Le dessin a moins à l'exprimer que la palette. Voyez les *Fleurs* de Courbet, de Vollon, de V. Fontaine, de J. Ragot : c'est solide de ton, à coup sûr, mais c'est surtout poétique, délié, lumineux. L'élément de la fleur est la lumière.

Mlle CAPÉSIUS. Une *Tête d'étude* bien touchée, remplie de finesses en demi-teinte, gris sur gris.

J. CARABAIN. Le détail architectonique généralement très-soigné. Un bon effet lumineux sur les murs écailleux du *Palais Scalingers*, où verdit par places l'efflorescence des scolopendres; mais les demi-teintes glacées de tons froids — comme chez Bossuet — et par moments — toujours comme chez Bossuet, le vétéran des peintres de villes en Belgique — de la sécheresse de touche. Ah! quelles jolies choses on ferait avec une belle entente des gris fins dans la peinture de villes; et à ce sujet je dirai ici mon étonnement qu'il ne se rencontre personne, parmi la souple et brillante école moderne (*Cercle Artistique*) qui se soit senti poussé par ses aptitudes vers un genre sauvegardé par l'ancienneté de ses traditions. Allons, MM. Hermans, Heymans, Fontaine, Speckaert, Taelemans, Van Camp, etc. à vous le tour — et l'honneur!

MODESTE CARLIER. Très-intéressant. Il ose. Son *Portrait* est un pétard hardi, qui fait pâlir tous les tableaux à la ronde. Figurez-vous un gros monsieur rougeaud dans un cadre de verdures tapées par le soleil à cru — des verts qui se prennent au sérieux, ceux-là, et qui ne badinent pas. L'œil en demeure comme ébloui. Là dedans, au milieu de ces étalages d'une flore éblouissante, des chairs enflammées, dont les tons sont poussés à outrance — comme les verts de la treille. Eh bien! l'ensemble tient bien.

A mon avis, toutefois, *le Goûter sous bois*, tient mieux : c'est encore un peu monté de ton; mais les demi-teintes ont du moëlleux. M. Carlier est un dilettante — le virtuose des paysages en dièze : je le supplie de baisser d'un ton sa manière. Du reste, de l'habileté, du talent, un heureux naturel qui s'efforce au tempérament.

EVAR. CARPENTIER. *Les Fugitifs*. Et dire que des confrères ont osé applaudir à ce sujet — le plus bête, le plus sot, le plus incompréhensible des sujets! Allons donc! Mais il n'y a pour la peinture de sujets que ceux que tout le monde comprend du premier coup. Faire du roman en peinture est la pire des décadences : — et c'est ce que font MM. Carpentier, Van den Bussche — et pas mal d'autres. M. Carpentier est, du reste, un peintre solide, vigoureux, mais tout de convention. Il n'y a chez lui ni air, ni lumière — ni ton juste, mais un talent habile.

J. CASTIGLIONE. Peinture de faïence, vitreuse et irritante, sans attaque, sans nerfs. — Bon coin de paysage à droite. — Et quelle habileté, mon Dieu! Ah! Seigneur! Faites qu'ils perdent la main droite, afin d'être obligé de peindre de la main gauche!

CHABRY. De la santé, de la vigueur, un tempérament puissant. Ce qui fait l'irrésistible c arme de M. Chabry, c'est la touche enveloutée à la fois et brillante, la lumière caressante et grasse, l'ardeur des tons, la pratique harmonieuse et souple, l'aspect fastueux et opulent des ensembles. Il a une note à lui, des gammes d'une virtuosité disciplinée, et l'une des plus belles palettes de paysagistes qui soient. C'est un coloriste de la nature.

PAUL CHARTIER. *Une ferme*. Tonalité juste, ciel mouvementé, de bons verts, une perspective étudiée, de l'impression; mais une touche un peu menue.

AUG. CHAUVIN. *Judas Iscariote*. — Bah!

L. CHALIVA. Vaches et moutons. Valeurs justes. Silhouettes marquées de lie-de-vin. Fonds vineux. De la précision, de l'adresse, de jolis effets.

CIPRIANI. Peinture à la pointe d'aiguille; mais c'est joliment mis en scène. Du reste, abominablement faux de ton. Des gris très-fins dans les murs.

ÉMILE CLAUS. Un petit *Avril* très-personnel et très-flamand, d'une mélancolie un peu sauvage, dans des tons soutenus et vigoureux. C'est rude, c'est franc, cela a de l'accent. Un bon début. L'autre toile représente deux fillettes : il faudrait plus d'harmonie dans le ton des vêtements. Le cou de la fillette bleue est mal attaché. Mais il y a de l'air autour des figures, et les fonds sont bien touchés.

LOUIS CRÉPIN. Je regrette que la critique n'ait pas attaché une plus grande attention aux envois de cet artiste sincère — l'un des mieux trempés, des plus fins, des plus personnels de l'école. M. Crépin a suivi une voie ascendante, et, d'étapes en étapes, de progrès en progrès, il est parvenu à être lui d'une manière absolue. Il n'y a pas à se tromper sur sa manière : elle se reconnaîtra toujours. Chez lui, du reste, pas de violence ni de trompe-l'œil : son talent est tout d'observation et de sensibilité, et les notes où il excelle sont surtout celles pour lesquelles il faut que le cœur se sente doucement ému. On connaît ses délicats motifs des environs de Bruxelles, si poétiques, si bien observés au point de vue de la lumière, d'une assiette si solide et si justes de ton. Ses toiles du Salon nous le montrent sous un aspect nouveau : c'est le mariniste, cette fois. Sa *Plage à Scheveningue*, avec sa mer nacrée et son superbe ciel au mouvement doux et lent, a des beautés profondes qui la mettent au tout premier rang des marines exposées. Je n'ai pas été moins charmé du *Chenal à Ostende*, un morceau très-marin, très-savoureux, tout à fait maître. Ici, du moins, l'eau n'est pas une eau de savonnée qu'une main d'enfant fait bouillonner dans une cuvette : elle a l'épaisseur, la densité, l'âpreté de la vague salée et lourde. Quels beaux tons glauques! Quelle franchise et en même temps quelle distinction de ton! Comme cela est loin des marines

en baudruche ou en carton qui font les délices des épiciers retirés et des marchands de bonnets de coton ! *L'Art universel*, on ne lui refusera pas cette satisfaction, a affirmé avec une inébranlable constance les novateurs hardis de la jeune école, et parmi ceux-là l'intéressant et vaillant artiste dont il est ici question. Alors que leur talent était mis en doute et qu'on considérait leurs tendances comme le signal d'une révolution qui effarait les peureux amis de la convention, lui seul, toujours sur la brèche et luttant pour l'honneur du drapeau, affirmait leur marche en avant.

Coosemans, Courtens, Heymans, Rosseels, toute une pléiade à laquelle nous consacrerons plus tard un article spécial.

J. A. Cull. *La valeur double l'argent*. Cela représente un intérieur de fripier; sur les comptoirs, des oripeaux traînants, des cartons, des tas de choses confuses. Au milieu de cela deux personnages devisant, l'un en profil et la main dans les poches, l'autre de trois quarts, un peu penché, avec le mouvement d'un homme qui explique. Les types, les détails sont finement observés, avec une sorte d'humour toute nationale. — Car M. Cull est anglais. Je regrette une certaine uniformité de ton: elle rend la peinture un peu lourde, mais les qualités de dessin et de mise en scène sont si précieuses qu'on oublie presque la tonalité noirâtre. Je suis heureux de pouvoir féliciter M. Cull au double titre d'artiste et d'anglais: MM. les artistes anglais sont si rares à nos expositions! Je ne connais véritablement que M. Nettleschip qui ait suivi quelque temps le mouvement de nos Salons. Ses animaux avaient une fière et hautaine tournure. Mais M. Nettleschip n'a rien envoyé, cette fois.

J. Dael. Portrait bien touché.

Armand et Auguste Dandoy. Des qualités presque similaires. Tous deux ont de la vigueur, de la justesse dans les tons, un sentiment qui impressionne. *Sous Bois* de M. Auguste Dandoy, a des avant-plans un peu gris et manque un peu d'air.

Léon Dansaert. *Causerie*. Une table avec une dizaine de figures, assises et debout, les têtes bien croquées, dans une lumière assoupie. *Bagnolet*. Des groupes en costume du Directoire attablés sous des pommiers; un ménétrier leur joue ses petits airs guillerets. Les figures sont spirituellement indiquées. M. Dansaert dépense beaucoup d'esprit et de talent dans ses jolis sujets; mais il devrait se tenir en garde contre certains tons blafards.

Ed. Dardenne. Un talent sympathique dont nous avons souvent déjà parlé. M. Dardenne voit juste. Il a le sentiment du ton. Il s'affranchit de certaines lourdeurs de palette qu'il avait autrefois. Ses trois toiles constituent une exposition sérieuse.

Ch. de Beughem. *A Creusznath*, la meilleure des trois toiles du peintre, a des qualités remarquables de facture et de sentiment. Le soleil qui écaille les murs a une intensité soutenue qui vibre de places en places et fait rayonner toute une partie du tableau. Les fabriques ont de l'accent, un dessin ferme et serré.

J. Hoepfer.

DESSINATEURS, AQUARELLISTES ET GRAVEURS

On s'est élevé avec raison contre l'habitude malheureusement consacrée par l'usage de pêle-mêler aux expositions de peinture la gravure, le dessin et l'aquarelle. Ces genres disparaissent littéralement dans le voisinage des grands cadres d'or. Le public leur jette, en passant, un regard distrait: la critique elle-même ne s'en occupe que secondairement. Arts discrets et presque silencieux, tant ils frappent peu les yeux, ils ont besoin d'une attention soutenue qu'il est difficile de leur donner au sortir du tumulte de couleurs des salons de peinture. C'est pourquoi il est bon d'attirer l'attention sur la nécessité de séparer de ces derniers les salles moins tapageuses où sont exposées les œuvres dont il est ici question. Organisez des expositions spéciales, dirons-nous au gouvernement, ou si le gouvernement ne veut pas nous entendre, à l'initiative privée, décrétez, établissez des salons où peintres aquarellistes, graveurs et dessinateurs seraient entre eux et rien qu'entre eux; cessez de les écraser sous le voisinage de leurs confrères de la palette. La *Société des aquarellistes* est une première tentative dans cette voie. Tout le monde connaît ses expositions, ses succès. Pourquoi ne ferait-on pas la même chose en ce qui concerne la gravure et le dessin?

Nous avons eu déjà l'occasion de parler des œuvres admirables que MM. Gaillard et Jacquemart ont exposées. Il faut citer encore les envois de M. Danse: son cadre de gravures à l'eau-forte renferme des morceaux délicatement travaillés et d'un sentiment de nature excellent. Entre autres mérites, il rend avec une aisance étonnante le caractère des maîtres qu'il interprète. Examinez les deux gravures d'après Portaels: tout le peintre est là dedans ; un *Portrait de feu M. Picard* a un accent sévère très-réussi. Mais l'envoi capital est le magnifique dessin d'après *La folie de Hugues Van der Goes:* une lumière soyeuse éclaire cette superbe page.

M. Biot a deux gravures et un portrait au fusain. Le portrait est un peu mou pour une main aussi habile. En retour les gravures sont d'un travail très-souple et très-distingué. C'est une belle et importante page que la *Galathée:* les tailles sont moelleuses et fines, d'une finesse trop égale peut-être, dans des colorations argentines. On voudrait plus d'effet, plus d'accent, un peu plus de variété de la pointe; mais l'ensemble est d'une maîtrise sûre d'elle-même.

De belles gravures de MM. Dubouchet, Deblois, Lauwers, Numans. M. Lenain a une jolie eau-forte d'après Rembrandt bien mordue et nerveusement dessinée. Son dessin d'après *l'Abondance* de Jordaens a de belles ombres en opposition à des lumières largement jetées et rend parfaitement le caractère et les intentions du tableau.

Les *Abandonnés* M. Belloquet, au fusain, ont un aspect velouté très-agréable à l'œil. De belles lumières glissent dans les parties noires. On dirait un dessin de maître, tant l'effet est fortement rendu. Les types sont amusants, quoique un peu forcés. M. Devaux a un crayon ferme, de belles adresses, un sentiment délicat de la lumière. Une extrême habileté caractérise aussi M. Michel de Zichy. — Deux portraits au crayon Conté de M. Legrand sont dessinés avec

sincérité: il y a de la recherche de caractère dans les mains et les têtes. Le travail est très-poussé.

M. Pierre Teyssonnières expose quatre eaux-fortes d'un bel accent, M. Storm de Gravesande ses *Moulins de Veule* et ses *Ramasseurs de Varech*, deux planches dont nous avons déjà parlé. Le salon de cet artiste est, du reste, très-intéressant cette année: on a pu le voir tour à tour dans la peinture, l'aquarelle et l'eau-forte. Ses deux tableaux sont de véritables morceaux de peintre, d'une facture grasse et brillante; ses aquarelles, d'autre part, ont de la légèreté, une touche aisée, de jolis effets obtenus à peu de frais. Enfin ses gravures nous le montrent avec les ressources qui l'ont fait apprécier et remarquer.

Un autre méritant, c'est M. de Biseau. Comme M. de Gravesande, il a voulu montrer la souplesse de son talent dans des genres divers. M. de Biseau est un des artistes les plus estimables et les plus inébranlablement attachés au travail de la jeune école. Ses tableaux du salon dénotent des progrès. Il s'affranchit de l'exécution un peu laborieuse qui était son écueil autrefois. Il voit la nature plus franchement. Il est moins intimidé. M. de Biseau manque toujours un peu pourtant de ce je ne sais quoi de pittoresque et de primesautier qui est l'accent du paysage; il a de la science, de l'adresse une rare constance à l'étude; mais on sent chez lui un certain trouble qui provient peut-être de la peur de se tromper. Les aquarelles qu'il expose sont d'un travail serré qui ne laisse presque rien à l'impression, et qui lutte avec la précision de la peinture à l'huile. Il en a quatre: elles ont de la fraîcheur, de la justesse dans les tons, des qualités d'air et de lumière. Ces mêmes mérites se retrouvent dans les eaux-fortes de l'artiste: une pointe délicate leur a donné de jolies finesses de détail et d'ensemble. Elles sont mordues savamment, sans excès ni brutalité.

Je signalerai encore les eaux-fortes de Mme Rolin-Jacquemyns très-librement enlevées et d'un accent superbe et celles de M. Edwin Edwards, d'un jet audacieux; puis un dessin de M. Raeymaekers, un crayon sincère.

Il y a quelques très-belles aquarelles. On connaît celles de M. Pecquereau: elles sont exquises de facture et de sentiment. Un nouveau venu, M. Stacquet, se révèle en maître: il est impossible d'être plus nature et plus savoureux. Ses aquarelles sont faites de rien et pourtant tout y est. Les artistes surtout admireront ces délicats travaux, d'un faire si preste et d'une expression si poétique. M. Uytterschaut a un cadre non moins heureux: il répand à flots l'air et la lumière et une âme d'artiste vibre sous son pinceau. Rien de mieux touché ni de mieux enlevé que ses études. Mlle Stroobant se laisse aller à des tons de convention et pousse trop loin son travail, mais la perspective est juste. Elle a plus de science que d'émotion. M. Lund, au contraire, a des qualités de fraîcheur et d'impression toutes spontanées: *la Vue de Beverloo*, a un très-joli ciel et le vent circule sous les touches. Enfin M. Camille Van Camp expose une étude ravissante d'après son tableau des *Bohémiens*, il y a là tout le feu, tout le brio, toute l'ardeur d'une esquisse. Une lumière poudroyante baigne les groupes.

Je tiens à signaler d'une manière particulière une lithographie superbe de M. Dubois d'après le *Bébé* de M. Meunier. C'est admirable d'effet lumineux et de modelé dans les noirs. Exécution grasse, ferme, souple; colorations ardentes.

Quelques bonnes faïences, mais elles sont rares. Je citerai un joli amour de M. Samon, très-lestement touché, deux plats de Mme Vent; des scènes de M. Tourteau; des plats de Mlle Meunier; une belle plaque de M. Delin; et pour finir, de lumineuses faïences de M. Dauge, un maître celui-là.

J. MAGNAN.

PAUL LAUTERS

Paul Lauters n'est plus! Sa perte laissera un vide sérieux dans le domaine de l'art en Belgique. Doué d'un véritable tempérament artistique, et original en son genre, son jugement esthétique était remarquable de justesse; aussi les artistes de toutes les écoles recherchaient-ils ses conseils, qu'il donnait toujours avec la plus indépendante des franchises.

Vivant au milieu de cette pléiade exceptionnellement nombreuse d'artistes de grand mérite qui florissaient vers la fin de la première moitié de ce siècle et qui sont encore l'honneur de l'école belge, il fut le collègue et l'ami de tous. Un très-grand nombre d'entre eux ont largement mis à profit ses utiles avis.

Comme il arrive à presque toutes les natures d'élite, sa vocation artistique se décida dès son enfance, et, malgré les difficultés de toute nature qui entourèrent le commencement de sa carrière, l'opiniâtreté de son travail surmonta tous les obstacles.

Dans cette grande lutte pour l'existence qui étreint les âmes les mieux trempées, il n'eut pas le choix de donner l'essor complet à ses brillants instincts; l'atmosphère précieuse d'une large liberté si nécessaire à l'artiste lui manqua; il fut fatalement voué au professorat dès sa jeunesse.

Néanmoins, en dépit des entraves professionnelles et académiques, ces ennemis nés de toute originalité, il sut conserver toute sa vie un crayon éminemment personnel.

Il traversa en travailleur infatigable la période littéraire et artistique du romantisme, époque trop vantée d'abord par les uns, trop bafouée ensuite par les autres. Mais malgré l'empire de l'idéal qui régnait alors en maître, il sut conserver dans ses œuvres le charme et la vie.

Notre siècle, nous ne pouvons nous le dissimuler, en est arrivé à vouloir le réel, le vrai en toutes choses.

Dans les arts, les rudes travailleurs si vivants de Millet ont heureusement remplacé les troubadours empaillés du romantisme, pinçant de la guitare pour leur dulcinée, sous le balcon des vieux donjons en ruines. Les nuages de la métaphysique ont perdu tout crédit et la philosophie est décidément positiviste. En littérature la poésie est démodée. Il faut à l'heure présente des romans scientifiques, des scènes et des mœurs de la vie réelle et ce concours d'éléments nouveaux a fait les succès des Jules Verne, des Gaboriau, des Erkman-Chatrian, etc. Ponson du Terrail lui-même est déjà bien loin de nous.

Nous ne sommes plus aujourd'hui en ces beaux jours où le grand Schaunard d'Henri Murger faisait de l'art pour l'art.

où des volumes s'empilaient sur l'influence du bleu dans les arts. Les temps sont bien changés. Mais en sommes-nous devenus beaucoup meilleurs? Aujourd'hui on fait de l'art pour l'or. On écrit des dithyrambes en l'honneur du veau d'or. D'aucuns, et en grand nombre, ont pris pour unique devise: «L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux;» ils apprennent à courber l'échine, et leur unique savoir consiste à:

« Faire la révérence et dans quelqu'antichambre
« Le chapeau dans la main se tenir sur ses membres. »

Nos grands hommes font les Mécène avec les écus du public. La *Coupe de l'amitié* se paie dix mille francs et on la fait boire jusqu'à la lie au menu fretin des contribuables.

Paul Lauters, hâtons-nous de le dire, n'était pas de cette école; il semblait ignorer la valeur vénale des œuvres de l'art. Nos musées ne contiennent absolument aucun souvenir de ce vieil athlète

A ceux qui s'en étonneraient nous ferons la seule réponse possible: c'est que probablement il n'a jamais fait pour cela les démarches nécessaires.

Chose remarquable, de l'avis de tous les critiques il était toujours en progrès. Jamais il ne fit mieux que son dernier chef-d'œuvre exposé au salon des aquarellistes. Un instant le gouvernement parut se souvenir de lui: on lui marchanda le prix de son œuvre. Lauters refusa fièrement tout marchandage, rappelant ses cinquante années de laborieux travail au service de l'art. Son aquarelle fut immédiatement acquise pour l'étranger, et aujourd'hui nous apprenons que l'on offre à son heureux possesseur le triple du prix payé!!

Lauters eut cependant une heureuse chance qu'il rappelait avec plaisir dans ses heures de causerie. Dès ses débuts il fut remarqué par MM. Dewasme, Pletinck et Lemonnier qui devinèrent son avenir. Ces intelligents éditeurs et protecteurs lui fournirent l'occasion de mettre en relief les précieuses qualités de son talent naissant.

Il fut avec notre excellent peintre Madou, son ami de jeunesse et son véritable frère d'armes, l'un des premiers fondateurs de la lithographie sérieuse en Belgique. Il collabora tour à tour au *Bon Génie*, à *l'Artiste*, à la *Belgique monumentale*, etc. Il contribua pour la plus large part au *Voyage des bords de la Meuse*, ouvrage très-important publié sous les auspices de la Société royale des Beaux-Arts. Plus tard il termina en compagnie de Stroobant et du regretté paysagiste Fourmois, le splendide ouvrage des *Vues du Rhin*.

Il est peu de familles aimant les arts qui ne puissent le revendiquer comme professeur. Sa fécondité était prodigieuse; aussi laisse-t-il un œuvre considérable. Outre sa collaboration à de nombreux ouvrages d'art, c'est par centaines que ses élèves peuvent compter les croquis, dessins, lithographies, eaux-fortes, aquarelles, tableaux, etc., qu'il éparpillait sur sa route avec une générosité sans pareille, qui touchait même à la prodigalité.

Ses aquarelles particulièrement, avaient acquis depuis quelques années une grande valeur.

Lauters n'eut d'autre maître que la grande nature; aussi comme il l'aimait. A chaque échappée que lui laissait le dur labeur de son pain quotidien, il s'élançait à la campagne, un crouton de pain dans la gibecière, le sac du paysagiste sur le dos. Il poussait l'amour de son art jusqu'à emporter sa pierre lithographique sur laquelle il dessinait d'après nature!!

Voilà l'artiste d'autrefois.

En résumé, c'était un caractère personnel et sympathique qui mérite de ne pas être oublié. Jusqu'à la fin de ses jours il conserva un cœur de vingt ans dans un corps de la plus verte jeunesse. Sa pensée, il est vrai, le reportait parfois à l'idéal de ses premières années, mais il sentait le mouvement moderne qui emporte le siècle vers la réalité vraie de la nature.

Aussi, combien, presque seul parmi les anciens, il comprenait la jeune école, combien il aimait et encourageait ses tentatives hardies pour sortir de la vieille routine académique! Jamais, dans les jurys, les commissions, les réalistes ne pouvaient trouver un juge plus intégre. Mais modeste et tranquille, n'aimant ni le bruit ni la foule ni le panache, il ignora toujours le moyen de parvenir. Rarement il faisait partie d'une commission, sa franchise déplaisait.

Nous n'avons pas à parler ici de l'homme privé: son éloge est sur toutes les lèvres, et l'immense concours d'amis qui l'ont suivi silencieusement jusqu'à sa dernière demeure est le plus éloquent des discours.

Paul Lauters était chevalier de l'ordre de Léopold et professeur à l'académie royale de dessin depuis 1848. Hier encore il donnait des leçons aux princesses Royales de Belgique, douées, parait-il, des dispositions les plus étonnantes en fait d'art.

Né le 16 Juillet 1806, il est mort à Ixelles le 12 Novembre 1875.

JOE DIERICX.

CARNET D'UN PASSANT

LES ATELIERS BRUXELLOIS. — J. VAN MOER.

Vous connaissez l'homme; notre spirituelle collaboratrice Caroline Gravière vous l'a présenté un jour. Il était fort affairé quand j'allai le voir.

On l'eût été à moins: Van Moer attendait le roi. Le roi venait voir lui-même les panneaux décoratifs qu'il avait commandés à l'artiste et auxquels celui-ci travaillait depuis quatorze mois.

Dans un atelier spacieux où la lumière pénètre des quatre coins de l'horizon, sont rangés face à face la place des Esclavons et la vue du grand canal, la porta di Carta et la Piazetta; car le roi veut avoir toujours devant les yeux cette Venise dont Goethe disait avec solennité: «Il était donc écrit, dans le livre du destin, que l'an 1786, le 28 septembre au soir, à cinq heures, selon nos horloges, je verrais Venise pour la première fois, en débouchant de la Brenta dans les lagunes, et que bientôt après, je poserais le pied dans cette merveilleuse ville insulaire, dans cette république de castors!»

Et moi-même, en sortant de chez Van Moer, je m'écriais avec l'auteur du *Voyage en Italie*:

« Ainsi donc, Dieu soit loué! Venise n'est plus pour moi un simple mot, un vain nom qui m'a tourmenté souvent, moi, l'ennemi mortel des paroles vides. »

C'est que Van Moer est avant tout un artiste sincère et d'une conscience inouie : il dessine d'abord les différentes parties de son œuvre sur des cartons séparés, s'arrêtant aux détails les plus intimes, puis il jette sur une toile l'esquise pour se souvenir des tons. Aussi quelle vérité et comme les panneaux de Van Moer font illusion! et ne méprisons point ces décorations! n'oublions pas qu'il faut tromper nos yeux et nous faire croire à la réalité, comme si nous étions devant une large fenêtre à travers laquelle nous verrions s'agiter Venise. N'était-ce pas l'idéal des peintres romains, et les peintures murales de la maison de Livie ne cherchent-elles point à atteindre ce résultat? Certes l'illusion est complète et « Venise n'est plus pour moi un simple mot. » J'ai vu, à la place des Esclavons, l'ancienne bibliothèque St-Marc, la colonne de Saint-Théodore contre laquelle se presse le palais ducal; voilà bien le lion de saint Marc et j'aime à voir fuir vers les lagunes cette longue file de maisons dorées comme un rayon de soleil et roses comme l'aurore. L'azur éblouissant se mire dans le golfe, sur lequel les gondoles glissent vers les quais où toute une population vivante, originale, s'agite avec des sourires; ce sont des groupes de pêcheurs, des filles à la mantille blanche, des marchands de boissons et de pipes établis dans la rue, des abbés qui longent les maisons et ce vieux mendiant que les autorités tolèrent et que les voyageurs n'ont point oublié.

Je connais à présent le grand canal avec le palais Cavalli aux balcons suspendus, le palais Barbaro et au coin la tour Saint-Guiseppe, le dôme de la madona della Saluta, et le palais Manzoni et sur une eau claire les gracieuses gondoles glissant à la manière des hirondelles. C'est à Van Moer que je dois d'avoir vu la Porta di Carta, tout en marbre et d'un style où tous les styles se retrouvent dans une unité étrange et dont l'aspect original nous empoigne malgré tout et cette fameuse Piazetta où l'on débarque et dont nous avons vu un coin dans la place des Esclavons.

Van Moer a soigneusement évité de pousser les tons, il sait quelles ressources de couleurs offre Venise et il ne songe pas à les exagérer au gré d'une fantaisie déplorable. Tout cela est d'une finesse et d'une distinction rares et d'une prestigieuse harmonie; ce n'est pas la Venise de convention, mais la reine des mers telle que l'artiste l'a vue et telle qu'il l'aime. Et quelle correction dans le dessin, quelle élégance dans les lignes! Rien de confus, point de négligences. Ce qui est plus saisissant encore, c'est l'art ingénieux avec lequel Van Moer a su adapter son œuvre aux destinations qui la réclament. On sait, en effet, que les quatorze panneaux doivent orner les murs d'une cage d'escalier au château de Ciergnon.

— Sire, avait dit le peintre au roi, lors d'une visite au château, l'escalier est bien sombre.

— Je compte sur vos panneaux, mon cher M. Van Moer, pour l'éclairer.

Et ma foi ils l'éclaireront.

JACQUES BOTH.

PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE.

Albums et cahier d'étude d'eaux-fortes publiés par la Société internationale des aquafortistes. *Callewaert, Bruxelles.*

Nous sommes en retard de quinze jours pour parler de la livraison de juin de l'Album publié par la Société. Il contient trois eaux-fortes : l'une d'un Italien, M. Gilli, les deux autres de MM. Taiée et Meunier. M. Taiée a infiniment d'habileté et d'adresse; nous avons eu déjà souvent l'occasion de parler de lui. Ses planches sont généralement bien mordues, mais le dessin, surtout celui des figures, laisse à désirer. Son *Employé des finances* a des travaux très-délicats dans les fonds : une lumière chaude et argentine leur donne de la transparence et de la légèreté. L'employé, par contre, a l'air d'un bonhomme de baudruche. On pourrait conseiller à M. Taiée de faire plus simplement; il cherche ses effets à la faveur de la multiplicité des tailles. Le *croquis* de M. Meunier a une bien autre franchise : c'est très-arrêté et fait de simples silhouettes, mais fièrement posées et profondément découpées dans le cuivre. L'*Euterpe* de M. Gillis, elle, ressemble à de la vapeur condensée : des tailles ternes, qui vont en s'affaiblissant dans les clairs, une morsure pâle, un ton blond d'un effet qui manque absolument de précision, en font comme une ombre d'eau-forte à côté de celles de MM. Meunier et Taiée.

Chose singulière et que nous avons constatée plus d'une fois, le simple Cahier d'études a plus d'importance que l'Album. Nous y trouvons d'abord une bonne planche de M. T'Scharner, très-fermement travaillée et revenue sous l'acide en noirs brillants bien mariés aux clairs : puis une étude assez fine, mais d'un caractère et d'un esprit douteux, de M. Jacquelart; deux excellents petits croquis de M. d'Ursel, pleins de mordant et de trait, enfin une impression nuageuse et absolument vide de perspective de M. Baes et un très-fin et très-original motif de M. Thamner, enlevé lestement et rempli d'impression. MM. Thamner, T'Scharner et d'Ursel auraient suffi, à eux trois, à faire les honneurs d'une livraison de l'Album. H.

Bibliographie.

Les Dianes et les Vénus, par Arsène Houssaye. — Michel Lévy, éditeur, Paris.

C'est le joli titre que l'un des plus charmants esprits de la littérature française contemporaine, M. Arsène Houssaye, a donné aux amours de quelques peintres, dont il se fait à la fois le romancier et l'historien, car ses récits sont tout à la fois du roman et de l'histoire : du roman par la poésie des couleurs et la délicatesse des sentiments, de l'histoire par la trame même sur laquelle sa plume ingénieuse fait courir l'arabesque d'or du style et de l'émotion. Nul n'a mis plus de grâce et de fraîcheur dans la résurrection des mortes célèbres; et nous voyons défiler dans ce livre nouveau, comme les sœurs de celles qu'il a déjà chantées, le cortége adorable et rieur des beaux modèles et des belles maîtresses, Violante qui fut la volupté de Titien, la Joconde qui ravit les yeux de Léonard de Vinci, la Fornarine aux bras de qui Raphël se pâmait éperdu, et bien d'autres, beautés en fleur que l'amour a immortalisées dans la mémoire des hommes. M. Houssaye a écrit, en un mot, le roman de la jeunesse et de l'illusion, et les rêves caressants qu'il décrit ont pris chacun un visage de femme. Il y aurait peut-être quelque chose à dire au point de vue de la fidélité rigoureuse; mais elle n'est pas plus dans l'histoire que dans le cœur des amants, et c'est l'amour qui fait le fond de son livre. N'est-ce pas quelque chose déjà que de l'arracher aux bandelettes funèbres et de lui redonner la fraîcheur des premières émotions, l'enivrement irrésistible du premier baiser? De ligne en ligne, comme une rime sonore à cette prose cadencée, le baiser résonne sur des joues parées de lys et de roses; et dans le fond des halliers les fauvettes chuchottent à ce printemps des cœurs.

Les grands peintres et les belles maîtresses remplissent la contemplation de lumière et de splendeur : ils se promènent dans *les*

Dianes et les Vénus du pas charmant des triomphateurs, dans la poussière du soleil et l'harmonie des lyres. Voici Rubens, Van Dyck, Véronèse : une pompe éblouissante les accompagne, et ce n'est pas trop de toutes les magies d une palette d'écrivain pour les montrer dans leur beauté immortelle. Mais Arsène Houssaye n'a pas le dédain aristocratique du cabaret et des peintres de magots. Le bruit des brocs succède tout à coup au pas cadencé des cortéges pompeux ; et de l'ombre enfumée des tavernes il tire les gais amis de la farce effrénée, Van Ostade, Steen, Brauwer, Craesbeek. Sa plume rivalise alors d'entrain avec le brouhaha éperdu de leurs ivrognes, et dans les pénombres flamboyantes d'un style ou Rembrandt jette sa poudre d or, commence l'inénarrable et frénétique parade des rois des drôles. De toutes ces choses, M. Houssaye a composé une suite délicieuse de petits tableaux. Une âme d artiste et de poëte leur a donné la vie; mais c'est l'amour qui les relie entre eux par une guirlande de fleurs dont le parfum nous enivre encore par de doux et funèbres relents.

C. L.

***

Notre collaborateur, M. Ernest Van Elewyck, vient de faire paraître dans la *Revue de Belgique* (livraison de novembre) un travail très-intéressant et très-savant sur M. André Van Hasselt, qui fut aussi notre collaborateur. Remontant le cours de cette vie si remplie, M. Van Elewyck a passé successivement en revue les ouvrages multiples auxquels l'historien, le publiciste, l'érudit attacha son nom. Mais c est surtout au poëte qu'il vise et il l'étudie avec une précision de détails, une finesse d'aperçus, une sagacité critique qui le font revivre dans une sorte d'intimité familière et grand ose. Il y a notamment sur les vers rhythmés appropriés à la musique, dont s'occupa beaucoup le poëte, des aperçus ingénieux qui intéresseront le lecteur. L étude de M. Van Elewyck a reconstitué la vraie physionomie d'un homme qui fut plus apprécié à l étranger que dans son propre pays, conséquence naturelle de la déplorable indifférence que le pays professe pour les lettres nationales.

Chronique artistique.

La Compagnie des Bronzes, à Bruxelles, vient d'exposer, dans ses magasins, rue d Assaut, les œuvres d art couronnées au concours qu elle a ouvert récemment.

Le *Printemps* de M. Comein est une inspiration gracieuse, très-jolie de détails. Cela représente une femme debout, la tête légèrement inclinée sur l'épaule et regardant monter le long de son bras un papillon. M. Van Biesbroek a pris pour sujet la *Leçon de chant*, deux figures, homme et enfant, celui-ci s'essayant aux pipeaux. L'enfant pose un peu lourdement sur ses aplombs, mais l'homme est d un modelé serré et d'une attitude excellente. Le *Secret* de M. Van Rasbroeck est une figure de femme d un mouvement charmant et d'un travail fouillé, un peu mince dans les draperies. Enfin, M. Jules Dillens a mis une coquetterie exquise dans sa figure de femme, intitulée *le Temps*, un morceau délicat.

Nous félicitons la Compagnie d avoir fait appel aux sculpteurs belges. Les quatre œuvres dont nous venons de parler disent mieux que quoi que ce soit leurs aptitudes au genre de sculpture que réclame l industrie.

***

Une très-intéressante exposition-vente est ouverte en ce moment à Bruxelles. C'est celle de la galerie de tableaux de MM. Everard et Cie, de Londres. *L'Art Universel* en parlera dans son prochain numéro.

***

Par arrêtés royaux du 18 novembre, sont promus au grade d'officier de l'Ordre de Léopold : MM. Bida, A., artiste peintre dessinateur à Paris; De wine, J. Quinaux et C. T Schaggeny, artistes peintres à Bruxelles.

Sont nommés chevaliers : MM. Barthelmesse (N.), artiste graveur à Dusseldorf ; Biot (G.), artiste graveur à Bruxelles ; Bouré (F.), statuaire à Bruxelles; Cluysenaer (A.), artiste peintre à Bruxelles ; Coosemans (J.), artiste peintre à Bruxelles ; De Bochman (G.), artiste peintre à Dusseldorf; De Fürich (J.), artiste peintre à Vienne ; Gabriel (P.), artiste peintre à Bruxelles ; Gaillard (C.), artiste graveur à Paris ; Goupil. artiste peintre à Paris ; Hermans (C.), artiste peintre à Bruxelles; Jaquet (Jacques), statuaire à Bruxelles ; Meunier (E.), artiste peintre à Bruxelles ; Munthe (L.), artiste peintre à Dusseldorf ; Richter (G.), artiste peintre à Berlin.

***

La Société des Amis des arts, de Lyon, ouvre, le 7 janvier 1876, son exposition annuelle ; elle a adressé à ce sujet une circulaire aux artistes.

***

L'ouverture de l'exposition de Pau est fixée au 6 janvier prochain, et sa clôture au 6 mars suivant.

***

L'exposition des œuvres de Barye, annoncée à Paris, est ajournée à la fin du mois.

***

On annonce pour le courant du mois de janvier une exposition des œuvres de Pils à l'École des Beaux-Arts.

***

On annonce aussi, sous les auspices de M. Alexandre Dumas, une exposition des œuvres du peintre Tassaert.

***

Le Conseil supérieur des Beaux-Arts a statué sur la proposition de la sous-commission, qui demandait que les expositions de peinture n'aient lieu que tous les trois ans.

Le Conseil supérieur a décidé que les expositions continueront à être annuelles.

Tous les cinq ans, il y aura une exposition rétrospective.

Chaque artiste ne pourra exposer que deux ouvrages seulement.

***

Le *Journal officiel* du 22 novembre contient le règlement relatif à l'exposition des œuvres des artistes vivants pour l'année 1876.

En voici les dispositions essentielles :

L'exposition aura lieu au palais des Champs-Elysées, du 1er mai au 20 juin 1876.

Les ouvrages de peinture, architecture et gravure devront être déposés du 8 au 20 mars inclusivement, ceux de sculpture du 8 mars au 5 avril.

Le jury chargé de prononcer l'admission des ouvrages sera composé : pour les trois quarts, de membres nommés à l'élection ; pour le dernier quart, de membres nommés directement par l'administration. Sont électeurs : les membres de l'Institut ou décorés de la Légion d'honneur pour leurs œuvres, ou ayant obtenu soit une médaille ou le prix du Salon aux précédentes expositions, soit le grand prix de Rome. Le vote aura lieu le 23 mars, le dépouillement du scrutin le 24.

***

Ventes annoncées. — Succession Couvreur. Tableaux anciens des Ecoles française, flamande, hollandaise, allemande et italienne. Tableaux modernes, dessins, aquarelles, gouaches, miniatures sur vélin. Vente après décès, hotel Drouot, salle n° 1, les mercredi 1er et jeudi 2 décembre 1875, à 2 heures. Me Charles Pillet, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10. Me Maurice Delestre, son confrère, successeur de Me Delbergue-Cormont, rue Drouot, 23.

Même succession. Objets d'art et d'ameublement, sculptures en bois, en ivoire, en marbre et terre cuite, bronzes d'art et d'ameublement, porcelaines, meubles, etc. Vente hotel Drouot, salle n° 3, les vendred 3 et samedi 4 décembre 1875, à 2 heures. Exposition le jeudi 2 décembre, de 1 à 5 heures.

Même succession. Miniatures, bijoux anciens, tabatières, émaux peints. Vente hotel des commissaires-priseurs, rue Drouot, 5, salle n° 3, les lundi 6, mardi 7 et mercredi 8 décembre 1875, de 1 à 5 heures.

Me Charles Pillet, commissaire-priseur, rue de la Grange-Batelière, 10; Me Maurice Delestre, son confrère, successeur de M. Delbergue-Cormont, rue Drouot, 23, assistés de M. Charles Mannheim, expert, rue St-Georges, 7, chez lesquels on distribue le catalogue.

L'ART. — Sommaire de la livraison du 12 novembre. — TEXTE. — La troisième invasion, par Eug. Véron. — La Caricature anglaise contemporaine : le Punch, la Satire politique, par Victor Champier. — Paris Bordone, par Aug. de Buisseret. — Exposition des œuvres de Barye, par E. Véron. — Notre bibliothèque.

GRAVURES. — Planches hors texte : Enterrement des morts dans une carrière. — Près de Bazeilles : combat dans une cour, eaux-fortes par Aug. Lançon.

Diverses gravures dans le texte.

L'ART. — Quarante-huitième livraison. — *Sommaire.* — TEXTE. — Le 12 septembre 1875, *par Paul Leroi.* — Concours Michel-Ange : grand prix de Florence, offert par l'*Art* aux artistes de toutes les nations. — Buste de Michel-Ange, *par H. Moulin, par Eugène Véron.* — Catalogue des principales œuvres de Michel-Ange, *par E. V.*

GRAVURES. — *Planche hors texte :* Couvercle de Cassette en bronze, eau-forte de Gustave Greux, d'après Michel-Ange Buonarroti.

GRAVURES DANS LE TEXTE. — Armoiries de Michel-Ange, fac-simile d'une composition de Nicola Sanesi. — Apollon, fac-simile d un dessin de N. Sanesi. La Vierge assise tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, fac-simile d un dessin de N. Sanesi. d après le marbre de Michel-Ange. — Croquis d Eugène Delacroix, d'après « *Il Pensieroso* », gravure de Froment. David, fac-simile d'un dessin de N. Sanesi, d après le marbre de Michel-Ange ; David, fac-simile d un dessin de N. Sanesi, d'après le bronze de Verrochio : David, fac-simile d un dessin de N. Sanesi ; Cupidon, fac-simile d un dessin de N. Sanesi, d après le marbre de Michel-Ange ; Julien II de Médicis, duc de Nemours ; Laurent II de Médicis, duc d Urbin, fac-simile de dessins de N. Sanesi, d'après les marbres de Michel-Ange ; Le Crépuscule, fac-simile d un dessin de N. Sanesi, d après le marbre de Michel-Ange ; L'Aurore, fac-simile d un dessin de N. Sanesi. d après le marbre de Michel-Ange ; Chenet modelé par Jean de Bologne, fac-simile d un dessin de H. Valentin ; Bacchus ivre, fac-simile d un dessin de N. Sanesi, d'après le marbre de Michel-Ange ; Le jugement dernier, fresque de Michel-Ange à la Chapelle Sixtine ; Groupe tiré du Jugement dernier ; Pieta, fac-simile d'un dessin de N. Sanesi, d après le marbre de Michel-Ange ; La Vierge et l enfant Jésus, fac-simile d un dessin de N. Sanesi, d après le marbre de Michel-Ange ; Moïse, fac-simile d'un dessin de N. Sanesi. d'après le marbre de Michel-Ange ; Buste de Michel-Ange, par H. Moulin.

REVUE BRITANNIQUE. — Sommaire de la livraison d octobre. — I. Matelots et soldats de la marine royale d Angleterre. — II. Les rémin scences personnelles d une savante (Mary Somerville). — III. G. Sharahorst. — IV. Le cardinal Fleury et le comte de Maurepas, d'apres une correspondance inédite. — V. Les deux Frères, roman. — VI. Le second maréchal de Biron, d après sa correspondance inédite. — VII. Traversée de la Manche à pied sec. — VIII. Revue militaire. — IX. Poésie. — X. Pensées d verses. — Correspondances d Allemagne, d Amérique, d Orient et de Londres.

REVUE DE BELGIQUE. — Sommaire de la livraison d octobre. — La liberté politique, par X. Olin. — Lettre sur la question de la liberté, par G. Tiberghien. — L éducation des ouvrières et la grande industrie, par P. Wynen. — Une aventure aux eaux-douces, par M. Reynold. — André Van Hasselt, poète, par Ernest Van Elewyck. — Chronique littéraire, par Eug. Van Bemmel. — Essais et notices, par Ch. Potvin.

L'ÉMULATION

Publication mensuelle de la Société centrale d'Architecture de Belgique.

PROGRAMME : 1° Texte : Archéologie, Bibliographie, Biographie, Sciences appliquées, Législation du bâtiment, Programmes et comptes rendus de concours ou d'expositions, Faits divers, Bordereaux de prix, Renseignements utiles, etc. 2° Planches : Monuments anciens et modernes, Concours publics et académiques, Compositions diverses, Constructions, Croquis et relevés.

ABONNEMENT ANNUEL :

Pour la Belgique, 25 fr. — Pour l'Etranger, 28 fr. (port en sus)

Annonces et réclames à forfait.

S'adresser : à la Direction du journal, rue Cans, 22, à Ixelles, lez-Bruxelles et à l'*Office artistique*, Galerie du Commerce, 90, à Bruxelles.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1er janvier ou 1er juillet.

Paris . . . . Un an, 50 fr.; six mois, 25 fr.
Départements . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, à Paris.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

Rue de Ruysbroeck, 74, Bruxelles

VENTE, ECHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette Maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôts d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, Bruxelles

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE & VERNISSAGE.

S. VANDENBOSSCHE-GÉRARD

29, RUE DES SABLES, 29

près la rue des Marais

BRUXELLES

Encadrements, Fabrique de Passe-partout et Cadres en tous genres. Lavage des Gravures à neuf.

CH. NOËL

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Bruxelles

ACHAT, VENTE & EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 59 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collection

par **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. VAN TRICT, libraires, 30, rue Saint-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 74, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie. — Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalage pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

VINS FINS ET LIQUEURS

FOURNITURE SPÉCIALE DE LA BOURGEOISIE

E. PARENTEAU, aîné, de Bordeaux

MAISON DE 1er ORDRE

très-honorablement connue en Belgique

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE :

EDOUARD de LACOUR, *rue de l'Hôpital, 17*

A BRUXELLES.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES.

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN.

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2 (près du MUSÉE)

ANVERS.

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28.

FABRIQUE DE VERNIS
COULEURS EN POUDRE
COULEURS BROYÉES
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
CHEVALETS DE CAMPAGNE
ET D'ATELIER
PARASOLS, CANNES, ETC., ETC.

MANNEQUINS
BOITES A COULEURS
ET A COMPAS
PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE.

SPÉCIALITÉ DE TOILETTES DE BALS

CHARLOTTE DE VUYST

41, RUE DES FRIPIERS, 41

BRUXELLES

ROBES & CONFECTIONS

ÉLÉGANCE. — CÉLÉRITÉ.

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES.

MAISON D. DESWARTE, RUE DE L'AMIGO, 21

Successeur J.-B. GOFFOY

FABRIQUE DE VERNIS
Couleurs en poudre et broyées
Couleurs fines en tubes pour tableaux.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
Chevalets d'atelier et de campagne
Cannes, siéges, etc., etc.

BOITES A COULEURS & A COMPAS
Crayons pour faux-bois
Pastels et pinceaux en tous genres.

Assortiment complet des articles pour la peinture sur porcelaine.

ARTICLES POUR L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN

SPÉCIALITÉ DE BRONZES EN POUDRE.

CADEAUX POUR ÉTRENNES

EN VENTE A L'OFFICE DU JOURNAL

90, Galerie du Commerce, 90.

MAGNIFIQUES ÉPREUVES PHOTOGRAPHIQUES D'APRÈS LES TABLEAUX LES PLUS CÉLÈBRES

La ronde de Nuit,
par L. Flameng.
ÉPREUVES AVANT LA LETTRE

La pièce de cent florins,
par L. Flameng.
ÉPREUVES AVANT LA LETTRE

LA REDDITION DE LA VILLE DE BREDA
par Laguillermie.

LA GALERIE FRANS HALS
EAUX-FORTES
DE WILLIAM UNGER

Epreuves d'artiste . . .	fr.	86 »
» de choix		58 »
» sur chine. . . .		32 »

PUBLICATIONS A. CADAR

Storm de Gravesande,
Album de 13 *eaux-fortes.*

Eugène Smits,
Album de 8 *eaux-fortes.*

Souvenirs de Tunis,
Album de 13 *eaux-fortes.*
Par le Vicomte LE BAILLY D'INGHUEM.

DE LA STATUE
ET
DE LA PEINTURE
Edition A. Lévy à Paris.
Prix 10 fr.

LE MONITEUR DES ARCHITECTES
REVUE MENSUELLE
DE L'ART ARCHITECTURAL
ET DES TRAVAUX PUBLICS
Prix de l'abonnement, 30 fr.

ESQUISE D'UNE HISTOIRE
DE
L'ARCHITECTURE CLASSIQUE
Edition A. Lévy à Paris.
Prix 1 fr.

ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX ARTISTIQUES POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie. — Le Trouvère.

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Le Tour du Monde en 80 jours.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — Madame l'Archiduc.

Théâtre royal du Parc. — Le Panache.

Théâtre Molière. — La station Champbaudet.

Théâtre des Délassements. — A l'Amigo!

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois). — Tous les soirs, spectacle-concert, duos, saynettes, opérettes, intermèdes.

IMPRIMERIE BROGNIEZ & VANDE WEGHE, RUE DU LAVOIR, 19, BRUXELLES.

N° 20 TROISIÈME ANNEE 10 DÉCEMBRE 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. AUG. CHOLET, *Administrateur-Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20
Angleterre, »	18
Allemagne, »	18
Pays-Bas, »	18

ON S'ABONNE : à **Paris**, chez C. PONT, libraire, 97, rue Richelieu ; chez HEYMANN, éditeur, 3, Chaussée-d'Antin ; — à **Londres**, chez HACHETTE, libraire ; chez BAILLÈRE, EINDAL & C° ; — à **Genève**, chez Joel CHERBULIEZ, libraire ; — à **Berne**, chez B. F. HALLER, libraire ; — à **Leipzig**, chez MUCQUARDT, libraire ; — à **Rome**, chez BOCCA frères, Corso, 207 ; — à **Leyde**, chez A. W. SIJTHOFF, libraire ; — à **La Haye**, chez Martinus NIJHOFF, libraire ; — à **Vienne**, chez BRAUMULLER et fils, libraires ; chez GEROLS, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique**, au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à BRUXELLES, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22
Suisse, »	18
Italie et Portugal	20
Suède et Norwège	20

SOMMAIRE :

TEXTE. — COLLECTION P. L. EVERARD & C° : *Ernest Vanel.* — LES ITALIENS ET LES HOLLANDAIS AU SALON : *Camille Lemonnier.* — A TRAVERS LE LIVRET. III : *J. Hœpfer.* — LES SACRIFIÉS. VI : *J. Both.* — NOS DESSINS : *La Japonaise*, dessin de M. Lenain, d'après le tableau de M. Ed. Agneessens : *C. L.* — PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE : LA REDDITION DE BREDA, eau-forte de Laguillermie : *J. de Privat.* — UN TABLEAU : LA GUERRE SANS DANGER, tableau de M. Léopold Horovitz, de Varsovie : *Salvator.* — CORRESPONDANCES. — CHRONIQUE ARTISTIQUE.

LITHOGRAPHIE. — LA JAPONAISE, dessin de M. Lenain, d'après le tableau de M. Ed. Agneessens.

COLLECTION P. L. EVERARD & C°.

I

C'est une bonne fortune pour le critique que ces expositions d'œuvres choisies avec goût ; le médiocre y est noyé dans les belles choses. M. Everard rassemble des Fromentin, des Decamps, des Leys, des Gallait, des Ary Scheffer, des Stevens et que sais-je ? Des Troyon partout ; les Daubigny se mêlent aux Rousseau ; Corot, Diaz, Millet, Roybet, Gérôme, Fortuny, Dupré, Meissonier, Granet répondent à l'appel ; Boldiny, Gabriel, K. Girardet, Willems, les deux Verhas, Wauters, Cortazzo, Nittis, Léon Escosura, Dansaert, De Haas, De Jonghe, Toulmouche, ne manquent pas davantage au rendez-vous, et Paul Delaroche lui-même ne veut pas qu'on l'oublie ; Weber y a des marines, Koekkoek des paysages, Lamorinière se blottit avec modestie dans un coin, Portaels s'étale en pleine lumière, Verboeckhoven pousse ses troupeaux vers le lac de Thun de Roffiaen, Robie compose ses bouquets, Van Luppen lisse des montagnes des bords de la Meuse ; je n'en finirais pas s'il me fallait tout citer

Je ne m'occuperai que de quelques-unes des toiles les plus remarquables de cette collection ; et si rarement il nous est permis de causer de toute cette pléiade d'artistes qui illustrèrent la France du XIX^e^ siècle, qu'il serait fâcheux de n'en point saisir l'occasion au vol !

Quelle œuvre étrange que *La fuite de Saül* par Decamps ! Nous sommes avec ce peintre en plein romantisme, époque enthousiaste où l'imagination savait donner des formes aux rêves. Tout est banal aujourd'hui, et l'analyse a tué la création. Il y avait quelque chose d'héroïque dans ces hommes étonnants qui s'éveillèrent en 1830 ; le monde au milieu duquel ils allaient et venaient, les inquiétait peu ; ils vivaient dans je ne sais quel ciel inconnu jusqu'alors, mais d'où ils voyaient les hommes et les choses comme dans ces visions étranges qui passent dans nos rêves. Decamps, à Fontainebleau, se croyait en Orient ; il fermait l'oreille au bruit des villes, au gros rire des bourgeois, aux chansons folles des grisettes. Mais il s'égarait dans les songes : les chênes aux troncs noueux, les hêtres énormes prenaient dans son imagination des allures de caroubiers trappus et de dattiers élancés ; le ciel se colorait des feux étranges de l'Asie et la petite maison blanche perdue là-bas se métamorphosait en mosquée aux assises blanches et roses.

C'est avec cette imagination incroyable que Decamps lut un jour dans l'Ancien Testament, le livre de Samuel. La destinée étrange de Saül que Dieu poursuivit par la voix prophétique de Samuel le séduisit, et il rêva la fuite de celui que le Seigneur regrettait d'avoir protégé.

« Or les Philistins combattirent contre Israël, et ceux d'Israël s'enfuirent de devant les Philistins, et furent tués sur la montagne de Guilboah». Sam., cap. XXXI, v. 1.

En lisant ce passage de la Bible, Decamps se souvenait de cette nuit terrible pendant laquelle cria le prophète, plein de l'esprit de l'Eternel. Et le ciel que déchiraient encore de longues raies d'acier, s'assombrit tout à coup ; à peine les chemins entre les rochers se dessinèrent-ils dans l'ombre que les arbres prirent un aspect formidable et semblèrent dresser leur feuillage de plomb vers les lourdes nuées. La scène est un poème par elle-même ; on présage le drame émouvant qui va la remplir. C'est là que Saül prendra l'épée et se jettera dessus, comme dit le prophète. Le peintre ne doit plus s'occuper avec soin des acteurs, on

les devine entre ces rochers noirs, sous le ciel fantastique; les arbres ont des gémissements lugubres et le vent qui souffle pleure la mort de Saül et la défaite d'Israël. A peine Decamps a-t-il indiqué les personnages ; nous distinguons vaguement les vaincus à travers la nuit, mais l'aspect de la nature nous en dit assez, et plus de précision dans les acteurs du drame affaiblirait l'impression.

On le voit, il n'y a point de sujets académiques, il n'y a que de mauvais peintres. Un pédant ou un prix de Rome aurait peint Saül à cheval et fuyant avec ses fils Jonathan, Malki-Snah et Abinadab, mais l'artiste vrai s'attache à l'émotion qu'une pareille scène nous peut inspirer, et comme Orphée il donne une âme aux rochers, aux arbres et aux nuages qui nous disent ce qui s'accomplit sous leur ombre.

L'Orient inspire Decamps, l'Allemagne inspire Ary Scheffer. Nous sommes en pleine littérature et avec Ary Scheffer l'impression de la peinture est moins vive que celle de la poésie. J'ai bien souvent reproché ces empiétements d'un art sur le domaine de l'autre; au point de vue absolu de l'esthétique, je ne cesserai de défendre au pinceau d'ambitionner les succès de la plume, mais nous sommes tous un peu poètes, n'est-ce pas, et je ne saurais, devant une imagination aussi ardente que celle d'Ary Scheffer, devant une foi si profonde en poésie, devant un enthousiasme si puissant, blâmer le peintre qui sent avec cette vivacité et cette chaleur. Son émotion est réelle, il n'y a point de parti-pris dans son œuvre, mais l'artiste est si ému, qu'il croit à la réalité des fantômes qui hantent son cerveau et il s'attache à leur donner des formes pour les avoir toujours devant soi. Marguerite, vision esquise, se mit à vivre sur la toile d'Ary Scheffer comme dans le drame mystique de Goethe, Faust se prit à aimer, le Giaour écouta l'hymne pieux des moines agenouillés comme dans l'immortel poème de Byron, le Roi de Thulé jeta sa coupe dans les flots, Francesca et Paolo qui gémissaient dans l'enfer de Dante passèrent enlacés devant le peintre, et Mignon pleura le pays des orangers.

Beaudelaire avait raison de critiquer ces chefs-d'œuvre ; il était à craindre en effet qu'un pareil genre ne fît école. Les prévisions de l'illustre critique ne se sont du reste que trop réalisées. Mais la bonne foi d'Ary Scheffer l'excuse devant la postérité qui a commencé pour lui. La *Bataille de Morat* est une des bonnes créations du maître, et Philippe de Commines la lui inspira. La liberté de la Suisse est l'enjeu de la bataille. Les confédérés sont immobiles sur le revers des collines. Une pluie battante avait détrempé la terre lorsque Hans de Hallwyl s'écria : « A genoux, mes amis, et faisons notre prière! » Cette scène émouvante émut Ary Scheffer; et préférant la poésie et l'inspiration à une correction pénible, il donna à ses combattants bardés de fer et priant avant la bataille l'aspect d'une ébauche rapide, mais il sembla les enlever de terre pour les plonger dans une nuée sombre et fouettée par le vent, comme des fantômes perdus dans d'épais brouillards. Les nuages qui versaient des torrents de pluie et que l'histoire n'a point oubliés, se sont transformés ainsi, et dans un fait aussi simple, le poëte voit un symbole admirable dont il profite aussitôt. Ce n'est pas une pluie diluvienne qui tombe là-bas sur les hommes du duc Charles, c'est une nuée fantastique que l'imagination d'Ary Scheffer a créée, et l'artiste a poussé si loin l'intention, qu'il fait souffler le vent qui va disperser les nuages et montrer un soleil radieux au-dessus de Berne. C'est alors que Hallwyl s'écria : « Braves gens, Dieu nous envoie la clarté de son soleil ! Allons ! pensez à vos femmes, à vos enfants, et vous, jeunes gens, à vos amoureuses ! » C'est ainsi qu'un fond de ciel sombre et fouetté détermine l'imagination ardente du peintre et le caractère de son génie et que la critique y trouve le symbole de la bataille qui commence et de la victoire que le soleil va bientôt annonçer. Mais la peinture doit-elle prouver cela et moi-même suis-je dans le vrai en lisant tant d'idées dans un nuage? Peut-être ! alors à quoi bon tant de méthaphysique en peinture?

La *Bataille de Morat* est dans la première manière, que l'on peut reconnaître à la recherche de la couleur, à l'usage et à l'abus du bitume, et à ces touches heurtées d'une esquisse.

Granet (*Chez les bénédictins*) présage l'école romantique, et lorsqu'il donna vers 1815 son tableau « Stella en prison » les applaudissements de la critique le saluèrent de toutes parts. L'œuvre qui nous occupe est d'un sentiment profond et d'une grande poésie. Granet aime cet air que des vitraux teintés tamisent doucement, les longues vibrations des prières à travers les hauts piliers, cette architecture austère des chœurs, toute cette mélancolie du cloître enfin ; et comme ses contemporains, la scène dégage le sentiment de l'action qui devient un accessoire, semble t-il. Dépouillez ces stalles de leurs moines recueillis, laissez seulement ces murs blanchis où de rares tableaux pieux sont accrochés, ces bancs de bois tristement rangés, ce lutrin solitaire, faites fuir ces dalles dans une monotone perspective et l'impression sera la même. Votre imagination peuplera ces voûtes de quelques bénédictins sombres qui prient et de religieux repentants qui cachent leur front dans leurs mains suppliantes. L'artiste l'a si bien compris que ces moines lui semblent d'importance secondaire, et comme Decamps faisait des rochers et des arbres les parties principales de son œuvre, dans la toile de Granet les voûtes nous disent assez ce qu'elles couvrent et quels accents leurs échos renvoient de piliers en piliers.

C'est à côté de pareilles œuvres que les moines de Robert sont banals ; c'est amusant, mais c'est de l'art pas plus grand que ça. Du brio, de l'observation, telles sont les qualités des religieux au lutrin du peintre belge. Non loin de là j'aperçois un Roybet avec ses riches harmonies de couleur et son dessin plein de distinction ; Roybet est un de ces rares artistes dont le pinceau rivalise d'esprit avec le crayon. Je n'en dirai pas autant de Gérôme, mais quelle science ! Son *Esclave* est doctement enlevée, si doctement que l'on ne songe pas à blâmer cette peinture de professeur; les formes sont conventionnelles et la couleur n'a rien d'original. Cependant l'aspect est tel que l'on reconnaît un Gérôme au premier coup d'œil. Portaels pâlit étrangement à côté de ce maître ; la Bretagne et le Maroc ont le même aspect ; cela est d'une convention imperturbable mais froide comme les nuits d'hiver. On admire l'habileté du peintre, mais on cherche en vain cette originalité qui est l'excuse de la manière de Gérôme. J'ai vu du reste de meilleurs

Portaels que ceux exposés chez Everard. Même dans ces derniers temps l'artiste nous avait donné une série d'esquisses enlevées en Afrique; et nous nous en souvenions en regardant le *Campement arabe* de Fortuny. Quelle perte a faite l'art lorsque mourut l'artiste espagnol dont Barcelone s'honore à si juste titre! Dans cette petite toile tout est séduisant, la couleur brille comme si les étincelles avaient jailli sous le pinceau du peintre, la ligne leste et sûre court le long des formes avec une prestesse délicieuse, tout enfin témoigne d'une incroyable virtuosité. Fortuny a séjourné longtemps au Maroc; il a vécu dans ce milieu si original qu'il était appelé à comprendre à sa façon; mais si l'on constate plus d'imagination chez ses devanciers, sa sincérité s'impose à nous. En peut-il être autrement? n'a t-il pas eu toujours devant les yeux cette lumière éclatante, cet air transparent de l'Espagne et de l'Italie qu'il alla retrouver en Afrique? On sait qu'il fut de l'expédition commandée par le général Prim, comte de Reuss, et que l'amour de son art l'éloignait du camp espagnol et manqua de le perdre un jour qu'il tomba dans un détachement de cavalerie ennemie. Il s'en allait ainsi à la recherche de groupes d'Arabes ou de quelque site oriental et c'est à cette période de sa vie que nous devons la toile en question. Il se souvint longtemps de cette expédition glorieuse qu'il devait immortaliser par la grande toile *Bataille de Talman*, mais il ne l'acheva jamais. Peut-être avons-nous devant les yeux une étude consciencieuse lestement brossée pendant cette campagne; en tous cas l'impression est si vive qu'il est impossible que son *Campement arabe* n'ait pas été pris sur nature.

Il est curieux de comparer l'œuvre de Fortuny aux *Vedettes arabes* de Fromentin; nous sommes devant un tout autre art. Un Espagnol est quelque peu Flamand, et les Velasquez, les Ribeira, tiennent le milieu entre le réalisme hollandais et l'idéalisme italien; ils ne songent pas à corriger la nature comme les Raphaël par exemple, et s'attachent davantage à l'observation des choses. Le génie de l'école se transmet de générations en générations et nous avons constaté la sincérité de Fortuny. Il peint ce qu'il voit et traduit supérieurement ces couleurs éclatantes qui perçent un air transparent et que font flamboyer les rayons du soleil africain; Fortuny ne recherche point les élégances de parti-pris, il les saisit lorsque l'occasion s'en présente, mais n'en fait point une manière, et même on le vit un jour, comme eût fait un vrai Flamand, peindre un boucher dépeçant un bœuf et en retirant les entrailles. Il n'en est pas ainsi de Fromentin: n'oublions pas que nous avons affaire à un Français, nous sommes devant un talent distingué, correct, délicat, spirituel, élégant, mais on n'est pas tout cela sans être parfois un peu maniéré et je dirai même un peu précieux. Les *Vedettes arabes* sont d'une grâce exquise et d'une idéale pureté de ligne, la couleur est d'une finesse incroyable, mais ce ne sont plus là les qualités de Fortuny. Le caractère est bien différent, et la nature n'est plus ici qu'un accessoire; Fromentin redoute ces couleurs éclatantes de l'artiste espagnol, il se défie de ce ciel limpide de l'Afrique, de ce soleil ardent et de tous ces sites un peu crus d'aspect; il les corrige, il en adoucit les contours et en assourdit les tons. Fortuny s'efface davantage devant l'éternel modèle et son œuvre n'en est que plus puissante; chez lui tout s'agite, la vie circule abondante et forte dans des créations éblouissantes: la nature redouble sans cesse l'activité de cette imagination brûlante, et toute la science de Fromentin, tout son esprit, toute son habileté enfin communiquent à peine une étincelle de vie à ses idéalités séduisantes.

ERNEST VANEL.

LES ITALIENS ET LES HOLLANDAIS AU SALON.

Passons aux Italiens: c'est toujours la même dextérité, le même esprit de touche, une finesse souvent agaçante à force de minutie; c'est aussi la recherche d'une lumière chatoyante et pailletée, cassée en petits éclats et éclairant de petits morceaux de peinture tapotés en bouchons de carafe, où le détail foisonne et papillote. Un prestigieux esprit, amoureux par excellence de la curiosité, a poussé sur la pente du bric-à-brac et du bibelot une foule de talents, sans originalité, mais adroits, souples, ingénieux aux mécanismes de la facture. L'homme ne compte pas chez eux; tout au plus sert-il de prétexte et d'accompagnement au mobilier, aux étalages d'étagères, à l'ornementation fouillée qui fleurit dans l'école. C'est l'excès de Fortuny, qui, du moins, connaissait l'homme par le détail et le mettait en scène d'une façon spirituelle, avec un piquant d'attitudes et d'anatomies qui amusait prodigieusement.

M. Bianchi compose et dessine; il a une grande toile, *la Rencontre*, dont les personnages ont des silhouettes délicieusement croquées. Ses deux autres toiles sont des escamotages séduisants, d'une palette confuse et brouillée, où l'on distingue à peine les figures. MM. Rota et Guglielmi sont saucés, mous et d'un médiocre intérêt: il n'y a que MM. Cipriani, de Chiricio et Castiglione qui soutiennent l'honneur de l'école. Un autre Italien fixé à Bruxelles, M. Visconti, brosse par grands éclats de ton, par jets vifs et hardis, des paysages incendiés de soleil, dans la manière turbulente de Diaz. Il est à regretter que M. Visconti perde à ces pastiches un brio, une dextérité et une ardeur de faire bien qui, appliqués à l'étude de la nature, pourraient aboutir à des œuvres originales. Et puis, le magicien Diaz est bien plus sémillant dans ses faisceaux de ton.

Quelle différence avec la sincérité hollandaise. L'homme et la nature reprennent ici leurs droits; on sent l'habitude de l'observation, la fermeté du jugement, un sens pratique basé sur la matérialité de la vie; mais l'ensemble de l'école me paraît un peu marquer le pas. Je lui voudrais plus d'accent, plus d'originalité, une tendance vers le nouveau; la facture est par moments sans verve; il y manque de la chaleur et des nerfs. On pressent la possibilité d'un grand peintre, d'un coloriste original, d'une marche en avant comme chez les Flamands; mais rien de cela n'apparaît encore. Cependant, je le dis avec joie, peu d'écoles sont plus estimables et montrent une application plus sincère; tous ces artistes sont travailleurs et plus ou moins méritants: il n'y en a pas au Salon qui soient véritablement médiocres.

Vous avez vu à Paris la simple et émouvante marine de M. Mesdag (*Lever de Soleil*); le ciel est d'une limpidité

admirable, dans des violets doux où floconnent de petites nuées lie-de-vin; et la mer étale dessous ses tons nacrés, indéfiniment. C'est une belle impression, fraîche et reposée, toute baignée dans l'ondoiement de l'air, et d'une justesse, d'une finesse, d'une poésie qui en font un morceau capital. Je reprocherai seulement à la facture d'être un peu mince. C'est un défaut dont M. Mesdag n'est pas coutumier. Voyez les contrastes: chez M. Van Heemskerke, la facture est plutôt grosse; elle manque de virtuosité, d'onctuosité surtout; sa marine a pourtant du mouvement et de l'accent.

Parmi les paysagistes, il y a surtout à citer M. Bilders, un peintre chaud, luxuriant, doré de ton, MM. Verveer, plus gris et plus secs, Mme Mesdag et M. de Bock, très-justes dans les finesses argentines de leurs arbres à la Corot, M. Storm de Gravesande, velouté et lumineux dans son petit paysage. M. Naaken étoffe les siens de personnages et de chevaux touchés en bonnes valeurs. Les bœufs de Haas ont de la puissance, des robes soyeuses et riches, une allure qui les fait reconnaître; mais la lumière les découpe trop sèchement. Elle est moelleuse au contraire dans le paysage à moutons de M. Ter Meulen, baigné de gris lilas. Il faut mentionner encore les paysages de MM. Roelofs et Stortenbeker et les fleurs de Mmes Roosemboom, Vandesande et Haanen.

J'ai réservé pour la fin les envois des peintres de l'homme. M. Israels se retrouve avec ses qualités et ses défauts, qui n'ont jamais varié, dans les *Pauvres du Village*, une grande toile saucée de jus bruns, mais d'un sentiment qui émeut. Quelque chose de la manière du maître se retrouve dans la facture de M. Blommers; seulement les pâtes sont plus franches, avec des accents gais et des lumières vigoureuses. On admire avec raison sa jolie toile des *Pigeons*, et le charme tout intime qui s'en dégage. Un autre succès du Salon, c'est le délicat morceau de M. Henkes, la *Maîtresse de tricot*: l'observation est très-juste. La vieille femme découpe sur le mur une silhouette sèche, d'une longueur menaçante.

Aussi quelle application au travail! Les mains volent, faisant tourner le fil autour des aiguilles. Un jour blanc passe à travers les stores à demi-baissés de la fenêtre et éclaire cet intérieur froid, aux murs badigeonnés en gris. Les petites filles, assises sur des chaises trop hautes, ont les jambes pendantes, un maintien d'une gaucherie et d'un effroi charmants. C'est parfait de touche et de valeur.

MM. Pierre et David Oyens sont Hollandais, bien qu'ils exposent avec les Belges; ils possèdent une note très-vivante et très-originale qui leur fait une physionomie accentuée. On peut leur reprocher une touche trop martelée et une facture un peu grosse; mais ils mettent dans leurs toiles un entrain comique et un esprit de palette tout à fait bonhommes; ce sont plutôt des études que des toiles achevées, mais des études étincelantes, enlevées avec une rare virtuosité et qui font la joie des peintres.

CAMILLE LEMONNIER.

A TRAVERS LE LIVRET.

III

FRANS DE BEUL est un favorisé de l'art. Dès ses débuts, il a eu des succès, il a trouvé des partisans, des marchands l'ont prôné. Il y a même autour de son nom une légende qui n'est pas la chose la moins curieuse de ses commencements. M. De Beul a l'air de vouloir s'affranchir au Salon de ses originalités apprises: il est plus franc, plus sincère, plus personnel. A un sentiment remarquable de composition il joint de belles adresses de palette, des recherches de ton délicates, un coloris raffiné et prestigieux. Il a encore cette inappréciable qualité de savoir peindre dans la lumière.

A. DE BISEAU. *L'Art universel* a consacré dans son dernier numéro quelques lignes bien senties à cet artiste méritant, qui ne déserte jamais la peine et qu'on retrouve en progrès à chaque Salon. C'est un talent consciencieux, auquel il ne manque qu'un peu d'audace pour conquérir son rang. Il a l'instinct de la lumière, l'impression du plein air, de la justesse de ton et la science de la perspective. Ses paysages sont bien calés, avec des assiettes de plans nettement indiquées. Qu'il s'abandonne un peu plus franchement à ses impressions, qu'il se désiste surtout de sa facture par moments trop menue, qu'il attaque plus vigoureusement ses masses: il aura conquis alors cette vérité de laquelle il approche déjà et qui fait le charme du paysage.

H. DE BRAEKELEER. Trois toiles qui dénotent des recherches nouvelles et de nouveaux efforts. La *Rue du Serment* ne justifie pas, à notre sens, son titre. Pourquoi ne pas l'avoir intitulée l'*Atelier de l'artiste* tout simplement? C'eût été plus logique. Au premier plan, une jeune femme soulève un rideau dont le revers étale sur fond noir des ramages de fleurs brochées. Une croisée ouverte laisse voir dans le fond, baignée par la pleine lumière, une perspective de toits et les contre-forts d'une église sur la droite. La lumière est d'une blancheur dure un peu uniforme. Je reprocherai aussi aux silhouettes de se découper trop nettement: il eût fallu les noyer davantage. — Le *Retour du marin* représente un homme en veste verte, tenant à la main un oiseau au plumage brillant, au milieu d'un appartement garni d'accessoires. L'effet de lumière est presque blanc sur le côté droit de l'homme: malheureusement les carnations ont des tons de bois sans morbidesse. Un *Imprimeur en taille-douce* est, comme les toiles précédentes, dans des gammes claires d'une crudité un peu trop absolue. Je sens bien la tendance: mais il y a quelque chose encore à faire. M. De Braekeleer est de ces talents qui peuvent se tromper, mais qui retombent toujours sur leurs pieds.

L. DE BURBURE. En progrès. Le *Musoir* a un joli fond finement travaillé dans des tons d'un vert pâle. Un peu plus de largeur dans la touche agrandirait l'impression.

X. DE COCK. *Bestiaux dans un pâturage*. Des verts trop montés en ton; mais des transparences d'atmosphère charmantes. L'air humide et chaud fait flotter sur le paysage des buées argentines. Les silhouettes des vaches sont spirituellement indiquées.

De Famars-Testas. Deux excellentes études de plein soleil. La pierre se rissole sous le feu des rayons de tons ardents.

A. Defaux. *Les Bouleaux*. Un beau groupe d'arbres d'un vert clair avec des tons écaillés de plaques de lumière sur fond de ciel bleu tendre, touché en frottis. Avant-plans un peu sec.

Mlle de Gilman. *Fleurs et accessoires*, très-joliment touché, avec un sentiment réel des valeurs et des finesses. Pas assez d'unité. Trop de détails.

Daniel de Groux. Deux natures mortes de bon aloi.

J. de Haas. Un beau troupeau (*Bords de la mer*) aux robes lustrées par la lumière, avec les ampleurs de silhouettes qu'aime le peintre. De petites indications délicieuses animent les fonds. Mais l'air manque et l'aspect est uniforme.

Des toiles intéressantes de MM. de Heuvel et de Keghel. — M. de la Hoese a un effet blanc très-juste dans son *Billet de faveur*, un motif de genre bien observé. — De la Maar. Rappelle un peu les mauve. — De Meester (Anatole). *Départ pour le rendez-vous*. Le personnage de profil est bien silhouetté sur un fond de lambris juste de ton. — De M. Raymond de Meester, un *Matin*, noyé dans la brume. Effet bien rendu, mais touche un peu mince. — Robert de Pauw. *La jeune fille*, silhouette élégante sur ciel pâle bleu. — Des *Azalées* de Mlle de Vigne, fraîcheur de coloris, finesses de ton, transparences des fonds, des demi-teintes exquises. — De bons paysages de MM. Destrée, Elsen, Gabriel, Goemans, Hagemans, Haseleer, Goethals, Heymans, Huberti, Keelhof, Le Mayeur, Meyers, Van der Hecht. — Une *Plage* de M. de Simpel dans une gamme soyeuse en demi-teinte, bien en ton et délicieusement touchée. Facture distinguée et assouplie. Une *Sentinelle* de M. de Saint-Cyr fièrement campée. — Des *Fleurs* de M. A. de Witte, discrètement touchées. — De M. Ch. de Witte des *Fleurs* dans un panier en osier sur fond brun, touche spirituelle. — Une belle *Bruyère* de M. Louis Dubois, un maître celui-là. — De M. Duyk un *Attelage flamand* dans des tons gris, rempli d'impression. — Des toiles de MM. Eyers, Evenepoel, Heyermans, Jernberg. — De M. Jochams des chevaux au galop, bon mouvement, dessin juste, exécution soutenue. — Un *Solo* spirituel de M. Joors. — Des impressions très-justes de M. Kruseman. — Une *Etude en Campine* de M. Lacomblé, juste de ton, mais molle d'accent. — Un *Chien lévrier* de M. Lambrechts, d'un coloris fin, dans une gamme de tons claire. — M. Léon Lepas vise à l'effet : il lui suffit d'atteindre l'impression. Ses deux toiles sont des œuvres d'homme personnel, d'une facture décousue, sèche, brutale. Mais à distance les plans se rangent, l'effet se fait et une poésie incontestable sort de ces coups de brosse jetés à la diable. — Trois toiles très-piquantes et très-enlevées de M. Willem Linnig. — Trois toiles également de M. J. Montigny. Son *Souvenir de Gluck* est un bijou. — M. Morissens est en progrès : sa touche a plus de moelleux et plus d'accent ; mais les objets ne sont pas encore tout à fait dans l'air ; c'est un peu sec. — Une charmante figure de femme assise et tricotant, *la Gardienne*, de M. Nisen, bonne étude depleinair. — L'*Assaut* de M. Philippet, avec ses fières attitudes dont il a été parlé ici déjà. — Un *Portrait du peintre Dubois*, d'une aisance charmante, dans une lumière vive qui rougeoie les chairs, par M. Sacré. — Des *Chevaux* de M. Schemmer, très-fins de silhouettes, dans des tonalités justes. — Une *Vue du port de Bruges*, de M. Sembach, bien dans l'air. Du même artiste une figure de femme, *l'Été*, en robe grenat, la gorge et les bras nus, un bouquet de fleurs étalé devant elle, dans un fond de verdure un peu sombre. Il y a là un réel effort et beaucoup de talent. Les modelés sont gras et une belle lumière circule autour de la figure. — M. Gustave Speeckaert a deux petites toiles d'une justesse de ton remarquable. *La Forge d'Auby*, éclairée en demi-teinte par des lueurs sanguinolentes auxquelles se mêle le jour gris-vert d'une fenêtre à droite, a l'accent rustique et rude de la réalité. Cette même franchise se rencontre dans les *Bords de l'Escaut*, un motif très-bien vu et très-bien rendu, dans des tons d'air transparents. — Rien qu'un petit *Paysage* de M. Léopold Speeckaert, bonne étude sobre où ce grand chercheur, cet ennemi obstiné des touches inutiles et des impressions vides, a mis son opiniâtre sincérité. — Un *Mangeur de moules* de M. Struys, vrai morceau de peintre en pleine pâte et d'un bon caractère. — Le *Paysan au repos* de M. François Taelemans, un vrai rustique celui-là, expressif et rude, dans une sévérité de lignes et une justesse de tonalité qui donnent bien l'accent du travailleur aux champs. — Trois toiles de M. Tscharner d'un sentiment élégiaque et fin. *Après l'hiver* est peut-être un peu arrêté de lignes ; dans la *Matinée*, au contraire, les terrains sont un peu mous ; mais la *Vallée de Keulen*, avec ses avant-plans sablonneux tachetés de bruyères et son ciel gris d'un si joli mouvement, est une page excellente à laquelle il n'y a rien à redire. — Un *Intérieur* rempli de qualités de M. Tyck. — Un *Satyre* moulé de ton de M. Van Biesbroeck. — De bonnes toiles de Mlle Van den Broeck, Van den Bosch, Van Leemputten.

J. Hoepfer.

LES SACRIFIÉS.

VI

R. Ribarz. Un nom nouveau pour nous. Un beau et brave talent. M. Ribarz est Viennois, croyons-nous ; il est jeune. Nous le rangeons au nombre des surprises heureuses du Salon. Son *Paysage* (n° 996) a des beautés de touche et de sentiment vraiment distinguées. Le petit noyau des arbres à droite est délicatement et spirituellement enlevé sur un ciel un peu diffus. Jolie vache blanche teintée d'ombres lilas. Le *Chemin* est très-bien vu également. Le peintre excelle dans la note argentine.

L. Richet. Mal placé aussi avec son *Hameau*.

T. Ringel. Assise de face, ravaudant un gilet rouge, les jambes croisées, la *Petite Ménagère* est d'une exécution décidée et très-juste en valeurs. La tête eût gagné à être traitée plus légèrement. De même, la *Chronique* et l'*Atelier*. Bons morceaux sentis et enlevés. En haut.

Mme Salles-Wagner. La *Sortie du Bain*. Une bonne toile qui méritait à tous égards les honneurs de la rampe. Deuxième rang.

Schakewitz. *Avant le Départ*. Bonne étude prise sur le vif. Caractère, expression, tons justes. En haut.

Schoutteten. Le *Jour des Morts*. Tonalité juste, effet sobre, ciel trop noir. En haut.

Aug. Sembach. L'*Été*, relégué à la frise, est un morceau de

large et belle exécution. Notre collaborateur Hoepfer en reparlera dans ses notes.

TER LINDEN. Nous croyons avoir suffisamment vengé l'artiste des dédains de la Commission pour n'avoir plus à insister sur son mâle et vigoureux talent.

CAM. VAN CAMP. Nous avons eu l'occasion aussi de parler de son *Escaut*, une impression très-juste et d'une mélancolie infinie.

EM. VAN DEN BUSSCHE. Son *Portrait* a une expression sérieuse et de belles carnations ambrées. Est-ce pour cela qu'on l'a si mal placé?

EDM. VANDERMEULEN. Poires, pain, fromage sous cloche, et près de là un verre de vin, forment le *Déjeuner*, un déjeuner succulent, je vous prie de croire, malgré sa frugalité, et qui s'étale en belles valeurs sur les gris excellents de la nappe. Pratique sobre, vigueur de touche.

P. VAN DER VELDEN. Méritait mieux.

J. VAN DE SANDE-BAKHUYZEN. Un homme de talent et un vaillant, qu'on rencontre à tous les Salons. Ses *Dunes* ont d'excellentes qualités de ton et d'impression. Il voit, il sent, il rend. Dès lors comment expliquer ce parti pris?

MM. ALF. VERHAEREN, VERNIER, VÉRON, VOGELS, terminent dans nos notes cette série de sacrifiés. Ils n'ont pas de revanche à prendre, pas plus que les autres. Il leur a suffi, ayant du talent et de bonnes choses au Salon, d'être mal placés : leur revanche est toute prise.

J. BOTH.

NOS DESSINS

La Japonaise, dessin de M. Lenain, d'après le tableau de M. Ed. Agneessens.

On se souvient de cette jolie *Japonaise* aux chairs cuivrées, crevées à la bouche par le hiatus couleur de sang des lèvres; de grands yeux ronds, barrés d'une pupille jaune, lui donnaient je ne sais quel regard félin, perfide et doux; et debout sur ses hauts patins de bois, elle semblait, fleur de thé épanouie aux senteurs de son pays, chasser à coups d'éventail, comme des abeilles audacieuses, l'essaim des cœurs enflammés qui voltigeaient autour d'elle sous la forme de petits volants de papier. M. Lenain a rendu très-finement l'élégante et massive silhouette de cette délicieuse personne, et sa plume, acérée comme une pointe, a presque buriné les plis soyeux de l'étoffe où se cambrent les reins. On ne pouvait mieux rendre les intentions de l'artiste.

C. L.

PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE.

La Reddition de Breda. — Gravure à l'eau-forte de Laguillermie, d'après Velasquez. — *Lévy, éditeur, Paris* (1).

M. Beulé, un esprit attique, a écrit quelques lignes fort justes sur le célèbre tableau de Velasquez. « Assurément, dit-il, une capitulation est un sujet peu fécond, d'un intérêt médiocre, et le public passe d'ordinaire avec indifférence devant la peinture officielle, qui rivalise avec les gazettes. Ici, au contraire, rien ne peut rendre le charme qui arrête, retient, ramène et retient encore. L'action la plus dramatique n'aurait pas autant de puissance, la peinture la plus voluptueuse autant d'amorces. Tantôt on admire la couleur enchanteresse de cette vaste toile, où les tons choisis, limpides, harmonieux, prennent par leur juxtaposition une vigueur infinie; tantôt le paysage qui se déroule, plein de clarté, de fraîcheur, où l'air circule véritablement et donne à la nature cette vie muette qui enivre; tantôt les personnages peints au naturel, saisis dans le vif de leur action et produisant les illusions de la scène. »

(1) En vente à l'Office du journal.

On sait que la *Reddition de Breda* a été appelée aussi le *Tableau des Lances*, à cause des hautes piques des troupes espagnoles, dressées sur la droite comme une forêt. Devant les lances, les officiers du général Spinola se tiennent immobiles. Dans l'angle, Velasquez s'est représenté lui-même avec un feutre, des bottes et un manteau gris. Il a l'œil vif, le teint animé et sa moustache se tortille fièrement. Le côté opposé de la toile montre l'escorte du gouverneur de Breda. Entre les deux troupes, un espace vide laisse voir le paysage : c'est là que s'abordent les deux chefs. Spinola a mis pied à terre pour recevoir le prince de Nassau. Sa figure est rusée : il sourit et en même temps il appuie sa main sur l'épaule du vaincu, comme pour le complimenter sur sa belle défense.

Voilà la toile qui s'imposait au travail de M. Laguillermie. Il avait à rendre non-seulement la physionomie si nettement accentuée de tous ces personnages qui sont des portraits, l'esprit qui anime ces groupes de guerriers, les liaisons souples et onduleuses par lesquelles le peintre les a rattachés au paysage, mais encore le vague infini de l'air, les moelleuses et caressantes nappes de lumière qui baignent la scène, et par-dessus tout le prestige inouï, la caractéristique léonine, le souffle subtil et profond, qui font de cette grande page l'une des plus admirables qu'on puisse voir. Son eau-forte, œuvre de patience et de sagacité, œuvre de difficultés à chaque pas renaissantes, réunit toutes ces choses si diverses. Elle est l'image fidèle et comme l'émouvant, l'authentique reflet de la peinture, et Velasquez y revit dans une fermeté de traits et une ardeur de colorations où les intentions se retrouvent tout entières. On dirait de cette gravure si soyeuse et noyée dans des noirs tendres et vigoureux à la fois que le temps a passé sur elle comme sur le tableau original : les clartés se sont imprégnées d'ombres douces et luisent en demi-teinte avec une sobriété sévère. Quant aux ombres, elles sont transparentes, légères et comme traversées de lueurs rapides qui leur donnent la finesse.

M. Laguillermie a semé de nombreux croquis à l'eau-forte dans les albums et les publications de genre : il avait encore à s'attaquer à une œuvre capitale et multiple comme l'est la *Reddition de Breda*. Il est sorti vainqueur de l'interprétation. Ses travaux sont moelleux, variés, d'une grande précision, et il alterne les tailles profondes et celles qui effleurent le cuivre avec une aisance toute française. Quant à la morsure, elle est d un homme entendu pour qui les combinaisons de l'acide n'ont pas de mystère.

Nos félicitations les plus vives à l'artiste et à l'éditeur.

J. DE PRIVAT.

UN TABLEAU

Guerre sans danger, TABLEAU DE M. LÉOPOLD HOROVITZ, DE VARSOVIE.

La librairie militaire Muquardt, qui a édité tant de volumes sérieux et terribles sur l'art de la guerre, cette boucherie officielle, a eu la bonne fortune d'exposer dans une de ses splendides vitrines, vis-à-vis du Conservatoire, un tableau qui jure avec ses publications destructives.

Ce tableau a pour titre *Guerre sans danger* et pour auteur un Hongrois ou Polonais, M. Horovitz, peintre du vice-roi de Pologne. Il a figuré au Salon de Bruxelles, mais la presse, peu gracieuse généralement pour les étrangers qui viennent disputer aux Belges les lauriers et les acheteurs, ne s'en est presque pas occupée...

Est-ce signe du temps? La presse d'un pays militariste *in spe* comme la Belgique n'aime-t-elle qu'à soutenir la guerre *avec danger?* Ou bien M. Horovitz n'a-t-il pas suffisamment fait valoir ses droits à notre admiration. Nous n'en savons rien. Toujours est-il que l'on n'a que très-peu vu le tableau lors de l'exposition. Aussi avouons-nous notre surprise en le voyant aujourd'hui défier avec une tranquillité sereine le mauvais temps... et l'indifférence de la presse.

On peut dire de l'œuvre ce que Dumas fils a dit des belles femmes : *elle a la ligne*. Le tableau de M. Horovitz a non-seulement la ligne, mais les lignes en sont élégantes et distinguées...

Un critique véritable, M. J. Rousseau, de *l'Écho du Parlement*, en a fait l'éloge suivant:

« C'est un tableau à l'adresse des mères, dit-il. Une petite fille de quatre à cinq ans, espiègle, se roule en riant sur le tapis d'un riche boudoir; elle a dérobé le polichinelle de son petit frère, un bébé de quelques mois, assis à demi-nu près d'elle; celui-ci, légitimement courroucé, lève sur elle une de ces gentilles menottes à fossettes, dont chaque tape est une caresse — et les rires de redoubler... C'est beaucoup plus travaillé que les enfants de M. Lobrichon et d'une harmonie plus carressante. Un morceau exquis! La tête de la petite rieuse vraiment charmante d'expression et de type. »

Nous sommes tout à fait de l'avis de notre confrère. Ce morceau est exquis ! Il n'est pas peint: il est vivant. Henri Heine aurait dit *er ist hingehaucht auf die Leinwand*, » mais nous ne savons pas traduire dans notre langue cette expressiôn si suave du poëte allemand... Le tableau de M. Horovitz est vraiment un rêve d'enfant, c'est du Chopin transporté sur toile. Ce sont ces enfants de Victor Hugo qui ont cette

. . . . double virginité!
Ame où rien n'est immonde,
Corps où rien n'est impur . . . .

On sent le rayon de ce soleil immortel, qu'on appelle la jeunesse, vibrer dans leurs traits, cette joyeuse innocence qui ne sait rien, qui ne regrette rien et qui ne désire rien....

Heureux temps! Heureux enfants! Ah! que ne pouvez-vous rester éternellement jeunes et toujours si purs! Pourquoi notre vie n'est-elle pas un poëme et pourquoi son refrain n'est-il pas toujours celui de Horace : *Carpe diem!...*

Félicitons M. Horovitz d'avoir fait sur toile un poëme du plus beau lyrisme et souhaitons lui, s'il est marié, de posséder un jour une douzaine de ces charmants enfants, dont il vient de nous donner un échantillon si charmant ! Disons-lui en même temps: *nostra culpa!* Nous avons oublié de lui faire nos éloges avec tant d'autres — qu'il nous permette de les lui faire aujourd'hui, à lui tout seul. Et nous sommes certain que tous ceux qui verront son œuvre en feront autant.

SALVATOR.

Correspondances.

L'administration et la direction de l'*Art universel* ont reçu au sujet du Salon un assez grand nombre de lettres auxquelles il n'a pas toujours été possible de répondre selon le désir qu'elles en auraient eu. Ne voulant pas toutefois laisser planer l'ombre d'un doute à l'égard du plaisir que nous aurons toujours à nous mettre en relations avec nos abonnés, nous répondrons à nos honorables correspondants par la voie du journal. Nous publions donc aujourd'hui, sous la rubrique *Correspondances*, une série de réponses aux dernières lettres reçues, nous proposant de les continuer chaque fois que des lettres nous parviendront — et nous excusant de la brièveté toute télégraphique que nous impose notre journal.

A M. Louis Z , à Paris. — Il a parfaitement été parlé de votre tableau dans le n° 17. Notre avis particulier? Il y a de la grâce, de la finesse, du sentiment ; mais les sujets que vous traitez d'ordinaire demandent un peu plus de rudesse.

A M. J. P., Anvers. — En effet, nous sommes des réalistes Pourquoi mettrions-nous notre drapeau dans notre poche ? Vous nous traitez de minorité. Pas autant que vous voulez bien le croire. Dans tous les cas, minorité ou majorité, qu'importe, si nous pensons être dans le vrai.

A Mademoiselle X., Bruxelles. — Des poésies, Mademoiselle ! Et sur les arts ! Vous avez une position, dites-vous, qui vous permet de consacrer vos loisirs aux lettres. Permettez-nous de vous le dire : les lettres sont malheureusement la chose qui laisse le moins de loisir. Du reste, *l'Art universel* en a moins que personne, et publier de la poésie, c'est avoir des loisirs — pour un journal.

A M. D. V. W., Londres. — Merci de vos conseils et de vos félicitations. L'idée, du reste, est bonne. Nous la mettrons en pratique.

A M. C. J. Bordeaux. — Nous avons remis vos aquarelles entre les mains de la personne que vous nous désignez. Elle vous écrira directement.

A M. Charles K. — Il est vrai que nos dessins lithographiques n'ont pas toujours été réussis ; mais c'est un travail inhabituel pour nos artistes. Nous nous sommes dévoués. Du reste, il ne faut désespérer de rien.

A M. Jules V., Dusseldorf. — Merci pour les dix abonnements que vous nous avez procurés.

A M. L. D., Gand. — Trop d'honneur, cher Monsieur, en vérité. Vous vous faites illusion sur notre influence : mais nous ferons ce que nous pourrons.

A M. A. de V., Namur. — Probablement un pseudonyme, n'est-ce pas ? Dites-nous votre nom, nous vous répondrons plus catégoriquement.

A M. Jean B., Bruxelles. — Il est probable que le moyen vous réussisse. Envoyez-nous une annonce. Nous la publierons gratuitement. Nous serons toujours heureux de mettre notre publicité à la disposition des artistes.

A Mme Cl. L. — Nous avons attiré les yeux de qui de droit sur votre tableau : mais il n'a pas été possible d'en obtenir le déplacement. Les avant-plans étaient très-justes de ton.

A Anonyme, Anvers. — Nous avons remarqué comme vous qu'aucune médaille n'avait été donnée aux Anversois. Nous publions une note à ce sujet dans notre présent numéro. Vous parlez de revanche? La plus belle revanche sera toujours celle du talent.

A M. G. M. — Notre publication est destinée à prendre un très-grand essor. Le succès obtenu pendant ces derniers temps a dépassé toutes nos espérances. Notre rêve a toujours été de publier des bois. Nous espérons nous entendre avec vous sous peu.

A M. Aug. L., Paris. Merci de tout cœur au nom de toute notre rédaction. Nous sommes heureux de vos éloges. Nous avons voulu, en effet, présenter un Salon complet. Vous nous dites qu'il a été goûté dans les ateliers à Paris. Du moment que MM. les artistes parisiens s'en mêlent...!

A M. Pierre Z—e, Menin. — Il reste, sur le montant de l'abonnement, fr. 8-50 à payer.

A M. J. N. O., Munich. — Notre ami F. R. a passé une partie de son été à Bruxelles. Si votre proposition nous fût parvenue plus tôt, nous la lui eussions transmise.

A M. le comte P., à Bruges. — C'est une idée heureuse à tous les points de vue. Vos *Quatre Saisons* en figures rustiques, grandeur naturelle, conviendraient au talent de plusieurs artistes de nos amis avec lesquels nous serons enchantés de pouvoir vous mettre en relations.

Chronique artistique.

Les Anversois ne sont pas contents : A l'Exposition générale des Beaux-Arts, de Bruxelles, pas un artiste d'Anvers n'a été médaillé, et cependant les envois de MM. Ooms, Carpentier, Van Havermaet et Heyermans, entre autres, avaient à bon droit attiré l'attention.

Aujourd'hui, le *Moniteur* publie une longue série de nominations et promotions dans l'ordre de Léopold pour services rendus à l'Industrie. Des industriels de tous les points du pays sont décorés, à l'exception des Anversois qui n'obtiennent pas une seule nomination.

« Nous avons pourtant ici, dit *l'Opinion*, des industriels qui ont rendu des services au pays, qui ont été consultés notamment pour l'élaboration des traités de commerce et dont les services ont été récompensés par les gouvernements étrangers.

***

Dans un des grands restaurants de Bruxelles une centaine d'artistes peintres, graveurs et sculpteurs ont offert un banquet à M. Huberti père. Cette manifestation était organisée par un groupe d'amis désireux de reconnaître dans une réunion intime le talent distingué de cet artiste.

Plusieurs discours ont été prononcés, entre autres, par MM. Rousseau, Tardieu, Dubois, etc. Le mot de la fin a été pour le dernier orateur, qui a dit qu'il était rare de trouver l'occasion de boire à la santé d un honnête homme.

Le groupe artistique réuni autour de M. Huberti s'est rendu ensuite au Cercle artistique ou plusieurs toiles de ces artistes sont exposées.

Une médaille en or sera gravée en l'honneur de M. Huberti par M. Paul de Vigne, et son buste sculpté par M. Vanderstappen.

***

La ville de Valenciennes vient de prendre l'initiative d'une souscription pour élever un monument à Carpeaux et faire en

même temps exécuter en marbre la statue de Watteau, une des plus belles œuvres du grand sculpteur. Cette souscription sera non pas seulement locale, mais nationale.

***

Le *Monde russe* croit savoir que l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg, soucieuse du sort de ceux de ses élèves que leur peu de fortune oblige à passer leurs vacances dans la capitale, se propose d'envoyer à ses frais à l'étranger ses meilleurs élèves peintres pour y développer leur talent.

***

La *Gazette des Beaux-Arts* annonce pour la fin de ce mois une livraison, formant un volume de près de 300 pages, et entièrement consacré à Michel-Ange. MM. Ch. Blanc, Guillaume, Paul Mantz, Ch. Garnier, Mézières, de Montaiglon, étudieront séparément l'illustre maître au point de vue du dessin, de la sculpture, de la peinture, de l'architecture, de la poésie et de la biographie. Quatre-vingt gravures dans le texte et cinq gravures hors texte, celles-ci de MM. Duboucher, Jacquemart, Gaillard, Jacquet et Flameng, accompagneront la livraison.

***

L'Exposition de Philadelphie s'ouvrira le 10 mai 1876, et sera close le 10 novembre 1876.

Toutes les œuvres d'art devront être rendues à Philadelphie avant le 1er avril 1876, et, une fois admises conformément aux règlements, elles ne pourront être enlevées avant la fin de l'exposition. Il sera donné avis, aux personnes qui le demanderont, du lieu et du jour où elles pourront présenter leurs œuvres d'art au jury d'examen.

Toute personne présentant des œuvres d'art s'engage par là à se conformer aux règlements établis, ainsi qu'aux dispositions générales prises par la direction de l'exposition.

***

On organise à Munich, pour l'année prochaine, une exposition allemande d'art et d'industrie artistique, pour le jubilé du *Kunst-gewerbe-Verein* de cette ville (Société des arts industriels). Le programme comporte une sorte de Manchester allemand : exposition de trésors d'art, d'œuvres des anciens maîtres allemands ; une section moderne, une section pour les arts industriels et une section scolaire. L'exposition s'ouvrira le 15 juin 1876 pour se fermer le 15 octobre.

***

Règlement du salon de Paris. — Ce règlement a paru dans le *Journal officiel* du 22 novembre.

Nous allons signaler, d'après la *Chronique des Arts* de Paris, les différences qu'il présente avec celui de l'an dernier que nous avons publié *in extenso* dans *l'Art Universel*.

Art. 1. — Les ouvrages devront être déposés au Palais des Champs-Elysées du 8 au 20 mars inclusivement, de 10 heures à 4 heures ; les œuvres des sculpteurs, dans leur forme définitive, seront reçues jusqu'aux 5 avril.

Art. 2. — Les artistes ne pourront envoyer que *deux* ouvrages, au lieu de trois.

La restriction relative aux assemblages de gravures ou de lithographies exposées dans un même cadre « qui ne devaient pas se rapporter à des sujets différents et devaient pouvoir être inscrites au catalogue sous un même numéro », ne figure pas dans la nouvelle rédaction. Faut-il en conclure que ce qui était défendu l'an dernier est permis en 1876 ?

Art. 7. — Les exposants doivent remettre une notice signée d'eux, comme précédemment, avec indication en plus de leur adresse et du sujet de leurs ouvrages.

Art. 13. — L'admission des ouvrages présentés par les artistes qui ne remplissent aucune des conditions indiquées à l'art. 22 ci-après sera prononcée par un jury composé :

Pour les trois quarts, de membres nommés à l'élection ;

Pour le dernier quart, de membres nommés directement par l'administration.

Art. 15. — Les listes des quatre sections du jury élu par les artistes seront composées de :

15 membres pour la section de peinture ;

9 membres pour la section de sculpture ;

6 membres pour la section d'architecture ;

8 membres pour la section de gravure.

(La section de sculpture devra comprendre au moins un graveur en médailles et un graveur en pierres fines ; — La section de gravure devra comprendre quatre graveurs au burin, deux graveurs à l'eau-forte, un lithographe et un graveur sur bois.)

L'an dernier il y avait deux jurys pour chacune de ces quatre sections : la gravure sur bois et la lithographie en perdent un chacune ; le burin en gagne deux.

Art. 16. — Sont électeurs tous les artistes, exposants ou non, remplissant l'une des conditions suivantes : membres de l'Institut, ou décorés de la Légion d'honneur pour leurs œuvres, ou ayant obtenu soit une médaille, ou le Prix du Salon aux précédentes Expositions, soit le grand prix de Rome.

Art. 17. — Le vote des noms à désigner pour le jury aura lieu le 23 mars, de dix heures du matin à cinq heures du soir.

Les artistes électeurs, exposants ou non exposants, seront admis à voter, les premiers sur la présentation de leur récépissé, les seconds après avoir apposé leur signature sur un registre spécial.

Art. 22. — Seront reçus sans examen les ouvrages des artistes hors concours.

Il n'y a plus d'exempts.

Nul ne jouira de cette exemption que dans la section où il aura obtenu ses récompenses.

Art. 26. — Les propositions du jury ne pourront dépasser :

Pour la section de peinture, dessins, etc., trois médailles de 1re classe, six médailles de 2e classe, *au lieu de douze*, douze médailles de 3e classe, *au lieu de vingt-quatre* ;

Pour la section de sculpture, gravure en médailles et pierres fines, deux médailles de 1re classe, trois médailles de 2e classe *au lieu de six*, six médailles de 3e classe *au lieu de douze ;*

Pour la section d'architecture, une médaille de 1re classe, deux médailles de 2e classe, trois médailles de 3e classe ;

Pour la section de gravure, une médaille de 1re classe, deux médailles de 2e classe, quatre médailles de 3e classe.

Des mentions honorables pourront être décernées dans chaque section, à la suite des médailles.

Art. 27. — Nul ne pourra obtenir une médaille d'un ordre inférieur ou égal aux médailles déjà obtenues ; celui qui aura obtenu la première médaille, ou une troisième suivie d'une seconde médaille, sera considéré comme hors concours.

Les anciennes médailles et anciens rappels de médailles ont, bien entendu, la valeur des médailles mêmes : la médaille unique établie par le règlement de 1864 a la valeur d'une troisième médaille si elle n'a été obtenue qu'une fois, d'une 2me si elle a été obtenu deux fois, d'une première si elle a été obtenue trois fois.

Art. 28. — Tous les jurys, réunis en séance générale sous la présidence du directeur, choisiront entre les exposants des diverses sections un artiste âgé de moins de trente-deux ans, auquel ils reconnaîtront par ses œuvres exposées les qualités les plus propres à profiter d'un séjour de trois années en Italie.

Il est alloué au jeune artiste désigné par le jury une somme de 4,000 fr. pour chacune des années qu'il devra séjourner en Italie. Il remplira, durant son séjour, les conditions indiquées par l'arrêté du 16 mai 1874.

Dans le précédent règlement, le prix du Salon était réservé à un peintre, désigné par le jury de peinture, seulement.

Art. 29. — Deux médailles d'honneur, de la valeur de 4,000 fr. chacune, pourront être décernées aux auteurs des deux œuvres les plus éminentes du Salon par les sections réunies des divers jurys, sous la présidence du directeur des Beaux-Arts.

Dans le règlement de 1875 *un comité spécial* composé du directeur des Beaux-Arts et des présidents de section, et de deux membres par section, *désignait les ouvrages dignes de ces deux médailles.*

Art. 30. — Les résolutions des jurys des récompenses seront

prises à la majorité absolue des suffrages, la voix du président étant prépondérante. La présence des deux tiers au moins des membres sera indispensable pour la validité des opérations.

Art. 31. — Les récompenses seront distribuées en séance solennelle *dans l'ordre même où le jury les a votées*, et les œuvres récompensées seront, lors du remaniement du Salon, désignées au public par des castels.

Le chapitre des entrées ne présente aucun changement important. Les artistes électeurs non exposants, recevront une carte d'entrée, sur une demande écrite à M. le Directeur des Beaux-Arts.

***

Nécrologie. — Paul Hadol, dessinateur, mort à Paris. — Alexandre Colin, peintre.

L'ART. — Sommaire de la livraison du 12 novembre. — TEXTE. — La troisième invasion, par Eug. Véron. — La Caricature anglaise contemporaine : le Punch, la Satire politique, par Victor Champier. — Paris Bordone, par Aug. de Buisseret. — Exposition des œuvres de Barye, par E. Véron. — Notre bibliothèque. GRAVURES. — Planches hors texte : Enterrement des morts dans une carrière. — Près de Bazeilles : combat dans une cour, eaux-fortes par Aug. Lançon.

Diverses gravures dans le texte.

L'ÉMULATION

Publication mensuelle de la Société centrale d'Architecture de Belgique.

PROGRAMME : 1° Texte : Archéologie, Bibliographie, Biographie, Sciences appliquées, Législation du bâtiment, Programmes et comptes rendus de concours ou d'expositions, Faits divers, Bordereaux de prix, Renseignements utiles, etc. 2° Planches : Monuments anciens et modernes, Concours publics et académiques, Compositions diverses, Constructions, Croquis et relevés.

ABONNEMENT ANNUEL :

Pour la Belgique, 25 fr. — Pour l'Etranger, 28 fr. (port en sus)

Annonces et réclames à forfait.

S'adresser : à la Direction du journal, rue Cans, 22, à Ixelles, lez-Bruxelles et à l'*Office artistique*, Galerie du Commerce, 90, à Bruxelles.

Librairie Bachelin-Deflorenne, 3, Quai Malaquais

PARIS

Succursale : Librairie de l'Opéra, 10, Boulevard des Capucines

EN SOUSCRIPTION :

L'ORNEMENT DES TISSUS

CENT PLANCHES EN COULEURS, OR ET ARGENT

contenant

Environ deux mille motifs de l'art ancien du Moyen Age de la Renaissance et des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

Recueil historique et pratique, par M. DUPONT-AUBERVILLE

Avec des notes explicatives et une introduction générale

Dessins par M. Kreutzberger. — Lithographies par M. Regamey.

—o—

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'Ornement des Tissus, contenant *cent planches* imprimées en couleurs, or et argent, sera publié en *dix livraisons* in-folio, renfermant *dix planches* chacune.

Chaque planche sera accompagnée d'un texte descriptif.

Le prix de chaque livraison (contenant 10 planches) est de 15 fr.

Il paraîtra une livraison tous les deux mois.

L'ouvrage complet formera un splend de volume in-folio, dans le format de l'*Ornement Polychrome*, de M. Racinet, et au même prix de 150 francs.

On peut s'adresser pour souscrire, à *l'Office artistique*, galerie du Commerce, 90, Bruxelles.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1^er^ janvier ou 1^er^ juillet.

Paris . . . . Un an, 50 fr.; six mois, 25 fr.
Départements . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, à Paris.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

Rue de Ruysbroeck, 74, Bruxelles

VENTE, ECHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette Maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôts d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, Bruxelles

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE & VERNISSAGE.

S. VANDENBOSSCHE-GÉRARD

29, RUE DES SABLES, 29

près la rue des Marais

BRUXELLES

Encadrements, Fabrique de Passe-partout et Cadres en tous genres. Lavage des Gravures à neuf.

CH. NOË

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Bruxelles

ACHAT, VENTE & EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 50 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collection

par **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. VAN TRICT, libraires, 30, rue Saint-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 74, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie. — Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalage pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

VINS FINS ET LIQUEURS

FOURNITURE SPÉCIALE DE LA BOURGEOISIE

E. PARENTEAU, aîné, de Bordeaux

MAISON DE 1re ORDRE

très-honorablement connue en Belgique

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE :

EDOUARD de LACOUR, *rue de l'Hôpital, 17*

A BRUXELLES.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES.

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN.

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2 (près du MUSÉE)

ANVERS.

MAISON ADÈLE DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28.

FABRIQUE DE VERNIS	TOILES, PANNEAUX, CHASSIS	MANNEQUINS
COULEURS EN POUDRE	**CHEVALETS DE CAMPAGNE**	**BOITES A COULEURS**
COULEURS BROYÉES	ET D'ATELIER	ET A COMPAS
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU.	PARASOLS, CANNES, ETC., ETC.	PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE.

SPÉCIALITÉ DE TOILETTES DE BALS

CHARLOTTE DE VUYST

41, RUE DES FRIPIERS, 41

BRUXELLES

ROBES & CONFECTIONS

ÉLÉGANCE. — CELÉRITÉ.

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES.

MAISON D. DESWARTE, RUE DE L'AMIGO, 21

Successeur J.-B. GOFFOY

FABRIQUE DE VERNIS
Couleurs en poudre et broyées
Couleurs fines en tubes pour tableaux.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
Chevalets d'atelier et de campagne
Cannes, siéges, etc., etc.

BOITES A COULEURS & A COMPAS
Crayons pour faux-bois
Pastels et pinceaux en tous genres.

Assortiment complet des articles pour la peinture sur porcelaine.

ARTICLES POUR L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN

SPÉCIALITÉ DE BRONZES EN POUDRE.

CADEAUX POUR ÉTRENNES

EN VENTE A L'OFFICE DU JOURNAL

90, Galerie du Commerce, 90.

MAGNIFIQUES ÉPREUVES PHOTOGRAPHIQUES D'APRÈS LES TABLEAUX LES PLUS CÉLÈBRES

La ronde de Nuit,
par L. Flameng.
ÉPREUVES AVANT LA LETTRE

La pièce de cent florins,
par L. Flameng.
ÉPREUVES AVANT LA LETTRE

LA REDDITION DE LA VILLE DE BREDA
par Laguillermie.

LA GALERIE FRANS HALS
EAUX-FORTES
DE WILLIAM UNGER

Epreuves d'artiste . . .	fr.	86 »
» de choix		58 »
» sur chine. . . .		32 »

PUBLICATIONS A. CADAR

Storm de Gravesande,
Album de 13 eaux-fortes.

Eugène Smits,
Album de 8 eaux-fortes.

Souvenirs de Tunis,
Album de 13 eaux-fortes.
Par le Vicomte LE BAILLY D'INGHUEM.

DE LA STATUE
ET
DE LA PEINTURE
Edition A. Lévy à Paris.
Prix 10 fr.

LE MONITEUR DES ARCHITECTES
REVUE MENSUELLE
DE L'ART ARCHITECTURAL
ET DES TRAVAUX PUBLICS
Prix de l'abonnement, 30 fr.

ESQUISE D'UNE HISTOIRE
DE
L'ARCHITECTURE CLASSIQUE
Edition A. Lévy à Paris.
Prix 1 fr.

ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX ARTISTIQUES POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie. — Le Trouvère.

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Le Tour du Monde en 80 jours.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — Madame l'Archiduc.

Théâtre royal du Parc. — Le Panache.

Théâtre Molière. — La station Champbaudet.

Théâtre des Délassements. — A l'Amigo!

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois). — Tous les soirs, spectacle-concert, duos, saynettes, opérettes, intermèdes.

IMPRIMERIE BROGNIEZ & VANDE WEGHE, RUE DU LAVOIR, 19, BRUXELLES.

N° 21 TROISIÈME ANNEE 25 DÉCEMBRE 1875.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. AUG. CHOLET, *Administrateur-Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20
Angleterre, »	18
Allemagne, »	18
Pays-Bas, »	18

ON S'ABONNE : à **Paris**, chez C. PONT, libraire, 97, rue Richelieu ; chez HEYMANN, éditeur, 3, Chaussée-d'Antin ; — à **Londres**, chez HACHETTE, libraire ; chez BAILLÈRE, EINDAL & C° ; — à **Genève**, chez Joel CHERBULIEZ, libraire ; — à **Berne**, chez B. F HALLER, libraire ; — à **Leipzig**, chez MUCQUARDT, libraire ; — à **Rome**, chez BOCCA frères, Corso, 207 ; — à **Leyde**, chez A. W. SIJTHOFF, libraire ; — à **La Haye**, chez Martinus NIJHOFF, libraire ; — à **Vienne**, chez BRAUMULLER et fils, libraires ; chez GEROLS, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique**, au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à BRUXELLES, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22
Suisse, »	18
Italie et Portugal	20
Suède et Norwège	20

SOMMAIRE :

TEXTE. — COLLECTION P. L. EVERARD & C°. II : *Ernest Vanel.* — LE CRAYON SATIRIQUE ANGLAIS. Les contemporains. I : *Mars.* — NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ART. Correspondance de P.-P. Rubens : *Ch. Ruelens.* — LES PEINTRES FRANÇAIS. Chaplin : *Camille Lemonnier.* — LE LOT DE 100,000 FRANCS. Nouvelle : *Édouard Baugnies.* — DÉCEMBRE : *Camille Lemonnier.* — ÉTRENNES ARTISTIQUES : *A. C.* — CORRESPONDANCES. — CHRONIQUE ARTISTIQUE.

COLLECTION P. L. EVERARD & C°.

II

Fortuny songeait à peindre l'époque moderne lorsque la mort est venue l'enlever. Un sentiment profond de la réalité le poussait dans cette voie que nous avons tant louée chez M. Charles Hermans. Ses émules en Italie n'ont point des pensées si hautes ; ils chérissent les tableautins qu'ils peuplent de merveilleuses ou de marquises en falbalas ; tout cela ne témoigne pas d'une bien grande invention ; mais que de coquetteries effeuillées dans ces boudoirs roses, que de madrigaux envolés dans ces salons dorés, que de confidences blotties derrière ces rideaux de soie ! Boldini est le maître du genre. *Sous le premier Empire* est un délicieux groupe de jolies femmes ; si Tallien voyait celle qui écrit, il s'approcherait sur la pointe des pieds et baiserait ce dos lascif ; peut-être même le moineau de Lesbie se tromperait-il de lèvres s'il trouvait la croisée ouverte, citoyenne qui souriez tandis que votre main rêve sur le canevas. Quelle peinture malicieuse, et que d'esprit le pinceau de Boldini laisse tomber sur la toile avec les paillettes de couleur ! *Avant le Concert* de Cortazzo est déjà plus lourd : il ne sait où s'arrêter ; rien ne lie entre eux les différents groupes de la composition, tout est de même valeur, aussi la toile papillotte-t-elle lorsqu'on la regarde attentivement. Mais quelle science déployée ! Palmaroli (*Trouville*) reste dans la modernité ; il peint la gracieuse parisienne au minois rose et que la brise de mer importune de ses indiscrétions, car, en soufflant un peu fort, elle a découvert un pied ravissant,

> Et lorsqu'on voit le pied la jambe se devine,
> Et tout le monde sait qu'elle a le pied charmant.

Mais lorsqu'on s'arrête devant un Stevens, comme Palmaroli s'émiette, comme la grâce s'évanouit devant la nature vivante et forte, comme l'esprit est mince à côté de la pensée ! L'un s'inspire de ses fantaisies, l'autre de la réalité des choses. Stevens fait l'histoire de son temps comme Dumas fils, et leurs œuvres éclaireront nos neveux qui voudront rechercher le caractère, l'esprit, le tempérament de nos femmes et de nos maîtresses.

« Les charmes de ces syrènes ne répondent pas aux exigences de la beauté dont la dignité est un des éléments constitutifs ; mais ils captivent les sens, transportent l'imagination et la grisent par un de ces maléfices plus aisés à nier qu'à définir, » écrivait mon ami Sulzberger dans un excellent article que j'ai traduit pour *l'Art universel*. *L'Inde à Paris*, dans une tonalité sombre, mais d'un aspect si original et d'une si profonde impression, montre bien cette femme maladive, désœuvrée, et qui aime à s'ennuyer devant un brimborion des bords du Gange. *En attendant l'artiste*, si étrange et si puissant à la fois ! Les accessoires sont traités avec la force des plus grands maîtres, et cette fois la rieuse fille qui se cache à moitié derrière une longue glace, pour surprendre l'artiste dont elle entend les pas, est charmante avec son petit air malicieux et ses grâces naturelles ; mais la *Virtuose*, aux pieds de laquelle des bouquets sont tombés et qui recommence le morceau bissé par un public enthousiaste, est admirable dans sa laideur ; la fatigue a chiffonné cette soie rose sur laquelle se détachent des chairs où le pinceau réaliste de Stevens a laissé la sueur moite de l'effort ; les cheveux sont en désordre comme ceux de la Sybille inspirée, et l'œil se perd dans je

ne sais quel rêve éclos des harmonies qui vibrent sous l'archet. Toutes ont cette irrésistible séduction de la vraie femme, légère comme la Mimi Pinson du poëte, rêveuse comme cette créature anémique de *l'Inde à Paris*, sérieuse, exaltée, s'oubliant tout entière dans son art, comme cette *Virtuose* inspirée.

L'expression morale remplace la beauté physique, et cela même prouve l'intelligence artistique de Stevens. La Mayeux d'Eugène Sue est laide, mais elle séduit et traverse le drame comme une vision angélique; l'amour, l'intérêt, l'admiration sont tour à tour souillés en nous devant ces trois femmes si différentes de caractère et faisant naître de si diverses impressions. Un jour on rassemblera l'œuvre d'Alfred Stevens, et nous aurons alors l'histoire de l'activité morale de la femme moderne.

L'histoire ainsi comprise n'offre-t-elle pas un intérêt plus vif que les *Têtes coupées* de Gallait et son *Christophe Colomb*? Et cependant ces dernières compositions sont de toute beauté. La tête de ce prisonnier auquel Ferdinand et Isabelle dûrent un monde est d'une admirable expression; les rides ont creusé ce front où s'est établi la pensée, et dans ces yeux profonds sommeille le rêve aux longues tristesses; il y a dans les crispations de ces mains comme l'effort du désespoir qui veut rompre des fers et du génie qui cherche à s'envoler vers ces contrées lointaines dont la conquête va bouleverser l'économie européenne et la politique des nations. C'est de l'histoire, en vérité, mais de l'histoire déjà faite et je lui préfère l'histoire toujours nouvelle de Stevens.

Ce ne sont point les Toulmouche, ni les Willems qui s'élèvent aussi haut par la pensée. Leurs œuvres ont des coquetteries agaçantes et des séductions de couleur auxquelles on se laisse prendre; mais le côté éternel d'une création, ce je ne sais quoi qui n'est pas d'un temps, mais éveillera l'intérêt de tous les âges par l'expression d'une époque, manque au *Miroir*, aux *Premiers Regrets*, aux *Confidences amoureuses* et à *En attendant le Courrier*.

La modernité doit être la seule inspiration du créateur, elle s'impose à nous et nous n'osons nous abandonner à elle, soit que nous n'en comprenions pas toute la grandeur, soit que nous lui préférions le caractère d'un autre âge. Voyez Leys : ses deux manières représentées par *les Apprêts* (*Intérieur de cuisine*) et le *Liseur* nous rappellent les anciens, et nous sommes dépaysés devant ces deux œuvres. Dans l'une, l'artiste se rapproche des peintres flamands du commencement du XVII[e] siècle, avec l'autre, nous sommes en plein gothisme, mais toutes deux portent cette marque d'un talent hors ligne et la virtuosité de la facture, la puissance du dessin, la force de la couleur, l'assimilation profonde d'une école passée, l'originalité de la conception, ces étrangotés séduisantes des archaïsmes, tout cela nous emporte malgré nous et le génie de l'homme nous empêche de discuter l'œuvre. Une des supériorités de Gallait sur Leys c'est que, dans le groupe d'hommes qui suit le farouche duc d'Albe, sans avoir recours aux moyens d'un art qui a fait son temps, le peintre des *Têtes coupées* fait naître l'illusion de cet art par je ne sais quel procédé qui échappe à l'analyse. De telles œuvres ne font point école parce qu'elles sont trop au-dessus de la foule servile des imitateurs. — *Imitatores servum pecus.* — Mentionnons encore *le Ralliement après la prise d'une ville par des Lansquenets* (*16[e] siècle*) de Louis Leloir, et deux toiles de Dansaert, le *Dernier Bulletin* et l'*Assassinat du duc de Guise*.

ERNEST VANEL.

LE CRAYON SATIRIQUE ANGLAIS [1]

LES CONTEMPORAINS.

I

Castigat ridendo mores.

Passant en revue les principaux journaux à images publiés à Londres, nous avons, dans un précédent article (2) exposé des considérations générales sur la *Presse illustrée en Angleterre*.. Au cours de ces observations, nous n'avons accordé à la presse satirique qu'une place relativement restreinte, comptant bien revenir, dans un article spécial, sur la faculté d'observation, la sincérité dans le rendu des types et des caractères qui distinguent l'œil et le crayon de nos voisins.

Esquissant à grands traits la différence entre les satiristes français et anglais, nous nous sommes brièvement occupé de *l'esprit*, cette qualité maîtresse des uns, de l'humour, cette faculté dominante des autres.

Sans qu'il soit besoin de le définir ici, chacun sait ou devine, plus ou moins, ce qu'on entend par l'esprit, dans l'acception essentiellement française, parisienne, souvent quelque peu boulevardière du mot. La vivacité de conception, le tour imaginatif de la pensée, l'habileté à envisager toutes choses sous des côtés multiples, et à en tirer des saillies ingénieuses brillantes, ce sel attique, enfin, qui a fait surnommer Paris la moderne Athènes, — tout cela, cher lecteur, — et bien des choses encore — constitue l'esprit.

Vous le savez comme nous, ce mot magique exerce sur les héritiers du nom gaulois un prestige tel, que chacun veut, ou croit avoir de l'esprit: c'est presque une maladie! On choie cet enfant gâté, on se serre, on se met à la torture pour l'engager à prendre place à sa table, on excuse ses faiblesses, on lui pardonne tout. Quiconque obtient accès dans les coulisses de son théâtre, s'estime le plus heureux des hommes; mais souvent, tel qui croit tenir une entrée de faveur, voit son rêve s'évanouir devant l'écriteau : relâche!

Rien n'est en effet, plus capricieux, plus inconstant que l'esprit.

L'humour en est une variante, et une variante essentiellement britannique. Dickens, Sterne, Thackeray, en littérature, et toute la pléïade des satiriques du crayon, ont cultivé avec un succès sans rival cette plante indigène qu'on a tenté en vain d'acclimater sérieusement ailleurs. Les Français y ont réussi parfois; mais la plante n'a guère poussé

(1) L'article qu'on va lire était composé lorsque parut dans *l'Art*, de Paris la remarquable étude de M. Victor Champier sur la *Caricature anglaise contemporaine*. Celle de notre collaborateur MARS étant conçue dans un esprit tout différent, il nous semble intéressant de la mettre en regard de la première (*N. D. L. R.*)

(2) Voir les numéros des 15 juillet et 1[er] août de cette année.

de boutures, et les efforts de quelques-uns sont demeurés stériles: l'esprit gaulois est resté maître du terrain.

Qu'est-ce, à proprement parler, que l'humour? Définition difficile, qui a dérouté, et déroute chaque jour les plus habiles lexicographes.

Le mot est anglais comme la chose. Dans son acception vulgaire, il signifie simplement humeur; mais en analysant l'humour au point de vue qui nous occupe, nous y remarquons les particularités suivantes: imagination vive enjouée, bizarrerie dans l'observation et l'interprétation des choses; originalité plaisante, tantôt finement mordante, tantôt lourde, burlesque, rarement voulue: car c'est là une des qualités de l'humour, de se montrer presque toujours spontané, naturel; enfin et surtout, une forte dose d'ironie.

Le mot de ce mauvais plaisant recommandant à un condamné à mort sur le point de marcher au supplice, de ne pas oublier son parapluie, «parce qu'il pourrait pleuvoir en route,» est légendaire. C'est là de l'humour, — de l'esprit empreint de la plus amère ironie.

N'est-elle pas en butte aussi aux ironies du sort — ce grand maître en humour — l'excellente et volumineuse *old lady* de John Leech, jetant des cris de désespoir par la portière d'un *cab* renversé, et recevant du farouche automédon pour toute réponse: —Vous faire sortir, allons donc, la bonne plaisanterie! Quand vous m'aurez payé pour avoir brisé mes ressorts!

Et cette ironique satire de l'enfance égoïste (*Charles Keene* fecit):

— *Monsieur Bébé* (*Intelligent boy*): — Papa, je suis triste que tu aies la grippe.

— *Le Père, attendri:* — Et pourquoi ça, mon garçon?

— Parce que je pourrais l'attraper, donc!

Dans d'autres cas, l'ironie est simplement gaie, comique:

Un anglais blasé se vante de ses aventures de chasse: il a tué des tigres aux Indes, des lions dans le Sud de l'Afrique.

— Le fait est, dit-il à un Allemand, que je ne tiens à la chasse qu'autant qu'on y trouve des éléments de danger.

— Ah! fous aimez le tancher, lui répond l'autre avec son accent typique! alors, fenez tonc afec moi: l'autre chour, jassant afec mon peau-frère, che lui ai diré une palle tans l'esdomac! (*I shooded my broder-in-law in de sdomach!*) (Du Maurier, dans *Punch*).

En parlant des principaux coryphées du genre, nous citerons d'autres exemples de nature à mettre en relief les particularités de l'humour. Pour bien faire comprendre le rôle que joue la caricature ou la peinture des mœurs chez nos voisins, il est un point sur lequel nous devons tout d'abord établir un parallèle entre les deux pays, — la *puissance du ridicule*.

En France, — on l'a dit et redit, et l'expérience de chaque jour le prouve, — le ridicule tue: rien d'étonnant à ce que tout le monde le craigne. En Angleterre, — quiconque a habité ce pays peut l'affirmer, — le ridicule n'atteint guère: quoi de surprenant alors à ce qu'il passe presque inaperçu!

Pour être plus exact, nous devrions dire la *ridiculisation*: nous serions mieux compris, en distinguant de la sorte la *cause* de l'*effet* de la satire, — le ridicule inhérent à certains hommes ou à certaines choses, et la ridiculisation au moyen de laquelle on signale ce ridicule à l'attention publique.

En France, une personne, une chose est-elle ou paraît-elle ridicule, — vous voyez aussitôt son existence compromise: on la poursuit, on la traque, on la houspille à qui mieux mieux, sans trêve ni répit; on la *tourne en ridicule*, et cette ridiculisation, les trois quarts du temps, l'achève, la détruit.

Que si par hasard *elle en réchappe*, croyez bien qu'il lui aura fallu déployer une habileté grande ou un esprit inouï, car le génie de la ridiculisation est impitoyable.

La *crainte du ridicule* exerce donc chez nous une influence considérable, et avouez-le, cette situation donne beau jeu à l'observateur satirique: d'un mot, très-souvent, d'un coup de crayon habile, il démolit un homme ou une chose, — et c'est là peut-être un côté faible de la spirituelle nation.

Chez nos voisins d'Outre-Manche, rien de tout cela: le ridicule passe le plus souvent inaperçu, la ridiculisation, en général, n'atteint pas.

Ce que nous qualifierions d'ailleurs de ridicule, est souvent à peine *risible* en Angleterre: au début, on s'en amusera peut-être, on s'y accoutumera ensuite, certains l'imiteront assurément; mais rarement on s'imaginera de la tourner ouvertement en ridicule avec quelque espoir de succès.

C'est qu'aussi le caractère anglo-saxon s'accommode plus que le nôtre de l'originalité.

En France un homme bien élevé n'acquiert des droits à la considération d'autrui qu'autant qu'il se conforme aux usages généralement admis, qu'il se lève, déjeune, dîne, se promène, vaque à ses affaires, se couche à des heures déterminées, s'habille comme *on s'habille*, marche comme *on marche*, parle comme *on parle* ou se taise quand *on se tait;* en d'autres termes, qu'il *fasse comme tout le monde!*

Sans vouloir prétendre qu'il n'en soit pas ainsi pour une forte partie de la société anglaise, et que le *cant* et la *fashion* n'aient pas leurs exigences comme la mode, il n'en reste pas moins acquis que, de Londres à Edimbourg et de Dublin à York, le *perfect gentleman* du *high-life* n'est guère reconnu tel qu'après une série de belles et bonnes excentricités!

Nous connaissons tous cette manie de l'extraordinaire qui caractérise particulièrement les classes élevées du Royaume-Uni. Il suffirait d'ailleurs pour s'en convaincre de consulter les Annales du *Pedestrian club* (cercle de touristes pédestres), — du *Travellers' club*, dans lequel on n'est admis qu'en justifiant d'un voyage au long cours à une distance minimum déterminée, - de l'*Alpine club*, qui enregistre chaque année avec orgueil le nombre de ses membres engloutis dans les précipices alpestres, — du *Bicicle club* (vélocipédistes), et d'autres sociétés pour l'amélioration de la race humaine par le mépris de la vie et ses conséquences!

En France, — voyez le contraste, — *original* est presque synonyme de *demi-fou!*

De cette indifférence du public pour le ridicule, il résulte que la caricature anglaise, sentant diminuer sa puissance, s'est engagée peu à peu dans une voie d'indulgence, de bé-

nignité excessive. Même en politique. et malgré des immunités que lui envie à cette heure la caricaturefrançaise, elle ne frappe point; c'est à peine si, d'une main elleé gratigne, et, comme elle a horreur du sang, vite, de l'autre elle panse la blessure.

Où est le beau temps des Hogarth, des Rowlandson, des Gillray, chez nos voisins, des Philipon, des Daumier, chez nous ! La grande caricature politique est allée rejoindre les autres abus des âges de liberté et d'héroïsme ! Ici, la censure officielle lui a fermé la bouche; là, une autre censure, — le goût du jour, intolérant, guindé, incolore, a émoussé ses armes en étouffant sa voix.

MARS.

NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ART

Correspondance de P.-P. Rubens.

(Suite, voir volume II, p. 268.)

L'histoire de Rubens s'enrichit tous les jours de détails nouveaux. L'attraction de cette histoire est grande, car on s'en occupe un peu partout : en Angleterre, en Italie, en Espagne, en France. Nous aurons l'occasion de parler plus loin de quelques-uns de ces travaux.

L'épisode des peintures du Luxembourg réclame encore, ainsi que nous l'avons fait remarquer, des éclaircissements sur plusieurs points d'importance. Les vœux que nous émettions viennent d'être accomplis en partie par un excellent article de M. le comte Clément de Ris sur l'abbé de Saint-Ambroise, Claude Maugis (1), dont il a été si souvent question dans les lettres de Rubens et dans nos commentaires.

Nous savions très-peu de ce personnage, car, pour me servir des termes de M. Clément de Ris, « c'est un personnage de reflet. Le peu de notoriété qui entoure son nom ne vient pas de lui : il l'emprunte à Rubens. »

Les livres du temps ont été pour M. Clément de Ris à peu près muets sur les faits et gestes de l'homme. « Deux phrases et un quatrain de l'abbé de Marolles, quelques lignes distraites de Félibien et de de Piles sont les seuls documents que j'aie rencontrés, » dit-il. Nous n'avions pas découvert beaucoup plus; mais l'auteur a eu à sa disposition la correspondance de Peiresc qui se trouve, comme on sait, à la bibliothèque de Carpentras, et qui renferme tant de matériaux pour l'histoire du temps. Voici le résumé de cet intéressant article :

Claude Maugis était l'aîné des huit enfants de Pierre Maugis, seigneur des Granges, mort en 1653, et de Catherine Chauvelin. Il devint le trésorier (*elemosynarius*) de la reine-mère et abbé commendataire de Saint-Ambroise de Bourges.

Quand Marie de Médicis conçut l'idée de sa galerie, elle chargea d'abord Maugis (vers la fin de 1617 ou au commencement de 1618) de découvrir un peintre français capable d'exécuter les projets qu'elle avait. D'après un passage du *Supplément à l'Histoire du Beauvoisis*, de Simon, *l'intendant* de la reine aurait amené à celle-ci un peintre nommé *Quintin Varin*, qui fit un dessin que « l'on trouva si juste et de tant d'imagination, qu'ils furent ravis d'avoir trouvé ce que l'on faisait chercher dans les pays étrangers depuis si longtemps; *on l'arrêta pour travailler à la galerie du nouveau palais du Luxembourg.* Mais s'étant trouvé associé avec le nommé Durant, poète, qui travailla aux inscriptions, et ce dernier, qui aimait la satire, ayant écrit contre le gouvernement, fut arrêté prisonnier et depuis pendu. Varin s'alarma si fort, craignant le même sort, qu'il se cacha si bien qu'il ne put pas savoir qu'on le cherchait pour le faire travailler, et qu'on ne put le déterrer, ce qui fut cause qu'on se servit de Rubens d'Anvers. »

« Durant fut exécuté en place de Grève le 16 août 1618. C'est donc au plus tard des premiers mois de cette année que date la commande faite à Quintin Varin. Maugis en attendit trois ans l'exécution. A bout de patience, ne voyant rien venir, pressé probablement par la reine-mère, il s'adressa à Rubens.

« De tout ceci il reste démontré que si un artiste étranger fut choisi, Maugis n'en est pas responsable. Mais le choix fait, il faut reconnaître qu'on ne pouvait faire un meilleur. Les hommages de deux siècles et demie l'ont ratifié. »

Il ne faut admettre, croyons-nous, qu'avec des grandes réserves le passage de l'*Histoire du Beauvoisis* et les conclusions que l'auteur de l'article en a tirées. Il est possible que l'on ait fait à Varin des propositions pour travailler au Luxembourg, mais il est fort à douter que ce fût pour la galerie de Médicis. Nous ne croyons pas qu'en 1618, et moins encore en 1617, il pût être question de peindre une épopée de la reine. Comme le dit fort bien M. Clément de Ris lui-même, c'est en 1620, après le traité d'Angoulême, que se fit la réconciliation du fils et de la mère, et c'est alors seulement que celle-ci a pu songer à une illustration pittoresque de son règne.

Les témoignages des biographes sont unanimes pour affirmer que vers 1620 Marie de Médicis s'adressa directement à l'ambassadeur Henri de Vicq, seigneur de Meulevelt, et le pria de faire venir Rubens à Paris. Le renom du peintre était déjà assez grand à cette époque pour qu'il fût venu jusqu'à la reine. La date de 1620 « *circa anni 1620 finem* » est expressément indiquée par Van Ey dans ses *Scriptores antverpienses*, t. II. f. 96. Cet ouvrage, resté manuscrit, contient une biographie de Rubens, très-bien faite d'après de bonnes sources.

De Piles, qui avait des renseignements directs de la famille, dit que la reine fit venir l'artiste vers 1621. Cela est d'autant plus admissible que nous voyons, par la lettre de Peiresc à Gevartius du 26 février 1622, que Rubens se trouvait à Paris un peu avant cette date et n'y avait fait qu'un court séjour. C'est pendant ce séjour qu'il faut très-probablement placer l'entrevue de Marie de Médicis et de Rubens au sujet de la galerie du Luxembourg.

M. Clément de Ris est, du reste, également d'avis que

(1) Les amateurs d'autrefois. XV. Claude Maugis, abbé de Saint-Ambroise (....-1658), dans le *Bulletin du bibliophile*. Paris, janvier 1875.

les premières négociations datent de 1621. « Rubens, continue l'auteur, se rendit à Paris, fut présenté à la reine, étudia les galeries et commença, sans désemparer, les esquisses. Ces esquisses restèrent la propriété de Maugis, chez qui de Piles les vit en 1650. Elles figurent aujourd'hui à la pinacothèque de Munich qui les a recueillies du musée de Dusseldorf. Comment étaient-elles arrivées à Dusseldorf? Je l'ignore. »

A ce sujet nous trouvons dans les manuscrits de Mols, sur Rubens (n° 5734, page 180), la note suivante :

« Dans le cours de cet ouvrage il a été souvent question des esquisses de ces tableaux, presque tous les cabinets en ont quelques-unes, mais surtout la galerie de Schleisheim, en Bavière, qui possède toutes celles provenues de la collection de M. l'abbé de Saint-Ambroise. Je crois, par conséquent inutile de les répéter ici, mais j'ai trouvé l'article suivant dans le catalogue de feu M. Gaignat, t. I, p. 338, n° 1291 :

« Les dessins originaux de la galerie du Luxembourg, peinte par le célèbre Rubens et exécutés par Nattier vers la fin du XVII^e siècle. Gr. in-fol. mar. rouge. (Vendu 536 liv.)

« Ces dessins de Nattier, qui avaient servi à la gravure de la *galerie du palais du Luxembourg* de Paris, 1770, se retrouvent dans la vente de la bibliothèque de M. ***, à Rotterdam, 1776. »

Rubens s'était mis au travail avec ardeur, quand tout à coup, en juillet 1622, le bruit de sa mort se répandit. Maugis interroge Peiresc, l'émotion est grande : Richelieu lui-même doit avoir demandé des nouvelles directement à Anvers, car Rubens lui répond « qu'il a souvent éprouvé de pareils traits d'envie de ceux qui sont jaloux de sa fortune, qui le publient souvent ou mort ou malade. » Cet échange de lettres entre M. de Luçon (Richelieu n'était pas encore cardinal, il ne le fut que quelques semaines plus tard) et Rubens est attesté par une lettre de Peiresc du 12 août 1622, publiée par M. Clément de Ris. Le peintre doit avoir écrit plus d'une fois au célèbre ministre ; qu'est devenue cette correspondance?

Sur quoi se basait cette nouvelle de la mort de Rubens? Car il semble difficile de croire à ce faux bruit mis en circulation par ses confrères en peinture. Quel intérêt pouvaient-ils en tirer? L'affirmation de Maugis et de l'artiste est là, il est vrai. Néanmoins l'incident est bizarre. Quoi qu'il en soit, Rubens ne s'en préoccupa guère et continua son œuvre. Il demande par d'autres lettres quel était « le signe qui dominait à la naissance de la Royne et si elle était née de jour ou de nuit, » puis les bustes du roi et de la reine-mère.

Les parties de correspondance publiées par M. Clément de Ris confirment la réalité d'un voyage de Rubens à Paris en juin 1623, voyage qui dura un mois.

L'abbé de Saint-Ambroise fut encore la cheville ouvrière des négociations avec Rubens pour la deuxième galerie que Marie de Médicis voulait élever en l'honneur d'Henri IV. On sait qu'elle ne fut pas exécutée. Quelques esquisses à Florence, en Angleterre et au Louvre sont les seuls souvenirs des projets de l'artiste.

Maugis fut aussi, plus tard, le protecteur de Philippe de Champagne, qui peignit son portrait en 1630, ce portrait gravé par Lucas Vorsterman, dont nous avons parlé.

Après l'exil de Marie de Médicis, l'abbé de Saint-Ambroise vécut dans une obscurité relative. Il devint conseiller à la 5^e chambre des enquêtes du Parlement de Paris et mourut le 12 juillet 1658.

L'excellente notice que nous venons d'analyser a tiré d'un profond oubli cet homme modeste et digne qui fut pour Rubens un vrai protecteur, un ami. Désormais son nom doit être prononcé avec respect par les compatriotes de l'artistes. Il nous reste à formuler un vœu : que l'on retrouve un jour la correspondance échangée entre ces deux hommes dont les relations durèrent au moins dix ans.

(A continuer.) CH. RUELENS.

LE LOT DE 100,000 FRANCS

(NOUVELLE)

J'avais vingt ans !

Entré presqu'enfant, en qualité de surnuméraire à l'Administration des chemins de fer de l'Etat, je venais d'être nommé commis de 3^e classe au traitement annuel de douze cents francs. Ce premier sourire du Budget éclairait mon avenir de la plus aimable lueur. L'intelligence et l'activité que je déployais dans l'exercice de mes fonctions, ma parfaite moralité, l'instruction que je possédais, les *protections* sur lesquelles je pouvais compter, tout me berçait dans l'espoir d'être promu commis chef à cinquante ans et chef de bureau avant mon décès.

Immédiatement après ma nomination, en septembre 1867, on me vit, pour la première fois de ma vie, porter un cigare à mes lèvres. Je sortais des limbes sociales, j'occupais une « position », le cigare était indispensable. Indispensables le chapeau de soie, l'habit noir et les gants glacés. Il fallait bien aussi, par un extérieur convenable, maintenir le prestige officiel. Je me hâte de le dire, l'Administration m'allouait pour cet usage une somme annuelle de cinquante francs.

Ajoutez à ces avantages la réputation de quelque fortune et vous admettrez, qu'en dépit d'un physique peu remarquable, je n'étais pas homme à passer inaperçu aux yeux du sexe à marier dans la petite ville de province que j'habitais.

La nouvelle de ma nomination s'y répandit avec la rapidité d'une dépêche télégraphique. Aussitôt Madame Carpin, née Poireau, mi-rentière et négociante en charbons, qui depuis dix ans nous avait négligés (je demeurais alors chez mes parents) fit au jardin une solennelle apparition. Je la revois flanquée de ses deux grandes filles dont le maintien sentait encore la pension. Madame Carpin avait appris ma nomination. Elle venait, disait-elle, en *complimenter* mes parents dont les sacrifices trouvaient enfin leur récompense. Elle ajoutait qu'elle aussi ne désespérait pas de l'avenir de ses filles, qu'elle n'avait rien épargné, ni l'argent ni les soins, pour en faire des femmes accomplies, de bonnes mères de famille. Madame Carpin s'exprimait avec ampleur, sur un mode souverainement tranquille et doux, bien en

harmonie avec sa belle stature et son magnifique embonpoint. Et quelle richesse d'éloquence maternelle ! Elle vantait surtout Sidonie, l'aînée, exaltant son économie, ses goûts laborieux, la simplicité de sa toilette, la douceur de son caractère et — si mes souvenirs sont exacts — l'exiguité de son appétit. Sidonie, avec un air de modestie ravissant, jouait avec les franges de sa pèlerine.

Cependant, le Soleil faisait ses préparatifs de départ, et cédait le ciel à Venus, l'étoile d'Alfred de Musset. Les rayons obliques du couchant, doraient encore le sommet des nuages, étalés et superposés comme des montagnes. Le spectacle était grandiose, et je le fis remarquer à Mme Carpin ; j'ajoutai que ces crêtes éblouissantes éveillaient en moi le souvenir des pays de l'or, et comme la vision de Californies inconnues. A voir l'air effaré de la bonne dame, je jugeai prudent de couper court à cette métaphore. Mme Carpin en profita, pour mettre au jour sa péroraison. Nous enveloppant, Sidonie et moi, dans un regard plein de sollicitude, elle constata que nous avions le même âge, soupira longuement, et parût s'absorber dans quelque vision de bonheur.

La politesse a ses devoirs inéluctables ; je reconduisis ces dames jusqu'au numéro 57, belle et grande maison que Mme Carpin acquérait tout doucement par une rente viagère prudemment déposée sur la tête d'un octogénaire. Chemin faisant, Mme Carpin signifia d'une voix sévère à Sidonie l'ordre de relever ses jupons dont un bout immaculé menaçait de toucher le sol. « Quand on lave ses jupons soi-même — elle appuya sur le pronom personnel — c'est bien le moins qu'on y regarde. » Et Sidonie, sentimentalement ajouta : — « C'est vrai, mes mains m'en cuisent encore. » — Puis, sur un ton plus confidentiel : — « Les lavandières usent tant de savon, monsieur, et prennent si cher. »

Il ne fallait pas songer à quitter ces dames sans m'être un instant reposé chez elles, sans avoir *pris quelque chose*. On servit le thé, on apporta des beurrées, du jambon, dépense exceptionnelle que Mme Carpin, née Poireau, s'imposait en faveur de ma nomination. Tout en dégustant mon thé je fis, par-dessus ma tasse, un examen scrupuleux de Sidonie. C'était dans l'ordre. Enfants d'un siècle observateur, nous tétons dès le berceau, le fiel de l'analyse avec le lait maternel. Mais je n'eus pas le temps d'asseoir mon jugement sur Sidonie ; un pot de confiture, portant le millésime de 1848, fut posé sur la table, et dès lors mes regards et toutes mes sympathies se concentrèrent sur ce point. Que le lecteur — je ne m'adresse qu'au lecteur sérieux et intelligent — ne se hâte pas d'en conclure que cette histoire est ridicule ; à cette époque j'avais pour la confiture une véritable passion, disons mieux, c'était là mes premières amours. Qu'il se souvienne aussi de la parole du poëte : « Tout est dans tout » c'est-à-dire, qu'un pot de confiture importe dans le drame social, qu'à de certains moments de la destinée un pot de confiture est un abîme ouvert sous nos pas.

Tels furent mes débuts dans le monde et le commencement de mes assiduités chez les Carpin. L'excellente femme avait-elle deviné mon faible pour ses confitures, saisi mon point vulnérable ? Il me paraît évident aujourd'hui que Mathilde, la cadette, avait pour mission d'en fournir la table et Sidonie de m'en offrir incessamment. Puis c'étaient des louanges, des adulations. Si j'ouvrais la bouche pour émettre — à l'instar de certains journaux — cette pensée étincelante : « L'habitude est une seconde nature », ou bien encore : « C'est à la muraille qu'on voit les maçons », on m'écoutait comme l'oracle. On alla même jusqu'à faire l'éloge de mon poëte favori, Lamartine. Un jour ayant, par mégarde, déposé le poëte sur la table, Sidonie s'en empara, le parcourut et convint que c'était très-joli ; Madame Carpin mit ses lunettes, contracta toutes ses facultés dans un froncement de sourcils formidable, repoussa le volume, puis, regardant sa fille avec profondeur, elle émit sur le poëte un jugement que la critique moderne ne pourra pas ratifier : « Il pleuvra demain... je sens mes cors ».

La servante elle-même avait reçu le mot d'ordre et m'ouvrait toujours avec sa plus belle révérence. Pauvre fille ! martyre des expériences économiques de Madame Carpin ! La bonne dame, depuis vingt ans qu'elle était en ménage, poursuivait la réalisation d'un problème difficile : elle cherchait une servante qui ne mangeât point. En 1867 — époque à laquelle commence cette histoire — elle s'était pourtant résignée à les nourrir, mais le moins possible. Au reste, la plupart de ces filles, mauvaises têtes et gâtées par le socialisme, affectaient de vouloir manger leur appétit et ne restaient chez Mme Carpin que le temps de défaire et de refaire leurs malles.

Carpin avait sa manœuvre à exécuter dans la coalition de ces trois femmes contre ma liberté. Régulièrement, après le thé, il m'offrait le cigare, son épouse ayant rendu ce décret : on peut fumer.

Ce mot « décret » n'est pas écrit sans préméditation, comme on pourrait le croire ; il résume Madame Carpin tout entière et nous la montre portant les culottes que Carpin, rentier par sa femme et par l'Eternel, avait laissé glisser de ses hanches. Que le mari qui est sûr de porter les siennes lui jette la première pierre. Au reste, Madame Carpin — nous l'avons dit plus haut — représentait l'autorité sous une forme vraiment souveraine. Lorsqu'elle marchait par la maison, la tête haute et le regard investigateur, un respectueux tremblement saisissait tout le mobilier, les étagères grelottaient la terreur, un cliquetis de faïence et de cristal s'élevait sous les pas de l'opulente ménagère. Le personnel autant que le mobilier frémissait à son approche ; Mathilde et Sidonie précipitaient le jeu de leurs aiguilles, la servante — qui rêvait peut-être à son caporal — s'emparait au hasard d'un ustensile et le frottait avec conviction ; Carpin se blotissait dans son fauteuil et rouvrait hâtivement son journal comme s'il eût voulu se garer d'un éblouissement possible.

Aujourd'hui que tout le monde a fait sa rhétorique, et passé son examen de docteur ès-lettres avec la plus grande distinction, il n'est personne de mes nombreux lecteurs qui n'ait, par analogie, deviné la fin de cette histoire. A mesure que le temps s'écoulait sans amener sur mes lèvres l'aveu de mon amour pour Sidonie, et la demande officielle en mariage, une double transformation s'opérait dans la famille Carpin : d'une part les physionomies se rembrunissaient ;

d'autre part le souper maigrissait. Le jambon n'était plus qu'un souvenir perdu dans la nuit des siècles ; le thé pâlissait, se décolorait comme une jeune fille éprise d'un amour sans espoir. Enfin la confiture elle-même, qui m'aurait consolé de toutes ces déconfitures, finit par sombrer avec le reste, si bien qu'en décembre 1867, lorsque l'administration me signifia mon changement de localité, j'en étais depuis longtemps déjà réduit à l'eau tiède et aux beurrées sèches.

Mes relations avec les Carpin ne devaient pas s'arrêter dans un engrenage aussi trivial qu'un ordre officiel. Commencées par un pot de confiture, elles devaient finir par un coup de tonnerre. A peine installé dans ma nouvelle résidence, je ressentis dans le cœur un vide extraordinaire. Cette brusque séparation m'éclairait sur mes véritables sentiments : J'aimais Sidonie. Oh ! le bonheur d'aimer ! il n'est que celui-là sur terre et les cieux ne nous gardent rien de plus doux ! — Lorsque je me présentai au numéro 57, le cœur palpitant et l'aveu de mon amour sur les lèvres, Madame Carpin, qui ne me parut jamais plus imposante, — me montra la porte : Elle avait gagné la veille le lot de *cent mille francs*.

Édouard Baugnies.

LES PEINTRES FRANÇAIS

—

CHAPLIN

La figure a engendré des peintres faciles — aimables enfants du rire et des larmes — qui couronnent leurs modèles de lotus ou de cyprès et ne leur demandent qu'à se prêter aux caprices de l'heure et de l'inspiration. Joies émues de la fantaisie! Je m'enivre aux rêves de ces poètes insouciants, et bercé par leur chimère, je m'égare sur leurs pas dans les mondes faux et jolis qu'ils ouvrent à mes sens. Fils de mon temps, la syrène voluptueuse de la mode souffle par moments sur mon front son énervante haleine, et je m'endors sur ses seins un peu pendants, le dos à Michel-Ange et les bras à M. Chaplin. C'est, d'ailleurs, un bien charmant peintre que M. Chaplin, d'une gentillesse parisienne et fraîche, et nourri à Cythère de la pure moëlle des grâces badines. Les roses de Watteau, effeuillées par le temps, semblent être tombées sur la palette de ce petit maître du jour, et il marche dans un fond de Boucher, escorté des amours mignons qui font la courte échelle aux feuillages de Lantara. Il ne hante pas les bergeries précisément, ni les nymphes écourtées, ni les pompons, ni la rivière du tendre ; ses ailes n'ont pas le vol qui enlevait le divin Watteau jusqu'aux petits olympes égrillards où les dieux festoyaient en Louis XV. M. Chaplin ne s'est jamais caché sous les saules pour voir passer dans un nuage rose la jarretière de Galathée; il ne se couche pas au bord des sources pour guetter sous la transparence de l'onde le mystère d'un corps qui s'étale dans une ombre ensoleillée. Ce n'est pas un érotique, c'est un voluptueux et un poète. Il a un esprit tendre et doux qui voltige sur la cime des choses avec des ailes de sylphe et butine la lumière du bout d'un éventail rose qui scintille en s'agitant. M. Chaplin — que j'estime d'ailleurs et que j'aime quand je n'ai rien de mieux à faire — est dans l'art quelque chose comme le libellule qui mire au sein des eaux l'étincelle dont se paillète son corselet, et du haut de son frou-frou, touche-à-tout plein d'éclairs, ébouriffe la topaze, le rubis et la turquoise dans les sillons de l'air qui se referment sur lui. M. Chaplin ne dessine pas : le rêve se dessine-t-il ? Dans une nuée de printemps bouffante en contours de femme ou d'enfant, il jette une rose, l'effeuille, la disperse et en distille une pourpre dont il fait la chair. Puis, sur cette ébauche tendre comme l'éclat d'une fleur naissante — il étend les velours de la pêche ou égoutte le sang de la framboise. Ses petites figures ont l'inconsistance et la magie de ces bulles de savon que la brise emporte et qui s'irisent, en leur orbe miroitant, d'or, de pourpre et d'azur. Ne les touchez pas : de tout ce délicieux mirage il ne resterait, si vous y mettiez la main, que la suprême étincelle d'un globule qui crèverait en brillant. Mais regardez-les à travers le prisme que vous avez dans l'œil — de loin — vapeurs errantes que l'esprit colore et qui flottent dans le rayon du printemps. Que c'est joli! Que tout luit! Comme ce petit monde rieur d'amours bouffis s'échevèle gentiment dans la fumée vermeille des aubes! La fleur du pêcher fait à ces culs-nus des voiles d'étamines, et l'on distingue dans une ombre rose des hamacs fait d'églantiers.

M. Chaplin a un art à lui de croquer ses bouts de têtes et de les chiffonner comme du satin ; de mignons petits plans, cassés en méplats menus, marbrent de facettes où se creusent des fossettes rieuses, les joues, les mentons, les gorges, les jambes et les bras. Il tripote à pinceaux poupins, dans une pâte légère et forte à la fois, sa gracieuse anatomie impossible, et lui donne je ne sais quel chatouillement grassouillet qui fait venir l'eau à la bouche. Devant les mignardes filles qui sont les Vénus familières de ses toiles et montrent toujours la pointe d'un tetin sous un bord de chemise tombante, on songe, pas à la femme, mais à la praline, au bonbon musqué qu'une jolie femme porte à sa lèvre, au fondant d'une framboise nageant dans son jus, et l'on a soif, comme en été, quand sous son pavillon de pampres se balance aux yeux du promeneur la grappe purpurine.

Une toile de M. Chaplin en vaut une autre : c'est la même fantaisie badine et charmeresse. Je ne le déteste que quand il s'attaque au portrait. — M. Chaplin est un esprit qui se cassera toujours à la réalité et qui a besoin pour trouver son assiette — de n'en pas avoir. Son coloris, d'une fraîcheur qui sent bon, et son dessin, si joli parce qu'il voltige toujours en dehors de ce qui fait le dessin des autres, ne conviennent qu'aux éphémérides de l'imagination. Comme M. Ingres, il voit tomber le maçon de son échafaudage, mais c'est un polisson d'amour qui tombe de la ceinture de Vénus, et M. Chaplin le peint juste— comme il ne tombe pas. Il voit à côté, dans la glace d'en face, ou mieux — dans son prisme, et tout s'y casse d'une manière qui n'est sue que de lui. Certainement je n'affirmerai pas que le plateau que tiennent ses jeunes filles dans leurs menottes trouées aient une consistance sérieuse et que ces bras rondelets ne fondront pas au premier rayon des canicules. Mais c'est comme

une pêche qui se serait faite femme et porterait ses sœurs sur un plateau pour faire voir ce qu'elle fut la veille. Fleurs, femmes et fruits, M. Chaplin doit se tromper parfois; et quand son modèle ne vient pas, je gage qu'il s'en passe en rangeant en bouquet quelques grasses pulpes savoureuses du jardin.

J'ai donné une assez jolie place, comme on le voit, à M. Chaplin et je ne m'en repens pas. M. Chaplin a un peu fait école — pas chez les femmes. Dieu merci, — mais chez nos peintres. Plusieurs d'entre eux, calquant la nuée où se dérobe sa grasse et jolie facture, se sont mis à frotter sur fonds d'ambre des jus de groseilles. Eh! mordienne, messieurs! on n'étudie pas un homme qui en a étudié un autre. M. Chaplin, c'est le petit-bleu de Mignard coupé d'eau à l'usage des hommes tempérants. M. Chaplin joue devant Cythère sur la vieille lyre égratignée par les Dorat de la palette, une petite serinette — si jolie qu'elle en sera un jour agaçante. Je dois dire à sa louange qu'il ne cherche pas à jouer sur cette ruine des airs d'opéra.

CAMILLE LEMONNIER.

DÉCEMBRE (1)

—

J'aime le foyer, et volontiers je tisonne mon feu. Est-il à vrai dire un charme pareil? On a dans les mains un livre qu'on feuillète d'un doigt léger, et on y lit à la fois ce qu'on y trouve avec ce qu'on y met. Un esprit y chante, et votre âme y rêve, et l'on fait à deux une causerie où c'est tantôt l'un qui parle et l'autre qui répond, et où l'on se charme tous les deux à la fois. L'âtre flamboie; la braise étincelle; la flamme s'enroule autour de la bûche comme une banderolle autour d'un mirliton: des lueurs se font, puis des ombres; le feu glisse, rampe, se tord, s'allonge, sautille, se hérisse; on dirait des couleuvres dardant leurs langues ou des salamandres frétillant toutes rouges. Puis des flammèches qui volent, ailées, montent, descendent, serpentent, s'entrecroisent comme des follets, tout un monde qui pétille comme un enfer, des escarpements couronnés d'éclairs, des ravines où roulent des torrents, des foudres mignonnes qui s'entortillent à travers des étincelles, mille silhouettes mutines, confusément ébauchées, qui varient sans cesse. Dieux du feu, lutins aimés, je vous aime et vous salue, dans vos grottes de soufre! Les belles choses que vous me dites! Les belles apparitions que vous évoquez dans mon esprit! J'accroche à vos foudres les rêves qui me traversent, et vous m'éblouissez l'âme. Tantôt je songe aux pays du feu, et il me semble voir voleter sous le soleil les légions étincelantes des colibris. Tantôt ma vision, moins audacieuse, assied à mon foyer, parmi des pages et des lévriers, comme en une salle gothique, un groupe vermeil de châtelaines, et je noue autour de leurs cheveux que je dénoue les fleurs de la galanterie. Puis, c'est une autre folie, et ainsi l'esprit va follement, bizarrement, en tous sens, avec vous, lutins capricieux, qui folâtrez comme lui. Le vent ébranle la porte; la neige fouette la vitre; dans l'âtre, comme aux sabbats, se font, entre le vent et la flamme, mille chuchotements, et l'on dirait, dans un carrefour, des toussements de commères. Ce sont des cris, des lamentations, des ris et des huées; et cela sautille comme des fredons de pinson ou boite en traînant comme un pas de sorcière. Ces rumeurs, qu'on ne peut définir et qui semblent sortir des mondes surnaturels, jettent un charme sur l'esprit. Insensiblement la pensée, bercée par le rêve, se replie sur elle-même, comme un enfant qui s'accroupit; on flotte dans une sorte de crépuscule lumineux; les objets tremblotent et s'effacent; on entend, sur des harpes d'or, des frôlements de doigts; le livre qu'on avait aux mains glisse sur les genoux; une langueur voluptueuse coule comme un baume dans les veines; puis on penche la tête, on soupire et l'on s'endort. Heureux si l'on a près de soi, dans ces veillées délicieuses, pour vous répondre à vous-mêmes, un ami qui soit comme la moitié de votre âme et qui s'enivre à vos rêves comme vous aux siens! Heureux encore si quelque femme chère s'en vient gazouiller à votre oreille, et, mutine et charmeresse, vous donne son amour à baiser sur ses lèvres! — O bouteille! je te veux aussi, pleine d'un vieux vin d'Espagne qui brûle comme la fièvre et resplendit à travers les facettes du verre comme un rayon de soleil enchassé dans les topazes: embrasée à tes feux, la pensée poursuit d'une aile plus hardie les songes qui l'agacent, comme Sylène, quand il est gris, boite plus gaillardement après la nymphe qui le fuit. Alors, autour de moi, l'air s'illumine et se parfume: je suis sultan: blanches avec des yeux noirs, des almées paraissent, et je les vois tourbillonner dans leurs jupes qui bruissent, sous un nuage de gazes frémissantes.

Mais près de votre foyer qui flambe, n'oubliez pas qu'il en est de glacés, et que, dans les rues, il y a des malheureux qui s'en vont, mangeant au vent des cuisines et se chauffant à la flamme des réverbères. Vous les entendrez, sur le minuit, qui errent sous vos fenêtres et cherchent, de porte en porte, un lit que leurs disputent les chiens. Puisse alors la femme qui est près de vous interrompre ses amoureuses chansons et vous dire la sévère parole de l'Evangile. Quittez un moment votre rêve, ô mes amis, mes frères, et allez vers les désespérés, la charité sur les lèvres et la charité dans les mains.

CAMILLE LEMONNIER.

(1) Croquis d'automne, Muquardt, éditeur, 1870. En vente à l'office du journal.

ÉTRENNES ARTISTIQUES (1).

A une époque de l'année où chacun s'occupe de cadeaux d'étrennes, il ne peut paraître mauvais qu'un journal d'art recommande les étrennes artistiques. Que de publications charmantes et qui feraient l'ornement d'une table de salon éclosent à l'apparition de l'hiver! C'est toute une moisson de livres rares et curieux, d'estampes choisies, d'eaux-fortes rivalisant avec les magies de la peinture. Et pour n'en citer que quelques exemples, l'intelligent éditeur Sijthoff, le propagateur infatigable de l'eau-forte, l'admirateur convaincu des œuvres des grands maîtres, vient de terminer cette splendide collection des gravures à l'acide de M. W. Unger. Les créations éblouissantes des maîtres de toutes

(1) Toutes les publications dont il est ici question sont en vente à l'office du journal.

les écoles défilent dans ces albums variés à l'infini, où la pointe du graveur a jeté des trésors d'art et d'habileté. Puis viennent les publications de la maison Cadart, ces collections de l'*Eau-forte nouvelle*, œuvres d'esprit et d'inspirations toutes modernes auxquelles collaborent le ban et l'arrière-ban de l'école. A côté de ces riches et intéressants spécimens de la gravure française, il faut citer une entreprise toute nationale, déjà récompensée par le succès : nous voulons parler de l'*Album des aqua-fortistes*, publié par la maison Callewaert, de Bruxelles, sous la direction de M. Fél. Rops. Nous voudrions voir cet album entre les mains de tous les amateurs d'art.

Citons aussi les publications de la maison Lévy, à Paris, et parmi les dernières la superbe eau-forte de M. Laguillermie, représentant le célèbre tableau des *Lances* de Velasquez, la pièce aux cent florins de Rembrandt, par Léop. Flameng, le Catalogue illustré des œuvres à l'eau-forte de Daubigny. De Paris nous vient encore cette admirable collection Durand-Ruel, gravée par l'élite des artistes français et qui est comme le résumé de ce que la peinture moderne a produit de plus merveilleux en France. Vingt-cinq livraisons ont paru ; nous ne connaissons rien de plus beau, après les collections formées par M. Sijthoff, que cette succession de planches du plus beau travail, ou défilent les richesses d'un des plus riches cabinets connus.

Il faudrait consacrer tout un alinéa aux publications de la maison Van de Weyer, d'Utrecht. On sait que l'éditeur de ce nom a trouvé le moyen de reproduire les gravures anciennes avec une fidélité photographique. Nous avons déjà parlé de la *Vie de la Ste-Vierge*, publiée l'an dernier, un chef-d'œuvre de reproduction. Un nouvel ouvrage passionne en ce moment le monde des amateurs de gravures anciennes : c'est la reproduction des douze admirables planches de la *Grande Passion* de Albert Durer. Cela forme un ensemble d'une beauté inestimable où revit, dans sa plus rigoureuse exactitude, le génie familier et hautain du maître.

Puis viennent les journaux d'art, cette *Gazette des Beaux-Arts*, toujours fidèle à ses traditions, avec ses planches sans nombre ; *l'Art*, superbe publication où l'actualité se mêle à l'archéologie et qui est tout à la fois une illustration amusante et un journal artistique, *le Musée des Deux-Mondes*, œuvre littéraire à la fois et artistique, où l'eau-forte alterne avec la gravure en couleur.

Mais il n'y a pas que les publications qu'il faut recommander en ces temps d'étrennes. Il est encore tout un monde charmant de terres-cuites, de petits objets d'art délicieusement ouvrés, de figurines et de groupes ; et pour ne citer que les terres-cuites de M. Laborne, quelles choses délicates et bien dignes de figurer sur les riches étagères, parmi les bibelots rares et les merveilleux produits de l'industrie artistique !

Nos abonnés n'auront qu'à faire un tour dans nos bureaux pour passer en revue les publications dont il est question dans cette notice et les choisir à loisir. A. C.

Correspondances.

A M. C., à La Haye. — C'est avec le plus vif plaisir que nous voyons notre publication prendre en Hollande. Il y a là mieux qu'un succès de journal : nous y voyons, en effet, la preuve des tendances de l'école. Nous vous sommes très-obligés de ce que vous voulez bien nous dire d'aimable ; mais nous ne sommes que *subjectifs*. Tout le mérite revient aux peintres qui nous permettent de dire la vérité : c'est la bonne peinture qui fait la bonne critique.

A M. L., Bruxelles. — Nous accueillerons avec plaisir votre communication. Mais nous ne payons pas encore à prix d'or nos collaborateurs. Quinze centimes la ligne est notre maximum. Ce n'est pas nous qui marchandons, du reste. Le jour où le public ne marchandera plus, nous ne demanderons pas mieux que d'enrichir les auteurs.

A M. J. de V., à C. — Voici les journaux où notre directeur, M. Camille Lemonnier, a rendu compte du Salon : la *Gazette des Beaux-Arts*, le *Bien Public* de Paris, la *Chronique illustrée*, le *Guide de l'amateur* et l'*Organe* de Mons. Il nous est impossible de vous fournir des collections comme vous nous le demandez ; mais nous adresserons votre demande à ces différents journaux si vous voulez nous la transmettre d'abord.

A M. B., de Verviers. — Impossible, cher Monsieur, d'admettre ces jolis vers. Nous sommes encombrés par la prose.

A M. V. C., de Liége. — Nous poursuivrons prochainement notre série d'ateliers. Il y en a plusieurs de préparés : ils n'attendent que la place pour paraître.

A M. L. P., de Bruxelles. — Pourquoi nous n'avons pas parlé du banquet Huberti plus en détail ? Premièrement parce que nous n'y avons pas été conviés, secondement parce que nous n'avons connu le banquet qu'après qu'il a eu lieu. Nous sommes au premier rang des admirateurs du peintre. *L'Art universel* se dédommagera en esquissant un jour cette sympathique figure.

Chronique artistique.

On sait que l'*Art*, pour aider les débutants à secouer le joug des tutelles officielles et des réglementations bureaucratiques, avait fondé un prix de mille francs, encouragement à décerner, chaque année, au jeune artiste (sans distinction de nationalité) peintre, sculpteur, architecte, qui aurait exposé au Salon de Paris une œuvre de haute et sérieuse valeur comme promesse d'avenir. Ce concours vient d'être modifié et singulièrement agrandi : sous le nom de « Prix de Florence », Concours Michel-Ange, l'*Art* fonde l'institution d'un prix de cinq mille francs, à décerner tous les deux ans, dans les conditions indiquées plus haut. Durant ces deux années, le lauréat résidera à Florence, ce grand musée de la Renaissance, et en même temps de la ville qui met le mieux l'artiste à égale distance des autres villes artistiques de l'Italie. Nous avons trop souvent fait appel à l'esprit d'initiative non gouvernemental, pour ne pas signaler avec empressement l'idée heureuse et féconde que l'*Art* vient de mettre à exécution.

***

On vient de jouer au théâtre du Parc, à Bruxelles, un drame intitulé *Denise*, dont l'auteur est un de nos confrères, M. Du Bosch, qui signe CHARLOT dans la *Chronique*. A la première cette pièce — jouée devant un public indifférent — avait été accueillie froidement ; mais à la deuxième le succès a été franc : il y a eu trois rappels, et le nom de l'auteur a été demandé.

***

Nous avons eu déjà l'occasion de parler des travaux des photographes Guérin. Nous avons cité notamment leurs reproductions de tableaux. Ces messieurs viennent d'ajouter à leurs collections antérieures un certain nombre de reproductions nouvelles, d'une beauté et d'un fini plus remarquables encore que les premières. Nous ne saurions trop attirer l'attention des artistes sur l'importance de ces reproductions et sur l'inappréciable avantage qu'il y aurait pour eux à mettre en vente ces reproductions. On ne peut s'imaginer l'auxiliaire puissant qu'a été la photographie pour la renommée des maîtres modernes. Aujourd'hui que la gravure sur bois, si lente du reste et si coûteuse, n'interprète plus qu'à de longs intervalles les œuvres du pinceau, la photographie a bénéficié de sa popularité ancienne. Pourquoi MM. Guérin ne feraient-ils pas une collection d'œuvres belges, à l'exemple de certaines maisons de Paris, à l'exemple encore de la photographie Fierlandts ? Qu'ils se fassent eux-mêmes les éditeurs de leurs collections et le succès ne se fera pas attendre.

***

Voici le règlement de l'exposition de Philadelphie qui doit s'ouvrir le 10 mai 1876 pour fermer le 10 novembre de la même année :

Le règlement suivant vient d'être adopté par la direction du département des beaux arts à l'Exposition de Philadelphie :

1° Les œuvres d'art seront admises à l'Exposition, qu'elles aient déjà été exposées ou non ;

2° On ne prélèvera aucun frais de location pour l'emplacement ;

3° Les œuvres des artistes étrangers appartenant à des résidents des Etats Unis seront reçues dans une galerie spéciale après approbation du comité d'admission ;

4° L'installation des œuvres d'art admises à l'exposition sera placée sous la surveillance des commissions du pays auquel elles appartiennent ;

5° Toutes les œuvres d'art doivent être d'un mérite supérieur,

et celles produites par les citoyens des Etats-Unis ne seront reçues à l'Exposition qu'après approbation du comité d'admission, composé d'artistes ;

6° Les caisses expédiées par les exposants aux Etats-Unis pour être admises dans ce département devront porter la marque « Département des Beaux-Arts (Art Departement), Exposition internationnale, Philadelphie. » On devra également attacher à l'extérieur et à l'intérieur de chaque paquet une étiquette indiquant le nom et l'adresse de l'exposant, le titre et le nombre des objets contenus dans le paquet ;

7° Tous les tableaux de forme ronde ou ovale seront placés dans des cadres carrés. Il faudra éviter d'envoyer des cadres trop larges ou des moulures faisant projection. Les bandes ne devront point avoir un pouce de longueur en dehors du cadre. On n'admettra pas de verre sur les peintures à l'huile ;

8° Les oeuvres d'art réservées pour la vente seront désignées à cet effet dans le catalogue officiel ;

9° Les œuvres que l'on ne voudra pas mettre au concours seront aussi spécialement désignées à cet égard par l'exposant : elles seront exclues de l'examen du jury.

Le directeur général, A-T. GOSHORN.

L'ÉMULATION

Publication mensuelle de la Société centrale d'Architecture de Belgique.

PROGRAMME : 1° Texte : Archéologie, Bibliographie, Biographie, Sciences appliquées, Législation du bâtiment, Programmes et comptes rendus de concours ou d'expositions, Faits divers, Bordereaux de prix, Renseignements utiles, etc. 2° Planches : Monuments anciens et modernes, Concours publics et académiques, Compositions diverses, Constructions, Croquis et relevés.

ABONNEMENT ANNUEL :

Pour la Belgique, 25 fr. — Pour l'Etranger, 28 fr. (port en sus)

Annonces et réclames à forfait.

S'adresser : à la Direction du journal, rue Cans, 22, à Ixelles, lez-Bruxelles et à l'*Office artistique*, Galerie du Commerce, 90, à Bruxelles.

Librairie Bachelin-Deflorenne, 3, Quai Malaquais

PARIS

Succursale : Librairie de l'Opéra, 10, Boulevard des Capucines

EN SOUSCRIPTION :

L'ORNEMENT DES TISSUS

CENT PLANCHES EN COULEURS, OR ET ARGENT

contenant

Environ deux mille motifs de l'art ancien du Moyen Age de la Renaissance et des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles.

Recueil historique et pratique, par M. DUPONT-AUBERVILLE

Avec des notes explicatives et une introduction générale

Dessins par M. Kreutzberger. — Lithographies par M. Regamey.

—o—

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

L'Ornement des Tissus, contenant *cent planches* imprimées en couleurs, or et argent, sera publié en *dix livraisons* in-folio, renfermant *dix planches* chacune.

Chaque planche sera accompagnée d'un texte descriptif.

Le prix de chaque livraison (contenant 10 planches) est de 15 fr.

Il paraîtra une livraison tous les deux mois.

L'ouvrage complet formera un splend de volume in-folio, dans le format de l'*Ornement Polychrome*, de M. Racinet, et au même prix de 150 francs.

On peut s'adresser pour souscrire, à *l'Office artistique*, galerie du Commerce, 90, Bruxelles.

LA GAZETTE DES BEAUX-ARTS

COURRIER EUROPÉEN DE L'ART ET DE LA CURIOSITÉ

Paraît une fois par mois. Chaque numéro est composé d'au moins 88 pages in-8°, sur papier grand aigle; il est en outre enrichi d'eaux-fortes tirées à part et de gravures imprimées dans le texte, reproduisant les objets d'art qui y sont décrits.

Les 12 livraisons de l'année forment 2 beaux et forts volumes ayant chacun plus de 500 pages; l'abonnement part des livraisons initiales de chaque volume, 1^er^ janvier ou 1^er^ juillet.

Paris . . . . Un an, 50 fr.; six mois, 25 fr.
Départements . — 54 fr.; — 27 fr.
Étranger : le port en sus.

Les abonnés à une année entière reçoivent gratuitement

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ

On s'abonne chez les principaux libraires de la France et de l'étranger, ou en envoyant *franco* un bon sur la poste à l'Administrateur-gérant de la *Gazette des Beaux-Arts*, 3, rue Laffite, à Paris.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

Rue de Ruysbroeck, 74, Bruxelles

VENTE, ECHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette Maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôts d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, Bruxelles

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE & VERNISSAGE.

S. VANDENBOSSCHE-GÉRARD

29, RUE DES SABLES, 29

près la rue des Marais

BRUXELLES

Encadrements, Fabrique de Passe-partout et Cadres en tous genres. Lavage des Gravures à neuf.

CH. NOË

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Bruxelles

ACHAT, VENTE & EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

LA GALERIE DE MM. SIX

Album de 50 eaux-fortes,
avec texte, d'après les principaux tableaux de cette collection

par **J. W. KAISER**

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS D'AMSTERDAM.

La galerie de MM. Six, paraîtra en huit livraisons, chacune d'au moins 6 eaux-fortes et 4 pages de texte.

On souscrit chez M. G. A. VAN TRICT, libraires, 30, rue Saint-Jean, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE PHOTOGRAPHIE

Rue de Keyenveld, 74, Ixelles-lez-Bruxelles

S'occupe spécialement des applications de la photographie aux arts et à l'industrie. — Possède les clichés de la plupart des tableaux anciens, *Anvers*, — *Bruges*, — *Gand*, — *Louvain*, ainsi que de beaucoup de tableaux modernes. **Seul éditeur du musée Wiertz.** — Galerie Suermondt d'Aix-la-Chapelle. — Ex-galerie Middleton de Bruxelles.

Envoie spécimens et catalogues sur demande

Directeur : Alex. DE BLOCHOUSE, Ingénieur.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalage pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

VINS FINS ET LIQUEURS

FOURNITURE SPÉCIALE DE LA BOURGEOISIE

E. PARENTEAU, aîné, de Bordeaux

MAISON DE 1re ORDRE

très-honorablement connue en Belgique

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE :

EDOUARD de LACOUR, *rue de l'Hôpital, 17*

A BRUXELLES.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES.

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN.

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2 (près du MUSÉE)

ANVERS.

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28.

FABRIQUE DE VERNIS	TOILES, PANNEAUX, CHASSIS	MANNEQUINS
COULEURS EN POUDRE	**CHEVALETS DE CAMPAGNE**	**BOITES A COULEURS**
COULEURS BROYÉES	ET D'ATELIER	ET A COMPAS
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU.	PARASOLS, CANNES, ETC., ETC.	PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE.

SPÉCIALITÉ DE TOILETTES DE BALS

CHARLOTTE DE VUYST

41, RUE DES FRIPIERS, 41

BRUXELLES

ROBES & CONFECTIONS

ÉLEGANCE. — CÉLÉRITÉ.

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES.

MAISON D. DESWARTE, RUE DE L'AMIGO, 21

Successeur J.-B. GOFFOY

FABRIQUE DE VERNIS
Couleurs en poudre et broyées
Couleurs fines en tubes pour tableaux.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
Chevalets d'atelier et de campagne
Cannes, siéges, etc., etc.

BOITES A COULEURS & A COMPAS
Crayons pour faux-bois
Pastels et pinceaux en tous genres.

Assortiment complet des articles pour la peinture sur porcelaine.

ARTICLES POUR L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN

SPÉCIALITÉ DE BRONZES EN POUDRE.

CADEAUX POUR ÉTRENNES

EN VENTE A L'OFFICE DU JOURNAL

90, Galerie du Commerce, 90.

MAGNIFIQUES ÉPREUVES PHOTOGRAPHIQUES D'APRÈS LES TABLEAUX LES PLUS CÉLÈBRES

La ronde de Nuit,
par L. Flameng.
ÉPREUVES AVANT LA LETTRE

La pièce de cent florins,
par L. Flameng.
ÉPREUVES AVANT LA LETTRE

LA REDDITION DE LA VILLE DE BREDA
par Laguillermie.

La vie de la Sainte Vierge Marie,
par Albert Durer.

LA GRANDE PASSION
par Albert Durer.

Album de 14 *eaux-fortes,*
PAR
Mme Rolin Jacquemyn.

Storm de Gravesande,
Album de 13 *eaux-fortes.*

Eugène Smits,
Album de 8 *eaux-fortes.*

Souvenirs de Tunis,
Album de 13 *eaux-fortes.*
Par le Vicomte LE BAILLY D'INGHUEM.

DE LA STATUE
ET
DE LA PEINTURE
Edition A. Lévy à Paris.
Prix 10 fr.

LE MONITEUR DES ARCHITECTES
REVUE MENSUELLE
DE L'ART ARCHITECTURAL
ET DES TRAVAUX PUBLICS
Prix de l'abonnement, 30 fr.

ESQUISE D'UNE HISTOIRE
DE
L'ARCHITECTURE CLASSIQUE
Edition A. Lévy à Paris.
Prix 1 fr.

ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX ARTISTIQUES POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie. — Le Prophète.

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Les Scandales d'hier.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — Madame l'Archiduc.

Théâtre royal du Parc. — L'Article 47.

Théâtre Molière. — Le Point de mire.

Théâtre des Délassements. — A l'Amigo!

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois). — Bruxelles à tous les diables. Grande revue de l'année.

IMPRIMERIE BROGNIEZ & VANDE WEGHE, RUE DU LAVOIR, 19, BRUXELLES.

№ 23 TROISIÈME ANNÉE 25 JANVIER 1876.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. AUG. CHOLET, *Administrateur-Gérant.*

BUREAUX :

Paris, 97, rue Richelieu. **Bruxelles, 90, galerie du Commerce.**

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20
Angleterre, »	18
Allemagne, »	18
Pays-Bas, »	18

ON S'ABONNE : à Paris, chez Co PONT, libraire, 97, rue Richelieu ; chez HEYMANN, éditeur, 3, Chaussée-d'Antin ; — **à Londres,** chez HACHETTE, libraire ; chez BAILLÈRE, EINDAL & Co ; — **à Genève,** chez Joel CHERBULIEZ, libraire ; — **à Berne,** chez B. F. HALLER, libraire ; — **à Leipzig,** chez MUCQUARDT, libraire ; — **à Rome,** chez BOCCA frères, Corso, 207 ; — **à Leyde,** chez A. W. SIJTHOFF, libraire ; — **à La Haye,** chez Martinus NIJHOFF, libraire ; — **à Vienne,** chez BRAUMULLER et fils, libraires ; chez GEROLS, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique,** au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à BRUXELLES, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22
Suisse, »	18
Italie et Portugal	20
Suède et Norwège	20

SOMMAIRE :

TEXTE. — LES PEINTRES FRANÇAIS. Daubigny : *Frédéric Henriet.* — NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ART. Correspondance de P.-P. Rubens (suite) : *Ch. Ruelens.* — PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE : « L'Illustration nouvelle », livraisons 11 et 12 : *C. L.* — PUBLICATIONS ARTISTIQUES : La grande Passion, par Albert Durer, reproduction procédé P. W. Van de Weyer : *P. Martin.* — VARIÉTÉS LITTÉRAIRES. La robe rose : *Camille Lemonnier.* — CHRONIQUE ARTISTIQUE.

LES PEINTRES FRANÇAIS

DAUBIGNY (1).

Dans notre école moderne de peinture, de l'aveu de tous les juges autorisés, le paysage a brillé d'un éclat exceptionnelle, et sera, dans l'avenir, — nous le croyons du moins, — un des titres les plus glorieux de l'art contemporain. Ce n'est pas seulement à la rencontre fortuite de quelques individualités remarquables qu'il devra cet honneur ; mais à la portée de l'évolution qu'il a accomplie vers le premier tiers de ce siècle. Cette évolution, qui a été d'ailleurs admirablement servie par le groupe d'hommes de talent qu'elle a, d'autre part, contribué à faire éclore, a entièrement renouvelé les lois et la pratique du paysage, élargi son domaine, transformé son idéal, et reconnu définitivement le droit de la nature à prendre, dans les créations de l'art, la place, non plus secondaire et subordonnée qu'on lui faisait, mais indépendante et élevée qui lui appartient.

(1) *C. Daubigny et son oeuvre gravé*, par Frédéric Henriet. Eaux fortes et bois inédits. En vente à l'office du journal.

Ce ne fut pas sans combat que le paysage conquit cette situation incontestée. Les derniers tenants de l'école pseudo-classique défendaient le terrain pied à pied. Le paysage académique, condamné à d'éternelles redites, n'était plus qu'une mosaïque de plagiats. Il s'obstinait néanmoins à ses abstractions, avec une solennité glaciale. Il proscrivait comme entachées de vulgarité, la ferme et la chaumière, auxquelles il substituait invariablement l'acrotère grec ou la tour du château Saint-Ange. Il éliminait certains arbres atteints et convaincus de manquer de noblesse, comme le peuplier, le saule, le pommier ; il ne permettait pas qu'on peignit l'émeraude des prés ou les blancheurs nacrées du matin. Comme le Renard de la fable, il trouvait la nature trop..... verte, et remplaçait ses fraiches couleurs par un certain « ton chaud », dont la recette se transmettait de maître à élève.

Cet art pédagogique, qui s'enfermait à plaisir dans d'étroites formules conventionnelles, devait appeler une réaction. De jeunes artistes, rompant violemment avec ces pratiques routinières, s'en furent par les bois et les vallons, au bord des clairs étangs, surprendre la nature chez elle. Ils l'étudièrent dans ses aspects les plus divers, dans ses métamorphoses les plus insaisissables. Ils se mirent en communion directe et intime avec elle pour en exprimer à la fois l'accent local et la mystérieuse poésie. Ils oublièrent l'homme devant ces grands spectacles. De cadre qu'il était, le paysage devint tableau. La figure humaine passa au rang d'accessoire et d'accident pittoresque. Le paysage moderne était né.

Daubigny ne fut pas un des soldats de la première heure dans cette lutte mémorable. Bien qu'il eût grandi au milieu des paysages du genre Bidault, et qu'il ait emprunté ses premiers modèles à cette froide école, le mouvement était accompli quand il débuta. Les Anglais Constable, Bonington, et, chez nous, Jules Dupré, Paul Huet, Diaz, Th. Rousseau, y avaient glorieusement attaché leur nom ; mais Daubigny fit un pas de plus que le groupe des romantiques dans la voie du naturalisme pur. Ceux-ci avaient surtout cherché l'expression dramatique dans le paysage. Daubigny

s'attacha de préférence à en rendre la vie latente, le charme paisible, les douces sérénités, les printanières effluves et les intimités familières. Il aima la nature pour elle-même : « Elle seule, et c'est assez. » Sans autre loi que son émotion, sans autre parti pris que sa sincérité absolue, doué de la faculté de sentir vivement et de fixer avec autant de justesse que de rapidité la sensation éprouvée ; trop impressionnable et trop prime-sautier pour raisonner un système, il évite l'écueil où tomberont bientôt les théoriciens du réalisme ; il se livre ingénument à un certain sentiment inné de l'élégance et de la distinction dont il semblera un peu se défier plus tard, quand il sacrifiera la grâce au caractère et le charme à la vigueur; mais qui, même alors, en dépit de lui-même, s'attache à ses œuvres comme un parfum d'origine. Enfin, avec une simplicité de moyens qui en double la puissance, il arrive à une justesse d'interprétation qui ne sera pas dépassée. On peut dire des premiers tableaux de Daubigny, si doucement imprégnés d'odorantes émanations champêtres, qu'ils se perçoivent par tous les sens et donnent l'illusion même de la nature.

Certains poëtes jouissent du triste privilége de se faire artificiellement, à leurs heures de travail, une vie imaginaire pleine de sentiments héroïques en complète opposition avec la vie réelle qu'ils traînent dans les bas fonds.

Chez Daubigny, comme chez tous les poëtes de sentiment, dont l'œuvre n'est que le reflet ingénu de leur âme, et comme l'épanchement naïf de leur vie intime, l'homme et l'artiste ne sauraient ainsi se dédoubler. Ils s'accordent, au contraire, et se confondent pour parfaire une des figures les plus sympathiques de l'art contemporain, sinon les plus faciles à fixer. Talent communicatif, spontané, plein de jet, de nerf et d'accent ; physionomie franche et cordiale, vive et mobile, qui vous séduit et vous échappe, Daubigny déconcerte le portraitiste, se dérobe devant le biographe, s'insurge contre le « ne bougeons plus » du photographe ; et qu'on le veuille peindre au moral ou au physique, il faut pénétrer cette nature ondoyante, à son insu, et surprendre au moment où elle s'éclaire, cette tête à la fois pleine de bonhomie et d'intelligence.

FRÉDÉRIC HENRIET.

NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ART

Correspondance de P.-P. Rubens.

(Suite, voir p. 231.)

A Monsieur de Peiresc (en italien).

Monsieur,

Il y a un siècle, me semble-t-il, que je n'ai reçu de vous aucune nouvelle. Toute notre correspondance a été interrompue par *un voyage en Espagne que la Sérénissime Infante m'a ordonné de faire avec tant de mystère et de célérité, qu'elle ne m'a pas même permis de voir un seul ami, pas même l'ambassadeur d'Espagne, pas même le secrétaire de Flandre résidant à Paris.* Certes, ç'a été pour moi chose très-dure que de traverser une ville que j'aime tant sans pouvoir baiser les mains à Messieurs Dupuy, à M. de Saint-Ambroise et à d'autres personnages qui sont mes supérieurs ou mes protecteurs. Pour vous exprimer le déplaisir que cela m'a causé, je trouverais difficilement des termes proportionnés à ma passion et à mon chagrin. Je ne puis pas pénétrer les secrets des princes: *mais il est vrai que le Roi d'Espagne m'avait ordonné de venir par la poste*, et peut-être ma Sérénissime maîtresse a-t-elle pensé qu'à cause de mes relations étroites avec la Reine-Mère, j'aurais pu être retenu pendant quelques jours dans cette cour. *Je m'occupe ici à peindre, comme je le fais partout et j'ai déjà exécuté le portrait équestre de Sa Majesté le Roi*, qui l'a bien goûté et en a été très-satisfait. Il semble prendre un plaisir extrême à la peinture, et à mon jugement, ce prince est doué des plus belles qualités. Je le connais déjà pour le fréquenter, *comme j'ai un appartement dans le palais, il vient me voir à peu près tous les jours.* J'ai fait aussi *les portraits de toute la famille royale*, exactement et avec toute facilité, en leur présence, pour le service de la Sérénissime Infante, ma souveraine. *Celle-ci m'a donné la permission de prendre par l'Italie pour revenir* et j'espère, avec la permission de Dieu, profiter de l'occasion du passage de la reine de Hongrie de Barcelone à Gênes, qui aura lieu à la fin de mars prochain ; il se pourrait que je détournasse un peu de la route royale pour aller en Provence auprès de M. de Peiresc, afin de jouir pendant quelques jours de sa présence si désirée, dans sa propre demeure qui doit être l'abrégé de toutes les curiosités du monde. En me détournant un peu de mon chemin, j'ai vu le siége de la Rochelle qui m'a paru un spectacle digne de toute admiration, et je me réjouis avec vous et toute la France, et aussi avec toute la Chrétienté, du succès de cette glorieuse entreprise.

N'ayant rien de plus à vous dire, je finis en vous baisant les mains à vous et à M. de Valavez du meilleur de mon cœur et vous prie de me conserver dans vos bonnes grâces.

Je suis, Monsieur,

Votre très-dévoué serviteur,
PIETRO-PAUOLO RUBENS.

De Madrid, le 2 décembre 1628.

P. S. J'espère que vous avez reçu déjà *mon portrait* que j'ai confié, longtemps avant mon départ d'Anvers, au beau-frère de M. Pycqueri, ainsi que vous me l'avez ordonné.

Je n'ai rencontré, en ce pays, aucun antiquaire, ni vu des médailles ou des camées d'aucune espèce, peut-être à cause de mes occupations ; aussi, je vais faire des recherches avec plus d'activité et je vous en tiendrai au courant ; néanmoins, je crois que toutes mes diligences seront vaines.

Cette lettre intéressante à été analysée en dix lignes par M. Gachet. (*Lettres, etc.*, p. 220.)

Dans sa lettre à P. Dupuy, en date du 10 août (*Lettres, etc.*, p. 215), Rubens exprime la crainte de voir sa correspondance suspendue pendant plusieurs mois à cause d'un grand voyage qu'il allait devoir faire.

Depuis que nous avons commencé la publication de ces lettres, un ouvrage des plus importants pour l'histoire de Rubens a paru en Espagne : G. Cruzada Villaamil. *Rubens diplomatico espânol sus viages à Espâna y noticias de sus Cuadros. Madrid*, 1 vol. in-16. Cet ouvrage, recueil de documents officiels extraits des archives du dépôt de Simancas, est pour la période des missions diplomatiques de Rubens en Espagne, ce que l'ouvrage de Sainsbury est pour celle des missions en Angleterre, un rayon de lumière dans d'épaisses ténèbres. Nous commençons à connaître Rubens sous un jour nouveau, et dès à présent nous pouvons dire déjà que le diplomate égalait l'artiste. Sous ce rapport, si son renom a été moindre, inconnu même pendant long-

temps, c'est que Rubens vivait à une époque où le génie ne comptait point dans tout ce qui concerne la direction des affaires ou le gouvernement des peuples, si ce génie n'était appuyé de la naissance et des titres. Rubens, simple peintre, quoique créé chevalier et pourvu d'un blason, pouvait être employé comme diplomate officieux, comme ambassadeur sous-main, il pouvait, par son ascendant personnel, obtenir des concessions importantes, faire entendre le langage de la raison à des inimitiés hautaines, préparer des traités de paix entre des gouvernements jaloux et ombrageux, mais il lui était interdit de mettre son nom sur les actes et de se croire ambassadeur. On confiait le soin de signer les pièces solennelles à quelque nullité de grande famille féodale.

Rubens ne semble pas s'être préoccupé de cette position d'effacement. Il accomplissait sa besogne diplomatique par devoir, par attachement à l'archiduchesse et par esprit chrétien : ses succès n'étaient connus que de lui-même et de ceux dont il était l'agent ; la postérité seule en pénètre petit à petit les secrets. Lui, profitait de sa position exceptionnelle pour semer des chefs-d'œuvre dans les pays où il était envoyé. Il semble qu'il n'ait pas voulu d'autre gloire.

L'ouvrage de M. Cruzada Villaamil est une histoire très-bien faite de relations politiques entre l'Espagne, l'Angleterre, la France, les Provinces-Unies, etc., et du rôle que Rubens y joua comme agent médiateur. Nous y trouvons l'histoire du voyage en Espagne dont il est question dans la lettre que nous publions.

Le 30 mars 1628, Rubens avait écrit à Olivarez les bonnes dispositions que montrait la cour d'Angleterre pour faire la paix avec l'Espagne. L'archiduchesse Isabelle avait corroboré la lettre du peintre (1). Olivarez en saisit le Conseil d'Etat qui lui répondit, le 4 juin, qu'il serait important de faire venir Rubens en Espagne. L'avis est adopté ; le 6 juillet, le Roi écrit à l'infante d'ordonner au peintre de se mettre en route, et celui-ci arrive à Madrid vers la fin d'août. Son premier voyage en ce pays datait déjà de 25 ans. Ce que la Cour de Madrid avait surtout en vue, dit M. Villaamil, en appelant Rubens, c'est de gagner du temps et de ne point prendre de décision ; on laissa donc passer l'année 1628. Heureusement, l'artiste avait en lui de quoi employer les semaines et les mois qu'un ambassadeur ordinaire eût été obligé de consacrer à une magnifique oisiveté.

Enfin, il partit de Madrid pour Bruxelles, le 26 avril 1629 ; il était donc resté un peu plus de huit mois en Espagne. Son voyage dut être assez rapide ; il ne fit pas l'excursion en Italie et en Provence qu'il se proposait de faire, mais il passa par Paris où il était le 12 mai. A cette date, il se chargea d'une lettre de Dupuy à Gevaerts. A peine arrivé dans les Pays-Bas, il dut se remettre en route pour l'Angleterre et se trouvait à Londres au mois de juin. Le 30, il en écrivait sa première dépêche diplomatique à Olivarez.

De précieux renseigements sur la mission du peintre auprès de Charles Ier se trouvent dans les deux recueils de Sainsbury et Villaamil.

(1) Gachet, *Lettres de Rubens*, p. XLII.

Si le deuxième séjour de Rubens en Espagne eut de grands résultats diplomatiques, il ne fut pas moins favorable à l'art en ce pays et à la renommée du peintre. On sait par le témoignage de Pacheco (*Arte de la Pintura*, ouvrage très-intéressant dont M. Cruzada Villaamil a donné une bonne édition) qu'il y connut et fréquenta Velasquez, avec lequel il avait tenu antérieurement une correspondance dont malheureusement il ne reste aucune trace. L'influence du peintre flamand sur le peintre espagnol est clairement démontrée, dit M. Cruzada Villaamil, par le tableau connu sous le nom de *Los Borrachos*, les *ivrognes*, du Musée du Prado, tableau que Velasquez exécuta pendant le séjour de Rubens à Madrid, et qui, pour la composition, le naturel, le coloris, marque une ère nouvelle dans le style de l'artiste.

Nous avons, par Pacheco et d'autres, quelques renseignements sur les travaux de peinture exécutés, à cette époque, par Rubens : copies de Titien, portraits, tableaux pour églises et palais, etc. M. Villaamil porte au chiffre de quarante le nombre de toiles que l'artiste laissa en Espagne « chiffre prodigieux, dit l'auteur, car il en résulte qu'il ne s'est pas arrêté, en moyenne, plus de sept jours sur une œuvre. »

Ce n'est pas ici le lieu de reproduire les détails sur chacun de ces tableaux qui sont pour la plupart connus. Nous nous arrêterons cependant un instant sur ceux dont Rubens parle dans sa lettre.

A la date du 2 décembre 1628, il avait déjà fait le portrait équestre du Roi, et ensuite, *pour le service de la sérénissime infante*, les portraits de toute la famille royale.

Quels sont ces portraits ? Cette question n'est pas facile à résoudre.

La famille royale, proprement dite, ne se composait alors que du Roi Philippe IV et de la Reine Elisabeth, fille de Henri IV, roi de France. Ces royaux époux avaient eu, avant 1628, trois filles, qui vécurent toutes à peine quelques mois. Leur premier fils, qui fut leur héritier, ne vint au monde qu'en 1630.

Mais il y avait encore, de vivants, deux frères et deux sœurs du Roi : Carlos, né en 1607, mort en 1632, qui fut vice-roi de Portugal ; Ferdinand, né en 1609, connu sous le nom de Cardinal-Infant, qui fut gouverneur des Pays-Bas et mourut à Bruxelles, en 1641 ; Anne-Marie-Maurice, née en 1601, mariée en 1615 à Louis XIII, roi de France, et morte en 1666 ; Marie-Anne, née en 1606, mariée en 1631, à l'empereur Ferdinand et morte en 1646.

En outre, se trouvait encore à Madrid, à cette époque, une autre infante, Marguerite, fille de Maximilien II, empereur, et de Marie, fille de Charles-Quint. Cette Marguerite, née en 1567, était religieuse au couvent royal des pauvres Clarisses, à Madrid, et y mourut en 1633. Sa vie a été écrite par le frère Jean de Palma.

De tous ces personnages quels sont ceux qui ont posé pour Rubens ? Le passage de sa letttre est vague, un renseignement de Pacheco (*Arte de la peintura*, T. I) nous en dit un peu plus. « D'abord il peignit le Roi, la Reine et les Infants en buste, pour les envoyer en Flandre ; il exécuta cinq portraits du Roi, dont un portrait équestre... Il fit

aussi de l'Infante des Carmélites déchaussées un portrait plus grand qu'un mi-corps, et il en tira des copies. »

Les portraits du roi Philippe IV peints par Rubens, ou attribués à lui et qui sont mentionnés comme existant encore, sont les suivants :

1° Le portrait équestre avec la victoire, tenant une couronne de laurier et des palmes. Collection de la reine d'Angleterre. (Smith, p. 240).

2° Portraits de Philippe IV et de la Reine, en trois quarts, en buste, dans un ovale. Gravés par Paul Pontius 1632, par Guil. du Tielt, etc. Galerie de Munich.

Des copies de ces deux portraits sont mentionnées par Smith comme appartenant, en 1828, à M. Murch ; en outre, une copie du portrait de la Reine se trouve à Vienne.

3° Portrait équestre de Philippe IV, à l'Escurial, d'après Smith (p. 133). Gravé par P. de Jode.

4° Portrait du même en profil. Etude terminée. Dans la galerie d'Arenberg, à Bruxelles. (Smith.)

5 Portrait du même, n° 123 dans le catalogue de la mortuaire de Rubens. M. Michiels croit que c'est celui qui faisait partie de la collection Schamp d'Aveschoot.

6° Elisabeth de Bourbon, au Louvre, n° 459, de l'école allemande, flamande, etc. Gravé dans le *Musée Napoléon*, de Filhol, T. XI.

Il provient de la collection de Louis XIV.

Smith en cite deux répétitions : chez Mme Hoffmann, à Harlem, et dans la collection Marlborough.

7° Le prince Ferdinand a été peint plusieurs fois par Rubens, mais de tous ces portraits, les seuls qui aient pu être exécutés par l'artiste en Espagne, sont ceux qui le représentent en cardinal. On en cite deux : celui qui se trouve au Belvédère, à Vienne, gravé par Alexandre Voet et celui qui est mentionné au n° 113 du catalogue de la mortuaire de Rubens.

Le portrait de l'infant Carlos, vice-roi de Portugal, ne nous est connu que par la gravure de P. de Jode, citée par Smith, p. 312 et Schneevogt, p. 173.

(A continuer.) CH. RUELENS.

PUBLICATIONS A L'EAU-FORTE

L'Illustration nouvelle. — Livraisons 11 et 12. Veuve Cadart, éditeur, Paris.

Ces deux livraisons terminent le septième volume de l'excellente et remarquable publication éditée par la maison Cadart. Elles sont comme le bouquet de cette floraison qui n'a pas été interrompue un instant et qui nous a montré, dans leurs délicates recherches d'idéal, une élite d'artistes vaillants. Voici d'abord une fort belle planche de M. Niel, *Église. Saint-Jean à Lyon* : c'est une des plus fouillées qui aient paru dans le recueil. Figurez-vous des entassements de maisons étagées dans des fuites de plans montant jusqu'au ciel et formant ceinture autour des contreforts imposants de l'église qui donne son nom à l'eau-forte. Les avant-plans, largement attaqués, baignent dans une ombre vigoureuse qui donne aux plans secondaires de la légèreté et leur sert de repoussoir. Une lumière chaude se répand sur les fonds et détaille les reliefs des constructions : ce ne sont que toits à lucarnes, tourelles et tours, vieux murs couverts de verdures, mêlées de cheminées, et l'ensemble présente un ensemble des plus pittoresques. Il a fallu beaucoup d'art au graveur pour éviter l'encombrement parmi tout ce fouillis et ménager partout la lumière, sans tomber dans l'éparpillement ou le papillotage. Tout du reste, dénote une science consommée, depuis les larges morsures du bas, les tailles profondes dans l'ombre, les travaux fins des seconds plans jusqu'aux délicates et argentines préparations du ciel.

Le manteau de l'aïeul, de M. Maso Gilli est d'une finesse plus grande encore ; mais cette finesse nuit un peu à l'accent. La gravure au burin seule est compatible avec cette minutie de taille et nous craignons fort qu'on ne détourne l'eau-forte de sa destinée véritable en l'encourageant à marcher dans les sentiers de M. Gilli, quelque sérieux que soit son talent. La planche n'en est pas moins une œuvre de valeur, étant données la patience et la prudence du travail, et fait voir dans une jolie mise en scène d'hiver, un petit sujet sentimental qui plaira aux femmes.

Comme la lumière est soyeuse chez M. Laguillermie ! Des douceurs charmantes rendent transparentes les parties d'ombre de l'*Agora* : c'est comme une vapeur où l'on voit se mouvoir les vendeurs et les chalands d'un marché. En haut, vibre une clarté intense, qui fait mieux valoir encore les fines et moelleuses colorations du bas. Les travaux sont précis, variés, d'une souplesse qui se prête admirablement aux jeux de la lumière.

On retrouve jusqu'à un certain point ce moelleux dans l'eau-forte de M. Huot, remplie de transparence et d'air. Les barraques de gauche, à demi dans la lumière et l'ombre, ont de délicates colorations, mais peut-être la perspective du canal, qui est à droite, tranche-t-elle en arêtes un peu sèches sur les parties colorées. M. Huot manie avec aisance sa pointe : il lui eût suffi de peu de chose pour rendre sa planche parfaite.

Un vers de Victor Hugo, l'un des plus beaux du poëme la *Rose de l'Infante*, a servi de thème à M. Courtry. Devant un bassin, l'infante et la gouvernante sont debout ; d'un geste auguste et doux, la gouvernante montre à l'enfant l'espace : *Tout sur la terre appartient aux grands hors le vent*, et derrière ce groupe charmant se déroulent les verdures massives et les hautaines murailles. Belle eau-forte largement mordue.

M. Léon Petit, lui, a été séduit par un sujet champêtre : c'est la rentrée des porcs. Un petit paysage rempli d'intention et d'une familiarité prise sur le vif, encadre la marche triomphale des bêtes au groin rose. On dirait un croquis de Teniers ou d'Ostade en raison de l'aisance du trait et de l'esprit de la morsure. La lumière est partout et circule entre les tailles. Vrai morceau d'artiste et l'un des plus fins, des plus originaux, des plus improvisés qui aient paru de longtemps dans l'*Illustration*.

Puis c'est un *Intrigant* de M. Lepic. Ne vous attendez pas à un dessin philosophique : tout au plus est-ce un dessin d'humour : mais il est charmant. La planche dénote une recherche savante de l'effet, de la science, une pointe nerveuse et pittoresque. On dirait un griffonnement sur un fond de fusain ; des trouées de clartés tombent dans les demi-teintes, çà et là.

Enfin une Tête de M. Legros, d'une ligne pure, à peine indiquée par l'ombre, nous révèle l'*Extase poétique*. Cette noble tête, légèrement inclinée, semble interroger au loin le vol profond des rêves, dans les espaces infinis ; elle a elle-même l'inconsistance du songe, comme certaines sanguines délicates des vieux maîtres.

Ces huit eaux-fortes terminent avec un choix exquis le septième volume. C. L.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

La grande Passion, *par Albert Durer, en douze gravures sur bois.* Reproduction procédé P. W. Van de Weyer, Utrecht.

On ne peut mieux se faire une idée de l'importance d une telle publication qu'en relisant les lignes que M. Georges Duplessis, bibliothécaire du département des estampes à la bibliothèque nationale de Paris, a écrites pour lui servir d introduction.

« On se montre de notre temps si empressé à rechercher les estampes anciennes que bientôt, si cette ardeur continue, il ne sera plus donné qu'à un très-petit nombre de privilégiés de former des collections et les amateurs qui ne peuvent disposer chaque année que de sommes modestes, seront contraints de renoncer à satisfaire leurs goûts. Le prix énorme qu'atteignent dans les ventes les pièces vraiment intéressantes découragera beaucoup de ces collectionneurs passionnés qui ne pourront jamais prétendre à posséder ces chefs-d'œuvre, et les musées ou quelques très-rares amateurs seront seuls désormais les dépositaires des œuvres hors ligne que nous ont léguées nos ancêtres. Il va sans dire que les artistes, c'est-à-dire les hommes auxquels ces estampes pourraient être véritablement utiles devront absolument renoncer à suspendre jamais aux murs de leurs ateliers quelqu'un de ces chefs-d'œuvre, ils devront se contenter d'aller les voir et les étudier dans les dépôts publics, car si, par hasard, il leur est donné d'acquérir dans les ventes à un prix modéré une estampe de maître, ce sera, à coup sûr, une épreuve flétrie ou mal conservée que les délicats n'auront pas jugée digne d'entrer dans leurs recueils.

« Pour obvier à cet inconvénient, pour réparer, en partie du moins, ce que cette situation avait de préjudiciable aux intérêts de l'art, on s'est efforcé de tous côtés de remplacer par des fac-simile les œuvres originales qu'il fallait désormais renoncer à posséder. De même que depuis longtemps pour les dessins on avait mis à profit les ressources que peut offrir la photographie ou tout autre moyen de reproduction, de même pour les estampes on chercha à utiliser les découvertes récentes et la science vint offrir à l'art un précieux auxiliaire. Au moyen de procédés chimiques employés avec discernement et sans préjudice aucun pour l'œuvre soumise à leur action, on obtint des reproductions mathématiquement exactes auxquelles il suffisait, pour les rendre parfaites, d'une retouche sommaire faite avec intelligence. De tous côtés on se mit à l'œuvre, et nous ne craignons pas d'être démentis lorsque nous dirons que les efforts de ces chercheurs savants et expérimentés furent souvent couronnés de succès. »

Déjà M. Van de Weyer nous avait donné un premier specimen de son procédé dans cette admirable *Vie de la Sainte Vierge Marie* publiée l'an dernier et pour laquelle notre collaborateur M. Charles Ruelens avait écrit, dans le même sens que M. Duplessis, quelques pages d'introduction. M. Ruelens faisait ressortir, en même temps que la nouveauté et l'excellence du procédé, le rare mérite d'une reproduction d'autant plus difficile qu'elle avait à lutter contre une finesse de tailles et une délicatesse d'expressions extrêmes. Mais cette difficulté même devait être le garant de la bonté du procédé puisque la reproduction qu'il donne fut trouvée parfaite.

Depuis, M. Van de Weyer a eu la bonne fortune d'avoir à sa disposition les épreuves toutes premières du Dr Straeter, d'Aix-la-Chapelle. Grâce au soin qu'il a apporté dans son travail, on peut dire que la reproduction est préférable aux épreuves originales tirées sur des planches fatiguées et vermoulues.

La *Grande passion* se compose de douze planches où le maître de Nuremberg a témoigné des ressources sans nombre de son imagination. Rarement il a poussé plus loin l'expression des figures et les groupes sont d'une ordonnance dont il n'a dépassé nulle part l'ampleur ni la beauté. Ce fut vers 1511, dans tout l'éclat de sa gloire, que le livre fut composé.

Il existe quatre éditions de la *Grande passion*. La première, sans texte au verso, est la plus recherchée ; les épreuves en furent tirées sous les yeux de Durer même. Les exemplaires complets de cette édition sont de la plus extrême rareté. C'est d'après un de ces exemplaires qu'a été exécutée la reproduction de M. Van de Weyer.

Elle est de tous points parfaite. L'éditeur a voulu que le cadre fût en rapport avec l'œuvre et il a choisi pour format le grand raisin in-folio. Les planches sont imprimées sur du papier teinté en chine et placées sur du carton à grande marge.

En même temps qu'il éditait cet ouvrage si important, M. Van de Weyer terminait la reproduction de la *Tête du Christ couronnée d'épines*, nommée communément *La Tête colossale*. « En produisant cette représentation sublime, dit M. Van Eye, dans son œuvre sur Durer, Durer semble avoir réuni toute la force de son âme et en avoir épuisé la profondeur. » Une douleur immense s'allie, dans cette tête belle comme le Zeus de Phidias et plus majestueuse, à l'infinie mansuétude et à une sévérité pleine de douceur.

P. MARTIN

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

LA ROBE ROSE (1)

Je suis enfoncé dans un fauteuil et je tiens un journal ouvert devant moi. Ma femme me croit sans doute plongé dans la lecture de mon journal. Entre nous, je suis plutôt occupé à la regarder. Ma femme, de son côté, peut me voir dans la glace. La couturière lui essaie une robe.

LA COUTURIÈRE. — Madame n'est pas gênée sous les bras ?

MA FEMME. — Mais non... c'est très-bien.

LA COUTURIÈRE. — Et la taille, comment madame trouve-t-elle la taille?

MA FEMME. — *Se tournant vers moi.* Mon ami, trouves-tu qu'elle m'aille bien ?

MOI. — *Sans lever les yeux.* Très-bien.

MA FEMME. — Elle ne fait pas de plis dans le dos?

LA COUTURIÈRE. — Pas un, madame.

MA FEMME. — Tu ne m'as pas entendue, mon ami ?

MOI. — Si elle ne fait pas de plis dans le dos ?

MA FEMME. — C'est ce que je voudrais savoir.

MOI. — Elle ne peut pas en faire, puisque ton dos est nu.

MA FEMME. — Est-ce dans ton journal que tu vois que mon dos est nu ? — Tu ne me regardes seulement pas.

MOI. — Je sais parfaitement bien ce que c'est qu'une robe décolletée, ma bonne.

MA FEMME. — Et devant ?

LA COUTURIÈRE. — Oh ! devant ! C'est comme un gant. Les avantages de madame ressortent on ne peut pas mieux.

(1) *Derrière le rideau*, par CAMILLE LEMONNIER. Casimir Pont, éditeur, Paris. En vente à l'Office du journal.

MA FEMME. — *S'adressant à moi.* Trouves-tu, mon ami?

MOI. — Certainement, puisque madame le dit.

LA COUTURIÈRE. — Madame aura du succès.

MA FEMME. — Il me semble pourtant qu'on voit un peu trop...

LA COUTURIÈRE. — Un rien, madame. On ne saurait vraiment pas faire moins. Et puis, madame est si bien en gorge. Ce serait dommage de...

MA FEMME. — Avec une tunique, n'est-ce pas, et des bouquets de myosotis?

LA COUTURIÈRE. — Du myosotis, si madame y tient; mais on porte beaucoup les roses.

MA FEMME. — *S'adressant à moi.* Que préfères-tu, mon ami, des roses ou du myosotis?

MOI. — Je t'assure que je n'ai pas de préférence.

LA COUTURIÈRE. — Madame pourrait prendre des bouquets mêlés. Ça retient joliment bien la tunique. Et sur la gorge, c'est d'un effet!

MA FEMME. — Des bouquets mêlés, c'est une idée... Va pour les bouquets mêlés.

LA COUTURIÈRE. — Si madame voulait se donner la peine de lever un peu le bras pour que je voie... Doucement... merci. Je remonterai légèrement l'épaulette.

MA FEMME. — Vous croyez?

LA COUTURIÈRE. — *Des épingles dans la bouche.* L'aisselle de madame est assez garnie, et il ne faut pas qu'on voie sortir...

MA FEMME. — *Très-vite.* Ah! très-bien... Naturellement. *(Elle me regarde dans la glace. Je fronce le sourcil.)* Qu'est-ce que tu lis là de si terrible?

MOI. — Pourquoi veux-tu que je lise quelque chose de terrible?

MA FEMME. — Mais parce que tu as un air!

MOI. — Je lis les marchés. Cela peut-il t'intéresser? *(Lisant à haute voix).* « Cotons, traité 14 balles coton Louisiane; cuirs, vendu 639 cuirs secs de Buenos-Ayres, 664 cuirs salés et 442 cuirs chevaux salés et poulains. On constate une reprise de deux francs sur les affaires à terme. Huiles grasse... »

MA FEMME. — Bien obligée, mon ami. Je te dispense du reste.

LA COUTURIÈRE. — Je remercie madame; j'ai tout vu. *(Elle enlève les épingles une à une, les repique dans son portefeuille et aide ma femme à se débarrasser de sa robe.)*

MA FEMME. — Ce sera pour vendredi sans faute, n'est-ce pas?

LA COUTURIÈRE. — Madame peut compter sur moi. Je présente mes respects à madame et à monsieur.

MOI. — Je vous salue. *(Quand la couturière est sortie, je jette mon journal et je me mets à arpenter la chambre.)*

MA FEMME. — *En corset, rangeant ses cheveux devant la glace, très-tranquillement et sans me regarder.* Qu'est-ce qu'il te prend, mon ami?

MOI. — Ce qu'il me prend? On dirait vraiment que tu ne le sais pas.

MA FEMME. — Comment veux-tu que je le sache?... Ce n'est pas la lecture de ces marchés, je suppose.

MOI. — Il s'agit bien de marchés... C'est trop fort!

MA FEMME. — Voyons, il t'arrive quelque chose? J'ai bien vu tantôt que tu étais contrarié. Tu ne m'as pas même regardée... — Et cette femme, qu'a-t-elle dû penser?

MOI. — Je me moque bien de cette femme! J'aurais dû la prendre par les épaules et la mettre à la porte.

MA FEMME. — Bah! Que t'a-t-elle fait?

MOI. — Tu me le demandes? mais rien du tout, sans doute. Que veux-tu qu'elle m'ait fait?... *(Avec indignation.)* Jusque dans le dos!

MA FEMME. — Jusque dans le dos!... Mets-moi donc cette mèche en place, mon ami; je n'en sors pas. Me diras-tu ce que ça veut dire : jusque dans le dos?

MOI. — Mais certainement. En se penchant un peu, on verrait...

MA FEMME. — J'y suis! c'est de ma robe que tu parles?

MOI. — Oui, de ta robe!

MA FEMME. — *Avec empressement.* Et qu'en dis-tu? Je trouve quant à moi, qu'elle m'habille...

MOI. — Au contraire! c'est qu'elle ne t'habille pas du tout! Comment peut-on dire des absurdités pareilles! Elle te déshabille, ma chère.

MA FEMME. — Fi! quel mauvais goût! Elle te déshabille! Mais monsieur, c'est un mot ça. Ce n'est pas une raison.

MOI. — Et cette femme qui te trouve bien en gorge! Et que tes avantages ressortent on ne peut mieux! C'est révoltant, tout bonnement.

MA FEMME. — Alors tu n'es pas de son avis, toi?

MOI. — De quel avis? que tes avantages... Mais, ma chère, mon avis n'a rien à faire ici. Tu comprends que mon avis à moi, est une chose tout à fait différente.

MA FEMME. — En vérité, tu m'étonnes. Pourquoi veux-tu que ce soit une chose différente? Car enfin c'est vrai ce qu'elle a dit, ou ce n'est pas vrai, et dans tous les cas, il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

MOI. — Qu'est-ce que ça lui fait que tu sois bien ou mal en gorge? Je m'irrite de ce qu'elle fourre son nez dans des choses qui ne la regardent pas. Voilà tout.

MA FEMME. — Veux-tu que je te dise? Tu es un vilain jaloux.

MOI. — *Avec un rire pincé.* Jaloux! par exemple! Où vois-tu que je suis jaloux?

MA FEMME. — Tu ne veux pas que j'aie de jolies épaules, parce que tu ne veux pas qu'on les voie.

MOI. — Quelle folie! Et c'est à propos de cette femme que tu me dis cela...

MA FEMME. — *Très-vite, en frappant du pied.* Tu ne veux pas qu'on voie les épaules de ta petite femme... *(Timidement.)* Pourtant, quand ce n'est que l'épaule...

MOI. — L'épaule! l'épaule! Mais avec l'épaule il y a le reste. Ce n'est pas l'épaule sans doute qui se voit par devant... Tiens, j'appelle ça de la nudité, moi.

MA FEMME. — Si tu m'aimais, tu ne dirais pas cela.

MOI. — Il me semble, au contraire, que c'est parce que je t'aime, que j'ai le droit...

MA FEMME. — Tu ne rougirais pas de mes épaules.

MOI. — Je ne rougis pas de tes épaules. Seulement...

MA FEMME. — Il rougit de sa bichette ! Si ! si ! monsieur, vous rougissez ! Mes épaules sont mal faites ! Je n'ai pas de dos ! Ma gorge est de travers !... — Est-ce que je ne vois pas tout cela dans tes yeux?

MOI. — Mais, ma chère enfant, permets, permets.

MA FEMME. — Eh bien ! il ne fallait pas me prendre. Il fallait me laisser avec mes rêves, mes illusions, mes... *(Elle cherche le mot.)*

MOI. — Tes poupées.

MA FEMME. — Avec mes poupées, oui, monsieur : je n'aurais jamais pensé à toi, et je serais heureuse, tandis que l'idée que tu me répudies, que tu rougis de moi, que tu... Ah ! vois-tu, cela me met au désespoir. *(Elle demeure un instant à bouder, puis vient vers moi et me passe autour du cou son bras nu.)* Est-ce bien vrai, mon ami, que c'est jusque dans le dos?

MOI. — Mais certainement... j'ai très-bien vu ton signe.

MA FEMME. — Que me dis-tu là ? mon signe ! Mais cours donc après la couturière, mon ami. Je ne veux pas qu'on voie mon signe. *(Mettant sa tête sur mon épaule)*... Et puis, tu sais, il y a de la guipure là-dessus. *(Avec joie.)* Oh ! je pensais bien que tu ne t'en doutais pas. — Certainement qu'il y en aura. Deux doigts !

MOI. — Je ne dis pas, mais deux doigts sur tout un dos... Car il n'y a pas à dire, le dos est nu.

MA FEMME. — Le dos est nu ! Tu m'étonnes. Pourquoi n'as-tu rien dit tantôt, alors? Car enfin, c'était le moment. J'aurais dit à la couturière : — Mon mari ne veut pas, il faudra remonter ça jusque dans le cou.

MOI. — Eh bien ! c'eût été gentil ! — Mon mari ne veut pas ! — J'aurais fait une belle figure.

MA FEMME. — Je n'en reviens pas de ton dos nu. Et penser que c'est la mode ! Car c'est la mode, tu sais... On voit même la gorge devant... Mais les guipures cachent beaucoup, tu comprends.

MOI. — Les guipures ne cachent rien du tout. Quand un monsieur te tient dans ses bras pendant une valse ou une polka, et qu'il plonge d'en haut ses yeux dans tes épaules, je te prie de croire que les guipures ne le gênent pas le moins du monde.

MA FEMME. — *Levant le doigt.* Tu vois bien que tu es jaloux.

MOI. — Eh bien, oui, je suis jaloux, es-tu contente ?

MA FEMME. — Un vrai tigre.

MOI. — Un tigre, un lion, un hippopotame, tout ce que tu voudras. Car enfin une femme décolletée est à tout le monde, excepté à son mari. Il n'y a que son mari qui n'ait plus le droit de la lorgner, de contempler ses épaules, de suivre la courbe de sa gorge, de s'enivrer de cette beauté qu'elle étale. Il se met dans un coin, lui, et de loin voit tourbillonner la foule autour de cette femme qui est la sienne et que les autres sont en train d'apprendre par cœur. Les regards, vois-tu, c'est comme les baisers : il en reste toujours quelque chose sur la nudité d'une femme.

MA FEMME. — Tu as raison... Oui, je vois que tu as raison : nous n'irons pas à ce bal.

MOI. — Note, je te prie, que je ne te demande pas de n'y pas aller...

MA FEMME. — Est-ce que j'y tiens, moi, à ce bal? Car enfin c'est pour toi que j'avais accepté..... Ne ris pas ; pour toi seul. Je m'occupe bien de ces choses, moi. Qu'est-ce que ça me fait, une robe rose, la danse, des gens qui disent : — Comme elle est jolie, — et les amies qui enragent ! Je t'assure que tout cela me laisse parfaitement indifférente. Mais j'en avais envie pour toi, j'aurais voulu rendre les hommes jaloux de ton bonheur, les femmes envieuses du mien. On aurait dit : « C'est sa femme à lui ! comme il l'entoure ! comme il la soigne ! comme il l'aime ! » — Et de toi les femmes auraient dit : « C'est son mari ! elle en est folle. Quelle niaise ! » — Mille choses ainsi. Et puis ma robe, vois-tu, c'est ça qui les aurait mises dans une fureur ! Oh ! mais ! J'entends d'ici Adèle et Fanny : « As-tu vu sa robe? Qu'en dis-tu, ma chère? il lui donne donc de la toilette? — Car il paraît que nous thésaurisons, tu es jaloux, tu as peur de me conduire dans le monde ; nous passons notre lune de miel enfermés chez nous. Voilà ce qu'on dit... *(Avec un soupir.)* Eh bien, nous n'irons pas.

MOI. — *Avec une légère pointe d'ironie.* Vraiment?

MA FEMME. — Mon Dieu ! mon ami, si tu savais comme je préfère mon petit intérieur tranquille, près de toi, là, ou sur tes genoux... On ne devrait jamais quitter ses pantoufles.

MOI. — Seulement tu pourrais faire monter un peu le corsage de ta robe.

MA FEMME. — Mais je t'assure, mon gros chat, qu'avec ces deux doigts de guipure, ça n'y paraîtra pas du tout... — *Après un instant de silence.* A quoi bon d'ailleurs? Puisque nous n'irons pas.

MOI. — Là, tout de vrai, tu ne veux pas aller ?

MA FEMME. — *Regardant ses épaules dans la glace.* Ces pauvres épaules ! J'ai trop peur pour elles, vois-tu : elles maigrissent.

MOI. — Veux-tu bien te taire ! Les plus jolies, les plus potelées, les plus adorables des épaules ! avec tout plein de fossettes ! Et rondes ! Des amours d'épaules !

MA FEMME. — Pauvres chéries ! on ne vous permet pas de vous montrer, même avec deux doigts de guipure... *(Je la regarde en souriant.)* Baisez-les, monsieur, et demandez-leur pardon.

CAMILLE LEMONNIER.

Chronique artistique.

Le rapport fait au nom de la commission des services administratifs sur la direction des Beaux-Arts en France par M. Edouard Charton, membre de l'Assemblée nationale, vient de paraître : c'est un travail excellent et bien mûri, sur lequel on ne saurait assez fixer l'attention.

L'honorable rapporteur commence par étudier les modifications successives du service des Beaux-Arts : tour à tour dépendant des bâtiments royaux, des Domaines, du Ministère de l'Intérieur, du Ministère du Commerce et des travaux publics, de la maison de l'Empereur, il fut enfin maintenu, sous la forme d'une direction au Ministère de l'Instruction publique. On ne saurait contester en effet, et M. Charton le prouve suffisamment, que là ne soit son véritable département.

Le rapport examine ensuite l'organisation de l'administration des Beaux-Arts, la direction proprement dite, le Conseil supérieur des Beaux-Arts et les questions à soumettre au Conseil supérieur. C'est cette deuxième partie surtout qui doit nous intéresser; car les questions dont il s'agit n'intéressent pas seulement la France, elles intéressent non moins toutes les nations où l'enseignement de l'art n'a pas encore acquis son complet développement. On ne saurait trop méditer les excellentes paroles du rapporteur : elles corroborent ce que des écrivains autorisés ont dit du dessin comme langue universelle et tendent à substituer à l'enseignement essentiellement doctoral un enseignement général, basé sur la nécessité de savoir dessiner comme on sait écrire. Il faut savoir dessiner sa pensée comme on sait l'écrire, a dit M. le comte de la Borde.

. . . . . .

« Rappelons d'abord qu'on a déjà souvent entendu s'élever cette plainte que presque tous les encouragements donnés à la peinture, et notamment à la peinture à fresque qui est au premier rang de l'art, se concentrent presque uniquement dans Paris. On décore incessamment de belles œuvres les édifices de la capitale. On semble avoir beaucoup moins de sollicitude pour les nombreux monuments de nos anciennes provinces, hôtels de ville, palais de justice, où nos artistes les plus éminents pourraient, avec l'aide de leurs élèves, honorer et consacrer de grands souvenirs historiques, des actes illustres de patriotisme, de courage civil, de dévouement. Il n'est pas douteux qu'en entrant dans cette voie plus libéralement que par le passé, on contribuerait puissamment à faire revivre le sentiment des traditions nationales en même temps qu'on donnerait une satisfaction légitime à des populations qui, concourant aux dépenses de l'État, ont assurément quelque droit à être plus favorisées dans la distribution et partage des travaux qu'il rétribue.

« Un des avantages notables de cette sorte de décentralisation des arts, s'il est permis de s'exprimer ainsi, serait de répandre plus au loin le goût du beau et d'éveiller peut-être de sérieuses vocations, que l'éloignement des grandes œuvres et l'isolement laissent inertes et inconnues.

« Nous n'ignorons pas que ce mot même de « décentralisation » ne saurait beaucoup plaire à ceux qui considèrent l'art comme une sorte de temple où il conviendrait de ne laisser pénétrer que de rares initiés. Nous respectons en eux ce sentiment, né d'une admiration profonde que nous sommes heureux de partager; mais nous croyons fermement que la faculté d'admirer est une de celles qu'il importe le plus de développer autant qu'il est possible, chez tous les hommes quelle que soit leur condition sociale : le culte du beau ne doit être, non plus que ceux du vrai et du bien, un privilége pour personne.

« La même indifférence pour la diffusion de l'enseignement des arts se rencontre parmi ceux qui professent cette maxime que le plus sûr moyen de répandre le goût du beau est d'encourager et d'élever le grand art, puis de laisser son influence descendre insensiblement, de degré en degré, dans les diverses classes de la société. Il paraîtrait sans doute naturel qu'il en fût ainsi. Mais les faits sont contraires ; ils protestent : une longue expérience démontre que ce moyen indirect n'a qu'une action très-limitée ; il y a quatre siècles au moins qu'on encourage en France le grand art, et son influence n'est pas descendue jusqu'au peuple ; on pourrait croire que ce n'est pas pour lui que la France a produit un si grand nombre d'artistes supérieurs dans tous les genres. Que l'on cherche si, en dehors des villes, quelque reflet, même très-affaibli, de tant de chefs-d'œuvre réunis dans nos palais et nos musées, embellit le foyer de nos concitoyens des campagnes : on ne l'y trouvera pas. Pourquoi? Quelle en est la cause? La pauvreté? Non. On sait bien que pour témoigner de quelque rapport même lointain du goût populaire avec les inspirations des génies qui ont honoré la France, il suffirait de la présence du moindre vase d'argile choisi pour sa beauté, de quelques simples moulures même d'une rude exécution au dehors de l'habitation ou sur les ameublements. Généralement ces témoignages n'existent pas. La véritable cause de l'absence du goût et du sentiment de l'art chez des millions de Français, c'est, il ne faut pas se le dissimuler, le défaut absolu de toute culture, de tout enseignement, en un mot l'ignorance. Aussi les esprits généreux qui attachent le plus grand prix à l'éducation populaire et à toutes ses conséquences, soit morales, soit économiques, pensent-ils que le moment est venu de s'occuper de l'application de moyens plus directs d'influence que celui de cette vague action du temps dont les effets pourraient bien se faire encore attendre en vain dans notre pays pendant une longue suite d'autres siècles.

« Parmi ces moyens, il en est un qui se présente tout d'abord à l'esprit : c'est l'extension et, à certains égards, la réforme de l'enseignement du dessin dans nos établissements publics d'instruction, soit secondaire, soit primaire. Jusqu'ici cet enseignement n'a pas mieux réussi dans nos colléges et nos lycées que celui des langues vivantes. Des écrivains, d'une autorité incontestée, ont attribué cet insuccès en grande partie à ce qu'il y a de défectueux dans les méthodes, ainsi que dans le choix des maîtres : on peut ajouter que généralement l'on n'a pas pris encore assez au sérieux les arts du dessin, et l'on ne peut guère espérer qu'il en soit autrement aussi longtemps qu'on ne les considérera que comme des « arts d'agrément », et que leur enseignement restera facultatif comme l'était autrefois celui des langues vivantes. Le dessin, à ne le juger même qu'au point de vue de son utilité pratique, est une écriture figurée, un moyen d'expression dont aucun des élèves de nos établissements publics ne devrait être privé.

« Mais dans quelque mesure que l'on admette ces appréciations, il ne peut pas être sans intérêt de se demander à quel service administratif il appartiendrait le mieux de s'appliquer à donner une nouvelle impulsion à l'enseignement du dessin.

Ne paraîtra-t-il pas évident que ce doit être à l'administration des Beaux-Arts, aujourd'hui surtout qu'elle est une partie du Ministère de l'instruction publique ? Sa compétence n'est-elle pas tout au moins plus probable que celle d'un bureau quelconque de toute autre direction du Ministère? Cette question sera sans doute, pour le Conseil supérieur, le sujet d'un examen sérieux.

. . . . . .

« Il serait d'une égale importance de rechercher et d'indiquer au Ministre les mesures nécessaires pour que notre Pays ne se laisse pas dépasser par les autres peuples de l'Europe dans l'accroissement et le perfectionnement du nombre des écoles spéciales de dessin.

« Il n'est pas moins urgent d'encourager la création de musées d'art appliqués à l'industrie.

« Personne ne peut plus ignorer avec quel zèle et quelle munificence des musées d'art industriel se sont élevés à Londres et au sein des principales villes du Nord, depuis les grandes expositions où les diverses nations ont mesuré leurs forces dans les arts et leurs applications. Un voyageur français ne peut voir sans éprouver un sentiment, sinon d'envie, du moins d'émulation, les musées de South-Kensington à Londres, le musée national à

Munich, le musée autrichien de Vienne, celui de Moscou, et autres.

« Déjà, plus d'une fois, on a opposé à la proposition de créer des établissements semblables, et dont il est impossible de contester l'utilité, notre situation budgétaire. Mais il convient de faire observer que pour la fondation et l'accroissement rapide du plus remarquable et du plus riche de ces musées étrangers, celui de South-Kensington, l'Etat n'a pas dédaigné d'associer ses efforts à ceux d'une société libre et de simples particuliers.

« Une autre objection, que nous croyons tout aussi peu fondée, s'élève quelquefois contre la création, en France, d'un musée dont le but est de mettre sous le regard du public et surtout des ouvriers, les plus beaux spécimens des œuvres d'art industriel de toutes les époques. On dit avec complaisance qu'après toute la rivalité des autres nations dans l'art industriel ne sera jamais redoutable pour la France, et que le goût inné, les aptitudes spéciales de nos ouvriers sont telles qu'il n'est aucun besoin de leur venir en aide, soit par un enseignement quelconque, soit par des expositions permanentes et progressives de beaux modèles.

« Nous pensons que c'est faute d'assez de réflexion que l'on considère ce goût et ces aptitudes comme tellement immuables qu'on puisse sans péril les abandonner à leurs seules inspirations instinctives. Un exemple suffit. Quel peuple a témoigné d'une manière plus éclatante de sa supériorité de goût en tous genres que l'Italie aux quinzième et seizième siècle ? Ne pouvait-elle pas s'enorgueillir aussi de la conviction que jamais aucun peuple ne parviendrait à surpasser en mérite ses peintres, ses sculpteurs ou ses orfèvres ? Et cependant, à partir de la fin du 16e siècle, on l'a vu décliner rapidement et descendre, notamment au-dessous de la France, jusqu'à un degré d'abaissement d'où elle commence à se relever seulement depuis quelques années. C'est qu'en réalité le goût et les aptitudes, si naturels qu'on les suppose dans une race ou dans une nation, sont toujours susceptibles de décadence aussi bien que de progrès, et, parmi les diverses causes d'une décadence toujours possible, on ne saurait refuser d'admettre, comme l'une les plus dangereuses, la confiance aveugle qui empêche de la prévoir et, par suite, la négligence des moyens qui permettraient de la prévenir.

« Nous serions heureux que ces considérations pussent paraître également dignes de quelque attention aux membres du Conseil supérieur.

. . . . . .

« Parmi les divers moyens indiqués plus haut comme pouvant le mieux concourir à favoriser et à généraliser la culture des arts, il en est deux que votre Commission croit devoir recommander particulièrement à M. le Ministre : l'un serait la participation directe de la direction des Beaux-Arts dans l'enseignement des établissements publics de l'instruction secondaire et de l'instruction primaire ; l'autre serait l'encouragement des tentatives qui ne peuvent tarder à se produire en vue de la fondation de nouvelles écoles et de musées d'art appliquée à l'industrie.

« Le Président de l'académie des Beaux-Arts a dit récemment dans une séance solennelle :

« On dispute à la France la suprématie artistique : de toutes « parts on s'efforce de la lui enlever. »

« Ces paroles, qui n'ont pas été sans retentissement, ne sont pas les premières qui aient signalé un danger trop évident ; elles n'ont rien d'exagéré ; elles doivent s'entendre de la nécessité de se préoccuper plus vivement des développements de la culture de l'art, d'abord et avant tout sans doute dans ce qu'il a de plus élevé et de plus dégagé de tout intérêt matériel, mais aussi dans son application aux diverses industries qui lui empruntent toute leur valeur ; elles s'adressent principalement aux artistes, mais elles doivent aussi éveiller la sollicitude de l'administration qui ne saurait ignorer ou regarder avec indifférence quoi que ce soit de ce qui se fait en Europe dans l'intérêt des arts. Il ne faut pas qu'on puisse dire qu'en France on discute, on hésite, on ajourne, tandis qu'ailleurs on agit. Si l'on a vu des temps où l'exaltation de notre amour-propre national admettait à peine même la supposition qu'il y eût aucun emprunt à faire, dans la voie du progrès, aux autres peuples, ces temps ne sont plus : l'expérience nous a démontré combien trop de confiance en nous seuls pouvait nous devenir funeste : ce n'est pas d'ailleurs, à vrai dire, d'emprunts qu'il s'agit ici ; la pensée des innovations et des améliorations que nous conseillons est née en France depuis beaucoup d'années : en les appliquant à notre tour, nous ne ferons que reprendre notre bien, et les autres nations qui savent bien que nous les avons devancées dans la théorie, n'auront eut que l'avantage de nous précéder de peu d'années dans la pratique. »

EXPOSITIONS.— On sait que l'exposition de tableaux organisée il y a deux ans par M. Everard à Bruxelles, mettait plus de trois mille francs dans la Caisse centrale des artistes belges. Voilà qu'il en organise une seconde dans les galeries Ghémar, pour laquelle, outre les tableaux vus à Bruxelles il y a un mois, il a fait venir de Londres et de Paris plus de 150 toiles de maîtres appartenant aux écoles les plus renommées. L'ouverture a eu lieu samedi dernier.

***

L'exposition organisée par le *Royal academy* de Londres, à Burlington House et consacrée aux anciens maîtres, comprendra 160 tableaux environ provenant des principales galeries privées. On cite, parmi ceux qui proviennent des collections de la Reine des Gainsborough, Hogarth, Reynolds, Vander Neer, Rubens, Claude Lorrain.

***

M. Jean Portaels, entièrement remis de la grave maladie qui l'a tenu si longtemps éloigné de son atelier, va reprendre ses peintures décoratives pour l'Eglise Saint-Jacques, à Bruxelles.

***

L'exposition de la *Société des Amis des Arts* à Pau, a dû s'ouvrir le 6 janvier dernier. Une subvention de 1000 francs a été accordée par le conseil municipal de la ville.

***

L'exposition des œuvres offertes par les artistes pour être vendues au profit des Inondés du Midi a été ouverte le 3 janvier, à Paris, au *Cercle artistique et littéraire*. Peu de tableaux, mais beaucoup d'esquisses et d'études. Une *Tête de femme* de Henner, étude fine et blonde ; une *Etude de femme* de Carolus Duran, très-distinguée ; un *Planton* de Neuville, crânement campé ; une étude de M. Laurens ; des Bastien Lepage, Feyen Perrin, Mouchot. *Une après-midi à Cernay* du sculpteur Falguière a grand succès : c'est très-remarquable au point de vue de la *tache*. On sait que M. Bonnat destinait aux inondés une petite *Italienne*, mais ayant vendu son tableau à un amateur, il a offert à l'œuvre les 5000 francs prix du tableau. Le journal l'*Art* signale, outre les tableaux mentionnés ci-dessus, un Manet très-fin et très-serré, un Berne-Bellecour, un Cot, un Bouguereau, un Nillemacher et des sculptures de Mercié, Chapu et Franceschi.

***

Le *Kunst genootschap* de Gand vient d'ouvrir son exposition. On nous signale des œuvres de M. Delvin, de Keghel, Van den Bosch, Maeterlinck, Tydgat, Vanderstraeten, de Bruycker, Dael, Van Biesbroeck, de Baerdemaeker Auselle, Mattelé et Kasteleyn.

VENTES ANNONCÉES.— Vers la fin de janvier doit se vendre l'atelier d'un peintre qui eut son heure de renommée, Alexandre Colin mort récemment. Il fut l'ami de Bonington et de Delacroix, dont on trouvera à la vente nombre d'esquisses. Colin était un des derniers survivants de la génération issue de l'école de David ; il témoigna surtout d'aptitudes étonnantes à saisir la couleur et le caractère des maîtres et fut un copiste sans rival. Porcelaines de Chine, manuscrits, meubles gothiques seront vendus avec quantité d'études rapportées de ses nombreux voyages.

On annonce également pour la fin d'avril la vente de la collection Schneider, composée de tableaux de premier ordre.

Puis c'est la vente annoncée pour la fin de février, des œuvres du sculpteur Jacques Maillet auquel l'*Art Universel* a consacré récemment un article spécial. M. Maillet, pour le redire, est

l'inventeur de ce beau et rare procédé de la polychromie des terres cuites sans application de la couleur et par le seul mélange de terres différentes soumises à des cuissons spéciales. Nul doute que sa vente ne nous présente des spécimens remarquables de cette invention.

***

Au chapitre XIX (beaux arts) du budget (Belgique) figure une somme de 50,000 *francs, première annuité à payer par l'Etat du chef de sa part contributive dans les frais d'acquisition de l'ancien hôtel et des collections de la maison Plantin-Moretus.*

Le Musée Plantin, dont la ville d'Anvers a fait l'acquisition avec le concours du département de l'intérieur, comprend diverses collections qui toutes sont composées d'objets remarquables d'une inappréciable valeur qu'il importait à tous les points de vue de conserver intactes.

Le gouvernement a promis son concours pour une somme de 200,000 francs, aux conditions suivanies :

1° Transformation en un musée, accessible au public, de l'hôtel Moretus avec les collections qui s'y trouvent;

2° Maintien de cette destination qui ne pourra être changée sans le concours du gouvernement;

3° La restitution à l'Etat de la somme pour laquelle il est intervenu, dans le cas où l'hôtel Moretus et les collections qui s'y trouvent cesseraient d'exister comme établissement public.

Il a été, en outre, entendu que le gouvernement s'acquitterait de sa part d'intervention en quatre ans, au moyen de quatre paiements annuels de 50,000 francs, introduits au budget du département de l'intérieur à titre de charge extraordinaire.

La section centrale a demandé : 1° Si l'intervention de l'Etat serait limitée à 200,000 fr. et 2° si le gouvernement avait des garanties pour la conservation des collections comme établissement public?

M. le ministse a répondu que les charges de l'Etat ne dépasseraient en aucun cas la somme de 200,000 francs ; que le gouvernement interviendrait dans l'acte de vente à titre d'acquéreur et serait en conséquence co-propriétaire, son concours pécuniaire n'ayant été donné qu'à condition que le musée Plantin devienne et reste établissement public.

***

Notre collaborateur Jean Rousseau, secrétaire général de la Commission des monuments, s'occupe d'une histoire de la sculpture flamande, qui lui a été demandée par le Gouvernement. On ne pouvait s'adresser à un meilleur juge ni à un plus délicat artiste.

***

Le 28 novembre 1874, en assemblée générale de la *Ligue de l'Enseignement*, M. Ch. Buls, secrétaire général qui met un dévouement sans bornes au service de l'œuvre, a fait connaître que le conseil général avait été saisi d'un projet de musée populaire, conçu de telle façon qu'il soit un enseignement permanent pour le peuple. Toutes les grandes villes d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie et des Etats-Unis fondent aujourd'hui des *Gewerbe museums*, des *Technical institutes* et des *musées civiques ;* la Belgique, elle, n'a encore aucun établissement de ce genre.

La Ligue ne peut suffire à elle seule aux dépenses d'une telle création : elle fait donc appel au public, l'engageant de son côté à fournir les plans, à établir le programme, à déterminer le classement. Deux architectes s'occupent déjà de l'élaboration. Un généreux anonyme a mis à la disposition de la *Ligue* une cotisation annuelle de cinq cents francs et une collection d'objets d'art.

***

Un jeune artiste de talent, M. Emile Charlet, vient de terminer pour la prochaine exposition du *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles un grand portrait d'une très-réelle valeur. Un de nos collaborateurs, qui a eu l'occasion de le voir à l'atelier, nous a signalé particulièrement la riche harmonie de l'ensemble, la vie chaude et parlante des carnations, la fermeté et la beauté des pâtes. Attendons-nous à un succès.

***

Un nouveau confrère d'art, l'*Art français*, vient de paraître avec l'année nouvelle. Directeur, M. Gonzague Privat. Bonne et longue vie.

***

Notre confrère de la *Fédération artistique*, M. Gustave Lagye, termine dans son dernier numéro un travail intéressant sur le peintre anversois Lies.

***

Le tableau de l'*Aube*, de M. Charles Hermans, obtient en ce moment le plus vif succès à Vienne, où il est exposé.

***

La loi contre la contrefaçon des photographies et des œuvres d'art a été votée par le Parlement allemand. Elle entrera en vigueur, la première (photographies) le 1er juillet, la seconde (œuvres d'art) le 1er avril 1876.

***

Il paraît que la fameuse vente du mont-de-piété à Rome, si pompeusement annoncée, est loin de répondre à l'attente générale. Le public est peu nombreux et les lots d'une valeur douteuse. Il y a pourtant quelques bons tableaux, mais noyés dans un nombre plus grand de mauvais. La mise aux enchères du dernier lot est fixée au 31 janvier.

***

Un groupe d'artistes et d'amateurs italiens a pris l'initiative de la construction d'un édifice pour servir à l'exposition annuelle des œuvres des peintres, graveurs, sculpteurs du royaume. Le gouvernement accorde une allocation annuelle de 50,000 francs.

***

M. Carrier-Belleuse a été nommé directeur des travaux d'art à la manufacture de Sèvres.

***

M. C. Vosmaer publie dans le *Nederlandsche spectator* un travail intéressant sur les nouveaux aménagements du *Mauritshuis*, de la Haye. Grâce au dévouement de M. de Stuers, à qui l'on doit le premier catalogue scientifique du musée de la Haye, bien de trésors d'art viennent d'être arrachés à l'obscurité. M. Vosmaer mentionne notamment des toiles de Van Honthorst, Mijtens, Van Ravenstein, une grande toile de Cornelis Van Haarlem, trois têtes colossales de Goltzius ; un portrait de femme du Titien (douteux) un Marcello Vicentino. Parmi les acquisitions nouvelles M. Vosmaer cite : un Esayas Van de Velde, — le musée n'en avait pas ; — des œuvres de Droogsloot, Westerbaen, R. de Vries, Aert de Gelder, Moeyaert, Soolmaker, Roosenhagen, Frans Floris, etc., etc.

Le placement a été complètement et heureusement remanié. La *Leçon d'anatomie* de Rembrandt, encadrée de noir et posée sur une toile verte, parmi quelques beaux portraits, semble une connaissance nouvelle.

S. VANDENBOSSCHE-GÉRARD

29, RUE DES SABLES, 29

près la rue des Marais

BRUXELLES

Encadrements, Fabrique de Passe-partout et Cadres en tous genres. Lavage des Gravures à neuf.

CH. NOË

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Bruxelles

ACHAT, VENTE & EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

Rue de Ruysbroeck, 74, Bruxelles

VENTE, ECHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette Maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôts d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, Bruxelles

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE & VERNISSAGE.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalage pour magasin

HENRI VEY

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

VINS FINS ET LIQUEURS

FOURNITURE SPÉCIALE DE LA BOURGEOISIE

E. PARENTEAU, aîné, de Bordeaux

MAISON DE 1re ORDRE

très-honorablement connue en Belgique

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE :

EDOUARD de LACOUR, *rue de l'Hôpital, 17*

A BRUXELLES.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES.

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN.

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2 (près du MUSÉE)

ANVERS.

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28.

FABRIQUE DE VERNIS
COULEURS EN POUDRE
COULEURS BROYÉES
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
CHEVALETS DE CAMPAGNE
ET D'ATELIER
PARASOLS, CANNES, ETC., ETC.

MANNEQUINS
BOITES A COULEURS
ET A COMPAS
PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE.

SPÉCIALITÉ DE TOILETTES DE BALS

CHARLOTTE DE VUYST

41, RUE DES FRIPIERS, 41

BRUXELLES

ROBES & CONFECTIONS

ÉLÉGANCE. — CÉLÉRITÉ.

J. PAUWELS

Marchand-Tailleur

19, RUE DE LA MADELEINE, 19

SPÉCIALITÉ D'ÉTOFFES ANGLAISES.

MAISON D. DESWARTE, RUE DE L'AMIGO, 21

Successeur J.-B. GOFFOY

FABRIQUE DE VERNIS
Couleurs en poudre et broyées
Couleurs fines en tubes pour tableaux.

TOILES, PANNEAUX, CHASSIS
Chevalets d'atelier et de campagne
Cannes, siéges, etc., etc.

BOITES A COULEURS & A COMPAS
Crayons pour faux-bois
Pastels et pinceaux en tous genres.

Assortiment complet des articles pour la peinture sur porcelaine.

ARTICLES POUR L'ARCHITECTURE ET LE DESSIN

SPÉCIALITÉ DE BRONZES EN POUDRE.

LIBRAIRIE ARTISTIQUE

EN VENTE A L'OFFICE DU JOURNAL

90, Galerie du Commerce, 90.

MAGNIFIQUES ÉPREUVES PHOTOGRAPHIQUES D'APRÈS LES TABLEAUX LES PLUS CÉLÈBRES

La ronde de Nuit,
par L. Flameng.
ÉPREUVES AVANT LA LETTRE

La pièce de cent florins,
par L. Flameng.
ÉPREUVES AVANT LA LETTRE

LA REDDITION DE LA VILLE DE BREDA
par Laguillermie.

La vie de la Sainte Vierge Marie.
par Albert Durer.

LA GRANDE PASSION
par Albert Durer.

Album de 14 eaux-fortes.
PAR
Mme Rolin Jacquemyn.

Storm de Gravesande,
Album de 13 eaux-fortes.

Eugène Smits,
Album de 8 eaux-fortes.

Souvenirs de Tunis,
Album de 13 eaux-fortes.
Par le Vicomte LE BAILLY D'INGHUEM.

DE LA STATUE
ET
DE LA PEINTURE
Edition A. Lévy à Paris.
Prix 10 fr.

LE MONITEUR DES ARCHITECTES
REVUE MENSUELLE
DE L'ART ARCHITECTURAL
ET DES TRAVAUX PUBLICS
Prix de l'abonnement, 30 fr.

ESQUISE D'UNE HISTOIRE
DE
L'ARCHITECTURE CLASSIQUE
Edition A. Lévy à Paris.
Prix 1 fr.

ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX ARTISTIQUES POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER

ANNONCES DES THÉATRES

Théâtre royal de la Monnaie. — Le Prophète.

Théâtre royal des Galeries-Saint-Hubert. — Ferréol.

Théâtre des Fantaisies parisiennes (Alcazar royal). — La Belle-Hélène.

Théâtre royal du Parc. — Gavaut, Minard et Ce. — Le Procès Vauradieux.

Théâtre Molière. — Stella.

Théâtre des Délassements. — Le massacre de l'Herzégovine.

Casino des Galeries-Saint-Hubert. (Bouffes bruxellois). — Bruxelles à tous les diables. Grande revue de l'année.

IMPRIMERIE BROGNIEZ & VANDE WEGHE, RUE DU LAVOIR, 19, BRUXELLES.

N° 24 TROISIÈME ANNÉE 20 FÉVRIER 1876.

L'ART UNIVERSEL

AVEC GRAVURES A L'EAU-FORTE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

SOUS LA DIRECTION DE M. CAMILLE LEMONNIER

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à M. AUG. CHOLET, *Administrateur-Gérant.*

BUREAUX :

Bruxelles, 90, galerie du Commerce.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Belgique, franco	15 fr.
France, »	20
Angleterre, »	18
Allemagne, »	18
Pays-Bas, »	18

ON S'ABONNE : à **Paris**, chez C. PONT, libraire, 97, rue Richelieu ; chez HEYMANN, éditeur, 3, Chaussée-d'Antin ; — à **Londres**, chez HACHETTE, libraire ; chez BAILLÈRE, EINDAL & C° ; — à **Genève**, chez Joel CHERBULIEZ, libraire ; — à **Berne**, chez B. F. HALLER, libraire ; — à **Leipzig**, chez MUCQUARDT, libraire ; — à **Rome**, chez BOCCA frères, Corso, 207 ; — à **Leyde**, chez A. W. SIJTHOFF, libraire ; — à **La Haye**, chez Martinus NIJHOFF, libraire ; — à **Vienne**, chez BRAUMULLER et fils, libraires ; chez GEROLS, libraire-éditeur, Stephensplatz.

Pour la **Belgique**, au bureau du journal, 90, galerie du Commerce, à BRUXELLES, et chez tous les libraires.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Autriche, franco	18 fr.
Russie, »	22
Suisse, »	18
Italie et Portugal	20
Suède et Norwège	20

L'Art Universel livre à ses abonnés, avec le présent numéro, **six eaux-fortes.** Ce sont :

Le Moulin, par HIPPOLYTE BOULENGER ;
La Prairie, par HIPPOLYTE BOULENGER ;
Étude de paysage, par JULES GOETHALS ;
Tête de vieillard, d'après Rembrand, par LOUIS LENAIN ;
La Porte Gayole (Boulogne-sur-Mer), par V. J. VAILLANT ;
Coin du vieux Bruxelles, par J. VAN MOER.

Outre ces six eaux-fortes, l'**Art Universel** livre à ses abonnés une mélodie intitulée :

Loin du pays, paroles et musique de CHARLES GOUNOD.

L'expédition des eaux-fortes exigeant un temps assez long et des soins particuliers, les personnes qui ne les recevraient pas avec le présent numéro sont informées qu'elles le recevront avec le n° 1 de la quatrième année. Cependant l'administration prendra toutes ses mesures pour servir à la fois le plus grand nombre d'abonnés possible.

SOMMAIRE :

TEXTE. — LES EAUX-FORTES DE « L'ART UNIVERSEL » : *C. L.* — LE CRAYON SATIRIQUE ANGLAIS. Les contemporains. III : *Mars.* — ISIDORE PILS. Exposition de ses œuvres : *Eugène Montrosier.* — EXPOSITION TOMBOLA AU PROFIT DES INONDÉS DU MIDI : *J. Hœpfer.* — NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ART. Correspondance de P.-P. Rubens (suite) : *Ch. Ruelens.* — CHRONIQUE ARTISTIQUE. Concours, ventes, expositions, nouvelles diverses.

LES EAUX-FORTES DE « L'ART UNIVERSEL »

On a reproché à notre publication de faire paraître bien tardivement ses eaux-fortes. Le reproche est mérité, mais il n'est pas sans excuse ; si on me le permet, je vais en quelques mots présenter notre défense. C'est, du reste, au directeur du journal qu'il appartient de parler en cette circonstance.

Dès le début de la présente année, qui, pour le rappeler, est la troisième depuis la fondation de *l'Art universel*, l'administration, sur notre proposition, se mettait en mesure de livrer un certain nombre d'eaux-fortes à ses abonnés. A cet effet, elle commençait par se procurer deux cuivres de notre pauvre et regretté Hippolyte Boulenger. Elle s'entendait en même temps avec quelques autres artistes, pour tâcher d'arriver à une série brillante. Les négociations ayant abouti partout, il n'y avait plus qu'à attendre la remise des cuivres : on verrait ensuite comment elle entendait tenir ses promesses.

Cinq planches étaient en notre possession dès le mois de mai ; mais nous ne pouvions les faire paraître sans avoir reçu celles qui devaient les compléter. Nous n'ignorions pas, du reste, que M. Van Moer travaillait à son cuivre, que M. Durand-Brager, qui n'avait jamais fait d'eau-forte,

s'y préparait par des études répétées, et que M. Félicien Rops mettait la dernière main à son *Bouvier wallon*. C'étaient justement les trois artistes en retard.

Ceux qui connaissent l'extrême conscience du peintre du vieux Bruxelles ne s'étonneront pas de sa lenteur à nous livrer son travail. Chaque épreuve de sa planche le laissait mécontent et reculait en quelque sorte son idéal. On peut dire que, pendant plusieurs mois, sa plaque n'entra chez l'imprimeur que pour en sortir aussitôt. Chaque fois, de nouveaux travaux s'ajoutaient aux anciens ; une flèche de lumière s'ébarbait dans les pénombres ; les ombres s'obscurcissaient ou devenaient plus claires ; et de petits détails, gravés après coup, renouvelaient par endroits la physionomie du dessin primitif. Enfin pourtant, M. Van Moer parut avoir touché le but qu'il se proposait ; du moins était-il arrivé au terme de ses travaux ; la plaque nous fut remise, et de ce côté nous nous sentîmes libres d'inquiétude. Mais elle allait renaître d'un autre côté.

Il y a deux mois environ, un mal sans trêve s'appesantissait sur M. Durand-Brager : pour comble de malheur, c'étaient ses yeux qui étaient attaqués. Incapable de se livrer à aucun travail, il dut renoncer à la peinture ; il dut surtout renoncer à l'eau-forte. On sait quelle brûlure produit sur la rétine le miroitement du cuivre entaillé par la pointe ; la raie que la main inscrit dans le métal s'incruste, par contre coup, dans l'œil et l'endolorit affreusement. Nous perdîmes dès ce jour l'espoir de publier une planche de M. Durand-Brager.

De son côté, M. Félicien Rops, mécontent à la dernière heure de son *Bouvier*, nous écrivait de Paris que les plus horribles supplices ne pourraient le déterminer à nous livrer son cuivre au point où il l'avait poussé ; il nous demandait de le garder encore quelques mois, pour le remanier et « *en retrancher peut-être une grande diablesse de fille qui se trouve à l'avant-plan.* »

Voilà comment, après avoir pensé un instant être prêt au milieu de l'année, nous sommes arrivé au bout sans l'être plus qu'alors ; voilà aussi comment des huit planches que nous avions promises, il ne nous est pas possible, à l'heure qu'il est, d'en livrer plus de six.

Non-seulement l'envoi des eaux-fortes a été longuement retardé, mais deux planches manqueront à l'envoi. On a vu par l'énoncé des motifs que notre administration n'est pas aussi coupable qu'elle peut le paraître. Forcément, un journal à gravures est toujours un peu à la merci des artistes ; à plus forte raison quand un mal inopiné vient les frapper, comme M. Durand-Brager, ou lorsque, comme c'est le cas pour ce Protée de Rops, on n'a pas eu la précaution de les entourer de chaînes étroites.

Il y a une réparation à cette forfaiture. La voici telle que l'administration du journal me prie de l'offrir et de l'énoncer :

Les planches de MM. Durand-Brager et Félicien Rops paraîtront aussitôt que l'administration aura reçu les cuivres. Elles seront délivrées à toutes les personnes abonnées pour l'année 1875-1876, sans préjudice des eaux-fortes que publiera *l'Art universel* pendant l'année 1876-1877.

Je prie les personnes plus sévères que justes qui pourraient, malgré ces explications, continuer à nous tenir rigueur, je les prie de feuilleter la collection du journal pendant cette dernière année, celle-là même au terme de laquelle nous sommes parvenu et qui, demain, fait place à l'année nouvelle. Ils y verront que si nous sommes fatalement au dessous de nos promesses en ce qui concerne les eaux-fortes, nous les avons dépassées en d'autres choses ; et pour ne parler que de cela, *l'Art universel*, en effet, a publié dix dessins lithographiés.

C——E L——R.

LE CRAYON SATIRIQUE ANGLAIS [1]

LES CONTEMPORAINS

IV

Ouvrons à tout hasard la collection des dernières années du *Punch*.

Les dessinateurs habituels sont au nombre de six ; nous les retrouvons presque au complet dans chaque numéro. Ce sont MM. Du Maurier, Charles Keene, Linley Sambourne, John Tenniel, W. Ralston et miss L. Bowers. Chacun de ces artistes a son rôle bien défini et son originalité tranchée ; mais il paraît évident, à voir la coordination parfaite imprimée à l'ensemble du *numéro*, qu'ils subissent souvent une impulsion directrice dans le choix des sujets et même dans la rédaction des légendes accompagnant leurs dessins.

Depuis nombre d'années, le « carton » politique de chaque semaine est dû au crayon de John Tenniel, devenu très-populaire.

Avant de collaborer au *Punch*, Tenniel s'était adonné exclusivement à la grande peinture (2) : aussi bon nombre de ses productions dans le journal satirique ont-elles moins les allures vives de la *caricature* que le style froid et compassé d'une fresque allégorique. Les intentions les plus mordantes ne se dégagent pas toujours clairement de ces contours anguleux et de ces attitudes glaciales. Cela est correct, étudié, mais cela ne provoque le plus souvent ni colère ni rire ; et le lecteur anglais, en tournant la page, articule flegmatiquement comme après la lecture d'un *leader* du *Times* ou l'audition d'un sermon du dimanche : — Il a parfois de bonnes idées ! (*He has sometimes very good ideas !*)

De toute façon, ces dessins politiques jouissent d'un grand succès. Le goût de nos voisins est en effet, sur ce point, — comme nous l'avons dit précédemment, — bien différent du nôtre. Chez eux, il faut, pour que l'artiste réussisse, que dans ses œuvres la *respectability* ne perde jamais ses droits ; toute attaque violente, toute tentative de scandale,

(1) Voir les deux numéros précédents.

(2) Au début de sa carrière, Tenniel montra une puissance artistique considérable dans la décoration monumentale, — notamment dans la fresque de Sainte-Cécile, salle des Poètes, — au Palais de Westminster.

loin de « faire mousser » le journal, nuirait à sa réputation et le conduirait à la ruine.

Tenniel l'a bien compris. C'est ainsi, par exemple, que possédant à un haut degré le talent des ressemblances, il est appelé, à tout instant, à reproduire les traits de quelque ministre, de quelque personnalité marquante : il y réussit on ne peut mieux, mais il fait plutôt du portrait que de la charge. Rarement les physionomies se trouvent présentées sous un aspect franchement ridicule ou grotesque. Aussi, quelque audacieuse que soit l'intention du dessinateur, il est rare, croyons-nous, que les personnes en cause puissent le prendre au tragique du rôle qu'il leur fait jouer. Pour nous servir d'un terme du métier, nous dirions volontiers que loin de *démolir* un homme le crayon de Tenniel lui fait une douce réclame !

Ceci posé, nous nous sentons à l'aise pour décerner au dessinateur la juste part d'éloge qui lui revient. Sans cesse sur la brèche, l'œil et l'oreille au guet, — jamais il ne se laisse prendre au dépourvu ; et le public, bon juge en matière d'*actualité*, ne peut que lui savoir gré de cette promptitude à émettre sur les événements de chaque jour une pensée parfois un peu timide, mais toujours pleine d'à-propos et de bon sens.

Les *types* de Tenniel sont variés, cela se conçoit : les grands de la terre y passent comme les petits. Aussi a-t-il fort affaire de braquer l'objectif sur tous ces inconnus de la veille que les hasards de la vie publique mettent en relief le lendemain.

Les fluctuations de la politique intérieure des dernières années lui ont fourni ses deux types favoris : Gladstone et Disraeli (*Dizzy*), premiers ministres, comme on sait, à tour de rôle.

Une page imitée de Gérôme nous a paru conçue avec un rare bonheur. *Les deux augures* sont en présence, dans la coulisse parlementaire, avant l'ouverture de la session de 1873 :

Disralius. — Je me demande toujours, frère, comment nous, chefs augures, nous pouvons nous rencontrer sans rire, le jour de l'ouverture !

Gladstonius (avec dignité). — Je n'ai jamais éprouvé, frère, le besoin d'hilarité auquel vous faites allusion, et je trouve que la remarque frise la plaisanterie ! (*savours of flippancy!*)

Une autre fois, lors de l'avènement du parti *tory* au pouvoir, Disraeli, redevenu premier ministre, prend congé de Gladstone, son prédécesseur *whig* :

— Je regrette de vous perdre, lui dit-il !... *J'ai commencé* par publier des livres, *vous terminez* par là : vous êtes peut-être le plus sage de nous deux.

Réflexion profondément philosophique que tous les hommes d'État pris du besoin d'écrire devraient bien méditer.

Parfois Tenniel se permet, *proh pudor*, un calembour ! Le prince de Galles ayant reçu les insignes de grand maître de la franc-maçonnerie, le vén.·. f.·. *Punch (brother Punch)* l'accueille par ces mots :

— Altesse Royale, maintenant que vous voilà maître-maçon, j'espère que vous allez faire de votre mieux pour améliorer notre architecture publique, et surtout les habitations des pauvres !

Citons encore la scène où l'honorable Disraeli, prenant congé du Sultan de Zanzibar, émet l'espoir qu'après avoir vu de près, les bienfaits de la liberté, il aidera l'Angleterre à anéantir l'esclavage.

Sur quoi le Sultan Seyyid Barghash d'objecter finiment que « le parti *conservateur* est très-puissant à Zanzibar. »

L'allusion satirique est habilement amenée, et l'honorable Disraeli — car il est homme de sens — en aura certainement tiré la conclusion qu'il est moins malaisé d'être conséquent avec soi-même dans les rangs du progrès que dans le camp réactionnaire.

V

Le rôle de *Linley Sambourne*, à l'état-major satirique de *Mr. Punch*, paraît au premier abord des plus modestes : *illustrer des initiales !* Et, en effet, là se borne, la majeure partie du temps, la collaboration de cet intelligent humoriste. Mais sous son crayon habile, ces en-tête d'articles deviennent souvent de véritables petits poèmes, et le talent de composition, joint à une verve de touche endiablée, en fait pour le connaisseur un régal de délicat.

Sambourne pratique surtout le *dessin au trait ;* non point qu'il se sente inhabile aux oppositions de lumière et d'ombre, — car nous savons de lui tels ouvrages qui dénotent au contraire une entente parfaite de ces difficultés (1), — mais bien parce que la silhouette, mieux que toute autre forme, lui permet de lâcher la bride à sa fantaisie, et met en relief ses qualités maîtresses : l'abondance imaginative, la netteté et la concision de la main, une justesse de coup d'œil remarquable, qui fait de ses portraits, notamment, des chefs-d'œuvre d'expression et de ressemblance.

Les croquis de Sambourne n'ont point d'autres légendes que les articles dont ils sont la paraphrase ou le complément. L'actualité en est la base fondamentale. C'est ainsi que, pendant la période législative, le journal satirique publie chaque semaine, sous le titre de *Punch's Essence of Parliament*, une parodie des débats de la Chambre des Lords et de la Chambre des Communes : l'artiste, dans ses initiales d'en-tête, enchevêtre alors des portraits-charges, des silhouettes drôlatiques, des scènes faisant allusion au texte, des *coups de crayon*, en un mot, du meilleur comique et d'une grande harmonie d'ensemble.

Les événements *à sensation* inspirent sans relâche sa fantaisie. Tout ce qui fait partie du *public gossip*, — comme on dit là-bas, — tout ce qui *est sur le tapis*, trouve son crayon frais et dispos. Chaque année nous ramène une page sur les régates d'Oxford contre Cambridge, sur le Derby d'Epsom, sur les manœuvres militaires d'automne, sur le chaud, sur le froid, sur la pluie, le beau temps, que sais-je ! Mais ne croyez pas à de la monotonie, car chaque fois le *sujet de conversation* à la mode est présenté sous une forme neuve, inédite.

(1) Notamment un livre publié en collaboration avec J. L. Molloy : *our Autumn holidays on French rivers*, rempli de croquis d'après nature enlevés avec la plus grande maëstria.

L'artiste excelle encore à reproduire ou à parodier les modes excentriques de son pays et d'ailleurs. Ses blondes ladies, aux tresses abondantes, ont un charme exquis. Jamais de vulgarité dans les physionomies. Les profils sont aristocratiques comme les mains et les chaussures. Les attitudes nonchalantes, le *Grecian bend* (litt. : courbure grecque) (1) et l'*Alexandra limb* (2), ces contractions *fashionables* dans la pose et dans la marche des *fair girls of the period*, sont rendues avec beaucoup d'esprit et de gaîté.

Nous pourrions citer à l'infini les jolies pages de Sambourne. Ses allusions sont parfois très-caustiques : c'est ainsi qu'à propos de la brochure de Gladstone sur *les décrets du Vatican*, il nous représente Gladstone en serpent cherchant à mordre la lime (le pape) : l'apologue, dans la bouche du libéral *Punch*, dénote à la fois autant d'indépendance que de perspicacité.

Les pages du 20 mars 1875, représentant la foire aux vanités du jour, du 22 mai et du 26 juin, renfermant une quantité de portraits-charges d'artistes, tous au plus frappants, méritent encore une mention toute spéciale. L'artiste s'y est surpassé.

L'on observera que ces productions sont généralement ce qu'on appelle en France des *croquis de chic*, enlevés haut la main au gré de la fantaisie ; ce qui ne diminue en rien, nonobstant le voisinage de ses collaborateurs plus rigoureusement naturalistes, la valeur d'un artiste dans son genre sans rival.

(*A continuer.*) MARS.

ISIDORE PILS

EXPOSITION DE SES ŒUVRES

Pils, talent impressionnable, tempérament maladif devait subir le contre-coup des événements qui terrassèrent les plus vaillants. Un effort stoïque, une volonté superbe avaient eu raison de son corps chétif sans cesse courbé par l'affection qui le minait, et il avait pu mener à bonne fin ses deux toiles capitales : le *Débarquement des troupes en Crimée* et *la Bataille de l'Alma*. Mais quand vint le moment terrible, l'échéance de toutes les haines qui s'étaient amassées en Allemagne, la défaite et ses massacres, la retraite, ses tristesses et ses désespoirs, le siége et ses alternatives de joie et de douleur ; quand il vit les pavois brisés, les couronnes de chêne flétries, les drapeaux arrachés de la hampe et brûlés ou livrés clandestinement ; quand il sentit que le sol de la patrie semblait maudit, l'espéce d'énergie factice dont il avait donné tant de preuves s'éteignit et il perdit du même coup le talent mâle qui le caractérisait et la fierté hautaine qui le soutenait. Ce jour-là l'homme avec ses qualités intimes, sa foi absolue dans l'art restait, mais le peintre disparut.

(1) *Cassure* caractéristique du corps, la partie supérieure portée en avant, la partie inférieure en arrière.

(2) La princesse Alexandra passant pour bo ler légèrement, les ladies, par un esprit d'imitation courtoise singulièrement placé, ont mis ce *mouvement de membre* à la mode !

Or, pour nous, l'exposition de l'Ecole des Beaux-Arts le montre sous un jour plus favorable. On ne le juge pas seulement sur les quelques morceaux saillants qu'il a signés, qui ont consacré sa réputation, mais bien sur un ensemble de travaux qui dénotent un véritable peintre. Non pas, certes, peintre de génie, comme ses amis l'écrivent et le proclament, mais artiste volontaire et d'une ténacité remarquable.

Peut-être a-t-on un peu abusé, pour faire nombre, dans l'exposition qui nous occupe, des croquis et études faites en vue de composer par figures ou groupes détachés les grands sujets que le peintre avait conçus. C'est absolument comme si, pour prouver la valeur d'un littérateur, ses familiers disaient : Il savait bien l'orthographe ! La belle affaire ! Ce qui serait bien plus étonnant, ce serait qu'il eût écrit des chefs-d'œuvre sans le savoir.

Tous ces détails, toutes ces indications, tous ces essais rentrent inévitablement dans ce que nous appellerions volontiers le secret de la coulisse. Secret qu'il ne sied pas au public de connaître. Ce que ce dernier demande ce sont des œuvres. Peu lui importe comment elles ont été créées. Nous pensons que les organisateurs d'expositions posthumes ne se préoccupent pas assez de cette vérité. Ils procèdent dans un but louable, nous en sommes persuadé, mais nous craignons qu'ils ne dépassent le but, au lieu de l'atteindre. Si encore il s'agissait d'études importantes, de recherches puissantes, de conceptions grandioses arrêtées à mi-chemin par la maladie ou par la mort, nous serions avec eux. Mais ils ont tort d'abuser des croquis, souvent informes que le peintre n'avait tracés qu'à titre de renseignements et qu'il eût détruits s'il avait pu penser qu'un jour ils seraient livrés au public. Qu'arrive-t-il, c'est que les visiteurs jettent à peine un coup d'œil distrait sur cet amoncellement de dessins, d'ébauches, de recherches, de tâtonnements peu propres à servir la gloire du défunt.

Nous nous permettons cette critique parce que, à part quelques toiles importantes et des aquarelles spirituellement enlevées, le bagage de Pils semble bien léger. Nous ne pouvons pas citer *Rouget-de-Lisle* que la gravure a popularisé, comme un bon tableau ; et quand indépendamment du *Débarquement en Crimée* et de la *Bataille de l'Alma* nous aurons mentionné : *Soldats distribuant du pain aux indigents ;* la *Prière à l'hospice ;* la *Tranchée devant Sébastopol ;* le *Jeudi-Saint en Italie ;* le *Campement de cuirassiers ;* et les épisodes du siége et de la Commune, nous aurons tout dit sur les peintures de Pils.

Les aquarelles sont plus intéressantes à notre avis. Elles renferment presque toutes des qualités de dessin, de composition et de couleur qui attireront les amateurs. On sent que le regretté peintre possédait son militaire sur le bout du doigt. Signaler celles qui nous ont le plus particulièrement frappé serait trop long. Nous préférons renvoyer le public au catalogue. Enfin, les études faites en Kabylie et à Alger, et les compositions conçues pour les peintures des voussures de l'escalier de l'Opéra séduisent par leur originalité.

Peut-être nous trouvera-t-on sévère pour Pils, et se demandera-t-on les motifs d'une appréciation pourtant bien désintéressée. Notre réponse à cette question, la voici :

Nous estimons qu'en France, à Paris surtout, on cède trop à l'engouement du moment. Dès qu'un homme en vue

meurt, on veut lui décerner les honneurs du Capitole, avec une irréflexion dangereuse. Qu'il ait du génie ou du talent, c'est absolument la même chose. Eh bien! nous voulons réagir contre cette tendance, et établir une fois pour toutes une ligne de démarcation entre ceux qui sortent de la vie pour entrer dans l'immortalité et ceux qui sortent du succès passager pour disparaître dans la nuit du tombeau!

EUGÈNE MONTROSIER.

EXPOSITION TOMBOLA

AU PROFIT DES INONDÉS DU MIDI.

Les artistes belges ont répondu en masse à l'appel qui leur avait été fait par quelques hommes d'initiative généreuse pour venir en aide à la détresse des populations du Midi. Ce n'est jamais en vain du reste que l'on frappe à la porte de ces nobles travailleurs et leur talent devient millionnaire du moment qu'il y a des infortunés à secourir. Au lendemain des désastres du Midi, une catastrophe terrible frappait tout un village; des familles entières étaient livrées à la merci du sort, sans aide, sans secours, ayant perdu les pères et les fils qui les faisaient vivre. On se souvient encore de la désolation qui parcourut la Belgique entière au récit des lamentables détails que publiaient chaque jour les feuilles. De partout on organisa des secours, mais les premiers arrivants dans cette lutte de générosité furent encore une fois les artistes. Sans marchander, sans compter, épuisés déjà par les dons de la veille, ils n'écoutèrent que leur cœur, et comme ils avaient donnés pour les inondés du Midi, ils donnèrent pour les victimes de Wommelghen. Nous tenons à honneur de mettre en lumière ce noble et généreux désintéressement, cette vivace et constante sollicitude d'hommes frappés eux-mêmes, en ces temps critiques d'accalmie, par l'inévitable marasme qui résulte pour l'art de l'incertitude des politiques. Oublieux de leurs intérêts, ils ont ouvert les mains comme ils avaient ouvert leurs cœurs, et lorsque tant d'autres marchandent un élan de l'âme et une pauvre petite pièce de monnaie, ils ont apporté à l'œuvre, avec un empressement aussi noble que leur don même, leurs toiles, leurs couleurs, leur émotion et leur talent.

J'ai parlé de leur émotion, c'est qu'elle existe réellement. Parcourez les trois salles occupées par les tableaux envoyés à la tombola: vous verrez reparaître à chaque pas le souvenir douloureux des désastres et le coup retentissant qu'ils ont porté au cœur des artistes. Et sans aller plus loin, tous ces petits panneaux où l'on voit mêlés à l'eau, aux éléments en fureur, au débordement des fleuves, luttant contre le flot, emportés par la déroute des tourbillons, les femmes, les hommes et les enfants, parmi les débris du vieux mobilier, sous les arches de la maison anéantie, ces panneaux pleins d'âme auxquels a présidé une tendre et compatissante pensée ne disent-ils pas mieux que des paroles la pitié profonde des artistes? M. Louis Gallait, en tête, n'a-t-il pas pour cette œuvre touchante trouvé dans la charité même un motif mélancolique et qui fait penser aux tristes mères et aux pauvres orphelins? Il convenait à cet esprit sentimental de renouveler en cette occasion le sujet familier de ses inspirations. Cette fois du moins, nous avons trouvé que ce sujet devenu banal à force d'avoir été ressassé, empruntait à la circonstance un charme réel; une larme enchassée dans une œuvre d'art, une larme qui a dès ce jour le poids de l'or, est la revanche de tant de larmoiements inutiles. M. Gallait a, du reste, rarement fait mieux que son *Nid détruit*.

Nous ne voulons pas faire un compte rendu. Une discrétion que l'on appréciera, met à la franchise de notre critique habituelle une sourdine forcée. Il y a, au petit salon des inondés, des œuvres un peu précipitées, des jets un peu décousus, des tableaux qui n'ont qu'une excuse, c'est d'avoir été faits dans un but de charité. Mais cette charité nous commande d'être charitables à notre tour: on n'a pas toujours le droit d'être sévère. A vrai dire, il est des compensations et pour une bonne moitié des envois, on peut dire que le talent s'est largement dépensé. Ce n'est pas impunément que figurent dans une exposition, des artistes de la valeur de MM. Dubois, Agneessens, Rosseels, Courtens, Asselbergs, Goethals, Portaels, Clays, de Braekeleer, Verwée, etc. On peut être sûr, avec ceux-là, que la main qui s'ouvre pour la charité laisse tomber des perles. Résumons en quelques mots nos impressions.

Une toile lumineuse d'abord, de Mlle Venneman, vrai morceau de peintre d'une franchise, d'une largeur de touche, d'une virtuosité de facture, d'une limpidité d'air qui rappellent Troyon et Dubois : ce sont ces deux tempéraments, en effet, qui semblent s'être fondus dans cette plantureuse et riche nature d'artiste qui s'appelle Mlle Venneman. De Louis Dubois, — le maître de Mlle Venneman, si nous ne nous trompons pas, — une peinture admirable d'accent et de touche, patinée par le temps, et faisant penser aux portraits d'anciens. Quelle impression de vie! Quels frémissements de sang! C'est le sang même qui bouillonne à travers ces pâtes grasses frottées de roses vifs sur un fond de blancheurs ambrées. De M. Crépin, une très-fine et très-vigoureuse étude (*Bassin de pêcheurs à Ostende*). Un délicieux *Paysage en Hollande* de M. Courtens, dans des verts pâles où éclatent quelques toits rouge. Une *Marine* de M. Clays. Une *Tête de femme* de M. Agneessens, solidement touchée. Une scène bien indiquée, mais noyée sous une couleur terreuse, par M. W. Angus (*Arrestation des Calvinistes*). Un beau paysage de M. Asselbergs, dans une gamme lumineuse. De Xavier de Cock, un *Paysage avec moutons*, avec l'effet de lumière familier à l'artiste. M. den Duyts fait don de deux tableaux. J'aime beaucoup le petit *Paysage :* le ciel teinté de violet est plein de finesse. Une *Marine* de M. de Pachtere, un nom nouveau : il y a de l'air, les tons sont justes, l'ensemble tient bien. Un *Coin de roche dans les Ardennes*, de M. Elsen, peinture polie, très-finie et fort coquette sous les vernis : le mélange de la roche et de la verdure est bien exprimé, dans des tons sourds qui rappellent certaines notes de Rousseau. M. Gabriel offre un *Paysage, vue de Hollande*, d'un sentiment charmant, et M. Goëthals un *Hiver* d'un scrupule infini. Evidemment, ce petit étang bordé de maisons en amphithéâtre est vu par quelqu'un; mais la recherche du détail apparaît trop dans l'éloignement; la facture me paraît aussi un peu monotone. Du brio dans la *Femme* de M. Goupil, un joli morceau fin de ton. Plus de brio encore dans la petite esquisse de M. Piet Verhaert. Cela ne vous remet-il pas en mémoire certaines études de De la Roche? Des paysages de MM. Heymans, de Baerdemaeker, Keymeulen, Lamorinière, Montigny, Neumans, Plasky, Rorcourt, Van Kuyck, qui feraient bonne figure dans n'importe quel salon de peinture. M. Artan envoie un bout de plage d'un ton très-fin et d'une tournure tout à fait peintre; M. Verwée, un *Etalon au pâturage*, gris de fer sur fond de ciel lumineux; M. Speeckaert, un *Bouquet* d'un sentiment délicat. Il y a encore des tableaux des Verhas, ces peintres charmants des élégantes modernes; une *Femme de Jérusalem*, de M. Verlat; des toiles de Mlles Bernaert et Van den Broeck; trois envois de la famille Van de Kerckhove; des dons de MM. Van den Bussche, Tyck, Tytgadt, Swerts, Stobbaerts, Struys, Markelbach, Mellery, Moerenhout, Le Mayeur, Lepas, Leemans, de Simpel; une spirituelle aquarelle de Madou; un *Amateur de peinture* de Oyens; un *Bibliophile* de W. Linnig; une vue de ville de Mols, des aquarelles de MM. Hubert, Stacquet, Dubois, De Mol; des statuettes de Lambeaux, De Pleyn, Laborne.

Signalons encore d'un Français établi à Bruxelles, M. Jules Ragot, un bouquet d'une saveur et d'un accent très-différents de la plupart des bouquets de fleurs. Le pinceau a jeté partout, dans ce joli morceau de palette, des touches délicates et fines, et des frottis légers, d'une virtuosité merveilleuse, assourdissent ou

réveillent ce qu'il y a dans les tons du pinceau de trop lumineux ou trop assombri. C'est l'œuvre d'un rafiné et d'un véritable amoureux de la fleur.

Comme on le voit par cette nomenclature rapide, l'exposition compte des éléments variés et bien propres à assurer le succès de la tombola. Dans un but louable, la commission avait demandé à M. Verlat l'autorisation d'exposer cinq de ses tableaux faits à Jérusalem. Déjà, lors du dernier salon de Bruxelles, nous avions vu un échantillon de la manière nouvelle de l'habile artiste : c'étaient ces *Mendiants* rôtis par le soleil qui font à présent partie des collections royales. Il nous semble qu'on a fait beaucoup de bruit, assez maladroitement, autour des tableaux envoyés de Jérusalem par M. Verlat. Cela ne méritait pas cet excès d'honneur. Peu de peintres, il est vrai, ont l'adresse de main de M. Verlat ; il traite avec une rare aisance tous les sujets qui s'offrent à son pinceau ; mais c'est une question de savoir s'il y réussit également. L'exemple des peintures de Jérusalem n'est nullement concluant sous ce rapport. Sans doute il y a de la couleur et beaucoup, mais la couleur d'un homme qui n'est pas coloriste ; il y a du trompe-l'œil dans le dessin des figures, mais ce dessin n'a ni bonhomie, ni caractère ; la facture est large, vigoureuse, robuste, mais elle est surtout grosse. Toutes les parties sont de la même exécution, les têtes, les vêtements, les ciels et les fabriques. Les pâtes sont cartonneuses, d'une lourdeur monotone, sans vibration, sans finesse, et ressemblent à des couches de chocolat glacé. Pour moi, je vois en M. Verlat un homme extrêmement habile, mais d'une habileté froide qui ne sait pas s'échauffer et un peintre qui a toutes les apparences d'une grande originalité sans avoir seulement un talent à soi.

J. Hoepfer.

NOTES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ART

Correspondance de P.-P. Rubens.

(Suite, voir p. 242.)

Nous ignorons ce qu'est devenu le portrait de l'infante Marguerite, la religieuse, et l'on n'en cite pas de gravure.

Ce sont là les seuls portraits de membres de la famille royale que Rubens ait pu peindre pendant les huit mois qu'il passa en Espagne ; les infantes Anne-Marie-Maurice et Marie-Anne ne se trouvaient pas en ce pays à cette époque.

Nous voyons par la lettre du peintre qu'il exécuta ces portraits pour le service de l'archiduchesse Isabelle et Pacheco nous dit « qu'il les fit en buste, pour être portés en Flandre ». Il faut donc supposer qu'ils ont été envoyés à Bruxelles, pour orner le palais de la souveraine.

Nous n'avons que des renseignements vagues sur les richesses artistiques dece palais. Rubens était peintre de l'hôtel des archiducs, depuis le 23 septembre 1609, et touchait annuellement 500 livres de pension. Les documents, publiés par M. Gachard (*Trésor national* 1842. I. p. 357), et par M. Pinchard (*Archives des Arts* II. 164 sq), relativement à des peintures de l'artiste ne parlent point du paiement des œuvres exécutées par Rubens en Espagne ; il est vrai qu'une partie des comptes de cette époque fait défaut et que l'artiste a pu être payé par le trésorier particulier des archiducs dont les comptes ont été détruits. Peut-être aussi certaines œuvres rentraient-elles dans le devoir de la charge de peintre. Nous serions assez de cet avis pour ce qui concerne les portraits.

Les archiducs Albert et Isabelle semblent avoir eu un culte particulier pour les effigies de famille. Dès le commencement de leur règne, ils avaient donné commission à leur généalogiste Antoine de Succa de parcourir les monuments, églises, abbayes, palais, et même de visiter les collections particulières, pour y dessiner tous les portraits peints sur vitraux ou autrement, sculptés sur les tombes, etc. des princes ayant régné sur les Pays-Bas, et de leurs familles. Isabelle envoie des portraits en Espagne, elle en donne à des seigneurs, elle en fait exécuter par plusieurs peintres.

Quant à ceux qu'elle fit faire par Rubens en Espagne, nous ne savons ce qu'ils sont devenus. S'ils ont orné le palais de Bruxelles, ils peuvent avoir passé dans la collection formée par l'archiduc Léopold-Guillaume qui fut envoyée à Vienne, en 1657 ; ils peuvent avoir péri, avec plusieurs autres œuvres de Rubens, dans l'incendie du palais en 1731. Il y aurait une étude à faire sur leur destinée, mais les documents fondamentaux n'ont pas encore été mis au jour : inventaires du palais des souverains, cessions ou donations, etc.

La publication de ces documents serait pourtant le seul moyen d'éclaircir, en une foule de cas, la question d'authenticité des œuvres du maître. Dans l'énumération des portraits peints par Rubens à Madrid, nous n'avons pas cité, à beaucoup près, tous ceux que l'on trouve mentionnés dans les catalogues de musées publics ou de collections privées. Or, combien n'y en a-t-il pas de ces œuvres que l'on attribue au maître et qui ne sont que des copies plus ou moins bonnes?

Un exemple de ce que peuvent nous apprendre quelques simples recherches nous est donné par les remarques suivantes sur le principal des portraits exécutés par Rubens en Espagne, le portrait équestre du roi Philippe IV.

Plusieurs ouvrages modernes mentionnent le portrait équestre de Philippe IV parmi les œuvres du peintre se trouvant à Madrid ou à l'Escurial. Selon M. Villaamil, qui termine son ouvrage par une étude sur les ouvrages de Rubens ayant existé ou existant en Espagne, le portrait équestre, exécuté pendant le second voyage du peintre, est perdu. Il est mentionné et décrit dans des inventaires du palais de 1636, 1686 et 1700, mais il est très-probable qu'il périt dans l'incendie de 1734, car il n'en est plus question dans aucun inventaire.

Celui de 1636, le décrit en ces termes : Le roi est armé, à cheval sur un bai-brun, il porte une écharpe en cramoisi, un bâton à la main, un chapeau noir orné de plumes blanches. Dans le haut, un globe terrestre soutenu par deux anges et par la Foi qui tient une croix au-dessus du globe et offre à S. M. une couronne de laurier ; à l'un des côtés, la justice divine foudroie ses ennemis, de l'autre côté, sur le sol, un Indien porte le heaume. »

Nous ne connaissons pas de gravure de ce portrait ; ni Basan, ni Delmarmol, ni le catalogue récent de M. Schnee-

vogt n'en citent. M. Villaamil croit retrouver une mauvaise copie de l'œuvre de Rubens dans le n° 210 de la galerie de Uffizi de Florence « tableau, dit-il, que par une erreur aussi manifeste que déplorable on attribue à Velasquez. »

Nous nous arrêtons un instant sur cette œuvre à cause des erreurs dont elle est le sujet. M. Van Hasselt (*Vie de Rubens*, p. 342) la cite comme se trouvant à l'Escurial et ajoute : « On connaît une planche gravée par P. de Jode et qui représente le roi à cheval passant sous un arc de triomphe. » C'est une première erreur. La planche dont il parle n'est point la copie du tableau de Rubens, mais une fabrication d'un certain Petrus Cocus « de Brusselles l'an de la paix » exécutée au moyen du portrait équestre de François de Moncade par Van Dyck, portrait que l'on a transformé en celui de Philippe IV et qui a été réellement gravé par de Jode. « Une autre gravure, continue Van Hasselt, nous montre le même souverain à cheval accompagné de quatre génies qui planent au-dessus de sa tête, et dont deux portent un globe, tandis qu'un troisième tient une couronne et une croix ; derrière le Roi on voit un page maure qui porte un casque. »

Cette description que M. Van Hasselt a empruntée au catalogue de Smith, est assez conforme à la description du tableau donnée par l'inventaire de 1636. Nous ne connaissons pas cette gravure et aucun des iconophiles qui se sont occupés de l'œuvre de Rubens ne l'a mentionnée.

Le portrait de Philippe IV doit avoir fait sensation à l'époque où il fut exécuté : il eut l'honneur d'être le sujet d'un poème de Lope de Vega : *Silva al quadro y retrato de Su Magestad que hizo Pedro Pablo Rubens* (1). (Ce poème est inséré dans les *Obras*, éd. 4°. t. I, p. 256.)

Un autre poète, Francisco Lopez de Zarate fit également résonner les cordes de sa lyre à la louange du peintre et de son œuvre, ou plutôt à la gloire du Roi représenté. La pièce est assez curieuse pour être reproduite (1) :

A S. M. le roi Philippe, notre maître, dont Pierre-Paul Rubens vient de faire le portrait à cheval, et tout armé. La Foi lui donne, comme à son défenseur, une couronne de la main droite, tandis que de la gauche, elle plante la croix sur un globe terrestre et dans sa colère divine foudroye ses ennemis, et un Indien personnifiant le Nouveau-Monde lui tient le casque et semble dire que c'est avec ses richesses que le roi soutient le poids de ses guerres.

Celui que tu vois, la poitrine armée d'acier,
Niant dans son visage la qualité de mortel,
Ne tient de la peinture que le silence seul,
Car il est plus au naturel que dans sa ressemblance.
Il est des cieux la suprême sollicitude,
Il le paient par là d'être leur Atlas,
Leur Alcide ; car il réduit à être un temple
Le globe par ses forces et par son exemple.

La foi le récompense par un diadème,
Parce que, pour elle, il décrète la paix ou la guerre.
Avec la croix, de son zèle clair indice,
Elle lui fixe à toujours le globe terrestre.

La puissance de Dieu est sa protection,
Il foudroie à terre ses ennemis
Le casque, de Nouveaux-Mondes le soutiennent,
Féconds en or pour (soutenir) le poids de la guerre.

C'est pourquoi, lorsque sa personne te met en extase
Tu le trouves divin (tu l'adorerais autrement que tu le vénères Roi)
Tu l'admires couronné, comme sans couronne,
Si tant est que, comme tu le vois, tu le contemples :
Le cheval, qu'il guide, reçoit une récompense
Plus grande que s'il le fixait parmi les étoiles ;
Car il surpasse celui qui orne le firmament,
L'oppression même est un mérite pour lui.

Comme s'il était doué de raison (cela nous dit
Ce qu'il vaut), tu l'admires quoique sans mouvement,
Heureux dans son obéissant assujettissement,
Tant tu admires ses efforts gouvernés !
Il ne dément pas son art savant,
En asservissant au frein ses ardentes colères,
Rubens, enfin, qui enseigne en peignant un cheval,
Comment doit être un vassal vis-à-vis de son prince.

Pour la suite de la lettre, bornons-nous à signaler le passage où il est question du siége de La Rochelle. Rubens parle de cet événement dans d'autres lettres publiées par Gachet.

Dans le *post scriptum*, il est question de son portrait offert à M. de Peiresc. Ce savant Mécène formait à Aix un véritable musée de portraits des hommes les plus fameux de son époque dans les sciences, les lettres, les arts, la politique. Beaucoup de ces portraits, dit M. Ph. de Chennevières-Pointel (*Recherches sur la vie et les images de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France* 1847. S. I. p. 7) étaient donnés à Peiresc par les personnages eux-mêmes, mais plusieurs étaient copiés par les mains les plus habiles qu'il se pût procurer, sur les originaux obtenus à grand peine. Il en fit exécuter, entre autres, par le peintre brugeois Finsonius.

Le portrait de Rubens devait naturellement briller dans cette admirable collection et Peiresc doit avoir fait des instances pour l'obtenir. Le peintre vient donc de le lui envoyer peint par Antoine van Dyck.

C'était une œuvre précieuse. Deux jours avant sa mort, qui eut lieu le 24 juin 1637, Peiresc dicta son testament dans lequel il instituait héritier son frère, Palamède-Fabri de Valavès et faisait des legs à divers amis et savants. Le portrait de Rubens forme un de ces legs spéciaux.

Il est donné à Boniface Borrily ou Bourrilly, conseiller et secrétaire honoraire de la Chambre, qui possédait à Aix un riche cabinet d'objets d'art et de curiosité, que Louis XIII alla voir vers la fin de 1622. Ce cabinet passe au fils de Boniface, à Michel Borrily, prieur et co-seigneur de Ventabren. Parmi les 120 tableaux dont se composait cette collection, il y avait les portraits de Finsonius et de Martin peints par le premier. Elle fut probablement dispersée. Quoi qu'il en soit, selon M. de Chennevières, le portrait de Rubens se trouvait en 1847 chez M. Roux-Alphéran, à Aix. Il n'est pas mentionné par Smith et nous ne saurions dire s'il a été gravé.

(1) Ce fait nous est signalé par M. William Stirling : Annals of the artists of Spain. London 1848, t. II, p. 547 ; ouvrage qui fournit d'intéressants détails sur le séjour et les travaux de Rubens en Espagne.

(1) Obras varias de Francisco Lopez de Zarata. Alcalas, 1651, t. v, in-4°, p. 56.

Rubens avait chargé de la remise de ce portrait le «beau-père» *(cognato)* de M. Pycqueri.

Nicolas Pycqueri était beau-frère de Rubens. Il avait épousé le 23 octobre 1627, Elisabeth Fourment, sœur de Hélène Fourment, deuxième femme du peintre. Il était marguillier et trésorier de l'église de Saint-Jacques, à Anvers, et l'on voit encore, dans cette église, sa pierre sépulcrale avec cette inscription :

D. O. M.

Nicolaus Pycqueri, oudt aelmoesenier van deze stadt, sterft den 7 juny 1661.

R. I. P.

Elisabeth Fourment, syn huisvrouw sterft den 4 feb. 1667.

R. I. P.

Le beau-père de Pycqueri dont il est question dans la lettre sera probablement Daniel Fourment, frère aîné d'Elisabeth, qui avait épousé en 1619 Claire Brant, sœur d'Isabelle Brant, la première femme de Rubens. Nous disons *probablement*, parce que, d'après une note généalogique que nous a donné notre ami M. Génard, le savant archiviste d'Anvers, Nic. Pycqueri, du côté de sa femme, avait, — outre Rubens qui n'était pas encore d'ailleurs son beau-frère à cette époque — six beaux-frères et il pouvait en avoir de son côté à lui, du chef de ses sœurs.

Un portrait du «sieur Pycqueri» estimé 60 florins est mentionné dans l'inventaire de la maison mortuaire de Rubens.

(A continuer.) CH. RUELENS.

Chronique artistique.

Il est ouvert un concours public pour la présentation des projets, plans et devis concernant la construction d'une église cathédrale à Saïgon (Cochinchine française).

Ces projets, plans et devis devront être adressés au gouverneur de la Cochinchine avant le 1er juillet 1876, soit directement, soit par l'intermédiaire de la direction des colonies, au Ministère de la marine, avec la suscription suivante : *A Monsieur le gouverneur de la Cochinchine, à Saïgon. — Projet de cathédrale.*

Le programme du concours et les documents qui l'accompagnent pourront être consultés, à Paris, à l'Ecole des Beaux-Arts ou au Ministère de la marine, direction des colonies, 2e bureau (2, rue Royale-Saint-Honoré).

***

Les dessinateurs et les peintres sont avertis qu'un concours de dessins devant servir à l'ornementation des produits de la manufacture anglaise des tapis de liége, connus sous le nom de Linoleum, est ouvert en ce moment.

Les concurrents devront s'adresser au secrétariat de l'école des Beaux-Arts, où ils recevront communication des conditions du concours.

Une somme de 7,500 francs sera distribuée en prix aux lauréats.

***

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE. — PROGRAMME DU CONCOURS DE 1876.

Première question. — Rechercher les origines de l'école musicale belge. Démontrer jusqu'à quel point les plus anciens maîtres de cette école se rattachent aux déchanteurs français et anglais du XVIe au XVIIIe siècle.

Deuxième question. — Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis l'époque romaine jusqu'au XVIIIe siècle.

Troisième question. — Faire l'histoire de l'école de gravure sous Rubens.

Donner un aperçu historique sur les éditeurs des produits de cette école et sur l'exploitation commerciale contemporaine qui fut faite de ces gravures dans tous les pays.

Quatrième question. — Déterminer les caractères de l'architecture flamande du XVIe et du XVIIIe siècle. Indiquer les édifices des Pays-Bas dans lesquels ces caractères se rencontrent. Donner l'analyse de ces édifices.

La valeur des médailles d'or, présentées comme prix pour chacune de ces questions, est de mille francs pour la première et pour la quatrième, et de huit cents francs pour la deuxième et pour la troisième.

Les mémoires envoyés en réponse à ces questions doivent être lisiblement écrits et peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1er juin 1876, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel de l'Académie, place du Musée, 1.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage ; ils n'y inscriront qu'une devise, qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute par eux de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les ouvrages remis après le terme prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

L'Académie demande la plus grande exactitude dans les citations : elle exige, à cet effet, que les concurrents indiquent les éditions et les pages des ouvrages qui seront mentionnés dans les travaux présentés à son jugement.

Les planches manuscrites seules seront admises.

L'Académie se réserve le droit de publier les travaux couronnés.

Les auteurs des mémoires insérés dans les recueils ont droit à recevoir cent exemplaires particuliers de leur travail. Ils ont, en outre, la faculté de faire tirer des exemplaires supplémentaires en payant à l'imprimeur une indemnité de quatre centimes par feuille.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que les manuscrits des mémoires soumis à son jugement restent déposés dans ses archives comme étant devenus sa propriété. Toutefois les auteurs peuvent en faire prendre des copies à leur frais, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

SUJETS D'ART APPLIQUÉ.

Musique. — On demande la composition d'une messe solennelle, à quatre voix mixtes, pour le jour de Pâques, avec la prose *Victimæ Paschali* et l'offertoire du jour.

Le compositeur tâchera de ne pas dépasser la durée normale du service religieux.

Architecture. — L'Académie demande un projet de pont monumental, en pierre, à placer sur un fleuve de 100 mètres de largeur.

Les concurrents pourront faire emploi de statues, de niches, de galeries et d'arcs de triomphe.

Le projet comprendra les abords du pont, avec rampes décorées conduisant au fleuve.

Les artistes produiront le plan, la coupe et l'élévation à l'échelle de 1 centimètre pour 1 mètre.

Les partitions et les plans destinés au concours devront être remis au secrétariat de l'Académie avant le 1er septembre 1876.

Un prix de mille francs, attribué à chacun des sujets précités, sera décerné à l'auteur de l'œuvre couronnée.

L'Académie ne recevra que des travaux complètement terminés ; les manuscrits et les plans devront être soigneusement achevés.

Le manuscrit de la partition musicale et une reproduction du

projet d'architecture deviendront la propriété de l'Académie.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage ; ils n'y inscriront qu'une devise, qu'ils reproduiront dans un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. Faute par eux de satisfaire à cette formalité, le prix ne pourra leur être accordé.

Les ouvrages remis après le terme prescrit, ou ceux dont les auteurs se feront connaître de quelque manière que ce soit, seront exclus du concours.

Fait à Bruxelles, dans la séance du 4 novembre 1875.

Pour la classe des beaux-arts, le Secrétaire perpétuel,

J.-B.-J. LIAGRE.

***

ACADÉMIE ROYALE DES BEAUX-ARTS A ANVERS.— 1876.— *Grand concours de peinture.*

Le conseil d'administration a l'honneur de porter à la connaissance des intéressés :

Que, conformément à l'arrêté royal du 22 mai 1875, le grand concours annuel, dit concours de Rome, sera ouvert en 1876 à la peinture.

Le concours est accessible à tout artiste Belge par la naissance ou la naturalisation et âgé de moins de 30 ans le jour de l'ouverture.

Le lauréat recevra pendant quatre ans une pension de 4,000 fr. pour continuer ses études à l'étranger.

Le jury pourra en outre décerner un second prix et une mention honorable.

Le second prix consiste en une médaille d'or de la valeur de 300 fr. Il peut être accordé en partage ainsi que la mention honorable.

Six concurrents seulement seront admis au concours. Si le nombre des postulants dépasse ce chiffre, le concours définitif sera procédé d'un concours préparatoire, et les six concurrents qui auront remporté les premières places, pourront, seuls lutter pour le grand prix.

L'ouverture du concours, soit préparatoire, soit définitif, aura lieu le lundi 27 mars 1876, à midi, à l'Académie des Beaux-Arts à Anvers.

L'artiste qui désirerait prendre part au concours devra s'adresser par écrit à l'administrateur soussigné, ou en personne, au bureau de l'Académie. Il devra, pour établir son âge et sa nationalité, produire son acte de naissance et au besoin son acte de naturalisation.

L'acte de naissance devra être signé par le Bourgmestre ou l'Échevin délégué ; il ne suffit pas d'une pièce délivrée en forme dite de renseignement administratif.

En prenant son inscription, le postulant donnera son adresse exacte (commune, rue, n°); il fera connaître en même temps l'établissement où il a fait ses études artistiques et prendra son inscription comme élève de l'Académie ou de l'atelier qu'il désignera.

Les demandes d'inscription seront reçues jusqu'au samedi 11 mars 1876, à midi.

Fait à Anvers, le 1er décembre 1875.

***

Le *Journal des Beaux-Arts*, directeur M. Ad. Siret, à Saint-Nicolas (Belgique), vient d'ouvrir son concours de gravure pour 1876. La répartition des prix se fera ainsi :

Histoire. Un prix unique de 400 fr.

Genre. Un prix unique de 300 fr.

Paysages, intérieurs. Un premier prix de 200 fr. et un prix de 100 fr.

Pour les renseignements, s'adresser à l'administration du journal, rue du Progrès, à Saint-Nicolas.

VENTES ANNONCÉES. — *France.* — Vente de 10 tableaux et 15 dessins ou aquarelles par H. Lazerges.— Hôtel Drouot, salle n° 3, le samedi 19 février 1876.

***

Beaux dessins et aquarelles anciens et modernes, dépendant de la collection du prince de S*** Hôtel Drouot, salle n° 8, le lundi 28 février 1876.

***

Tableaux modernes composant la collection de feu M. Van Walcheren de Ninnerdoor (Hollande). Hôtel Drouot, les lundi 24 et mardi 25 avril 1876.

***

Collection de feu M. Camille Marcille— Tableaux et dessins — Hôtel Drouot, salle n° 8, le lundi 6 et mardi 7 mars 1876.

***

Collection de M. le chevalier de L***, de Vienne. Tableaux importants provenant de galeries célèbres. Hôtel Drouot, salles 8 et 9 le jeudi 16 mars 1876.

EXPOSITION.— CRYSTAL PALACE, Sydenham (Londres). La Société du Palais de Cristal de Sydenham décernera en 1876 les récompenses suivantes, spécialement réservées aux artistes étrangers :

Deux médailles d'or de vingt-cinq guinées chacune (625 francs) ;

Huit médailles d'argent de six guinées chacune (150 francs environ) ;

Et six médailles de bronze de trois guinées (75 francs).

Ne seront admis à ce concours que les tableaux peints à l'huile depuis moins de cinq ans, appartenant à leur auteur et non vendus. Toute œuvre qui obtiendra une récompense doit rester exposée six mois.

On n'admet que les cadres dorés.

La Société offre, en outre, une grande médaille d'or à l'exposant du *meilleur tableau peint à l'huile*, exécuté depuis 1870 par un artiste vivant, quels que soient l'école et le sujet. Si l'exposant est en même temps l'auteur de l'ouvrage récompensé, il aura le choix entre la médaille et sa valeur en argent. Si l'exposant est un amateur, il recevra la valeur en espèces. Pour cette partie du concours, les tableaux peuvent être à vendre ou non.

Les tableaux des artistes et amateurs français qui désirent participer à cette solennité devront être mis le plus tôt possible à la disposition du directeur du *Moniteur des Arts* pour la France, et de M. Mommens, rue de la Charité, pour la Belgique.

La Société prend à sa charge *tous les frais* d'emballage et de transport, aller et retour. Elle prélève dix pour cent en cas de vente.

Tout envoi doit être accompagné d'une notice donnant les indications d'usage.

L'administration prend les plus grandes précautions pour la parfaite sécurité des œuvres qui lui sont confiées, mais elle n'assume aucune responsabilité en cas de perte ou d'avarie.

***

La Société française de photographie s'occupe en ce moment de l'organisation de sa onzième exposition, dont l'ouverture aura lieu le 1er mai prochain, en même temps que l'ouverture du Salon de 1876.

Sont admis à exposer : les artistes et les photographes amateurs français ou étrangers.

Cette exposition sera installée dans le grand salon carré du pavillon Sud du palais de l'Industrie, porte n° 1 ; et, comme les années précédentes, la Société décernera aux lauréats des médailles d'argent et de bronze. Les envois devront être faits du 1er au 10 avril prochain.

***

Une exposition-tombola d'œuvres d'art est ouverte en ce moment au Cercle artistique, littéraire et scientifique d'Anvers en faveur des victimes de la catastrophe de Wommelghem. — Entrée gratuite. Prix de la loterie : 1 franc.

***

L'exposition artistique qui a été organisée à Anvers, au profit des inondés du Midi, vient d'être transférée à Bruxelles. Elle a été ouverte au public le mardi 1er février, à onze heures du matin, dans le local du Salon de 1875, place du Petit-Sablon.

Quatre cent cinquante artistes belges ont concouru à cette exposition qui offre un grand intérêt artistique et qui est en même temps un grand acte philanthropique.

Nul doute qu'à ce double point de vue l'œuvre ne rencontre à Bruxelles les mêmes sympathies et le même succès qu'à Anvers.

***

La Commission qui a organisé à Bruxelles, en 1874, l'exposition des arts industriels s'est constituée en Association des arts industriels pour continuer son œuvre.

Elle a pour but de favoriser et de perfectionner toutes les applications de l'art à l'industrie.

L'association poursuit ce but par l'organisation :

1° D'un musée rétrospectif et contemporain qui restera la propriété de la ville de Bruxelles ;

2° D'une bibliothèque renfermant les ouvrages les plus renommés sur les beaux-arts ;

3° D'expositions temporaires ou permanentes d'objets d'art industriels anciens et modernes ;

4° De cours, conférences, etc., se rapportant aux applications de l'art ;

5° De réunions publiques ou de congrès.

La Commission a décidé de profiter du concours qu'amènera à Bruxelles l'exposition d'hygiène et de sauvetage pour organiser cette année une exposition rétrospective dans la barraque qui a servi à la dernière exposition des beaux-arts.

Cette exposition sera divisée en trois sections : la première renfermera les objets d'art fournis par les amateurs ; la deuxième, les objets d'art fournis par les antiquaires ; la troisième, les reproductions d'art par le moulage et la galvanoplastie.

Les objets des deux premières sections devront dater au plus tard de la fin du XVIII[e] siècle.

Le Roi a promis son patronage à l'œuvre ; le comte de Flandre a accepté la présidence d'honneur.

La réussite de l'entreprise paraît certaine, chose d'autant plus à souhaiter que le bénéfice de l'exposition sera consacré au musée d'art qu'il est question de fonder.

***

Dans la séance de la Chambre des représentants belge, du 26 janvier, il a été question de l'organisation, en 1880, d'une exposition internationale des beaux-arts, à Bruxelles. Cette exposition serait rétrospective et représenterait le mouvement artistique du monde entier depuis la dernière exposition de Londres. Elle coïnciderait avec l'inauguration du palais des Beaux-Arts, que l'on construit en ce moment, et avec le cinquantième anniversaire de l'indépendance de la Belgique.

La question n'a point été résolue définitivement : le gouvernement doit auparavant négocier avec les municipalités de Gand et d'Anvers.

FRANCE. — Les conservateurs du Louvre viennent de soumettre à M. le marquis de Chennevières, directeur général des beaux-arts, un projet pour faire de la salle des Etats une salle d'exposition. Cette extension du musée permettrait de faire connaître au public une foule de toiles fort remarquables qui ne peuvent pas être encore exposées dans les diverses galeries. L'administration supérieure est favorable à ce projet.

***

Les tableaux et statues, dessins et gravures, envoyés au musée de Cluny pour l'exposition de Philadelphie, sont au nombre de 2,000 environ. Voici la nomenclature des plus marquants :

Princeteau, « Portrait de Washington » ; Antigna, « Portrait de jeune fille » et « Une épave » ; Blanc, « La Fête de la Madone » ; Fabien Brest, « Deux tableaux russes » ; Chaillou, « Le Petit mangeur de pastèques » ; Alfred de Curzon, « Une Sérénade », « la Rade de Toulon » ; Feyin-Perrin, « Sermount-Park », « la Leçon d'anatomie de Velpeau » ; Duverger, « La Fin de la Moisson » ; Courdouan, « La Croizette à Cannes » ; Schenk, « Fleurs et bruyères, » « Flocons de Neige » ; Monginot, » Les Amis de la Maison » ; Noterman, « Un tribunal », « une Salle de Vente » ; Hanoteau, « la Négresse et le Héron » ; Protais, « La Mare d'Auteuil » ; Armand Dumarescq, « La Reddition de Yorkstown » ; Castiglione, « Le Château d'Hudson Lowe » ; Bartholdi, « La Californie » ; Carolus Duran, « Portrait de Mlle Croizette » ; Luminais, « Le Roi Morvan » ; Georges Becker, « Respha » ;

Les sculpteurs sont moins nombreux que les peintres.

***

On annonçait, je ne sais plus dans quel journal, que plusieurs dessins de Millet allaient être bientôt mis en vente.

Que de bruit autour de Millet depuis sa mort ! bruit incontestablement justifié ; mais que dire, lorsqu'on voit, comme nous l'avons vu de nos yeux vu, trois dessins signés de lui, adjugés pour 17, 19 et 31 francs à l'hôtel Drouot ?

Le fait s'est passé pendant la vente de charité organisée pour les inondés du Midi. (*Bien Public de Paris.*)

***

UN VASE PEINT DU LOUVRE. — M. Ravaisson vient de faire connaître son mémoire relatif à une belle amphore peinte, récemment acquise par l'administration des Musées du Louvre.

Le vase est grec, du troisième ou du deuxième siècle avant notre ère. Sa hauteur est d'environ 60 centimètres. Le sujet qu'il représente est la lutte des dieux contre les Titans, sujet bien connu, traditionnel pour l'art grec.

On n'y voit ni Junon, ni Amphitrite, ni Vulcain. Mars y est groupé avec Vénus ; Cérès et Proserpine, la tête couronnée de lierre, combattent à côté de Bacchus et forment avec lui cette triade si importante dans la religion des mystères, triade qui, non-seulement préside à l'invention des arts civilisateurs, mais encore à la vie future.

Il est à remarquer que les armes des dieux sont indiquées comme étant de fabrication soignée : ce sont des lances, des glaives, des flambeaux, tandis que les armes des géants sont des torches grossières ou même de simples cailloux.

L'Amour, de très-petites proportions, les cheveux relevés au sommet de la tête, à la manière féminine, est à genoux sur la croupe de l'un des chevaux qui traînent le char de Mars et de Vénus ; le minuscule archer décoche ses traits aux puissants adversaires de l'Olympe. Derrière Jupiter, la Victoire, avec ses ailes immenses déployées, arrive rayonnante et domine toute la scène. Dans un coin, une amazone, frappée mortellement, expire ; elle est soutenue par un Titan, obstiné à combattre, et qui fait à la mourante un rempart de son corps.

Certaines parties de la composition sont excellemment traitées ; les chevaux sont en général d'un bon dessin et d'un mouvement vrai. Il y a des détails d'une exécution remarquable et hardie. Mais aussi on rencontre des défaillances étranges, lesquelles ne peuvent s'expliquer suffisamment par des fautes de goût.

Suivant M. Ravaisson, ces grands et beaux vases, sortis des ateliers d'un artiste en renom, donnaient lieu à une répartition du travail entre plusieurs ouvriers ; le même objet pouvait ainsi passer par un grand nombre de mains avant d'être achevé.

On comprend, par exemple, que dans une composition aussi vaste que celle dont il s'agit et dont l'ensemble était peut-être esquissé par le maître, il y eût des ouvriers spécialement chargés du fond de la peinture, d'autres chargés de représenter les chevaux, d'autres de peindre certaines scènes et qui étaient rompus par conséquent à cette pratique restreinte, comme les peintres italiens qui copient toute leur vie un même tableau.

Cette théorie, qui introduit dans l'appréciation de l'art antique un élément nouveau et très-important, est fondée sur l'évidente inégalité d'exécution de diverses parties, principalement sur des faiblesses de dessin ou même sur des fautes grossières (jambes tordues, bras trop longs, attitudes grotesques), qui s'accusent à côté de véritables beautés.

***

BELGIQUE. — Nous avons parlé récemment de l'accueil enthousiaste qui avait été fait, au sein du Conseil communal d'Anvers, à la proposition de célébrer le 300[e] anniversaire de Rubens.

On sait que Rubens est né le 20 juin 1577. Ce serait donc en juin 1877 que serait fêté le célèbre anniversaire.

L'idée commence à faire son chemin. Le *Journal de Liége* publiait récemment à ce sujet une correspondance intéressante.

Il serait question d'organiser à Anvers une exposition qui réunirait l'œuvre de Rubens. Les difficultés sont considérables, mais il est à espérer qu'elles n'arrêteront pas les initiateurs de cette belle et noble idée.

MANUFACTURE DE PIANOS

J. OOR

Rue de Ruysbroeck, 74, Bruxelles

VENTE, ECHANGE & LOCATION.

Les pianos **J. Oor**, supérieurs à tous les autres systèmes, sont surtout remarquables par leur excellent toucher et leur brillante sonorité.

Les pianos de cette Maison sont garantis pendant 5 années.

Dépôts d'Harmoniums.

J. BUESO

RENTOILAGE ET TRANSPOSITION DE TABLEAUX

ANCIENS ET MODERNES

Rue de l'Escalier, 14, Bruxelles

SPÉCIALITÉ

pour le parquetage et le rentoilage d'études artistiques.

DÉVERNISSAGE & VERNISSAGE.

FABRICATION SPÉCIALE

Enseignes en relief, étalage pour magasin

J. STEVENS

GALERIE DU COMMERCE, 43, A BRUXELLES

Lettres en cristal doré et argenté.

AVIS AUX ARTISTES

J. CABERGS

EMBALLEUR DE PARIS

Emballe avec sûreté les objets les plus fragiles, tableaux, bronzes, glaces, porcelaines, cristaux, lustres, pendules, pianos, voitures, etc.

EMBALLE AUSSI EN TAPISSIÈRE DE CHEMIN DE FER

SE REND EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Fabrique spéciale de Caisses d'emballage.

Rue des Bouchers, 60, Bruxelles.

S. VANDENBOSSCHE-GÉRARD

29, RUE DES SABLES, 29

près la rue des Marais

BRUXELLES

Encadrements, Fabrique de Passe-partout et Cadres en tous genres. Lavage des Gravures à neuf.

CH. NOË

RENTOILAGE ET PARQUETAGE

DE TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

16, RUE NÉVRAUMONT, 16

Près la gare du Nord, Bruxelles

ACHAT, VENTE & EXPERTISE

de tableaux d'anciens maîtres.

A. BURTSCHEID

MARCHAND-TAILLEUR

SPÉCIALISTE POUR PANTALONS

rue du Marquis, 2.

FABRICATION D'AMEUBLEMENTS ANTIQUES

ET DE TOUS STYLES

TH. HUYSMANS

ANTIQUAIRE-SCULPTEUR

Restauration d'objets d'art et d'antiquités. — Monture et restauration de porcelaines en tous genres.

RUE DE LA FOURCHE, 44, BRUXELLES.

COMPTOIR DES ARTS

RUE BAECKELMANS, COIN AVENUE DES ARTS, ANVERS

Expert : M. Ed. TER BRUGGEN.

Dépôt, Vente et Achat de tableaux et objets d'art, porcelaines, faïences, livres, gravures, etc.

DELEHAYE FRÈRES

TABLEAUX MODERNES. — MODERN PICTURES

RUE DES RÉCOLLETS, 2 (près du MUSÉE)

ANVERS.

MAISON **ADÈLE** DESWARTE

RUE DE LA VIOLETTE, 28.

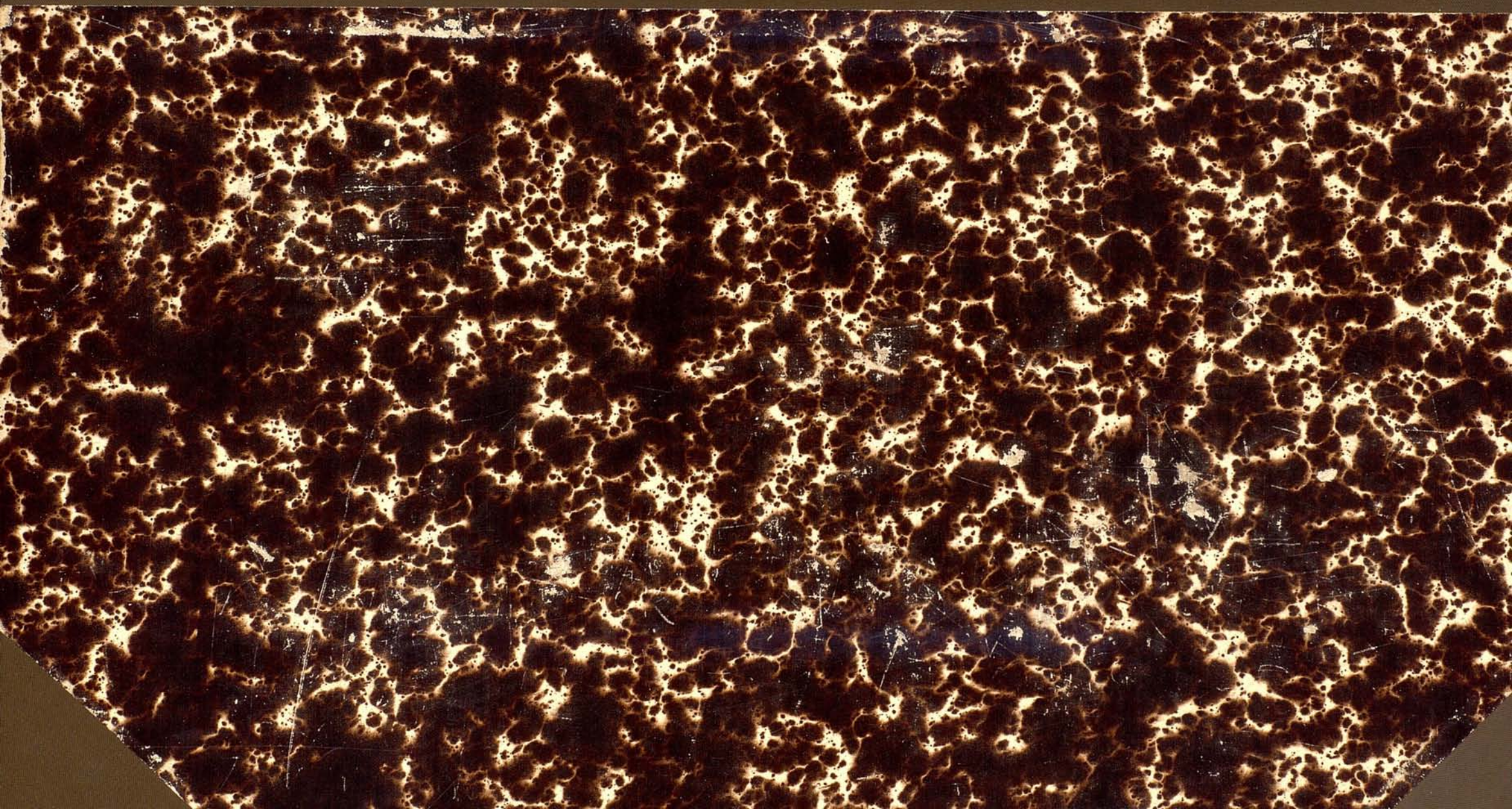
FABRIQUE DE VERNIS	TOILES, PANNEAUX, CHASSIS	MANNEQUINS
COULEURS EN POUDRE	**CHEVALETS DE CAMPAGNE**	**BOITES A COULEURS**
COULEURS BROYÉES	ET D'ATELIER	ET A COMPAS
COULEURS FINES, EN TUBES, A L'HUILE ET A L'EAU.	PARASOLS, CANNES, ETC., ETC.	PASTELS, CRAYONS, BROSSES ET PINCEAUX.

Assortiment le plus complet de tous les articles

POUR ARCHITECTURE, GRAVURE A L'EAU-FORTE, PEINTURE SUR PORCELAINE

ATELIER DE MENUISERIE ET D'ÉBÉNISTERIE.

ULg - C.I.C.B.
700000432



PUBLICATION DE P. W. VAN DE WEIJER À UTRECHT.

LA GRANDE PASSION

PAR

ALBERT DURER

EN DOUZE GRAVURES SUR BOIS

NUREMBERG ANNO 1511.

REPRODUCTION, PROCÉDÉ

P. W. VAN DE WEIJER,

UTRECHT

D'APRÈS LES ÉPREUVES AVANT LA LETTRE APPARTENANT AU CABINET DE

Dr. STRAETER

AIX-LA-CHAPELLE

AVEC UNE INTRODUCTION DE

GEORGES DUPLESSIS,

BIBLIOTHÉCAIRE DU DÉPARTEMENT DES ESTAMPES À LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE À PARIS.

On se montre de notre temps si empressé à rechercher les estampes anciennes que bientôt, si cette ardeur continue, il ne sera plus donné qu'à un très petit nombre de privilégiés de former des collections et les amateurs qui ne peuvent disposer chaque année que de sommes modestes, seront contraints de renoncer à satisfaire leurs goûts. Le prix énorme qu'atteignent dans les ventes les pièces vraiment intéressantes découragera beaucoup de ces collectionneurs passionnés qui ne pourront jamais prétendre à posséder ces chefs-d'œuvre, et les musées ou quelques très rares amateurs seront seuls désormais les dépositaires des œuvres hors ligne que nous ont léguées nos ancêtres. Il va sans dire que les artistes, c'est à dire les hommes auxquels ces estampes pourraient être véritablement utiles devront absolument renoncer à suspendre jamais aux murs de leurs ateliers quelqu'un de ces chefs-d'œuvre, ils devront se contenter d'aller les voir et les étudier dans les dépôts publics, car si, par hasard, il leur est donné d'acquérir dans les ventes à un prix modéré une estampe de maître, ce sera, à coup sûr, une épreuve fletrie ou mal conservée que les délicats n'auront pas jugée digne d'entrer dans leurs recueils.

Pour obvier à cet inconvénient, pour réparer, en partie du moins, ce que cette situation

avait de préjudiciable aux intérêts de l'art, on s'est efforcé de tous côtés de remplacer par des fac-simile les œuvres originales qu'il fallait désormais renoncer à posséder. De même que depuis longtemps pour les dessins on avait mis à profit les ressources que peut offrir la photographie ou tout autre moyen de reproduction, de même pour les estampes on chercha à utiliser les découvertes récentes et la science vint offrir à l'art un précieux auxiliaire. Au moyen de procédés chimiques employés avec discernement et sans préjudice aucun pour l'oeuvre soumise à leur action, on obtint des reproductions mathématiquement exactes auxquelles il suffisait, pour les rendre parfaites, d'une retouche sommaire faite avec intelligence. De tous côtés on se mit à l'œuvre, et nous ne craignons pas d'être démentis lorsque nous dirons que les efforts de ces chercheurs savants et expérimentés furent souvent couronnés de succès.

L'ouvrage que ces lignes accompagnent montre clairement que le procédé inventé par Mr. P. W. VAN DE WEIJER est excellent et se prête admirablement à l'usage auquel il est destiné. Après plusieurs tentatives isolées qui lui permettaient en même temps de se rendre un compte exact des difficultés qu'il avait à surmonter et de discerner clairement les planches auxquelles son procédé pouvait le mieux s'approprier, Mr. VAN DE WEIJER a publié en fac-simile LA VIE DE LA SAINTE VIERGE MARIE qu' ALBERT DURER avait dessinée sur le bois en 1510 et 1511. Pour débuter on ne pouvait faire un meilleur choix: Cette série de vingt planches, comprenant les pièces les plus gracieuses qu' ALBERT DURER ait inventées, offrait, pour le reproducteur, de telles difficultés, tant à cause de la finesse des tailles que par la délicatesse des expressions, qu'une fois cette reproduction fidèlement obtenue, on pouvait être désormais certain du résultat. Aujourd'hui Mr. VAN DE WEIJER, en empruntant encore à l'œuvre d' ALBERT DURER ses modèles, met au jour une série de planches qui achève de prouver l'excellence des moyens employés par lui et l'habilité de sa main. Il a eu la bonne fortune d'avoir à sa disposition des épreuves toutes premières qui lui ont été prêtées par le Dr. STRAETER, d'Aix-la-Chapelle et, grâces aux modèles qu'il a utilisés, grâce aussi au soin qu'il a apporté dans son travail, on peut affirmer que les reproductions sont préférables aux épreuves originales tirées sur les planches fatiguées et vermoulues. LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST que l'on désigne communément sous le nom de LA GRANDE PASSION pour la distinguer d'une autre suite analogue gravée d'après les dessins du même artiste, est, sans contredit, un des ouvrages les plus remarquables d' ALBERT DURER. Le maître de Nuremberg etait, à l'époque où il composa ce livre, vers 1511, dans toute la force de son talent; il avait déjá tant comme peintre que comme graveur sur métal conquis la renommée, et sa gloire n'avait plus à grandir. Dans ces douze planches, ALBERT DURER a témoigné des ressources sans nombre de son imagination, de son habilité singulière à disposer les groupes et à agencer une composition, de la connaissance qu'il avait du dessin, comme de l'attention qu'il accordait à l'expression poussée quelquefois par lui jusqu' à la limite extrême. ALBERT DURER n'a jamais cherché à exprimer la beauté de la forme et ne s'est jamais complu à rendre dans toute sa pureté un contours exquis, comme certains maîtres qui vivaient de son temps dans les pays voisins; il n'a pas, à l'exemple des artistes de l'antiquite ou de la Renaissance italienne qu'il a connus, faire consister l'art dans une interprétation intelligente de la nature qu'il avait sous les yeux, mais il a trouvé moyen, tout en usant le

plus souvent des types les plus vulgaires, en ne redoutant pas d'exprimer les formes les plus repoussantes et les plus laides, d'intéresser et d'attirer à lui les éloges des juges les plus difficiles par ceque, chez lui, si la beauté ne réside en aucune façon dans l'élégance ou la noblesse de telle ou telle figure, elle existe dans l'agencement général de la composition, dans la disposition des groupes, dans l'ampleur des draperies et dans un sentiment toujours juste de l'expression. . . . . .

. . . . . On connait quatre éditions de LA GRANDE PASSION d'ALBERT DURER: La première, sans texte au verso, est de beaucoup la plus recherchée; Les épreuves furent tirées avec grand soin sous les yeux d' ALBERT DURER et les exemplaires complets de cette édition sont de la plus grande rareté. C'est d'après un exemplaire de cette édition qu'a été exécuté la reproduction que l'on a sous les yeux. . . . . .

Extrait de l'introduction.

Les souscripteurs à la Grande Passion ont en même temps l'occasion d'enrichir leur collection de mes reproductions des oeuvres de Dürer, d'une imitation fidèle et incomparable de la TÊTE DE CHRIST COURONÉE D'ÉPINES DE DURER, nommée communément *la tête colossale*, au prix raisonnable de 4 Frcs.

Un Anglais, grand amateur d'art, dit de cette tête *elle est plus majestueuse que le Zeus de Phidias et plus belle que quelque Jupiter grec.*

Dr. VAN EIJE, dans son oeuvre sur Durer, ajoute:

„*En produisant cette représentation sublime, Dürer semble avoir mis toute la force de*
„*son âme et paraît en avoir épuisé la profondeur. Jamais, la plus grande passion du sacrifice*
„*et le plus élevé sentiment de triomphe n'est présenté d'une manière plus touchante; nous avons*
„*ici aussi bien le Christ crucifié que le juge du monde, plein de majesté dans la douleur, indul-*
„*gent et sévère à la fois.*

Le format est grand raisin en folio. Les planches sont imprimées sur du papier tinté *à la chine* et placées sur du carton *à grand marge.*

Publication de P. W. VAN DE WEIJER à Utrecht.

Le soussigné souhaite à recevoir par .....

..... Ex. LA GRANDE PASSION par ALBERT DURER,
pourvue d'un portefeuille élégant
prix 50 frcs.

..... Ex. TÊTE DE CHRIST COURONNÉE D'ÉPINES
par ALBERT DURER.
prix 4 frcs.

Lieu de demeure. *Nom et date*

On est prié de remplir ce billet très distinctement et de l'envoyer au libraire par lequel on désire recevoir l'ouvrage.

Attention.

Le fac-similé de l'oeuvre D'ALBERT DURER, mentionné ci-devant, LA VIE DE LA SAINTE VIERGE, en vingt gravures sur bois, est accompagné de vers latins à chaque planche, imprimés des types de l'édition primitive. L'auteur CHELIDONIUS, Bénédictin du monastère de Saint-Gilles à Nuremberg, qui vivait à l'époque D'ALBERT DURER, passait pour être un assez bon pôet et a eu l'honneur de collaborer à trois oeuvres principales de Dürer.

En outre, cette série de vingt planches est précedée d'une introduction de MR. RUELENS, conservateur à la Bibliothèque royale de Bruxelles.

Voici comme MR. RUELENS s'exprime sur l'oeuvre elle-même:

„C'est," dit-il, „l'une des choses les plus parfaites que l'art ait produites. Conception élevée, qui se déroule dans un poème simple et clair, à la portée de tous, tableaux de la vie réelle admirablement étudiés sur nature, épopée naïve, dont les anachronismes semblent dire que l'oeuvre de la rédemption est perpétuelle dans l'humanité, c'est ainsi que l'on peut caractériser en quelque mots, l'ensemble des vingt planches D'ALBERT DURER. Le penseur, l'artiste, le curieux y trouveront un ample sujet de réflexion, d'étude et d'enseignement."

L'oeuvre est imprimée sur du papier hollandais et est pourvue d'une couverture parchemin. Format grand 4o Jesus. Prix 22 Frcs.

Publication de P. W. VAN DE WEIJER à Utrecht.

Le soussigné souhaite à recevoir par.....

..... Ex. LA VIE DE LA SAINTE VIERGE MARIE,

par ALBERT DURER.

prix 22 frcs.

Lieu de demeure. *Nom et adresse*

Reproductie Procedé P. Wz. d. Weijer, Utrecht.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines défectuosités peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé.
Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'usager s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :
a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.